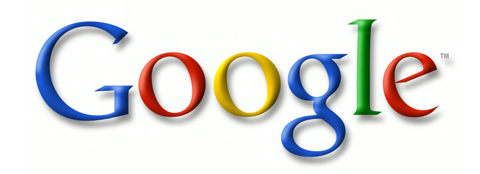
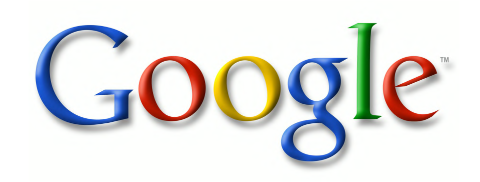
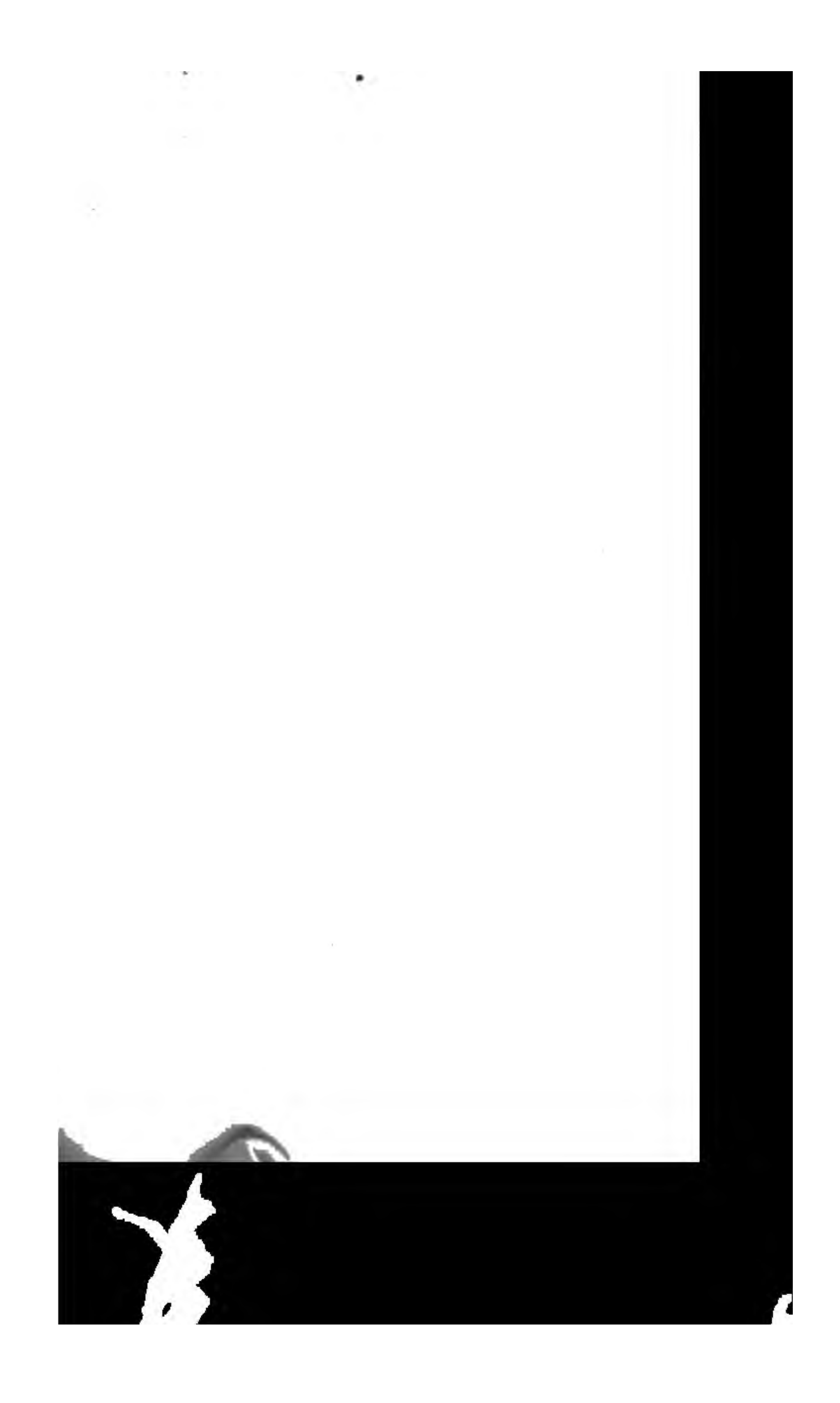







600038930T



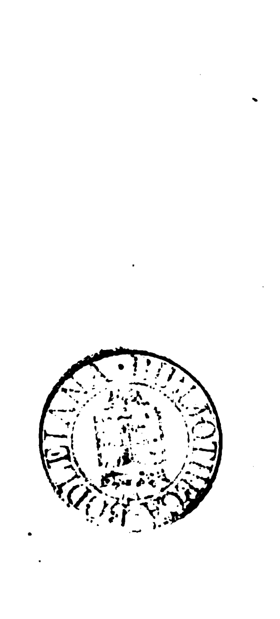


ITINÉRAIRE

DE

L'ILE DE SARDAIGNE.

IMPRIMERIE ROYALE.





Buste en marbre de l'Auteur, placé dans le Musée R.l de Cagliari, par décision du Municipe de cette ville.

(Voyez page 81 et après)

Vela sculpsit

Turin Lit Doyen frères

ITINÉRAIRE

DE

L'ILE DE SARDAIGNE

POUR FAIRE SUITE

AU VOYAGE EN CETTE CONTRÉE

PAR

LE C.TE ALBERT DE LA MARMORA,

ci-devant Commandant-général militaire de l'île de Sardaigne,
Lieutenant-Général, Sénateur du Royaume;
Décoré du Grand Cordon des Saints Maurice et Lazare,
Grand Officier de l'Ordre Militaire de Savoie,
Chevalier et Conseiller de celui du Mérite Civil;
Légionnaire du premier Empire et décoré de la Médaille de Sainte-Hélène;
Membre des deux classes et vice-Président de l'Académie des Sciences de Turin,
Membre de la Commission supérieure de Statistique,
de la Députation de *Storia Patria*, du Conseil des Mines,
des Sociétés géographiques de Londres et de France,
de la Société géologique de France, etc. etc.

Nuove a recar vengo dal campo, e fui
Osservator di ciò che narro io stesso.
(BELLOTTI Trad. d'Esch.)

TOME I.

TURIN.

CHEZ LES FRÈRES BOCCA, LIBRAIRES DU ROI.

1860.

[redacted]

À LA MÉMOIRE

DE MON FRÈRE

ALEXANDRE FERRERO DE LA MARMORA,

DONT JE GUIDAI LES PREMIERS PAS DANS LA CARRIÈRE MILITAIRE[1],

CRÉATEUR ET ORGANISATEUR DU CORPS DES BERSAGLIERI[2]

À LA TÊTE DESQUELS IL FUT GRIÈVEMENT BLESSÉ

AU PASSAGE DU PONT DE GOITO,

LE XII AVRIL MDCCCXLVIII.

DEPUIS LORS, LIEUTENANT-GÉNÉRAL,

COMMANDANT D'UNE DIVISION EN CRIMÉE[3].

MORT DU CHOLÉRA

EN FACE DE L'ENNEMI ET LOIN DE SON PAYS,

LE VII JUIN MDCCCLV.

1. Nous servîmes ensemble pendant 7 ans dans les *Grenadiers aux Gardes*.

2. Il fonda ce corps en 1835, avant l'organisation des *Chasseurs de Vincennes* en France.

3. Sous les ordres de son frère Alphonse, commandant en chef le contingent des troupes Sardes.

QUELQUES MOTS

SUR LE TITRE DE CET OUVRAGE.

Lorsqu'en 1826 je publiai (1) à Paris la première partie de mon travail sur l'île de Sardaigne, je fus longtemps indécis relativement au titre qu'il aurait été plus convenable de lui donner, et ce ne fut que par une pure condescendance envers mon éditeur, que j'acceptai celui de *Voyage*, sous lequel parurent successivement les volumes qui précèdent ceux que je publie aujourd'hui.

Il est bien vrai qu'entre le *Voyage autour de ma chambre* de mon spirituel compatriote, le comte Xavier de Maistre, et les *Voyages autour du monde* d'un Duperrey et d'un Dumont d'Urville, il y a bien des intermédiaires. Les archives de la librairie fourmillent de livres qui, sous le même titre de *Voyages*, s'occupent souvent d'une seule contrée, même quelquefois très-res-

(1) Cet *Itinéraire* n'étant plus destiné à traiter des matières scientifiques, j'ai cru devoir de nouveau parler en première personne, comme cela eut lieu pour le premier volume du *Voyage*.

treinte. Ainsi, sans sortir du bassin de la Méditerranée, on compte plus d'un Voyage en Italie et en Sicile, voire même en Corse, à l'île d'Elbe et aux Baléares. Je n'avais donc aucune raison, il y a plus d'une trentaine d'années, pour rejeter un semblable titre, à l'égard d'une île Européenne et Italienne fort peu connue alors.

Mais s'il en était ainsi à l'époque de la première publication de mon *Voyage en Sardaigne*, le laps de temps qui s'est écoulé depuis, a vu s'opérer bien des changements en cette contrée, par le moyen des bateaux à vapeur et plus tard par la télégraphie électrique sous-marine: de façon que cette île est aujourd'hui, de fait, tellement rapprochée de notre Continent, qu'une course en ce pays ne pourrait plus, sans exagération ni abus de langage, être qualifiée du titre de Voyage.

D'autre part, ce même titre ne saurait, sans trop d'inexactitude, s'accorder avec l'ensemble de mes travaux et de mes excursions en Sardaigne, où d'après le relevé de mes notes, la somme totale du temps que j'ai employé à l'explorer, jointe à celle de mes séjours plus ou moins prolongés et même officiels en cette île, dépasse l'ensemble de treize années (1).

C'est pourquoi, comme il s'agit maintenant de décrire les principales localités de la Sardaigne dans ce qu'elles peuvent offrir de remarquable, en suivant un ordre de marche régulier, j'ai pensé que le titre d'*Itinéraire* serait plus convenable à cette dernière partie de mon travail sur l'île en question.

---

(1) Voyez la note ci-après, page XI.

C'est aux personnes qui désireront connaître la Sardaigne dans tous ses détails, et en dehors des études scientifiques, que cet *Itinéraire* est spécialement destiné; mais comme les matières dont il se compose n'ont pu être contenues dans un seul volume, je me suis trouvé forcé d'en faire deux, en tâchant de comprendre dans le premier volume la description de presque toutes les localités figurées dans la feuille *Sud* de ma grande carte de l'île et en réservant au second celles qui sont comprises dans la feuille *Nord*.

Comme la publication de la première partie de mon *Voyage* dans l'île (1) remonte à l'an 1839, et que l'aperçu historique qu'elle renferme s'arrête aux événements de cette époque, j'ai pensé qu'il était de mon devoir de suppléer à cette lacune; c'est pourquoi à la fin de l'*Itinéraire*, on trouvera un supplément au chapitre premier de cette première partie, intitulé *Aperçu historique*. Il sera précédé de nouveaux tableaux des anciens juges de l'île, faits presque tous à neuf, d'après de nombreux et d'importants documents. Ce travail est uniquement le fruit des labeurs de mon illustre collègue, M. le chevalier Pierre Martini, de Cagliari, qui a bien voulu compiler ces tableaux tout exprès. On trouvera ensuite des tableaux statistiques qui se rapportent aux opérations du cadastre, aux impôts, à la statistique judiciaire, aux bois et forêts, à la conscription, et au recensement de la population; toutes données qui doivent mettre la matière statistique publiée

---

(1) Je n'entends pas parler de la première édition, publiée en 1826.

en 1839 au courant de l'état actuel des choses. Enfin j'y ai ajouté un supplément à la paléontologie de l'île, que je dois à M. le Professeur Meneghini, de Pise, comme complément de son beau travail, qui forma presque tout le second volume de la troisième partie de mon *Voyage*, destinée à la Géologie de l'île (1).

Cet *Itinéraire* sera accompagné de deux cartes, dont l'une placée en tête du second volume, est la réduction de celle que j'ai publiée en 1840 sous le nom de *Sardinia antiqua*, comprise dans l'atlas des antiquités de la seconde partie de mon *Voyage*. Celle que je donne aujourd'hui a été complétée et modifiée d'après des matériaux recueillis dans l'intervalle des deux publications.

L'autre carte, à l'échelle de 500^{m}, est également le fruit d'un travail spécial; on y verra indiquées toutes les routes propres au véritable charroi, exécutées depuis une trentaine d'années dans l'île, ou en voie de construction, d'après les plans tracés ou approuvés par les ingénieurs des ponts et chaussées.

---

(1) Malgré le nouveau titre adopté pour ces deux volumes, je ne les considère pas moins comme formant dans le fond la dernière partie de mon travail sur l'île de Sardaigne; ainsi il m'arrivera souvent dans cet *Itinéraire* de citer telle page d'une des trois parties de mon *Voyage* comme appartenant à un même ouvrage.

NOTE DE LA PAGE VIII.

Voici en peu de mots l'exposé de mes différents séjours dans l'île.

Ma première course en Sardaigne eut lieu en 1819. Je m'occupais alors presque exclusivement de chasse et d'ornithologie; le résultat de ces occupations a été la découverte de plusieurs nouvelles espèces d'oiseaux d'Europe, qui furent bientôt après consignées dans le *Manuel d'Ornithologie* de M. Temminck, publié en 1820.

L'étude et l'exploration des principales antiquités de l'île, et surtout des *Noraghes*, qui avaient attiré mon attention dans ma course précédente, formèrent le but de mon second voyage, effectué de 1820 à 1821.

De 1822 à 1831 j'étais fixé en Sardaigne par suite des événements politiques et militaires du Piémont en 1821: et ce fut pendant un séjour forcé de près de dix années dans cette île, que je tâchai de mettre à profit l'oisiveté où me plongeaient l'inter-

ruption momentanée de ma carrière militaire et une véritable relégation hors du Continent, en combinant la publication d'un travail étendu sur cette contrée. L'habitude de courir le pays, contractée pendant une jeunesse passée dans les camps, et d'assez bonnes études géodésiques faites à l'École spéciale Impériale militaire de Fontainebleau, sous la dictée de l'illustre *Puissant*, m'engagèrent à appliquer de préférence mes dispositions naturelles et le fruit de ces études à un travail à la fois utile et qui me permît de satisfaire mon goût pour la locomotion et pour les recherches scientifiques. C'est alors que je me décidai à entreprendre, d'abord tout à fait seul et toujours à mes frais, la série des opérations nécessaires pour dresser une carte de l'île avec des matériaux à créer et à coordonner, et pour donner une description complète de la Sardaigne sous le rapport géologique.

Rappelé au service actif sur le Continent en 1831, comme officier supérieur, puis colonel d'État-Major, j'obtins la faculté de me rendre dans l'île, pendant plusieurs printemps de suite, et d'y conduire, comme mon collaborateur, un officier distingué du même corps (1), afin de pousser plus activement les travaux de la carte, faculté qui me fut également accordée lorsque je passai, en 1840, à un grade supérieur et à d'autres fonctions (2).

Au mois de mars 1849, je fus envoyé en Sardaigne comme *Commissaire royal extraordinaire* avec pleins pouvoirs; charge que je résignai volontairement sept mois après, pour ne garder que le Commandement général militaire de l'île, dont je fus exonéré sur ma demande, à la fin de 1851.

Rentré alors dans la vie privée, devenue l'objet de tous mes vœux, je fis encore cinq nouvelles courses en Sardaigne, dans l'intérêt de

(1) M. le chev. Charles de Candia, alors capitaine d'État-Major, aujourd'hui Major-Général. Voyez ce qui a été dit sur la coopération de cet excellent officier dans la première partie du *Voyage*, édition de 1839, p. 95 et 481.

(2) Je fus alors chargé du commandement de l'École R. de Marine de Gênes.

mes recherches géologiques, avant la publication de la troisième partie de mon *Voyage*, publication qui eut lieu dans le courant de 1857.

Telle est, en peu de mots, la série assez singulière des *treize* années de mon séjour positif dans l'île, effectué à différentes reprises; et telles sont les conditions dans lesquelles j'ai successivement habité, visité, parcouru et même gouverné ce pays, depuis l'an 1819 jusqu'en 1855: tantôt casé dans une simple cabane de berger ou de pêcheur faite en feuillage, ou blotti pendant des journées entières sous un rocher ou sous un arbre, au sommet d'une montagne où j'avais établi ma station trigonométrique, et tantôt recevant l'hospitalité sous les lambris dorés d'un palais princier, qui plus tard devint aussi pour moi, et malgré moi, une demeure officielle pendant quelques années. Alors je pus rendre aux autres cette même hospitalité que j'avais reçue des vice-rois de l'île; mais ce n'était pas là mon élément: c'est pourquoi je le quittai lorsque je pus le faire convenablement, après avoir servi pendant un demi-siècle mon pays et les souverains qui le gouvernèrent depuis le commencement de ma carrière.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.



TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE I.

PREMIÈRE SECTION.

SECONDE SECTION.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

PANORAMA DE LA VILLE D



Ch. De Candia à son ami A. de L. M. 1853

1. Extrémité occidentale de la promenade de Buon Camino.
2. Église de l'Annonciade
3. Couvent des Capucins
4. Amphithéâtre Romain
5. Caserne Charles Albert
6. Nouvel Hôpital Civil
7. *Arsénal*
8. Tour de S.t Pancrace
9. Hôpital militaire, (S. Michel.)
10. Basilique de S.te Croix
11. Église de S.te Anne
12. Couvent des Carmes
13. Clocher de la Cathédrale
14. Façade et Coupole de la Cathédrale

ITINÉRAIRE

DE

L'ILE DE SARDAIGNE.

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRE SECTION.

Cagliari.

Arrondissement de Cagliari confine à l'ouest avec celui [illegible], au nord avec celui d'*Oristano*, à l'est avec celui *Lanusei*, et au sud il est bordé par la mer. Arrondissement de *Cagliari*.

Cagliari, chef-lieu de l'Arrondissement et de la Province [illegible] ce nom, est de droit et de fait la capitale de l'île de [illegible]daigne; sa position au fond d'un vaste golfe, avec une [illegible] rade, excellente, bien ouverte, sûre en tous les temps [illegible]apable de recueillir et d'abriter des flottes entières. [illegible]nné à cette ville la primauté sur toutes les autres de [illegible]; car la première condition de la capitale d'une île [illegible] celle de posséder une bonne position maritime, ou bien [illegible] se trouver, comme *Londres*, rapprochée de la mer et [illegible] communication directe avec elle par le moyen d'un [illegible]euve navigable. *Cagliari*.

Son antiquité.

Nous avons vu dans la première partie de mon *Voyage* (1) que, malgré toutes les vicissitudes politiques auxquelles cette ville a été assujettie, elle est la seule de toute l'île qui soit restée constamment debout; on peut donc sans emphase la nommer *la ville éternelle de la Sardaigne*, puisque sa fondation remonte aux temps les plus reculés, et que tout concourt à lui assurer une vie bien prolongée.

Son aspect vu de la mer.

Placée en amphithéâtre sur le revers d'une colline isolée, flanquée de deux grands étangs, baignée d'un côté par la mer (2), et par derrière communiquant avec une immense plaine, qui se prolonge au NO à perte de vue, la ville de Cagliari présente aux yeux de celui qui y arrive par mer un aspect à la fois agréable et imposant, malgré la couleur blanc-jaunâtre de sa roche calcaire et une espèce d'aridité africaine qui lui donne un cachet tout particulier.

Première impression de l'Auteur.

Telle fut, du moins, l'impression que cette vue produisit en moi, lorsque, parti de Gênes et après douze jours d'une détestable navigation sur un mauvais bâtiment marchand, j'y arrivai la première fois en 1819, dans le seul but de la chasse et de recherches ornithologiques. Et puisque j'évoque des souvenirs d'une date déjà si lointaine, je me crois obligé de dire que, depuis cette époque, cet aspect africain a considérablement diminué, par les arbres d'agrément qui furent successivement plantés et qui ornent maintenant plusieurs promenades publiques.

Multiplicité des balcons.

Qu'il me soit permis pour être juste, d'ajouter que, sitôt après mon débarquement, la ville africaine disparut à mes yeux pour prendre une physionomie plutôt Espagnole que Génoise. Le nom que porte la *Strada di Barcellona* par laquelle je débouchai, me parut en parfaite harmonie avec la plupart des rues de la ville, que je trouvai étroites,

(1) Partie historique, livre I.

(2) Voyez la topographie des environs de cette ville, pl. IV de l'atlas de la deuxième partie du *Voyage*.

montueuses et médiocrement alignées, sur lesquelles surplombent encore aujourd'hui de lourds balcons en fer, qui presque partout font l'office de fenêtres. Ces mêmes balcons inspirèrent plus tard au spirituel Valery (1) un passage que je me permets de transcrire.

« Le reflet espagnol, encore très-sensible, et la multi-« tude des balcons d'un fer anglais médiocre, me frap-« pèrent agréablement par la nouveauté. Le balcon rap-« pelle l'amour et les sérénades: la musique, les regards « et le silence plus expressifs de loin que les paroles, « sont la seule langue du balcon. Il était jadis presqu'une « institution qui tempérait la sévérité des mœurs domes-« tiques et la clôture des femmes. Asile du repos, de « l'oisiveté de la ménagère ou de la passion de la jeune « fille, il n'a point encore tout à fait perdu sa tendre et « romanesque destination. Le balcon mystérieux, poétique, « est un rendez-vous; la fenêtre froide, prosaïque, n'est « qu'une issue pour les hommes à bonnes fortunes. Né-« cessaire à la salubrité, le balcon est à tort négligé dans « la construction de quelques maisons nouvelles, qui ont « ainsi la plate uniformité de toutes les maisons bâties « de nos jours en Europe. Il serait difficile de peindre « l'éclat qu'il donne à la ville, surtout dans les fêtes et « les spectacles publics, par sa population vive, parée, « joyeuse et suspendue en l'air. »

Il est de fait que ce jour-là, lorsque je vis pour la première fois ces êtres vivants, presque tous féminins, suspendus ainsi dans les airs et plus nombreux que les rares passants qui foulaient dans la rue de *Barcelone* un pavé affreux et en ruine, je fus saisi d'un spectacle tout nouveau pour moi: plus jeune alors de quarante années, capitaine de grenadiers, et ancien soldat de l'empire français, je n'aurais pas cru compromettre la dignité de mon

---

(1) *Voyages en Corse et en Sardaigne*, tome II, p. 150.

âge, de mon grade, et mes antécédents, si j'eusse commencé les notes ornithologiques que je me disposais à prendre sur les volatiles de l'île, par des observations sur les mœurs et les usages de ces espèces de tourterelles perchées ainsi sur ma tête; mais j'avais malheureusement en ce moment une autre préoccupation, d'ailleurs assez naturelle, qui me forçait à porter de préférence mes regards sur les points où mes pieds devaient poser; car il me fallait éviter des ravins pleins d'eau ou de boue, ainsi qu'un choc peu agréable contre certains gros cailloux arrondis de granite et de porphyre dont étaient jonchées alors, plutôt que pavées, ces rues si romantiques quand on les observait perpendiculairement et si prosaïques quand on les parcourait à leur surface. Pour comble d'infortune, le jour était sur son déclin, et la ville n'était pas alors aussi illuminée qu'aujourd'hui, car les réverbères réflecteurs qui l'éclairent maintenant, même avec une certaine profusion, n'existaient pas à cette époque. C'est dans ces conditions qu'après une ascension, qui me parut longue et pénible, j'arrivai à l'entrée du château, ceint alors par un triple rang de murs percés de trois portes successives qui communiquaient entre elles par des rampes plus roides qu'elles ne le sont aujourd'hui. De la *Porta dell'Aquila*, ouvrage remarquable des Pisans, qui est la plus sombre des entrées, je pénétrai dans la principale rue du château, dont le nom de *Strada dritta* ne me parut pas très-exact; je la trouvai en outre escarpée, étroite et aussi mal pavée, ou, pour mieux dire, aussi dépavée que celle de *Barcelone;* mais, comme celle-ci, toute garnie de balcons. Je dus la gravir assez péniblement pour arriver au palais du vice-roi.

Sanità. L'île était alors gouvernée par le Chevalier Thaon de Revel, comte de *Pratolongo*, mort depuis Maréchal de Savoie. Comme personne ne pouvait entrer en ville par le port, sans le *beneplacito* (consentement) de S. E., j'avais dû, en débarquant, ainsi que mes compagnons de navigation, faire une station forcée de plusieurs heures dans

un lieu dit *la Sanità*, maisonnette bâtie sur le bord de la mer et séparée de la ville par une cloison; espèce de Lazaret, à la fois sanitaire et politique, où l'on subissait une séquestration peu agréable, qui procurait au voyageur une sensation intermédiaire entre les ennuis de l'embarcation et l'espoir d'une prompte liberté d'action. Cette liberté d'action ne lui était accordée qu'après plus d'une interrogation à travers un triple rang de gros barreaux en fer et l'exhibition des papiers qu'on prenait à travers les carrelages de ces grilles, au moyen d'une longue pincette de fer parfumée au vinaigre brûlé.

Le vice-roi avait appris mon arrivée, et comme à cette époque il n'y avait point d'auberge dans la ville de Cagliari, S. E. m'envoya aussitôt son aide-de-camp pour me faire ouvrir les portes de ce purgatoire, ni tout à fait terrestre, ni tout à fait maritime, et m'engager à accepter l'hospitalité dans ce même palais où, trente années après, je devais l'exercer envers d'autres arrivants, placés cependant dans des conditions bien meilleures.

C'est donc à la suite de mon ange libérateur, c'est-à-dire en compagnie de l'aide-de-camp du vice-roi, que je fis ma première entrée dans la capitale de l'île. A mon arrivée au palais, S. E. vint à ma rencontre les bras ouverts, puis les fermant et joignant ses deux mains, en feignant la stupeur et la compassion, elle me dit en riant: *Comment, mon cher, vous qui n'y êtes pas obligé!!* Le vice-roi qui, ainsi que la plupart des employés piémontais envoyés en Sardaigne à cette époque, était mécontent de son séjour et de sa position, faisait spirituellement allusion à un certain conte galant, dans lequel on fait figurer et parler un mari dont la femme était laide, et qui s'adressait à un tiers personnage. Ces paroles, qui m'amusèrent par leur singulière et originale application, ne s'effacèrent jamais de ma mémoire, et elles se présentèrent surtout à mon esprit toutes les nombreuses fois qu'arrivant de nouveau à Cagliari par terre ou par mer, je remettais le pied dans ce palais.

Privilége de la vieillesse.

Je supplie le lecteur de vouloir bien me passer ce récit, car je suis parvenu à un âge où les souvenirs des jeunes années sont une jouissance assez naturelle. A la fois vieux soldat et vieux voyageur, qu'il me soit permis de jouir du privilége de mes confrères, celui de rappeler des jours déjà bien éloignés de l'époque où ils racontent. La Sardaigne de 1859 ne ressemble plus à celle de 1819; en arrière alors, sur quelques points, de deux siècles des autres provinces du Continent, elle a marché d'un siècle et demi dans le courant de ces quarante années, et surtout pendant les douze dernières; puissent mes vœux et mes faibles travaux l'aider à franchir le dernier stade qui lui reste à parcourir, pour arriver au point où se trouvent les autres provinces du Continent, et lui faire prendre dans la grande famille européenne le rang que lui assignent sa position géographique et les dons qu'elle a reçus de la nature.

Origine de *Cagliari*.

L'origine de la ville de Cagliari remonte à l'époque fabuleuse de l'île; il en a été traité brièvement dans le précis historique de la première partie de ce *Voyage*, (pag. 3 et 5, édition de 1839). Je ne reprendrai pas ici une question qui fut depuis lors remise sur le tapis par plusieurs écrivains distingués, parmi lesquels je me plais à citer, et je citerai plusieurs fois, mes deux honorables amis et collègues le chevalier Pierre Martini (1) et le chanoine chevalier Jean Spano (2); je me bornerai à noter que je suis maintenant disposé à adopter de préférence l'opinion de M. Martini, qui se rapprocherait en quelque sorte de celle déjà émise par l'illustre auteur moderne de l'Histoire de Sardaigne (3), savoir, que la ville de

---

(1) *Nuove Pergamene d'Arborea.* Cagliari 1849. — *Studi storici sulla Sardegna*, tome XV (nouv. série) des *Mémoires de l'Académie Royale des Sciences de Turin* 1855.

(2) *Bollettino Archeologico Sardo*, anno II, n° 4, p. 50, not. 2.

(3) Manno, *Storia di Sardegna*, édition de Milan de 1835, livre I, p. 16, note 1, p. 29, note 3.

Cagliari, déjà peuplée par des colons plus anciens, aurait été agrandie ou rebâtie par les Carthaginois, rien ne s'opposant à l'idée que sa fondation antérieure ait pu être faite par des Grecs conduits par *Jolaus* et à ce qu'elle ait été connue par les Grecs de la métropole sous le nom d'*Urbs Jolaee* (1).

Sous la domination carthaginoise ce nom aurait fait place à celui que cette ville porte encore de nos jours. M. le chanoine J. Spano, en combattant l'idée de Brochart sur l'étymologie du mot *kar*, fait remarquer avec

---

(1) A propos de ce nom je dois déclarer que je n'admets pas comme authentique une inscription sur pierre, qui se trouve dans le Musée R. de Cagliari, laquelle a fait assez de bruit dans le temps et qui est ainsi conçue :

DIVO HERCULI

POST CATECLISMUM

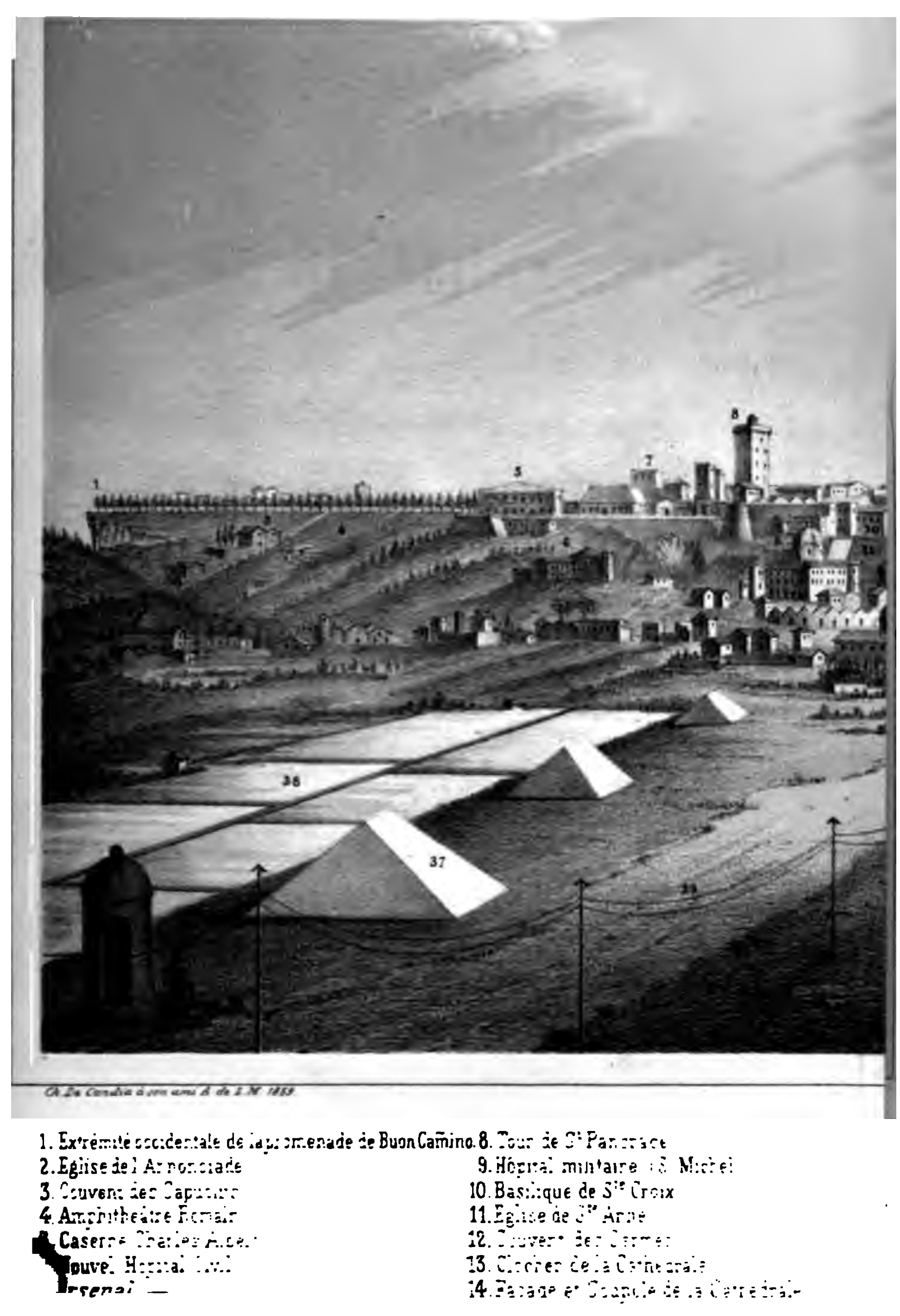
RESTAURATORI . CONSERVATORI . PROPUGNATORI

CIVITAS IOLEE

D. D. D.

La forme seule des lettres de l'original de cette inscription suffit pour en faire connaître de suite la fausseté ; je la crois fabriquée par quelque imposteur maladroit du XVIII siècle. Elle est gravée sur la face postérieure d'une pierre qui paraît avoir été tirée de quelque monument romain. Quant au contenu, cette mention de *Cateclismum* est tellement étrange qu'elle montre tout de suite, comme on dit, le bout de l'oreille du faussaire. Dans la collection des inscriptions que renferme le Musée en question, et que j'ai publiée en 1840 dans la seconde partie de cet ouvrage, je n'ai pas jugé à propos de parler de cette pierre, et depuis lors je me suis toujours convaincu davantage de sa fausseté ; aussi je regrette qu'on l'ait fait figurer dans le *Bollettino Archeologico Sardo*, anno I, nº 4, p. 57.

PANORAMA DE LA ...



1. Extrémité occidentale de la promenade de Buon Camino.
2. Église de l'Annonciade
3. Couvent des Capucins
4. Amphithéâtre Romain
5. Caserne Charles Albert
6. Nouvel Hôpital civil
7. Arsenal —
8. Tour de St Pancrace
9. Hôpital militaire de S. Michel
10. Basilique de Ste Croix
11. Église de Ste Anne
12. Couvent des Carmes
13. Clocher de la Cathédrale
14. Façade et Coupole de la Cathédrale

« Justinien II régna pour la première fois de 685 à
« 693; c'est précisément pendant ces dix années que la
« Sardaigne se rendit indépendante, et voici comment. Un
« nommé *Marcellus* gouvernait l'île au nom de l'empereur,
« sous le titre de Président (Præses), et un nommé *Ause-*
« *nius* commandait la force armée; unis étroitement entre
« eux, ils se livrèrent à toutes sortes de mauvaises actions,
« et vu l'état de délabrement où se trouvait alors l'em-
« pire grec, ils eurent la pensée de se mettre en révolte
« contre leur empereur; c'est pourquoi Marcellus, secondé
« par les soldats de son complice Ausenius, prit le nom
« de roi de l'île et la gouverna plus tyranniquement que
« jamais.

« Pendant que les affaires de la Sardaigne empiraient
« de plus en plus, et que les crimes de ce tyran augmen-
« taient dans la même proportion, la ville de Cagliari
« possédait quatre frères, ses citoyens, *Gialetus*, *Nico-*
« *laus*, *Torquatus* et *Inerius*, distingués par leur courage,
« par les qualités du cœur, et puissants par leur clientèle
« et leurs richesses, savants dans les lettres grecques et
« latines et dans l'étude de l'antiquité, mais surtout animés
« d'un puissant amour de la patrie. Ce fut précisément contre
« eux que Marcellus exerça sa tyrannie, au point de faire
« emprisonner un nommé Antoine, mari de Lucine, fille
« de Gialetus.

« La colère du peuple fut portée à son comble lorsqu'il
« vit traiter de la sorte ses magnats; il s'insurgea, et
« Gialetus, ainsi que ses trois frères, se mirent à la tête
« du mouvement: Constance, sa femme, et Lucie, sa fille,
« contribuèrent à exciter leurs concitoyens à la ven-
« geance. Le peuple fut vainqueur; Marcellus et Ausenius
« furent tués, le premier de la main d'Antoine, qui avait
« été délivré de sa prison. Cagliari et toute l'île se dé-
« clarèrent indépendants et choisirent Gialetus pour leur roi.

« Gialetus partagea la Sardaigne en quatre provinces
« *Cagliari*, *Torres*, *Arborea* et *Gallura*, et peut-être ne

« fit-il que conserver une ancienne division (1). Il se ré-« serva l'administration immédiate de la première de ces « trois provinces et il confia le gouvernement des autres « à ses trois frères, sous sa dépendance immédiate; ceux-ci « prirent la dénomination de *juges*, parce qu'ils allèrent « remplir, dans leurs provinces respectives, l'office des « employés du gouvernement impérial, dont les fonctions « venaient de cesser et qui, dans le langage sarde, et dans « celui du pape Grégoire-le-Grand, étaient connus sous « le nom de *juges*. Il faut dire qu'alors le mot *juger* était « dans l'île un équivalent de celui de commander, et que « les lois de cette époque donnaient le nom générique de « *juge* à ceux qui gouvernaient les provinces de l'empire, « quel que fût leur titre spécial. C'est pourquoi dans son « origine la magistrature des juges de Sardaigne ne faisait « pas allusion au pouvoir souverain, mais à un pouvoir « supérieur de province, qui dépendait du pouvoir souve-« rain. Les trois juges, Nicolaus, Torquatus et Inerius, se « trouvaient vis-à-vis de Gialetus leur frère et roi, dans la « même condition où les anciens *Praesides* étaient vis-à-vis « de l'empereur d'Orient.

Invasion des Sarrasins.

« Le règne de Gialetus fut pour l'île une véritable ère « de régénération qui, malheureusement, fut de courte « durée, à cause des invasions des Sarrasins; *Musa*, fils « de *Nasir*, commandant des Arabes d'Afrique, qui avait « fait en 709 une incursion dans le golfe de *Palmas* dans « l'île, revint en 711 avec des forces supérieures, et il « s'empara de toute la partie méridionale de la Sardaigne. « Ce fut alors que ces barbares mirent tout à feu et à

(1) Quelques personnes ont pensé que l'ancien écusson de Sardaigne, qui représente quatre têtes couronnées dans les quatre champs d'une croix, date de cette époque et que ces armoiries ne viennent pas des Aragonais, comme je l'ai dit dans la première partie de mon *Voyage* (édit. de 1839, livre IV, chap. IX, p. 373); mais je dois avouer que mes recherches ne me permettent pas d'embrasser leur opinion.

« sang, et qu'eurent lieu les plus épouvantables destruc-
« tions et la profanation des lieux sacrés. Ces faits étant
« parvenus, de 721 à 725, aux oreilles de *Luitprand* roi
« des Lombards, ce prince envoya à Cagliari des légats
« pour racheter le corps de saint Augustin, qu'il fit trans-
« porter à *Pavie.* »

Le même savant historiographe sarde, dans une autre publication insérée dans le *Bollettino Archeologico Sardo*, (IVe année no 2, Février 1858, page 19), est entré dans plus de détails à propos de la petite église où fut jadis déposé, près de Cagliari, le corps de saint Augustin; je me réserve de revenir sur ce sujet, lorsqu'il s'agira de l'emplacement où surgissait très-anciennement cette église: je me bornerai à dire que M. Martini donne comme certaine la date de 722 pour la remise des reliques faite par les Arabes aux délégués de Luitprand; il fut éclairé là-dessus par un ancien document en parchemin, un vrai *palimpseste*, dont l'écriture primitive renferme un fragment de Chronique sarde écrite douze années après la première invasion des Sarrasins; on y trouve des renseignements curieux sur ce point très-remarquable de l'histoire de Sardaigne. Rachat du corps de saint Augustin.

Le roi Gialetus mourut de douleur en 722, après l'enlèvement de ces précieuses reliques; depuis lors l'histoire de l'île (qui, grâce à d'autres documents retrouvés dans ces dernières années, commence à s'éclaircir), n'offre qu'une série de luttes entre les Sardes et les Sarrasins; luttes dans lesquelles on voit figurer des juges indigènes et même leurs femmes et leurs filles, bien avant l'arrivée des Pisans dans l'île, et le commencement de leur véritable domination, qui eut lieu de 1021 à 1022. Ces nouveaux maîtres finirent par établir trois de leurs compatriotes au gouvernement des judicats de Torres, de Gallura et d'Arborée. Mort de Gialetus.

Le seul judicat de Cagliari conserva encore quelque temps un juge d'origine indigène, mais plus tard il passa Pisans dans l'île.

dans les mains de Guillaume I[er] marquis de Massa: celui-ci étant mort en 1214, Benotte sa fille lui succéda. C'est pendant le règne de cette princesse (dont on a pu lire un fragment de donation, placé comme spécimen de langue sarde, dans la première partie de ce *Voyage*, p. 47), que les Pisans élevèrent le château de Cagliari, malgré les protestations de Benotte, qui dans sa lettre au pape Honorius, rapportée par Raynaldi, année 1217, se plaint amèrement de l'érection de cette forteresse: *munitissimam arcem sibi extruxerunt;* ce qui indique qu'à cette époque le château existait déjà et qu'il était bien muni.

Siége des juges à cette époque.

Cela n'empêcha pas que les juges de Cagliari n'aient encore séjourné pendant quelques années dans la partie de la ville, qui existait alors près de l'étang, dans l'emplacement où les historiens mettent les deux *Villae* de *Sainte-Cécile* et de *Sainte-Gilla*. Des documents récemment découverts confirment ces faits, et parlent d'une porte de la ville, dite de *Saint-Paul*, qui devait indubitablement se trouver sur le bord de l'étang où existait encore, il y a quelques années, la petite église de ce nom, maintenant détruite (1). Ces pièces font également mention du *palais du Royaume*, qui devait se trouver en face de l'ancienne cathédrale de Sainte-Cécile. « *Hi propterea festinabant perque* « *Sancti Pauli Portas ingredientes que iam a sardis cum suis* « *equilibus omnium viarum positis patefacte fuerunt impru-* « *dentiam ac temeritatem aggredientium obiurgarunt sed opus* « *fuit sese statim in pugnam immiscere que tunc orribilior ac* « *cruentior evasit adeo ut nulla spe salutis Ub.* (Ubaldus) « *fautoribus relicta alii necati, alii a sardis victoribus capti* « *fuerunt. Sed exhinc Ub. dum in regni palatii platea ante* « *antiquum S. C.* (Sanctae Caeciliae) *templum cum septin-* « *gentis fortioribus inter suos strenue propugnabatur....* (2).

(1) On en a fait la sépulture des hommes atteints du choléra.

(2) Martini, *Pergamena III d'Arborea. Cagliari* 1849, p. 148

On connait plusieurs donations faites à l'époque dont il s'agit et même postérieurement, par des princes qui habitèrent successivement cette partie de la ville. Benotte de Massa, dont il a été question ci-dessus, datait une de ces donations, faite en 1224, *apud villam Sanctae Caeciliae;* une autre, de l'usurpateur Ubald, de l'an 1231, porte ces mots: *in villa Sanctae Caeciliae, in palatio regni Kallaritani;* une troisième donation du même Ubald, de 1233, dit: *actum in palatio regni Kallaritani.* Dans une quatrième de 1236, de Reignier, gendre de Benotte, c'est-à-dire mari de sa fille Agnès, on lit: *dat. in villa Sanctae Caeciliae, Callaritani judicatus* (sic) *in palatio regni;* enfin, dans une autre pièce d'un Guillaume, datée de 1239, il est dit: *in Sardinia in Calari in villa dictae Ecclesiae* (Sanctae Gilliae). Ce document ne parle plus du palais devant l'église de Sainte-Cécile, mais de la *Villa* de *Sainte-Gilla.*

Quoiqu'il en soit, on peut croire, avec le savant historiographe auquel j'emprunte ces notices (1), que les deux *Villae*, de *Sainte-Cécile* et de *Sainte-Gilla*, n'étaient dans le fond que les deux parties de la portion la plus considérable et la plus noble de Cagliari de cette époque. C'est là qu'existaient déjà du temps des Romains les habitations les plus importantes; mais maintenant, des unes et des autres, il ne reste plus que des décombres, presque tous enfouis sous terre, et que le laboureur découvre quelquefois avec le soc de sa charrue; cet espace est réduit aujourd'hui en culture; il faut bien chercher ces ruines pour les trouver.

Voici ce que dit à ce propos le chanoine Spano, dans son article intitulé *Cagliari, dei Regoli e dei Pisani*, inséré dans son *Bollettino Archeologico Sardo* (*anno II*, n° 6, *Giugno*

---

(1) Martini, *Nuove Pergamene d'Arborea. Cagliari*, 1849, pages 230-33.

1856, pag. 89): « Minori monumenti sono rimasti del-
« l'antica città allorquando i Pisani presero possesso di
« Cagliari e vi stabilirono il loro dominio civile ed eccle-
« siastico, ma abbiamo maggiori documenti scritti mercè
« le ultime scoperte delle pergamene di Arborea.... Ma
« oggi è tolto ogni dubbio, e possiamo asserire con cer-
« tezza che la cattedrale dedicata a Santa Cecilia, e l'e-
« piscopio, colla casa dei canonici (canonica), esistevano
« al di là dell'attuale chiesetta di *San Paolo*, tra il borgo
« di *Sant'Avvendrace* e la regione chiamata *Fangaria*. Verso
« quel sito opinavano anche il *Bonfant* e l'*Aleo* che fosse
« sorta la città del medio evo, e non s'ingannarono. Là
« esistevano le due ville di *Santa Cecilia* e di *Santa Gilla*:
« là sorgevano i palazzi dei regoli e dei vescovi caglia-
« ritani, e vi abitavano i canonici delle due chiese di quel
« nome fino a che non si trasportò la sede in castello. »
Il dit en note, page 89: « Tuttora esistono in detto sito
« le fondamenta della torre o castello detto di *Santa Gilla*.
« Noi vi abbiamo fatte varie osservazioni, e pare che il
« sito preciso dell'antica cattedrale di Santa Cecilia fosse
« nel perimetro della vigna del *cav. D. Giuseppe Sepulveda*.
« Sono pochi anni che vi piantava delle viti, ed osser-
« vammo in quel promontorio le antiche catacombe dei
« cristiani e diverse sepolture. Conserviamo pure alcune
« iscrizioni cristiane trovate colà, e che daremo nel pre-
« sente Bollettino. »

Première occupation du château.

Quoique ce soit à l'an 1217 que remonte la première occupation de la colline de Cagliari par les Pisans, qui dès lors en firent une forteresse, sous la direction d'un de leurs architectes nommé *Fratino*, ce n'est que dans le siècle suivant, c'est-à-dire, dans les années 1305 et 1307, qu'ils élevèrent trois tours remarquables, dont deux sont encore intactes et connues sous les noms de Tour de *Saint-Pancrace* et Tour de l'*Éléphant*; il en sera question ci-après. On ignore la date précise de la translation au château de la cathédrale de Cagliari de *Santa Cecilia*, d'a-

bord dédiée à la Sainte-Vierge; il paraît cependant qu'en l'année 1263 un Frédéric Visconti, archevêque de Pise, ayant été délégué pour une visite pastorale en Sardaigne, fit son entrée solennelle dans l'église de Sainte-Marie du château: « *et sic intravimus solemniter in castellum de* « *Castro usque in ecclesiam Sanctae Mariae, ubi fecimus ser-* « *monem ad populum incipientem:* Vade, et vide si cuncta « sunt prospera erga fratres, et pecora quoque require « (Genesis, cap. 37) *et sic descendimus in quoddam hospitium* « *juxta ipsam ecclesiam, quia domus archiepiscopi non erat* « *capax* (1). » Il résulte de ce curieux document que l'habitation de l'archevêque de Cagliari de cette époque était bien restreinte, pour que le prélat pisan fût réduit à chercher un gîte ailleurs que chez lui.

Pendant les guerres qui eurent lieu depuis entre les Pisans et les Génois, Cagliari subit plusieurs vicissitudes. Après la funeste journée de la *Meloria*, les Génois demandèrent pour gage de la paix et pour la rançon des nombreux prisonniers faits dans cette rencontre, qu'on leur cédât le château *Castro* de Cagliari; on vit se produire alors un touchant épisode d'amour de la patrie, que M. Mimaut rapporte en ces termes (2).

« Le comte Ugolino commença une négociation avec les « Génois, et offrit de leur céder *Castro* (le château de « Cagliari), pour la rançon des prisonniers. Cet incident « donna lieu à un mouvement digne des beaux temps de « l'antiquité: un trait d'héroïsme analogue a immortalisé « jadis un individu; cette fois il est commun à 11,000 « hommes, souffrant en pays ennemi toutes les misères « de la captivité. Les prisonniers pisans furent indignés « d'apprendre à Gênes la négociation dont ils étaient l'objet.

---

(1) Mattei, *Hist. Eccl. pis.*, tom. 2, p. 15-25. — Martini, *Stor. Eccles. di Sard.*, tom. 2, p. 48.

(2) Mimaut, *Histoire de la Sardaigne*, tom. I, p. 160-61.

« Ils obtinrent de leurs vainqueurs la permission d'envoyer « des commissaires à Pise, pour y manifester leurs sen- « timents. Introduits dans le conseil, les envoyés décla- « rèrent : *que les prisonniers ne consentiraient jamais à une « capitulation aussi honteuse; qu'ils aimaient mieux mourir « dans la captivité, que de souffrir qu'on abandonnât lâche- « ment une forteresse bâtie par leurs ancêtres et défendue au « prix de tant de sang et de travaux; que si les conseils « de la république étaient capables de persévérer dans une « résolution aussi insensée, aussi criminelle, les prisonniers « ne voulaient pas leur cacher, qu'à peine rendus à la li- « berté, ils tourneraient leurs armes contre des magistrats ou « pusillanimes ou traîtres, et qu'ils les puniraient d'avoir « sacrifié la patrie et l'honneur à de vaines et éphémères « jouissances.* »

Équivoque de Mimaut.

Il est malheureux que l'illustre auteur de cette histoire ait commis, dans la page qui précède ce beau récit, une erreur que je crois devoir relever: M. Mimaut, en parlant de la mémorable bataille navale du 6 août 1284 entre les Génois et les Pisans, qui eut lieu sur la côte de Pise, non loin du port actuel de Livourne, et qui est connue sous le nom de combat de la *Meloria*, prend cette dernière localité pour un point de la côte de Sardaigne, et il dit que le combat naval s'engagea sur la côte orientale de cette île, près des îles *Molara* et *Tavolara*, ce qui est tout à fait inexact.

Aragonais et Espagnols.

Le 2 juin 1326 le château de Cagliari fut cédé par les Pisans aux Aragonais qui, après un siége prolongé, y entrèrent, en vertu d'une capitulation, par la porte de Saint-Pancrace, tandis que les vaincus sortaient par la porte *Leonina*. — En 1327 les habitants de la ville catalane de *Bonaria* furent admis dans le château de Cagliari et dans le quartier de *Lapola;* de façon que la ville de Cagliari redevint dès-lors le siége du gouvernement de l'île; celle de *Bonaria* dépouillée de sa population se couvrait de ruines, dont il reste de nos jours à peine quelques

vestiges (1). — En 1345 les Aragonais munirent ce château de nouvelles fortifications et ils ceignirent de murailles le quartier de *Lapola*, dit aujourd'hui de la *Marine*. — En 1355 le roi D. Pierre d'Aragon se rendit à Cagliari, et il y convoqua les personnages les plus marquants de l'île. Ce fut, dit le savant historien de la Sardaigne, la première fois que les représentants de la nation furent admis solennellement à la présence de leur souverain (2). — En 1384 Brancaleone Doria, mari d'Éléonore d'Arborée, fut conduit prisonnier à Cagliari par les Aragonais, ce qui fut cause d'une guerre sanglante entre cette princesse et les troupes du roi.—En 1396 le roi Martin d'Aragon arriva à Cagliari avec sa flotte, et avant de repartir pour Barcellone, il ordonna de nouvelles fortifications pour la ville. — En 1409 Martin (le jeune), roi de Sicile, débarqua à Cagliari, pour combattre le comte de Narbonne; celui-ci fut défait à la bataille de *Sanluri;* mais le vainqueur mourut peu de jours après: on lui érigea ensuite dans la cathédrale de Cagliari un grand monument où ses dépouilles ne sont pas restées longtemps. — En 1421 le roi Alphonse de Castille, au retour de son expédition contre la Corse, s'arrêta à Cagliari, où il présida la seconde convocation du parlement national de l'île; il y relâcha en 1432, à son départ pour Tunis.—En 1476, la ville et le port de Cagliari furent assiégés par Artale d'Alagon, fils du marquis d'Oristano. — En 1492, sous Ferdinand et Isabelle, les juifs furent chassés de l'île et leur synagogue fut convertie en une église, connue aujourd'hui sous le nom de *Santa Croce;* c'est alors que fut établi le tribunal de l'inquisition. — En 1535, Charles V, partant pour son expédition d'Afrique, aborda à Cagliari avec sa flotte et y resta quelques jours. —En 1619, le prince Philibert-Emmanuel, fils de Charles I

---

(1) Manno, loc. cit., vol. 2, chap. 9, p. 26.
(2) Ibidem, p. 46.

duc de Savoie, aborda dans le port de Cagliari. — Le 12 juillet 1668, le vice-roi, marquis de Camerassa, fut assassiné dans une rue du château de Cagliari en se rendant au palais en voiture avec sa femme. — En 1708 l'amiral Lake arriva devant Cagliari, qui passa le 13 août sous la domination de la maison d'Autriche.

Sous la maison d'Autriche.

En 1717, Cagliari vit arriver dans son port la flotte du marquis de Leyde, envoyée par le fameux cardinal Albéroni; la ville fut assiégée et battue en brèche par les Espagnols, avec 30 canons et 20 mortiers; plusieurs monuments furent endommagés, entre autres la tour de l'*Aigle*, qui fut ensuite en partie démolie; la ville se rendit aux Espagnols après 17 jours de tranchée: les Allemands abandonnèrent Cagliari le 3 octobre.

Maison de Savoie.

Par le traité de Londres, la Sardaigne ayant été adjugée à la maison de Savoie qui devait la recevoir des mains de l'empereur d'Autriche, on fit en 1720 la formalité de la céder momentanément à cette puissance, et le drapeau impérial flotta pendant trois jours sur le bastion de la ville de Cagliari; le 8 août, le général piémontais *Desportes*, se présenta pour en prendre possession au nom de son souverain. — Le 9, en présence des États de l'île, la remise solennelle en fut faite par le commissaire impérial. — Le 2 septembre le baron de *Saint-Remy* prêtait à Cagliari, en qualité de vice-roi de Savoie, le serment solennel aux constitutions du royaume, en présence des représentants de l'île. — En 1739, le comte d'Aspremont augmenta, mit en ordre, et en état de défense les fortifications de la ville. — Le 23 janvier 1793 l'amiral *Truguet* parut devant Cagliari et attaqua la place le 26, avec peu de succès; ayant été rallié par l'escadre du contre-amiral *Latouche-Tréville*, il fit, le 15 février, une nouvelle attaque contre la ville et les faubourgs; la ville, après un feu terrible de 12 heures, éprouva des désastres considérables, et les affaires prenaient une mauvaise tournure, lorsque, dans la nuit du 17 au 18 février, il s'éleva une

tempête épouvantable; la flotte assiégeante fut mise presque entièrement hors de service; elle perdit entre autres bâtiments, le *Léopard*, vaisseau de quatre-vingts canons, qui vint échouer près de la plage de Cagliari; depuis lors les Français n'entreprirent plus rien d'essentiel contre la place, et le 28 ils avaient entièrement disparu (1). — Le 28 avril 1794, une grande révolution populaire éclata à Cagliari.—En juillet 1795 le général marquis de *La Planargia* et l'intendant général *Pitzolo* furent massacrés par la populace en révolte. — Le roi Charles-Emmanuel IV, chassé de Turin par la république française, arriva à Cagliari avec ses frères et sa cour le 3 mars 1799, sur l'invitation des représentants de l'île (2).—Le 9 août de la même année mourut en bas âge à Cagliari le fils du duc d'Aoste, depuis roi Victor-Emmanuel I; il fut enterré dans le sanctuaire souterrain de la cathédrale. Cette mort eut une certaine importance, car elle fit passer plus tard le trône de Sardaigne dans la branche de Savoie-Carignan. — Le 19 septembre Charles-Emmanuel quitta la ville de Cagliari pour se rendre à Livourne, et laissa pour son lieutenant son frère, le duc de Genevois, depuis roi Charles-Félix.—Victor-Emmanuel, monté sur le trône de Sardaigne par l'abdication de son frère, qui eut lieu le 4 juin 1802, fut encore retenu en Italie et il n'arriva à Cagliari que le 17 février 1806; pendant tout ce temps, l'île fut gouvernée par le duc de Genevois. — Depuis lors, Victor-Emmanuel I resta constamment à Cagliari, et il n'en repartit que le 2 mai 1814, pour rentrer dans ses états du Continent, et faire son entrée solennelle à Turin, qui eut lieu le 21 du même mois. La reine, Marie-Thérèse, resta

---

(1) Voyez, pour ces détails, Mimaut, *Hist. de Sardaigne*, vol. 2, p. 209-215.

(2) Voyez surtout Martini, *Storia della Sardegna, dall'anno 1799 al 1816. Cagliari*, 1852. Un petit vol. in-8°.

à Cagliari comme régente de l'île, et elle ne quitta cette résidence que le 16 août 1815, jour où elle s'embarqua pour aller rejoindre sur le Continent le roi son époux. — Charles-Félix, duc de Genevois, resta encore quelque temps dans l'île en qualité de vice-roi, et il s'embarqua à son tour à Cagliari le 10 juin 1816. — Depuis cette époque l'île fut gouvernée par des lieutenants; ils ne prirent réellement le titre de vice-roi qu'à l'avénement au trône de Charles-Félix, qui était resté le vrai titulaire de cette charge; cela eut lieu le 19 avril 1821. Sous le règne de ce prince la Sardaigne fut visitée par le prince de Carignan, depuis Charles-Albert, qui aborda à Cagliari le 18 avril 1829. Celui qui écrit ces lignes eut l'honneur de l'accompagner pendant l'excursion qu'il fit alors dans différents points de l'île. — Ce prince, monté sur le trône le 27 avril 1831, visita, dix ans après, comme roi, la ville de Cagliari où il débarqua le 17 avril 1841; il était accompagné de son fils, le roi actuel Victor-Emmanuel II, alors prince de Piémont.

Ere nouvelle. Les réformes octroyées par Charles-Albert en octobre 1847 eurent un grand retentissement dans l'île, et surtout à Cagliari, d'où partit, le 24 novembre suivant, une députation des anciens états, présidée par l'archevêque, pour demander au roi l'*entière fusion* de l'île aux provinces du Continent; mais cette fusion n'eut lieu d'une manière positive que le jour de la publication du *Statut*, qui *date du* 8 *février* 1848. — Depuis lors, l'île cessa d'être gouvernée par un vice-roi; elle fut partagée en trois grandes divisions administratives, mais la ville de Cagliari continua à être le siége du président de la Cour d'appel, substituée à la *Royale Audience*, et celui du commandant-général militaire de l'île, substitué au *Général des armes*. — En avril 1849 l'auteur de ce *Voyage* fut envoyé dans l'île avec pleins pouvoirs, et le titre de *Commissaire royal extraordinaire*, charge qui le fixa pour plusieurs mois à Cagliari et qui lui donna pendant ce temps

une autorité supérieure sur toute l'île; mais les graves motifs qui l'avaient engagé à accepter cette délicate mission ayant en grande partie cessé, il résigna volontairement ses fonctions, et depuis lors l'île fut gouvernée et administrée comme elle l'est aujourd'hui.

Différents quartiers de *Cagliari*.

Cagliari se divise en quatre parties distinctes, la *Marina*, autrefois *Lapola*, et le Château (*Castello*), qui sont compris dans une enceinte fortifiée (1), *Villanova* à l'est et *Stampace* à l'ouest; ce dernier quartier se prolonge encore au loin, et après une courte interruption, on passe au véritable faubourg de *Santa Tenera*, autrement dit *Saint-Avvendrace*, qui finit précisément au point où se trouve l'ancienne nécropole occidentale de *Karalis;* de façon, que les limites de cette partie de la population de Cagliari sont précisément les mêmes que celles de l'ancienne ville de l'époque romaine.

La Marina.

On entre dans l'enceinte de la Marine par 5 portes; celle du port, dite du *Mole*, celle de la *Darse*, ou de la *Douane*, celles de *Jésus* et de *Villanova* à l'est, et celle de *Saint-Augustin* à l'ouest. Il y en avait une sixième, dite de *Stampace*, qui communiquait, comme cette dernière, avec le quartier de ce nom; elle vient d'être démolie, au grand avantage de la salubrité des habitants et de l'aspect de la ville. Ces portes, hormis celles de la Darse et du Mole, ne sont point fermées pendant la nuit; de façon qu'on peut dire que les communications entre les différents quartiers de Cagliari sont libres à toutes les heures.

Entrée des voyageurs arrivant par mer.

La principale rue de la *Marina* est celle de *Barcelone*, dont il a été question ci-dessus; elle commence à la porte du *Mole;* c'est par là que les arrivants par mer entraient

(1) De ces fortifications il ne reste plus guère que les murailles plus ou moins délabrées et toutes désarmées, si l'on en excepte la batterie dite de *Saint-Augustin*, réservée aux salves d'usage pour les fêtes solennelles, et pour rendre le salut aux bâtiments de guerre.

dans la ville lorsqu'ils devaient subir la réclusion momentanée à la Santé, comme cela m'est arrivé plusieurs fois, mais principalement en 1819 (1). Ces formalités sont maintenant restreintes à ceux qui arrivent sur des bâtiments suspects, ou de lieux en observation. Depuis que la plupart des anciennes précautions furent abandonnées, on fait, en cas de contumace, l'observation en rade avant de débarquer, ou bien on envoie les voyageurs au *lasaret*, dans la presqu'île de S. *Elia*. Ceux qui arrivent du dehors avec *patente nette*, abordent aujourd'hui dans la darse; et après leur admission en *libre pratique*, on les débarque sur le quai de ce même bassin; ils sont alors libres d'entrer dans le quartier de la *Marina*, par les portes de la *Darse* ou de *Jésus:* ou bien ils doivent longer le mur d'enceinte, soit pour entrer à *Stampace* ou au *Château*, soit pour se rendre dans le faubourg de *Villanova*.

La darse. La darse est un bassin oblong, dirigé à peu près du nord au sud, ayant 225 mètres de long sur 120 de large; son ouverture, d'environ 40 mètres, est tournée au sud-ouest. Ce bassin a été pendant bien des années très-négligé et on l'a laissé remplir de pierres et de vase, de façon que son entrée était presque obstruée. Ce n'est que depuis l'an 1857 qu'on s'est enfin décidé à y envoyer une drague à vapeur, promise depuis longtemps, qui doit, à l'heure qu'il est, avoir amélioré les conditions de ce bassin, surtout celle de son ouverture; car les bateaux à vapeur n'y entraient jusqu'ici qu'avec crainte et bien des difficultés. Au reste, l'accroissement que le commerce de la méditerranée prend tous les jours, depuis les dernières affaires d'Orient, et celui qu'il prendrait réellement, si l'ouverture de l'isthme de *Suez* venait à s'effectuer un jour, exigeront une ampliation de ce bassin, ou bien la cons-

(1) Voyez ci-dessus, p. 5.

truction de nouvelles jetées, pour établir un véritable port non loin de là. Mais ceci est une question que je traiterai ailleurs.

J'ai déjà parlé, au commencement de ce chapitre, de la rue principale de la *Marina*, dite de *Barcelone*, et de l'impression qu'elle me fit en 1819, lorsque je débarquai à Cagliari pour la première fois (1); je dois dire maintenant que si cette rue conserve toujours ses nombreux et lourds balcons en fer, son pavé est en meilleure condition qu'il ne l'était alors, et il est probable qu'on l'améliorera encore considérablement; car on est en train de faire une réforme générale sur ce sujet, et on se propose de garnir toutes les rues de la ville en dalles, ou en cubes de granit. Je dois aussi ajouter que cette rue, ainsi que toutes les autres de Cagliari, est maintenant éclairée toute la nuit par des rèverbères convenablement distribués, bien entretenus et assez nombreux; on parle même de les remplacer par des becs à gaz. La rue de *Barcelone* est dirigée presque dans le sens nord-sud; elle est flanquée de six autres rues à peu près parallèles, et elle est coupée par d'autres rues en sens perpendiculaire; ce qui fait que le quartier de la Marine est partagé en espèces d'îlots carrés, presque égaux en surface. La plus considérable de ces rues transversales est celle qui va de la porte *Villanova* au quartier de *Stampace;* c'est là où sont les magasins les mieux fournis de la ville; elle porte le nom de *Strada della Costa*, et on peut la regarder comme l'artère vitale du commerce de Cagliari. On vient tout récemment de garnir cette rue, ainsi que plusieurs autres, de dalles en granit, ce qui est un perfectionnement utile et important.

Rues de *la Marina*.

Le quartier de la *Marina* n'a, à proprement parler, que deux places: la principale, que l'on nomme *Piazza di S. Francesco di Paola*, se trouve près de la porte du *Mole*,

Places de la Marine.

(1) Voyez ci-dessus, p. 2.

et elle se prolonge à l'est vers la darse. Elle est toute en plaine et par conséquent c'est une de celles qui peuvent être entièrement pavées en dalles. Cette place gagnerait infiniment, et la salubrité de ce quartier acquerrait de grands avantages, si l'on abattait une espèce de bastion de ronde, tout à fait inutile, qui joint la darse à la porte du *Mole* et qui masque la vue de la mer. Ce mur pourrait être remplacé par un quai. Enfin, on pourrait percer la muraille qui sépare cette place du chemin extérieur qui conduit à *Bonaria*, vers l'est, en y pratiquant une porte; ce qui donnerait la vie à ce quartier maintenant délaissé. C'est, à mon avis, la partie de Cagliari qui est la plus susceptible de grandes améliorations, car, depuis la cessation de la piraterie barbaresque, la vie d'une ville maritime si admirablement placée doit être près du bord de la mer. Dans toutes les villes où la population alla, pendant le moyen-âge, se percher sur les hauteurs, il y a aujourd'hui une tendance manifeste à se porter vers leur partie basse, et c'est là le point où, par un instinct irrésistible, se portera de préférence le commerce. Ainsi on peut prédire que la muraille placée aujourd'hui entre la darse et le mole disparaîtra un jour, que l'on ouvrira vers l'est de cette place une nouvelle porte. Enfin pour rendre la chose parfaite, il faudrait abattre à son extrémité occidentale les masures infectes où sont les tanneries, et raser également le bastion très-inutile de Saint-Augustin. On donnerait alors à cette partie de la ville, maintenant déserte et abandonnée, une vie et une importance que lui assignent sa position et son exposition. La seconde place de la *Marina* est celle de *Santa Eulalia*, qui est étroite et qu'on pourrait nommer tout simplement une terrasse.

Ses Églises. Le quartier de la Marine est le plus riche en églises, qui sont: *Santa Eulalia* paroisse; *S. Antonio*, où est l'ancien hôpital jadis desservi par les Religieux hospitaliers de *Saint-Jean-de-Dieu* et postérieurement par des Sœurs de la Charité; *Sainte-Thérèse* église des anciens Jésuites; *Saint-*

François d'Assise, avec le monastère des Capucines; le *Saint-Sépulcre*, église de la confrérie de ce nom; *Sainte-Catherine*, confrérie appartenant au commerce génois; *Sainte-Rosalie*, avec son couvent des Franciscains; *Saint-Léonard*, avec le couvent des Augustins; *Sainte-Lucie* confrérie; *Saint-François-de-Paule*, couvent des Religieux de ce nom; *La Vierge-d'Itria*, confrérie; enfin, *Saint-Elmo*, oratoire des marins. Ces églises n'ont, dans le fond, rien de remarquable: celle de Sainte-Rosalie présente une façade qui donne dans l'œil, mais qui est d'un mauvais goût; elle date de 1749: celle de Sainte-Eulalie possède des tableaux attribués à Pompée *Bottoni:* dans celle de Saint-Léonard, desservie par les Augustins, on remarque une grande statue en bois, représentant leur saint patron, évêque d'*Hippone*; elle annonce la main d'un bon artiste.

Porte du château. Tour de l'*Aquila*.

Par la partie supérieure de la rue de la *Costa*, on arrive, moyennant une montée assez raide, à la *Porta Castello* proprement dite, et de celle-ci, par deux rampes successives, on pénètre enfin dans le véritable *Château* (*sù Casteddu*), en passant sous la porte *dell'Aquila*, au bas de la tour de ce nom. Cette tour fut endommagée à l'époque du bombardement de la ville, fait par le marquis de Leyde, sous Albéroni en 1717; elle a servi depuis de prison pour les personnes de condition, qui ordinairement y subissaient une détention ou de simples arrêts forcés, prononcés par les vice-rois ou par l'autorité militaire. Son sommet fut encore de mon temps converti en beffroi; c'était de là qu'une grosse cloche au son lugubre annonçait à toute la ville les exécutions capitales; elle ne cessait de vibrer depuis le départ du patient de la prison jusqu'à la consommation du supplice: elle donnait également ses sons peu harmonieux pendant tout le temps que durait l'*amende*, que l'on faisait faire dans tous les quartiers de la ville aux condamnés aux galères. Alors on promenait ceux-ci par les rues, une rame sur l'épaule, enchaînés et ayant la tête rasée, avec accompagnement

de *Sbires* précédés d'un trompette. Ayant logé pendant longtemps et à différentes reprises, dans le voisinage de cette tour, au moment où je trace ces lignes, je crois entendre encore bourdonner la *cloche de la justice* (c'est ainsi qu'on la nommait), et le cri discordant de la rauque trompette, tant ces sons m'ont corné à l'oreille par le passé.

Sa destination actuelle.

Cette tour a également servi pendant quelque temps d'observatoire astronomique et géodésique à M. Porro, jadis capitaine du génie militaire, aujourd'hui officier supérieur en retraite, domicilié à Paris, où il est compté parmi les opticiens d'un mérite remarquable. Enfin, ce bâtiment est entré dans une phase nouvelle et dernière, en devenant la propriété de M. le comte de Boyl, qui l'a enclavé dans sa belle maison, et ce beffroi de lugubre et triste mémoire, est devenu un *Belvedere* du palais du noble comte, d'où l'on jouit d'une vue admirable.

Enceinte du château.

Le château est ceint de murailles de tous les côtés, hormis vers l'est, où les maisons sont comme suspendues en l'air au-dessus d'un épouvantable précipice coupé naturellement à pic dans la roche calcaire. Ces maisons, dont quelques-unes surplombent au-dessus de cette espèce de falaise, semblent, à ceux qui les observent de dessous pour la première fois, devoir s'écrouler d'un moment à l'autre dans l'abîme, qui n'a pas moins de quarante mètres d'élévation verticale. La ville de Cagliari présente de ce côté à peu près le même aspect que celle de *Bonifacio* en Corse, observée de la mer.

Antiquité des anciens murs.

Les murs qui entourent le château dans le reste de son pourtour, datent en grande partie de l'époque de la domination des Pisans. Ces constructions sont faciles à distinguer de celles qu'on y a successivement ajoutées, soit du temps des Espagnols, soit depuis le gouvernement des princes de Savoie. Ces dernières, faites avec des matériaux de calcaire *moellon*, de qualité bien inférieure que celle de la *pietraforte* de *Bonaria*, dont se sont presque uni-

quement servi les Pisans, sont plus dégradées que les plus anciennes.

L'enceinte du château est percée de six portes: 1° celle de l'*Aquila*, déjà décrite ci-dessus; 2° celle *dell'Elefante*, qui se trouve, comme cette dernière, à la base de la tour de ce nom; 3° une petite porte assez moderne non loin de là, dite du *Balice*, donnant accès à deux rampes qui conduisent au faubourg de *Stampace;* 4° la porte dite *dell'Avanzata* ou d'*Aspremont*, au pied, mais à côté de la tour de Saint-Pancrace; 5° la porte de l'ancienne citadelle, occupée aujourd'hui par l'artillerie et devenue l'arsenal; 6° enfin, la porte *Christine*, percée depuis l'an 1825; elle conduit, par une esplanade formée en grande partie à force de remblais et garnie d'arbres, à la caserne d'infanterie et à la promenade de *Buon-Cammino*, dont il sera question ci-après. Six portes.

Les deux tours carrées, de l'*Éléphant* et de *Saint-Pancrace*, méritent l'attention particulière du voyageur, à cause de leur parfaite exécution et de leur entière conservation, depuis cinq siècles et demi. La première des deux se trouve à la partie inférieure du château, vers le SO; elle a pris son nom (certainement dès son origine) d'un éléphant en pierre locale calcaire, d'un dixième de grandeur naturelle, qui se trouve placé sur une petite base, formant console, faite par le prolongement d'une des pierres de l'édifice et faisant corps avec ce dernier. Ce qui prouve que cet éléphant de pierre, et la console qui le supporte, datent de l'époque de la construction de la tour. Les pierres calcaires de cet édifice sont toutes tirées des anciennes carrières de la *pietraforte* jaunâtre de *Bonaria* (1). Elles paraissent avoir été travaillées à la scie; car on voit sur leur surface extérieure des stries fines, qui sem- Tour de l'Éléphant.

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, description géologique, chap. VII, p. 257.

blent produites par le sable employé pour les scier. D'ailleurs, ces sillons très-fins pourraient être en partie produits par une espèce de marteau à peigne, que j'ai vu en Italie entre les mains des tailleurs de pierres. Quoi qu'il en soit, le travail de ces matériaux surpasse en exécution celui que présentent les meilleurs monuments romains; les joints des pierres sont si parfaits qu'on ne remarque presque point de ciment entre elles et que la tour paraîtrait en quelque sorte bâtie d'une seule pièce, si ces pierres n'avaient point de teintes différentes.

Fig. 1.



a tour de l'éléphant, *b* partie du palais de l'Université; *cc* église de Saint-Joseph; *d* descente du *Balice*; *e* bastion vers *Stampace*.

Époque de sa construction.

Ce remarquable édifice remonte à l'année 1307. C'est l'œuvre d'un architecte pisan nommé *Giovanni Capula*, comme le prouve l'inscription suivante, gravée sur une plaque de marbre, écrite en beaux caractères de l'époque et qui est placée au pied de la tour, à côté de l'entrée.

Voici cette inscription:

Pisano comuni omnia cum honore,
Concedente Domino, cedant et favore:
Et hoc opus maxime turris Elephantis,
Fundatum in nomine summi triomphantis,
Sub annis currentibus Domini millenis
Quartae indictionis septem trecentenis,
Dominis prudentibus Joanne cinquina
Joanne Devechiis, gratia divina
Castelli essentibus Castii Castellanis,
Atque fidelissimis civibus pisanis,
Cujus fuit electus sagax operarius
Providus et sapiens Marcus Caldolarius,
Atque sibi deditus fuit Oddo notarius
Hubaldus compositor horum Ritimarius,
Et Capula Joannes fuit caput magister,
Nunquam suis operibus inventus sinister.

Sa destination actuelle. La tour de l'Éléphant a subi depuis peu d'années quelques changements. Elle fut pendant longtemps le magasin d'habillement et des effets militaires; mais on vient assez récemment de lui donner la même destination qu'à la tour de *Saint-Pancrace*, dont il sera question ci-après; car le nombre des prisonniers concentrés à Cagliari a considérablement augmenté par suite de l'abolition de plusieurs prisons de l'intérieur de l'île, par la diminution des condamnés aux galères, d'après le nouveau code pénal, et

par la réclusion qu'on fait maintenant subir à Cagliari même. Les arrangements qui en furent la conséquence, ont fait perdre à ce beau monument un peu de sa physionomie primitive.

Tour de *Saint-Pancrace.*

La tour de *Saint-Pancrace* se trouve à l'extrémité septentrionale du château proprement dit et sur le plan supérieur de cette partie de la ville; son pied est maintenant obstrué vers le sud par une construction plus moderne, qui forme l'entrée de la prison. La porte qui existait à sa base et qui, à l'égal de celle de l'Aigle et de l'Éléphant, était une des portes de l'enceinte pisane, est actuellement cachée; mais on en reconnaît les traces dans la face de la tour qui regarde le nord. La porte qui se trouve à côté, ainsi que le bastion voisin, sont dûs aux Espagnols, et plus tard aux princes de Savoie. La tour dont il s'agit est d'une date de deux ans plus ancienne que celle de l'Éléphant, mais elle est l'œuvre du même architecte, comme le prouve l'inscription de son ancienne porte, conçue en ces termes:

Sub annis milleno nostri Redemptoris
Quinto trecenteno binae indictionis
Dei Deorum.

Dominorum tempore, Becti Alleata
Raynerij de Balneo, turris haec fundata
Castellanorum.

Cujus operarius fuit constitutus
Bectus Calzolarius, providus, astutus
Ubique locorum.

Atque scriba publicus sibi assignatus
Et dictus notarius, qui sit Deo gratus
Coeli coelorum.

Cefas hujus fabricae opera sedula
Architectorum optimus Joannes Capula
Murariorum.

Porta beati sancti Pancratii.

Cette tour, avec ses nouveaux accessoires qui la déparent, est devenue depuis bien des années la principale prison de la ville et de l'île; la moitié de sa partie supérieure, qui est restée dégagée de toute construction plus récente, est remarquable par sa parfaite conservation. Les matériaux qui la composent sont absolument les mêmes que ceux dont furent construites les tours de l'Aigle et de l'Éléphant; ces pierres sont taillées et jointes de la même manière, avec une rare perfection.

Au sommet de sa plate-forme supérieure, qui se trouve à près de 30m au-dessus du sol, et à 129m 92c du niveau de la mer, s'élève, sur l'angle SO, une autre petite tour également carrée, qui a été destinée jadis à servir de vigie et sur laquelle on monte par quelques degrés à partir de la plate-forme. Sur le centre de cette petite tour j'ai fait construire, en 1835, un pilier en maçonnerie, couvert d'une ardoise, pour me servir à la fois de signal trigonométrique et de point fixe de la station de Cagliari pour la grande triangulation de l'île. C'est sur ce pilier que je posais mes instruments et que j'opérais avec mon théodolite. Il résulte de ces opérations que le centre de ce petit pilier se trouve placé à 39° 13', 14", 44 de latitude, et à 6° 47', 23", 92 de longitude à l'est du méridien de

Paris. C'est par là aussi que j'ai fait passer le méridien principal de ma carte de l'île (1).

Panorama. Du haut de ce lieu on jouit d'un spectacle magnifique, et sans tenir compte de la vue de toute la ville et de ses environs, le vaste panorama qui se déroule de ce point est si intéressant qu'il mérite une mention toute particulière. Commençons d'abord par le SE. On voit premièrement le cap de *Carbonara* et tout près de là, l'îlot *dei Cavoli*, où s'élève un phare de premier ordre nouvellement construit; puis se présente l'horizon de la mer jusqu'aux tours de *Pula*, qui sont distantes des *Cavoli* de près de 24 milles; c'est la plus grande largeur du golfe. Mais ce golfe, près de la ville, se divise en deux autres golfes, celui de *Quarto* et celui de Cagliari proprement dit, qui sont séparés par la pittoresque presqu'île de *S. Elia*. A partir des deux tours de *Pula*, distantes de Cagliari de près de 15 milles marins, l'observateur, en promenant ses regards vers l'ouest, voit s'élever graduellement la silhouette des monts qui forment la chaîne occidentale et qui commencent par le *Monte Santo* de *Pula*, le *M. Severa* et le *M. Arquosu;* plus loin surgit le groupe du *M. Linas*, et enfin la remarquable montagne de l'*Arcuentu*. De là les monts cessent et la vue se porte sur la longue plaine du *Campidano*, que l'on suit des yeux jusqu'à plus de 80 kilomètres de distance. Au bout de cette plaine, dans les belles journées d'avril et de mai, ou bien en septembre, après les premières pluies, on découvre de ce point, même à l'œil nu, la partie supérieure du *M. Ferru;* et avec les lunettes j'ai plusieurs fois reconnu mon signal trigonométrique dit de *M. Urticu*, dont il sera question en son lieu; il se trouve à une altitude de 1049 mètres au-dessus du niveau de la mer et à une distance en ligne droite de 110 kilomètres de la tour de Saint-Pancrace. A peu près dans la même

(1) Voyez la première partie de ce *Voyage*, édit. de 1839, p. 147.

direction, mais sur un plan plus rapproché de 20 kilomètres, on aperçoit le *M. Arci* et le piton de la *Trebina* qui le surmonte; plus vers l'est, on remarque le singulier plateau horizontal, dit la *Giara di Gestori*, derrière lequel commencent à s'élever les monts de *Meana* et surtout le *M. Perdedu* de la *Barbargia*. Ces monts croissent graduellement en hauteur et se lient aux cimes du *Gennargentu*, que l'on ne voit dégagées de neiges que pendant quatre mois de l'année. La pointe, dite *Brancu de Spina*, qui est la plus septentrionale et la plus élevée du *Géant* de la Sardaigne, se trouve à 1917 mètres au-dessus du niveau de la mer; et malgré les 90 kilomètres en ligne droite, qui la séparent de la tour en question, dans les temps sereins, il m'est arrivé de distinguer mon signal trigonométrique élevé sur cette cime, comme de celle-ci on distingue bien nettement cette tour. Du groupe du *Gennargentu* les monts s'abaissent, mais on voit pointer des cimes saillantes, parmi lesquelles on distingue celle de *S. Vittoria d'Esterzili;* plus bas on remarque la croupe arrondie du mont basaltique de *Nurri*. Vers l'est et plus près de Cagliari s'élève le mont de *Serpeddi* de *Sinai*, avec sa forme pyramidale. Bientôt, la physionomie des monts varie, car ils changent de nature, et aux formes arrondies des terrains siluriens succèdent les dentelures des monts granitiques des *Sept-Frères*, qui s'abaissent ensuite pour se perdre dans la mer au cap *Carbonara* et à l'îlot *dei Cavoli*. C'est de là que je suis parti pour l'indication bien superficielle du beau panorama qui se déroule du sommet de mon point trigonométrique de Cagliari.

Je recommanderais une ascension sur cette tour au voyageur qui a déjà parcouru l'île, pour revoir d'un coup d'œil une quantité de points qu'il aura peut-être visités; mais tant que cet édifice servira de prison, je ne crois pas que la vue que l'on irait chercher sur son sommet, puisse compenser les désagréments auxquels j'ai dû me soumettre pour arriver à mon signal, chaque fois que mes

travaux m'appelèrent sur cette station, une des plus importantes de mon réseau trigonométrique. Il me fallut subir d'abord bien des formalités pour y parvenir; car il s'agissait, non-seulement d'entrer dans une effroyable prison, et de la parcourir, comme on dit, de la cave au grenier, mais je voulais aussi en sortir!! Je dus ensuite passer de guichet en guichet, entendre fermer après moi plus d'une porte à triples verrous et à doubles tours de clef, sons toujours peu agréables pour les oreilles de qui que ce soit. Bien souvent, parvenu tout près du sommet de la tour, il m'est arrivé de devoir troubler le repos d'un condamné à mort, sequestré dans un étroit réduit, dit le *secret*, et à la fois mon passage obligé, où cet infortuné gisait tristement sur un peu de paille, en attendant l'heure de son supplice; le bruit des clefs et l'ouverture soudaine de la porte de ce cachot à une heure indue ne manquaient presque jamais de produire sur ces malheureux une sensation naturelle et une émotion terrible, qui semblaient leur annoncer le terme très-proche de leur existence; sensations que je m'efforçais de dissiper de mon mieux en gravissant au plus tôt les dernières marches de l'escalier interne, qui me restaient encore à franchir pour arriver sur la terrasse supérieure et y respirer un air plus pur. Il me fallut, je l'avoue, tout l'amour de la science et la conviction intime de l'utilité du travail que j'allais faire, pour m'engager à retourner au moins sept à huit fois, comme je l'ai fait, sur le sommet de cette tour. Aussi m'est-il arrivé que, n'ayant pas terminé ma besogne au soleil couché, et devant la recommencer le lendemain matin, j'ai préféré passer la nuit entière sur cette cime, plutôt que de redescendre et refaire le lendemain ma dégoûtante ascension dans les mêmes conditions. Il est vrai que cela eut lieu pendant l'été et que la température douce, ainsi que la brièveté de la nuit à cette saison, me firent paraître assez courtes les heures qui devaient s'écouler entre le coucher du soleil et l'aube du lendemain:

Le château de Cagliari est percé dans le sens de sa longueur, c'est-à-dire à peu près dans la direction nord-sud, par six rues presque parallèles entre elles, sans compter quelques ruelles qui courent modestement près des murs d'enceinte; et il est traversé en sens perpendiculaire par quatre autres rues qui vont de l'est à l'ouest. Toutes ces rues sont, en général, étroites et montueuses; la plus fréquentée, et en même temps la plus centrale et la plus longue, se nomme assez improprement *Strada dritta*. Elle commence à la porte de l'*Aigle* et finit à la petite place moderne, dite de *Saint-Pancrace*, située à l'extrémité supérieure de la partie habitée du château. A la moitié de sa longueur, qui est de 400 mètres environ, on rencontre un espace vide vers l'est, carré, horizontal et assez régulier, bordé de maisons, dit *la Piazzetta;* vers le levant de cette place on trouve des escaliers et des rampes qui conduisent à l'Hôtel-de-ville et plus haut à la cathédrale: ces deux bâtiments sont posés sur un plan supérieur au niveau de la place. **Rues du château.** *Strada dritta.*

La *Strada dei Genovesi*, à peu près parallèle à la précédente, est tout aussi tortueuse que celle-là, mais elle est, sans contredit, la moins raide de toutes celles du château. A son extrémité, vers le nord, se trouvait une porte qui a été condamnée et murée depuis longtemps, c'est-à-dire depuis que l'on a fortifié la ville du côté de l'ouest; mais puisque ces fortifications sont maintenant abandonnées et même en partie détruites ou tombées, on pourrait aujourd'hui ouvrir de nouveau cette porte, car elle donnerait un accès plus facile aux chariots et aux voitures de l'intérieur du château vers l'extérieur, du côté de la promenade de *Buon Cammino*. Ce serait le point le plus commode pour arriver dans l'intérieur du château, en évitant des rampes affreuses. Mais la rue *dei Genovesi* a aussi le grand défaut d'être étroite en plusieurs points, et il arrive là ce qui a lieu dans la vieille partie de la capitale de la Catalogne et dans celle de l'île de *Majorca*, *Strada dei Genovesi.*

où j'ai dû à chaque instant entrer dans une boutique ou dans une porte de maison, à la vue d'un véhicule venant en sens contraire ou me dépassant. Lors du passage d'une voiture ou d'un chariot dans les rues de ces deux villes espagnoles, il m'a toujours fallu faire cette manœuvre, sous peine d'être broyé tout vif, ou d'être collé et écrasé contre une muraille. Il est vrai que le péril est moins grand dans les rues étroites du château de la ville de Cagliari, où ont disparu depuis longtemps les voitures grotesques que j'ai encore vues circuler dans *Barcelone* et dans *Palma*, véritables carrosses du siècle de Louis XIV, traînées prosaïquement par des mulets, guidés et fixés par des cordes, et suspendues sur de larges lanières de cuir; leurs marchepieds à trois gradins, non brisés et fixés à la caisse, ont plus d'une fois menacé mes pauvres tibias d'une véritable catastrophe. Cagliari est depuis longtemps, sous ce rapport comme sous d'autres, beaucoup plus dans la voie du progrès que ne l'étaient, lorsque je les ai visitées, il n'y a pas bien longtemps, plusieurs villes situées à l'occident des Pyrénées. J'aurais probablement retrouvé en Sardaigne ces mêmes anticailles et plusieurs autres, si la domination espagnole n'eût cessé de peser sur elle depuis plus d'un siècle. Au reste, les voitures n'étaient pas inconnues à Cagliari pendant cette domination, puisque c'est précisément dans une autre rue du château qu'en 1668 s'accomplit un drame sanglant, dont la seconde victime passait par là en carrosse. On donnait déjà alors à cette rue le nom de *Strada dei Cavalieri;* maintenant sa partie la plus basse se nomme *Strada di santa Catterina*, à cause du couvent de ce nom, qui se trouve à son extrémité; la partie supérieure a conservé son ancien nom.

Strada Santa Catterina.

La rue dont il s'agit, est à peu près parallèle à la *Strada dritta*, vers l'est; elle est aussi étroite que celle *dei Genovesi;* son nom est cité dans l'histoire de l'île, à cause de l'épouvantable catastrophe dont elle fut témoin,

et dont les précédents et les conséquences furent aussi fort dramatiques. Il y aurait dans tout ce drame, dont je vais donner une esquisse, le sujet d'un roman historique assez émouvant (1).

Mort du marquis de Lacoui.

C'est sous la régence de la reine Anne d'Autriche que se passa le fait dont il s'agit. Des contestations s'étaient élevées dans le Parlement de Sardaigne (à propos de subsides demandés par la Cour) entre le vice-roi et les représentants. L'ordre, dit *Stamento militare*, envoya à Madrid, comme son délégué et son syndic, le marquis de *Laconi*, appartenant à une des premières familles du pays; son voyage eut peu de succès, car la cour soutenait naturellement son représentant dans l'île. Pendant l'absence du marquis, sa femme, qui s'était éprise d'un gentilhomme sarde *D. Silvestre Aimérich*, des comtes de *Villamar*, n'eut plus de retenue et elle s'afficha publiquement dans ses relations adultères avec son amant. Le mari, revenu de sa mission, se trouva naturellement, lui et les siens, en grand désaccord avec le vice-roi, contre lequel il avait plaidé sa cause et celle de son parti. Les esprits s'aigrirent au point que le vice-roi, marquis de *Camerassa*, dut user de son autorité pour dissoudre le Parlement. Cette dissolution donna lieu à une grande effervescence, pendant laquelle le chef des opposants tomba sous le fer d'un assassin. Tout porte à croire que ce coup, étranger à la politique, fut dirigé par l'amant de la femme de la victime; mais il arriva, comme dans les temps d'exaltation des partis, pendant lesquels ceux qui y sont entraînés ne raisonnent pas toujours juste et n'y voient pas toujours clair, que l'on attribua cette mort à une vengeance du vice-roi, à laquelle la femme de ce dernier n'aurait, disait-on, pas été étrangère. Sous le coup de cette impression, les

(1) On m'a assuré qu'une personne se propose d'effectuer cette idée.

parents du défunt et ceux de la veuve, parmi lesquels se trouvait un vieillard vénérable (1), s'émurent et résolurent de tirer une éclatante vengeance sur la personne même du vice-roi.

Assassinat du vice-roi. A cet effet, il fut décidé de choisir le 21 juillet (1668), jour de la fête de *Notre-Dame-du-Mont-Carmel*, pour attendre le vice-roi à son retour de l'église de ce nom, lorsqu'il passerait par la rue de *Sainte-Catherine*, pour rentrer dans son palais. La maison d'un marchand nommé Antoine *Brondo* (2), située dans la rue *dei Cavalieri*, ayant par derrière une issue sur la *Strada dritta*, qui offrait aux assassins une retraite facile, parut la plus propre à l'accomplissement du crime médité. Au jour fixé et au moment où le vice-roi passait en voiture avec sa femme et ses enfants dans cette rue, une épouvantable détonation partit des fenêtres du rez-de-chaussée de la maison *Brondo*, et le vice-roi, atteint de dix-neuf projectiles lancés à bout portant, expira sur le champ.

Punition des coupables. L'autorité ne tarda pas à se mettre sur les traces des coupables, qui furent traqués partout et qui finirent par se réfugier sur le Continent; mais ils n'échappèrent pas aux funestes illusions de ceux qui émigrent forcément de leur pays dans des cas semblables; des émissaires furent adroitement expédiés auprès d'eux; ils firent accroire à ces malheureux qu'à leur retour dans leur patrie ils seraient reçus les bras ouverts et en libérateurs; ils se laissèrent séduire par ces faux amis et ils abordèrent imprudemment dans l'île (3); mais à peine y mirent-ils

(1) C'était le marquis *Cea*, oncle de la marquise, qui comptait de longs et honorables services à la cour d'Espagne; il occupait alors une des premières charges de l'île.

(2) Il ne faut pas confondre cet individu avec D. Antonio *Brondo*, marquis de Villacidro, un des conjurés.

(3) C'est absolument ce qui arriva bien plus tard, c'est-à-dire en 1815, à l'infortuné roi Joachim Murat.

les pieds, qu'ils furent immédiatement cernés par la troupe apostée; plusieurs d'entre eux périrent alors les armes à la main; le plus âgé et le plus vénérable, le marquis *Cea*, fut conduit garrotté à Cagliari et il y perdit la tête sur un échafaud. Ce triste dénouement eut lieu en 1671, c'est-à-dire environ trois ans après la mort de la première victime de cette infame machination. Parmi ces conjurés, qui tous appartenaient à la première noblesse de l'île, la seule marquise de Laconi mourut de sa mort naturelle, mais, dit-on, très-repentante, dans les bras de la religion; ce qui eut lieu à Nice dans un couvent de religieuses où elle s'était enfermée et où elle fut assistée par la libéralité du prince Antoine de Savoie (1). Les têtes de tous les autres coupables, morts, soit en se défendant, soit par les mains du bourreau, furent exposées pendant longtemps, selon l'usage de cette époque, dans une cage de fer, placée contre la tour de l'*Éléphant*, en un point visible à tout le monde (2).

Inscription d'infamie.

La maison *Brondo* fut rasée, mais elle fut probablement dès lors remplacée par une autre, sur la paroi extérieure de laquelle on plaça, en marbre, une inscription pour perpétuer la mémoire du meurtre de la première autorité de l'île et de la terrible fin des coupables. Gazzano, dans son *Histoire de Sardaigne* citée ci-dessus, raconte que les *Stamenti* convoqués en 1688, c'est-à-dire 17 ans après l'exécution du marquis Cea, ayant supplié humblement le roi qu'il daignât permettre qu'on fît enlever, soit les têtes des suppliciés exposées encore à cette époque à la tour de l'Éléphant, soit la pierre infamante de l'ancienne maison *Brondo*, n'obtinrent que la première de ces grâces; mais, dit-il, la pierre en question fut conservée au lieu où elle avait été murée. Voici un passage de la réponse

(1) Manno, loc. cit., chap. X, p. 169 et suivantes.
(2) Gazzano, *Storia di Sardegna*. Cagliari 1757, tom. II, p. 221.

royale: « *Hè resuelto mandar, que se quiten las cabeças,* « *que estan en la torre del elefante; pero que se dexen las* « *inscriptiones, que estan puestas en la calle de los caval-* « *leros de essa ciudad* (1). » Cette inscription existait encore il y a quelques années, mais on l'avait recouverte d'une forte couche de mortier pour la rendre invisible. Je me rappelle fort bien que pendant le gouvernement du comte Roberti, c'est-à-dire entre les années 1829 et 1831, un jour que des maçons réparaient cette maison, le marbre fut mis à découvert, et que je lus bien distinctement l'inscription, dont malheureusement je ne pris pas copie; j'ai même le souvenir à peu près certain qu'on fit alors enlever et disparaître cette pierre. La maison dont il s'agit se trouve dans la *Strada di Santa Catterina*, presqu'en face de celle qui appartenait jadis au chevalier de Villamarina, et qui est maintenant la propriété du chevalier Jean de Candia, connu dans le monde théâtral sous le nom de *Mario*.

Rues étroites; pourquoi.

En revenant sur les rues de la *Marine* et du Château, que je trouvai étroites, il est bon de faire observer que ce défaut n'est pas particulier à la ville de Cagliari; c'est, en général, celui de toutes les villes anciennes et surtout de celles qui furent bâties près de la mer et en des latitudes méridionales. C'était le moyen de se réparer contre les vents et contre la chaleur; car il est de fait qu'en été, les rues étroites et un peu tortueuses sont bien plus fraîches que celles qui sont espacées et tracées au cordeau, car le vent y fait moins de ravages. Il y a à Gênes des rues où je me vis forcé de fermer mon parapluie pour pouvoir passer seul; il est vrai que c'était un parapluie et non un *couvre-chapeau*, comme on les fait aujourd'hui.

Linge étalé.

Ce que je remarquai dans les rues de Cagliari, sans

(1) Gazzano, *Storia di Sardegna*. Cagliari 1757, tom. II, p. 222.

en connaître de suite l'usage, ce fut une quantité de cordes suspendues d'un balcon à l'autre, des deux côtés de la rue et, quelquefois, même entre les balcons de deux maisons latérales; mais bientôt je devinai l'énigme, dans les jours où l'on a l'habitude, dans cette ville, de tendre le linge. Dans ces jours à peu près fixes de la semaine, qui correspondent à ceux qui suivent celui de la lessive, commencée presque toujours le lundi, on voit flotter au gré des vents, sur la tête des passants, des draps de lit successivement tendus les uns derrière les autres, qui font absolument la figure des scènes, ou des toiles peintes des théâtres. Le blanchissage plus ou moins irréprochable de ces linges et surtout le nombre plus ou moins grand des reprises et des pièces de rapport que l'on peut y compter, et enfin les franges naturelles assez fréquentes, sont en raison inverse de l'aisance des différents ménages qui les étalent ainsi aux yeux des passants. Un faiseur de statistique, en parcourant les rues de Cagliari dans les jours où l'on fait ce singulier étalage, ne prendrait pas certainement, en général, une grande idée de l'opulence de la classe la plus nombreuse de la ville, en fait de lingerie. Un homme de beaucoup d'esprit, qui a écrit quelques pages remarquables sur la Sardaigne, consignées dans la *Revue des deux-Mondes* (tome IV, nouv. série, p. 395 et suiv.) (1), en rendant compte de ce singulier usage, qui l'a également frappé, comme il frappe tous les étrangers qui arrivent à Cagliari, s'exprime en ces termes, page 404: « Une autre habitude bizarre donne à la ville un singulier « air de fête: des bannières flottent dans toutes les rues; « d'un côté à l'autre des cordes sont tendues pour les « recevoir; on se croirait à l'entrée d'Henri IV à Paris: « c'est tout simplement qu'à Cagliari chacun lave son linge « sale en famille et le fait sécher en public. » Il m'est

(1) M. le contre-amiral actuel, G. Jurien-Lagravière.

arrivé bien souvent qu'en passant dans la rue, à cheval ou en voiture découverte, pendant les jours où cette exposition en public est plus générale, de devoir écarter à plusieurs reprises avec la main ces cloisons flottantes, pour empêcher que ces draps ou ces chemises, souvent en lambeaux, que leur poids, augmenté par l'eau qui les imbibait, faisait descendre très-bas, ne touchassent ma figure. Au reste, cet usage est plutôt restreint aux quartiers de la *Marina* et du *Château*, dont les rues sont plus étroites que dans les autres parties de la ville (1). Dans ces deux quartiers, où les murs d'enceinte empêchent les habitations de s'étendre en large et d'avoir des cours intérieures, cela est devenu une nécessité; ajoutez, en outre, la pénurie d'eau, qui existe encore aujourd'hui et qui fait que chaque ménage en use avec une déplorable mais naturelle parcimonie; de façon que ce qui paraît bizarre et peu en harmonie avec les exigences actuelles de la civilisation, n'est plus que le résultat inévitable d'un état de choses auquel on ne peut remédier qu'avec difficulté, à moins de raser la ville et de la rebâtir sur un nouveau plan.

Places du château.

Il n'y a, à proprement parler, que trois places dans le Château de Cagliari: celle de *Saint-Pancrace*, à sa partie tout-à-fait supérieure; celle *du Palais*, qui est plutôt une rue, et celle dite la *Piazzetta;* on ne saurait appeler de ce nom celles de *Sainte-Catherine* et de *Sainte-Croix*, qui doivent figurer de préférence parmi les promenades publiques.

La Piazzetta.

La *Piazzetta*, qui tient d'un côté, comme il a déjà été dit, à la *Strada dritta*, est garnie de maisons d'une construction assez régulière: elle est la seule qui conserve

(1) Le même usage existe à Gênes, la ville aux palais de marbre; la rue dite de *Pré* et plusieurs autres ruelles de cette superbe capitale de la Ligurie présentent le même étalage flottant.

un souvenir historique; car c'est précisément sur cette place que le marquis de *Cea*, dont il a été parlé ci-dessus, a été décapité. Elle a toujours eu cette lugubre destination, du temps des Espagnols et même sous les princes de Savoie, toutes les fois qu'il a été question d'exécuter un noble. Cela a eu lieu jusqu'à une époque assez récente, mais antérieure au *Statut* de l'an 1848; car depuis lors tous les sujets du roi sont devenus égaux devant la loi, et doivent subir la même peine. Pendant mes différents séjours dans la ville de Cagliari, j'ai eu deux fois occasion de voir dresser l'échafaud sur cette place; mais, comme je ne me suis jamais soucié d'assister à un pareil spectacle, je n'ai pas pris de notes sur ce sujet; je me souviens seulement d'avoir vu cet échafaud, construit en guise de guillotine grossière et imparfaite, tout tendu de drap noir, avec des coussins de la même couleur, destinés au patient; ce qui donnait à tout cet appareil un aspect très-lugubre. Je me souviens également qu'une heure avant la fonction, et jusqu'à ce qu'elle eût été terminée, on ferma toutes les principales portes du Château, disait-on, en signe de deuil; c'était probablement une précaution traditionnelle, prise jadis lors de l'exécution du marquis Cea, alors très-populaire.

Comme un des malheureux, qui furent ainsi frappés par la justice pendant que j'habitais la ville, était un noble campagnard, appartenant à l'ancienne famille *Santa Croce*, mais qui n'avait jamais de sa vie porté dans son village d'autre costume qu'une veste ou un *caban*, et qui ne s'était jamais coiffé autrement qu'avec le traditionnel bonnet de laine noire, pour l'honneur de la caste entière, il dut subir avant son exécution une toilette assez étrange et bien différente de celle qui dans d'autres pays précède les derniers moments d'un condamné à mort. A Cagliari, on habilla le patient en *Monsieur*, c'est-à-dire avec le costume obligé alors pour aller chez le vice-roi; on l'affubla d'un habit noir dit *habillé*, on lui fit enfourcher des

culottes courtes de même drap, on le chaussa de bas de soie noirs et de souliers cirés; pendant sa marche lugubre de la prison au lieu du supplice, il fut lié avec une corde en coton, formée de deux cordons, un noir et l'autre blanc; enfin il fut suivi d'un laquais qui portait sur un coussin noir bordé d'or une épée en acier, dite de deuil, et un chapeau gansé, dont certainement le pauvre être n'avait jamais fait usage de sa vie. Je tiens tous ces détails d'une personne sûre, qui me les raconta le jour même de l'exécution. Je les reproduis aujourd'hui, sans vouloir en prendre la responsabilité (1).

Églises du château.

Le Château renferme huit églises; la cathédrale; *la Speranza*, petite église qui en est proche et qui passe pour être la plus ancienne du *Château;* celle de *Saint-Joseph*, qui appartient au couvent et au collége des frères *Scolopes*, et qui fut fondée en 1640; *Sainte-Catherine*, des religieuses de Saint-Dominique, fondée en 1638; *Sainte-Croix*, sur le bastion ainsi nommé; elle sert de Basilique à la Religion des Chevaliers de l'ordre des Saints Maurice et Lazare; c'était l'ancienne sinagogue des Juifs; le *Monte*, qui est une confrérie des Dames et des *Cavalieri* de Cagliari; la *Purissima*, appartenant aux religieuses de l'ordre de Saint-François, fondée en 1540; *Santa Lucia*, autre église d'un monastère de femmes du même ordre, fondée en 1539 par le vice-roi Candona; enfin l'église de *Saint-Laurent*, dite également de *Saint-Pancrace*, située hors de la ville, au-dessus de la promenade de *Buon cammino*.

Cathédrale.

La cathédrale, jadis dédiée à la Vierge et remise de nouveau sous le patronage de *Sainte-Cécile*, est sans contredit l'église la plus importante de la ville; mais elle

---

(1) En 1840, sous le gouvernement du comte *De-Asarta*, on décapita un chevalier *Tolu*, mais cette exécution, qui fit du bruit alors, eut lieu, non plus sur la *piazzetta*, mais sur la place *del Carmine*, à *Stampace*.

est bien loin d'être à mes yeux un temple magnifique comme le prétendent certains auteurs nationaux, et sous ce rapport, je me range volontiers à l'opinion de M. Mimaut qui s'exprime de la sorte (1): Cette église, qui n'est « nullement remarquable par son architecture, l'est extrê- « mement par la profusion de ses richesses, qu'elle doit « aux libéralités des anciens souverains aragonais, des « rois d'Espagne et des princes de la maison de Savoie. « Selon Valery (2) *son style est médiocre et il serait celui « d'une époque de décadence.* » Ainsi, en m'appuyant sur l'opinion de deux étrangers, qui certainement ne peuvent pas être accusés plus que moi de mauvaises dispositions envers la Sardaigne, je crois pouvoir également dire franchement mon opinion à ce sujet.

Je n'entends pas décrire cette église dans tous ses détails; cette tâche, qui d'ailleurs n'entre pas dans le cadre de ce volume, vient d'être remplie assez récemment, avec abondance, par mon collègue et ami, plusieurs fois cité, le chanoine chevalier Spano, dans un opuscule d'une cinquantaine de pages in-8°, imprimé à Cagliari en 1856, avec le titre de *Guida del Duomo di Cagliari*. Le voyageur qui aimera connaître cet édifice dans tous ses détails, trouvera dans ce petit livre de quoi satisfaire son goût et sa curiosité. Je crois devoir me borner à en donner une petite analyse, en y joignant quelquefois le fruit de mes propres observations. Sa description.

La fondation de cette église remonte, comme il a été dit ci-dessus (3), à l'époque de la domination des Pisans; elle fut substituée à l'ancienne cathédrale qui se trouvait, du temps des juges, dans l'aire comprise entre le grand étang et le faubourg actuel de Saint-Avendrace, et qui Ancienne église.

(1) Mimaut, *Histoire de Sardaigne*, vol. 2, p. 117.
(2) Valery, *Voyage en Corse et en Sardaigne*, vol. 2, p. 170.
(3) Page 20.

avait pour limite la petite église de Saint-Paul et le pont dit du *Fangario;* c'est là que se trouvaient les palais des juges et de l'évêque, ainsi que les habitations des chanoines et l'autre église dite de *Santa Gilla*. Ce qui a été l'objet de simples conjectures de la part des historiens *Vico*, *Bonfant* et *Aléo*, est devenu une chose certaine, depuis la découverte récente de pièces remarquables, qui ont répandu un jour tout nouveau sur ces époques, les plus obscures de l'histoire de la Sardaigne.

Église des Pisans. Il a déjà été dit ci-dessus, que pendant sa visite pastorale, qui eut lieu en 1263, l'archevêque de Pise, *Frédéric Visconti*, fut reçu solennellement dans la cathédrale du château de Cagliari; quel que soit le véritable et complet emplacement que cette église occupait à cette époque, il est certain que l'axe des trois nefs de cette basilique était jadis dirigé dans un sens perpendiculaire à celui selon lequel sont disposées les trois nefs de l'église d'aujourd'hui; alors les trois portes de ce temple, dont deux sont encore en place, étaient ouvertes sur son flanc; celle du milieu a été refaite, les autres sont restées intactes. Ces deux portes latérales sont, sans contredit, les pièces les plus remarquables de cet édifice; elles sont dignes de fixer l'attention du voyageur par leur mérite artistique et par les différents matériaux dont elles furent construites; celle qui se trouve à droite de la façade actuelle, sur un plan plus reculé, est la plus riche en ornements; on y voit un curieux amalgame d'architecture pisane de l'époque, avec des pièces tirées d'édifices plus anciens, d'inscriptions et de monuments profanes. Entre autres, on y voit un sarcophage romain sur lequel est sculpté un homme revêtu d'une toge; un fragment d'autre monument, également sculpté, est posé sur ce sarcophage qui fait l'office d'architrave, et par-dessus tout, au milieu d'un cercle en ogive, se trouve la statue de la Vierge Marie (1). Il pa-

(1) Le chanoine Spano dans sa *Guida del Duomo* donne un dessin

rait que les matériaux dont se servirent les Pisans dans la construction de leur cathédrale furent en grande partie tirés de l'ancienne église de *Sainte-Cécile*, qui existait dans les environs du *Fangario* actuel, plutôt que de la basilique de *Saint-Saturnin*, comme le voudraient quelques auteurs. Ce qu'il y a de positif, c'est que la cathédrale de l'époque pisane, jadis dédiée, non à sainte Cécile, mais à la sainte Vierge, n'a été achevée qu'en 1312, c'est-à-dire 47 années après qu'avait eu lieu la visite du prélat pisan. Cette date est indiquée dans une inscription maintenant disparue, mais qui existait encore du temps de *Cossu* dans la galerie qui conduisait au chœur; cet auteur la donne d'une manière inexacte (1); c'est pourquoi je la reproduis ci-dessous, d'après la version corrigée par le chanoine Spano:

Castello castri contexit
Virgini matri direxit
Me templum istud invexit
Civitas Pisana.
Anno currente milleno
Protinus et tercenteno
Additoque duodeno
Incarnationis.

---

de cette porte, qu'il a également inséré dans son *Bollettino Archeologico*, *anno* II, n° 7, p. 87.

(1) Cossu, *Notizie storiche, sacre e profane. Città di Cagliari*, 1780. La même inscription fut textuellement reproduite par M. Tyndale. *The Island of Sardinia*, tom. III, p. 93.

Redemptoris Jesu Christi
Domini Bernardi Guicti
Michael Scacceri dicti
Erant castellani.
Ille qui creavit mundum
Reddat jugiter jucundum
Perpetuo letabundum
Comuni Pisano. Amen.

Restauration et réédification par les Espagnols. C'est seulement du temps des Espagnols que la cathédrale pisane a disparu en grande partie pour faire place à celle d'aujourd'hui, qui a pris la forme d'une croix latine. Comme l'ancienne menaçait de s'écrouler, on entreprit alors de la rebâtir presque entièrement, et la totale construction de la nouvelle église paraît avoir eu lieu sous l'archevêque Vico, en 1676.

Son extérieur. La façade actuelle de la cathédrale de Cagliari, qui date de l'an 1703, s'élève sur un perron composé de neuf marches en pierre solide de *Bonaria;* mais elle est d'une architecture lourde, et sur ce point je ne suis pas d'accord avec mon docte ami, l'auteur de la *Guida del Duomo*, qui la trouve *bellissima e ben proporzionata*. Elle est toute revêtue de plaques de marbre gris (1) mal jointes et fixées avec des pièces de fer dont l'oxidation produit des taches de rouille fort désagréables à l'œil; enfin, c'est, à mon avis, une façade de mauvais goût, malgré sa richesse en marbre.

---

(1) Ce marbre provient des roches siluriennes des environs de *Teulada*.

L'intérieur de l'église se partage en trois nefs, toutes voûtées et pavées de carrelets en marbre blanc et gris; aux deux côtés de la grande porte on voit, contre la muraille, deux *Ambons* de marbre, qui y sont fixés en guise d'ornements, car il n'y a pas d'escalier pour y arriver, ni de porte pour y entrer. Ce sont deux restes fort remarquables de l'ancienne église des Pisans, où ils devaient être placés jadis à droite et à gauche du chœur; ils étaient destinés à la lecture des évangiles et des épîtres, et même à servir de chaire pour la prédication. Ils sont tous sculptés et ornés de bas-reliefs passables, qui représentent diverses scènes de la vie du Sauveur et de la sainte Vierge; ils sont soutenus chacun par quatre colonnes de marbre divers, ayant des chapiteaux de différents styles; ce qui indique que ces pièces furent extraites de quelques temples ou de quelques monuments romains. Ces reliques de l'ancienne cathédrale pisane ont été décrites en détail par le chanoine Spano dans son *Bollettino Archeologico* (*anno II*, n.° 5, p. 66); il en parle également dans sa *Guida del Duomo*, où l'on en voit le dessin. Son intérieur. Ambons

Le centre de la grande nef, à l'embranchement des deux parties latérales de la croix latine, est éclairé par une coupole assez élevée, percée de grandes fenêtres; le reste de l'église reçoit également le jour par un grand nombre d'autres fenêtres ménagées au-dessus de la grande corniche; des deux côtés du chœur s'élèvent deux orchestres munis chacun d'un orgue; un de ces orchestres dépend du municipe, qui y envoie ses musiciens à certaines occasions; c'est pourquoi il fut élargi et n'est plus en harmonie avec son pendant, où se trouve l'orgue du chapitre. Dans la branche de la croix, à gauche, on a suspendu deux tribunes en style moderne, l'une en face de l'autre, garnies de carrelages en bois; une de ces tribunes communique à l'appartement de l'archevêque et l'autre est destinée à l'autorité qui habite le palais du roi, avec lequel cette tribune a une communication intérieure. Grande nef, Coupole et orchestres

Le chœur. Le chœur est élevé de plus d'un mètre au dessus du sol de l'église; il est entouré d'une balustrade en marbre rouge à taches blanches, originaire de Sicile. L'ouvrage est élégant; il fut exécuté par des artistes siciliens. On entre dans le chœur par trois escaliers, deux latéraux et un de face, qui est plus large que les autres; ces escaliers se composent de sept gradins également en beau marbre; la balustrade continue en s'inclinant sur les deux flancs de l'escalier du milieu et elle repose, à sa partie extérieure de chaque côté, sur deux lions en marbre gris, qui dévorent des animaux et même des êtres humains. Ces quatre lions ne sont plus à leur place primitive; ils sont beaucoup plus anciens que la balustrade et leur exécution est très-grossière; ils soutenaient jadis les deux *ambons* dont il a été fait mention ci-dessus, et ils datent par conséquent du temps de la domination pisane. A cette époque les monuments des églises chrétiennes conservaient encore des emblèmes symboliques, dont l'origine paraît remonter aux mythes assyriens et au culte de *Mytra*. On retrouve ces allégories de la force contre la faiblesse, et l'expression païenne d'un mythe expiateur et de rédemption, dans un grand nombre d'églises du moyen-âge, surtout en Italie. Il est inutile de dire que ces trois entrées, donnant passage au presbytère, sont ordinairement fermées par des grilles en fer, qui s'ouvrent et se referment au besoin pendant les fonctions de l'église.

Maître-autel. Le maître-autel s'élève à son tour de trois marches au-dessus du chœur; il est également en marbre, mais son *devant* est orné d'une grande plaque en argent, toute ciselée et remplie de figures en bas-reliefs. On y voit 8 colonnes torses et des groupes de saints personnages qui ont rapport à l'histoire ecclésiastique de l'île. Derrière ce devant d'autel se trouve un sarcophage en marbre, renfermant le corps de saint *Siridion*, archevêque de Cagliari; au-dessus de ce sarcophage est placée la sainte table où l'on dit la messe; elle est ornée d'un très-beau crucifix

en argent, ciselé dans le goût du moyen-âge; cette croix est flanquée de quatre grands chandeliers du même métal, dont le nombre, dans les grandes solennités, est porté jusqu'à 18; tous sont du même métal et ont les mêmes dimensions.

Mais la pièce d'orfévrerie la plus digne de remarque est sans contredit le tabernacle qui s'élève sur l'autel derrière la croix; il est également d'argent massif et n'a pas moins de trois mètres de haut; il représente une église avec une façade à trois rangs de colonnes, dont chaque compartiment est orné de statues, de feuillages et de moulures, le tout fait avec soin. Son sommet se termine en coupole octogone, surmontée d'une statue du Sauveur ressuscité; on y compte 30 colonnes et plusieurs statuettes détachées. Le goût de ce travail est espagnol, mais il ne laisse pas d'avoir un vrai mérite artistique et une grande valeur intrinsèque. Tout ce que je blâme dans cette conception, c'est qu'on ait posé ce temple sur le dos de quatre aigles en bois doré, qui ouvrent les ailes et qui semblent prêts à s'envoler: de façon que tout cet édifice, qui exigerait une base supposée fixe et solide, semble suspendu en l'air et à la merci du vol de ces oiseaux. Ce chef-d'œuvre d'orfévrerie, fait au frais de la ville, date de l'année 1606, comme le démontre une inscription que je crois inutile de reproduire.

Dans le même chœur, on voit une grande lampe en argent suspendue à l'arc de la coupole par de longues baguettes de fer, qui forment une espèce de chaîne de près de 13 mètres de longueur. Cette lanterne, que l'on entretient constamment allumée, est également très-riche en ornements du goût de l'époque où elle a été exécutée, c'est-à-dire de l'an 1602. Enfin, aux deux angles internes de la balustrade, vers le lieu destiné au public, s'élèvent au dessus du sol du chœur deux énormes chandeliers en argent, qui n'ont pas moins de trois mètres de hauteur; ils sont d'une exécution plus simple que les autres objets

d'orfévrerie mentionnés ci-dessus: on les croit d'ailleurs plus anciens. Telles sont en peu de mots les principales richesses qui ornent le chœur de cette cathédrale.

Sanctuaire souterrain.

Au-dessous du chœur se trouve une église souterraine, dite le Sanctuaire des Martyrs; on y pénètre par deux escaliers latéraux pratiqués sous la balustrade du chœur. Une description complète de ce souterrain m'entraînerait trop loin; c'est pourquoi je me bornerai à dire qu'il est creusé dans la roche calcaire tendre, dont est formée toute la colline; il est éclairé du côté de l'est par de grandes fenêtres pratiquées dans la roche, qui elle-même présente un précipice de ce côté donnant sur le fossé inférieur. Ce sanctuaire se compose de trois chapelles et d'une sacristie. La chapelle du milieu, qui est la principale, est dédiée à la *Vierge des Martyrs*. Le marbre y a été prodigué avec profusion; sa voûte est ornée de rosaces à fond d'or sculptées dans la roche; elles sont, d'après le chanoine Spano, au nombre de 584, et elles ont cela de remarquable qu'il n'y en a pas une qui soit pareille à l'autre. Dans les parois latérales de cette chapelle on voit 179 petites niches pratiquées également dans le roc vif, dans lesquelles sont déposées les reliques d'autant de saints personnages, qui accompagnent le buste de chacun d'eux, son nom et la légende de son martyre. La statue de l'autel est une répétition et une réduction de la statue colossale de Sainte-Marie *ad Martyres* de la *Rotonde* de Rome.

Chapelle de Saint-Saturnin.

La chapelle qui se trouve à gauche de la précédente, est dédiée à *saint Saturnin*, dont le corps repose en ce lieu depuis qu'il a été retiré de la basilique de ce nom, qui se trouvait ailleurs. Ce qu'il y a de singulier, c'est que le sarcophage qui renferme ces saintes dépouilles n'est qu'un ancien tombeau païen, qui dans ses bas-reliefs représente un groupe de génies et d'enfants qui accompagnent un sacrifice. On remarque aussi dans cette chapelle 32 petites niches également taillées dans le roc, dans

lesquelles sont autant de reliques de saints avec leurs noms respectifs; et pour compléter le mélange des choses sacrées avec les profanes, qui caractérise ce sanctuaire, on a placé au-dessus de la porte un autre sarcophage représentant en bas-relief un personnage revêtu de la toge romaine. Dans le fond, en face de l'autel, s'élève le mausolée du jeune fils unique mâle de l'ancien duc d'Aoste, depuis roi Victor-Emmanuel I; il était l'unique rejeton de la branche aînée des princes de Savoie. D'après l'inscription placée sur sa tombe, il mourut le V des ides d'août, qui correspondait au 9 de ce même mois (1). Ce monument, qui est l'ouvrage d'un artiste assez médiocre de la ville de Sassari, n'est pas d'un bon goût. Enfin, au-dessus de cette tombe, on voit, enchassé dans le mur, un troisième sarcophage romain qui, entre autres sujets, représente les embrassements d'*Amour* et de *Psyché;* singulier ornement d'un sanctuaire destiné spécialement aux reliques de saints martyrs!!

Chapelle de Saint-Lucifer.

En face de la porte de la chapelle précédente on trouve celle qui donne accès à la troisième chapelle de ce souterrain; celle-ci est dédiée à *saint Lucifer* évêque, jadis ami et compagnon d'exil de *saint Eusèbe;* son nom est fort révéré en Sardaigne, malgré ses écarts momentanés de croyance. M. Valery, en parlant de ce personnage (2), dit que ce Lucifer sarde n'est pas le seul qui ait porté *cet étrange nom de saint;* il n'a pas cependant pensé que ce nom *d'un être qui apporte la lumière*, est bien plus étrangement donné à *l'ange des ténèbres*, qu'à un éloquent et intrépide défenseur de la foi, comme l'était le saint évêque en question. Ce même auteur, en parlant de cette chapelle, s'exprime ainsi dans la même page:

« Ce ne fut pas sans surprise que je découvris à la

(1) MDCCXCIX a. d. V id. Aug. ad supremos evolavit. Spano, *Guida del Duomo*, p. 20.
(2) Loc. cit., p. 171.

« chapelle de Saint-Lucifer, saint fameux de Sardaigne, dont « il sera parlé, le tombeau de la femme du roi de France, « Louis XVIII, princesse de Savoie, morte à Londres le « 12 novembre 1810 (1). Ce tombeau de femme, trans- « porté d'Angleterre dans une autre île, rappelle l'exil et « l'infortune des deux maisons royales. Enfoui dans le « souterrain, il y semble plus à l'abri de nouveaux coups « de la fortune qu'au milieu de la splendide et périlleuse « sépulture de Saint-Denis, à laquelle il aurait pu pré- « tendre. Ce mausolée fut habilement renouvelé en mar- « bre, il y a quelques années (2), par M. Galassi, déjà « cité. Le génie pleurant est une figure de fantaisie, qui « peut être prise à volonté pour le génie de la France, « ou de la Sardaigne. Parmi plusieurs présents offerts à « la cathédrale par l'auguste veuf remonté sur son trône, « on me fit remarquer un riche ostensoir exécuté à Paris, « en 1818, par l'orfèvre Cahier, sur les dessins de l'ar- « chitecte Belanger; on y voit le portrait du roi et de « cette reine qui n'eut pas de couronne; l'ostensoir porte « l'estampille: *Intendance des menus plaisirs du roi* et AF- « FAIRES DE LA CHAMBRE, titre bizarre, frivole, malséant, « qui le paraît encore davantage apposé sur le sacré « soleil chargé du Saint des saints. »

Sacristie. La sacristie de ce souterrain offre des peintures de quelque intérêt, des reliquaires et autres objets de valeur, dont on trouve l'énumération et la description dans *la Guida del Duomo* déjà citée plusieurs fois.

---

(1) Joséphine-Marie-Louise-Bénédictine de Savoie fut mariée en 1771 au *Comte de Provence*, depuis Louis XVIII. C'est à cette époque et pour ce mariage que mon grand oncle, le comte Philippe Ferrero de la Marmora, alla à Paris, en qualité d'envoyé extraordinaire, avant d'aller remplir en Sardaigne la charge de vice-roi, qui lui fut confiée quatre années après.

(2) Sous le règne et par les soins de Charles-Félix, frère de la défunte.

Revenons maintenant sur nos pas, et remontons sur le plan de l'église à la recherche des objets les plus importants à signaler. Le premier qui se présente lorsqu'on revient du sanctuaire par l'escalier de droite (du côté de l'évangile) c'est le monument funéraire du roi Martin de Sicile (1), maintenant en partie endommagé; on l'a assez récemment dépouillé de sa balustrade en marbre, qui gênait le passage, pour la placer dans une autre chapelle. Au reste, il n'y a pas eu de profanation, car l'autel qui s'y trouve, n'était plus officié, et les cendres du roi défunt avaient été enlevées depuis longtemps et envoyées en Espagne. Sur ce monument je n'ai rien à ajouter ni à retrancher à la description succincte qu'en a donnée M. Valery (loc. cit. pag. 171), et que je reproduis ci-dessous:

« Un monument extraordinaire est celui de don Martin « le jeune, roi de Sicile, le vainqueur de Sanluri (2), cé« notaphe en marbre, supérieur peut-être en grosseur aux « plus vastes mausolées de Venise et de l'Italie, qui rem« plit toute une chapelle, énorme témoignage de l'asser« vissement de la Sardaigne. Le corps du jeune héros fut « envoyé en Espagne (3), et le monument, ainsi qu'on « peut en juger par la médiocrité du style, qui rappelle « la recherche et la confusion de Bernin, est fort posté« rieur à sa mort (4). On est frappé de la trivialité et de « la gaucherie des soldats espagnols qui soutiennent ce « catafalque sur leurs épaules. »

Presque en face de ce grotesque monument on en voit un de meilleur goût, sans qu'il soit pour cela très-remarquable; c'est le tombeau de monseigneur Machin, d'o-

(1) Voyez ci-dessus, p. 23, ainsi que l'aperçu historique de la première partie de ce *Voyage*, pag. 56.

(2) Il mourut un mois après cette victoire. Mimaut, vol. 2, p. 1409.

(3) On le transporta à *Poblet* en Catalogne, tombeau de ses pères.

(4) Ce monument ne fut achevé qu'en 1675.

rigine sarde (1), mort en 1640 archevêque de Cagliari. Le prélat y est représenté à genoux revêtu de ses habits pontificaux, ayant la mitre à ses pieds. En voulant examiner les autres chapelles du dôme, on peut s'arrêter à celle de la Vierge *del Pilar* ou de *la Merci;* elle est toute revêtue en marbre, avec des colonnes torses de marbre noir assez belles. La chaire n'offre rien de saillant, sauf son support, qui consiste en une belle colonne de porphyre rouge antique, tirée probablement d'un ancien monument païen. Dans la chapelle de *Sainte-Barbe* se trouve un tableau de la sainte, attribué au *Carrache*, ou du moins à son école. Dans les deux parois latérales de cette même chapelle sont placés, en face l'un de l'autre, les mausolées des deux frères *Falletti di Barolo*, gentilshommes piémontais; l'un vice-roi, mort dans ses fonctions le 5 juillet 1735, l'autre archevêque de Cagliari, qui remplaça provisoirement son frère, et qui mourut ensuite le 1er janvier 1748. Ces deux illustres personnages sont représentés à genoux et en prière: le vice-roi couvert de sa cuirasse et tête nue, tenant dans ses mains le bâton du commandement; l'archevêque revêtu de ses habits sacerdotaux. Les deux monuments dont il s'agit ont une certaine grâce et ont été, je crois, faits à Turin. On peut encore visiter dans la même église d'autres mausolées de personnes marquantes, entre autres celui de l'archevêque espagnol *De la Cabra*, et un autre beaucoup plus moderne, fait par un artiste sicilien à Palerme, érigé à la mémoire d'un chevalier *Amat de Sorso*, mort à Cagliari en 1807; il est situé près de la petite porte latérale qui donne vers le *Fossario*.

Tableaux et autres objets précieux.

Je ne veux pas fatiguer le lecteur par l'énumération des tableaux plus ou moins remarquables que cette église renferme dans son sein et dans ses dépendances; MM.

(1) Il était de la ville d'*Alghero*. Martini, *Stor. Eccl.*, p. 321.

Valery et Spano ont déjà rempli cette tâche; je me bornerai à signaler un tableau de l'école de Raphaël sur bois, en trois compartiments; il représente le *Christ*, la *Vierge*, *sainte Anne* et *sainte Marguerite*, *admirable peinture*, dit M. Valery, *presque inconnue*, *cachée*, *enfouie* dans l'archive de la cathédrale. Ce tableau fut enlevé par un soldat espagnol, pendant le sac de Rome de 1527, de la chambre même à coucher (*ex pontificio cubiculo*) du pape Clément VII, auquel il fut restitué; celui-ci en fit ensuite cadeau à la cathédrale de Cagliari avec des indulgences. Parmi les objets de valeur en métal que renferme cette sacristie, on remarque un grand crucifix d'argent de style gothique, rempli de figures et d'ornements; des plats de même métal, dont un représente le *triomphe de Galatée;* il est attribué, avec plus ou moins de fondement, à Benvenuto Cellini. Enfin, outre l'ostensoir donné par Louis XVIII, dont il a été question ci-dessus, l'église en possède un plus petit et plus portatif, mais infiniment plus riche; ouvrage d'un artiste napolitain du dernier siècle. La pièce est en or massif; elle se compose d'un pied qui représente un ange portant un globe; ce pied est tout enrichi de pierreries; de la sphère qui entoure le globe partent 64 rayons tous ornés de diamants, au nombre de 300; en tout on compte plus de 1500 de ces pierreries; c'est un travail qui a coûté 14 mille écus sardes, soit près de 57 mille francs. Enfin, en terminant par un objet d'une bien moindre valeur intrinsèque, mais que je ne crois pas devoir oublier, je noterai une très-grossière inscription encastrée dans le mur de la sacristie, ainsi conçue: AD . 4 IVNI . TEREMOTVS . FACTVM . EST . 1616. C'est la seule notion que, dans mes recherches pendant quarante années en Sardaigne, il m'a été possible de me procurer sur les tremblements de terre ressentis en cette île où, dans la partie de ce *Voyage* qui précède celle-ci, j'ai signalé des traces évidentes d'éruptions volcaniques

et de dislocations du sol, à une époque géologique assez récente (1).

Chapitre. La cathédrale de Cagliari est desservie actuellement par 20 chanoines et par 36 bénéficiers. Les premiers, outre le privilége de la *Capamagna*, ont depuis quelque temps le titre de *Protonotaires apostoliques;* ce qui leur procure le droit de porter les bas violets et les glands ou autres ornements de cette couleur au chapeau. Leurs prébendes étaient considérables, mais leurs rentes ont été bien restreintes par la suppression des dîmes et par d'autres lois analogues promulguées depuis le *Statut*.

Archevêché. Le palais archiépiscopal est attenant, d'un côté à la cathédrale, et de l'autre au palais du roi, ayant communication interne avec l'un et avec l'autre. Pendant que la Cour de Sardaigne était au grand complet à Cagliari, l'archevêché fut en tout ou en partie occupé par le duc de Genevois, alors vice-roi et depuis roi Charles-Félix. Ce palais n'offre rien de remarquable, sauf la vue dont on y jouit du côté du levant, qui s'étend sur le faubourg de *Villanova* qu'on a à ses pieds, sur la presqu'île de *Saint-Elia* et la campagne voisine, et enfin sur toute la partie orientale du golfe jusqu'au cap *Carbonara* et l'île *dei Cavoli*. Resserrée, comme dans un étau, par deux puissants et robustes voisins tels que la cathédrale et le palais du Gouvernement, forcée de s'aligner avec eux sur son front, et retenue par derrière dans ses limites actuelles par l'effroyable précipice sur lequel elle surplombe de ce côté, cette humble habitation d'un prélat, dont les prédécesseurs prenaient pompeusement le titre de *Primats de Sardaigne et de Corse*, a été destinée à ne pas pouvoir s'écarter des modestes proportions qui semblent avoir été de tous

(1) Dans la première partie de ce *Voyage*, édit. de 1839, liv. II, chap. III, page 137, il s'est glissé une faute d'impression; il y est dit que ce tremblement de terre arriva en 1618, au lieu de 1616.

les temps imposées à la demeure des prélats de Cagliari. L'on a vu ci-dessus, page 21, que *Frédéric Visconti*, archevêque de Pise, dans sa visite pastorale faite dans l'île en 1263, n'a pu trouver où se loger chez son collègue du château *Castro*, — *quia domus Archiepiscopi non erat capax.*

Palais du roi.

Le palais du roi ou, si l'on veut, des anciens vice-rois, n'est certainement pas un édifice très-remarquable; mais il ne mérite pas le dédain dont l'ont gratifié MM. Mimaut et Valery. Ce dernier, après avoir dit qu'il était *grand, solide, assez important*, ajoute *qu'il n'est qu'une vaste maison sans architecture et une espèce de caserne.* Les Sardes ont droit de se récrier contre un pareil jugement. Le fait est que ce palais, comme celui de l'archevêque, dont il est presqu'une continuation, n'a pas eu la possibilité de s'étendre hors des limites qui lui furent impérieusement imposées, soit par la place et la rue sur lesquelles donne sa façade vers l'ouest, soit par le précipice affreux sur lequel il surplombe vers l'est; sa façade, sans être d'un goût exquis, ne manque pas d'une certaine majesté espagnole.

Position du palais. Escalier. Salon. Portraits des anciens vice-rois.

Ce palais donne sur la place dite *du Palais* et sur la rue qui en est la continuation; il se compose de deux étages et d'un rez-de-chaussée; on arrive au premier par un double escalier en marbre de Carrare, qui donne accès à un salon assez spacieux, occupé, il n'y a pas encore longtemps, par des hallebardiers, espèces de gardes-du-corps du vice-roi; ils ont été licenciés à la suppression de cette charge, ce qui eut lieu en 1848; mais en perdant les gardiens du vice-roi vivant, ce salon n'en a pas moins conservé ses vice-rois défunts, c'est-à-dire les nombreux portraits des anciens représentants des majestés aragonaises et espagnoles dans l'île; quelques-uns de ces tableaux ne sont pas sans mérite artistique, au jugement de M. Valery. C'est cette collection de personnages enfumés, rangés par ordre d'après leur venue en Sardaigne, qui a suggéré à M. l'amiral actuel, Jurien-Lagravière, le

passage suivant (1). « Dès notre arrivée à Cagliari, notre « aimable consul, M. Cottard, se chargea de nous pré- « senter à son excellence le vice-roi. On nous fit attendre « quelque temps dans une vaste salle où se trouvent ap- « pendus, à une haute muraille grise, les portraits de tous « les vice-rois qui ont gouverné l'île depuis sa réunion « à la couronne d'Aragon. Rien ne semblait moins encou- « rageant que la contenance rébarbative de toutes ces « excellences bardées de fer, qui nous jetaient un fier « regard du haut de leurs cadres vermoulus. Nous nous « trouvâmes plus à l'aise avec leur successeur. »

Portraits des vice-rois plus récents.

Dans la salle voisine se trouvent également rangés et placés à double rang les portraits des vice-rois qui gouvernèrent la Sardaigne sous la domination des princes de Savoie, depuis 1720 jusqu'à 1840 (2). Cette seconde collection est accompagnée d'une immense inscription sur une plaque en marbre, faite en caractères dorés, composée par feu le président *Tiragallo* pour perpétuer la mémoire du séjour fait dans ce palais par la famille royale pendant plusieurs années, c'est-à-dire de 1799 à 1816 (3); ce qui interrompit pendant 15 années la période du gouvernement vice-royal proprement dit.

Appartements d'apparat.

Les appartements qui regardent la place offrent une suite nombreuse de salons plus ou moins vastes, qui (sans parler des communications intérieures) communiquent entre eux par des portes alignées dans le sens de la façade. Je connais peu de palais qui offrent, dans cette suite de portes et de salons, un coup d'œil plus imposant dans les jours de grande réception ou de bal. Plusieurs des pièces de cette longue avenue sont éclairées par trois

(1) La Sardaigne en 1842. *Revue des Deux-Mondes*, l. c. p. 396.

(2) Les portraits des deux derniers vice-rois, De-Asarta et De-Launay, manquent.

(3) Nous avons vu que le roi Victor-Emmanuel I partit en 1814, la Reine en 1815, et Charles-Félix en 1816.

fenêtres et par conséquent elles sont spacieuses et très-propres aux réceptions officielles et aux dîners d'apparat; celle qui a spécialement été destinée à servir de salle de danse est remarquable à cause de ses proportions; j'y ai vu des réunions très-nombreuses et très-animées.

Après le départ de la cour en 1815, les vice-rois qui habitèrent de nouveau ce palais y firent à plusieurs reprises des améliorations notables, mais celles qui furent les plus importantes eurent lieu pour l'arrivée, en 1829, du prince de Carignan, devenu roi Charles-Albert. Depuis lors toutes les pièces qui n'étaient pas encore parquetées en noyer ciré, furent mises comme les autres; on multiplia et renouvela les trumeaux en glaces et les tentures en soie; enfin ce palais fut mis dans un état convenable et décent, qui était bien loin de la médiocrité lorsqu'il fut quitté par le dernier vice-roi. Améliorations.

Ce n'est que depuis cette époque, c'est-à-dire depuis la fin de 1848, que l'entretien du palais en question a été tout à fait négligé, même pour les réparations matérielles les plus importantes. Il est malheureux que le haut personnage qui administre maintenant la liste civile de S. M., et pour lequel je professe une estime toute particulière, n'ait jamais mis le pied dans l'île et surtout dans ce palais; car il aurait peut-être pu se convaincre de la double convenance qu'il y aurait à conserver cet édifice à la couronne, et à ne pas le rejeter comme un fardeau inutile au bilan royal. L'on a conservé sur le continent, sous le nom de *Résidences royales*, les palais de Nice et de Chambéry, qui, sous tous les rapports, ne valent certainement pas celui de la capitale d'une vaste île qui apporte à son prince régnant son titre de roi. D'ailleurs les Sardes actuels, dont les pères ont jadis accueilli avec joie et hébergé de leur mieux les princes de Savoie chassés de leur pays natal, ont, à mon avis, plus de droit à voir conserver ce palais dans la catégorie des bâtiments royaux, où il a toujours figuré jusqu'ici, que n'en ont les Niçois et les Abandon.

Savoisiens. Il est bon d'observer que personne ne peut, moins que jamais, prévoir l'avenir dans l'état actuel des esprits en Europe; ce qui a eu lieu pendant les guerres de la république française et de l'empire devrait cependant servir de leçon, surtout aux maisons régnantes de second ordre, qui, pressées et serrées entre de puissants voisins, pourraient à l'occasion trouver chez elles un refuge momentané, sans se voir contraintes d'aller mendier en pays étranger une hospitalité toujours humiliante et souvent funeste.

Appartements vers l'est.

J'ai déjà dit que le principal défaut de ce palais est celui qui est inhérent à sa position, c'est-à-dire d'être serré entre la place et le précipice qui se trouve sur son derrière. Son devant étant presque tout occupé par l'appartement d'apparat, le reste n'offre pas de grands dégagements intérieurs; mais les chambres de tout le second étage remédient en grande partie à ce défaut. Quant à la vue dont on jouit de l'appartement de l'est, elle mériterait d'être décrite par une plume plus habile et plus poétique que la mienne. Combien de fois m'est-il arrivé, pendant mon séjour obligé dans ce palais, de me transporter dans l'après-dînée (1) à ma fenêtre favorite où j'oubliais les ennuis et les soucis de ma position officielle, en contemplant le magnifique tableau qui se déroulait de ce point. Je voyais à mes pieds tout le faubourg de *Villanova;* plus loin, d'un côté, la pittoresque presqu'île de *S. Elia*, qui s'avance dans la mer et partage le golfe en deux parties, au fond desquelles les ondes venaient s'éteindre sous mes yeux presque toujours paisiblement et sans fracas; de l'autre je voyais le remarquable étang salé de *Molentargiu* tantôt plein et tantôt à sec, mais qui pendant l'hiver donne asile à des bandes innombrables de

(1) Pendant la matinée, le soleil qui se lève de ce côté, offusque la vue; tandis que vers le soir il éclaire en plein tout le tableau.

flamands qui ont l'instinct de se tenir dans son centre à l'abri des chasseurs (1). Quelquefois de cette fenêtre je me permettais de braquer mon télescope sur les hordes un peu bavardes de ces volatiles dont j'aimais à étudier les mœurs et que je voyais comme si j'eusse été à deux pas d'eux, malgré la distance d'un mille qui nous séparait; magnifiques oiseaux aux ailes de feu, qui me représentaient en quelque sorte une troupe de plusieurs milliers de soldats habillés de rouge et de blanc, et rangés en ordre de bataille, barbotant paisiblement, sous la protection de leurs vedettes et de leurs postes avancés (2).

Au bas de ces mêmes fenêtres, c'est-à-dire au pied du palais, du côté du levant, se trouve un jardin construit en terrasses successives pratiquées dans les anciennes fortifications; on y trouve un cavalier, dont l'intérieur sert maintenant de manége d'équitation aux recrues des carabiniers de Sardaigne. Le jardin est en ce moment abandonné et en ruine; on y descend par une série d'escaliers, et il communique d'un autre côté avec le chemin extérieur et le jardin public; de façon que l'on peut aussi sortir par ce jardin du palais et du château sans passer par la grande porte qui donne sur la place. Jardin du palais.

Une partie du rez-de-chaussée du palais était, il n'y a pas longtemps, occupée par les offices de bouche et la cuisine du vice-roi; elle a maintenant reçu une plus noble destination dont je me permets de me dire le promoteur. Dégagé de toutes les cloisons qui l'encombraient, ce beau local a repris sa simplicité primitive; il consiste surtout en un vaste salon et plusieurs chambres assez spacieuses et suffisamment éclairées. C'est là qu'après huit années de tra- Rez-de-chaussée du palais. Archives.

(1) Voyez ce que j'ai dit à ce sujet, à propos de l'étang, dans le premier volume de la troisième partie de ce *Voyage*, consacrée à la Géologie, p. 404, note 1.

(2) Voyez ce qui a été dit sur ces oiseaux dans la première partie de ce *Voyage*, édition de 1839, livre II, p. 176.

vaux assidus de la part de quelques employés peu nombreux et médiocrement rétribués, mais pleins de bonne volonté et connaissant l'importance de leur mission, on est parvenu à mettre en ordre une énorme masse de papiers importants que je trouvai en 1849 confusément entassés dans différents lieux, même dans des écuries, où les rats et l'humidité travaillaient à l'envi pour les détruire.

Papiers qu'elles renferment.

Cet utile établissement a, depuis l'année 1850, pris le développement qu'il mérite par lui-même, et il est maintenant digne de fixer l'attention de l'autorité supérieure et même celle du voyageur studieux. On peut d'abord y consulter complètement tous les papiers qui regardent le gouvernement vice-royal, à commencer de la prise de possession de l'île par les princes de Savoie jusqu'au dernier terme des vice-rois, en 1848. Une fraction de ces archives renferme aussi les papiers de l'ancienne intendance générale de l'île, et ceux du contrôleur général, du censeur général des *Monts de secours*, de l'administration des anciennes tours, des gabelles et du *Monte di riscatto* (1). Le classement de ce fatras de pièces différentes est prêt à être aujourd'hui entièrement achevé. Une autre partie de ces mêmes appartements contient les pièces des anciennes archives royales, qui renferment des documents très-importants du temps de l'ancien gouvernement espagnol. La mise en ordre de cette intéressante et précieuse collection est aussi très-avancée.

Pièces enlevées.

Un autre département de ces nouvelles archives contenait la collection des pièces de l'ancien *archivio patrimoniale*, mais ces papiers furent réclamés par le *demanio* (domaine), qui les enleva par ordre ministériel; disposition dont on peut apprécier la portée et la bonne foi, lorsqu'on pense que ces papiers ont été retirés du service

---

(1) Voyez pour ces noms la première partie de ce *Voyage*, édit. de 1839, livre IV, p. 280 et suivantes.

public et officiel pour les mettre dans les mains de ceux auxquels un homme doit réclamer son bien contre l'État, et auxquels il est forcé de recourir pour avoir communication des pièces qui pourraient valider ses justes réclamations. C'est ainsi que sont traités les particuliers forcés de lutter contre les employés du Gouvernement.

Une dépendance naturelle du palais c'était le bâtiment où se trouvaient les écuries de la cour et des anciens vice-rois; il est un peu éloigné de cette résidence et il donne sur la petite place de S. Pancrace. C'est un édifice abandonné et ruiné; ses vicissitudes sont assez curieuses; d'abord ce fut une Université des études, du temps de Philippe IV roi d'Espagne, qui le fit bâtir pour cet objet; plus tard, lorsqu'on plaça ailleurs l'Université, on en fit un théâtre, puis on y installa les chevaux et il devint l'écurie des rois et des vice-rois; maintenant après avoir servi de caserne, et être tombé en partie, en écrasant plusieurs chevaux des carabiniers de Sardaigne, c'est un local tout à fait abandonné.

L'*Hôtel-de-Ville* se trouve tout près de la cathédrale; sur sa façade, au-dessus de la porte, il y a une inscription qui rappelle le passage de Charles-Quint, lorsqu'il vint dans le golfe de Cagliari. Dans cette inscription on lit ces paroles : *huc convocata eodem duce ingenti classe triremium et navium ferme sexcentorum*. Il est de fait que la présence d'une flotte de six cents voiles dans le port devait être pour les habitants de Cagliari un spectacle digne d'être rappelé à leurs descendants. Ce palais n'offre aucune autre particularité historique de quelque intérêt. On y voit un grand tableau moderne et allégorique, fait il y a trente ou quarante ans par le peintre sarde Marghinotti, dans lequel figure le roi Charles-Félix avec plusieurs autres personnes qui représentent ses vertus et ses bienfaits en faveur de l'île. Cette composition a réellement du mérite et elle est bien supérieure à son pendant qui représente le roi Charles-Albert débarquant à Cagliari comme souverain en 1841.

Tous les personnages de ce dernier tableau sont des portraits, mais cette seconde œuvre du même artiste n'a, ni dans sa composition, ni dans son ensemble, ni dans le coloris, le mérite de la première, qui date de la jeunesse du peintre. On y voit d'autres tableaux d'histoire du même auteur, entre autres il y en a deux qui m'ont appartenu et que j'ai légués au municipe; ils représentent deux faits de *Caïus Gracchus* en Sardaigne.

Local de la cour d'appel.

La section de la Cour d'appel de Sardaigne qui siége à Cagliari, tient ses séances dans l'ancien collége des Jésuites, qui fut bâti en 1564. Le tribunal occupe surtout le premier étage où il se réunit dans une grande salle assez spacieuse, qui était jadis la bibliothèque des révérends pères. Il y a une galerie tout autour à une certaine élévation, mais ce qui suffisait pour le simple passage d'une personne allant chercher des livres le long de cette galerie, ne suffit pas pour le public qui s'y rend pour assister aux débats et aux séances publiques, car à peine un homme peut-il y passer, et lorsque l'entrée est encombrée, le reste est vide. La salle avait aussi le défaut d'être trop rétrécie par les armoires jadis destinés aux livres, qui la bordaient tout autour. J'ignore si on a réparé à cet inconvénient qui fait qu'une salle que l'on peut considérer comme suffisamment large finit par être fortement rétrécie par la boiserie qu'elle renferme.

Ses archives.

Dans le local occupé par la Cour d'appel se trouvent encore les papiers ou plutôt les archives de l'ancienne *Audience royale*, c'est-à-dire de l'ancien tribunal suprême de l'île; il renferme des papiers très-importants, surtout ceux qui datent du temps de la domination aragonaise et espagnole. Si ces richesses sont encore dans l'état où elles étaient lorsque je quittai mes fonctions officielles dans l'île, je fais des vœux pour que l'on transporte les plus anciennes et les plus importantes de ces pièces dans le local des archives générales dont il a été question ci-dessus; c'est, je crois, le seul moyen d'arrêter leur con-

tinuelle et progressive destruction. Depuis la promulgation du Statut qui régit maintenant tout le royaume de Sardaigne, et surtout depuis l'établissement d'une Cour d'appel dans cette île, les choses ont changé d'aspect. L'ancienne *Royale Audience* formait corps avec le vice-roi; elle avait alors des attributions politiques et gouvernementales; maintenant il n'en est plus ainsi. La Cour d'appel n'a aujourd'hui que des attributions purement judiciaires. C'est pourquoi les anciens papiers de la *Royale Audience* seraient sous tous les rapports mieux placés avec les documents des autres administrations du temps passé. Il me suffit de dire que l'on trouve dans les archives de l'actuelle Cour d'Appel les procès-verbaux et autres papiers relatifs aux séances et aux délibérations des anciennes *Cortès* du royaume et des *Stamenti* qui les composaient; ces pièces sont de nature toute politique et conformes à celles des archives générales de l'île.

Après la fameuse suppression de l'ordre des Jésuites, qui eut lieu en 1766, le roi Victor-Amédée II alloua le rez-de-chaussée du bâtiment en question au service de l'imprimerie royale. On trouve dans l'ouvrage de Cossu, de l'an 1780, intitulé *Notizie storiche della città di Cagliari,* un plan et la coupe des pièces de l'ancien collége, destinées à l'établissement typographique. Cette imprimerie florissait alors, comme on peut le voir dans la petite notice que M. Valery en donne dans son chapitre LIII, page 90. Je dois cependant relever une erreur, sans doute involontaire, échappée à la plume de l'illustre bibliothécaire de Versailles: c'est que les bonnes éditions de l'histoire naturelle du père Cetti (1774-76) n'ont pas été imprimées à Cagliari, mais à Sassari, chez Joseph Piattoli (1774-77).

Depuis quelques années l'imprimerie royale de Cagliari a cessé d'exister; elle a été remplacée par d'autres établissements typographiques privés, parmi lesquels figure à juste titre celui de M. Antoine Timon qui a bien mérité

et continue à bien mériter de son pays natal; c'est lui qui a relevé la typographie de l'état d'abaissement où elle était tombée à Cagliari. C'est de ses ateliers que je me suis servi pour toutes les publications que j'ai faites pendant mon séjour dans l'île.

Université. L'Université royale de Cagliari a changé d'aspect depuis l'annexion complète de l'île aux provinces du Continent, c'est-à-dire depuis la fin de 1848. Elle a fait depuis lors de grands progrès, soit dans le matériel, soit dans le personnel et dans tout ce qui regarde l'instruction et même la condition pécuniaire des employés.

Sa direction. Depuis la suppression du conseil universitaire, qui eut lieu en 1857, la direction de cette Université fut confiée à un recteur (1) et à un vice-recteur; ce dernier doit être toujours pris dans le nombre des professeurs enseignants. Parmi les changements les plus notables qui eurent lieu dans cette Université on peut citer celui qui lui enleva l'enseignement de la philosophie positive et rationnelle, pour le donner au collége dit *Convitto nazionale* de Sainte-Thérèse: c'est pourquoi les chaires de logique, de mathématique élémentaire, de physique, de métaphysique et d'éthique passèrent à ce collége avec le cabinet de physique qui existait auparavant dans l'Université.

Répartition de l'enseignement. L'enseignement que l'on donne actuellement dans cette dernière est réparti comme il suit:

Théologie: trois professeurs; un pour la théologie scolastique dogmatique et l'histoire ecclésiastique; un pour les saintes écritures et les langues orientales, et un pour la théologie morale.

Jurisprudence: huit professeurs; un pour le droit ro-

(1) Au moment où je trace ces lignes, la charge de recteur de l'Université de Cagliari est occupée par le chanoine chev. Jean Spano, mon ami et collègue, dont il sera plusieurs fois fait mention dans ce volume.

main; un pour le droit canon; un pour le droit commercial et l'économie politique; un pour le code civil; un pour les institutions de droit romain et de droit canon; un pour le droit public constitutionnel, administratif et international; un pour le droit pénal et pour les matières de procédure; enfin, un pour l'histoire encyclopédique et pour les prolégomènes sur les lois et sur le droit personnel. On a ajouté une chaire pour les éléments du droit civil national (*patrio*), et de procédure civile et pénale, en faveur de ceux qui aspirent aux professions de notaires et de procureurs (*causidici*).

Médecine et chirurgie: huit professeurs; un pour la médecine théorico-pratique, chargé de la clinique médicale; un pour la chirurgie théorico-pratique; un pour les matières médicales; un pour les institutions médico-chirurgicales; un pour les opérations chirurgicales et d'accouchement; un pour l'anatomie; un pour la physiologie, et enfin un pour l'hygiène, la police médicale, la médecine légale et la toxicologie. Il y a en outre un assistant à la clinique médicale, un autre à la clinique chirurgicale, un chef secteur d'anatomie et un secteur en second.

Philosophie et belles-lettres: sept chaires; savoir: une pour la géodésie, la géométrie analytique, la statique, la théorie des machines simples et l'équilibre des bâtisses; une pour l'architecture, le dessin et l'ornementation; une pour le complément d'algèbre; une pour l'agriculture (cours libre); une pour l'histoire naturelle; une pour la chimie et enfin une pour la pharmacie théorico-pratique. Ce dernier enseignement est confié au préparateur appliqué au laboratoire de chimie.

Changements survenus.

D'après ce qui existe maintenant, on peut dire que la théologie est encore enseignée comme elle l'était avant l'introduction du système constitutionnel; mais que depuis cette époque l'enseignement de la jurisprudence, qui ne comptait que six chaires, a été porté à neuf, y compris celle qui regarde les apprentis notaires; la médecine et

la chirurgie, qui formaient des facultés distinctes, ont été réunies en une seule qui compte huit professeurs; la philosophie a été réduite à un plus petit nombre de chaires, comme il a été dit ci-dessus.

Colléges des docteurs.

Quant aux colléges des docteurs, voici leur composition :

En théologie	18
En jurisprudence	20
En médecine et chirurgie	18
En philosophie	24

Étudiants.

Le nombre des étudiants de l'Université de Cagliari pendant l'année scolastique de 1857-58 fut de 187, nombre certainement inférieur à celui des années précédentes; mais il faut tenir compte de la séparation de la philosophie, qui fut transportée au *Convitto* de Sainte-Thérèse.

Secrétariat.

Le secrétariat de l'Université se compose d'un secrétaire, d'un vice-secrétaire, d'un économe et d'un commis (*scritturale*). Ces employés et en général tous les professeurs sont maintenant mieux rétribués que par le passé. L'Université ne dépend plus, comme alors, de l'autorité ecclésiastique, c'est-à-dire de l'archevêque de Cagliari.

Améliorations matérielles.

Depuis le nouveau régime, même la partie matérielle de l'Université a été beaucoup améliorée, surtout depuis que le Parlement a voté pour cela des fonds extraordinaires. La grande salle (*aula*) où l'on confère les grades en public est maintenant dans un état convenable; mais ce qui dans ce bâtiment mérite de fixer l'attention de l'étranger c'est son musée d'histoire naturelle et d'antiquités.

Musée. Son origine.

Avant d'entrer en matière sur cet établissement, je crois devoir tracer en peu de lignes l'histoire de la première fondation du musée d'histoire naturelle et des antiquités, qui a formé la base du musée en question; car si je ne l'ai pas vu naître, je puis cependant dire de l'avoir vu s'accroître considérablement et prospérer pendant les quarante années que j'ai habité ou visité la Sardaigne. La

première base de ce musée a été posée par feu le duc de Genevois, depuis roi Charles-Félix, dès l'année 1802, lorsque ce prince était vice-roi dans l'île. Alors il rassembla quelques objets intéressants dans son propre palais où il permit au public de les visiter; en 1806 il en fit don à l'Université de Cagliari (1).

A cette époque il y avait dans cette ville un homme M qui, sans être un savant, un vrai naturaliste, était doué d'une activité prodigieuse et d'une persévérance louable à recueillir tout ce qu'il pouvait se procurer en fait de pièces d'histoire naturelle qu'il croyait rares ou nouvelles. Telle était en effet la passion de cet excellent major chev. Léonard de Pruner. Natif d'Augsbourg, cet officier vint en Sardaigne avec un régiment étranger à la solde du Piémont, et il se trouva fixé dans l'île par les événements de 1798. C'est à lui que le vice-roi Charles-Félix confia spécialement l'entretien et l'ampliation de son petit et naissant musée, qui était déjà en grande partie le fruit des recherches de cet infatigable fils de la Germanie, surtout pour ce qui avait rapport à l'histoire naturelle. Jamais peut-être ce prince ne plaça mieux sa confiance, car ce bon vieillard mettant continuellement de côté son intérêt privé, les soins et les besoins les plus urgents de sa propre famille, ne comptait jamais avec sa bourse, très-modiquement fournie, pour l'achat d'objets destinés au musée confié à ses soins, ou pour faire des courses et même des voyages d'exploration destinés à le fournir d'objets nouveaux. Aussi est-il mort en 1831 plus que septuagénaire, laissant l'établissement en véritable progrès et sa famille dans le plus cruel besoin, au point que celle-ci ne put pourvoir d'elle-même aux frais de sa sépulture. Je fais des vœux sincères pour qu'une inscrip-

(1) Martini, *Storia di Sardegna dall'anno* 1797 *al* 1816. Cagliari, 1852, p. 95.

tion, quelque modeste qu'elle soit, perpétue dans l'établissement en question la mémoire d'un homme qui pour le soutenir depuis sa naissance n'a pas balancé à lui sacrifier le bien-être et on peut dire l'existence de sa famille.

D. Lodovico Baille.

Pour ce qui regarde les premiers objets d'antiquité recueillis dans le naissant musée, ils furent en grande partie dûs à l'intelligence et au savoir du docte archéologue sarde, feu le chev. *D. Lodovico Baille*, et au patronage éclairé de feu le marquis *E. de Villahermosa*, jadis le confident du duc de Genevois.

Idoles indigènes.

Je ne suivrai pas les phases de ce musée depuis une quarantaine d'années pendant lesquelles je l'ai vu s'accroître progressivement dans les deux branches qui le composaient, malgré les modiques sommes qui lui furent allouées; je dois me borner à dire qu'à l'époque où je trace ces lignes (décembre 1858), la collection des objets d'antiquité est très-remarquable, surtout pour ce qui concerne les idoles en bronze regardées comme indigènes (dites phéniciennes), dont le plus grand nombre fut décrit et figuré dans la seconde partie de ce *Voyage* (1). Le nombre de ces idoles dépasse aujourd'hui les 500 pièces. Les premières de celles-ci qui furent placées dans cet établissement avaient été recueillies par le docteur *Marcello*, recteur (curé) de *Baonei* dans la province de l'*Ogliastra*, qui est, avec celle de la *Barbagia* voisine, la contrée où l'on a trouvé presque tous ces objets. On verra ailleurs que les habitants de ces provinces furent les derniers à persister dans l'idolatrie (2).

---

(1) Quelques autres de ces idoles furent ensuite publiées dans un mémoire qui m'appartient aussi, intitulé: *Sopra alcune antichità sarde ricavate da un manoscritto del XV secolo*, imprimé dans les *Mémoires de l'Académie R. des Sciences de Turin*, tome XIV, seconde série, 1854, p. 101 et suivantes.

(2) Voyez la première partie de ce *Voyage*, livre I, chap. 3, p. 29, et ci-après chap. 3, à propos de la *Barbagia* et de *Baonei*.

Les autres objets remarquables d'antiquité, que renferme ce musée, sont principalement ceux que l'on a tirés des tombeaux anciens, surtout de ceux des hypogées de *Tharros*. Les inscriptions phéniciennes et romaines furent en grande partie recueillies par les soins de feu le chev. L. Baille. On y voit aussi des ustensiles de ménage, des statues de l'époque romaine en marbre, ou des statuettes en bronze et en terre cuite, des mosaïques; enfin il y a un assez riche médailler. La plupart de ces antiquités figurent dans l'atlas de la seconde partie de cet ouvrage; les inscriptions sont consignées dans le texte. Autres objets d'antiquité.

Quant aux objets d'histoire naturelle, je dirai que l'on trouve dans cet établissement une assez belle réunion de minéraux étrangers et indigènes, auxquels j'ai ajouté une des trois collections géologiques des roches de l'île, que j'ai faites pendant un grand nombre d'années; les deux autres de ces collections sont maintenant déposées, une au *Jardin des Plantes* de Paris (*Galerie de minéralogie et de géologie*) et l'autre au Musée royal de Turin (1). Histoire naturelle. Minéralogie.

Pour la zoologie et toutes les immenses branches qui la composent, les moyens de pourvoir convenablement le musée des pièces nécessaires ont naturellement toujours été insuffisants; c'est pourquoi je ne puis pas dire que cette partie soit tout à fait bien pourvue en ce genre. Depuis la cessation des fonctions d'un directeur particulier de ce musée, la direction de cet établissement vient d'être donnée au professeur d'histoire naturelle, ce qui est plus convenable sous plusieurs rapports. Je crois, au reste, qu'il serait plus prudent pour le musée de zoologie de Cagliari que l'on s'en ttnt aux seuls animaux du pays, sauf quelques espèces étrangères, comme types des genres Zoologie.

(1) Voyez la troisième partie de cet ouvrage, tome I, *Introduction*, p. XII, et vol. II, p. 705, *Catalogue raisonné et systématique des échantillons, etc.*

qui manquent à l'île et qui sont nécessaires à l'enseignement; mais à part ces espèces, je crois qu'il conviendrait mieux de chercher à compléter celles que fournit la Sardaigne ainsi que la mer qui la baigne. Le local et les moyens ne permettront jamais de faire dans la capitale de l'île un musée zoologique complet; ce qui intéresse le savant étranger n'est pas de voir à Cagliari les espèces de son pays, mais celles de l'île.

Botanique. En fait de botanique il n'existait jusqu'ici, à ma connaissance, aucun herbier, même de plantes indigènes; on m'a dit cependant que l'on vient d'en commencer un. Il faut espérer qu'il soit un jour fourni, au moins de toutes les plantes nouvelles et les plus importantes indiquées dans la *Flora Sardoa* de mon illustre ami et collègue le sénateur Moris, dont le troisième volume vient de paraître.

Échanges. Il faut d'ailleurs se convaincre que les moyens d'accroissement des sections d'un musée d'histoire naturelle, qui regardent toutes les branches et spécialement celles de la zoologie et de la botanique, doivent consister bien plus dans les échanges des objets indigènes précieux, qu'on ferait contre d'autres objets étrangers, que dans les sommes que peut fournir le Gouvernement pour achats. Les objets de l'île, surtout en botanique, auront encore pendant longtemps une valeur triple de celle de leurs équivalents étrangers que l'on pourrait obtenir par échange. Avec un professeur actif et intelligent ces objets indigènes dans ses mains suffiront pour faire prendre à l'établissement qu'il dirige un grand développement; mais il faut qu'on lui procure les moyens de pourvoir aux frais de correspondance et à ceux de transport des pièces; le reste viendra de soi-même.

Nouvelles dispositions. Je dois me borner à ce que je viens de dire au sujet du musée de Cagliari; j'ajouterai seulement que le professeur d'histoire naturelle, auquel vient d'être confiée la direction du cabinet en question, est provisoirement chargé de celle du cabinet d'antiquités; et qu'outre ces deux ca-

binets il en existe un autre renfermant des pièces d'anatomie, qui consistent en objets préparés ou faits en cire à Florence; ce cabinet est naturellement confié à la direction du professeur d'anatomie.

Relativement aux locaux je dirai qu'au moment où je trace ces lignes (décembre 1858) on est en train de terminer de nouveaux arrangements dans le local de l'Université en faveur des établissements mentionnés ci-dessus; une grande partie du rez-de-chaussée vient de leur être allouée et ils sont en quelque sorte réunis, sans cependant cesser d'être indépendants les uns des autres.

Le musée d'archéologie vient d'être enrichi de la précieuse collection de M. le chanoine chev. Spano, qui en a généreusement fait don à cet établissement. Cette collection est surtout remarquable par des centaines de scarabées de style égyptien, des anneaux et de riches joyaux en pierres dures et en or, des inscriptions phéniciennes et autres objets précieux, trouvés en grande partie pendant ces dernières années dans les anciens tombeaux de *Tharros*.

La tâche que je me suis imposée en voulant noter les objets principaux qui se trouvent dans le musée royal en question, m'interdit de passer sous silence un buste en marbre que l'on vient d'y placer tout récemment, d'après une délibération du municipe de Cagliari du 7 septembre 1857. Ce buste, qui représente les traits de l'auteur de ce *Voyage*, a été exécuté à Turin par un habile artiste, le sculpteur et commandeur Vela. Une modestie bien appréciable m'eût interdit d'en faire mention, si, d'un autre côté, un sentiment de reconnaissance ne m'eût, pour ainsi dire, forcé d'en agir autrement. Dans la lutte bien naturelle que j'ai dû éprouver entre ces deux sentiments divers, c'est le dernier qui l'a emporté, car ici je dois avant tout me considérer comme historien de l'île, décrivant un de ses remarquables établissements dans ses principaux détails; d'ailleurs, le silence que j'aurais gardé sur ce buste au-

rait paru, à ceux qui le verront dans ce musée, une modestie poussée outre mesure.

Bibliothèque. La bibliothèque publique, dite également Royale, est aussi placée dans le palais de l'Université, dont elle occupe trois pièces au premier étage. Ces trois pièces consistent: 1° en une grande salle qui a une galerie supérieure; 2° en une salle de moindre dimension où sont réunis les ouvrages les plus précieux et les plus rares; 3° en une chambre destinée au bibliothécaire. Depuis l'année 1842 que cette bibliothèque est confiée aux soins éclairés de mon illustre ami et collègue le chev. Pierre Martini, souvent mentionné dans ces pages, elle a fait de grands progrès dans le nombre, dans la qualité et dans la distribution des volumes qu'elle renferme. En 1842 elle contenait 14 mille volumes; en 1852, par l'addition qui lui fut faite des livres des deux colléges des Jésuites, elle alla à 18334 pièces; et maintenant elle compte environ 21 mille volumes.

Son état actuel. Dans la première partie de ce *Voyage* (1), ayant eu occasion de faire mention des deux bibliothèques publiques de Cagliari et de Sassari, j'ai dit que dans l'état où elles étaient lorsque je republiai ce volume en 1839, elles ne pouvaient guère être utiles qu'aux personnes qui étudient la théologie et l'ancienne jurisprudence, mais que ceux qui voulaient cultiver les sciences modernes n'auraient pu y trouver un grand secours. Je dois avouer maintenant que ce que j'avançais à cette époque n'était pas tout à fait exact et que j'avais été mal renseigné pour ce qui regarde la bibliothèque de Cagliari, puisque, à part les livres de théologie, de jurisprudence, de médecine et de philosophie qu'elle renfermait déjà, elle possédait des ouvrages précieux en littérature classique, grecque, latine et italienne, et même en langues orientales. On y trouve 130

(1) Édition de 1839, Livre IV, chap. VII, p. 342.

éditions du premier siècle de l'imprimerie, dont la plus ancienne est de l'an 1473, ainsi qu'une quantité d'autres pièces d'une grande valeur (1). Au reste, depuis une huitaine d'années, les fonds destinés à l'achat des livres furent principalement employés à mettre cette bibliothèque au courant des sciences modernes.

Bibliothèque sarde.

Un des principaux ornements de cette bibliothèque est sans contredit ce que l'on nomme la *Biblioteca sarda*, dont M. Martini publia en 1844 un catalogue contenant 663 pièces énumérées et décrites, qui existent à part dans la bibliothèque en question, sans compter plusieurs écrits inédits de feu le chev. D. Louis Baille, ou de pièces recueillies par lui (2).

Manuscrits nouvellement acquis.

A cette riche collection on doit ajouter les *Pergamene* et les *Codici cartacei d'Arborea*, qui depuis un petit nombre d'années sont venus enrichir cette collection; ils ont répandu un nouveau jour sur l'histoire de l'île et surtout

---

(1) Parmi les éditions les plus marquantes on peut compter: un *Pétrarque; la Vie des Pontifes et Empereurs romains*, de l'an 1478; *Platina, Vitae Pontificum romanorum*, 1479; *Biblia* en latin, de 1480; *Furs et Ordinacions*, *Fêtes des roys d'Arago*, 1482 (c'est peut-être le deuxième exemplaire que l'on connaisse en Europe); *Lo libre du Consulat*, 1494; les trois éditions Aldines d'*Aristophanes*, comédies en grec, 1498 (édition Princeps); *Plato*, *Opera omnia*, en grec (édition Princeps de l'an 1513); *Sacrae Scripturae veteris novaeque omnia*, 1518, toutes en grec ainsi que les trois fameuses Bibles polyglottes de *Ximenes*, *Arius Montanus* et *le Guy*. L'édition la plus ancienne, déjà indiquée ci-dessus, de l'an 1473, est le *Tractatus de futuris contingentibus* de Sixte IV. Enfin, la plus rare des éditions est sur parchemin; elle est intitulée: *Andreae Cattanii Imurolensis opus de intellectu et de causis mirabilium effectuum*, sans indication de lieu, de date ni d'imprimerie; elle est dédiée à *Pierre Soderini confalonier perpétuel de Florence*. Les manuscrits sont peu nombreux; il y en a cependant d'assez précieux.

(2) *Catalogo della biblioteca sarda del cav. D. Ludovico Baille, preceduto dalle memorie intorno alla sua vita. Cagliari, tipogr. di Ant. Timon*, 1844. Un vol. grand in-8° de 259 pages.

sur ce qui regarde le moyen-âge, le temps des premiers Juges et les époques funestes des invasions des Sarrasins. Voici les principaux de ces documents :

Leur énumération.

La première *Pergamena d'Arborea*, publiée et illustrée par Pierre Martini. Cagliari; Timon, 1846. Un vol. in-4°.

— Deux nouvelles *Pergamene d'Arborea*, par le même. Timon, 1849; in-8°. La première contient un *Rithme* historique de la fin du VII siècle; elle a été reproduite dans les *Studi storici sulla Sardegna*, du même P. Martini, dans les *Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin;* seconde série, 1855, XV vol., p. 305.

— Un fragment de *Pergamena*, qui contient quelques poésies des premiers temps de la langue italienne de *Bruno de Toro*, qui vécut dans la seconde moitié du XII siècle (inédit).

— Trois autres *Pergamene* de peu d'importance pour l'histoire et la poésie de l'île (inédites).

— Un *Palimpseste*, dont les caractères primitifs offrent un fragment de chronique latine du VIII siècle, relatif aux dévastations que firent les Sarrasins dans les villes de Cagliari et de *Nora*. On y lit des détails intéressants sur le rachat du corps de saint-Augustin, ce qui sera raconté ci-après, lorsqu'il sera fait mention de l'église où il fut déposé. Les caractères tracés plus tard sur cette feuille sont une partie en vers et l'autre en prose, dans l'ancien idiome italien. Ils ont été dictés par une princesse sarde du XII siècle. Le texte des caractères primitifs de ce palimpseste vient d'être publié par M. Martini dans un livre ayant pour titre: *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiastica di Sardegna*. Cagliari; Timon, 1858. Un petit vol. in-8° de 144 pages. Le même auteur a également publié, dans le même ouvrage, un fragment des caractères du même palimpseste superposés aux anciens.

— Deux cahiers en caractères des premières années du XV siècle; le premier, qui est en latin, est un apographe d'un écrit du VII siècle relatif à l'archevêque Va-

lens de Cagliari opprimé par le président grec *Marcellus*, et qui traite de la révolution qui mit fin à la vie et au gouvernement de ce dernier, ou plutôt à son règne, car il avait usurpé le titre de roi. Ce fragment vient également d'être publié par M. Martini dans le livre indiqué ci-dessus. L'autre cahier est un apographe de chronique des X et XI siècles, en idiome sarde; il est relatif à la province d'Arborée et aux guerres du X siècle.

— Un feuillet en papier, qui contient un *fac simile* d'une écriture du VIII siècle qui se rapporte à la fête nationale célébrée à Torres en 778 pour l'expulsion des Sarrasins de l'île, publié aussi par M. Martini dans ses *Illustrazioni ed aggiunte*, etc., mentionnées plus haut.

— Un autre feuillet de papier, qui contient la narration faite par le père de Jean Virde, de Sassari, du contenu des inscriptions et poésies du tombeau romain de *Maronius Sextus de Torres*, dont il sera question en son lieu.

— Un petit cahier manuscrit du notaire Gilj, des années 1496-99, où se trouvent notées et figurées des inscriptions et des idoles anciennes. C'est ce manuscrit et les pièces qui l'accompagnent, qui m'ont servi pour la publication d'un mémoire intitulé: *Sopra alcune antichità sarde ricavate da un manoscritto del XV secolo*, inséré dans le tome XIV, seconde série, des *Mémoires de l'Académie royale des Sciences de Turin*, année 1854, p. 200. Après cette publication, j'ai fait hommage des originaux à la bibliothèque de Cagliari.

— Un autre feuillet de la même provenance, contenant une lettre de ce même Jean Virde, de Sassari, au même notaire Gilj, avec laquelle il lui transmet les dessins des antiquités mentionnées ci-dessus. Cette lettre se trouve également publiée dans mon travail sur le manuscrit en question.

— Deux *Codici d'Arborea* du XV siècle, en papier de l'époque, publiés par M. Martini. Cagliari; Timon, 1856; en grand 8°.

— Un autre *Codice* en papier, qui renferme plusieurs poésies faites par les Sardes des XIV et XV siècles, avec des commentaires de l'an 1414. Ils jettent beaucoup de lumière sur la révolution qui eut lieu dans l'île contre le gouvernement des empereurs d'Orient, et sur plusieurs faits relatifs au judicat d'Arborée. Une partie de ces pièces vient d'être reproduite dans les *Illustrazioni ed aggiunte* de M. Martini, ainsi que les quatorze dernières pages, qui sont un *fac simile* d'un parchemin (*pergamena*) du IX siècle sur les judicats de l'île.

— Un autre *Codice* en papier, qui renferme une poésie en faveur d'Hugues IV, Juge d'Arborée; on la croit de *Torbeno Falliti* nommé dans une des pièces indiquées ci-dessus (inédit).

— Enfin, un petit cahier en idiome sarde, qui est une continuation d'une chronique sur l'époque des premiers judicats.

On m'annonce la découverte d'autres pièces nouvelles, dont je m'abstiens de parler, car il paraît qu'elles vont être achetées par des personnes étrangères à la bibliothèque en question, mais qui se proposent de les publier bientôt pour leur compte.

Opinion de l'auteur sur ces pièces.

Il me reste maintenant une tâche assez délicate à remplir, celle de dire mon sentiment sur l'authenticité des pièces dont je viens de faire l'énumération, et qui ont, pour ainsi dire, paru tout-à-coup depuis quelques années, comme si elles fussent sorties toutes d'une seule cachette, où elles étaient ensevelies pendant plus de trois siècles. Ma tâche est d'autant plus difficile que dans le cours de cet ouvrage j'aurai bien souvent occasion de citer des passages, des extraits et des traductions des notices que ces pièces renferment. Je n'entrerai pas ici dans la question que l'apparition presque subite de ces documents a soulevée auprès de quelques érudits; je n'entamerai certainement pas une discussion académique; je me bornerai à déclarer que, dans la position où je me trouve, ayant

été plus d'une fois à même d'étudier ces pièces dans leur ensemble, sans me préoccuper de quelques détails peut-être mal transcrits, et les ayant comparées entre elles, je ne doute pas maintenant qu'elles ne soient des débris d'une collection de documents faite par les ordres des Juges d'Arborée avant leur chute, qui eut lieu au commencement du XV siècle. Cette collection fut ensuite continuée, ou du moins conservée par les marquis d'Oristano, dont le dernier fut défait en 1478 à Macomer. Ces documents sont tous antérieurs à cette dernière époque, et même plusieurs d'entre eux remontent bien plus haut, et ils parlent de faits qui sont confirmés par des pièces conservées dans les archives. Ils sont donc tous antérieurs aux temps où le métier de forger des pièces était beaucoup moins connu et beaucoup moins profitable que dans les deux derniers siècles.

Caractères de ces documents.

En s'internant, comme j'ai dû le faire, dans l'étude de ces documents, on observe facilement que ce sont des pièces détachées, de diverses époques et de différents auteurs; et que si, d'un côté, plusieurs d'entre elles concordent ensemble sur les faits principaux et presque cardinaux de l'ancienne histoire de l'île, comme serait par exemple la cessation de la domination des empereurs d'Orient et l'exaltation du roi national *Gialetus*, de l'autre elles diffèrent suffisamment entre elles pour écarter toute idée d'une fabrique commune. Soit que l'on examine ceux de ces documents qui se fondent sur les traditions populaires, soit que l'on étudie ceux qui racontent des faits positifs et nouveaux, on voit qu'un d'eux parle d'une circonstance omise par un autre et que même ils sont souvent en désaccord entre eux sur plusieurs points secondaires; ce qui prouve évidemment à mes yeux qu'ils ne furent point l'œuvre d'un faussaire; à moins que l'on ne veuille croire qu'il y eût autant de faussaires qu'il y a de ces fragments, et que les collecteurs qui les réunirent, il y a près de quatre siècles, furent leurs dupes.

Confirmation par les pièces de l'archive.

Il est bon de noter que depuis que les archives de Cagliari ont été mises en ordre, on y découvre journellement des pièces qui viennent irrévocablement à l'appui de plusieurs passages des documents en question; il est donc beaucoup plus naturel de croire que dans la première moitié du XV siècle, qui est la date la plus récente de ces manuscrits, on conservait des écritures et des mémoires historiques du moyen-âge maintenant perdus, que de supposer une et même un nombre infini d'impostures, faites sans profit; d'autant plus que parmi les fragments des manuscrits les plus anciens, cités dans ces papiers ou dans ces parchemins, quelques-uns sont parvenus jusqu'à nous par une voie toute différente. Il faut encore remarquer qu'avec les ouvrages d'auteurs anciens, dont ces manuscrits du XV siècle nous transmettent des extraits ou des copies, ces mêmes écrits nous parlent de choses arrivées de leur temps, sur lesquelles il ne peut rester le moindre doute. Quelques-uns d'entre eux font mention de monuments et d'inscriptions qui existaient encore de leur temps et qui sont maintenant détruits, mais dont l'époque et la cause de la destruction sont bien authentiques; comme serait, par exemple, ce qui regarde le tombeau de *Maronius Sextus* à Torres, dont il sera parlé en son lieu, sur la destruction duquel il y a des documents positifs dans les archives de Cagliari.

Résumé.

Je me résume en disant que, pour ce qui regarde la partie historique, depuis les temps fabuleux jusqu'à toute l'époque romaine, on doit penser que ce que racontent les auteurs, dont les fragments nous sont parvenus avec les pièces en question, sont tirés des auteurs connus et même d'auteurs dont les noms paraissent pour la première fois, mais comme ceux-ci sont cités dans des pièces bien différentes, ils paraissent réellement avoir existé (1). Pour

(1) Comme seraient *Sernestus* et *Severinus* dont il sera fait mention dans le cours de cet ouvrage.

ce qui est du temps de l'institution des premiers juges et des invasions des Sarrasins, il y a une telle corrélation entre les nombreux fragments qui parlent de ces époques, et qui pourtant varient entre eux dans certains détails secondaires, qu'il est impossible de les considérer comme des inventions de faussaires. Enfin, pour tout ce qui est postérieur à l'an 1022, époque de la venue des Pisans et des Génois dans l'île, les faits rapportés dans ces fragments trouvent en grande partie leur confirmation dans les écrits des annalistes de ces deux nations. J'en conclus que ces documents sont loin de mériter le doute et je dirais même le mépris, dont ils furent l'objet de la part de quelques érudits, qui n'ont pas eu le loisir de les comparer attentivement entre eux.

Dans la salle où réside le bibliothécaire on peut remarquer un buste en marbre du baron Joseph Manno, actuellement Président de la Cour de Cassation, l'illustre auteur de l'Histoire de Sardaigne; c'est l'ouvrage du sculpteur sarde Moccia. On y voit aussi plusieurs portraits de différents personnages qu'on regarde comme ayant bien mérité de l'établissement, parmi lesquels on m'a fait l'honneur de me comprendre: on voit également exposés dans la même pièce, encadrés sous verre des deux côtés, quelques-uns des parchemins notés ci-dessus, entre autres, le plus important, celui du fameux *Rithme* historique.

La dotation annuelle de la bibliothèque en question, qui était sous l'autre gouvernement, de 960 francs, a été portée maintenant à 2000; ce qui est déjà un progrès auquel il faut espérer que l'on ne s'arrêtera pas.

A côté de l'Université, dans le même corps de bâtiment, qui a une façade commune, se trouve le Séminaire archiépiscopal, dit *Seminario Tridentino*, par rapport au Concile de Trente. Il a l'inconvénient d'être loin de la cathédrale et des yeux du pasteur, mais l'avantage d'être tout près du lieu où sont donnés les cours publics des professeurs de l'Université. Ce bâtiment n'est pas complet,

et il est facile de l'augmenter, ou plutôt de l'achever, car il n'y a encore qu'une partie du dessin original, qui soit mise en œuvre.

Théâtre civique. Avant de sortir du château par la porte de *l'Aquila*, en venant de la *Strada dritta*, on trouve, à droite, une maison avec une belle porte ornée de colonnes d'une forme assez bizarre et du goût espagnol; c'est par cette porte, qui donne accès au palais du marquis de *Zappata*, que l'on pénètre également dans le théâtre *civique*. On y descend par des escaliers assez vulgaires et obscurs, qui semblent plutôt devoir conduire dans une cave qu'en une salle de spectacle. C'est que la véritable entrée du théâtre se trouve au bas de l'enceinte supérieure, entre la Porte de l'Aigle et celle dite du *Château*. C'est dans l'espace qui sépare ces deux portes, par lesquelles on entre au château, lors qu'on vient de la Marine, que se trouve la porte officielle de la salle de spectacle; elle sert d'entrée à tous les autres habitants de la ville qui ne logent pas au château.

Sa reconstruction. Dans ce même emplacement existait l'ancien théâtre, bâti dans le dernier siècle, par un chevalier *Belgrano di Famolano*, chef du Génie piémontais dans l'île. L'ingénieur Cominotti, qui avait construit la salle de spectacle de Sassari, fit, il y a une trentaine d'années, un projet pour agrandir et refaire celle de Cagliari, mais ce projet ne fut pas exécuté. Cette salle a été depuis lors entièrement rebâtie sur un nouveau plan par l'architecte chevalier Gaétan Cima de Cagliari, qui porta le sol du parterre au niveau de la rue de l'Université, tandis qu'auparavant ce sol se trouvait au-dessus des boutiques qui donnaient dans cette rue et qui ont été annulées. On put ainsi avoir un rang de plus de loges que ne l'avait le théâtre précédent; de façon que l'actuel compte maintenant quatre rangs de loges, sans parler de la galerie supérieure dite *paradiso*. L'intérieur de la salle est orné avec assez de goût et elle est d'une capacité qui était suffisante pour

le nombre des habitants que contenait la ville lorsque ce théâtre fut reconstruit; peut-être pourrait-on désirer aujourd'hui qu'elle fût un peu plus ample.

Maintenant ce théâtre ne suffit plus, surtout à cause du grand nombre d'étrangers que la ville renferme; dans le moment où je trace ces lignes, on en construit un nouveau en face de la fabrique du tabac et à côté de la courtine qui va à la porte *Gesus;* il paraît qu'on se propose d'en faire un théâtre à la fois diurne et nocturne. Nouveau théâtre.

Le goût des promenades publiques ombragées d'arbres, très-utiles à une latitude aussi méridionale que celle de Cagliari, ne date guère que d'une époque postérieure à celle du départ de la cour, dont le séjour en cette ville n'a laissé, il faut en convenir, aucun souvenir matériel durable. Le comte Roero di Monticelli, qui gouverna l'île en qualité de *Président du Royaume* de 1822 à 1825, a donné le premier élan aux plantations d'arbres d'agrément et à l'établissement des promenades publiques, dont jouit maintenant la capitale de la Sardaigne. Promenades publiques.

La seule promenade du château, qui existait déjà d'ancienne date, porte le nom de *Sainte-Catherine* (1) ou bien celui de *Bastion Saint-Remy* (2) ; c'est le rendez-vous journalier du beau monde, surtout pendant les jours de fête, malgré ses bien modestes dimensions, qui ne dépassent guère en longueur celles du pont d'un vaisseau de ligne. Aussi les promeneurs qui parcourent cette esplanade sont-ils condamnés à se rencontrer et à se croiser à chaque pas. Ce qui fait le principal mérite de cette promenade c'est d'abord sa proximité des maisons de la classe aisée qui habite presque toute au château, et ensuite l'air salubre qu'on y respire et surtout la vue dont on jouit de Bastion de *Sainte-Catherine* ou *Saint-Remy*.

(1) A cause d'un couvent et d'une église de ce nom, qui s'élèvent sur une de ses faces.

(2) Nom d'un vice-roi savoyard, donné à ce bastion.

ce bastion. On voit de ce point tout le vaste et pittoresque golfe de Cagliari, la rade, la darse, toute la ville basse, les deux grands étangs voisins et enfin les monts de la chaîne occidentale. C'est de ce côté que l'on peut admirer le soleil se perdant le soir derrière ces montagnes avec une majesté toute propre à cette latitude : il projette presque toujours, surtout à certaines saisons, des feux ardents et des reflets de lumière féériques, qu'aucun de nos peintres continentaux n'oserait reproduire sous peine d'être taxé d'exagération et d'imposture.

Pavé et arbres. Depuis quelques années la promenade dont il s'agit a été pavée en dalles (1), ce qui la rend commode à parcourir, et ce qui délivre les promeneurs actuels de l'horrible poussière que les pieds de leurs prédécesseurs soulevaient auparavant, lorsque le sol était simplement gravelé. Les ormeaux rabougris, qui alors étaient censés devoir ombrager ce bastion, ont, depuis une vingtaine d'années, été remplacés par des arbres toujours verts, tels que le *Pinus maritima* et le *Schinus molle*, ou poivrier en arbre ; mais ces plantes n'en luttent pas moins encore contre l'espace nécessaire au développement de leurs racines ; les fosses dans lesquelles celles-ci furent emprisonnées ne sont point assez larges et surtout elles n'ont pas été creusées assez profondément dans la roche calcaire dont se compose la colline. Ces arbres ont encore un autre ennemi ; c'est le funeste vent de SE, qui donne en plein sur ce bastion ; ce vent empêche les branches de se développer et de s'étendre facilement de ce côté, qui par conséquent finit par être beaucoup moins garni que le côté opposé du même arbre, et par conséquent ce dernier prend une forme désagréable à l'œil et peu pittoresque. Cette fâcheuse influence est dûe non-seulement aux particules salines et à l'humidité

(1) Ces dalles sont faites de trachyte de l'île de *S. Pietro*. Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XII, p. 478.

dont ce vent est presque toujours imprégné (1), mais encore à son extrême violence.

Pendant que le vent dont il s'agit domine au bastion *Saint-Remy*, toute promenade y devient impossible; alors les promeneurs qui ne veulent pas sortir du château, se portent au bastion de *Sainte-Croix*, qui se trouve du côté opposé; mais, si dans ce lieu on est à l'abri du vent SE, on ne peut y rester quand se fait sentir le vent opposé, c'est-à-dire le NO, qui est beaucoup plus fréquent à Cagliari: cela fait que selon que soufflent ces deux vents, on passe de l'une à l'autre de ces deux promenades, les seules comprises dans l'enceinte du château.

La promenade de *Buon-cammino*, qui se trouve au nord et à la partie supérieure de la ville, est beaucoup plus importante et plus développée que les deux précédentes; on y va principalement en sortant du château par la porte *Christine*, ouverte seulement depuis quelques années. Cette porte donne d'abord sur une esplanade, qui se trouve devant la grande caserne d'infanterie, dite *Charles-Albert* du nom du souverain qui la fit construire. Ce bâtiment, d'une certaine apparence extérieure, est capable de contenir 800 hommes, mais il a des défauts graves qui semblent inqualifiables dans un édifice construit tout exprès pour la destination de caserne; on dirait que l'officier du Génie qui en a fait le plan et qui fit exécuter les travaux, ignorait absolument les exigences du service de l'infanterie, ou bien qu'il n'a pas voulu en tenir compte, en les sacrifiant au but puéril du coup d'œil. Parmi les nombreux défauts de cette caserne je me bornerai à signaler celui de n'avoir qu'un seul escalier pour tout le monde et le manque complet de cour intérieure et de portiques; ce qui fait que l'esplanade qui est devant ce quartier doit

(1) Voyez la première partie de cet ouvrage, livre II, chap. III, p. 129.

servir à la fois de promenade publique et d'emplacement pour les appels; ceux-ci se font par conséquent en plein air, ainsi que la réunion de la garde montante et l'instruction des recrues; c'est pourquoi les promeneurs sont presque toujours gênés et ils maudissent l'envahissement de la troupe dans un lieu destiné au public, comme les militaires leur rendent la pareille, en voyant de mauvais œil les promeneurs les gêner et les importuner dans l'exercice de leurs fonctions.

Buon Cammino.

A peine on a dépassé la caserne, on se trouve dans le jardin public, orné de plantes diverses, parmi lesquelles domine le *Pinus maritima*, qui est l'arbre le plus facile à élever en ces lieux et qui est toujours vert; on passe ensuite à une longue avenue, également bordée des mêmes arbres, dite *Buon-cammino* (*Bon chemin*): la vue dont on jouit de ce point, quoique tout à fait différente de celle qui se développe au bastion de *Saint-Remy*, n'en est pas moins fort belle; elle s'étend très-loin vers l'ouest et vers le nord.

Base trigonométrique d'essai.

Cette promenade, tracée en une ligne droite, tout à fait plane et horizontale, m'a servi en 1835, ainsi qu'à mon collaborateur, M. le général Charles De Candia (1), pour nous exercer d'abord à la manœuvre difficile et bien délicate de la mesure d'une base trigonométrique. Nous nous proposâmes alors deux buts: 1° celui de nous exercer, en mesurant d'abord une base très-courte afin de mieux opérer ensuite en rase campagne sur une plus grande échelle, comme cela eut lieu pendant quelques mois dans les environs d'Oristano; 2° de faire servir cette petite base de 524 mètres environ, à la vérification d'une autre base, mesurée par des moyens moins parfaits, par feu l'abbé *Lirelli*, ex-jésuite: ce dernier mesura en 1792 un côté de sa triangu-

(1) Voyez la première partie de ce *Voyage*, édition de 1839. *Notice sur les opérations géodésiques dans l'île*, etc., p. 491 et suiv.

lation, compris entre le clocher du village d'*Assemini* et un point (peut-être la cime) du *Monte Olladiri* de *Monastir*. Cette mesure a été reconnue par nous deux comme étant passablement exacte pour l'époque où elle fut faite, mais elle ne put aucunement nous servir pour nos travaux géodésiques, entrepris d'après les exigences actuelles de la science. De l'opération que nous fîmes alors à *Buon-Cammino*, il existe encore un souvenir dans le pilier, ou plutôt dans la colonne octogone en marbre qui se trouve à l'extrémité de la promenade en question, au point où celle-ci finit en une espèce de petit rondeau. Le pilier qui marquait l'autre extrémité de notre base, longue de près de 521 mètres, a disparu depuis que l'on a aplani et fait disparaître les parties extérieures des fortifications qui séparaient ce lieu de l'ancienne citadelle: de façon que cette promenade en ligne droite est maintenant un peu plus longue qu'elle ne l'était lorsque nous mesurâmes notre petite base.

Lieux où conduit cette promenade.

De *Buon-Cammino* on peut descendre à volonté vers le faubourg de *Saint-Avendrace* qui se trouve au pied de la colline, vers le SO; on peut y aller, soit directement en passant entre l'amphithéâtre romain et le couvent des capucins, soit en doublant l'extrémité de la promenade d'où partent trois chemins, un qui conduit dans le faubourg en question en passant contre le jardin *Laconi*, un second qui passe par le lieu dit *Is Meriones* et un troisième par lequel on descend dans la plaine, entre le fort *Saint-Michel* et le village de *Pirri*.

Jardin de la poudrière.

A moitié de la longueur de la promenade de *Buon-Cammino*, on a pratiqué dans la roche tendre calcaire un chemin creux, à ciel ouvert, tout garni de verdure, d'où, par le moyen de rampes et d'escaliers, on descend dans le *Jardin de la poudrière*. Celui-ci est ainsi nommé parce qu'il se trouve placé devant un bâtiment d'assez belle apparence extérieure, destiné à la confection de la poudre et des artifices d'artillerie. Ce jardin date d'une trentaine

d'années, il est dû en grande partie aux soins de M. le comte de Boyl, lieutenant-général, jadis officier supérieur d'artillerie: il est bien planté d'arbres et de bouquets de fleurs, distribués avec un certain goût; il communique directement avec le château par une allée touffue d'arbres, flanquée de bosquets.

Statue d'Éléonore.

Ce qu'il y a de plus curieux à voir dans le jardin de *la poudrière* c'est une statue antique en marbre, d'une assez bonne exécution et passablement restaurée; elle est posée sur un piédestal et s'élève majestueusement au milieu des buissons et des bouquets de fleurs qui ornent le parterre. Cette statue représente une femme à laquelle on a mis depuis à la main un rouleau qui doit figurer la fameuse *Carta-de-Logu* (Charte), code remarquable pour son époque, octroyé par *Éléonore d'Arborée*, femme de *Branca-Leone Doria* (1). Cette dame romaine en marbre fut ainsi convertie en une législatrice nationale de la fin du XIV siècle, dont la mémoire est restée chère aux habitants de la Sardaigne; mais si cette princesse revenait au monde, elle serait bien étonnée de se voir costumée en *Faustine* ou en *Lucille*. Tout près de cette statue on a posé une petite pyramide en marbre bréché, blanc-jaunâtre; elle n'offre aucun intérêt historique, et elle n'a été mise là que pour simple ornement. Je me permettrai cependant de faire observer que la base qui supporte cette pyramide, n'est pas faite de *granite rouge de Saint-Antioche*, comme le dit M. Valery, mais d'un trachyte amphibolique rougeâtre des collines de Monastir (2).

Le *terrapieno*.

Dans une certaine saison de l'année, pendant laquelle ne domine pas le vent du nord, auquel est exposé le jar-

---

(1) Voyez la première partie de ce *Voyage*, édit. de 1839, livre I, aperçu historique, p. 55-57.

(2) Voyez la troisième partie, tom. I, Géologie, chap. XIV, page 554.

din de la *poudrière*, les habitants de la ville s'y réunissent, surtout à cause de la musique militaire qui y joue les dimanches et jours de fête. Mais le plus souvent cette musique se tient plus bas, dans la continuation de cette même promenade, pratiquée dans les anciens glacis, dans les chemins couverts, et dans les ouvrages avancés de l'ancienne fortification qui se trouve au pied oriental du château et qui est maintenant abandonnée. C'est celle qui est la plus fréquentée par les promeneurs, précisément parce qu'elle est abritée du vent du nord, et surtout de celui du nord-ouest, qui est le vent dominant. On donne à cette promenade le nom de *Terrapieno;* elle commence à la porte *Villanova*, et elle continue, toujours en montant, vers le jardin de la *poudrière;* de là on va à *Buon-Cammino* et on rentre en ville par la *Porta Cristina.* Il s'ensuit que la personne qui veut fuir le monde, et qui n'aime pas se croiser continuellement avec les mêmes figures, peut satisfaire son goût solitaire en prolongeant considérablement sa promenade et en variant surtout les points de vue sans s'écarter de la ville.

Les arbres et les arbustes à fleurs qui garnissent ces promenades successives, sont disposés avec un certain goût et ils sont entretenus avec un soin qui fait le plus grand honneur à la personne qui y est préposée. Je dois ajouter, pour l'honneur de tout le monde, que le peuple de Cagliari s'est fortement civilisé sur ce point; il a compris le prix et l'importance de ces plantations qui, livrées à sa discrétion et surtout à celle des gamins, sont maintenant très-respectées. En cela, comme en d'autres choses, il y a progrès réel depuis l'époque où je suis arrivé à Cagliari pour la première fois en 1819 (1).

---

(1) Le principal mérite relatif à la bonne disposition et à l'entretien des plantes qui ornent les promenades publiques de Cagliari appartient à un M. *Pittaluga*, habile pépiniériste et fleuriste génois, qui y est domicilié depuis une trentaine d'années.

Quartier de Stampace

En sortant de l'Université on peut descendre directement à *Stampace* par une petite porte dite du *Balice*, qui est à côté de la tour de l'éléphant (1), et de là, par deux rampes assez raides, bordées d'arbres et terminées par plusieurs gradins en pierre, on arrive au niveau de la place de Saint-Charles, qui se trouve tout à fait en plaine, au bas des fortifications du château; mais ce passage n'est pratiquable qu'aux piétons; les gens à cheval et en voiture, qui veulent parvenir au même point de la ville, doivent faire un grand détour, en passant d'abord par la porte de *Cagliari*, qui sépare le château de la marine, et parcourir d'un bout à l'autre la rue de la *Costa*, qui aboutit à la place *Saint-Charles*.

Ses deux parties.

Le quartier de *Stampace* peut être divisé en deux parties distinctes, une toute en plaine, l'autre montueuse. La première est bâtie sur l'emplacement principal de l'ancienne ville romaine; on peut lui appliquer comme à celle-là le *tenditur in longum* (2), et elle s'allonge considérablement de l'est à l'ouest; l'autre, au contraire, est plus ramassée et se développe au pied du versant méridional de la colline.

Rues. Celle de Saint-François. Son prolongement.

La principale rue de *Stampace* commence à l'extrémité méridionale de la place Saint-Charles. Elle prend d'abord le nom de *Strada d'Yenne*, pour des raisons qui seront indiquées ci-après; elle est très-large et bordée d'arbres du côté de l'église de Saint-François; c'est pourquoi on lui donne également le nom de place. Cette rue se rétrécit ensuite, sans cesser d'être la plus large et la plus plane

---

(1) Voyez ci-dessus, à page 34, la vignette numéro 1, qui représente la tour de l'éléphant prise du côté de Stampace; on y voit aussi le commencement de la descente du *Balice* avec quelques arbres.

(2) Voyez ci-dessus, page 9, où il est question de la ville ancienne de Cagliari.

de toutes celles de la ville de Cagliari; elle se prolonge ainsi sans interruption fort au loin, de façon qu'à partir de l'emplacement de l'ancienne porte de *Stampace* où cesse la *Marine*, jusqu'au rondeau où commence le faubourg de *Saint-Avendrace*, cette rue est une suite non interrompue de maisons passablement bâties, de près d'un kilomètre de longueur. C'est ce qui donne à cette partie de la ville un air remarquable aux yeux des voyageurs qui entrent à Cagliari par la voie de terre; aussi, M. Valery, qui arrivait de *Monastir*, commençait son chapitre XLV, p. 150, par ces mots: *L'entrée de Cagliari par le faubourg de Stampace est imposante.*

L'autre rue un peu importante du quartier de *Stampace* est celle de *Saint-Michel*, qui court à peu près parallèlement à celle d'*Yenne*; elle se développe en ligne droite par une montée assez forte, à partir de la place Saint-Charles jusqu'aux escaliers du couvent de Saint-Michel, qui lui fait face. Elle donne accès vers son flanc septentrional à huit autres rues bien plus étroites, qui vont toujours en s'élevant jusqu'au tiers inférieur de la colline. Tout ce quartier a en général des maisons basses et assez mal bâties. La rue de Saint-Michel, qui est l'artère principale de la partie montueuse de *Stampace*, est peu fréquentée, hormis pendant les courses, qui y ont lieu dans le carnaval; alors tous ses balcons, ses fenêtres et même les toits, se garnissent de monde; elle présente, en cette circonstance seulement, l'aspect le plus animé. Rue de Saint-Michel.

Cette course, dont j'ai déjà fait mention dans la première partie de ce *Voyage* et dont la planche VIII de cette même partie (édition de 1839) donne une vue suffisante, est uniquement propre à la ville de Cagliari. Les coureurs sont toujours masqués; le mérite du cavalier n'est pas d'arriver le premier au bout de la carrière, mais de parcourir la descente de cette rue au grand galop, en quadrilles de trois ou même six personnes de front; ceux qui les composent doivent se tenir tous embrassés entre eux Course.

d'un bout à l'autre de la carrière, sans avoir perdu leur alignement et surtout sans se désunir. Les diverses quadrilles courent ainsi à plusieurs reprises dans la même après-dinée; elles se succèdent les unes aux autres, en revenant par d'autres rues au point de départ, qui est le plan de l'église et du couvent de Saint-Michel. Pendant les premières années que j'étais dans l'île, cette course était beaucoup plus fréquentée qu'elle ne l'est aujourd'hui par des quadrilles de coureurs, et par contre, elle était alors beaucoup plus dangereuse, surtout à cause d'une espèce d'égout, qui se trouvait dans la rue; depuis lors, cette rue ayant été réparée à neuf et l'égout ayant disparu, et par conséquent le danger et le mérite des cavaliers ayant aussi diminué, la course a beaucoup perdu, aux yeux des Sardes, de sa valeur et de sa popularité. Depuis que la jeunesse a pris goût à des amusements différents et moins dangereux, cette course est tombée presque en désuétude; on en trouvera une description plus détaillée dans la première partie citée ci-dessus, page 251.

Places de Stampace. Place Saint-Charles.

Stampace n'a, à proprement parler, que deux seules places; celle de *Saint-Charles*, et celle du *Marché;* la première a la forme d'un carré long, n'ayant pas plus de 80 mètres de longueur, sur 35 de largeur; elle est toute garnie d'arbres, avec des siéges ou reposoirs en pierre; c'est une excellente promenade pour les vieillards et les enfants, d'autant plus qu'elle est interdite aux chevaux et aux chariots. A son extrémité méridionale s'élève une grande colonne surmontée d'un globe, destinée à servir de pierre milliaire, comme l'indique une inscription sur marbre, qui se trouve sur une des faces de son piédestal. Cette colonne fut placée solennellement en 1822 par le vice-roi marquis d'Yenne, lorsque furent commencés les premiers travaux de la route royale qui, à partir de cette pierre milliaire jusqu'au quai maritime de *Porto-Torres*, prend un développement de 235 kilomètres, soit de 127 milles d'Italie. La pierre dont cette colonne est formée,

est un porphyre trachytique rougeâtre, de l'île de S. *Antioco* (1). Le commencement de cette belle route a pris dès lors le nom de *Rue d'Yenne*, en l'honneur du vice-roi en question, qui a laissé dans l'île d'excellents souvenirs.

La place du *Marché* n'est, dans le fond, qu'une continuation de celle de *Saint-Charles* du côté de la mer; elle date d'une époque encore plus récente que celle-là, car elle occupe en partie l'emplacement d'une demi-lune qui n'a été rasée que depuis peu. Cette place s'appuie vers l'est aux anciens bastions de *Saint-François* et de *Saint-Augustin;* elle est bornée à l'ouest par des constructions nouvelles et surtout par de beaux magasins de blé; ce marché, quoique dans un état bien meilleur qu'il ne l'était jadis, réclame cependant encore des améliorations dont il est très-susceptible, surtout pour ce qui a rapport à la salubrité publique.

Les églises de Stampace sont au nombre de quatorze, onze dans le quartier et trois dehors; il est superflu de les énumérer toutes; je ne noterai que les plus remarquables, ou celles qui conservent un souvenir historique.

Celle de *Sainte-Anne* est l'église paroissiale; on y arrive de la rue de Saint-Michel par une petite place et on y monte par une suite de degrés en pierre; l'église est vaste, construite sur un goût moderne, qui au premier abord peut plaire, mais on y reconnaît bientôt des défauts essentiels d'architecture. On y fait remarquer une statue presque colossale en marbre du bienheureux *Amédée de Savoie*, ouvrage du sculpteur Galassi de Cagliari, à qui l'on doit plusieurs autres statues.

L'église de *Saint-Michel*, en face de la rue de ce nom, appartenait au noviciat des Jésuites; elle est riche en marbres, y compris de belles colonnes torses en marbre

(1) Voyez troisième partie, premier vol. Géologie, chap. XII, pag. 481.

noir; on fait aussi remarquer, dans sa sacristie, quelques tableaux d'une certaine valeur, dont parle M. Valery. Le couvent, dans lequel cette église est en quelque sorte enclavée, servait d'hôpital militaire, mais il a été abandonné parce qu'il menaçait ruine.

Saint-Efisio. La petite église de *Saint-Efisio* se trouve derrière et non loin de la paroisse de Sainte-Anne; elle n'offre aucune particularité extérieure, sauf qu'on y voit incrustés dans le mur et près de terre, des boulets et autres projectiles *lancés*, comme dit Valery, *pendant six heures, avec autant de fureur que de maladresse, par les républicains français, en* 1793. Selon l'opinion populaire, l'insuccès de cette expédition (1) serait attribué à l'intervention du Saint protecteur de la ville, auquel l'église est dédiée; il aurait détourné de sa main et renvoyé à la flotte ennemie une partie des boulets qu'elle lançait. Mais le culte et la vénération que l'on a pour Saint-Efisio datent de bien plus loin, c'est-à-dire de l'époque de la grande peste de 1656; cela n'empêche pas que cette vénération ne soit devenue plus populaire depuis l'attaque et l'insuccès de l'amiral Truguet.

Prétendue prison du Saint. On fait voir, près de l'église, ce que dans l'opinion du peuple on nomme, je ne sais trop pourquoi, *la prison de Saint-Efisio;* car si ce saint personnage fut décapité à Nora, à 22 milles de Cagliari, il est peu probable que ce fût là sa prison; et cela d'autant moins que ce local avait certainement du temps des Romains une tout autre destination. Sa construction, ses soupiraux, ses murs revêtus de tous les côtés, même par-dessus, d'un ciment romain avec des fragments de poterie pilée, qu'on employait alors pour les réservoirs hydrauliques, ne laissent pas de doute sur son ancienne destination; c'était une espèce de ci-

(1) Voyez le chap. I de la première partie de ce *Voyage*, p. 73, et ce qui a été dit ci-dessus pag. 24.

terne, ou plutôt un lieu où l'on faisait passer et déposer l'eau.

Saint-Efisio était grec d'origine et général de Dioclétien; d'après sa légende, il aurait été décapité par ordre de cet empereur, aux portes de l'ancienne ville de *Nora*, dont les ruines existent près du *Cap Pula*, comme on le verra ci-après. C'est en effet parmi ces ruines que se trouve encore debout une petite église isolée, dédiée à ce Saint, de temps immémorial; et c'est là que depuis l'an 1657, c'est-à-dire un an après la grande peste, le simulacre du saint fait toutes les années une station de deux jours (le 2 et le 3 mai). Son départ de Cagliari et son retour donnent lieu à deux fêtes populaires qui ont un cachet tout particulier.

Le simulacre ou, pour mieux dire, la statue de Saint-Efisio, que l'on transporte en cette occasion, est celle qui pendant tout le reste de l'année est placée sur l'autel de l'église dont il s'agit; cette statue est en bois, de dimension plus petite que celle d'un homme de taille ordinaire; son exécution est médiocre et d'un goût espagnol du XV siècle. Le Saint est représenté debout, revêtu de sa cuirasse, la tête couverte d'un casque doré, surmonté de plumes blanches d'autruche; ses jambes sont chaussées d'espèces de bottines et il a sur ses épaules un manteau dans le genre espagnol; de façon que l'armure, l'habillement et la chaussure de ce saint personnage se rapprocheraient davantage des costumes de la fin du moyen-âge, que de ceux de l'époque romaine sous Dioclétien. Au reste, en coloriant à l'huile la statue dont il s'agit, on n'a pas manqué de donner trois coups de pinceau, avec de la couleur noire, sur la face de Saint-Efisio; car ce saint, comme nos élégants, qui veulent se donner un air martial, porte la fine moustache et la mouche sous les lèvres, dite *impériale*: il pose une main sur son cœur et tient de l'autre une palme, symbole de son martyre.

Jour de son voyage pour *Pula*.

Le premier jour de mai de chaque année, mais seulement à cette époque, cette statue est descendue de l'autel, pour être enfermée dans une caisse ou espèce de cage composée de vitraux assujettis par des chassis dorés; cette cage est ornée de banderoles et toute remplie de cœurs et d'autres objets en argent, qui sont les *ex-voto*, ou offrandes votives, faites au Saint par les dévots; on pose ensuite le tout sur un riche char à ressorts, fait tout exprès, doré et peint en bleu. Deux bœufs bien assortis, presque toujours d'un beau noir, choisis depuis plusieurs mois à l'avance, sont les heureux animaux destinés à traîner la précieuse image; nourris dans un local privilégié destiné à leur pâture, on les a tenus longtemps en repos pour les engraisser et pour les préparer à figurer plus convenablement dans cette fête. Au bout de leurs magnifiques cornes, bien effilées comme celles des individus de la véritable race bovine indigène, on enfile deux oranges; tandis qu'aux racines de ces cornes pendent des touffes de laine de mille couleurs, qui battent sur les joues de ces paisibles animaux; sur leur front brille une pièce de miroir encadrée de papier d'or et peint, tandis que leur cou est orné d'un riche collier garni de grelots, duquel pend une assez grosse sonnette: le poil lustré, la propreté irréprochable et l'embonpoint de ces bœufs sont les preuves palpables des soins tout particuliers, dont ils furent l'objet. Le conducteur de ce brillant attelage est naturellement paré ce jour-là de ses plus beaux habits.

Heure de son départ.

C'est dans cet attirail que, vers onze heures du jour fixé, l'image vénérée sort de sa demeure habituelle pour entreprendre son voyage annuel de quatre jours. Comme cette fonction attire un grand concours de peuple, même au lieu où l'on se rend, on a nécessairement dû pourvoir à la police et au maintien du bon ordre pendant tout le temps que dure cette fête populaire. A cet effet, les vice-rois nommaient un *Alter-nos*, qu'ils choisissaient

parmi les conseillers de la ville, auquel ils confiaient les pouvoirs les plus étendus, qui commençaient lorsque le Saint arrivait à la première station, non loin de la ville, et qui cessaient lorsqu'il revenait au même point, à son retour. Depuis la suppression de la charge de vice-roi, c'est la ville qui délègue à cet effet un de ses conseillers pour présider à la fête et en faire les honneurs.

Au signal donné par un coup de canon tout le monde se met en marche; du temps des miliciens, deux pelotons de cette arme bourgeoise à cheval précédaient et suivaient le convoi; les militaires, même les carabiniers ou les *chevau-légers* préposés au maintien de l'ordre public, étaient jadis exclus de cette fête, à laquelle les autorités civiles et militaires n'intervenaient que comme spectatrices. Depuis la suppression des anciens miliciens et celle de la garde nationale à cheval, qui les avait en quelque sorte remplacés, l'ordre de marche de ce cortége a un peu varié, par l'intervention de la force publique, c'est-à-dire, de l'arme des carabiniers de Sardaigne.

Le cortége est ouvert maintenant par quatre carabiniers à cheval; après eux vient un peloton de bourgeois également à cheval, appartenant à la confrérie du Saint, et ayant à leur tête le gardien de cette même compagnie. Ils sont en habit de ville bien soigné, avec la cravate blanche et des gants blancs ou jaunes; un d'eux porte l'oriflamme du Patron. Tous ces messieurs sont montés sur les plus beaux chevaux du pays, drapés de riches housses, ayant la crinière bien tressée, garnie de rubans, et la queue également ornée de nœuds en rubans de couleurs éclatantes; parmi ces personnes on voit figurer le chapelain de Saint-Efisio et d'autres ecclésiastiques, qui ce jour-là quittent leur prosaïque soutane noire pour revêtir un habit de voyage élégant; leurs bottes à la *Suwarow* bien cirées, garnies de riches éperons en argent massif, et l'élégante cravache qu'ils manient avec aisance, en

montant, en véritables écuyers, des chevaux fringants, donnent à cette cavalcade un cachet tout particulier; ce qui ne peut se trouver que dans un pays comme la Sardaigne, où la locomotion d'un lieu à un autre n'a pu être faite jusqu'ici qu'à cheval; cette particularité disparaîtra à mesure que se multiplieront les routes propres aux voitures et que les prêtres en profiteront.

Ex *Alter-nos*. Derrière ce premier escadron de bourgeois et d'ecclésiastiques, chevauchant de front sur un ou deux rangs, selon leur nombre, on voit paraître l'ex-*Alter-nos*, ou seul, ou accompagné de deux ou trois autres conseillers; il est également monté sur un superbe palefroi et il rend poliment à droite et à gauche les saluts que lui envoient les spectateurs en signe de souhaits d'un bon voyage. Ce personnage officiel, qui préside à la fête, est immédiatement suivi d'un fort détachement de carabiniers.

Char du Saint. Puis vient le char du Saint, qui commence par être entouré d'une quantité de dévots; ceux-ci récitent à haute voix des prières; c'est parmi eux à qui pourra se tenir plus près de la cage vitrée ou des bœufs; heureux ceux qui réussissent à les toucher du bout de leurs doigts pour se signer ensuite; cette manœuvre est faite en dépit des gardes civiques, qui maintenant marchent des deux côtés du Saint, bien plus pour lui faire honneur que pour faire la police du convoi.

Entourage du char. L'introduction dans cette cérémonie de ces sergents-de-ville, espèce d'amphybies, ni tout à fait militaires, ni tout à fait civils, est une innovation assez récente; cela n'avait pas lieu lorsque la fête conservait encore toute sa pureté et qu'elle était exclusivement populaire.

Syndic. Musiciens. Derrière le char vient le syndic (maire) de la ville avec plusieurs conseillers, devant lesquels est un chanoine de la cathédrale; après l'autorité municipale vient la masse du peuple; mais celle-ci est ordinairement précédée par un groupe de joueurs de *Lanueddas*, vêtus souvent de la

traditionnelle *mastruca* (1). Leurs joues sont enflées et de couleur de pourpre et leurs doigts se meuvent rapidement sur leurs triples flûtes, véritables *tibiae impares* des anciens. Ils jouent, en parfait *désaccord* entre eux, des airs d'église ou des pastorales au son nasillard, qui rappellent d'une manière frappante la musique des *pecorari* napolitains, également revêtus de peaux de mouton.

Ces musiciens sont suivis par la foule compacte des dévots; ce sont d'abord des hommes, presque tous venus des pays voisins et même de fort loin; chacun d'eux porte le costume caractéristique de son village, qu'un œil un peu exercé comme le mien, sait bientôt reconnaître et distinguer les uns des autres; puis viennent les femmes en bien plus grand nombre, qui forment à la fois la masse et la queue des dévots. Toutes ces femmes offrent le mélange le plus curieux des costumes de toutes les classes et de toutes les professions de la ville, mêlées avec ceux des villageoises de tous les pays; mais comme elles ne sont pas plus muettes que les hommes et bien s'en faut, leurs prières produisent un bourdonnement singulier; quelques-unes d'entre elles, guidées par leurs prêtres, disent des litanies, d'autres défilent moins bruyamment leurs chapelets; quelques-unes portent des cierges, quelques autres sont échevelées, enfin, il y en a même qui vont pieds nus tout exprès; cela dépend de leur plus ou moins grande dévotion au Saint, et des vœux faits, ou bien des pénitences imposées par les confesseurs. Foule des dévots.

Tel est le convoi, qu'une foule immense de peuple, que l'on peut sans exagération porter, ce jour-là, de 20 à 30 mille personnes, voit défiler dans les rues de *Stampace*, si grande est l'affluence de ceux qui y viennent du dehors. Cagliari présente en cette circonstance l'aspect le plus animé; Spectateurs.

(1) Voyez la première partie de ce *Voyage*, livre III, chap. IV, p. 210.

près du pont de la *Scaffa*, qui est le premier des huit ponts de la *Plaja* (1), par lesquels le Saint doit passer pour se rendre à sa destination, la scène prend un autre aspect; des centaines de barques, toutes pavoisées, ou du moins pourvues de pavillons variés, voguent sur la mer près de la plage, ou dans les eaux de l'étang voisin; toutes sont remplies de joyeuses compagnies d'hommes et de femmes, qui font retentir les airs de chansons et de joyeux accents; à l'approche du Saint les chants cessent, les têtes des hommes se découvrent, tous se mettent à genoux et se signent; mais à peine a-t-il dépassé le pont, que tout s'anime de nouveau.

Heure du dîner. Une fête populaire, qui a lieu entre onze heures du matin et midi, qui est précisément pour les Sardes des classes inférieures l'heure du repas, ne saurait être complète si tout ce joyeux monde était condamné à regagner à jeun son logis; aussi pendant que le convoi du Saint s'éloigne du pont, ceux qui ne le suivent pas plus loin, pensent sérieusement à leur diner. Les uns vont le chercher en ville, mais un grand nombre d'autres le prennent sur le lieu même et en plein air, en dépit du soleil de mai à cette latitude; et ils y procèdent, soit dans leurs propres embarcations, soit en les quittant momentanément, pour aller s'asseoir sur la grève ou sur le gazon, en autant de petits cercles : c'est alors que tous font joyeusement main basse sur d'amples provisions de bouche apportées tout exprès. Plus loin, on voit une grande quantité de *tracche* (2) ou chariots champêtres, transformés ce jour-là en voitures improvisées, qui ont conduit à la fête les femmes et les filles des nombreux

(1) Voyez pour la *Plaja* le premier vol. de la troisième partie de ce *Voyage*, chap. IX, p. 399.

(2) Voyez pour ces chars ce qui a été dit dans la première partie de ce *Voyage*, édition de 1839, livre III, chap. VII, page 271, note 1.

villageois accourus des pays d'alentour et même de localités assez éloignées: ces chariots chargés d'un triple rang de matelas et couverts d'étoffes blanches ou à carreaux de différentes couleurs (tirées pour la plupart des lits où ces pièces servent de couverture), sont tous parqués pêle-mêle à côté des grands amas de sel tiré de la saline voisine; ces véhicules recèlent des familles entières de ces paysans nomades, qui en attendant une heure moins chaude pour leur retour dans leurs foyers, y prennent également leur repas en commun, y font leur sieste, ou dansent le *ballo tondo*.

Pendant que toute cette joyeuse population se dispose de la sorte à bien passer le reste de la journée en plein air, le Saint arrive à la première maison que l'on rencontre sur la *Plaja*, après avoir passé le premier pont, à environ trois kilomètres du point de départ. Là on fait une halte, le simulacre est tiré de sa cage vitrée, on le met dans une caisse et celle-ci est placée vulgairement sur un chariot ordinaire; c'est dans ce véritable et complet *incognito*, que le Saint arrive le soir à *Orri*, maison de plaisance dont il sera fait mention ci-après, qui se trouve à moitié chemin entre Cagliari et les ruines de *Nora*. Là on passe la nuit et le lendemain on arrive à l'église de *Saint-Efisio*, où la cérémonie a déjà attiré beaucoup de monde et où sont déjà installés les cuisiniers de l'ex-*Alter-nos*, et de nombreux marchands de comestibles et de bonbons. Le jour suivant a lieu la fête sacrée dans l'église au milieu d'un grand nombre de fidèles, et ensuite le Saint est remis dans sa caisse de voyage, et il reprend modestement le chemin de Cagliari, en refaisant les mêmes étapes que les jours précédents.

Depuis que Cagliari possède, comme station militaire, un bateau à vapeur de la marine royale, et toutes les fois que l'arrivée du bateau à vapeur postal, qui séjourne deux jours dans le port à chaque voyage, coïncide pour ces séjours-là avec la fête de Saint-Efisio, on organise

presque toujours une course de plaisir, de la ville au cap de *Pula*, afin de procurer aux curieux le moyen d'assister à Cagliari au départ du Saint et de se rendre le lendemain au lieu de sa destination au moment où il y arrive. Ce trajet, qui n'est pas plus long de 15 milles marins en ligne droite, est l'affaire de deux heures de navigation à vapeur; aussi on peut partir le matin, voir arriver le convoi de Saint-Efisio à Pula, assister à la fête religieuse ou du moins à son commencement, et s'en retourner la nuit en ville, pour voir ensuite le retour du Saint le lendemain.

Retour du Saint. Je ne décrirai pas ce retour, car ce serait à peu près la répétition de ce qui a été dit pour l'allée; seulement, comme l'heure à laquelle la comitive arrive en ville est moins chaude que celle du départ et que la journée finit alors, les gens qui vont à la rencontre du Saint au pont de la *Scaffa*, sont quelquefois plus nombreux que ceux qui l'ont accompagné jusque là; mais en revanche toute cette foule est moins bruyante, sans doute parce que l'on a dîné depuis longtemps. Le Saint, arrivé à la maison où il avait fait sa première pause, est sorti de la caisse; il quitte l'incognito, pour être remis dans sa cage vitrée, posée sur son beau chariot et traînée par les bœufs qui avaient également attendu son retour au même endroit; alors, tout le cortége reprend processionnellement sa marche, toujours dans le même ordre qu'au départ; seulement, il arrive tard, et quelquefois à la nuit tombante; dans ce cas, aux flancs de la statue, on ajoute de grandes lanternes faites tout exprès, qui sont rangées des deux côtés du chariot. Les personnes qui désireront connaître les détails de la rentrée de Saint-Efisio, n'ont qu'à lire la description de M. Valery, qui n'avait point assisté à son départ: et pour prouver que sur cette description je suis tout à fait d'accord avec ce spirituel voyageur, qu'il me soit permis de reproduire les paroles avec lesquelles il finit son XLVI chapitre p. 157.

« Ces fêtes religieuses, populaires, immenses, dûes à « la dévotion, et qui ne coûtent rien à l'État, sont mille « fois plus gaies, plus vraies, plus pittoresques que tou« tes nos réjouissances administratives; là le peuple animé « par la foi, est acteur; il n'est dans nos foules que « spectateur et curieux... Les vieilles sociétés, à qui la « foi manque, n'ont pas de gaîté de cœur. Le *cœur n'est* « *gai que lorsqu'il croit encore à quelque chose.* Voilà le « secret des joies, des transports de la fête de saint « Efisio, à laquelle rien, même en Italie, ne m'a paru « comparable. » Paroles de M. Valery.

Dans la même église de *Saint-Efisio* on conserve une autre image en bois du même Martyr; elle est d'une dimension plus grande que celle qui fait le voyage de *Nora:* le Saint y est habillé d'une manière qui approche davantage du vrai costume guerrier romain. Cette statue pose sur un piédestal dans lequel entrent deux barres de bois, pour porter cette image en procession. Toutes les années ce simulacre est transporté dans la cathédrale, (si je ne me trompe pas) la seconde fête de Pâques, jour auquel on chantait de mon temps un *Te Deum*, en action de grâces pour la libération de la ville de l'attaque des Français en 1793; il était d'ailleurs assez naturel que le simulacre du saint personnage à l'intercession et au miracle duquel l'on attribue spécialement la dispersion de la flotte ennemie, fût présent à la cérémonie. Autre image de Saint-Efisio.

Pendant le gouvernement des vice-rois, le haut fonctionnaire revêtu de cette dignité intervenait solennellement à ce *Te Deum* avec tout son état-major, les juges de la *Royale Audience*, le corps municipal, et le corps universitaire, tous en grand costume. J'ai souvent assisté, soit d'office, soit comme simple spectateur, à cette cérémonie religieuse, qui sans doute flattait l'amour propre d'un peuple qui a été presque le seul de toute l'Europe chez lequel les armes républicaines ou impériales de France n'aient pas pénétré; mais quelquefois, moi qui suis étran- *Te Deum.*

ger à l'île par naissance, lorsque j'assistais à cette annuelle fonction, il m'est arrivé de demander à moi-même si ces *actions de grâces* n'auraient pas dû être plutôt changées en *lamentations;* car, si la Sardaigne fût restée, comme le Piémont, attachée pour quelques années à l'empire de celui qui a percé alors les routes du *Simplon* et du *Mont-Cenis* et qui a dicté le *Code Napoléon* à une grande partie de l'Europe, y aurait-elle, dans le fond, beaucoup perdu? L'abolition des fiefs et des dîmes, la construction de routes et tant d'autres avantages que les princes de Savoie ont procuré à l'île depuis leur restauration de 1814, auraient été depuis longtemps des faits accomplis.

Procession. Deuil.

On transporte encore la même statue de Saint-Efisio en d'autres occasions, par exemple, pour obtenir de la pluie lorsque les citernes sont sèches, ou pour toute autre grâce analogue: enfin, elle est solennellement portée en procession le jeudi et le vendredi saints, à la suite des groupes et de toutes les statues que l'on promène dans les rues et qui représentent les mystères de la passion de J. C. A ce propos, en ma qualité d'observateur, je ne dois pas oublier de noter qu'en ces jours, où l'église est en deuil, la statue de Saint-Efisio porte sur son casque doré des plumes noires d'autruche, que pour cette seule occasion on substitue aux blanches, et j'ajouterai que l'on pousse l'étiquette espagnole au point de garnir l'épée du Saint, qui est en argent, d'un crêpe pendant, comme le portent les militaires en signe de deuil.

Église de Saint-François.

L'église de Saint-François, desservie par les frères *claustrali*, passe pour une des plus anciennes de Cagliari; elle appartient, à ce qu'il paraît, à une ancienne abbaye de Bénédictins. Sa construction remonte au XIII siècle; comme beaucoup d'autres églises de cette époque, sa porte principale est ouverte sur un de ses flancs, qui est celui qui donne sur une petite place, à côté de la rue d'*Yenne*. Tout son intérieur, avec de simples arcs aigus,

couverts de planches, annonce une construction très-ancienne, mais ce qui n'est pas si ancien c'est une vaste et lourde tribune soutenue par trois piliers en pierre, et ornée de stucs, dans le genre espagnol qui trahit une époque plus récente; cette tribune fut faite lors du passage de Charles-Quint dans le port de Cagliari en 1535.

Le couvent des frères *claustrali*, qui est attigu à l'église, offre un péristyle remarquable; on y fait voir, ainsi que dans l'église, quelques vieilles peintures que l'on attribue à *Cimabue* ou à son école. Ces mêmes religieux possèdent une relique, qui passe pour être un fragment des habits sacerdotaux de saint Augustin: M. Valery, qui a examiné cette pièce avec soin, ayant cru y reconnaître un mélange de soie tissue, a voulu en déduire que cette espèce de taffetas devait appartenir à une époque beaucoup plus moderne que celle à laquelle on voudrait la faire remonter. N'ayant pas eu dans les mains cette étoffe, je ne saurais rien dire sur cette question, si toutefois il pouvait être prouvé que les étoffes dont se couvraient les évêques d'Afrique, du temps de ce saint prélat, ne dussent pas renfermer de la soie. Je dois cependant noter qu'une constante tradition a toujours désigné ces pièces comme les reliques authentiques des habits pontificaux de saint Augustin, et qu'il résulte d'un passage curieux, tiré d'un *palimpseste* récemment découvert, dont il va être question ci-après, que dans la lutte sanglante qui s'engagea à Cagliari, en 722, entre les Chrétiens et les Arabes, à l'occasion de l'enlèvement du corps du saint évêque d'Hippone, ses habits sacerdotaux restèrent au pouvoir des habitants de la ville, qui les cachèrent soigneusement pendant tout le temps que dura l'oppression des Musulmans.

Ceci me conduit naturellement à parler d'une petite église, qui n'est pas trop distante de là et qui faisait jadis partie du faubourg de *Lapola* (la Marina), dont elle n'a été séparée qu'à l'époque à laquelle les fortifications de la ville ont été étendues de ce côté. Mon collègue et ami le chevalier

Pierre Martini, a publié sur cette ancienne église une notice très-intéressante (1). Comme les bornes de ce volume ne me permettent pas de reproduire cette notice en entier, je vais me restreindre à en donner une courte analyse, qui suffira pour faire comprendre l'importance historique de ce travail.

Lieu où elle se trouve. L'église qui subsiste aujourd'hui, se trouve placée dans la partie de *Stampace* qui s'approche de la *Marina*, non loin du point où se tient aujourd'hui le marché des céréales. Il existait en ce lieu, du temps d'*Arquer*, qui en 1558 publia une carte topographique de Cagliari, une église avec un couvent d'*hermites de Saint-Augustin;* une ancienne description de cette église fait connaître qu'elle était construite en trois nefs et que sa porte était tournée vers le sud. Mais sous le règne de Philippe II, c'est-à-dire entre les années 1567 et 1587, on détruisit le couvent comme un ouvrage nuisible aux approches des nouvelles fortifications et on en construisit un nouveau aux frais de l'État, dans le quartier de la *Marina*, près de l'église de *Saint-Léonard*, qui fut refaite sur de meilleurs dessins, et qui est encore desservie par des frères augustins. Mais si le vieux couvent et son église disparurent alors, la tradition qui signalait cette localité comme celle où fut placé le corps de saint Augustin, subsiste toujours; c'est ainsi que la petite église plus récente fut construite sur l'emplacement de l'ancienne.

Sa façade. Je ne suivrai pas mon docte collègue dans la description détaillée de cette église, dont il donne le plan et la vue intérieure; je noterai cependant que sa façade actuelle fut changée assez récemment et qu'elle se trouve maintenant tournée vers l'est, tandis que dans son origine elle regardait vers l'ouest; ce changement fut motivé par des

(1) *Chiesuola ove fu deposto il corpo di S. Agostino in Cagliari.* (*Bullettino archeologico sardo, anno IV*, p. 19.)

constructions que l'on fit de ce côté tout contre l'église. M. Martini croit reconnaître, dans le crucifix en marbre qui surmonte la nouvelle façade, un ouvrage du IX siècle: au bas de ce Christ, c'est-à-dire au-dessus de la porte, on lit l'inscription suivante:

Per annos circiter ccxxi
Hoc sacro in loco
Mag. pris. Augustini exuviae
Conditae fuere.
Defecit corpus Saracenorum tirannide
Mansit tamen mirifica aqua
Ad infirmorum levamen
Siste
Et tanti patris loculum venerare viator.

L'intérieur de cette église est de forme gothique à arcs aigus; elle a dix mètres de longueur sur à peu près six de largeur; c'est là qu'existait jadis un très-beau tableau sur bois que l'on croit être du temps de *Giotto* et que M. Valery, p. 180, attribuerait à l'école de *Mantegna;* on l'a transporté dans l'église de *Saint-Léonard* indiquée ci-dessus et desservie par les successeurs des anciens hermites de Saint-Augustin; ceux-ci datent dans l'île de l'an 1400; le vieux tableau fut remplacé dans l'église dont il est question par une *toile* assez médiocre de l'école espagnole. Son intérieur.

D'un côté de l'église se trouve la sacristie, faite également à arcs aigus; de l'autre on voit un escalier par lequel on descend à la chapelle souterraine, qui occupe l'espace Sacristie et chapelle souterraine.

de l'église qui lui est superposée; elle prend le jour de celle-ci par un carrelage en bois. Au fond de cette chapelle souterraine se trouve un autel en marbre, qui porte la date de 1642; on lit également en ce lieu une inscription, avec des armoiries de la marquise de *Villacidro*, ayant la date de 1638.

Autel inférieur. Derrière l'autel inférieur, il existe un vide qui fut toujours l'objet spécial de la vénération des fidèles, soit parce qu'une tradition non interrompue indique ce vide comme le lieu où fut jadis placée la caisse qui renfermait le corps de saint Augustin, soit parce que l'eau qui paraît venir de la rue ou de la mer voisine, était regardée comme miraculeuse ainsi que l'indique l'inscription reproduite ci-dessus.

Reliques du Saint. M. Martini passe de la description de l'église, à l'histoire des reliques de saint Augustin apportées d'Afrique par saint Fulgence, son successeur dans l'évêché d'Hippone, lors qu'il fut relégué en Sardaigne, et il arrive ensuite à la prise de ces reliques par les Sarrasins et au rachat qui en fut fait par Luitprand, roi des Lombards, qui les fit transporter à Pavie. Je ne crois pas devoir le suivre dans tous ces récits: d'ailleurs, j'en ai parlé ci-dessus page 17; je me bornerai à dire que l'illustre historiographe de la Sardaigne sacrée, complète sa narration en s'appuyant sur le palimpseste dont il a été fait aussi mention ci-dessus, page 84. D'après ce document il résulterait que le rachat du corps de saint Augustin eut réellement lieu vers les années 720-722, comme le soupçonnait le savant Muratori; car c'est en 720, sous le règne de *Gialetus*, premier roi indigène, que l'île fut envahie par les Arabes qui l'occupèrent en partie. Il résulterait également de cette curieuse pièce (1), que le jour du départ de ces reliques fut un

(1) Martini, *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiastica di Sardegna*. Cagliari, 1858.

véritable jour de deuil pour les habitants de Cagliari et pour leur roi, qui avait ordonné que l'on s'opposât de vive force à leur enlèvement; mais ce fut en vain; à peine purent-ils sauver les habits sacerdotaux du saint prélat, par l'œuvre de trois individus, dont deux périrent dans la mêlée pendant l'accomplissement de cette pieuse entreprise.

Curieux détails.

La même chronique entre dans de curieux détails sur les épisodes qui accompagnèrent la négociation du rachat de ces reliques, faite entre les Arabes et les délégués du roi lombard; ceux-ci durent à deux reprises ajouter, d'abord deux livres d'or et huit d'argent au prix convenu, puis encore trois livres d'or et douze d'argent (1). Telle était d'un côté la sordide avidité des Musulmans, et de l'autre l'envie des délégués de posséder le précieux dépôt. Les premiers s'obligèrent par écrit à consigner les habits du Saint dans le cours de deux mois; ce qu'ils ne purent jamais exécuter, car les Sardes les avaient cachés. Les délégués lombards, de leur côté, à peine le contrat fut-il signé qu'ils prirent et portèrent les reliques sur leurs épaules jusqu'au vaisseau, et firent immédiatement voile vers l'Italie.

Commotion des Sardes.

La commotion fut grande alors dans la ville de Cagliari; les habitants et surtout les moines, se révoltèrent contre leurs oppresseurs; mais ils furent écrasés; sept religieux périrent dans la mêlée, plusieurs nobles citoyens furent emprisonnés; un grand nombre d'habitants prirent la fuite et se cachèrent dans les grottes, où ils passèrent les nuits et les jours à pleurer sur le sort de leur patrie; la seule consolation qui leur resta fut celle de posséder les habits de saint Augustin avec d'autres objets sacrés, qu'ils ca-

(1) ..... *recognoscemus: et vus adiongemus duas libras de auro et octo de argento: jam sofecit: Et Arades* (Arabes): *non, non, volumus alias tres libras de auro, et dodece de argento: quod illi refragrant: et post fecirent, nec habent quidquid contradicere.* Ibidem, p. 128.

chèrent dans des grottes; les habits dont il s'agit sont probablement ceux dont il a été question ci-dessus et sur l'antiquité desquels M. Valery a exprimé quelques doutes (1).

Cachette sous l'autel souterrain.

M. Martini termine sa notice en faisant observer que la structure du corps principal de la petite église dont il s'agit, pourrait être rapportée au XI ou au XII siècle; et il émet l'opinion qu'après les dévastations opérées par les Arabes et surtout après celles de *Musat*, qui eurent lieu à différentes reprises dans la première moitié du onzième siècle, on opéra la restauration des temples sacrés; et qu'il est probable que l'on ait pensé dès cette époque à restaurer et à arranger plus convenablement le local où, d'après une tradition constante, avait été déposé le corps de saint Augustin: mais il ajoute qu'à l'époque de la reconstruction de l'église sous Philippe II on aurait conservé intacte la partie de l'ancienne église qui correspondait précisément à celle qui renfermait les reliques et qui n'a cessé d'être indiquée, par la succession des générations des habitants de Cagliari, comme ayant réellement été consacrée à cet usage; ce que l'on peut également induire de la forme, des dimensions et de la place qu'occupe ce vide, qui, à part la tradition, semble n'avoir eu d'autre destination que celle de contenir une caisse funéraire.

Autres églises de *Stampace*.

Les autres églises de l'intérieur du quartier de *Stampace* sont: celle de l'*Annonciade*, de *Saint-Bernard*, de *Saint-Georges*, de *Sainte-Restitute*, de *Sainte-Marguerite*, de *Saint-Nicolas* et de *Sainte-Claire;* mais elles n'offrent rien de notable: hors des habitations, on en compte quatre autres. Celle de *N. D. du Mont Carmel*, attigue au couvent des religieux de cet ordre, est passablement belle; on y voit d'assez bonnes peintures sur bois, que l'on croit de l'école de Raphaël; cette église donne sur une place qui, pendant les huit jours que dure la fête, célébrée toutes les années

---

(1) Voyez ci-dessus, page 113.

en juillet, devient un vaste champ de foire, où sont mis en vente les objets les plus usuels d'un ménage domestique, et entre autres objets, de la terraille grossière indigène que l'on y apporte d'*Oristano* et des villages du *Campidano*, où l'on s'adonne à cette industrie.

Ces terrailles, mais surtout les cruches, que toutes les paysannes sardes savent si bien porter en équilibre sur leur tête, toutes les fois qu'elles viennent de la fontaine ou de la rivière, ont conservé les formes élancées et élégantes qu'ont celles que l'on déterre journellement des tombeaux des anciens peuples de l'île. On dirait qu'il y a eu jusqu'ici une loi pour conserver ces formes romaines et grecques dans toute leur pureté. Ceci me rappelle que pendant que j'étais *Commissaire royal extraordinaire dans l'île* en 1849, et que j'étais chargé des fonctions suprêmes, je reçus une pétition d'un fabriquant de ces poteries, qui invoquait de ma part la faculté de pouvoir donner à ses cruches une forme toute nouvelle; il s'appuyait à cet effet sur la liberté proclamée par le *Statuto*, *octroyé par le magnanime Charles-Albert*. On peut bien penser que je m'empressai de répondre à ce brave homme que le Statut lui permettait réellement (et moi aussi) de donner un libre essor à son génie et à son goût, non sans penser toutefois qu'il serait difficile que la terraille sortie de ses mains pût égaler en grâce et en élégance celle qu'une constante tradition, ou plutôt la routine, a conservée telle qu'elle se trouvait dans les beaux temps de Rome. Feu M. Alexandre Brongniart, directeur de la manufacture de *Sèvres*, m'ayant prié, il y a quelques années, de lui procurer des terrailles de Sardaigne pour les placer dans son beau musée de produits *céramiques* de tous les pays du globe, c'est à la foire du *Carmine* que j'ai choisi les cruches que j'ai eu l'honneur de lui remettre; peut-être ces pièces figureront-elles encore aujourd'hui dans cette curieuse collection où se trouvent réunis des objets qui, s'ils avaient la vie, seraient bien étonnés de se trouver ensemble.

Terrailles sardes.

Église Saint-Pierre.

Une autre église, placée hors du quartier de *Stampace*, est celle de *Saint-Pierre*, qui se trouve près des salines de ce nom, sur le bord du grand étang; elle est d'un goût très-ancien; elle date réellement du XIII siècle. Les évêques de Cagliari y officiaient à certaines époques, mais elle est aujourd'hui délaissée, et c'est l'église de la corporation des pêcheurs de l'étang.

Capucins.

Du côté opposé au quartier de *Stampace*, c'est-à-dire vers le nord, sur les deux tiers de la hauteur de la colline, et sous la promenade de *Buon-Cammino*, se trouve placé le couvent majeur des pères capucins de Cagliari, dont la construction remonte à l'an 1591. C'est un édifice bien bâti et surtout bien placé, comme le sont presque tous les couvents de cet ordre. « *Ces grandioses couvents de capucins* (dit M. Valery à propos de celui-ci) *étaient des dépôts de mendicité du moyen-âge, avec la discipline religieuse et la liberté nomade des individus; ne valaient-ils pas mille fois mieux que nos dépôts de vagabonds?* » (1). Ces capucins possèdent une pharmacie qui fournit de drogues tous les autres couvents de l'île.

Citerne et puits d'eau excellente.

Dans le jardin du couvent est une citerne antique bien conservée. Plusieurs personnes pensent que c'était un grand réservoir d'eau destinée aux *naumachies*, ou spectacles de combat naval, qui auraient eu lieu du temps des Romains dans l'amphithéâtre qui se trouve non loin du couvent et dont le plan de l'arène est réellement à un niveau inférieur à celui du fond de ce vaste réservoir. Comme la partie de cet amphithéâtre (2), qui regarde l'ouest, n'a pas été bien déblayée, je n'ai pu me procurer les données nécessaires pour appuyer ou pour combattre

---

(1) Valery, loc. cit., chap. LI, p. 185.

(2) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, chap. V, page 529, et la planche XXXVII, fig. 1 de l'atlas joint à cette même partie; il en sera également question ci-après.

cette opinion. Mais si cette immense citerne est maintenant à sec, l'eau et surtout la bonne eau, chose bien précieuse à Cagliari, ne fait pas défaut aux révérends pères. Leur puits, qui compte environ 30 mètres de profondeur, leur fournit l'eau la plus délicieuse de toute la ville; aussi, pendant le séjour de la cour à Cagliari, cette eau était mise à contribution pour la table royale. On croit généralement qu'au fond de ce puits se trouve une grande source qui coule entre les bancs d'argile, et on aurait des données pour penser que l'eau de cette même source va se perdre dans les eaux salées de l'étang, au lieu où surgit un jet d'eau douce connu des pêcheurs. J'ai dans le temps fait plusieurs recherches sur le fond de ce puits, pour me diriger dans un projet de sondage à la recherche de cette même eau en d'autres localités voisines, mais elles furent à peu près infructueuses; le fait est que l'eau des Capucins est la meilleure eau de source de Cagliari et des environs.

Le quartier de *Stampace*, qui s'allonge considérablement en se rétrécissant à son extrémité occidentale, ne devient plus qu'une espèce de faubourg formé de deux rangs de maisons, les unes à droite et les autres à gauche de la grande route; il finit par le rondeau dont il a été question ci-dessus, et qui se trouve à un kilomètre du commencement de cette même rue. Ce rondeau donne accès à une espèce de promenade ornée d'arbres qui bordent la grande route, pour la longueur de 300 mètres environ, au bout desquels commence le véritable faubourg de la ville, dit *Saint-Avendrace* et nommé également *Santa Tenera*.

Ce faubourg se compose presque exclusivement de petites habitations à un seul étage, qui se suivent sans interruption des deux côtés de la grande route royale; elles sont principalement habitées par les familles des pêcheurs de l'étang voisin, qui de jour vaquent à leur besogne, tandis que leurs femmes et leurs filles font les boulangères. Dans ces maisonnettes, les portes faisant presque

toutes l'office de fenêtres, laissent voir bien souvent les occupations de ces femmes qui, la plupart du temps, rangées en cercle près de la porte et même souvent dehors, agitent, en chantant, des tamis qu'elles meuvent en cadence; ces tamis sont remplis de blé qu'on épluche, ou de farine que l'on passe ainsi à travers l'étoffe de ces tamis; un peu plus loin, dans l'intérieur, se trouvent presque toujours le meuble et l'animal essentiels de la profession, c'est-à-dire la petite meule mue par le petit âne, que je ne décrirai plus, puisque j'en ai amplement parlé et j'en ai même donné un dessin dans la première partie de cet ouvrage (1). Je dois ajouter que presque toujours les parois de ces longues chambres sont bien blanchies et que rien n'égale l'élégante simplicité avec laquelle elles sont tenues; d'abord ce sont des douzaines de chaises rangées sur une ligne ou même deux de chaque côté du mur; à ces murs pendent plusieurs images et même des tableaux de saints; au milieu de la pièce on voit une longue table qui n'est guère plus élevée de 60 centimètres; elle sert à la fois à pétrir le pain et à prendre les repas: enfin au fond, on voit le lit de parade avec plusieurs matelas, garni de coussins de toutes les dimensions (2).

Églises du faubourg.

Les églises du faubourg de *Saint-Avendrace* sont au nombre de deux, dont une seule, dédiée au saint qui a donné son nom au faubourg, se trouve dans l'espace habité. L'église de *Saint-Paul*, mentionnée ci-dessus page 18, n'existe plus; elle se trouvait jadis près de la porte de ce nom dans le moyen-âge, lorsque la ville s'étendait de ce côté et où s'élevaient les anciens palais des juges, ainsi que les deux églises de *Sainte-Gilla* et de *Sainte-Cecilia*, dont il ne reste également plus de vestiges. L'autre église est celle des *Saints Simon et Jude*, qui se trouve dans l'*isolotto* de l'étang

(1) Édition de 1839, livre III, chap. V, p. 239.
(2) *Ibid.*, p. 237 et suivantes.

voisin, faisant face au faubourg, dont il est une dépendance.

L'unique curiosité que présente le faubourg de *Saint-Avendrace*, consiste dans les nombreux tombeaux romains creusés dans la colline et qui constituent la nécropole occidentale de l'ancienne ville romaine, dont les limites de ce côté sont par conséquent nettement indiquées. Quelques-unes de ces grottes funéraires ont été adaptées pour demeures à l'usage des vivants; elles sont occupées par les gens pauvres; les autres sont abandonnées, ouvertes et cachées en partie par les nombreuses plantes de *Cactus*, qui croissent spontanément en ce lieu.

Parmi ces monuments, le seul qui présente encore quelque intérêt, est celui qui se trouve tout à fait au niveau de la grande route et qui est connu dans le pays sous le nom de *Grotte de la vipère*, à cause de deux serpents sculptés dans son fronton. Cette tombe n'est plus dans son premier état d'intégrité; on a creusé depuis longtemps la roche en cet endroit pour en extraire de la pierre de taille, qui est de bonne qualité. Je puis dire, sans vouloir trop me vanter, que c'est moi qui ai arrêté, en 1822, la main destructive des entrepreneurs de la grande route royale; ils avaient déjà fait main basse sur une tombe voisine, qu'ils firent disparaître, et ils en auraient fait autant de l'autre, si je n'eusse pas alors fait intervenir l'autorité du vice-roi, pour empêcher sa complète destruction. La face du monument, tel qu'il est resté depuis lors, est représentée dans la figure 1re et 1bis de la planche XXXV de l'atlas de la seconde partie de ce Voyage. On voit qu'il manque à cette espèce de petit temple les quatre colonnes ménagées dans la roche, qui devaient être censées soutenir l'architrave, ainsi que toute la partie antérieure de l'entrée de la grotte, où probablement se trouvaient des escaliers.

Sur l'architrave est gravée l'inscription en honneur d'*Atilia Pomptilla Benedicta*. Le fronton offre en sculpture un triangle ayant trois rosaces; on y voit aussi deux serpents

et dans l'angle deux petits autels. Il n'existe plus dans l'intérieur que le plafond et toutes les parois latérales dans lesquelles sont creusés des *columbaria* et des places pour des cercueils. L'entrée de ce tombeau, faisant office de vestibule, est toute couverte d'inscriptions grecques et latines qui font le prix de ce monument.

Inscriptions grecques et latines.

Ces inscriptions ont déjà occupé plusieurs fois le monde savant. Muratori, Bonada, Burmann, Guarini, le père Stefanini, Mimaut et autres auteurs, les ont reproduites, mais toutes les versions qui en furent données par ces érudits m'ayant paru très-incomplètes et même très-fautives, j'ai pensé que, devant les insérer à mon tour dans la seconde partie de mon *Voyage*, destinée aux antiquités de l'île, que je publiai ensuite en 1840, je devais avant tout me procurer les moyens nécessaires pour bien étudier et bien lire toutes les lettres qui composent ces inscriptions; à cet effet, dans le courant de 1839, je fis dresser en ce lieu un grand échafaudage, qui me permit de me tenir debout et à mon aise au niveau des inscriptions; et après quelques journées de peines et de travail, je parvins à les calquer toutes, une à une, et je pus ainsi avoir exactement l'espace qui se trouve entre les lettres, afin de suppléer plus facilement à celles dont les traces ont disparu. Je me suis spécialement occupé à former un immense calque (1) de la grande inscription grecque qui dans le volume indiqué ci-dessus porte le n° 52, page 188. Les paroles ΝΑΡΚΙΣΣΩΙ et ΥΑΚΙΝΘΩΙ, dont je ne trouvais pas les correspondantes dans les versions latines, m'avaient surtout intrigué: j'apportai ce même calque à Paris, ainsi que ceux des autres inscriptions grecques de ce monument, et M. Le Bas, membre de l'Institut, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, voulut bien les étudier: ce savant m'a

(1) Il n'avait pas moins de trois mètres de long sur un et demi de hauteur.

remis bientôt après une précieuse interprétation de ces vers que je m'empressai d'insérer à la fin du volume sur les antiquités de l'île, page 270 et suivantes. C'est donc à cette seconde partie de mon *Voyage* que je renvoie les personnes qui peuvent s'intéresser à l'étude de la paléographie grecque de ce monument.

Renvoi à la seconde partie de ce voyage.

Je renvoie également le lecteur aux pages 486-88 du même ouvrage, pour toutes les inscriptions latines que l'on y trouve, telles que je les ai relevées en 1839. En les confrontant avec celles qui furent publiées précédemment, il lui sera facile de reconnaître que les peines que je me suis données pour en avoir de nouvelles copies, n'ont pas été tout à fait perdues. Je me bornerai à dire ici, que le nom de la personne en l'honneur de laquelle cette grotte funéraire a été spécialement dédiée, n'est pas FATILLA, comme le dit M. Mimaut et après lui M. Valery; mais ATILIA POMPTILLA; rien ne confirme l'opinion de ces deux écrivains, qui ont avancé sans aucun fondement, que ce tombeau fut celui de la femme de *Lucius Philippus*, que Sylla avait envoyé en Sardaigne pour en chasser les partisans de Marius. Je suis au contraire entièrement de l'avis de M. Le Bas, qui pense qu'indépendamment de la langue et du style de ces inscriptions, évidemment postérieurs à l'ère chrétienne, on ne saurait voir dans le *Philippe* dont il s'agit, c'est-à-dire dans le mari de *Pomptilla*, celui de ce nom qui fut préteur dans l'île sous Sylla. Comme le Philippe de ce monument se nommait *Cassius* et non *Lucius* et qu'il descendait immanquablement de la famille *Cassia*, M. Le Bas le regarderait plutôt comme un descendant de ce *Cassius Longinus*, célèbre jurisconsulte romain qui fut exilé en Sardaigne par Néron: il pense qu'il peut très-bien avoir conduit avec lui dans son exil son fils, *Cassius Philippus*, qui aurait été accompagné de sa femme *Atilia Pomptilla.* Celle-ci serait morte dans l'île après quarante-deux ans de mariage; *unum et viginti bis juncti viximus annos.* Cette femme était indubitablement née à Rome (*Urbs*), et

elle avait suivi son mari partout dans de graves circonstances.

Urbis alumna, graves casus hucusque secuta,
Conjugis infelicis Atilia cura Philippi.

Thème de toutes ces inscriptions.

Dans le fond, toutes les inscriptions de cette grotte sépulcrale roulent sur un même sujet, savoir, que Philippe étant près de mourir, sa femme offrit sa vie pour racheter la sienne; elle fut de suite exaucée et elle trépassa d'une mort paisible.

Protinus in placidam delabi visa quietem
Occidit, ô celeres in mala vota Dei!!

(Soudainement on la vit défaillir et mourir pacifiquement. Oh Dieux! que vous êtes prompts à exaucer de mauvais vœux!!)

Par qui ce tombeau fut érigé.

Le mari qui parle ainsi de la mort de son épouse chérie, exprime sa douleur de mille façons; mais c'est presque toujours le même sentiment qui domine. D'abord ce n'est pas *Philippe* qui a dû faire élever le monument dont il s'agit à sa femme *Pomptilla;* ce sont leurs fils et leurs déscendants, comme le prouve l'inscription principale placée sur la face du vestibule du tombeau au-dessus de la porte intérieure: cette inscription est en assez mauvais état et elle n'est pas toute lisible; M. Le Bas propose de la lire ainsi:

ATILIAE · L. F. POMPTILLAE · MAMMEAE · OPTIMAE. F.

ET · C. CASSIO · PHILIPPO · PARENTIBVS · SANCTIS.

L. ATILIVS · FELIX · CALATINVS · ET · M. ATILIVS · REGV

LVS · ET · CASSIVS · LIBERIS · POSTERISQVE · SVIS.

Voie romaine très-proche.

C'est donc là, non-seulement le tombeau de *Pomptilla*, mais celui de son mari, de leurs descendants et même

des affranchis (*Liberi*) de cette même famille; ces derniers l'élevèrent en souvenir d'un miracle qui devait avoir fait du bruit dans l'île. Ce monument avait extérieurement la forme et l'élégance d'un temple, et il se trouvait, comme il est aujourd'hui, tout contre la grande route.

Quod credis templum, quod forte viator adoras.

M. Le Bas pense en outre qu'à cette occasion, pour éter- L
niser plus sûrement et plus dignement la gloire de *Pomptilla*, on proposa une lutte poétique, à laquelle furent conviés tous les meilleurs poètes latins et grecs de l'île; c'est, dit-il, le seul moyen d'expliquer comment plusieurs inscriptions métriques, dont huit sont encore bien visibles, ayant toutes rapport au même fait, se lisent sur les parois de ce curieux édifice (1).

Quoique je doive me borner, pour toutes ces inscriptions, à renvoyer le lecteur à la seconde partie de ce *Voyage* publiée en 1840 (2), je pense devoir faire une exception en faveur de celle qui y porte le n° 52 *h*, pag. 488; car elle fut l'objet des principales études de M. Le Bas, qui en a donné une restauration dans sa notice, insérée à la fin du même volume, page 577. Je me suis d'autant plus déterminé à en agir ainsi, que le grec, et surtout les inscriptions métriques en cette langue, sont moins à la portée des lecteurs que n'est la langue latine, qui a été adoptée dans ce monument pour presque toutes les autres inscriptions: et surtout parce que la même pensée, qui domine dans celles-ci, est exprimée dans les vers grecs d'une manière plus sublime et plus touchante. Voici la traduction du savant académicien français:

« Que tes cendres, ô Pomptilla, fécondées par la rosée, « se transforment en lys et en un vert feuillage où bril-

---

(1) *Ibidem*, p. 584.
(2) *Ibid.*, livre III, chap. I, p. 486 et suivantes.

« leront la rose, le safran parfumé et l'impérissable ama-
« rante: Puisses-tu devenir à nos yeux la fleur de la blanche
« primevère, afin que, à l'égal de Narcisse et d'Hyacinthe,
« cet objet de larmes éternelles, une fleur transmette ton
« nom aux générations à venir. Lorsque Philippe sentait
« déjà son âme abandonner son enveloppe mortelle, et que
« déjà ses lèvres s'approchaient du Léthé, tu te sacrifias,
« ô Pomptilla, pour un époux expirant, et rachetas sa vie
« au prix de ta mort. Ainsi un Dieu a rompu cette douce
« union; mais si Pomptilla s'est dévouée pour racheter un
« époux chéri, Philippe, vivant à regret, demande avec
« ardeur de réunir bientôt son âme à celle de la plus tendre
« des épouses. »

Observations de M. Le Bas.

M. Le Bas fait observer que les fleurs énumérées dans cette inscription étaient en grande faveur chez les anciens; peut-être (dit-il), en les citant, l'auteur de ces vers n'a-t-il eu d'autre intention que de réunir les fleurs les plus agréables pour en orner, par une gracieuse métamorphose, la tombe d'une épouse dévouée; cependant (il ajoute); « on
« ne saurait se dissimuler que la plupart de ces fleurs ont
« un caractère funéraire. Ainsi, le lys était une fleur qu'on
« jetait sur les tombeaux; la rose rappelait la triste fin
« d'Adonis; le safran, l'amant de Smilax, mort victime de
« son amour sans espoir, et changé en la fleur qui porte
« son nom; au narcisse se rattachait aussi une idée de
« mort et de métamorphose; et à l'hyacinthe, comme dit
« Pline, la tradition d'une double mort; enfin à l'amarante,
« une idée d'immortalité. . ... »

Bornes imposées à ce volume.

Telles sont les particularités principales que renferme ce tombeau remarquable et que les bornes que je me suis imposées dans ce volume ne me permettent pas de reproduire plus en détail; c'est pourquoi je renvoie les personnes auxquelles cet article paraîtra trop superficiel, à la description et à la figure que j'ai donnée du monument dans la seconde partie de cet Ouvrage, et surtout à la figure 1 et 1bis de la planche XXXV citée ci-dessus.

Toutes les innombrables grottes, dont le versant occidental de la colline qui domine le bourg de Saint-Avendrace est percé, sont dégradées, surtout à l'intérieur; leurs portes où se trouvaient les inscriptions ont aussi beaucoup souffert; c'est ce qui a fait dire à M. Valery, *que jamais la mort n'a paru aussi muette.* Je dois cependant citer une des inscriptions de ces grottes, qui fut jadis reproduite d'une manière inexacte par *Muratori* (1), et qui finit par une pensée que l'on s'étonne presque de trouver devant la tombe d'un payen. Autres grottes voisines.

C. RUBELLIVS · CLYTVS
MARCIAE · L. F. HELIADI
CASSIAE · SVLPICIAE · C. F. CRASSILLAE
CONIVGIBVS · CARISSIMIS
POSTERISQVE · SVIS
QVI · LEGIS · HVNC · TITVLVM · MORTALEM
TE · ESSE · MEMENTO.

(*O toi qui liras ces lignes, elles te rappelleront que tu es un mortel !!*)

Du même côté de la colline, mais beaucoup plus au SE, tout près du couvent des capucins, on trouve la seconde antiquité romaine un peu remarquable qui soit en quelque sorte dépendante du quartier de *Stampace:* je veux parler des restes, encore biens visibles, de l'amphithéâtre romain. On lira la description de ce monument dans la seconde partie de ce *Voyage* (livre III, chap. V, page 529), et on en trouvera une coupe et un plan dans la planche XXXVII Amphithéâtre romain.

(1) *Antiq. ital.* vol. 3, a. MCCCXCVI.

de l'atlas joint à cette même partie; c'est pourquoi je ne pense pas devoir la décrire de nouveau. Cet amphithéâtre fut presque tout creusé dans la roche tendre, où les divers degrés et les vomitoires sont ménagés dans la pierre; il occupe les deux côtés d'un grand ravin qui regarde la plaine, ce qui fait que là où la roche faisait défaut, on a suppléé par de la maçonnerie. L'arène compte 47 mètres dans son plus long diamètre, sur 30 de largeur: on trouve des traces de gradins jusque vers le sommet de la colline, ce qui dénote une ampleur énorme dans la partie supérieure de l'amphithéâtre; au point qu'il pouvait facilement contenir plus de vingt mille spectateurs: on voit les trous où l'on plantait les tiges ou bâtons qui devaient soutenir le *velabrum*, et du côté des capucins, on lit sur un degré quatre ou cinq initiales en grosses lettres romaines. Ces lettres C. N. P. F. V. F , qu'il est bien difficile d'interpréter d'une manière un peu satisfaisante, sont probablement la cause qui a fait croire à un ancien auteur sarde, dont je citerai ailleurs le passage (1), que cet amphithéâtre fut bâti par *Cneus Pompeius*. Il est bon de se rappeler que le premier amphithéâtre romain fixe, c'est-à-dire bâti solidement en pierre, ou taillé dans le roc, fut celui que Statilius Saurus fit construire à Rome du temps d'Auguste sur l'actuel *Monte Citorio*, où on en trouve encore des restes. Or, cette époque est postérieure à celle de Pompée qui, par conséquent, ne peut pas avoir fait faire celui de Cagliari.

Animaux féroces. Naumachies.

Au niveau de l'arène on voit des souterrains creusés aussi dans la pierre vive, où se trouvent des espèces d'anneaux, également ménagés dans leurs parois; ces anneaux ont servi fort probablement à attacher les animaux féroces que l'on lançait dans l'arène voisine. Il est aussi possible que dans cette arène on représentât des combats de mer, ou *Naumachies:* dans ce cas l'eau nécessaire à ce

(1) Voyez ci-après à propos de l'ancienne ville de *Nora*.

genre de spectacle pourrait bien avoir été tirée de l'immense citerne voisine, qui se trouve dans le couvent des capucins, dont il a été fait mention ci-dessus.

Avant de quitter le quartier de *Stampace*, je vais passer d'un ancien monument en ruine à un monument voisin, qui peut-être n'est pas encore entièrement achevé, quoique sa première construction remonte déjà à une vingtaine d'années. Je veux parler de l'hôpital civil qui se trouve presque au bas de l'amphithéâtre romain, et qui présente son front au château, en face de la tour de l'éléphant, dont il n'est séparé que par un petit vallon. Ce bâtiment est dû au même architecte qui a construit le théâtre civique, le chevalier Gaétan Cima, et qui a gratuitement continué la direction des travaux jusqu'en 1857. Cette construction fut faite aux frais du municipe, aidé par des largesses particulières; je crois qu'il n'est achevé qu'en partie, faute de fonds nécessaires. Ce n'est que tout récemment qu'on vient de l'occuper et d'y transporter les malades, non-seulement du vieil hôpital, mais aussi de l'hôpital militaire qui menaçait ruine.

Le quartier de *Villanova* est séparé de la marine et du château par le chemin couvert et les glacis de l'ancienne fortification de la ville; c'est pourquoi il peut à bon droit être regardé comme un faubourg. Il est tout en plaine et se trouve au pied oriental du château avec lequel il communique par la porte de *Villanova* et par celle de *Saint-Pancrace*, ou plutôt celle d'*Aspremont*. Ce faubourg se prolonge fort au loin vers le nord jusqu'au lieu dit *Is Stelladas* où commence le chemin de *Pirri*. Cette partie de Cagliari est absolument ouverte. Sa rue principale, dite *de is argiolas* (des aires à battre le blé), part d'en face de la porte de Villanova et se dirige vers le village de *Quarto;* les autres, au nombre de quatre, vont du sud au nord parallèlement entre elles. Celle qui est la plus voisine du château n'a pas moins de 1200 mètres de long.

Le nom de ce faubourg commence à paraître dans l'his-

toire de l'île vers le commencement de l'occupation des Aragonais. Cependant on a des données pour croire que la ville romaine s'étendait aussi dans cette plaine. C'est fort probablement à cause du quartier romain qui s'y trouvait, que la ville, prise dans son ensemble, eut dans son nom une désinence au pluriel; c'est-à-dire qu'elle prit les noms de *Karales*, *Karalibus*, qui ont été employés dans les inscriptions et par certains auteurs anciens.

Ses places. Son état actuel. Il n'y a, à proprement parler, à *Villanova*, que deux places, même très-petites, celle de *Saint-Jacques* et celle de *Saint-Dominique*. En général, les maisons de ce faubourg sont en complète décadence; plusieurs d'entre elles ne sont que des masures, d'autres tombent en ruine. Cet état de choses semble s'expliquer par la tendance de cette population à se porter de préférence dans les quartiers de la marine ou de Stampace, où se font les principales affaires commerciales, et d'où l'on peut communiquer plus facilement et plus directement avec les routes qui conduisent dans l'intérieur de l'île.

Églises. Les églises de *Villanova* sont au nombre de treize: sept dans la partie habitée et six au dehors. Les premières sont: *Saint-Jacques*, paroisse; *Saint-Dominique*, avec son couvent; *Saint-Maur*, noviciat des frères Mineurs; *Saint-Jean*, avec sa confrérie; *Saint-Cesello* et les deux oratoires dits du *Christ* et de la *Vierge du suffrage*. Ces édifices n'ont rien de remarquable, hormis quelques tableaux, parmi lesquels on cite un crucifix très-ancien de l'église de *Saint-Jacques*. Quant au tableau sur bois dont parle M. Valery, page 177, représentant un crucifiement où figurait le portrait de Dante, cette pièce n'existe plus à Cagliari; sitôt après la loi de 1855 relative à la suppression des couvents, les religieux de Saint-Dominique s'empressèrent de vendre ce tableau à un spéculateur, qui préféra son propre profit au sentiment patriotique de conserver un beau tableau à son pays; en effet il fut vendu à l'étranger.

Églises extérieures. Les autres églises qui dépendent de *Villanova*, mais

qui sont éparses au dehors, sont: *Saint-Roch*, *Saint-Benoit*, noviciat des capucins, *Saint-Lucifer*, *Saints Côme et Damien*, *Notre-Dame-de-Bonaria* et *Saint-Barthélemy*.

Saint-Lucifer est sans contredit l'église la plus importante de celles indiquées ci-dessus. C'est une vaste construction de l'an 1646; elle fut faite aux frais de la ville de Cagliari, sur l'emplacement de l'ancienne église de ce nom; elle est en ce moment en assez mauvais état. Le couvent adjacent a servi jadis pour les études; il appartenait alors aux Dominicains; ceux-ci le quittèrent en 1769. Il fut donné aux Trinitaires, abolis ensuite en 1803. Depuis 1827, ce bâtiment est devenu l'hospice des orphelins mâles qui y apprennent un métier; c'est de là que lui est venu le nom d'*Orfanotrofio* qu'il porte aujourd'hui.

Ce qui donne de l'importance à l'église dont il s'agit, c'est sans contredit la renommée du saint prélat auquel elle est dédiée, et surtout aux différentes versions qui coururent dans le temps sur sa sainteté plus ou moins contestée; ce qui a fait naître plusieurs controverses entre les membres de l'église sarde. Je me garderai bien d'entamer ici une semblable question, mais je dois relever une erreur échappée à M. Valery. Celui-ci, en parlant de la fin de ces déplorables disputes, dit qu'elles cessèrent en 1803, sous le pontificat de Pie VII, d'après les instances du vice-roi Charles-Félix (1). Cet érudit voyageur confond les reliques d'un *Lucifer martyr*, trouvées probablement dans les catacombes de Rome, apportées de cette ville par le prince en question, et déposées maintenant dans l'église du *Monte* du château, avec celles qui furent découvertes en 1623 dans le souterrain de l'ancienne église de Saint-Lucifer, sur l'emplacement de celle dont il est maintenant question, et qui appartenaient réellement à ce fameux Tertullien sarde, comme l'appelle M. Va-

---

(1) *Voyage en Sardaigne*, p. 178.

lery (1). Les disputes qui eurent lieu sur la sainteté de ce prélat, surtout entre les archevêques de Cagliari et de Sassari, furent tronquées par le pape Urbain VIII; ce pontife fit paraître une décision, le 20 juillet 1614, pour mettre fin à ces rivalités déplorables qui divisèrent même les habitants de l'île, du cap supérieur et du cap inférieur.

Médaille.

Quant à la médaille dédiée à saint Lucifer, ou plutôt au jeton, qui a fait du bruit dans le temps, représentant d'un côté un cercle entouré de roses, au centre duquel est écrit *B. Lucifer S*, et qui porte sur son revers un aigle aux ailes déployées, avec la légende *Felix calar*, il est plus prudent de s'en rapporter au jugement de *Papebroch* et à celui de feu le baron *Vernazza* de Turin. Le premier déclara cette pièce frappée à peu près de son temps, le second conjectura qu'elle fut faite à Rome pendant que l'on débattait la sainteté de *Lucifer*, afin de prouver l'ancienne vénération que les habitants de Cagliari portaient à leur célèbre compatriote (2).

Saints Côme et Damien. Ancienne basilique de Saint-Saturnin.

L'église des *Saints Côme et Damien* (3) se trouve tout près de celle de *Saint-Lucifer*, vers le SE; elle fut en grande partie construite sur l'emplacement de l'ancienne basilique de *Saint-Saturnin*, dont certains auteurs voudraient faire remonter l'origine jusqu'au temps de Constantin. Ce qu'il y a de positif c'est que cette basilique existait déjà au commencement du VI siècle, c'est-à-dire en 516, lorsque *Fulgence*, évêque d'Afrique, relégué pour la seconde fois en Sardaigne

---

(1) Ces reliques sont déposées dans la chapelle de Saint-Lucifer du sanctuaire souterrain de la cathédrale de Cagliari, dont il a été fait mention ci-dessus, p. 59.

(2) Martini, *Stor. eccl.*, liv. II, p. 47-77.

(3) En réalité, cette église est toujours dédiée à *Saint-Saturnin*, mais on la connaît aujourd'hui sous le nom de *Saints Côme et Damien*, parce que depuis l'an 1631 elle fut donnée à une congrégation, sous le patronage de ces saints, composée d'abord de chirurgiens, auxquels se sont adjoints les médecins et les pharmaciens.

par le roi *Trasamond*, élevait en face de cette basilique (*juxta basilicam*) (1), un monastère. Le terrain, sur lequel il le bâtit, lui fut cédé par *Primase*, archevêque de Cagliari, et c'est dans ce couvent, construit à l'imitation de celui qu'il avait à *Ruspa*, sa résidence épiscopale africaine, qu'il s'enferma avec ses compagnons d'exil et de prières.

Dévastations des Sarrasins.

Il paraît que tous les édifices chrétiens qui se trouvaient par là furent plus ou moins profanés et détruits par les Sarrasins, dont les premières invasions eurent lieu sous le règne de *Gialetus* et sous celui de son fils *Théotus*, c'est-à-dire entre les années 722-730 environ. Une chronique récemment découverte, qui donne de curieux détails sur cette époque désastreuse, rapporte que les Musulmans avaient profané la basilique de Saint-Saturnin et la voisine église de Saint-Lucifer, mais qu'ils n'avaient pu les détruire entièrement à cause de la ténacité du ciment qui liait les matériaux dont elles étaient construites; car, dit cette chronique, ces édifices devaient avoir quatre siècles d'existence.

Réserve faite par l'auteur.

Je cite ces détails sans cependant leur donner trop d'importance, car je dois faire à leur égard une réserve: c'est que tout en regardant cet écrit comme le fruit d'une tradition positive, et peut-être tiré de notes ou de chroniques contemporaines, je le crois d'une date plus récente de plusieurs années que les événements dont il s'agit, car je me résous difficilement à croire qu'un historien ou un chroniqueur contemporain de ces destructions ait pu employer les noms de *bibliothèque* et de *livres* pour désigner les ouvrages qui périrent par le feu avec le monastère (2). Cela ne m'empêche pas d'admettre comme vé-

---

(1) Fara, *De Rebus Sardois, edente* A. Cibrario. Torino, 1835, p. 157.

(2) *..... et alia corpora Sanctorum profaniant* (Arabes). *Ecclesias quas romanseiit ad sole in Sancto Locefero et Baselecam de Sancto Saterno pro soledetate et antiquitate de quatuor seclis. Et omnia vasa sacra, nulla refragratione, et omne bonum exportant; et multa pe-*

ridique le fond de la narration; d'autant plus que celle-ci s'accorde avec ce que l'on trouve dans d'autres anciens écrits.

Autre document. Parmi ces écrits je citerai un fragment de l'histoire de l'île par le fameux Georges de Lacon, écrivain consciencieux et national du XI siècle, où l'on trouve le passage suivant: « In ultimis Ialeti temporibus Saraceni invaserunt « quasi totam civitatem Calleri, ex qua vendiderunt corpus « sancti Augustini legatis Luiprandi Lungubardorum re- « gis: quod corpus veneratum et adoratum a Sardis devote « per duo secula custodiebatur: quod fuit paulo ante mor- « tem Ialeti et ultimus dolor et causa mortis. Ialeto ita « decesso successit in regno ejus filius Theotus, qui post « multas guerras et dapna magna locum cessit Saracenis « magnis copiis roboratis. Saraceni propterea facti poten- « tes, quia Caralitani cum eorum Iudice Theoto et Epi- « scopo Felice, qui vite terminum gloriosum habuit in « guerra, cui successit Filipesus (1), ad speluncas fuge- « runt, devastarunt omnia edificia et mirabilia Callaris, « amphiteatrum et acqueducta que a loco vocato caput « acquarum extendebatur usque ad Callarim, cujus extant « vestigia prope sanctum Avendracem (2), et *cremarunt Mo-*

riunt et templum quod erat de Jove, et inter notabilia magna bibliteca ube erant molta acta de Sanctos martires.......... et duos libros de Sancto Locifero....... Martini, *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiastica di Sardegna.* Cagliari, 1858, p. 129.

(1) Ces faits sont confirmés en tout point par un fragment de mandement (*pastorale*), parvenu jusqu'à nous, d'un évêque de *Forum Trajani*, de l'an 740. Martini, *Pergamena d'Arborea illustrata.* Cagliari, 1846, p. 40.

(2) Ces mêmes traces de l'ancien aqueduc souterrain se trouvent comme au temps de Georges Lacon; elles passent presque sous les maisons qui bordent vers l'est la longue rue qui de *Stampace* va à *Saint-Avendrace* et à *Santa Tenera.* Je les ai parcourues à différentes reprises. Quant à la partie extérieure de ce même aqueduc, on croit en avoir trouvé les débris de *Decimo* à *Siliqua*, ce qui semblerait annoncer que l'eau principale était dérivée du fleuve *Sixerro.*

« *nasteria et loca Sancta, sed per miraculum Sancti Clementi* « *Episcopi non profanarunt depositum corporum Martirum* « *Sancti Saturni vel prope, que de traditione costanti et si-* « *gnis ibi creditur in Cristo dormire* (1). »

On commence à trouver de nouvelles données sur la basilique de Saint-Saturnin dans une ancienne écriture de Constantin, Juge de Cagliari, de l'an 1089. Ce prince faisait alors donation au monastère de *Saint-Victor*, fondé par Arzon, de l'ancienne église de Saint-Saturnin de Cagliari, pour y établir un couvent de Bénédictins. Par cette donation il dote ce monastère de huit églises, avec *toutes leurs terres, leurs vignes, forêts, serviteurs, servantes et animaux de toute sorte*, en se réservant la moitié de la dîme. — Un diplôme de Trogotor, Juge de Cagliari, de l'an 1112, fait en faveur de ce même monastère, indique qu'il était alors occupé par un prieur et sept religieux. — Le 1er avril 1119, l'église de Saint-Saturnin fut solennellement consacrée par Guillaume, archevêque de Cagliari, assisté par deux prélats, en présence du Juge Trogotor et de Pierre, cardinal de la sainte église, délégué à cet effet par le pape. Ce qui semble annoncer que cette église avait été rebâtie ou pour le moins qu'elle venait d'être restaurée. — Le 10 juin 1225 eut lieu une donation de Benotte de Massa et de son mari Trogotor, à laquelle assista comme témoin un Pierre, prieur de Saint-Saturnin. — En 1264, ou à peu près, les religieux de l'hôpital Alexandrin de Pise vinrent occuper de vive force le monastère de Saint-Saturnin. S'appuyant en cette circonstance sur la protection du gouvernement de leur pays et méprisant les injonctions et les fulminations de Rome, ils rassemblèrent des gens armés, et résistèrent par la force et de la manière la plus scandaleuse aux efforts de l'archevêque de Cagliari, qui voulait s'opposer à cet acte d'insubordination et d'usurpation.

(1) Martini, *Testo di due Codici d'Arborea*, loc. cit., p. 32.

Ornements tirés de cette basilique.

Je n'ai rien pu recueillir sur ce qui regarde cette église et son monastère, dans les temps postérieurs à ceux désignés ci-dessus; il paraît que ces édifices tombèrent de nouveau en ruine. C'est seulement lorsque la grande fureur et la rivalité municipale de trouver partout des reliques de saints martyrs s'empara des habitants de l'île, que l'histoire en fait de nouveau mention. Monseigneur Desquivel, archevêque de Cagliari, fit faire en 1614, dans l'église de Saint-Saturnin et ses environs, des fouilles qui amenèrent la découverte d'une infinité de tombeaux bien disposés entre eux, contenant des ossements humains renfermés les uns dans des sarcophages en marbre ornés de bas-reliefs, les autres dans des fosses en maçonnerie enduites de ciment. On ne douta pas alors que ces os ne fussent ceux d'autant de martyrs de la foi, puisque plusieurs des inscriptions trouvées sur leurs caisses portaient les deux lettres B. M., qu'on persistait à regarder comme les initiales de *Beatus Martyr*.

Authenticité de leur sainteté.

Je n'entrerai pas dans une question oiseuse sur le mérite de cette interprétation, ni sur l'assertion de feu le père *Tommaso Napoli*, qui dans ses *Note illustrate* (1) taxait de trop d'incrédulité le savant *Muratori*, pour avoir osé dire que ces deux lettres B. M. pouvaient aussi s'interpréter pour les initiales de *Bonae Memoriae*. Il donne pour preuve de la sainteté de ces reliques que, lorsqu'elles furent découvertes, toutes les cloches de la ville sonnèrent d'elles-mêmes, *suonarono da per se tutte le campane della città*. Je ne disserterai pas non plus sur l'authenticité de l'inscription que l'on dit avoir été découverte en ce lieu, et qui paraît avoir été faite à l'époque en question (2);

---

(1) *Note illustrate*, avec la date de Cagliari, 1814, mais imprimées, dit-on, à Naples en 1815.

(2) *Gloriosissima Divi Saturnini Basilica, Imperatoris Constantini jussu, et sumptibus Calari amplissime extructa, ubi ipsius sancti, et*

mais je ferai observer que, postérieurement au temps dont il s'agit, on a continué des fouilles, soit dans cette basilique, soit dans les localités voisines; je citerai entre autres celles qui furent exécutées par ordre du cardinal Trivulce, qui gouverna l'île de 1649 à 1651 comme vice-roi. Ce haut fonctionnaire ayant ordonné des recherches tout contre la basilique, on en retira des sarcophages en marbre (*in marmo finissimo*) ornés de bas-reliefs trouvés, disait-on, dans une catacombe remplie de petites chapelles, qui semble au contraire avoir été un tombeau romain avec des *Columbaria*. Il fit transporter ces objets à Milan, sa patrie, malgré l'opposition de l'archevêque de Cagliari d'alors, monseigneur *La Cabra*.

Fouilles plus récentes.

En 1817 on découvrit d'autres sarcophages en marbre et des tombeaux en maçonnerie avec des inscriptions qui portent des noms divers. C'est à propos de ces trouvailles que feu le chanoine D. Faustino Baille, frère du savant antiquaire, démontra, dans un écrit fait avec une saine critique et une modération bien louable, qu'il fallait désormais laisser de côté la prétention de vouloir prendre la présence des deux lettres B. M., que l'on trouve souvent sur ces inscriptions, pour une preuve du martyre du défunt sur le tombeau duquel elles sont placées; mais que les mots *Quievit in pace*, également trouvés dans quelques-unes de ces inscriptions, prouvent que les corps des personnes auxquelles elles se rapportent, sont morts dans la communion de l'église chrétienne (1).

San Bardilio.

En allant de l'église des *Saints Côme et Damien*, vers celle de *Bonaria*, qui se trouve sur le contrefort occidental de *Monreale*, on voit, au pied de la colline, du côté de Cagliari, des restes d'anciennes grottes sépulcrales romaines.

---

aliorum sanctorum corpora requiescunt. Esquerro, *Santuario de Caller*, lib. I, cap. I (Cossu, *Not. stor.*, p. 43).

(1) Martini, *Storia ecclesiastica*, loc. cit., vol. II, p. 351, note 2.

C'est tout près de là que se trouve une petite église maintenant non officiée. Jadis elle se nommait *Sancta Maria in Portus grottis*, par allusion aux grottes voisines; mais depuis quelques siècles elle a pris le nom de *San Bardirio* ou *Bardiliò*. Elle passe pour l'église la plus ancienne de Cagliari. Outre son nom actuel, elle porta aussi celui de la *Trinité*, pour avoir passé dans le XVI siècle sous l'administration des moines Trinitaires; mais ceux-ci furent transférés en 1769, comme il a été dit, au monastère de Saint-Lucifer. Depuis bien des années cette église n'est plus officiée; je l'ai connue tour à tour, ainsi que l'ancien couvent adjacent, caserne de préposés aux douanes, et puis de chevau-légers, et plus tard c'était l'hôpital des galériens; je l'ai vue même transformée en magasin de paille. Cette église, lorsqu'elle était appelée *Sancta Maria in Portus grottis*, servait de paroisse au bourg de *Bagnara*, dont le nom indique de prime abord qu'il était baigné par la mer; elle en est maintenant éloignée de plus de 300 mètres. On croit que c'est dans le couvent attigu à cette église qu'en 1263 l'archevêque *Frédéric Visconti* fut d'abord reçu, lorsqu'il débarqua pour sa fameuse visite pastorale, dont il a déjà été fait mention ci-dessus. Cette église, desservie dès l'an 1230 par les frères Mineurs de Saint-François, dépendait du *Dôme* de Pise.

Bourg de *Bagnara*.

Bagnara était le point le plus commerçant de Cagliari du temps de la domination des Pisans. Dans ce bourg il y avait une rue principale, dite *des Marchands*, avec de riches magasins; c'est là que siégeait le *camerlingue* du port, les consuls du commerce, les jurés, les courtiers et un certain nombre de porte-faix. C'est encore là que l'on apportait les principaux articles d'exportation, les céréales, les fromages, les laines brutes et ouvrées, y compris les métaux que l'on tirait de l'exploitation très-active des minières (1). Près de ce bourg devait se trouver à cette

(1) Ces notions sont extraites des notes de feu le chev. D. Louis

époque, et non loin de la mer, l'hôpital de Saint-Léonard de *Bagnara*, dépendant de l'hôpital de Saint-Léonard de *Pise*. M. Martini peneherait à croire que l'église de *Saint-Léonard* de la *marine*, dont il a été question ci-dessus, p. 31, appartenait à ce monastère (1).

L'arrivée des Aragonais et l'occupation qu'ils firent de ces lieux en 1324, changèrent bientôt la face des choses. Les Pisans ayant été forcés d'évacuer *Bagnara*, établirent leur point de débarquement dans le quartier de *Lapola*, et les Aragonais se fortifièrent sur la colline, qui depuis lors prit le nom de *Bonaria*. Le camp des vainqueurs devint en moins de six mois une ville peuplée de six mille hommes de guerre et la résidence des chefs suprêmes de l'île, qui dépendaient de la couronne d'Aragon. Ceux-ci, en désaccord entre eux, faillirent en venir aux mains en 1336; et *c'est alors que l'on vit* (dit M. Manno) (2) *dans la ville de Bonaria les étendards du roi courir l'un contre l'autre, et sans l'intervention des nationaux et d'autres personnes, les malheurs de la guerre civile auraient fait tort aux avantages de la guerre étrangère.*

Pendant quelque temps on continua à embarquer et débarquer les marchandises dans le port de *Bagnara* et à y percevoir des droits de douane, tandis que les points de la côte plus rapprochée de Cagliari étaient interdits à tout homme étranger à la couronne d'Aragon; de façon que les confins de cette dernière ville, pendant tout le temps qu'elle resta encore entre les mains des Pisans, ne s'étendaient à peine qu'au pied de la colline du château et de la marine. Mais les intérêts des populations, lorsqu'elles rentrent dans leur état normal, ne s'accommodent pas tou-

---

Baille, prises par lui dans les archives de Pise. Voyez V. Angius,

jours des localités imposées, qui ne sont pas en harmonie avec leurs besoins ou leurs habitudes; tôt ou tard on quitte les points qui n'ont été occupés que par circonstance, et c'est ce qui est arrivé. *Bonaria* ne fut jamais qu'un camp muré où s'établirent éventuellement ceux du pays qui pactisaient pour les vainqueurs; mais dès que l'île et surtout la ville de Cagliari furent soumises au nouveau régime, la rivalité entre la ville improvisée et celle établie depuis bien des siècles n'eut plus aucun but; la lutte qui les divisait, et que les circonstances seules avaient fait naître, ne fut dès lors plus égale. La population de *Bonaria* était donc destinée à n'avoir qu'une existence éphémère. A peine le château et le reste de la ville de Cagliari furent-ils soumis aux armes d'Aragon, que les habitants de *Bonaria* allèrent journellement accroître la population de ces localités. Le roi Jacques, en 1327, promit aux habitants de Cagliari que leur ville ne serait pas dépeuplée par ses ordres; il en agrandit les confins et concéda plusieurs faveurs, entre autres celles que les deux foires annuelles, qui avaient été instituées pour favoriser *Bonaria*, se tiendraient désormais à Cagliari, et que ce serait dans le port de cette dernière ville, et non plus dans l'autre (ci-devant de *Bagnara*), qu'on chargerait dorénavant les marchandises. Il favorisa les familles qui de *Bonaria* auraient voulu s'établir à *Lapola*. Enfin la ville de Cagliari reprit alors son ancienne condition, d'être de fait et de droit, la capitale de l'île, après la division qui en avait été faite plusieurs siècles auparavant en quatre judicats; tandis que *Bonaria*, privée de ses habitants, se couvrit de ruines et son port se remplit d'alluvions. Depuis lors tout ce côté de Cagliari devint une solitude, et l'on ne voit plus surgir aujourd'hui en ce lieu que l'église et le couvent dont il va être question.

Monastère de *Bonaria*. Le monastère de *Bonaria* date de l'an 1336, époque à laquelle le roi D. Pierre confirmait en faveur des religieux de *la Merci* la donation qui leur en avait été faite par

D. Alphonse. Ce monastère n'a rien de remarquable, hormis sa belle position et la pureté de l'air dont on y jouissait par le passé; ce qui lui a fait donner le nom qu'il porte depuis plus de 500 ans; mais cette salubrité tend journellement à décroître, à cause de l'envahissement successif de certaines lagunes qui se forment dans son voisinage. Elles sont surtout causées par un canal artificiel qui se prolonge dans la mer, dit *palafitta*, dont il sera question ci-après à propos des salines de la *Palma;* car il produit la stagnation de la mer dans une partie de cette côte. Si l'on n'y remédie promptement, il faudra bientôt changer le nom de *Bonaria* en celui de *Malaria*. La maladie a déjà commencé à se faire sentir depuis quelques années parmi les habitants du couvent.

Frères mercédaires.

Ces religieux appartenaient, comme il a été dit, à l'ordre de la *Merci*, institution excellente dans le temps où l'île était infestée par les attaques des Barbaresques; car c'est pour le rachat et le soulagement des captifs chrétiens que cet ordre fut établi par les papes, et c'est pour cela que ceux-ci lui accordèrent des faveurs toutes particulières. Mais ces *moines Bonariens* (comme les nommait un jour devant moi une dame française, qui certes n'avait pas la prétention au calembourg, ni envie de médire de ces religieux) se ressentirent de nos jours de l'oisiveté à laquelle ils ont été réduits, surtout depuis la conquête d'Alger et par ses conséquences. D'un autre côté, leur isolement et leur éloignement de la ville n'ont pas, à coup sûr, servi à resserrer les liens d'une discipline déjà très-relâchée.

Anciens vice-rois.

C'est dans le monastère de *Bonaria* que les vice-rois, et surtout ceux d'Espagne, allaient s'installer pendant quelques jours à leur arrivée ou à leur départ, car ces hauts fonctionnaires ne pouvaient, ni s'entretenir de leurs affaires, ni se parler en particulier à l'époque de leur permutation. On peut voir sur ce sujet ce qui a été dit dans la première partie de ce *Voyage* (édition de 1839, p. 283).

Église.

L'église date de l'année 1324, qui est celle de la fon-



dation de la ville de *Bonaria*, dont elle fut la paroisse. Elle occupe le flanc d'une autre grande église, commencée depuis longtemps dans des proportions qui n'étaient pas en harmonie avec les moyens de l'achever; aussi il n'y a que les murs à la hauteur du toit, il n'y a pas de voûtes, point de division intérieure ni de toiture, et dans son aire il n'y a que des pierres et un peu d'herbe; j'ai même l'idée qu'on y a établi un petit jardin.

Église. L'église fait corps avec le couvent; elle est très-fréquentée par les dévots, surtout dans les jours de samedi. L'objet de la principale vénération qu'elle renferme, c'est une statue en bois de la Vierge Marie avec l'enfant Jésus dans ses bras, réputée miraculeuse, venue, dit-on, par mer d'elle-même vers l'an 1370, dans une caisse très-lourde en noyer. On raconte des prodiges sur l'arrivée de cette caisse à la côte, tout près du couvent, et sur sa résistance aux efforts de ceux qui tentèrent de l'ouvrir ou de la porter ailleurs; tandis que deux religieux de l'ordre l'enlevèrent comme une plume. Alors seulement on put voir ce que cette caisse contenait, et on plaça la statue dans le lieu où elle se trouve aujourd'hui. C'est principalement les marins qui ont pour cette *Madone* une vénération toute particulière; ils ne manquent guère d'implorer sa protection à l'époque de leur départ, ou de lui rendre des actions de grâce après leur heureux retour. Les personnes de la ville qui lui sont dévotes, ont l'habitude de faire une neuvaine à cette Vierge, lorsqu'elles doivent s'embarquer pour le Continent. Le soir du samedi il y a un assez grand concours de fidèles le long du chemin qui de la ville va vers *Bonaria*.

Nacelle prodigieuse. Cette dévotion des marins me conduit naturellement à parler de la nacelle prétendue miraculeuse, que l'on ne manque pas de faire voir aux personnes qui visitent l'église; c'est un petit navire en ivoire, suspendu à la voûte du temple, ou plutôt à celle d'une arcade. D'après la légende, elle aurait été apportée par une pélerine inconnue, venue

de loin. On attribue à cette barque la propriété d'indiquer, non pas le vent qu'il fera, mais seulement le vent qui souffle dans le golfe, en tournant sa proue de ce côté. M. Valery ayant fait mention de cette nacelle (page 217), je n'ai pas cru devoir la passer sous silence. Je crois cependant inutile de m'étendre sur ce sujet et de chercher à expliquer physiquement ce prétendu miracle.

Squelette de femme.

Il me reste à parler d'un affreux squelette de femme, que l'on s'empresse de montrer à tous les étrangers, mais qui n'est rien en comparaison de ceux que l'on expose également aux yeux du public à *Monreale* de Palerme et en d'autres pays. Celui de *Bonaria* est le squelette d'une comtesse de *Villasor*, dite *Marie Pichinotti*, morte à l'âge de 30 ans et retirée de sa tombe lorsqu'on l'ouvrit pour y déposer le corps de son mari, plus heureux que le sien. « Ce cadavre, dit Valery, jeté dans une espèce de magasin « souterrain, ce sein de femme devenu noir, poudreux, « sonore, ces dents blanches sur une bouche ridée, dif- « forme, cette bouche qui avait souri, ces yeux desséchés « qui avaient eu de doux regards, ce cœur glacé qui avait « palpité, cette main aride qui avait été pressée avec ten- « dresse, l'indigne profanation de ce cadavre, tout cela me « causait une horreur profonde; je souhaitais à la noble « espagnole, au lieu de cette indécente publicité, l'asile, « les ténèbres et les vers de la tombe » (1).

Tombeau de Dominique Azuni.

Dominique Albert Azuni, savant jurisconsulte sarde et illustre historien de son pays, né à Sassari en 1749 et mort à Cagliari en 1827, a été mieux traité que la pauvre comtesse *Pichinotti*: il a trouvé dans cette même église de *Bonaria* l'asile paisible et honorable que n'a point eu la carcasse de la dame espagnole. Une élégante et longue inscription placée sur son tombeau, due à feu D. Louis Baille, énumère les titres que l'illustre défunt avait à la

(1) Valery, loc. cit., p. 219.

mémoire de ses compatriotes et à la reconnaissance des nations; car il est rangé parmi les auteurs les plus accrédités en matière de droit maritime (1).

Campo Santo. D'un cadavre indignement profané et d'un défunt honorablement enterré dans l'église de *Bonaria*, je vais passer au champ de repos des habitants de Cagliari, qui se trouve à deux pas de là; il est placé au pied occidental de la même colline, dans une plaine toute remplie de bouquets de palmiers et de haies de *cactus*, qui donnent à cette localité une physionomie africaine très-prononcée; ce qui est en parfaite harmonie avec la nudité de la roche blanchâtre du mont qui la domine. Ce *Campo santo* ne date que de l'an 1828, époque à laquelle on cessa à Cagliari d'enterrer les morts dans les caveaux des églises. C'est une enceinte rectangulaire, qui dans les dernières années avait près de 120 mètres de longueur sur 93 de largeur; mais on vient de la prolonger vers l'est sur le flanc de la colline. L'aire intérieure est partagée en différents compartiments destinés aux sépultures ordinaires; celles de luxe sont disposées contre le mur d'enceinte, sous des arcades bâties à cet effet, qui renferment ou doivent renfermer les mausolées et les préserver des injures de l'atmosphère. Mais ces tombeaux privilégiés sont encore en petit nombre, vu que ce champ de repos ne date que de trente années. Parmi les tombeaux particuliers, et même parmi ceux qui sont exposés en plein air dans les carrés communs, on compte quelques monuments remarquables, soit par leur prix artistique, soit par les pensées qu'ils expriment dans leurs inscriptions, ou dans les allégories, qui ressortent du génie ou de l'habileté du sculpteur.

Temple romain. Entre le *Campo santo* et la ville de Cagliari, ou plutôt

(1) Voyez sur *Azuni* un long article du *Dizionario biografico degli uomini illustri di Sardegna* par le chev. D. Pasquale Tola. Turin, 1837, p 100. Voyez ci-après, article *Sassari*.

au sud de *Villanova*, on voit surgir, dans un espace cultivé et à côté d'une maison rurale, les restes d'un monument romain, qui dénotent un ancien édifice circulaire, avec des traces de degrés extérieurs; on y a trouvé aussi les indices de quelques colonnes qui devaient décorer le *pronaos*. M. Valery compare ces ruines, quant à leur forme, avec celles du fameux temple de *Vesta* à Rome. Je n'oserais pas aller aussi loin, mais je m'associe à l'opinion des personnes qui regardent ces restes comme les indices d'un ancien édifice sacré, de forme circulaire.

Je ne puis quitter le quartier de *Villanova* sans faire mention d'un travail important d'utilité publique, qui a été entrepris pendant quelques années et dont il ne reste plus malheureusement aucune trace; je veux parler de l'essai infructueux du percement d'un puits artésien, fait il n'y a pas bien longtemps aux frais du Gouvernement et abandonné depuis, peut-être un peu trop légèrement. Puits foré de *S. Lucifero*.

Cette entreprise fut commencée, il y a 17 ans, par des ouvriers de *M. Mulot*, qui a attaché son nom au fameux percement du puits de *Grenelle*, près de Paris. M. Mulot fils vint pour quelque temps à Cagliari, appelé par feu mon ami, le chevalier François *Mameli*, ingénieur des mines de Sardaigne. Le lieu destiné à cette opération ne fut pas heureusement choisi, et si l'on m'eût consulté alors, je n'aurais point approuvé ce choix. C'est probablement à ce choix que l'on peut rapporter la malheureuse réussite d'une aussi importante opération, celle de faire voir aux habitants de Cagliari la merveille d'une fontaine surgissant du sol aride de leur territoire. Le lieu que l'on a choisi se trouve dans une espèce de cour, à côté du couvent de *Saint-Lucifer*. Le sol en ce point se trouve à 11 mètres au-dessus du niveau ordinaire de la mer. J'avais toujours pensé que pour un premier essai de percement à travers un terrain inconnu, il aurait toujours été plus sage de l'entreprendre le plus bas possible, c'est-à-dire dans un plan très-rapproché du niveau de la mer; car si les eaux Choix de l'emplacement.



que ce percement aurait pu apporter à la surface n'eussent dépassé que de très-peu ce niveau, elles auraient toujours pu jaillir et satisfaire au principal but que l'on se proposait, celui de fournir l'eau aux bâtiments.

Date du commencement du percement.

Le travail du forage fut commencé à la fin de l'an 1841, ou plutôt au commencement de 1842, et il fut définitivement abandonné par ordre du Gouvernement et d'après les plaintes faites à la tribune du Parlement, en décembre 1851. Dans l'intervalle de onze années, pendant lequel eut lieu la mort de mon regrettable ami M. Mameli, mort qui contribua puissamment au mauvais succès du forage, on reprit l'ouvrage plusieurs fois et l'on dut assez fréquemment perdre des mois entiers pour réparer aux différents accidents qui sont communs à toutes les entreprises de ce genre; ces accidents sont ordinairement produits par une pièce de la sonde restée dans la profondeur du trou, ou par les éboulements du sable, qui empêchent ou rendent difficile l'opération du tubage et l'isolement des eaux découvertes.

Coupe du terrain perforé.

Voici maintenant l'énumération de tous les terrains divers que la sonde a traversés et des différentes nappes d'eau qu'elle a découvertes. J'ai pensé qu'il est utile d'en tenir compte, pour le cas non improbable, que l'on veuille tenter une seconde opération sur des données moins incertaines que celles que l'on avait lorsqu'on a entrepris le travail dont il s'agit. Voici cette énumération.

	Épaisseur des bancs en mètres.
Terrain de transport, formé de terre et de galets	7. 00
Calcaire rouge-jaunâtre grossier, qui est peut-être mon terrain *Quaternaire* (1).	7. 60
A reporter ...	14. 60

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IX, page 351.

COUPE DU TERRAIN PERFORÉ.

		Épaisseur des bancs en mètres.
	Report ...	14. 60
	Sablons stratifiés	24. 30
	Argile et sablons	19. 30
	Argile	2. 70
	Sablons et argile	10. 00
	Sable et argile bleuâtre	9. 00
	Argile et sable	4. 37
	Grès calcaire un peu dur	6. 37
	Sable	4. 94
	Argile pyriteuse avec indice de lignite	1. 58
	Argile et sable	3. 75
	Idem	4. 87
	Sable, argile et lignite	10. 12
	Argile	3. 86
1	Première nappe d'eau, avec du sable	1. 04
	Argile et lignite	1. 82
2	Seconde nappe d'eau, avec sable et argile	3. 09
	Argile compacte	5. 50
	Argile et sable et petites couches d'argile blanche	2. 92
3	Argile endurcie, alternant avec de l'argile blanche, avec indices d'une troisième nappe d'eau	4. 07
	Argile et sable	1. 50
	Idem	1. 50
	Argile et sable	9. 00
	Argile pure	10. 00
	Argile et sable	15. 00
	Argile sablonneuse	4. 00
	Argile pure	4. 00
	Sable argileux	4. 00
	Argile	11. 00
4	Quatrième nappe d'eau, plus considérable, avec du sable	1. 00
	Grès avec des fines couches de sable	22. 00
5	Cinquième nappe d'eau, avec du sable	0. 50
6	Grès assez compacte, au bas duquel on a trouvé une sixième nappe d'eau avec du sable	74. 60
	Total de la profondeur ...	295. 70

Cessation du travail.

C'est à cette profondeur que l'on fit malheureusement arrêter les travaux à cause des difficultés qui se présentèrent pour tuber et pour isoler l'eau de cette sixième nappe, qui paraît être la plus abondante. Cette eau était cependant de bonne qualité et elle est arrivée, malgré les infiltrations des eaux supérieures et latérales, à la hauteur de 5 mètres 50 au dessus du niveau de la mer. Il ne s'agissait donc plus que de la bien isoler des eaux marines et saumâtres, pour que sa qualité fût meilleure et pour qu'elle pût être utilisée et dirigée dans toute la partie de la ville qui se trouve à un niveau inférieur; c'est surtout dans la Darse que cette eau douce aurait pu être très-utile; mais on s'est rebuté, surtout à cause de la grande quantité de sable que l'eau de cette dernière nappe apportait avec elle, et qui ne permettait pas de l'isoler complètement à cette profondeur, où le rétrécissement inévitable des tubes, ne laissait plus passer qu'une quantité minime de cette eau. Le peu de zèle de l'employé supérieur qui devait surveiller ce travail, l'effet du vin sarde sur les ouvriers étrangers qui dirigeaient les manœuvres, les clabauderies des Chambres sur une dépense dont on ne pouvait pas de Turin juger le mérite, tout concourut à faire entièrement cesser le forage, après une dépense de plus de 127 mille francs, faite dans le cours de onze années.

Avantages qu'il en reste.

Je suis cependant bien loin de penser que la connaissance que l'on a acquise par ce forage, des stratifications inférieures du sol de Cagliari, soit entièrement perdue; je pense au contraire qu'il vaut la peine qu'on s'en occupe de nouveau un jour, en choisissant un point plus convenable pour y faire monter cette sixième nappe d'eau qui était déjà parvenue à 5 mètres 50 c. au dessus du niveau de la mer. En pratiquant, par exemple, un nouveau sondage derrière la *Darse* ou sur la place du *Môle*, on y aurait infailliblement une fontaine jaillissante, de quatre mètres et plus sur le sol actuel de ces localités; les moyens

de forage sont maintenant bien plus perfectionnés et surtout bien plus simplifiés qu'ils ne l'étaient à l'époque à laquelle on commença le puits de *Saint-Lucifer;* on connaît maintenant la qualité et la succession des différentes couches du sol inférieur et je suis convaincu que l'appareil *Fauvelle*, qui a eu un grand succès dans des terrains analogues, y fonctionnerait parfaitement: la seule difficulté qu'il y aurait à forer un puits aussi près de la mer, ce serait celle d'isoler les bonnes eaux montantes de celles de la mer; mais si cette difficulté a été victorieusement vaincue à Venise, pourquoi ne le serait-elle pas dans la *Marina* de Cagliari? (1).

On voit que je borne la possibilité de la réussite d'un puits artésien à la seule partie inférieure de Cagliari; c'est que je ne vois l'opération possible qu'en ce point, d'après l'étude sérieuse que j'ai faite du sol de toute cette région, corroborée par les données fournies par le forage de *Saint-Lucifer*. Cela n'empêche pas que l'on doive s'occuper à fournir la ville d'eau potable d'une autre manière, si ses moyens pécuniaires le lui permettront: mais, comme les moyens que l'on propose sont très-dispendieux, et que l'entretien continuel d'un long siphon ou d'un canal de plusieurs kilomètres de longueur, est bien plus dispendieux que ne le serait maintenant le forement et l'entretien d'un puits à la *Marine*, qui est le point où le besoin d'eau pour les bâtiments se fait tous les jours sentir da-

(1) L'an 1848, pendant le premier blocus de Venise, où j'étais enfermé, j'ai eu occasion de constater l'utilité que les habitants tirèrent des différents puits artésiens pendant l'été; car les eaux du *Sile* et des autres lieux, qui fournissent ordinairement cette ville par le moyen de bateaux faits exprès, ne pouvaient plus arriver, ces lieux étant presque tous occupés par les Autrichiens. L'eau de ces puits avait été entièrement isolée, par le tubage, des eaux marines; on peut obtenir la même chose partout, si l'opération est faite avec soin.

vantage, je pense qu'en attendant des jours meilleurs, pour faire venir l'eau potable des monts voisins, il conviendrait toujours de faire un nouvel essai de forage dans les lieux indiqués ci-dessus et avec les moyens que fournissent maintenant des appareils plus simplifiés, plus parfaits et plus économiques.

Position importante du port de Cagliari.

Si la question de l'eau potable, autre que celle dont on se sert maintenant dans la ville de Cagliari, est une question de salubrité et de propreté pour ses habitants, elle est bien plus importante pour son port et j'ose dire que sous ce dernier aspect, c'est une question de vie ou de mort. Même en laissant de côté le percement de l'isthme de *Suez* (1), mais en tenant simplement compte de l'accroissement que prend tous les jours davantage le mouvement commercial de la Méditerranée, depuis la cessation de la piraterie, depuis que l'Orient se civilise de nouveau et que le commerce avec la Mer-Noire, avec la Syrie et l'Égypte a pris un nouvel essor, et enfin, depuis que l'île de Sardaigne est rattachée à toute l'Europe et à l'Afrique par son fil électrique sous-marin, qui fait de la station télégraphique de Cagliari une des plus importantes de la Méditerranée, le port de cette ville, déjà si bien favorisé par sa position géographique, par son ampleur et par la sûreté de sa rade, et même par l'orientation de l'ouverture de son golfe, acquiert de jour en jour plus de valeur.

Comme lieu de passage.

Ce n'est pas que je veuille dire par là que le commerce de la ville de Cagliari doive fleurir par la masse des marchandises qui pourraient y affluer; car je ne crois pas que, sauf que l'on crée en ce lieu un grand dépôt, (de grains par exemple), la quantité des denrées que l'on

(1) On peut lire ce que j'ai dit sur ce sujet dans la première partie de ce *Voyage*, chap. II, p. 98, note 2, où se trouve une espèce de prophétie que je faisais dans ma première édition de 1826, p. 89.

débarquerait dans le port de cette ville, ne surpasserait jamais de beaucoup celle qui est limitée par la consommation des habitants de l'île. Mais, si ce port ne sera pas destiné, comme l'espèrent les Cagliaritains, à être encombré de marchandises, il ne peut manquer d'être bien plus visité par les navigateurs de passage, qu'il ne l'est aujourd'hui, si ces navigateurs seront sûrs d'y trouver toutes les commodités qu'ils désirent et s'ils pourront facilement et à bon prix satisfaire à tous leurs besoins, bien plus que cela n'a lieu maintenant.

Auberge de la Méditerranée. Station télégraphique.

Si Vauban, en parlant du port de *Cherbourg*, si bien placé sur le grand canal qui sépare la France de l'Angleterre, a dit qu'il était destiné à devenir l'*Auberge de la Manche*, on peut en dire autant de celui de Cagliari, qui se trouve sur le passage obligé de tous les vaisseaux qui de l'ouest de la Méditerranée se dirigent vers le Levant. Mais c'est surtout aux navigateurs qui partent d'outre le détroit de Gibraltar et qui sont dirigés vers l'Orient, que cette station est extrêmement utile; et je suis certain qu'il n'y aurait pas un capitaine de navire, parti pour une pareille destination des bords de la Baltique, de la Hollande, de l'Angleterre et de la France occidentale, qui après une longue navigation, passant devant l'ouverture du golfe de Cagliari, placé tout à fait sur sa route, ne voudrait profiter de l'avantage de la station télégraphique de cette ville, pour communiquer avec ses parents et avec ses commettants; pour recevoir de leurs nouvelles et avoir des instructions. Il faut ne pas connaître le cœur humain et ne pas tenir compte de ce que souffre dans son âme, même sous l'écorce la plus grossière, un navigateur éloigné des siens et isolé depuis plusieurs jours, et pendant des mois entiers, pour ne pas être certain que si l'occasion de communiquer avec sa famille et d'en recevoir des nouvelles, sans sacrifier beaucoup de temps et sans s'écarter de sa route, lui était donnée, il n'en profiterait pas; mais cela ne pourra avoir lieu, sur une large échelle, que lorsque



cette *auberge*, cette *posada* de mer, se trouvera dans les conditions de celles de terre, qui sont établies sur les bords des grandes routes fréquentées, où le voyageur peut espérer de trouver ce qui l'engagerait à s'y arrêter; c'est-à-dire, bon lit, bonne table, bon gîte et bon accueil.

Ignorance des choses de Sardaigne.

On ne s'est jamais bien rendu compte, ni à Turin, ni à Gênes, de l'importance de la position du port de Cagliari, ni de celle qu'il peut acquérir, seulement comme lieu de passage. Ce qui le prouve d'abord ce sont les discours que l'on entend journellement dans les Chambres de la Capitale de l'État, qui dénotent souvent l'ignorance la plus complète, non-seulement sur ce qui regarde l'île de Sardaigne, mais sur des questions maritimes les plus simples; on peut dire aujourd'hui de quelques-uns de nos honorables représentants, ce qu'on disait il y a quelques années de certains ministres piémontais, *qu'ils ignoraient qu'il y eût une mer méditerranée.* A Gênes, quoique l'ignorance de l'existence de cette mer n'y soit pas possible, on trouve toujours un certain esprit mercantile de bas étage, esprit de rivalité, de jalousie, d'avidité mal entendue du monopole de commerce, qui fait que l'on n'a jamais, dans cette ville, apprécié les avantages que la Ligurie pourrait tirer de la réunion de la Sardaigne aux provinces sardes du Continent, opérée il y a 45 ans. Ce n'est pas ainsi que pensaient les Génois d'autrefois, lors qu'ils prodiguaient leur sang pour disputer la possession de cette île aux Pisans et aux Aragonais; ce n'est pas ainsi que pensaient de l'importance de Cagliari ces onze mille généreux Pisans, retenus prisonniers dans les casemates de Gênes après le combat de la *Meloria*, qui refusèrent tous leur liberté en échange du *Château Castro* (1). Si l'on compare l'importance que les Génois d'alors attachaient à cette possession, avec l'indifférence de leurs

(1) Voyez ci-dessus, p. 21.

déscendants en pareille matière, il est bon d'en rechercher la cause; c'est que dans les anciens temps les Génois, maîtres de la Mer Noire et de plusieurs points du Levant, voyaient dans la possession du port de Cagliari deux importances; une directe, l'autre indirecte; c'est-à-dire, celle de posséder un point très-favorable pour le commerce qu'ils faisaient à cette époque, et le désir que cette position ne fût pas dans les mains de leurs rivaux. La découverte de l'Amérique, qui détourna le commerce de l'orient vers l'occident, fit tomber en grande partie l'importance dont il vient d'être question; mais comme le commerce vers le Levant et la Mer Noire a maintenant repris et que tout annonce qu'il prendra journellement un plus grand développement, les mêmes raisons qui firent que les Génois d'autrefois apprécièrent l'importance de la possession du port et de la ville de Cagliari, se présentent de nos jours aux personnes clairvoyantes.

Besoins les plus urgents.

Parmi les besoins les plus urgents que ces personnes voudraient voir satisfaits le plus promptement possible, elles mettent en première ligne celui de se procurer l'eau potable en quantité suffisante pour pouvoir en fournir à tous les bâtiments qui se présenteraient dans le port; après ce besoin elles placent immédiatement la construction d'un bassin de radoub et de carénage. Ces deux besoins sont, à mon avis, bien plus urgents que plusieurs autres que l'on met en avant; c'est-à-dire celui d'un *dock*, d'une seconde darse ou bassin de déchargement, celui de grands magasins pour les marchandises et autres analogues, qui certainement sont bien désirables; mais, je le répète, à moins que l'on ne veuille établir à Cagliari un grand entrepôt de marchandises et surtout de grains, je ne crois pas que ces objets pussent être débarqués dans une proportion qui surpassât la limite imposée par la consommation faite par les habitants de l'île; tandis que, comme il s'agit, non d'opérations de commerce, mais de passage continuel de bâtiments, dont les capitaines viendraient

dans le port pour communiquer chez eux au moyen de la télégraphie éléctrique, ou bien qui viendraient à terre pour se réparer, il est urgent que ceux-ci trouvent au plus tôt dans ce port ce qui leur est nécessaire; et parmi ces nécessités, la plus grande, à mon avis, est celle de faire de l'eau pendant que le télégraphe travaille.

Eau en usage à Cagliari.

L'eau dont on fait usage dans la ville de Cagliari, depuis que les barbares ont détruit l'aqueduc romain, qui la conduisait de fort loin, est de deux sortes: celle de la pluie, que l'on recueille sur les terrasses ou sur les toits et que l'on fait passer dans des citernes, et celle que l'on puise à de grandes profondeurs sous la ville et surtout sous le Château. La première de ces eaux est celle qui sert à la boisson, au savonnage et à la cuisson des légumes; elle a un goût plus ou moins pur, selon la manière dont sont tenus, d'abord les toits où elle tombe, et ensuite les citernes où on la conserve. La seconde est plutôt réservée aux gros besoins des ménages; elle est un peu saumâtre, soit à cause des couches de terrain qu'elle traverse et qui sont en général des anciens dépôts marins, soit parce qu'on est parvenu difficilement à l'isoler parfaitement des infiltrations de l'eau de mer. Cossu, dans ses Notices historiques sur Cagliari (1), a consacré un chapitre aux puits d'eau de source qui y existaient de son temps; il en compte cinq, dont deux seulement livraient leur produit à la consommation ordinaire, et trois étaient murés et tenus en réserve pour les grandes sécheresses et les temps de siége.

Eau de source.

Ces puits sont très-profonds (2); l'eau y est apportée à la surface par des espèces de chapelets (*norie*), formés de vases en terre cuite attachés à deux longues cordes parallèles en *sparto*, qui se déroulent sur un cylindre, ou

(1) Loc. cit., p. 38.
(2) Il y en a qui dépassent 100 mètres de profondeur.

plutôt sur un tambour, mu par un cheval; mais ce mécanisme est dans l'enfance; et, outre le désavantage de ne pas pouvoir isoler complètement ces eaux de celles de la mer, il y a celui que les cordes de ces chapelets se pourrissent, et l'eau finit par être un peu trouble et par prendre un goût désagréable. Parmi les puits qui en ce moment fonctionnent davantage je citerai d'abord celui qu'on nomme la fontaine de *Saint-Pancrace;* il se trouve sous la place de ce nom et on y entre par une rue à côté; Cossu cite une inscription qu'on voyait de son temps et qui fait connaître que ce puits est l'ouvrage des Pisans. Tout près de là est la fontaine de *Sainte-Lucie*, qui, selon le même auteur, date de l'an 1450. Après ces deux sources souterraines, celle qui est la plus abondante et même la plus estimée, c'est celle dite de la *Vega*, près de *Palabanda*, hors de la ville, vers l'amphithéâtre romain; il existe un autre de ces puits sous le bastion de *Sainte-Catherine*, qu'on livre quelque fois au public dans certaines saisons; celui qui est sous le bastion *Saint-Remy*, et celui qui se trouve sous la *Piazzetta*, ne sont jamais ouverts, hormis dans les grands besoins: le dernier de ceux-ci date du règne de Philippe I, roi d'Espagne, c'est-à-dire de 1503. Dans la *Marina* on trouve quelques puits peu profonds, mais en général l'eau y est toujours un peu saumâtre, tandis que la meilleure eau de source est sans contredit celle des Capucins, dont il a été fait mention ci-dessus p. 121. En définitive, l'eau de toutes ces sources est moins saumâtre ou ne l'est pas du tout, à mesure que le lieu où on la puise est plus éloigné de la mer; ce qui semble prouver que les particules salines qu'elles renferment proviennent, bien moins des couches marneuses ou sablonneuses à travers lesquelles elles passent, que des eaux de la mer, que l'on peut empêcher de s'infiltrer avec plus ou moins de succès. C'est ce qui explique pourquoi l'eau des Capucins est toujours la meilleure parmi celles de source, car ce couvent est plus éloigné de la côte que les points indiqués ci-dessus.

Autres réservoirs.

Depuis quelques années, on a tiré tout le parti possible des anciennes casemates, pour en faire de grands réservoirs d'eau de pluie, entre autres, celle qui se trouve au pied du bastion *Saint-Remy*, sous le bastion du *Sperone*, et qui servait il n'y a pas longtemps de bagne intérieur aux galériens, et une autre, qui se trouve sous le bastion de *Sainte-Croix*. Mais le besoin d'eau se fait toujours sentir, car à peine les citernes et les fontaines mentionnées ci-dessus peuvent-elles suffire à la stricte consommation d'une ville de 31 mille âmes; il ne pleut plus à Cagliari depuis la fin d'avril, jusqu'en septembre bien avancé. La classe pauvre dépourvue de citernes, qui a plus besoin que les autres de laver ses hardes et son linge, est précisément celle qui doit toujours payer argent comptant l'eau qui lui est nécessaire pour tous les usages.

Bains de propreté. Voirie.

Je ne dois pas oublier de dire que, depuis une trentaine d'années, l'usage des bains de propreté a été introduit avec succès à Cagliari, où ils ont été établis dans le faubourg de *Villanova;* ces bains y sont propres et bien servis. C'est un des nombreux progrès dont j'ai été témoin depuis que j'ai mis le pied dans cette ville. Mais, puisque je parle de progrès, je dois indiquer, en passant, la disparition complète des nombreux tas séculaires de fumier que l'on rencontrait par-ci par-là dans différents points, même les plus habités de la ville et des faubourgs. Ces affreux foyers d'infection et ces monticules d'ordures, que l'on voyait jadis à côté d'un palais, ou d'un couvent, ont disparu depuis que l'on a organisé un service régulier de balayage et de voirie, depuis que des chariots destinés à cet effet parcourent toutes les rues à des heures fixes, et surtout depuis que les agriculteurs et les jardiniers de la banlieue ont connu la valeur et l'importance de fumer leurs champs et leurs jardins (1). Il ne reste maintenant à

---

(1) Il est de mon devoir d'ajouter que la ville possède mainte-

souhaiter en fait de salubrité publique qu'une surveillance plus efficace de la propreté des entrées des maisons, des cours intérieures, à la vérité très-rares, et des escaliers, qui auraient besoin d'un balayage complet et d'un lavage à fond; mais cette dernière opération ne peut pas trop aller d'accord avec la pénurie et la cherté de l'eau pour la classe de personnes qui habitent surtout les rez-de-chaussée obscurs et humides; c'est là un *ritornello* qui revient à chaque instant et que je crois devoir répéter et entonner à haute voix sur tous les tons.

Je dois cependant une réparation d'honneur au Municipe de Cagliari, qui a bien voulu m'honorer d'un diplôme de concitoyen lorsque j'ai quitté le Commandement militaire de l'île et qui tout récemment a pris l'initiative de deux grandes distinctions en ma faveur (1). Aussi je dois déclarer que ce n'est pas tout à fait aux oreilles des membres de cet illustre Corps que j'entends faire sonner sur tous les tons mon refrain, sur le besoin d'eau que je n'ai cessé de signaler. Depuis plusieurs années on a fait projets sur projets, invitations sur invitations aux architectes et aux spéculateurs, programmes sur programmes, pour faire arriver d'autre eau potable, en la tirant des monts plus ou moins éloignés.

Comme je suis à peu près au courant de toutes les questions et je dirai même de toutes les intrigues que ces projets ont soulevées, j'aurais mauvaise grâce de m'adjoindre aux personnes qui prétendent avec malice que dans ce municipe on ne pose sur le tapis la question dont il

---

nant un abattoir. Jadis on tuait les animaux de boucherie dans la ville même, ou sur la colline de *Bonaria* en plein air, où on laissait le sang et la fiente des animaux tués au plein soleil, ce qui faisait de ce lieu un véritable foyer d'infection.

(1) Celle du buste dont il a été fait mention ci-dessus, p. 81, et l'initiative d'une médaille en mon honneur, votée par toutes les communes de l'île.

s'agit que lorsque la sécheresse exerce sur la ville sa funeste influence, et qu'on la met de nouveau de côté quand la première pluie d'automne commence à donner de l'eau aux citernes. Loin de moi de m'associer à un pareil langage, qui est à mon avis très-injuste; mais si ma faible voix pouvait être écoutée des personnes qui veulent sérieusement s'occuper d'une question aussi importante, je leur rappellerais ce que j'ai exposé ci-dessus, savoir, que le besoin le plus impérieux, et qui doit être satisfait sans retard, c'est celui de fournir l'eau aux bâtiments qui ne manqueraient pas de l'aller chercher en grand nombre, s'ils étaient sûrs d'en trouver dans le port de Cagliari où elle a manqué jusqu'ici. Je pense qu'en attendant la réalisation du grand projet d'une conduite d'eau, tirée même des monts voisins, on pourrait s'occuper d'une seconde expérience de percement d'un puits artésien près de la Marine, dont les chances de réussite sont à mon avis très-grandes.

SECONDE SECTION.

Environs de Cagliari.

Monreale. La colline qui domine à la fois le *Campo Santo* et le monastère de *Bonaria*, prend le nom de *Monreale*, sur lequel paraît avoir été un fort des Aragonais pendant le siége de Cagliari ; mais il n'en reste ni mémoires, ni vestiges. C'est près de son sommet que se trouvait encore, il y a quelques années, une de ces singulières agglomérations d'ossements divers, connues des naturalistes sous le nom de *Brèches osseuses*. Elle a déjà été décrite et figurée dans le chapitre IX du premier volume de la troisième partie de ce *Voyage* (page 387 et suivantes). La planche VII de l'atlas de cette même partie géologique la représente telle qu'elle existait en 1830; à cette époque elle était

déjà fortement entamée par la destruction que les carriers n'ont cessé d'y faire, pour l'extraction de la pierre calcaire, dite *pietra forte di Bonaria*, qui est d'excellente qualité, soit comme pierre de taille, soit comme pierre à chaux.

Cette accumulation d'ossements d'animaux terrestres différents, qui s'est opérée jadis dans les cavernes et les crevasses naturelles de la *pietra forte*, a maintenant disparu avec presque toute la partie supérieure de la colline où elle se trouvait; à peine ai-je pu en reconnaître les traces en 1853, lorsque je conduisis en ce lieu mon ami et collègue feu le général H. de Collegno, en cherchant ses débris parmi ceux des roches éparses sur le sol, ou bien sur quelque pan de rocher encore en place ou debout.

Je n'entreprendrai pas d'énumérer les espèces d'animaux qui ont fourni leur contingent à cet amas d'ossements et qui furent soigneusement étudiées et décrites par M. le professeur *Studiati* de Pise (1); je dois me borner à noter que les individus, dont les ossements étaient en plus grand nombre et je dirai même répandus par milliers dans cette brèche osseuse, appartiennent au *Lagomys*, espèce de l'ordre des rongeurs, dont on ne trouve l'analogue vivant que dans les steppes de la Sibérie; tandis que c'est précisément dans les alluvions de ces plaines septentrionales que l'on déterre journellement les carcasses d'éléphants et de rhinocéros dont les analogues vivants sont africains, ou habitent l'Asie méridionale. Étrange combinaison, que celle de voir deux races perdues, dont il faut chercher les débris en des latitudes opposées à celles où se trouvent de nos jours leurs congénères vivants!

J'ai déjà exposé dans le chapitre IX de la troisième

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. II, p. 621 et suivantes.

partie de ce *Voyage* l'époque géologique à laquelle je crois pouvoir rapporter la formation de cette *brèche osseuse;* elle paraît se rattacher au mouvement du sol, dit le *Soulèvement du Ténare*, qui a laissé des traces en Grèce, dans l'isthme de Suez et dans le *Campidano* de Sardaigne. J'aurai occasion d'en parler ci-après; en attendant je crois devoir dire qu'à mon avis cette perturbation de la terre paraît être arrivée depuis que la race humaine s'est établie dans ces contrées, quoique, cependant, on ne soit pas parvenu à trouver dans cette brèche des restes de squelettes humains.

Mont *Urpino*. Près du *Monreale* s'élève une colline dirigée à peu près NS, formée de la même roche calcaire; elle porte le nom de *Monte Urpino*. Ce mont, ainsi que ceux de la presqu'île de *S. Elia*, dont il sera question ci-après, était jadis revêtu d'arbres, et surtout de beaux genévriers, assez gros pour servir de poutres aux maisons de la ville de Cagliari: c'est ce qui résulte de quelques anciens documents. Maintenant tout est aride, et l'on y trouve seulement par-ci par-là quelques buissons rabougris de genièvre, restes de l'ancienne végétation de cette localité. On pourrait repeupler ces collines de nouvelles plantes et surtout du *Pinus maritima*, qui semble être l'arbre le plus propre à ces terrains et à cette latitude, près de la côte maritime.

Mésaventure trigonométrique. Je ne saurais parler du *M. Urpino* sans me rappeler une aventure qui m'est arrivée en 1835, et qui fait partie des péripéties assez nombreuses que j'ai dû subir pendant les travaux trigonométriques de ma carte de l'île, qui durèrent quatorze années. Tout occupé que j'étais alors de ma triangulation particulière des environs de Cagliari, j'avais choisi l'extrémité méridionale de la crête du *Monte Urpino* pour point trigonométrique, où plus tard fut également placée la station des ingénieurs du cadastre. A cet effet, j'avais un beau matin pris avec moi un maçon muni de mortier, et j'avais fait construire en ce lieu un pilier, qui devait à la fois me servir de station et de si-

gnal; au centre de ce pilier j'avais fait placer un morceau de roseau qui sortait verticalement; et comme je devais le distinguer d'une distance de près de deux kilomètres et demi, pour le rendre plus visible, je le fendis, et dans cette fente je plaçai, en guise de paline, une lettre toute pliée que j'avais par hasard dans ma poche, afin que le blanc du papier fît ressortir davantage la couleur naturelle du jonc, sur lequel devait coïncider le fil intérieur vertical de mon théodolite. Cela fait, je revins en ville et l'après-dînée du même jour je me rendis à une autre station, d'où je devais observer le signal en question. Déjà j'avais placé convenablement mon instrument, déjà de ce lieu, non loin de la *Scaffa*, j'avais commencé mes séries répétées, de l'angle compris entre deux stations voisines (le signal de la tour de *Saint-Pancrace* et celui du *M. Urpino*), lorsque, au milieu de l'opération, je vis une tache noirâtre dans la lunette de mon théodolite que j'avais dirigée sur ce point. Bientôt je m'aperçus que ce qui interceptait la vue de mon signal était un chasseur avec ses chiens, attiré sans doute par mon pilier en maçonnerie placé le matin. Cet homme se mit à observer le pilier, en en faisant plusieurs fois le tour pour savoir ce que c'était; puis à la curiosité de l'examiner succéda chez lui celle de voir le contenu du papier mis en travers du jonc. Alors je le vis bien distinctement s'emparer de ma lettre, la déplier, la lire, l'emporter à quelques pas de là, et puis. . . . . J'avoue que si dans cet instant j'eusse pu changer le tube de ma lunette en un canon bien chargé, j'y aurais mis le feu, malgré l'espace de plus de deux kilomètres qui me séparait de ce lieu; tant j'étais en colère contre ce fâcheux personnage, auquel dès l'instant où il s'empara de mon papier j'aurais pu dire sans me tromper ce que, dans le *Barbiere*, don Bartolo dit à Rosina: *e quel foglio già m'immagino a qual uso il destinaste.* Je dois ajouter cependant que ma fureur sur le triste sort de mon bout de papier se calma bientôt, car je pus continuer mon opération tri-

gonométrique, non sans rire moi-même de cette aventure.

Plaine de la *Palma*.

Au pied du *Monte Urpino* et du *Monreale*, vers le SE, on rencontre une plaine, qui ne s'élève que de fort peu au-dessus du niveau de la mer; elle est toute formée d'une terre calcareo-marneuse, friable, pétrie de coquilles marines, dont les analogues sont encore vivantes dans la mer voisine. De ce dépôt horizontal très-récent il a été question en son lieu (1). On peut faire une ample collection de ces coquilles *subfossiles*, en parcourant les canaux pratiqués dans ce terrain pour la conduite des eaux de la mer dans les salines.

Salines.

Ces salines prennent le nom de salines de la *Palma*, car c'est celui de l'établissement qui se trouve dans cette plaine. C'est maintenant la seule saline qui soit en exploitation dans toute l'île. Quoique dans ce moment elle soit allouée à une compagnie, et qu'elle produise une quantité de sel bien plus grande que celle que l'on en tirait jadis, lorsqu'elle était cultivée pour le compte du Gouvernement, elle est encore loin de produire la masse de cette denrée qu'elle serait susceptible de fournir, si les personnes qui ont réussi à l'avoir à bail, eussent véritablement à cœur de faire une concurrence sérieuse aux établissements semblables d'autres pays.

Produits chimiques.

Je me suis dans le temps beaucoup occupé de cette question et surtout de ce qui regarde les salines de la *Palma*, et j'ai toujours insisté vainement jusqu'à ce jour pour que l'on établît dans la presqu'île de *S. Elia*, qui est toute proche de cette localité, des manufactures de produits chimiques tirés du sel; car le Piémont, la Savoie, la Ligurie et même l'île de Sardaigne sont encore en grande partie tributaires de l'étranger pour ces substances, que les salines en question pourraient fournir en abondance, en surplus du sel ordinaire.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. IX, p. 374.

Il aurait aussi été désirable que l'on eût forcé cette compagnie à exécuter ce qui d'abord lui avait été imposé, savoir, de créer un système de chemins de fer à chevaux pour transporter le sel récolté au point de son embarquement, et de substituer ainsi des rails au canal dont on se sert encore aujourd'hui pour le transport du sel; car il serait important que l'on détruisît cette malencontreuse *palafitta*, qui forme un assez long canal dans la mer. Ce canal factice, qui entre dans cette dernière et qui a près de 800 m. de longueur, est formé d'un double rang de pieux entrelacés de fascines pour maintenir le canal navigable avec de gros bateaux, à travers une lagune infecte et boueuse. Mais le dommage que ce barrage cause à la santé des habitants est un mal positif qui augmente chaque jour davantage. Déjà le lieu voisin de *Bonaria* a dû dès aujourd'hui voir invertir son nom, et la fièvre a aussi gagné la partie orientale et basse de la ville de Cagliari qui en était exempte. Les eaux de la mer, retenues par cette *palafitta*, deviennent en ce lieu toujours plus stagnantes, elles se comblent à vue d'œil; et depuis la construction de ce barrage, toute cette côte ne cesse de devenir une lagune infecte et inabordable même aux petits bateaux. *Palafitta.*

Je signale donc cette *palafitta* comme très-nuisible, et j'engage le municipe de Cagliari à s'en préoccuper sérieusement. Il y aurait, au reste, un seul moyen de remédier à ce foyer d'infection, qui depuis 20 années augmente tous les jours; c'est de corriger ce barrage nuisible, par un autre barrage en sens perpendiculaire, qui par une ligne droite joindrait les deux pointes extrêmes du cercle que fait en ce lieu la côte; on pourrait alors convertir peu à peu cette lagune en autant de salines. On obtiendrait dans ce cas deux buts importants: celui d'améliorer la condition sanitaire de cette localité et celle des environs, et celui d'augmenter considérablement la surface destinée à la production du sel. C'est peut-être Remède proposé.

le seul parti qu'on puisse adopter dans l'état actuel des choses. Dans ce cas, une lagune infecte serait changée en une saline qui, bien cultivée, n'est jamais malsaine; le canal actuel de la *palafitta* serait compris dans cette aire et il ne produirait plus aucun effet funeste; et enfin, au-delà de la saline, la mer cesserait d'être stagnante, car elle aurait son libre cours, et sa profondeur étant plus considérable, les barques pourraient sans difficulté s'approcher des bords des nouvelles salines. Telle est, à mon avis, la seule solution possible d'une question qui doit concilier les intérêts de la salubrité publique avec ceux de la compagnie qui exploite les salines en question. On pourrait utiliser pour cet important travail la main-d'œuvre des nombreux galériens qui habitent le bagne voisin. La saline de la *Palma* jouit d'un air excellent; elle est desservie, soit par les habitants des pays environnants, soit par des escouades de galériens, dont le bagne est là tout près.

Bagne de *S. Bartolomeo*. Ce bagne prend le nom de *Bagno di S. Bartolomeo* à cause d'une église de ce nom, qui se trouve dans cette petite plaine, non loin des salines et au pied de la colline, la plus occidentale de celles qui composent la presqu'île de *S. Elia*. Le bagne en question se compose surtout d'un gros édifice qui ne date que de quelques années, c'est-à-dire depuis que l'établissement des salines de la *Palma*, dont il est un accessoire, a pris un plus grand développement. Les forçats y sont très-bien tenus, surtout depuis qu'ils sont gouvernés et administrés par leur directeur actuel, qui a su en tirer tout le parti possible sans les tenir trop oisifs; aussi tout dans ce bagne respire l'ordre et la bonne discipline, et ses environs, d'incultes qu'ils étaient, il y a quelques années, sont aujourd'hui bien cultivés et couverts d'arbres utiles.

Fort *Saint-Ignace*. Lazaret. Sur le sommet de la colline qui domine le bagne, on voit encore les ruines de l'ancien fort, dit de *Saint-Ignace*, qui n'a jamais été achevé, et à son pied occidental, vers

l'ouest, se trouve le *lazaret* de Cagliari proprement dit. Il consiste en un bâtiment construit à cet effet, mais dans son état actuel il ne peut recevoir qu'un petit nombre de quarantainaires et de marchandises. D'ailleurs, ayant eu occasion d'y faire une station forcée de 10 jours en 1849, pour la crainte du choléra, je dus y subir bien des privations, malgré la haute charge dont j'étais revêtu alors; en un mot, il n'est pas fourni d'une grande partie des commodités qui sont maintenant exigées dans les établissements de cette nature.

Poudrière.

Entre le lazaret et le fort de Saint-Ignace, on a placé, il y a quelques années, la poudrière, c'est-à-dire le magasin général de la poudre pour le service de la garnison et de la ville. Il paraît que l'explosion qui a eu lieu, il y a plusieurs années, de l'ancienne poudrière, qui se trouvait près de la promenade actuelle de *Bon Cammino*, a fait donner dans l'excès contraire; cette poudrière était trop près de Cagliari; mais celle qu'on lui a substituée en est tout à fait trop éloignée. D'abord, pour le service ordinaire, ce magasin est trop loin de la ville, car il y a plus de quatre kilomètres de distance entre ce point et le château de Cagliari où sont les artilleurs; en cas de guerre, cette poudrière serait à la merci d'un coup de main, et il serait bien difficile de le prévenir. Dans les temps ordinaires, ce n'est pas chose bien prudente que d'avoir le magasin à poudre gardé par quatre hommes et un caporal, à deux pas de la résidence de plusieurs centaines de forçats. Toutes ces considérations engagèrent l'Autorité militaire de l'île à insister pour qu'on établit une autre poudrière dans un point plus convenable. Au moment où je trace ces lignes j'ignore si le Gouvernement a fait droit à de si justes demandes.

Tour des signaux.

Dans le prolongement de la colline qui domine le lazaret, s'élève la tour de *Calamosca*, dite *Tour des signaux;* c'est une espèce de fort, avec une tour qui sert de *Sémaphore* pour signaler à la ville de Cagliari les bâtiments

qui naviguent dans le vaste golfe de ce nom. Un phare dans cette localité est indispensable (1).

Mont de *S. Elia.* A l'ouest de cette même colline, se trouve une petite plaine, ou plutôt une vallée, ouverte à ses deux extrémités, et de l'autre côté s'élève une colline plus considérable, sur laquelle sont les ruines de l'ancienne église de Saint-Elia (2) et de la tour de ce nom; ce mont, également calcaire, est dirigé à peu près de l'est à l'ouest, son flanc septentrional est très-abrupt; il est même coupé verticalement à pic à sa partie supérieure; il forme de ce côté une espèce de muraille naturelle qui, à son extrémité orientale, finit tout à coup par un précipice vertical, donnant sur la mer; mais ce précipice est dominé par un singulier rocher isolé, séparé du reste du mont par une large crevasse; ce qui en a fait un point de reconnaissance pour les marins; ceux-ci connaissent cette échancrure sous le nom de *Coup de sabre de Roland.*

Grotte *dei Colombi.* Tout à fait au bout du promontoire vers le sud, on trouve, dans la roche calcaire, une grotte naturelle où se tiennent les pigeons et où l'on surprend quelquefois le phoque endormi. Cette grotte fut regardée comme une espèce de merveille par feu le père *Tommaso Napoli* qui, dans ses *Note illustrate*, se plait à décrire les jouissances d'une partie de plaisir faite en bateau dans cette grotte; en parlant des pigeons qu'il y allait chasser en joyeuse compagnie, ce bon religieux, facile à contenter en gastronomie, termine son récit par ces mots: *presi vivi vivi* (les pigeons), *cotti e ben conditi, si mangiano saporitamente* (*pris tout vivants, cuits et bien accommodés, on les mange avec délice*). M. Valery, en parlant de la chasse dans cette grotte, fait mention du nom de *Promontorium Columbarium* donné, selon lui,

(1) On l'établit au moment que je corrige les épreuves de cette page.

(2) Cette église appartenait jadis aux Bénédictins.

au cap de S. Elia par les anciens; il se trompe; car c'est *Colymbarium* qu'il faut dire, par allusion à de gros oiseaux de mer, habiles plongeurs, *Pellecanus Carbo* (Cormorans), qui, effectivement, se rendent tous les soirs en grand nombre à l'extrémité de ce cap sur les rochers, pour y passer la nuit; cet oiseau était connu anciennement sous le nom de *Colymbus*. Le spirituel écrivain, qui certes n'était ni chasseur, ni fort en histoire naturelle, fait habiter ce cap rocailleux par le *Ramier;* oiseau qui perche sur les arbres, comme l'indique son nom, qui habite de préférence les forêts, qui vit presque uniquement de glands, qui va presque toujours par paires isolées et qui est de forte taille; tandis que l'espèce de pigeon que l'on chasse dans la grotte de S. Elia est bien différente, c'est le type de la plupart de pigeons domestiques. Ces oiseaux aiment les lieux solitaires, ils perchent rarement sur les arbres, ils fréquentent au contraire les endroits ténébreux, ils vivent de préférence dans les grottes ou dans les trous des masures abandonnées, ils nichent, habitent et volent par bandes quelquefois très-nombreuses.

Ilot.
Anse d'*Is Mesas*.

Au bas de la Tour des signaux, vers l'ouest, à trois cents mètres environ de la côte, se trouve un petit îlot qui porte le nom de *Perdaliada;* il ne faut pas le confondre avec la *Perdaliana* dont il sera question en son lieu. La presqu'île de Saint-Élie n'a que quelques petites anses à peine abordables avec de petits canots; la seule baie qui ait une certaine apparence, mais qui est également interdite aux bateaux d'une certaine portée, est celle de *Is Mesas* (les tables); ce lieu est ainsi nommé à cause d'une grande quantité de rochers plats, entassés confusément par suite de l'action destructive des vagues; celles-ci ont sapé la base d'un dépôt horizontal de grès grossier assez récent qui, en ce point, repose sur les bancs inclinés du terrain tertiaire dont se compose toute la presqu'île. La discordance de stratification de ces deux terrains et la différence qui existe entre les corps organiques qu'ils ren-

ferment, m'ont servi pour établir une distinction positive entre les deux époques géologiques de leurs dépositions, opérée par les eaux de la mer (1).

Culture et végétation. Oiseaux.

La partie plane ou peu montueuse de la presqu'île de *S. Elia*, commence à être cultivée depuis quelques années. A l'époque de ma première arrivée dans l'île en 1819, tout était encore inculte et couvert de cistes et de lentisques; on y rençontrait aussi de petits buissons rabougris de genièvre; ces derniers, comme ceux du *Mont Urpino*, étaient encore les restes de l'ancienne végétation arborescente de cette presqu'île, jadis toute revêtue d'arbres robustes de cette espèce. C'est dans ces buissons rabougris de *S. Elia* que, lors de mes recherches ornithologiques, j'eus le plaisir de découvrir deux nouvelles espèces de petits oiseaux bien gentils, qui figurent depuis quarante années dans le catalogue des *bec fins* de la faune européenne: je les ai nommées *Sylvia conspicillata* et *Sylvia sardoa;* ce dernier appartient à la section des bec fins à paupières bordées de rouge; il habite l'île toute l'année: l'autre n'y arrive qu'en avril et en repart en octobre (2).

Position de cette presqu'île.

La presqu'île de *S. Elia*, par sa position maritime, par sa configuration, par sa situation au fond d'un magnifique golfe qu'elle partage en deux parties distinctes et enfin par sa proximité d'une ville maritime telle que Cagliari, serait susceptible de rendre un grand service au commerce et aux navigateurs. On pourrait à l'occasion l'isoler complétement, soit par un canal, facile à creuser dans un terrain de transport, soit par un mur qu'on pourrait élever à travers l'isthme. Ce point pourrait devenir le plus important de toute la Méditerranée pour y fonder un grand lazaret, destiné aux marins et aux marchandises de toutes

(1) Voyez ce que j'en ai dit dans la troisième partie de ce *Voyage*, tome I, chap. IX, p. 357.

(2) Voyez le *Manuel d'Ornithologie des oiseaux d'Europe* de M. Temminck, vol. I, édit. de 1820, pages 201, 204.

les nations, surtout depuis que Cagliari communique par ses lignes électriques, non seulement avec toute l'Europe, mais avec l'Algérie et l'île de Malte.

Au pied occidental de la presqu'île de *S. Elia*, commence la plage circulaire du fond du golfe de *Quarto;* cette plage, qui n'a pas moins d'un kilomètre de développement, depuis la tour du *Poeto* jusqu'à celle de *Foxi*, forme ce que l'on nomme un vrai *cordon littoral*, derrière lequel se trouve l'étang de *Quarto* proprement dit; après vient une autre langue de terre et derrière celle-ci le grand étang salé de *Molentargiu*, dont il a déjà été question ci-dessus, page 68, et dont j'ai donné une suffisante description dans la troisième partie de ce *Voyage* (premier volume, chapitre IX, page 404). En renvoyant le lecteur à ce volume, pour ce qui regarde la formation de ce cordon littoral et celle des deux étangs voisins, je me bornerai à ajouter que toute cette partie de la plaine qui se trouve dans cette région est formée, comme celle de la *Palma*, par un grand dépôt de coquilles marines subfossiles qui appartiennent à des espèces vivantes dans la mer actuelle (1).

Mais ce qui mérite une attention toute particulière du géologue et de l'antiquaire, c'est qu'en approchant de la colline de Cagliari, on voit ce dépôt coquillier s'élever graduellement avec le sol sous la terre végétale; il monte jusqu'à 70 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que près des lacs salés il est resté horizontal et presque à fleur d'eau. En outre, avec ces coquillages, on trouve des fragments d'une poterie grossière toute particulière, ce qui démontre que ces coquilles ont jadis été déposées au sein de la mer, et qu'elles ont été portées à la hauteur où on les observe aujourd'hui, par un mouvement du sol qui aurait eu lieu depuis l'établissement de l'homme dans l'île.

---

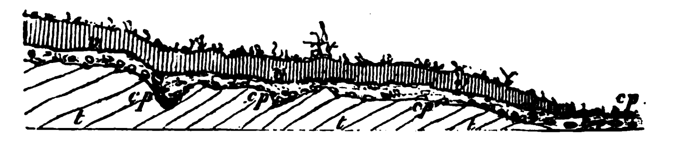
(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. IX, p. 374.

Chemin creux. (*Villa S. Tommaso*).

Les deux points que j'ai spécialement signalés comme caractéristiques pour le mélange de coquilles marines et de terraille grossière, sont d'abord, un chemin creux que l'on rencontre en partant du bord occidental du petit étang de *Pauli-Pirri* pour monter vers Cagliari, en passant par la *Villa San Tommaso*. On distingue des couches et des *poches* de coquilles dans les parois de ce chemin creux, à 30 mètres au-dessus du niveau de la mer, et on peut les suivre jusqu'au bord de l'étang en question; ce qui indique clairement qu'elles furent soulevées. Quoique j'aie donné une coupe géologique de cette localité dans la troisième partie de ce *Voyage* (tom. I, chap. IX, p. 376, fig. 65), je vais la reproduire ci-dessous.

Fig. 2.

Coupe géologique.



ttt terrain sablonneux pliocène; *cp* dépôt de coquilles subfossiles avec des débris de poterie grossière; *v v* terre végétale.

Autre localité analogue.

L'autre partie de ce même dépôt, que j'ai aussi signalée dans la description géologique des environs de Cagliari, se trouve à une élévation de 70 mètres au-dessus du niveau de la mer; on la remarque surtout au pied occidental du *Monte della Pace*, dans un chemin creux qui va de la vigne *Arcais* dans la grande plaine vers le NO. On trouve également des traces de ces coquilles avec des débris de poterie grossière, tout autour de ce mont, et même sur le monticule du château de *Saint-Michel* qui s'élève dans la plaine, non loin de là.

Château de *Saint-Michel*.

Cette butte isolée fait partie des collines des environs de Cagliari; sur son sommet se trouvait jadis un couvent de Chartreux, à la place duquel les Pisans élevèrent un de

leurs châteaux-forts, qui prit d'abord le nom de *Bonvehi* (1): il passa ensuite dans les mains des Aragonais, qui le fortifièrent par les soins de *Raimond Peralta.*—Il fut donné en 1324 à *Béranger Carros*, fils de l'amiral de ce nom et gouverneur de la ville de *Bonaria*; selon Farà ce château fut alors refait, on le munit de tours et on l'entoura de murailles et d'un fossé. — En 1398 le roi Martin d'Aragon envoyait des secours en hommes et en argent pour restaurer et défendre ce château, ainsi que celui d'*Acquafredda* non loin de là. Depuis lors, il fut presque toujours occupé par les membres de la famille *Carros*, dont il devint le manoir féodal. — En 1637, lors de l'attaque d'Oristano par les Français, sous les ordres du comte d'Harcourt, le fort de Saint-Michel fut, pour la première fois, muni de pièces d'artillerie. — En 1652, dans la crainte de la peste qui, apportée de la Catalogne, avait déjà envahi la Sardaigne septentrionale, le même fort fut transformé en un lazaret (2); enfin, il y a une quarantaine d'années, c'était encore la caserne d'un corps de soldats invalides; depuis quelque temps il est tout à fait abandonné. On y voit encore vers le levant, sa porte d'entrée, son pont-levis et sa herse à gros pieux, dite *Sarrasine*, suspendue depuis bien des siècles sur la tête des passants; malgré son abandon total, ce château mérite encore, dit M. Valery, dans sa dégradation, une course du voyageur.

A l'ouest du château de Saint-Michel, au bout de la partie de la plaine qui le sépare du grand étang et tout contre les bords de ce dernier, on pourrait chercher l'emplacement où existaient dans le moyen-âge les deux *Villae de Sancta Gilla* et de *Sancta Caecilia*, dont il a été ques- Emplacement de *Sainte-Gilla.*

(1) Manno, loc. cit., liv. 8, p. 420 (à la fin de la note 1 de la p. 414), avertit de ne pas confondre ce château de Bonvehi avec un autre de ce nom, dont il sera fait mention en son lieu.

(2) Angius, *Dizion. stor.*, art. *Cagliari*, p. 159.

tion ci-dessus, page 19. C'est là que se trouvait jadis le palais des anciens juges; c'est là que s'élevait l'ancienne cathédrale de Sainte-Cécile avec son chapitre et son archevêché; c'est près de là qu'existait également la collégiale de *Sainte-Gilla*, connue sous le nom de S. M. *de Clusi;* mais tous ces édifices ont disparu, et à peine le laboureur avec sa charrue, ou le vigneron en plantant sa vigne en deterrent-ils quelques anciens fondements.

Précis historique.

Voici à peu près les dernières péripéties de cette population, dont il ne reste de nos jours plus de traces. En 1196 les Génois, après avoir défait les troupes des Pisans et de Guillaume de Massa, s'emparèrent du château de *S. Gilla* et le démantelèrent; ils pillèrent la ville et rentrèrent dans leur patrie chargés de butin. — En 1256 le malheureux juge *Chiano* y fut fait prisonnier et mis à mort par les Pisans. — En 1257 lorsque le château de Cagliari se rendit aux Pisans et au juge d'Arborée, celui de *Santa Gilla* était encore occupé par les Génois; mais en 1258 ceux-ci y furent étroitement bloqués et assiégés par les Pisans qui finirent non-seulement par se rendre maîtres de la place, mais qui la rasèrent et vendirent ses habitants ou les réduisirent en esclavage (1).

Le grand étang était alors plus navigable.

Ce qui semble ressortir de ces faits, c'est que dans les attaques qui eurent lieu contre *Santa Gilla*, les galères des Pisans et des Génois arrivaient au bas de la forteresse; les eaux de l'étang étaient donc alors plus profondes qu'elles ne le sont aujourd'hui, surtout de ce côté, où de nos jours une petite barque plate et d'un faible tirant d'eau peut à peine voguer.

Sa circonférence. La *Plaja*. Ses coupures.

L'étang dont il s'agit n'a pas moins de 50 kilomètres de circonférence; il est produit par le barrage de la *Plaja* qui est un vrai *Cordon littoral*, placé entre l'étang salé et la mer. Il est inutile de revenir sur ce qui a été dit sur

(1) Manno, loc. cit., liv. 8, p. 362-66.

ce sujet dans la troisième partie de ce *Voyage*, (volume II, chapitre IX, pages 399, 403); je me bornerai à rappeler que cet étang n'avait jadis que deux émissaires, dont un existe encore et c'est celui sur lequel est le pont de la *Scaffa;* l'autre se trouvait à l'extrémité occidentale de la *Plaja*, mais il a été comblé. En revanche, on a ouvert, depuis deux cents ans tout au plus, sept autres communications entre les eaux de la mer et celles de l'étang, pour l'usage d'autant de pêcheries; ce qui fait que pour aller d'un bout à l'autre de la *Plaja*, il faut traverser plusieurs ponts.

Ces ponts sont tous faits en bois, ils sont maintenant au nombre de sept, sans compter le premier dit de la *Scaffa* qui est couvert de planches: il n'y a que l'avant dernier, dont les piles soient faites en maçonnerie; les autres sont d'une construction barbare, leur tablier est également fait en bois; mais il se compose de petits rouleaux de genièvre, dans l'intervalle desquels se trouvent des vides qui, lorsque l'on y passe dessus, laissent voir l'eau qui coule au bas du pont; aussi ce passage est-il dangereux pour les chevaux, qui quelquefois se cabrent, s'effraient ou mettent le pied dans un espace vide. Tous ces ponts ont besoin d'une réforme, mais comme ils sont à la charge des propriétaires des différentes pêcheries voisines et que le Gouvernement ne donne pas le bon exemple d'entretenir avec soin celui dont il a la manutention, il sera bien difficile d'obtenir quelque amélioration sur ce sujet.

Cet étang renferme une île qui n'a pas moins de sept kilomètres de tour; on la nomme en sarde *Iletta* (1), ou

(1) Peut-être ce nom d'*Iletta*, qu'on a voulu traduire par *isolotto* (italien), est une corruption de *Gilletta* ou petite *Gilla*, car en sarde un ilot se dit *isoledda*. Le nom de *Gilletta* lui serait venu de *Santa Gilla*, qui était en face et dont l'ilot dépendait.

bien l'île de *Saint-Simon*, à cause de son église, qui a déjà été indiquée ci-dessus, comme dépendante du faubourg de *Saint-Avendrace*. Cet îlot est cultivé, et près de l'église il y a une maison de plaisance, où le propriétaire de l'île va passer quelque temps dans la saison propice; il y a en outre l'habitation des paysans, qui y restent toute l'année. Le sol de l'îlot se compose de différentes assises d'un grès grossier, que j'ai nommé *quaternaire* dans la troisième partie de ce *Voyage;* vers l'ouest et vers le sud on trouve d'autres îlots plus petits.

Oiseaux de l'étang.

C'est autour de cette île de Saint-Simon, dans les eaux du grand étang, que vers la moitié d'août de chaque année, on voit s'abattre de nombreuses bandes de *flamants* (*Phoenicopterus ruber*), qui viennent l'habiter jusqu'au commencement de juin, époque à laquelle ils disparaissent de nouveau, poussés sans doute par le besoin de la nichée, qu'ils vont faire sous le ciel africain; il est rare que l'on en trouve en Sardaigne à cette saison (1). Par un contraste singulier, à ces oiseaux arrivés d'Afrique succèdent de fort près des nuées d'autres oiseaux, chassés du nord par le froid et les glaçons. Dès le mois d'octobre, on voit venir, comme à un rendez-vous général, des milliers de canards et de foulques, quelques oies sauvages, quelques cygnes et parfois des pélicans; ces mêmes eaux donnent également asile aux grèbes, aux plongeons et aux cormorans. Sur leurs bords on voit plusieurs espèces de hérons, parmi lesquelles je noterai la grande et la petite aigrette au plumage d'un blanc éclatant, le crabier, le butor, le bihoreau. Enfin, dans les marais qui dépendent du même étang, on voit dans les joncs, au milieu des nombreuses foulques, se promener quelquefois majestueusement la bril-

(1) En mai 1819 j'ai trouvé un nid de ces oiseaux avec trois œufs dans un petit îlot près de l'*isolotto*. Ce cas est tout à fait exceptionnel.

lante *Poule sultane* (*Porphyrion* des anciens) au beau plumage bleu. Dans la saison d'hiver, les eaux de cet étang sont animées par tous ces volatiles, qui y prennent leurs ébats et qui font retentir l'air de leurs cris, pour la plupart aigus ou rauques. Au printemps tout cela disparaît et tout rentre dans le plus grand silence.

Quant aux poissons, on y rencontre en grande abondance le mulet et les anguilles, mais on n'y voit pas les tortues dont parle M. Valery, à moins qu'il n'ait voulu indiquer des tortues de terre qu'on trouve très-rarement dans les terres arrosées par les eaux de l'étang; quant à la tortue aquatique, c'est-à-dire aux espèces marines et d'eau douce, ce n'est pas dans l'étang de Cagliari qu'il faut les chercher. On pêche dans ce dernier un grand nombre de crabes, qui sont probablement les écrevisses de M. Valery; le homard et autres écrevisses de mer n'habitent pas les étangs, mais la mer vive, et ils sont l'objet d'une pêche particulière. Enfin, on prend dans la vase de l'étang en question une quantité de coquillages, parmi lesquels se trouvent les moules et ceux connus en France sous le nom de *Clauvisses*.

La banlieue de Cagliari se compose d'un territoire appartenant à plusieurs villages, disposés autour de cette ville et qu'on pourrait considérer comme étant rangés en espèces de cercles concentriques, plus ou moins éloignés d'un centre commun, qui est la capitale. Toute la partie de cette plaine qui se trouve à l'est et au nord de cette ville, prend plus particulièrement le nom de *Campidano* de Cagliari.

La principale culture de ce fertile territoire est la vigne; on y met beaucoup de soin, aussi les vins de *Quarto* et de *Pirri* sont justement renommés; le blé y est également cultivé, mais c'est plutôt pour subvenir à la consommation des habitants de cette contrée, que pour être apporté sur les marchés de la ville et au dehors. La culture de l'amandier a pris depuis quelques années un développement

progressif considérable, surtout dans les points les plus rapprochés de Cagliari, ce qui donne au premier plan de la campagne environnante un aspect tout particulier, surtout dans le temps de la floraison, qui a lieu même dans le mois de février; on cultive également avec succès les fruits et toute sorte de légumes; ils trouvent leur débouché dans le marché de la ville, qui se fournit également de ce *Campidano*, pour tout genre de volaille.

Quarto. Le village de *Quarto*, qui est le plus considérable de cette région, est en même temps le plus oriental; il est séparé de la ville par l'étang de *Molentargiu*, ce qui ne permet pas de s'y rendre en ligne droite; on y arrive par une route de près de six kilomètres, qui longe en grande partie le nord de cet étang; elle est large et bien entretenue. *Quarto* est un des villages les plus peuplés de l'île (1) et il en est même un des plus remarquables pour sa propreté et pour l'aisance qui y règne. Sans que ses maisons, presque toutes d'un seul étage, s'écartent du type des habitations des gens de campagne qui ont été décrites dans la première partie de ce *Voyage* (livre III, chapitre V, page 236), on trouve des maisons à deux étages, mais en général celles-ci sont habitées par des gens aisés de Cagliari qui y vont passer quelques semaines dans le printemps, ou pendant la vendange; ou bien elles appartiennent à des propriétaires de cette même ville, qui résident presque annuellement, pour mieux surveiller les biens qu'ils possèdent en ce lieu. Les rues de ce village sont larges et quelques-unes d'entre elles sont pavées, ce qui est un grand bénéfice, à cause des boues affreuses qui pendant l'hiver rendent pour ainsi dire impratiquables les communications intérieures de presque tous les villages de la Sardaigne méridionale.

---

(1) Pour ne pas entrer en des détails monotones et superflus, le chiffre de la population est omis dans ces descriptions; il sera indiqué dans un tableau général à la fin de cet itinéraire, tom. II.

Le nom de *Quarto* paraît provenir d'une pierre milliaire, qui probablement était placée en ce lieu, du temps des Romains; *Quarto ab urbe lapide*. En effet, on peut vérifier sur ma grande carte en deux feuilles, que la distance qui sépare ce village de la capitale de l'île, correspond très-bien à quatre milles romains. Il paraît que c'est par là que passait une des nombreuses routes qui sillonnaient l'île pendant l'époque romaine, et dont il a déjà été question dans la seconde partie de ce *Voyage* (1). Lors de la première guerre entre les Aragonais et les Pisans, Dalmaticus, vicomte de Roccaberti, et son oncle Gérard, avec une petite armée aragonaise, s'établirent à *Quarto* et de ce point ils dévastèrent tout le pays avant de camper près de l'église de Saint-Pancrace de Cagliari (2). Un ancien diplôme du roi Jacques, rapporté par le révérend Victor Angius (3), et qui est daté du 25 août 1327, octroyé en faveur des Aragonais qui de la ville de *Bonaria* (4) auraient voulu aller s'établir dans celle de Cagliari, fait déjà mention de *Quarto*, qu'il divise en trois parties distinctes, *Quarto supérieur*, *Quarto inférieur*, et *Quarto donnico*, c'est-à-dire du domaine royal; ce qui prouve que c'était déjà alors une population considérable.

La principale fête de Quarto est celle de la patronne, *sainte Hélène*, que l'on y célèbre deux fois dans l'année, le 21 mai et le 11 septembre. Cette fête attire une foule de personnes, soit des campagnes environnantes, soit de Cagliari; rien n'égalait, il y a quelques années, la ri- Fête de Costu

(1) Voyez livre II, chap. VI, pages 418 et suivantes, ainsi que planche I de l'atlas de cette même partie.

(2) Voyez Fara, édit. de Turin de 1835, p. 264.

(3) *Dizionario geografico, storico, statistico, commerciale degli Stati S. M. il Re di Sardegna*. Torino, 1847, vol. XV, pag. 28.

(4) Voyez ce qui a été dit ci-dessus pages 22 et 149

chesse et l'élégance des costumes des villageois et surtout des villageoises du pays et de celles des alentours, qui y accouraient. Ces costumes, qui ont été décrits dans la première partie de ce *Voyage* (1), ont fait l'admiration de messieurs Horace Vernet et Valery: mais si ce dernier voyageur pouvait sortir de sa tombe et assister de nouveau à la fête de Quarto, il trouverait des innovations dans ces habillements des *contadines, qui durent longtemps, qui sont économiques, malgré leur cherté, qui ne varient plus, et qui sont portés par des femmes qui échappent aux caprices perpétuels despotiques de la mode.* Cette remarque pouvait être bonne en 1834, lorsque M. Valery se trouvait sur le lieu; mais elle n'est plus tout-à-fait juste en 1858, au moment où je trace ces lignes. Les bateaux à vapeur qui font le service régulier postal entre Gênes et la Sardaigne et qui transportent voyageurs et marchandises, du continent dans l'île, y abordent rarement sans débarquer quelque commis voyageur, race dont le moindre défaut est celui de faire comme le mercure, qui circule et s'infiltre dans toutes les plus petites fissures. Ces véritables *niveleurs* de costumes ne cessent d'introduire dans tous les recoins de la Sardaigne leurs calicots et leurs cotons imprimés qui, petit-à-petit, remplacent, même en Sardaigne, les belles jupes de brocard et de riches étoffes en soie dont l'usage expire et qui certainement ne seront jamais plus renouvelées par les contadines de *Quarto*. Ces beaux atours subissent et subiront tous les jours davantage le sort que les chemins de fer font éprouver sous nos yeux aux berlines de voyage et même aux diligences, mues naguère par des chevaux de poste. Nos neveux ne connaîtront plus les robes de parade des Quartaises que par

---

(1) Voyez livre III, chap. IV, p. 229.

quelques estampes ou quelque collection d'anciens costumes (1).

Ce qui dans la fête de *Quarto* et autres fêtes des villages voisins durera plus longtemps que les jupes de parade de leurs contadines, c'est l'intervention des bœufs dans la procession, dont ils ouvrent la marche: on y compte quelquefois jusqu'à 200 paires de ces animaux de labour *(gioghi)*. Ces paisibles et utiles ruminants sont, pour cette cérémonie, lustrés et polis hors de coutume; on les recouvre de riches housses, ou de guirlandes de fleurs; leurs cornes aigues, surmontées d'une orange, sont ornées de bouquets de fleurs des champs; sur leur front brillent des oripeaux, ou des plaques de miroir encadrées de papier doré; à côté de leurs joues tombent des touffes bariolées de laine; leur cou est orné d'un collier à grelots auquel est suspendue une grosse sonnette; enfin, ces animaux sont assujettis par paires au moyen de leur joug, également orné de franges et de bouquets de fleurs naturelles des champs. Tous ces couples ainsi parés sont conduits processionnellement l'un après l'autre par leurs propriétaires, ou par les serviteurs de ceux-ci, qui sont ce jour-là revêtus de leurs plus beaux habits. Cette singulière procession de quadrupèdes précède la statue de la Sainte, après laquelle se presse une foule bariolée de dévots et de dévotes qui récitent des prières ou disent les litanies. L'intervention des bœufs de labour dans ces fêtes religieuses, loin d'être un sujet de ridicule, doit au contraire être regardée comme une institution utile à l'agriculture; car elle établit parmi les propriétaires de ces animaux une émulation salutaire, qui finit par tourner à leur profit, celle qui stimule chacun d'eux à se présenter au public avec son couple mieux tenu que

(1) Voyez surtout la planche VII de l'atlas de la première partie de ce *Voyage*, qui représente une noce du *Campidano* de Cagliari.

celui de son voisin; de façon que cette procession vient à remplir, pour ce qui regarde les bœufs de labour, à peu près le même but que l'on se propose dans l'institution des courses de chevaux pour l'amélioration de la race cavalline. La procession des bœufs finit également par être une véritable exposition de ces utiles animaux, exposition dont le public entier est le jury, et ce jury est, pour le moins, aussi compétent que celui qui préside d'office à nos distributions de prix agricoles: pour le laboureur de *Quarto*, le prix, qui est toujours dépendant du vrai mérite, car il a toujours tout le monde pour juge, c'est l'approbation de ses propres émules.

Autres usages dans cette fête.

Dans ces mêmes fêtes ont lieu les courses de chevaux, et la marche à reculons du cavalier qui porte la bannière du Saint devant sa statue; mais, comme ces sujets ont déjà été traités dans la première partie de ce *Voyage* (1), je ne crois pas devoir y revenir ici; le lecteur pourra voir dans la planche IV de l'atlas joint à cette première partie, publié en 1839, une procession de bœufs, le porteur de bannière marchant à reculons, et, en outre, la lutte à coups de pieds; tous usages pratiqués dans ces fêtes, y compris le *ballo tondo*.

Quartuccio.

Le premier pays que l'on rencontre à l'ouest de *Quarto*, c'est le village de *Quartuccio*. Ce *Quartó* au diminutif pourrait bien être une des fractions de l'ancien *Quarto*, indiquées dans le diplôme du roi *Jacques* d'Aragon, dont il a été fait mention ci-dessus; au reste, il n'offre rien de remarquable.

Selargius.

Après *Quartuccio* se présente le village de *Selargius*; chef-lieu de canton (mandamento), qui n'est éloigné du précédent que d'un demi kilomètre; il ne renferme également rien qui soit digne d'intérêt, je dirai seulement que ses

(1) Voyez édition de 1839, livre III, chap. VII. Usages, p. 246 et suivantes.

habitants sont spécialement adonnés à l'horticulture; ce sont eux qui fournissent au marché de Cagliari la plus grande quantité de légumes et d'herbages qu'ils obtiennent par l'arrosement de leurs jardins au moyen de *Norias*, mais surtout par l'usage de certaines longues perches mises en équilibre sur deux montants vertieaux qui les supportent à une certaine élévation du sol. Ces perches ont à leur gros bout des pierres faisant l'office de poids, et au petit bout un sceau que l'on descend dans un puits; au moyen du contrepoids de l'autre extrémité ce sceau est rapporté au dehors tout rempli d'eau qui est versée ensuite dans une auge ou un canal d'irrigation; ces espèces de puits à bascule sont aussi connus en plusieurs points de l'Europe; nous en avons en Piémont dans les plaines de Casal et d'Alexandrie, où, comme à *Selargius*, l'eau se trouve à peu de profondeur du sol.

Après *Selargius*, à la même distance de la capitale, on voit le village de *Pauli-Pirri*, dont le nom est tiré de sa proximité d'un étang, et de celle du village de *Pirri* qui lui est aussi très-proche; l'étang dont il s'agit est très-pernicieux pour la santé des habitants de ces pays; on a tenté de le dessécher, mais jusqu'à présent on n'y a pas réussi complètement, bien s'en faut; on prétend même que cela n'est pas possible, parce que son fond est, dit-on, plus bas que le niveau de la mer. Je n'ai pas vérifié la chose; c'est pourquoi je ne saurais me prononcer sur les moyens de desséchement qu'il faudrait employer pour le faire disparaître. Soit que l'on veuille adopter le système des *Colmate* qui est long, mais qui a bien réussi dans les *Maremmes* de la Toscane, soit qu'on doive donner la préférence au *drainage*, soit enfin, qu'on doive recourir aux puits absorbants, je ne pense pas que la disparition de cet étang doive être regardée comme impossible.

Pirri est de tous les pays nommés ci-dessus, rangés en cercle autour de Cagliari, celui qui en est le plus rapproché; car il n'en est éloigné que de deux kilomètres,

tout au plus. Aussi on le regarde comme une espèce de faubourg de la ville, d'autant plus que, dans l'ensemble de ses maisons, il s'éloigne un peu de la physionomie des villages du *Campidano;* on y distingue des habitations bien bâties à plusieurs étages, ayant des fenêtres dans les rues, ce qui est bien rare dans les maisons des paysans. Ces maisons de ville appartiennent à des gens aisés de l'endroit, ou bien à des familles de Cagliari, qui y vont passer quelques jours dans le printemps et pendant les vendanges. Le vin est le principal produit du territoire de ce village et on y trouve des caves bien fournies.

Fête principale. On célèbre à *Pirri* plusieurs fêtes, entre autres celle de *Santa Maria Clara;* elle y attire un grand concours de monde et surtout des gens de la ville, qui s'y rendent pour assister à la course *dei fantini* et au *ballo tondo,* spectacle qui a fourni à M. Valery le sujet d'un élégant chapitre. Les personnes de la ville qui ne veulent pas aller ce jour-là jusqu'à ce pays, se contentent de diriger leur promenade sur le chemin qui y conduit, pour assister au retour de ceux qui viennent de la fête; de façon que cette route est, en cette circonstance, très-animée et remplie de monde; on pourrait la nommer le *Longchamps* de Cagliari.

Anecdote. Salut au vice-roi. C'est en faisant une semblable promenade que j'eus en 1849 occasion de réfléchir sur les vicissitudes des choses humaines. En 1822, lorsque j'habitais Cagliari en proscrit politique, dépouillé de mon grade militaire et relégué dans l'île, je rencontrai sur le chemin de Pirri le jour de la fête, le vice-roi d'alors, le comte d'A..., qui s'y rendait en calèche découverte précédée et suivie de carabiniers à cheval, la carabine au poing; je lui fis la révérence, comme je le devais à une autorité supérieure, quoique je susse fort bien que je n'étais pas dans les bonnes grâces de S. E., qui me regardait alors comme un pestiféré, imbu d'idées constitutionnelles et italiennes; mon salut ne me fut pas rendu, ce qui cependant ne troubla pas mon som-

meil. Vingt-sept années après cette rencontre, c'est-à-dire dans le printemps de l'an 1849, lorsque j'étais revêtu de pouvoirs très-étendus, en qualité de *Commissaire Royal extraordinaire en Sardaigne*, je me rendis à pied, tout seul et dans le simple but de promenade, à la rencontre des nombreuses personnes qui revenaient de la fête, et quand je fus arrivé au point où j'avais reçu en 1822 des marques du peu de courtoisie de celui qui était alors (comme moi ce jour-là) la première autorité de l'île, je ne pus me défendre de faire un curieux rapprochement philosophique et de penser à l'injustice des jugements des hommes, et je me dis ainsi: *Il y a ving-sept ans, lorsque je me trouvais ici à pareil jour, j'étais aux yeux du vice-roi, un révolutionnaire, un novateur dangereux, indigne de son salut; et aujourd'hui, j'habite le même palais qu'il habitait alors et je couche dans le même lit que lui!! Ami d'une sage liberté, la seule durable, mais ennemi de la licence, on me donnait alors le nom de libéral, et maintenant je passe pour un rétrograde aux yeux de certaines personnes; sans cependant que j'aie modifié en aucune façon mes opinions politiques: c'est*, disais-je en concluant, *que ce que l'on voulait il y a 27 ans, ne suffit plus à certains hommes d'aujourd'hui.*

Après les villages dont il vient d'être question et qui sont sur le plan du *Campidano* le plus rapproché de Cagliari de ce côté, le premier que l'on rencontre dans la direction de *Pirri*, est celui de *Settimo*, qui se trouve déjà sur une des collines qui bordent le pied des monts les plus élevés de cette partie de l'île. Le nom de *Settimo* a la même origine que celui de *Quarto;* c'est-à-dire, il dérive assurément de la distance de sept milles romains qui séparent ce lieu de la capitale de l'île: *Septimo ab urbe lapide.* Le village en question n'offre de remarquable que le clocher de sa paroisse, du haut duquel on jouit d'une vue magnifique, surtout en regardant du côté de Cagliari. L'eau des puits y est saumâtre, ce qui oblige les gens aisés de l'endroit qui ne s'en contentent pas, à en envoyer

chercher de la bonne à des fontaines qui se trouvent à plus de deux heures de distance, au pied des monts siluriens et granitiques qui dominent le village.

Sinia. A deux kilomètres plus loin de Settimo, et toujours dans la même direction, vis-à-vis de Cagliari et de *Pirri*, se trouve le village de *Sinia*, autrement dit *Sinai*, chef-lieu de canton, placé sur la limite des collines tertiaires et de la base des monts plus anciens qui forment de véritables montagnes. *Sinia* est un assez beau village; ses habitants s'occupent spécialement de la culture des céréales, sans cependant abandonner celle de la vigne et celle des arbres fruitiers, dont les produits sont apportés à Cagliari. Les femmes font de la toile et elles tressent des tamis et autres ustensiles en paille, qui ont un mérite particulier; au reste, cette industrie leur est commune avec les autres paysannes des alentours.

Mont de Serpeddì. En trois heures de montée, à partir de ce village vers le NE, on arrive sur la cime du Mont de *Serpeddì*, où j'ai établi dans le temps un signal trigonométrique de premier ordre: c'est le point le plus élevé de cette région; son altitude est de 1075 mètres au-dessus du niveau de la mer; malgré cela, chaque fois que je me suis rendu en ce lieu, j'ai toujours braqué ma lunette sur les points où doivent se trouver l'île de *Galita* et le cap *Carthage*, distants de 120 milles marins environ; mais je n'ai jamais pu rien apercevoir. C'est près de mon signal que je rencontrai des fossiles siluriens dans une espèce de grauwache à grains fins (1). J'engage les géologues qui visiteront cette montagne après moi, à faire de nouvelles recherches en ce lieu, car lorsque j'y fus, j'étais trop préoccupé par le travail de ma carte, pour pouvoir me dédier avec fruit à la recherche des fossiles; je crois que dans les schistes

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. II, p. 66.

noirs de *Serpeddi* on devra découvrir des traces de *Graptolites*, comme à *Goni*, localité qui sera indiquée ci-après.

Au bas de *Sinia* on voit, à deux kilomètres de distance, le village de *Mara-Calagonis* (1), auprès duquel est un assez grand étang, qui tend journellement à se dessécher.; sa circonférence est de 65 hectares et 1|2; sa profondeur actuelle est, en moyenne, de 3 m. 30 c.; son altitude au-dessus du niveau de la mer est de 93 mètres. Plus loin, vers Quarto, se trouve un autre étang, qui a à peu près la circonférence de celui de *Mara;* son altitude approximative au-dessus du niveau de la mer est de 20 mètres; il porte le nom de *Stagno di Simbiritzi;* pendant l'été il sèche complétement et il se couvre d'une croûte de sel sur toute sa surface; en hiver il n'a qu'une quantité d'eau peu considérable; celui de *Mara*, au contraire, conserve l'eau pendant toute l'année; en hiver il est habité par une quantité de foulques et ses eaux servent dans l'été aux habitants du pays pour abreuver le bétail.

Parmi les églises rurales qui dépendent du territoire de *Mara-Calagonis*, je mentionnerai celles de *S. Basilio* et de *S. Gregorio* qui se trouvent sur le versant de la grande montagne voisine, dans une espèce de ravin, par lequel passe le chemin qui arrive à l'hermitage des *Sept frères*. On y célèbre tous les ans des fêtes qui y attirent un grand concours de monde; celle de *S. Basilio* a lieu le dernier dimanche du mois d'août, celle de *S. Gregorio* le 9 mai. *S. Basilio* est la première que l'on rencontre après avoir laissé la plaine et le terrain tertiaire; on passe alors sur un sol granitique et on y voit deux maisonnettes qui servent d'habitation aux personnes qui s'y rendent pour la fête; une espèce d'hermite qui a soin des deux églises voisines, demeure alternativement dans ces deux localités.

---

(1) Ce nom de *Mara* provient du voisinage de l'étang; nous le retrouverons ailleurs employé dans le même sens.

S. Gregorio. L'église de S. *Gregorio* est distante de la précédente de près d'une heure de chemin, parcouru en montant toujours le long du ruisseau, que l'on traverse à plusieurs reprises. Lorsqu'on arrive à l'église on se trouve décidément en montagne, ce qui n'empêche pas que j'y aie remarqué, non sans surprise, un magnifique palmier qui se dressait dans un jardin à côté d'un vigoureux noyer, comme si ces deux arbres, qui appartiennent à des familles destinées à vivre dans des climats si disparates, y eussent été placés l'un à côté de l'autre pour établir un rapprochement entre la végétation de *Carthage* et celle de *Fribourg*. A côté de l'église de S. *Gregorio* se trouvent plusieurs maisonnettes, où les gens de Cagliari vont passer quelques jours pendant le printemps.

Hospice des *Sept Frères*. En continuant la montée le long du même ruisseau, qui devient de plus en plus rocailleux et qu'il faut continuellement passer et repasser presque jusqu'à son origine, on le quitte pour descendre dans un superbe vallon en forme d'amphithéâtre, entouré de tous côtés de rochers granitiques superposés les uns aux autres, et de monolithes aux formes pyramidales et fantastiques les plus variées, dont quelques-uns atteignent plus de 972 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Ce sont sept de ces pyramides naturelles, qui, vues de loin, soit de la côte orientale, soit de Cagliari, ont fait donner à cette montagne le nom de *Sept frères*, nom qui n'a rien de commun avec le nombre des anachorètes qui vivaient dans l'hermitage de cette même localité. J'ai encore vu en pied cet hermitage en 1822, quoiqu'il fût déjà abandonné alors; ce lieu fut heureusement choisi pour la vie contemplative, car il se trouve au centre d'une plaine, qui compte 682 mètres d'altitude et qui est toute bordée de rochers plus pittoresques les uns que les autres. Lorsque je visitai pour la seconde fois cette solitude, en 1825, je me trouvais avec mon ami et collègue, le professeur Moris, l'illustre auteur de la Flore de Sardaigne, auquel s'était adjoint un

botaniste suisse, M. Philippe Thomas; c'était alors la fin de juin, époque à laquelle nous venions de quitter la plaine du *Campidano*, déjà frappée de siccité. Quel contraste de cet état de la nature avec celui que nous offrait ce vallon des *Sept frères!* Si à *S. Basilio* nous avions laissé un climat brûlant et la région du palmier, pour entrer dans la région du noyer, en arrivant à l'hermitage nous nous trouvâmes de suite transportés dans les plus belles vallées des alpes. La végétation naturelle de cette petite plaine était alors dans toute sa puissance; au point que nos chevaux qui paissaient pendant que nous parcourions cette localité, les uns pour la botanique et moi pour la géologie, étaient littéralement cachés par l'herbe, qu'ils dévoraient avec une avidité toute particulière. Tous les bords de cette prairie étaient ombragés par des arbres séculaires de liége et de chêne-vert, derrière lesquels s'élançaient dans les airs les murailles et les pyramides de granit, tandis que des flancs de ces mêmes rochers coulaient de nombreux filets d'eau, qui réunis au centre du bassin y formaient un torrent déjà remarquable.

Ce ruisseau, augmenté des eaux de plusieurs autres sources ou filets, coule du sud au nord pendant près de six kilomètres, presque le long de l'axe de la montagne, puis faisant un coude vers l'est, il se précipite dans la plaine du *Sarrabus* et il va porter inutilement ses eaux dans un étang dit de *Collostrai* qui se trouve sur la côte orientale. C'est sur une grande partie de ce cours d'eau, pris dans son origine, que je ne cesse depuis bien des années d'appeler l'attention du Municipe de Cagliari, pour qu'on le détourne au profit de cette ville. Le bassin des *Sept frères*, est à mon avis le point le plus rapproché de la capitale de l'île, d'où l'on pourrait tirer une certaine quantité d'eau, qui serait privée de toute substance calcaire et saline, car elle provient d'un sol exclusivement granitique: aussi c'est, à mon avis, le projet le plus convenable parmi tous ceux que l'on a présentés jusqu'ici pour

Conduite de cette eau à Cagliari.

porter à la ville une eau salutaire en quantité suffisante pour la boisson. Le détournement du ruisseau des *Sept frères* devra naturellement entrainer une dépense notable, puisqu'il s'agirait d'abord de percer un conduit souterrain dans le massif granitique du mont; mais je persiste à dire que de tous les projets présentés jusqu'à ce jour et de ceux qu'on pourra présenter encore, celui de conduire à Cagliari les eaux de cette montagne, jointes à celles du ruisseau de *S. Gregorio*, sera toujours le plus convenable.

Burcei.

Non loin du point où le ruisseau des *Sept frères* fait un angle, pour couler vers l'est dans la région du *Sarrabus*, se trouve le petit village de *Burcei*, qui n'a que quelques années d'existence, ou du moins, qui a reçu un peu de vie par les soins de M. le chevalier de Saint-Réal, ancien intendant-général de Cagliari. Ce fonctionnaire éclairé y allait passer quelques jours; c'est alors qu'il introduisit à Burcei plusieurs genres de culture, entre autres celle de la pomme de terre qui y réussit à merveille; ce qui est très-utile aux pauvres habitants de cette région montueuse; car celle-ci ne produit pas d'autres plantes céréales, si ce n'est de l'orge. Ce village communique avec la capitale par un chemin assez rude, qui vient aboutir près de *S. Basilio*.

Tour *del Mortorio*. Carrière de granit.

Le *Campidano* se prolonge encore pendant quelques milles entre les monts et la côte, jusqu'à la tour dite *del Mortorio*, où la roche granitique du mont arrive jusqu'à la mer et y remplace le terrain tertiaire. Le granit de cette localité est de très-bonne qualité pour certains usages (1). On l'avait exploité jadis pour en paver le quai du môle de Cagliari, mais cette exploitation avait été abandonnée. Il paraît cependant qu'elle vient de reprendre un peu d'activité et qu'elle promet d'être cultivée, car on en tire en ce moment d'excellents matériaux, dont on se

(1) Voyez sur cette roche la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. X, p. 423.

sert depuis peu de temps, pour refaire à neuf le pavé de la ville de Cagliari. Les premiers essais ont déjà donné de très-bons résultats et l'on compte substituer en plusieurs points de la capitale de l'île, des dalles et des cubes en granit, au pavé fait en cailloux roulés sur lesquels on marchait d'une manière très-incommode. La carrière de granit dont il s'agit, se trouve tout contre la côte, ce qui est un grand avantage pour le transport des pierres jusqu'à la ville, qui n'en est éloignée que de 12 milles tout au plus.

A partir de la tour du *Mortorio*, la côte devient très-rocailleuse jusqu'au Cap de *Carbonara*, où l'on ne peut arriver que par un chemin très-difficile et même dangereux pour des gens à cheval. Après avoir passé la tour de *Cala-Regina*, on rencontre un petit vallon assez pittoresque, dit de *Geremeas*, où se trouvait une maison de plaisance des PP. Jésuites. Ce lieu, sans être d'une très-grande fertilité, car son sol granitique sera toujours maigre, n'en serait cependant pas moins propre à l'établissement d'une nouvelle population qui servirait d'intermédiaire entre *Quarto* et *Carbonara*. Ces deux points extrêmes sont séparés entre eux de plus de 35 kilomètres par un chemin, ou plutôt, par un sentier plein de précipices sur la mer. Une route propre aux voitures, ouverte le long de cette *Corniche*, serait très-utile pour lier la capitale avec la région du *Sarrabus*, où l'on ne peut se rendre maintenant qu'en traversant la montagne, non loin de *Burcei* et des *Sept frères*, par un chemin très-rocailleux. *Geremeas.*

Le village de *Carbonara*, qui se trouve à peu de distance du promontoire de ce nom, ne date que de l'année 1822, époque à laquelle il fut fondé par les soins du vice-roi *Roero di Monticelli* et du chevalier *Incani*, alors colonel d'artillerie. Il existait déjà près de là une population de *Carbonara* qui avait donné son nom au Cap voisin; elle est notée par l'historien *Fara* parmi celles qui avaient déjà disparu de son temps, c'est-à-dire en 1580. La population actuelle ne pourra prospérer que lorsque ses communi- *Carbonara.*

cations directes avec Cagliari par la voie de terre, seront rendues plus faciles au moyen d'une route littorale. Cette route serait aussi nécessaire pour joindre la capitale de l'île avec la région du *Sarrabus* qui est à peu près abandonnée.

Cap *Carbonara*. Le Cap de *Carbonara* forme l'extrémité orientale du grand golfe de Cagliari; il se trouve sur le prolongement de la grande chaîne granitique de toute cette contrée qui est dirigée dans le sens NNO SSE: dans ce même prolongement surgit l'îlot *dei Cavoli*, distant du Cap de moins d'un kilomètre. Près du Cap se trouve une ancienne forteresse abandonnée dite *Fortezza vecchia*, ainsi que plusieurs tours maintenant délaissées; sa côte est découpée par plusieurs anses dans lesquelles peuvent s'abriter des bâtiments de petite portée.

Ilot *dei Cavoli*. L'îlot *dei Cavoli*, qui peut avoir deux milles marins de circonférence, est également granitique; on vient tout récemment d'y ériger un phare de premier ordre, réclamé depuis longtemps par les navigateurs; ceux-ci, lorsqu'ils sont dirigés à Cagliari, en venant de l'est, passent entre l'îlot et le Cap de *Carbonara*, afin d'éviter un grand détour; mais ils doivent se garder de certains rochers à fleur d'eau et de plusieurs hauts-fonds, qui sont assez dangereux pour ceux qui ne sont pas munis de bonnes cartes de ce passage. L'île *dei Cavoli* est l'ancienne *Ficaria* de Ptolémée.

Ilot de *Serpentara*. A quatre milles marins au NE de l'îlot *dei Cavoli* et à deux milles de la côte orientale de la Sardaigne se trouve une autre île allongée, dirigée du nord au sud et également granitique, ayant près d'un mille de long; elle porte le nom de *Serpentara*. Les navigateurs passent sans danger entre cette île et la côte de la Sardaigne. On voit à *Serpentara* une tour maintenant abandonnée. Cette île est entourée de petits îlots et de rochers granitiques; ils sortent plus ou moins au-dessus du niveau de la mer en faisant une espèce de trainée, qui correspond au grand axe de l'île principale, c'est-à-dire ils courent dans le sens NS.

CHAPITRE II.

Excursion dans le *Sarrabus* et retour à Cagliari par le *Gerrei*.

En partant de *Carbonara*, village fort improprement enclavé dans la province de Lanusei, dépendante de la division administrative de Nuoro, on peut longer la côte orientale jusqu'à l'embouchure du *Flumendosa*, par un terrain presque toujours uni et en plaine courant tout le long de la base orientale de la chaîne granitique du mont des *Sept-frères*, dont l'autre versant a été décrit ci-dessus. Tout le territoire dont il s'agit maintenant passe pour un des plus fertiles de toute l'île; mais en même temps il est regardé comme le plus malsain; en effet, il est dépourvu d'une population fixe, et il n'est fréquenté que par les habitants de villages voisins, et même de pays très-éloignés; ceux-ci vivent en plein air, et ne s'y rendent qu'aux époques des semailles et de la moisson.

Ce défaut de population est attribué aux anciennes invasions des Barbaresques, qui pendant plusieurs siècles infestaient de préférence ces parages, comme étant plus à leur portée. C'est pour cette raison que les familles établies en ce lieu dûrent aller chercher la sécurité plus loin, dans l'intérieur; en même temps le régime féodal était bien loin de favoriser le repeuplement de cette côte. De là est venu l'abandon du pays à des agriculteurs et à des pasteurs nomades; de là la mauvaise direction des eaux, qui y sont abondantes et qui, au lieu d'être utiles à l'agriculture, sont funestes à la santé des agriculteurs par les mauvaises exhalaisons qu'elles font naître, en devenant presque toutes stagnantes à leur entrée dans la mer.

La première plaine de quelque importance que l'on rencontre après avoir dépassé les monticules de Carbonara, en se dirigeant vers le nord, est celle dite de *Castiadas*,

susceptible à elle seule de nourrir une population agricole très-nombreuse. Elle est arrosée par plusieurs courants d'eau qui coulent sans utilité sur un des sols les plus fertiles de l'île, et se perdent en formant sur la côte autant d'étangs littoraux.

Capo Ferrato. A l'est de cette plaine on voit surgir un groupe isolé de monts assez élevés, dont l'extrémité orientale se prolonge dans la mer et y constitue un Cap connu des navigateurs sous le nom de *Cap Ferrato.* Non loin de la tour de ce nom, maintenant déserte, se trouve un immense filon d'une roche dioritique noire, qui probablement a été prise pour du fer et qui perce à travers la roche granitique de toute cette région; ce diorite prend, à la partie septentrionale du Cap en question, des formes prismatiques irrégulières que l'on rencontre souvent dans le basalte (1).

S. Priamo. En suivant toujours la côte dans cette direction, l'on voit à gauche les deux églises rurales de S. *Andrea* et de S. *Priamo;* dans cette dernière surtout, on célèbre toutes les années une fête avec une foire, ce qui y attire un grand concours de monde. C'est là qu'était le village *Villa-majori,* mentionné par Fara comme fief de la famille Carros en 1358. La plaine se resserre ensuite en un lieu où se trouve une tour ruinée dite *de la porte,* qui est l'entrée du territoire de *Muravera;* de là on arrive bientôt sur la rive droite de *Flumendosa,* non loin de son embouchure.

Flumendosa. Il a déjà été question de ce fleuve dans les trois premières parties de ce *Voyage* (2). Après le *Tirse,* c'est le plus considérable de l'île; les anciens lui donnaient le nom de *Sæprus.* Je ne reviendrai pas sur ce qui a déjà été dit; il suffira que je rappelle que ce fleuve, avec ses nom-

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom 1, Chap. XI, page 457.

(2) Voyez la première partie, édition de 1839, p. 106; la seconde, page 396, et la troisième, premier vol., pages 68 et 77.

breux crochets et ses détours, ne compte pas moins de 80 milles d'Italie de cours, depuis son origine, qui se trouve non loin de Lanusei, jusqu'à son embouchure, au bas de *Muravera*. A partir de ce village jusqu'à la côte orientale, distante de plus de quatre kilomètres, on a pratiqué dans une espèce de *delta* trois coupures, dont la plus éloignée communique d'un côté avec le fleuve, les autres vont directement à la mer, loin de l'embouchure de ce dernier. On prétend dans le pays que ces coupures artificielles furent faites pour garantir la population de *Muravera* d'une attaque inopinée des corsaires barbaresques; il pourrait cependant se faire que ces canaux aient eu une autre destination, celle de procurer un plus facile écoulement aux eaûx du fleuve lorsqu'elles débordent, ce qui arrive très-fréquemment.

En effet, les débordements du *Flumendosa* couvrent le sol de cette plaine d'une couche de limon très-fertile, ce qui fait donner à ce fleuve, dans le pays, le nom de *Nil* de la Sardaigne. Cette réputation de fertilité est confirmée par la vigueur de la végétation naturelle et artificielle de cette contrée; les oranges qu'elle produit sont supérieures à celles de la vallée de *Milis;* elles sont comparables à celles de Malte; ces fruits et en général tous les autres, y compris les céréales, y sont plus précoces de près d'un mois que dans les autres parties de l'île.

Muravera est le chef-lieu du canton; il est placé sur la rive droite du fleuve, tandis que *Villa-putzu*, qui lui est presque en face, se trouve sur la rive gauche, à moins de deux kilomètres de distance; plus loin on voit le village de *S. Vito*, qui est en amont et sur la droite du *Flumendosa*. Ces trois populations constituent le *Sarrabus* proprement dit.

Les monts de cette région sont riches en métaux, surtout le *monte Nieddu*, le *monte Narba* (1) et celui de *Gennargiolas* d

(1) Voyez la première partie, édit. de 1839, p. 149, et le premier vol. de la troisième partie, p. 71.

(porte des aires); ils sont formés de roches siluriennes qui dans l'île sont les plus métallifères. Près d'une petite butte conique qui sort de la plaine, à peu de distance de *Villa-putzu* vers la mer, et qu'on nomme *Gibbas*, à cause de sa forme, on a pratiqué depuis quelques années l'exploitation d'un assez riche filon plombifère; malheureusement cette localité est entourée de marais et d'étangs, ce qui a le désavantage de rendre l'air très-malsain pendant une partie de l'année; alors les exploitants étrangers, qui ne périssent pas, sont contraints de quitter le pays pendant près de six mois; lorsqu'ils reviennent, l'eau a fait de tels ravages dans leurs galeries souterraines, en les remplissant, qu'il faut employer au moins un mois pour les vider; ainsi, sans compter les maladies souvent mortelles, auxquelles sont sujets les ouvriers et même les directeurs, il y a encore une grande perte de temps et un surcroît de dépense, qui ne sont aucunement compensés par la quantité et la qualité du minerai, car ce minerai, quoique de bonne qualité, n'est que du plomb.

Tour de *Porto-Corallo*.

Près de *Gibbas* on voit la tour dite de *Porto-Corallo* et non *Porto-Cavallo*, comme on l'a écrit quelque part. Elle est placée tout contre la mer, et elle préside à une espèce de port, où l'on embarque spécialement les denrées du pays et surtout le minerai de *Gibbas:* cette tour fut attaquée par les pirates barbaresques en 1812; mais après l'avoir investie, ils furent mis en fuite par les habitants de *Villa-putzu*.

Gennarella.

En suivant toujours la même direction vers le nord, et en passant derrière une petite chaîne granitique, qui forme le Cap de *S. Lorenzo*, on arrive, en parcourant toujours un chemin en plaine, en un lieu dit *Gennarella* (la petite porte), où l'on a cru dans le temps avoir découvert du combustible fossile, même de la houille; mais je n'y ai vu qu'une substance noire charbonneuse, passant au graphite, qui n'est propre à aucun usage et qui est en même temps peu abondante; elle forme une espèce de veine dans les schistes carburés siluriens; ceux-ci ont été fortement contournés et modifiés lors de l'apparition du granite.

Quand on se trouve à la hauteur de l'église de S. *Nicolò*, on quitte le territoire du *Sarrabus* pour entrer dans celui de *Chirra*, autrement dit *Cirra* et même *Quirra;* il tire son nom d'un ancien château fort, dont les ruines sont encore très-visibles; mais on ne peut s'y rendre qu'en passant à gué le torrent qui coule à ses pieds vers l'ouest et vers le sud et qui est bien souvent difficile à traverser; cette nécessité m'a toujours empêché d'y monter toutes les fois que je me trouvai dans cette région; aussi j'ai dû me contenter d'examiner ces ruines d'une distance de trois ou quatre cents mètres, sans pouvoir y arriver. Pour ce qui regarde les observations géologiques sur le monticule isolé, où sont les restes de ce château, j'ai pu en connaître la nature, soit en examinant les rochers qui se trouvent à sa base, soit d'après les observations postérieures faites par l'ingénieur des mines M. Giordano, qui a bien voulu faire pour mon compte une excursion en ce lieu (1). Quant à la partie historique du château, je vais en donner le précis suivant. Château de *Chirra.*

D'après l'historien *Fara*, le château de *Chirra* appartenait aux juges de Cagliari, auxquels il fut pris vers l'an 1296-97 par le juge *Nino* de Gallura, célébré par le Dante. — En 1324 à la première paix faite entre les Aragonais et les Pisans, ceux-ci cédèrent à leurs vainqueurs la plupart des châteaux qu'ils possédaient dans l'île, y compris celui de *Chirra*. — En 1334 les Génois et spécialement les *Doria*, firent une tentative infructueuse contre cette forteresse, qui en 1354 fut investie et assiégée par les troupes du juge d'Arborée; celles-ci n'abandonnèrent le siége que par un ordre formel de *Mathieu Doria*, qui ne voulut le transmettre qu'à la publication de la paix conclue à Alghero avec le roi d'Aragon (2). — En 1355 ce château et ses bourgs étaient libres Son histoire.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, 1857, vol. I, chap. II, p. 71.

(2) Manno, loc. cit., vol. II, p. 44.

des étreintes des ennemis, et le roi D. Pierre à son départ de l'île, ordonnait que le château de *Chirra*, ainsi que plusieurs autres forteresses de la Sardaigne, fût mis en meilleur état de défense. — En 1363 le même souverain donna le fort et les *faubourgs* de *Chirra* à Béranger *Carros*, avec d'autres terres de cette région, qui prit dès lors le titre de *Comté* de *Chirra* (1). — En 1370 ce château fut de nouveau muni et mis en état de défense par les Aragonais. — En 1374 la possession de cette place et de ses dépendances passa, par la mort de Béranger *Carros*, dans les mains de sa fille *Violante*, qui avait épousé en premières noces *Ponce Sinisterre;* mais cela eut lieu par décision royale, malgré les prétentions des princes d'Arborée, qui faisaient valoir des droits sur cette succession; c'est pourquoi, Marian d'Arborée voulant en 1376 profiter de la mauvaise condition dans laquelle se trouvaient les troupes aragonaises, par suite de la famine qui désolait l'île, tenta de s'emparer de *Chirra* et y mit le siége; à sa mort, qui eut lieu l'année suivante, Hugues son fils occupait encore et dévastait les environs de cette place, sans cependant être parvenu à s'en rendre maître. — A partir de cette époque, c'est-à-dire dès l'an 1377, l'histoire de l'île ne fait plus mention du château de *Chirra*, qui paraît avoir été possédé tranquillement par la famille Carros. Le seul fait qui soit noté depuis alors, c'est ce qui arriva en 1646, à un vaisseau de guerre français, qui vint échouer sur cette côte. Ce vaisseau, chargé de troupes, faisait partie de l'escadre envoyée par le roi de France vers Naples pendant les troubles de *Masaniello*, lorsque cette ville obéissait à Philippe IV d'Espagne; le vaisseau se brisa non loin de *Chirra;* 400 hommes de troupes françaises qui s'y trouvaient

---

(1) *Anno etiam sequenti*, *nempe* 1363, *idem rex Petrus* castrum et suburbium Chirra, *cum opidis* Carbonaria .... *Berengario Carros tradidit*, *et titulo* comitatus Chirrae *decoravit.* Fara, *de Reb. Sard.*, edente Aloisio Cibrario. Torino, 1835, p. 303.

ayant réussi à se sauver sur la plage voisine, et ayant vu le château sans défense, s'en emparèrent et s'y fortifièrent; mais ils furent bientôt cernés et forcés de se rendre à discrétion, se trouvant sans moyens de subsistance (1).

Le principal affluent du *rio* de *Chirra* est celui qui prend sa source non loin du village de *Iersu* et parcourt la longue vallée de *Tertenia;* il coule à peu près du nord au sud, sur une longueur d'environ 22 milles jusqu'à son embouchure, qui est au pied du château. Cette vallée est séparée de la mer par une assez longue chaîne qui part du pied septentrional du mont de *Chirra* et arrive au passage de *Cuadazzoni*, en ne faisant que de légères inflexions: cette petite chaîne prend le nom de *Serra-mari*, c'est-à-dire *crête (chaîne) de la mer;* elle se compose presque uniquement de roches granitiques et porphyriques; c'est pourquoi son versant oriental ne présente guère qu'une côte rocailleuse et abrupte, à partir de la *Tour de Murtas* jusqu'au-delà du Cap *Sfera-Cavallo*. Chaîne de *Serra-mari*.

C'est entre ce dernier Cap et le *Cap Palmeri*, que se trouve la tour dite de Saint-Jean de *Saralà*, abandonnée depuis l'an 1851, et dont il a été question dans la première partie de ce *Voyage* (édit. 1839, livre IV, chap. IX, page 377, note première), à cause de la belle conduite de l'*Alcaïde* Sébastien Melis. Comme j'ai puisé ce récit à une meilleure source, je vais en reproduire la substance, telle que la donne M. Martini dans son histoire de Sardaigne (2). Tour de *Saint-Jean de Saralà*.

Les Tunisiens après avoir tenté en 1812 vers la côte occidentale de l'île, un coup de main qu'ils ne purent exécuter, ayant été repoussés de *S. Antioco*, où les habitants firent bonne contenance, se décidèrent à retourner sur la côte

---

(1) V. Angius, *Dizion. geogr. stor.* Torino, 1839, tom. V, p. 24, article *Chirra*.

(2) Martini, *Storia di Sardegna dal* 1799 *al* 1816. Cagliari, 1852, p. 227.

orientale, où ils avaient d'abord fait irruption, en s'emparant de la tour *dei Cavoli;* ils se présentèrent devant la tour de *Porto Corallo*, mais tous les habitants des environs étant accourus, ils durent se retirer, comme il a été dit ci-dessus; alors ils attaquèrent celle de Saint-Jean de *Saralà*, ce qui eut lieu le 27 juillet. L'Alcaïde Sébastien Melis en avait la garde avec son fils et deux autres hommes; les pirates les voyant résolus à se défendre à tout prix, commencèrent par attaquer la tour, soit du côté de terre, soit de celui de la mer, et ils parvinrent à mettre le feu à la porte avec du goudron. Melis ne s'intimida pas pour cela; malheureusement une explosion de poudre tua son fils, le blessa lui-même et ses autres compagnons; il continua toujours à foudroyer les ennemis, sans cependant pouvoir se servir du canon, à cause de leur proximité. Les agresseurs, au bout de dix heures de lutte, ayant eu dix-sept personnes hors de combat entre morts et blessés, et voyant arriver les miliciens de *Tertenia* au secours de la tour, prirent la fuite dans le plus grand désordre. Cette belle défense valut à Sébastien Melis les plus grands éloges et la médaille d'or.

Perda-majori. Cérémonie.

La vallée qui se trouve sur le versant occidental de la *Serra-mari* est large et en grande partie unie, mais elle est inculte et pleine de broussailles. A trois milles environ de distance du château de *Chirra* vers le nord, on voit surgir un gros rocher monolithe naturel, en granite, dit *Perda-majori* (la pierre majeure); il servait de limite entre l'ancien comté, puis marquisat, de *Chirra* et la province d'*Ogliastra*. C'est là qu'avait lieu une singulière cérémonie lorsque le *Podataire*, ou régisseur du fief de l'*Ogliastra*, de la part du seigneur espagnol, se rendait dans la province de ce nom, dont les habitants, également vassaux du même feudataire, avaient acheté des priviléges particuliers; le Podataire était forcé de s'arrêter à la *Perda-majori*, où venaient à sa rencontre les syndics et les délégués de tous les villages de la province, avec un grand concours de peuple, et ceux-ci ne lui permettaient pas de passer outre et d'entrer

dans leur territoire, s'il ne montait pas sur cette pierre et s'il ne jurait solennellement et à haute voix, en leur présence, de maintenir scrupuleusement tous leurs priviléges (1).

Le seul village que l'on rencontre en cette vaste et belle vallée est celui de *Tertenia;* il n'offre d'ailleurs rien de remarquable; ses environs ont été explorés dernièrement pour des tentatives plus ou moins heureuses de recherches de minéraux et particulièrement de cuivre; ce minéral accompagne les porphyres quartzifères rouges, que l'on voit percer à travers le granite et le schiste de ces localités; mais la mauvaise condition de la côte voisine, qui ne permet guère aux bâtiments d'approcher pour charger le minerai, l'éloignement de la mine de la mer et le défaut complet de chemins propres au charroi, occasionneront un surcroît de frais qui finira par rendre peu profitable une semblable exploitation.

En décembre de l'an 1853 j'ai fait en ces lieux une course, entreprise tout exprès pour connaître par moi-même ces gîtes métallifères, avant d'achever mon travail sur la géologie de l'île (2); mais j'ai dû me convaincre que les exploitations dont il s'agit n'auront jamais un grand succès. Tout ce que j'ai consigné de neuf dans mes notes pendant cette course géologique dans l'île (et ce fut la dernière), c'est la visite que je reçus alors à *Tertenia* d'un beau jeune homme venu directement de Paris et domicilié depuis plusieurs mois dans ce village en compagnie de sa dame. Ce jeune couple étranger que je vis chez le curé de l'endroit, où j'étais descendu ce jour-là, précisément celui de la fête du pays, me permit de faire un singulier rap-

(1) Pour la singularité du fait j'ai indiqué la *Perda-majori* sur ma grande carte de l'île en deux feuilles, quoique l'échelle de cette carte ne l'exigeât pas certainement.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. XI, p. 440.

prochement entre les costumes crasseux et sombres des habitants de cet obscur et boueux village et les gants blancs, la cravate blanche et l'habit noir irréprochable du monsieur, ainsi que le chapeau parisien tout frais et les vêtements de la dame, qui auraient figuré convenablement au *Bois de Boulogne* ou peut-être mieux à *Mabille!*

Chemin *de la Comtesse.* Lorsque du pied du château de *Chirra*, on se dirige du côté du NE, vers l'église rurale de *S. Giorgio*, si au lieu d'entrer tout à fait dans la vallée où coule le *Rio di Perdas-de-Fogu*, on parcourt la crête d'un petit contre-fort qui se lie au *Monte Cardiga*, on arrive sur ce remarquable plateau par un chemin en pente douce et presque horizontal, et l'on suit les traces d'une ancienne voie propre au charroi qui conserve le nom de *Cammino della Contessa* (Chemin de la Comtesse). C'est par ce chemin que les anciens seigneurs espagnols, propriétaires du château de *Chirra*, et surtout la fameuse *Violante*, dont il a été question ci-dessus, passaient pour se rendre de Cagliari et de l'intérieur de l'île dans leur illustre manoir. Lorsqu'on arrive par ce chemin au pied du *M. Cardiga*, on passe par les crevasses naturelles de la roche coupée à pic, avant de parvenir sur le plateau.

Mont *Cardiga.* Ce plateau porte également le nom d'*Alussara*, mais cette dernière dénomination est plutôt donnée à toute la région, tandis que le nom de *M. Cardiga* s'applique surtout au plateau proprement dit (1). Il se compose, comme il a été dit ailleurs (2), d'un dépôt à bancs à peu près horizontaux de grès et de calcaire grossier, pétris de nummulites. C'est un lieu très-boisé, excellent pour les parties de chasse que plusieurs fois dans l'année les habitants des pays voisins et surtout ceux de *Villa-Putzu* vont y faire; ils s'y rendent de ce dernier lieu en trois heures de course à cheval par

(1) Voyez surtout ma grande carte en deux feuilles.

(2) Troisième partie, vol. I, chap. VI, p. 227 et suivantes.

un assez beau chemin direct. Chaque fois que j'allai en cet endroit je fus presque toujours témoin de ces chasses, assez abondantes en cerfs, daims et sangliers; j'y ai même vu prendre quelques mouflons.

Au centre de ce magnifique plateau, presque horizontal, s'élève un mont isolé en forme de cône tronqué, composé aussi de bancs parallèles de grès nummulitique; ce qui fait que sa cime est également plane, d'où est venu le nom de la *Planedda* (petite plaine) donné, soit à cette cime, soit au mont qui la supporte. C'est sur ce plateau supérieur que je plaçai dans le temps un des mes signaux trigonométriques, que j'eus bien de la peine à rendre visible de loin, à cause du boisement touffu de tout ce monticule; ce qui rendait son ascension fatigante et bien difficile. Ce signal comptait une altitude de 694, 39 mètres au-dessus du niveau de la mer. Au bas de la *Planedda* vers le NE se trouvent les ruines de l'ancienne église, et peut-être même de l'ancienne population de Saint-Michel, dont l'altitude est de 533, 79, ce qui donne près de 160 mètres pour la hauteur absolue de la *Planedda* au-dessus du niveau du *M. Cardiga* (1). C'est près de ces ruines qu'est le véritable rendez-vous de chasse; car on y trouve à la fois de grands arbres, sous lesquels on s'abrite, et une source fraîche et abondante, qui surgit en ce lieu du pied de la *Planedda* et qui forme un véritable ruisseau. Peu de points dans l'île sont aussi pittoresques et aussi propres que celui-là aux parties de la *Caccia grossa*.

Du lieu dont il s'agit, on peut se rendre au village de *Perdas de Fogu*, qui en est distant de 14 kilomètres; on y arrive par un chemin presque toujours en plaine. Ce village est également connu dans le pays sous le nom de

---

(1) Dans ma carte en deux feuilles j'avais mis l'altitude de la *Planedda* par approximation à 640 mètres, mais j'y fus en 1847 avec un baromètre qui donna les résultats indiqués ci-dessus.

prochement entre les costumes crasseux et sombres
habitants de cet obscur et boueux village et les
blancs, la cravate blanche et l'habit noir irréprochab
monsieur, ainsi que le chapeau parisien tout frais
vêtements de la dame, qui auraient figuré convenabl
au *Bois de Boulogne* ou peut-être mieux à *Mabille*.

Chemin de la Comtesse.

Lorsque du pied du château de *Chirra*, on se d
côté du NE, vers l'église rurale de S. *Giorgio*, a
d'entrer tout à fait dans la vallée où coule le *Rio*
de-Fogu, on parcourt la crête d'un petit contre-f
lie au *Monte Cardiga*, on arrive sur ce remarquabl
par un chemin en pente douce et presque hor
l'on suit les traces d'une ancienne voie propre
qui conserve le nom de *Cammino della Contessa*
la Comtesse). C'est par ce chemin que les anci
espagnols, propriétaires du château de *Chirr*
la fameuse *Violante*, dont il a été question c
saient pour se rendre de Cagliari et de l'in
dans leur illustre manoir. Lorsqu'on arrive
au pied du *M. Cardiga*, on passe par le
turelles de la roche coupée à pic, avant
le plateau.

Mont Cardiga.

Ce plateau porte également le nom d'Al
dernière dénomination est plutôt donné
tandis que le nom de *M. Cardiga* s'a
plateau proprement dit (1). Il se comp
dit ailleurs (2), d'un dépôt à bancs à p
de grès et de calcaire grossier, pétris
un lieu très-boisé, excellent pour
que plusieurs fois dans l'année les ha
et surtout ceux de *Villa-Putzu* vont
de ce dernier lieu en trois heures

(1) Voyez surtout ma grande carte
(2) Troisième partie, vol. I, chap

lement son mérite, pour arriver au triste village d'*Escalaplanu*. Celui-ci appartient déjà à la province d'Isili et il communique avec le chef-lieu au moyen d'une profonde et haute crevasse, qui se trouve de l'autre côté du *Flumendosa*, dite *Arco di S. Stefano*. Ce passage est très-curieux, car il est fort étroit, et ses parois latérales sont très-élevées; il est ouvert naturellement dans la roche calcaire, surmontée d'une ancienne coulée basaltique. Le *Flumendosa*, que l'on doit passer à gué, pour arriver à l'*Arco di S. Stefano*, fait plus bas un crochet, de façon que ses eaux, réunies à celles du *Flumineddu* complètent l'isolement d'*Escalaplanu*. Aussi, pendant toute la mauvaise saison, il est tout à fait sans communication avec les autres points de l'île; c'est une des causes de sa misère, de son peu de population et de l'abandon où il est de la part de l'autorité. C'est probablement pour cela que ses habitants passent pour être adonnés au vol et à la vengeance. Cet endroit est cependant assez intéressant sous l'aspect géologique, comme on peut le voir dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. VII, p. 232 et suivantes).

D'*Escalaplanu* on peut à volonté se rendre à *Goni* ou à *Ballao*, qui sont les villages les plus voisins; le choix de ces deux directions ne peut pas, pour le moment actuel, dépendre de la meilleure condition des chemins qui y conduisent, car on ne saurait décorer du nom de chemins des espèces de sentiers à chèvres, que parcourent avec agilité les seuls chevaux sardes. Mais *Ballao* qui se trouve déjà sur la route de Lanusei à Cagliari est un point *par lequel on passe*, tandis que le misérable village de *Goni* n'est qu'un *lieu où l'on va* et où le géologue seul, animé par le feu sacré de la science, peut se résoudre à se rendre, en dépit de la difficulté et de l'ennui de cette course. Course à *Goni*.

Pour y aller, en partant d'*Escalaplanu*, il lui faudra d'abord faire une forte descente jusqu'au lit du *Flumendosa*, qu'il devra traverser à gué, bien entendu; puis, par une montée raide et rocailleuse, il arrivera à *Goni* en moins de deux Lambeau de lave basaltique.

heures de temps, tout compris. Lorsqu'il sera parvenu au sommet de cette montée, un quart d'heure avant de voir le village, il remarquera à sa droite, non loin de lui, un rocher différent des autres, horizontal, et reposant sur les schistes formant ainsi une terrasse à peu près isolée. C'est un lambeau de coulée de roche basaltique, dont j'ai déjà fait mention dans la troisième partie de ce *Voyage* (volume I, chap. XV, page 611), et qui est désigné par la lettre *b*, dans la coupe géologique n° 45, p. 233 du même volume. Ce petit plateau horizontal, aux bords verticaux, avec tendance à la division colonnaire, a cependant pour le géologue un intérêt d'une certaine portée; car ce rocher a dû immanquablement faire partie de la grande coulée de lave basaltique, sortie du mont de *Nurri;* cette coulée a jadis couvert un espace considérable de terrain et elle est aujourd'hui fracturée et divisée en lambeaux. Celui dont il s'agit maintenant se trouve séparé des autres par les grandes crevasses dans lesquelles coulent les eaux du *Flumendosa* et du *Rio Mulargia;* ce qui prouve irrévocablement que ces crevasses sont postérieures à l'expansion de cette lave. Or, comme celle-ci recouvre le terrain tertiaire récent, on doit en conclure que le grand mouvement du sol qui crevassa et morcela cette coulée, eut lieu à une époque géologique assez récente. Cette perturbation du sol sarde, opérée entre les époques géologiques distinguées par les noms de tertiaire et quaternaire, s'est relevée à mes investigations par d'autres faits qu'il est inutile de reproduire ici. Je les ai consignés dans la troisième partie de cet ouvrage, à laquelle je renvoie le lecteur; il me suffira de rappeler que dans mes conclusions (volume II de mon travail géologique chap. XVII, page 62), j'ai cru pouvoir rattacher la séparation de la Sardaigne d'avec la Corse, et même l'ouverture du détroit de *Gibraltar*, à la révolution du globe qui a fracassé les coulées basaltiques de la Sardaigne et qui a isolé le petit lambeau de cette nature que l'on remarque près de *Goni*.

Ce qui peut surtout engager le géologue à se rendre dans ce triste village, composé à peine de 60 maisons, c'est la découverte que j'y ai faite, il y a une vingtaine d'années, d'un schiste noir carburé, tout pétri d'une quantité prodigieuse d'impressions argentées de *Graptolites*, sorte de polypiers fossiles qui appartiennent à la faune des terrains siluriens. Le lieu où ces fossiles se rencontrent en plus grande abondance, se trouve à 10 minutes du pays, vers le nord, où il est connu sous le nom de *piè inconi* (pied tordu, boiteux); le géologue qui s'y rendra n'aura qu'à frapper avec son marteau les ardoises noires de cette localité, pour les diviser en mille feuillets d'une finesse extrême; tous ces feuillets sont remplis d'empreintes argentées des diverses espèces de ces polypiers, les uns droits, les autres un peu recourbés, mais qui ressemblent tous, en général, à de petites lames de scies. On peut voir ces restes d'une des plus anciennes animalisations de notre globe, dans la planche B de l'atlas de la troisième partie de ce *Voyage*.

Il me reste ensuite à signaler à l'antiquaire le beau *Noraghe* qui s'élève au-dessus du même village de *Goni* et que l'on voit de loin, de plusieurs points environnants; il se distingue surtout de ceux qui sont répandus avec une si remarquable profusion dans l'île, par l'élévation de sa porte d'entrée; celle-ci dans tous les autres, ou du moins dans presque tous, est si basse qu'on ne peut la franchir qu'à plat-ventre, tandis que dans le *Noraghe* de *Goni* elle est élevée de 1 mètre 40 cent. Ce beau monument a été décrit dans la seconde partie de ce *Voyage* (chap. III, p. 85); il est figuré dans l'atlas de cette même partie (planche XII, figure 2).

D'*Escalaplanu* à *Ballao* il y a également moins de deux heures de chemin, que l'on fait par une descente continuelle jusqu'au lit du *Flumendosa*, au-delà duquel se trouve le village; en ce lieu le fleuve est guéable. Dans les environs de *Ballao*, sur la rive gauche du *Flumendosa*, se trouve

une mine d'antimoine exploitée et abandonnée à plusieurs reprises; je ne la crois pas bien importante.

Armungia et *Villa Salto*.

Sur la rive droite, un peu vers le sud, se trouvent les villages d'*Armungia* et de *Villa Salto;* dans le premier de ces deux pays on voit un *Noraghe* fort remarquable, n'ayant pas moins de 12 mètres de hauteur; on l'aperçoit de fort loin. On a récemment trouvé près du village un beau filon d'antimoine plus riche que celui de *Ballao*.

Château de *Sassai*.

En reprenant le chemin le plus fréquenté entre *Ballao* et Cagliari, à une heure de distance du point de départ, on passe sous des ruines d'un ancien château, connu dans le pays sous le nom de *Castello di Sassai*, ou *Salsai* (on le trouve figuré dans ma grande carte en deux feuilles). Toutes les recherches que j'ai faites dans les historiens de la Sardaigne, ne m'ont pas fait connaître un château ainsi nommé. Fara parle d'un village de *Sassai* dans la *Curadoria di Seurgus* (1), qui à la vérité était proche de ce lieu, mais ce chorographe de son pays ne fait pas mention d'un château de ce nom; par contre, il indique dans le *Gerrei* l'existence d'un château *Orguloso* déjà abandonné de son temps. L'historien Manno place parmi les châteaux, dont la date de la destruction est incertaine, ce même château *Orguloso* de la *Curadoria di Gerrei* (2) qui, d'après Fara, fut attaqué et détruit en 1353 par les partisans du juge d'Arborée, lorsqu'ils firent une incursion dans le territoire de *Chirra* (3). C'est pourquoi je pense que

---

(1) Fara *de Rebus Sardois*, edente Cibrario. Torino, 1835, *Chorographia*, lib. II, p. 87.

(2) Manno, loc. cit., vol. I, chap. VIII, p. 421, *note de la p.* 414.

(3) *Dextrorsum est regio Curatoriae Gerrei, seu Galillae dicta, adspersa sylvis et montuosa . . . . . iacent excisa oppida . . . . . cum castro Orgulosi a Judice Arborecnsi desolato* (*Chorograph.*, lib. II, p. 87). Plus loin dans son histoire *de Rebus Sardois*, lib. II, page 289, il dit: *Sardi tamen prope omnes Caralitani iudicatus Arborensem iudicem sequuti, coactis septingentis equitibus, multisque aliis peditibus,*

les ruines du château de *Sassai* ne sont, dans le fond, que celles du château *Orguloso* ou *Arguloso* de Fara, qui en 1355 fut donné en fief aux Carros.

Du château de *Sassai* on arrive en une heure de temps à *Pauli-Gerrei*, chef-lieu de canton (mandamento) et celui de l'ancienne *Curadoria di Gerrei*. Ce village n'offre rien de particulier; c'est de là que l'on a tiré, il y a une trentaine d'années, deux beaux sarcophages en marbre, donnés par l'ancien feudataire du lieu au roi Charles-Félix, qui les fit placer dans son château d'*Agliè* avec d'autres antiquités qui provenaient de sa *villa* de *Frascati*. Un de ces sarcophages fut décrit et figuré en 1831 par mon collègue l'abbé Gazzera dans le tome XXXV des Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin; j'en ai reproduit un dessin dans l'atlas de la seconde partie de ce *Voyage* (planche XXXV, fig. 33), mais rien ne prouve que ces monuments aient été trouvés dans le pays; au contraire, on conjecture qu'ils furent apportés en ce lieu de l'ancienne *Olbia*, dont il sera question plus loin. *Pauli-Gerrei.*

Le village dont il s'agit maintenant est placé dans une espèce de bas-fond, ce qui le rend humide et bourbeux; c'est sans doute pour cela qu'il a pris le nom de *Pauli* (*Palus*) donné en Sardaigne à différentes localités qui se trouvent dans une condition analogue; il est d'ailleurs bien difficile que, du temps des Romains, il y eût une population en ce lieu, et que cette population fût assez florissante pour posséder des objets d'art aussi remarquables, que les deux sarcophages dont il a été question. Origine de son nom.

Pauli-Gerrei se trouve sur un des flancs d'un mont assez remarquable, dit *Monte Ixi*, ou *Montigi*, comme l'écrit le révérend Victor Angius dans le *Dizion. Geografico* (vol. XIV, *Situs.*

---

ductu Petri de Sena viri Arboreensis, et Azonis de Burzis, castrum Orgugliosum seu Argugliosum, in regione Gerrei, adorti capiunt, ruinisque deformant.

page 285). Sur un autre versant de ce même mont, on rencontre le petit village de *Silius*, qui n'est distant du premier que d'un quart d'heure de chemin et qui en est séparé par un contre-fort de la montagne. C'est précisément dans les bancs alternants de roches calcaires et schisteuses, dont se compose ce contre-fort, que le géologue pourra exercer sa patience à la recherche de quelques fossiles siluriens, qui paraissent appartenir de préférence à la classe des *Orthocères;* mais tous les fossiles que j'ai pu y recueillir à plusieurs reprises, y sont tellement déformés par la pression qu'ils ont subie, qu'il ne m'a pas été possible d'en recueillir un seul dont l'espèce fût facile à déterminer (1).

Continuation vers Cagliari.

De *Pauli-Gerrei* en se dirigeant vers Cagliari, on ne quitte pas le sol schisteux du terrain silurien, qui forme de petits monts arrondis assez verdoyants et même assez boisés; et lorsqu'on arrive au point culminant du chemin, on trouve dans un bois une excellente fontaine, dite de *s'aridelli*, qui devient l'étappe obligée et toujours agréable pour ceux qui voyagent à cheval dans ces régions. De la fontaine commence la descente du mont, au bas duquel on retrouve à la fois la roche tertiaire et la plaine du *Campidano* de Cagliari, pour entrer bientôt à *S. Pantaleo.*

S. Pantaleo.

Cette fraction du *Campidano* conserve encore le nom de *Parte Olla*, dans lequel les étymologistes veulent voir le nom de *Jolas* ou *Jolaus*, d'où seraient ensuite dérivés ceux de *Olia* et *Dolia* que cette région a réellement portés plus tard. Il n'y a dans le fond aucun monument et aucune donnée un peu solide pour faire remonter ces noms au fameux chef des Thespiens, mentionné par Pausanias; c'est pourquoi je me crois dispensé d'entrer en matière sur ce

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. II, p. 66, et la planche *B* de l'atlas de cette même partie, figures 50, 51, 52 et 53.

sujet; mais ce qu'il y a de positif c'est qu'il existait là un ancien évêché connu sous le nom d'évêché de *Doglia*, et même (on ne sait trop pourquoi) de *Bonavoglia*. Son érection paraît remonter à la fin du XI siècle. D'après M. Martini (1), le premier prélat de *Doglia*, dont on puisse avoir connaissance, fut un *Virgile*, qui vivait en 1089, et le dernier, un Pierre *Feria* ou *Ferrer*, de l'ordre des Augustins, qui s'y trouvait en 1495. Quelques années après, c'est-à-dire en 1503, sous le pontificat d'Alexandre VI, cet évêché fut réuni à celui de Cagliari. Le village de *S. Pantaleo* n'est remarquable en rien, pas même par son église, qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir été une ancienne cathédrale; elle était alors, comme à présent, dédiée à *Saint Pantaléon*.

Tout près de ce village se trouvent vers le sud, ceux de *Sicci* et de *Serdiana;* près du premier on rencontre une fontaine dite *sa gora*, qui fournit de l'eau, dont une partie tombe dans une auge faite pour abreuver les bestiaux, et dont l'autre coule inutilement et se perd dans un terrain fangeux. Il a été question de conduire cette eau à Cagliari, mais je crains que les frais qu'exigerait cette conduite ne soient pas en rapport avec la qualité et la quantité d'eau que peut fournir cette source. D'abord, quant à la qualité, je dois déclarer qu'ayant examiné et goûté cette eau avec attention, je l'ai reconnue saumâtre, et sous ce rapport elle ne diffère en rien, à mon avis, de l'eau des puits de *Sainte-Lucie*, de *Saint-Pancrace* et des autres puits de Cagliari, dont il a été question ci-dessus, page 157. Alors, autant vaudrait continuer à se servir en cette ville de l'eau de ces puits, en faisant, pour la tirer à la surface du sol, des perfectionnements qui à coup sûr ne couteraient pas autant que les frais d'une conduite d'eau et de son entretien, à partir de la *gora de Sicci* jusqu'à la ville de Cagliari qui

(1) Martini, *Stor. Eccl.*, vol. III, p. 367.

en est distante de 18 kilomètres, pour le moins. Reste la question de la quantité, et sous ce rapport, quand même on veuille priver les habitants de *Sicci* et des villages voisins, de la quantité d'eau qui leur est indispensable pour leurs usages domestiques et pour abreuver leur bétail, et que l'on veuille réunir tous les produits des sources voisines connues ou à connaître, je doute fort qu'on puisse rassembler en ce lieu une prise d'eau qui soit suffisante aux besoins de la ville et du port de Cagliari et dont la valeur soit proportionnée aux frais de conduite et d'entretien du canal dont il a été fait mention ci-dessus. Les mesures barométriques que j'ai faites tout exprès dans cette contrée m'ont donné pour la *gora de Sicci* une altitude de 192 mètres au-dessus du niveau de la mer.

Serdiana, Ussana et Monastir. A un quart d'heure de distance de *S. Pantaleo*, se trouve le village de *Serdiana* par lequel passe le chemin le plus fréquenté qui conduit à la capitale de l'île. Un peu plus loin vers l'ouest est le village d'*Ussana* et plus loin encore se trouve celui de *Monastir* placé à cheval de la grande route centrale.

Mont *Oladiri.* Entre *Monastir* et *Ussana* s'élève un groupe de monticules aux formes coniques, sur lesquels j'ai réclamé l'attention du géologue à cause de la nature de leur roche qui est un trachyte amphibolique, dont ils sont uniquement composés (1). Le plus central et le plus élevé de ces monts mérite encore une mention particulière pour les ruines que l'on rencontre sur son sommet, précisément au point où j'ai placé dans le temps mon signal trigonométrique (2). Ce mont porte, soit dans ma description

---

(1) Voyez troisième partie, vol. I, chap. XIV, p. 553 et suiv., et la figure 6 et 6 *bis* de la planche V de l'atlas de cette même partie.

(2) Voyez la première partie, notice sur les opérations trigonométriques, p. 490.

géologique (1), soit dans ma grande carte en deux feuilles, le nom de *Monte Oladiri* qui lui a également été donné par le révérend *Victor Angius* dans son article sur l'ancien diocèse de *Doglia* (*Diz. Stor.* vol. VI, p. 117). Le même auteur à l'article *Monastir* (vol. X, p. 401), parle des ruines du château de *Bauladri*, qu'il dit avoir vues sur l'éminence qui domine la rive gauche du *Flumineddu*, et qui, d'après cette indication, se trouverait être le monticule le plus septentrional du groupe des monts de *Monastir*, c'est-à-dire celui qui domine le village de ce nom. Je n'ai point observé ces restes qui, selon le révérend V. Angius, seraient construits avec de l'argile et du gravier (*argilla ghiaiosa*); mais ayant dû me rendre, au moins huit à dix fois, sur le point le plus élevé du *Monte Oladiri*, c'est-à-dire à ma station trigonométrique ainsi nommée, j'ai toujours observé à la base de mon signal, un pan de mur d'une construction, non en argile, mais en bon ciment à chaux, telle que le sont celles des murs des anciens châteaux du moyen-âge. A la simple inspection du mortier j'ai toujours regardé ce mur comme un ouvrage des Pisans plutôt que celui des Espagnols.

Dans les recherches que j'ai faites chez les anciens historiens de la Sardaigne, je n'ai jamais trouvé une mention quelconque d'un château qui portât le nom d'*Oladiri:* mais on y voit figurer un château de *Baratuli*, qui appartenait, avec d'autres forteresses de ces régions, au fameux comte Ugolino de la Gherardesca, immortalisé par Dante, à cause de sa triste fin dans la tour de Pise. Or, je n'ai jamais pu trouver de traces d'un château de ce nom, dans la vallée du *Sixerro*, où s'élèvent encore aujourd'hui les ruines des châteaux de *Gioiosa guardia*, et d'*Acqua fredda*, dont il sera question en son lieu et qui appartenaient à la même famille; d'autre part, après avoir parcouru avec soin la

---

(1) Troisième partie, vol. I, loc. cit.

région où se trouvent ces deux ruines, placées sur deux éminences isolées, m'étant rapporté par la pensée à la manière dont les châtelains du moyen-âge entendaient l'art de la guerre, je me suis dit que les ingénieurs de cette époque jetaient de préférence leurs regards sur les cimes les plus isolées, et les plus inaccessibles, pour y construire des *nids d'aigles*, se correspondant entre eux par des signaux; alors en voyant au loin le mont *Oladiri* je me suis demandé pourquoi on n'y aurait pas bâti un château?

Probabilités. Cette conjecture est maintenant corroborée, soit par le nom même de mont *Oladiri*, qui probablement n'est pas bien exact et qui, je crois, doit être remplacé par celui de *Boladiri*, soit par les débris de murs dont il a été question. C'est pourquoi je pense 1° que l'ancien château de *Baratuli* ne doit pas être cherché dans la vallée du *Sixerro* mais dans le groupe des monts de *Monastir;* 2° que le château de *Bauladri* dont parle le révérend V. Angius (1) est le même que celui de *Baratuli* de Fara; mais qu'au lieu qu'on voudrait le placer sur le monticule du groupe de *Monastir* qui domine le village vers le nord, il doit au contraire être cherché sur la cime la plus élevée et la plus isolée de ce groupe, qui est celle de mon signal, où sont les débris d'un véritable mur de construction dans le genre de celles du moyen-âge. Probablement, lorsqu'on m'a indiqué le nom de cette cime, mon oreille étrangère aura cru entendre de

---

(1) *Dizionario geografico storico*, 1842, vol. X, p. 515, article *Monastir*. Cet historien croit avoir reconnu les ruines d'un château sur le mont de ce groupe plus près du village; mais ces ruines ne sont pas celles que j'ai observées, car elles sont construites en argile et pierre (*argilla ghiaiosa*), tandis que celles du lieu de mon signal sont des restes d'un mur fait en ciment de chaux très-tenace. Je n'admets pas non plus que l'étymologie proposée du nom de *Bauladri*, qu'on voudrait faire dériver des mots *bau* (gué) et *ladu* (large), soit admissible; ce nom n'est évidemment qu'une corruption de celui de l'actuel *Baladri* ou *Boladri*, et de l'ancien *Baratuli*.

mon guide le nom *Oladiri* pour *Boladiri*. D'après des recherches que j'ai faites depuis sur le vrai nom de cette butte conique, j'ai appris que le nom du château ancien (dont on a conservé la mémoire) serait celui de *Baladri:* or, il paraît que ce dernier nom n'est qu'une corruption de celui de *Baradili* ou *Baratuli* que l'historien Fara associe à ceux des châteaux d'*Acqua fredda* et de *Gioiosa guardia* (1).

Quant à l'histoire du château de *Baratuli*, elle se rattache, ainsi que celles des deux forteresses mentionnées ci-dessus, aux vicissitudes de la famille de la Gherardesca, dont il sera question ci-après, à propos de la ville d'Iglesias, et des châteaux d'*Acqua fredda* et de *Gioiosa guardia*. A la chute des comtes Guelfe et Lotto, fils du fameux comte Ugolino, ce château, ainsi que les autres, tomba au pouvoir des Pisans. Depuis cette époque, pleine d'épisodes sanglants et de péripéties des membres de cette illustre maison, l'histoire ne fait plus mention du château de *Baratuli;* il n'est pas même nommé dans l'acte de la paix qui eut lieu en 1324 entre les Pisans et les Aragonais, par lequel les comtes de Donoratico retinrent comme fiefs le château de *Gioiosa guardia* et quelques terres environnantes ; ils cédèrent alors au roi tous les autres châteaux qu'ils possédaient dans l'île, y compris celui d'*Acqua fredda;* ce qui semble prouver que la destruction de celui de *Baratuli* date d'une époque intermédiaire entre l'an 1289 et l'an 1324.

On lit au reste, dans Fara, que parmi les largesses faites A par le roi d'Aragon en 1358, se trouve nommé le village de *Baratuli*, de la région de *Doglia*, donné en fief à Jean Vacadano; plus loin, il parle des pays de *Nuracati*, *Donori*, *Moduli* et *Baratuli* de la *Curatoria* de *Doglia*. Quoiqu'il en soit de cette double version, comprise dans la même page (2), il résultera toujours qu'à l'époque indiquée, c'est-

(1) Fara, *de Reb. Sard.*, loc. cit., lib. II, p. 209. Voyez ci-après dans le chapitre suivant.

(2) Fara, *de Reb. Sard.*, loc. cit., lib. III, p. 297.

à-dire en 1358, le château de *Baratuli* n'existait plus. Le même auteur parle du village de *Monasterii*, comme faisant aussi alors partie de la *Curatoria* de *Doglia*, ce qui prouve toujours davantage que c'est près du village actuel de *Monastir* que se trouvaient le château et le village de *Baratuli*, qui appartenaient à cette même *Curatoria* de *Doglia*.

Sesto. Si de *Monastir*, ou plutôt du mont *Oladiri* (ou *Boladiri*), on veut prendre le chemin de Cagliari, en laissant à droite la grande route centrale, on trouve le village de *Sesto*, qui n'a de remarquable que l'origine de son nom. C'est évidemment une dérivation de la distance de six milles romains qui séparent ce pays de la capitale, comme cela a été dit pour les noms des villages de *Quarto* et de *Settimo*, et comme on le verra pour celui de *Decimo*. C'était donc sur l'emplacement occupé par le village actuel de *Sesto*, que se trouvait la pierre milliaire du sixième mille romain, *sexto ab urbe lapide*, et que passait, sans aucun doute, la grande voie, qui allait de *Karales* à *Torres*.

CHAPITRE III.

Excursion de Cagliari dans le sud-ouest et dans l'ouest, c'est-à-dire dans le *Sulcis*, et retour par Decimo.

La course dans le SO de l'île que je vais esquisser dans ce chapitre ne pourra s'effectuer, pour le moment, qu'à cheval, par défaut de véritables routes dans la plus grande partie des régions que j'entreprends de faire connaître à mon lecteur dans ce voyage; c'est pourquoi, dans l'indication des distances d'un point à un autre, j'emploierai de préférence l'appréciation en heures de chemin fait à cheval, qui est celle en usage dans le pays et la meilleure, tant que les routes ne seront pas multipliées davantage dans cette partie de la Sardaigne. **Distances évaluées en heures de chemin.**

A peine sorti de Cagliari par *Stampace*, le voyageur devra parcourir la longue *Plaja*, qui sépare la mer du grand étang; cette *Plaja* est, comme il a été dit, un vrai *Cordon littoral*, ayant plus de neuf kilomètres de longueur; elle est maintenant coupée par huit canaux de pêcheries, sur lesquels sont autant de ponts, presque tous en bois, mal construits et plus mal entretenus, y compris ceux à la charge du *domaine*. Les coupures artificielles de ces pêcheries ne datent que de deux siècles et demi, car d'après un document assez curieux de l'an 1586, l'on apprend qu'il n'existait alors que deux communications entre la mer et l'étang, une près de Cagliari, celle de la *Scaffa* qui est encore la principale, l'autre à l'extrémité opposée vers la *Maddalena*, qui paraît être obstruée depuis longtemps. **Départ de Cagliari. *La Plaja.***

Le document dont il s'agit, écrit en langue catalane, est une pétition du *Stamento Royal* au vice-roi Michel de Moncada, par laquelle on supplie S. M. Catholique de permettre le rétablissement de l'ancienne ouverture au point de la *Plaja* qui est près de la Madeleine pour aller vers **Document de 1586.**

Pula, par laquelle les eaux de la mer entraient dans l'étang de l'ouest, et par laquelle sortaient celles des ruisseaux de la montagne de l'ouest qui donnent dans ledit étang (1).

Ancienne voie romaine.

Dans la troisième partie de ce *Voyage* (chapitre IX, page 400 et suivantes), j'ai eu occasion de combattre l'opinion des personnes qui ont pensé que l'emplacement du grand étang, séparé actuellement de la mer par cette langue de terre, ait été occupé jadis par de riants jardins; je crois plutôt que c'était très-anciennement l'enfoncement d'un grand golfe, que les matériaux charriés par les cours d'eau intérieurs, arrêtés et rejetés par les vagues, ont séparé de la mer, en formant ce *Cordon littoral*. Mais cette agglomération de sables et de limon, n'a pu être faite que pendant une longue suite d'années et probablement de siècles: elle datera peut-être d'une époque antérieure à l'établissement de l'homme sur la terre. Sans entrer de nouveau dans les considérations qui furent développées dans le volume cité ci-dessus, je me bornerai à dire que je persiste toujours davantage à penser que là voie romaine, qui conduisait de *Karales* à *Nora*, passait par la *Plaja*; car je me rappelle fort bien en avoir vu des traces distinctes, à une époque à laquelle on refaisait les culées d'un des ponts actuels. Je ne puis admettre, comme le voudrait le révérend Victor Angius, que cette voie romaine fît le tour du grand étang, par le seul fait que les principales versions de l'itinéraire d'Antonin donnent (erronément selon moi) XXXII milles romains, tandis qu'en passant par la *Plaja* il y en a tout juste XXII: on sait

(1) « Item suplican a V. S. I. per quant en la plaja de la Maddalena, che va a la volta de Capo Pula, hi avia una boca, per « la qual entrava l'aigua del mar all'estañy de ponent, y per la « dita boca yxien las aiguas dels rius de la montañes de ponent que « donen en lo dit estañy, y per ser caigut lo pont, per hont passava la gent. » Voyez le document reproduit en entier dans la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, p. 412.

combien les erreurs sont communes dans les différents textes de cet itinéraire, qui sont parvenus jusqu'à nous (1). D'ailleurs, le même révérend Angius, dans son article *Capoterra* du *Diz. Stor.* (vol. III, p. 449), parle des vestiges de somptueuses constructions romaines et de la voie romaine de *Karales* à *Nora*, que l'on trouve au point dit de la *Maddalena* qui est compris encore dans la *Plaja*.

C'est à peu près sur cette plage, dite tantôt de la *Maddalena*, tantôt de *Capoterra*, qu'en 1292 Joachim Merello, capitaine de trois galères génoises, débarqua avec ses soldats pendant la guerre contre les Pisans; et à cette occasion il brûla plusieurs tours, et dévasta toutes les campagnes de cette région (2). En 1324 Mainfroi Donoratico, général pisan, y débarqua également pour marcher vers *Decimo*, avant la bataille de *Loco-cisterna*, qui lui fut fatale. *Capoterra* fut dans la même année donné en fief à *Jacques Villani*, de la famille des *Gaetani:* le fils de ce dernier, nommé Jean, le vendit en 1344 pour 1700 florins d'or de Florence (3) à *Donna Timorgeta*, ou *Timbora*, ou *Sinibora Roccaberti*, femme de Marian d'Arborée (4); celle-ci le vendit ensuite en 1350 à *Dalmatius Rodigia de Bagnol* (5). — En 1441, ce même fief fut donné à *Monserratus Ferrarius*, et à la mort de *Michel Feretti*, il passa à *Pierre Bellin*.

Le village de *Capoterra* d'alors était déjà abandonné et détruit du temps de Fara; celui qui existe maintenant

(1) Voyez la seconde partie de ce *Voyage* 1840, livre II, chap. VII, pages 441 et 455. Voyez également la troisième partie, vol. I, chap. IX, pages 401 et 402.

(2) Manno, loc. cit., vol. I, chap. VIII, p. 378.

(3) On trouve dans la bibliothèque de Cagliari un parchemin qui contient l'acte de cette vente, du mois de juillet 1344.

(4) On verra plus loin, chap. VI, à l'article *Oristano*, un sonnet à propos des noces de ce Juge avec cette personne.

(5) Fara *de Reb. Sard.*, loc. cit., lib. III, pag. 303.

et qui se trouve à moins d'une heure de chemin distant de la *Maddalena*, vers le nord-ouest (1), ne date que de l'année 1655, époque à laquelle il fut formé par les soins de D. Jérome d'Aragal et Cervellion, qui y rassembla les émigrants de la Sardaigne septentrionale, menacés dans leurs vies par les vengeances privées, qui à cette époque désolaient l'île.

Tanca di Nissa. Au bas de *Capoterra*, on voit maintenant une belle propriété rurale, dite la *Tanca di Nissa;* elle fut créée depuis une trentaine d'années par feu le marquis Étienne Manca de Villahermosa; elle fut conquise sur des landes et des marécages réduits en prairies, en champs bien cultivés et en plantations régulières et utiles; mais la plus belle conquête de ce seigneur agronome et intelligent sur les terrains naguère incultes de cette même région, est sans contredit la belle propriété d'*Orri*, dans laquelle on entre en se dirigeant de la *Maddalena* vers *Pula* et que l'on ne cesse de traverser en se rendant à *Sarroc*, par un chemin de près de 10 kilomètres.

Orri. Au centre de cette propriété, non loin du bord de la mer, est la villa d'*Orri*, qui est la seule maison de plaisance à laquelle on puisse réellement donner ce nom dans cette partie de l'île. Ce n'était au commencement de ce siècle qu'une lande stérile, à la base des monts qui bordent à l'ouest le golfe de Cagliari, couverte de lentisques et de cistes et pleine d'eau stagnante. Feu le marquis de Villahermosa mentionné ci-dessus, sut mettre à profit sa haute position auprès du duc de Genevois alors vice-roi, depuis roi Charles-Félix, pendant le séjour de ce prince dans l'île, et il trouva les moyens de parvenir à défricher

---

(1) Il pourrait se faire que l'ancien village de *Capoterra* eût été, comme le voudrait le P. Aleo, beaucoup plus rapproché de la côte que l'actuel; ce qui expliquerait comment les galères ont pu approcher du lieu de ce nom.

ces terrains, où surgit bientôt la *villa* d'*Orri*, qui devint la maison de campagne du prince vice-roi pendant l'hiver et le printemps. Malheureusement, dans les mois d'été et d'automne, ce séjour est encore interdit aujourd'hui à toute personne étrangère à cette localité, même à celles de la classe des campagnards, qui y luttent presque toutes avec la maladie. Malgré ce grave inconvénient, qui oblige le propriétaire à fuir ce lieu pendant une grande partie de l'année, et à laisser ses affaires dans les mains de régisseurs presque toujours travaillés et même souvent emportés par la fièvre, la *villa* d'*Orri* avec ses dépendances est encore ce qu'il y a de plus remarquable dans toute l'île en fait de propriété modèle. L'habitation civile, assez confortable, est entourée de jardins où les orangers, les citronniers et plusieurs arbres fruitiers du continent, sont associés aux fleurs et aux produits des plantes potagères les mieux tenues: ce jardin est séparé de la mer par un gros bouquet d'énormes peupliers, dont le vigoureux développement est une preuve irrécusable de la grande fertilité du sol. En parcourant toute cette propriété, on peut se convaincre de ce que peut faire une volonté ferme et intelligente, secondée, il est vrai, par une haute position sociale et par des circonstances toutes particulières, pour faire sortir comme par enchantement toute cette lande de sa primitive nudité et la changer en une ferme modèle. En effet, plus de dix-huit mille amandiers et dix mille oliviers, maintenant adultes et dans toute leur vigueur, des milliers de mûriers, des extensions immenses de vignes, ont en moins d'un demi siècle remplacé les broussailles qui encombraient un sol réputé stérile et qui était couvert de cailloux de transport.

Ce n'est pas sans raison que M. Valery a consacré un chapitre à cette propriété, et qu'il le termine par les mots suivants, auxquels je m'associe: « La grande propriété est « certes là sous son bon côté: donnez à la Sardaigne cin-« quante propriétaires tels que le marquis de Villahermosa M. Valery.

« et cette île arriérée, languissante, verra renaître les jours « de son antique prospérité, alors que Polybe vantait son « innombrable population, l'abondance de ses fruits, et « l'appelait une terre heureuse » (1).

Pierre milliaire. C'est tout-à-fait près de la villa d'*Orri*, que l'on a déterré, il y a quelques années, une pierre milliaire romaine, qui indiquait le XI mille romain de *Nora* à *Karales;* elle date du règne des empereurs Philippe père et fils; elle mentionne le préteur *Vulpius Victor* qui, à cette époque, fit restaurer les voies romaines de l'île, déjà dégradées. Cette inscription, qui se trouve maintenant dans le musée royal de Cagliari, n'a pu être rapportée par moi dans la série de celles des mêmes empereurs et du même préteur, insérées dans la seconde partie de cet ouvrage (livre III, chap. I, page 473 et suivantes), mais on la trouvera publiée dans la troisième partie (I vol. chap. X, page 401, note 1).

Sarroch Après avoir traversé toute la propriété d'*Orri*, que le chemin qui va vers *Pula* parcourt de tout son long, on ne tarde pas à apercevoir le village de *Sarroch* ou *Sarroc*, qu'on laisse à gauche à quelques centaines de mètres de distance: il est bâti au pied d'un groupe de monts trachytiques très-rocailleux dont il a été question dans la troisième partie de ce *Voyage* (2). Au débouché de ces mêmes monts, on voit s'ouvrir bientôt devant soi la pittoresque plaine de *Pula*, bordée d'un côté par la mer et de l'autre par un demi-cercle de monts élevés, aux formes élancées, en grande partie boisés, et composés de roches granitiques et siluriennes.

Butte de *Pula*. Ruines du château. Au centre de cette plaine et tout-à-fait au-dessus du village, surgit une butte qui n'est élevée que de 73 mètres au-dessus du niveau de la mer; elle est formée d'une roche trachytique qui a été également décrite en son lieu, pour

(1) Valery, loc. cit., p. 241.
(2) Voyez vol. I, chap. XIV, p. 552.

sa nature géologique (1). C'est sur ce bloc isolé que l'on voit encore les restes d'un château du moyen-âge, mais ces ruines sont déjà bien anciennes; car le château dont elles font partie n'existait plus du temps de Fara, vers l'an 1580; même son faubourg, c'est-à-dire la population qui se trouvait à ses pieds, avait déjà disparu alors. Ce château paraît avoir été bâti après les dommages causés à la ville de *Nora* par les Vandales, lorsque les habitants de cette ancienne ville se réfugièrent dans l'intérieur.

Un fragment très-curieux, trouvé récemment (en 1858) par l'habile paléographe M. Pillitu, à *Pula* même, où il était à la campagne, fournit des données curieuses quoique très-incomplètes sur ce château. C'est le reste d'un feuillet de parchemin, qui a été évidemment coupé d'une pièce plus grande et qui n'a pas plus de 18 centimètres de long, sur 2 à peu près de large. Voici ce qu'on y lit; d'un côté *(recto)*: Document précieux.

. . . . *is Museti orribiles guerras hi populi a Saracenis substinuerunt* . . . .

. . . . *n hoc dicto Castro Pule magnam post resistentiam et obsessi* . . . .

. . . . *atque suis familiis salvaverunt partim in hac Sancti B* . . . .

. . . . *Ecclesia remanserunt Deum orantes ut sancti Ephisi meri* . . . .
+ sicut evenit per regis Parasonis adventum cum magna comitiva
. . . . *bus liberarent + dictum vero Castrum stetit semper forte* . . . .

. . . . *spugnari et per multa secula vivit usque ad* . . . .

de l'autre côté de cette espèce de ruban en parchemin *(verso)*, se trouve le titre de la feuille; il est entier d'un côté, et ainsi conçu:

inscripcione regis Gufridi que facta fuit cum ipse in magna . . . . . .

tum Pule Castrum a Saracenis occupatum post durissimam . . . . . .

cuperavit fratremque suum regem Nicolaum ab infidelibus . . . . . .

(1) Ibidem, p. 352.

pe..ia..i..servitutem ductum sive jam mortuum credo- . . . . . .

gatum invenit et cum magno gaudio vivum restitui . . . .

de civitatis Nore destrucione contristatus ipsius fratris victoriam continuavit

regno ingressus de novo ipsius gubernum Sardin . . . . .

Notions historiques qu'il fournit.

L'importance de ce fragment, tout mutilé et tout petit qu'il est, est très-grande; d'abord, il nous apprend que ce château existait déjà lorsque le sarrasin *Musa* envahit et détruisit la ville de *Nora*, qui s'était déjà remise un peu, comme on le verra ci-après, des grands dommages causés par les Vandales, et par la première invasion des Maures d'Afrique qui eut lieu en 708 et en 711, du temps du règne de Gialetus. Celle dont il s'agit aurait été faite par les Maures d'Espagne, l'an 807, pendant le règne de Nicolas, fils et successeur d'*Auson* de Cagliari. Le *Musa* dont il est question n'est ni le premier, qui était fils de *Nassir*, ni *Muset* qui fut défait par les Pisans vers l'an 1022. Ce document nous fait connaître deux frères et rois de l'île, *Parason* et *Nicolas*, descendants de *Gialetus;* ce dernier fut d'abord pris par les infidèles et fut cru mort ou réduit en esclavage, et ensuite il fut délivré par son frère qui apparemment lui avait succédé, et qui le remit sur le trône; enfin, l'on apprend que le château, tombé dans les mains des infidèles après une forte résistance, fut repris par le roi *Parason*, qui y trouva son frère captif. Toutes ces notions contenues dans ce peu de lignes qui nous restent, font bien regretter de ne pas posséder la chronique entière dont ces lignes faisaient partie. Je pense que ce château était déjà bâti lorsque les Arabes conduits par *Musa* vinrent l'attaquer; c'est pourquoi je le crois élevé après la dévastation de ces contrées faite par les Vandales en 427, ou après celle des Maures d'Afrique dont il a été question ci-dessus.

Village actuel.

L'historien Fara fait mention d'un château de *Santisconala* que je soupçonne fort devoir être celui de *Pula;* cet historien en parlant de la population qui se trouvait au pied

du château de Pula la nomma *Pauli de Nora*, ce qui semble indiquer que son nom actuel dérive de quelque eau stagnante, ou d'un marécage, comme celui de tous les pays de l'île qui commencent également par *Pauli (palus)*; mais il dit expressément que le bourg ainsi que le château avaient déjà cessé d'exister de son temps. La population actuelle ne date que d'une époque assez récente, mais l'extinction de la piraterie africaine et l'extrême fertilité du sol ont fait prendre au nouveau village un développement considérable, qui ne peut manquer de croître de jour en jour. C'est maintenant un lieu où plusieurs familles aisées de Cagliari ont établi des maisons de plaisance, pour y passer les mois salubres de l'année. On peut même dire que l'anathème d'insalubrité dont était frappée naguère cette localité, tend journellement à disparaître à cause des grandes plantations qu'on y a faites, et surtout depuis que toute cette plaine fertile a été soumise à une culture plus intelligente.

Les matériaux dont ce village est construit proviennent en grande partie des ruines de l'ancienne ville de *Nora*, qui gisent vers le SE à moins d'une heure de distance. Aussi c'est de ces maisons qu'ont été tirées plusieurs inscriptions importantes, qui par un heureux hasard ont été placées dans leurs murs, de façon à être encore aperçues; combien y en aura-t-il encore qui resteront cachées aux archéologues tant que dureront les édifices dont elles font partie! C'est dans le mur d'un enclos appartenant aux religieux de l'ordre de la Merci, que j'ai encore vu en place la fameuse inscription phénicienne découverte la première fois en 1773, et qui dès cette époque fut soumise à l'interprétation des savants. Ce n'est que depuis une trentaine d'années que, grâce aux soins éclairés de quelques personnes, cette pierre fut retirée de ce mur et transportée au musée de Cagliari, où il me fut facile d'en prendre un calque exact, que j'ai reproduit réduit, dans la planche XXII, fig. 2 de l'atlas de la seconde partie de cet ou-

vrage (1). Le fragment d'une autre inscription de ce genre, qui figure dans la même planche avec le n° 1, fut dé-

---

(1) Voyez le volume du texte (*Antiquités*), p. 342 et suivantes. Depuis la publication de ce volume, faite en 1840, plusieurs savants se sont encore escrimés à donner chacun sa version sur le contenu de cette inscription. Comme un pareil sujet n'entre plus dans le cadre de ce volume, je me bornerai à donner ici la note des personnes qui ont voulu en faire la lecture, quoique bien souvent ces versions soient d'une disparité désolante. Ce fut d'abord M. De Rossi, savant orientaliste de Parme, qui proposa la première interprétation de l'inscription de *Nora*, dans les *Éphémérides littéraires de Rome*, en 1771. Depuis lors personne n'en parla plus. Mais en confrontant la planche donnée par De Rossi avec l'original qui se trouvait encore dans le mur des religieux de *Pula*, j'ai reconnu que ces deux pièces ne se combinaient pas et qu'il y avait surtout des inversions dans la place relative des lettres entre elles, ce qui me parut un grave défaut (*); c'est pourquoi, en 1831, je pris sur la pierre même un calque exact et je le communiquai à feu l'abbé Arri, mon collègue à l'académie des Sciences de Turin. Ce jeune orientaliste en proposa une nouvelle version qu'il lut à la séance du 14 mars 1834, et qui fut insérée dans les volumes de cette Académie, tom. XXXVIII, p. 590 et suivantes. — Le savant Gesenius en donna une interprétation toute différente dans son ouvrage intitulé: *Scripturae linguaeque Phoeniciae monumenta quotquot supersunt*. Lipsiae, 1837. — M. Benarius, *Juhrbücher für Wissenshafolische Kritik*; Julii, 1837, en proposa également deux autres versions bien diverses. — En 1838, l'abbé Arri répliqua à ces deux savants dans le premier volume de la seconde série des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin*; 1839, page 351. — Depuis lors, feu M. Étienne Quatremère, M. Movers, un M. Riccardi d'Oneglia, M. Lanci, le docteur Judas et d'autres savants ont également voulu donner de cette inscription des lectures très-différentes. — Plus tard elle fut l'objet de nouvelles interprétations. Le 6 février 1855, M. l'abbé François Bourgade, chapelain de la chapelle de Saint-Louis de Carthage, écrivit à M. le chanoine Spano, directeur du *Bollettino archeologico sardo* (**), une lettre,

(*) J'ai reproduit aussi l'inscription de De Rossi dans la planche XXXII, fig. 2 bis de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*.

(**) Voyez ledit *Bollettino*, *Anno I*, num. 3, mars 1855, pages 43-51.

couvert par moi en 1838 dans l'arcade d'une porte d'entrée; j'ai dû alors faire démolir cette porte à mes frais et faire

---

au moyen de laquelle il proposa une nouvelle interprétation de la même inscription, où il crut reconnaître les noms de *Sardus Pater*, de son fils *Nogar*, de son petit fils *Rosch*, et de son arrière-petit-fils *Caman*, qui aurait fait poser la pierre. — Dans le mois de novembre de la même année (le 22), à l'occasion de l'ouverture solennelle de l'Académie archéologique de Rome, feu le P. Secchi lut une dissertation dans laquelle il signala l'inscription de *Nora* comme une de celles qui auraient été tracées en très-anciens caractères phéniciens; elle serait écrite, d'après son opinion, en vers tétraèdres, comme la fameuse *Cattedra di S. Marco* de Venise. — Plus récemment encore un autre Jésuite, le P. Garrucci, entreprit de nouveau la lecture de cette même antiquité dans un mémoire intitulé *Lapide Fenicia di Nora*, inséré dans le XIV volume des actes de la *Pontificia Accademia Romana d'Archeologia*, p. 233, 1858. Cet orientaliste, après avoir raisonné sur les interprétations différentes de ses prédécesseurs et particulièrement sur celle de l'abbé Bourgade, finit par conclure que cette inscription ne lui paraît pas aussi ancienne qu'on a voulu le dire; selon lui, elle serait écrite en caractères *asmonéens* (comme ceux des autres inscriptions de Malte), c'est-à-dire dans lesquels il voit une origine hébraïque et surtout une analogie avec les lettres des monnaies juives du temps des Machabées. Il en conclut que cette inscription devait appartenir à un prince de *Nora* nommé *Rosch*, fils de *Nagid*, qui mérita le nom de *Père des Sardes*, auquel son fils, nommé *Milchat*, erigea le monument sépulcral. Il propose la lecture suivante:

SEPVLCRVM · ROSCI
PRINCIPIS *et* PATRIS
SARDORVM · VIXIT · PACIFI
CVS · IN · PACE · INGREDI
ATVR · MILCHATIO
ROSCI · FILIVS · NAGIDI
NEPOS · VT · VOLVIT

Ce n'est plus ici le lieu d'entrer en matière sur le mérite de chacune de ces lectures, qui nous font voir combien les interpré-

ensuite scier le moëllon immense qui contenait les paroles phéniciennes pour en tirer ce fragment, qui se trouve également au musée de Cagliari; enfin, une pierre avec une inscription romaine, qui figure également dans ce musée, fut découverte par hasard dans une église rurale où elle faisait partie de l'autel. Elle servait, à ce qu'il paraît, de piédestal pour une statue qu'un nommé *Favonius*, qui remplissait d'importantes fonctions dans la ville de *Nora*, fit élever à sa fille *Favonia;* et c'est en son honneur qu'il fit don à ses concitoyens d'une maison dans la ville de *Karales* pour leur usage, lorsque leurs affaires les appelaient dans la capitale de l'île (1).

Aqueduc romain. A demi chemin entre le village actuel et le petit isthme où se trouvaient réellement les ruines de *Nora*, on voit, à gauche, les restes d'un ancien aqueduc romain, qui conduisait l'eau à cette ville. Ce qui m'a frappé c'est que cet aqueduc passe sur un petit tertre dit *Guardia de is Mongias* (garde des religieuses), probablement parce que de là on faisait la garde contre les Musulmans et que le lieu appartenait à un couvent de nonnes. Ce petit tertre, presque tout artificiel, est formé par les ruines d'un grand *Noraghe*, dont les débris font l'office de pilier pour supporter l'aqueduc; ce qui dénote clairement l'antériorité de la construction cyclopéenne ancienne, et ce qui prouve que le *Noraghe* était déjà détruit en grande partie, lorsque, du temps des

---

tations de cette nature sont difficiles et incertaines; mais je dois insister tous les jours davantage sur l'opinion que j'ai déjà émise ailleurs, savoir, que dans cette inscription il est indubitablement fait mention du fameux *Sardus Pater*, dont le culte fut très-populaire en Sardaigne et sur le compte duquel j'aurai occasion de revenir à la fin de ce même chapitre, en parlant de la statue de ce législateur, qui se trouvait dans le temple érigé en son honneur au cap de la *Frasca*.

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, liv. III, chap. I, page 491, n° 60.

Romains, on fit passer l'aqueduc sur ses décombres. On peut voir une partie de ce *Noraghe*, avec un fragment de l'aqueduc qu'il supporte, représentés dans la planche V de l'atlas de la seconde partie de ce *Voyage* (fig. 1, 1', 1''.). Le canal de l'aqueduc, mesuré à ce point, donne 0m. 60c. de largeur sur 0m. 65c. de hauteur; ce qui annonce qu'il devait conduire une quantité d'eau assez considérable, en proportion de celle que peuvent fournir pendant toute l'année les monts voisins, sur lesquels la neige ne s'arrête jamais pour plus de 24 heures et qui pendant l'été et une partie de l'automne ont maintenant leurs ruisseaux toujours à sec. Je dis *maintenant*, car fort probablement, les parties de ces monts qui sont de nos jours mises à nu par les continuels incendies, causés par les pâtres de chèvres, et par l'incurie des autorités communales et autres, étaient alors bien fournies d'arbres; il dut par conséquent y avoir plus de sources alors que l'on n'en trouve maintenant.

Une inscription retrouvée depuis quelques années sur une pierre qui servait de degré à la porte de l'église de *Nora*, fait allusion à une restauration de l'aqueduc, ou bien d'une fontaine publique, restauration qui aurait eu lieu sous les empereurs Théodose et Valentinien. Elle a été insérée dans la seconde partie de ce *Voyage* (liv. III, chap. I, p. 477, n° 29); mais depuis lors, elle a été mieux lue et elle fut dernièrement commentée par M. Cavedoni dans le *Bollettino Archeologico Sardo*, IV année (juillet 1858, pages 106-107). Une copie de cette inscription avait été publiée par Bonfant et par Muratori (1); le savant Marini l'a également reproduite avec quelques différences; c'est pourquoi je me suis servi ci-dessus du mot retrouvée; effectivement, on retrouva la pierre, il y a peu de temps. Cette même inscription fut alors republiée par le chanoine Marungiu Nurra, depuis archevêque de Cagliari; elle est

---

(1) Muratori, *Thesaur. Ant.*, p. 466, n° 4.

maintenant déposée au musée royal de Cagliari. Voici la version la plus complète :

SALVIS . D.D. NN. N . . . .

THEODOSIO ET PLACIDO VALENTINIANO SE . . . .

*su*BDVCTOS OLIM LATICES PATRIAEQVE NEGA*tos*

RESTITVIT POPVLIS PVRO FLAVIOLVS AM*ne* (1)

CVRANTE

VALERIO EVHODIO PRINCIPALE AC

PRIMORE EIVSDEM VRBIS.

La lecture de cette inscription a donné à penser à quelques érudits que la restauration de l'aqueduc de *Nora*, à laquelle cette inscription semble faire allusion, aurait été opérée par suite des dévastations faites par les Vandales, que plusieurs auteurs font aborder d'Afrique en Sardaigne dès l'année 427. Dans ce cas, l'inscription daterait de l'intervalle de temps qui s'est écoulé entre l'année 425, dans laquelle Valentinien III fut proclamé empereur, et la mort de Théodose, qui eut lieu en 450.

Église de *Saint-Efisio.*

En continuant à s'avancer vers le sud, toujours guidé par les traces de l'aqueduc, on voit à gauche la petite église de *S. Efisio*, qui est celle où, comme il a été dit ci-dessus, page 109, on célèbre toutes les années, le troisième jour de mai, la fête du saint, avec l'intervention de son image, apportée solennellement de Cagliari. A droite du même chemin on voit, non loin de là, une modeste maison et des espèces de hangards, où logent ceux qui président

---

(1) La version PVRO AMNE semble bien préférable à celle de PVRO AMORE qui avait été proposée par quelques personnes. C'est à M. Marini que l'on doit l'honneur d'avoir lu ainsi.

et qui prennent officiellement part à la fête, y compris les cuisiniers; car pendant le séjour du délégué du Municipe de Cagliari, il y a table ouverte et distribution de comestibles à ceux qui se présentent pour en profiter. L'église de S. Efisio n'a absolument rien de remarquable; aussi ce n'est pas sans raison que M. Valery la compare à une grange; je m'associe à cette comparaison, ainsi qu'au vœu qu'il fait à ce propos, savoir, qu'il serait assez convenable et plus édifiant de consacrer à la tenue de cette église et à son embellissement, une faible partie de l'argent qui se gaspille là en mangeaille, le jour de la fête du saint. La tradition veut que cette église ait été bâtie sur l'emplacement même où le martyr auquel elle est dédiée fut décapité par ordre de Dioclétien, c'est-à-dire aux portes de la ville; en effet, les vestiges de l'ancienne enceinte de *Nora* sont encore visibles non loin de là.

Les reliques de S. *Efisio*, ainsi que celles de son compagnon de martyre S. Potitus, avaient échappé à la profanation des Arabes; mais elles furent enlevées par les Pisans et transportées à Pise (1), sous le prétexte de les dérober aux dévastations des infidèles. Le fait est que la partie souterraine de l'église, où reposaient les corps de ces deux martyrs, est maintenant dépouillée de ces reliques qui étaient jadis renfermées dans une caisse ou sarcophage, dont le couvercle servait de table pour l'autel de cette partie souterraine de l'édifice sacré. C'est à l'entrée de l'église supérieure que se trouvait placée, en guise de degré,

(1) M. Valery en parlant de ces reliques et des trois fresques, qui subsistent encore sur cinq, dit dans une note que ces fresques relatives à la vie et au martyre de saint Efisio sont de Spinello d'Arezzo, et il rappelle que Vasari, dans la description du *Campo-santo* de Pise, où sont ces peintures, loue comme exécution, les deux cavaliers du *combat de saint Efisio*, qui s'étant pris réciproquement d'une main par la barbe, tentent de se frapper avec l'épée qu'ils tiennent de l'autre. Valery, p. 155, note 1.

l'inscription relative à la restauration de l'aqueduc, dont il a été fait mention ci-dessus.

Entrée de la ville.

Il paraît que la véritable enceinte de la ville ne commençait que là où se trouve une espèce d'isthme très-rétréci et que par conséquent elle n'aurait eu qu'une seule porte du côté de terre. A peine on a franchi cet étroit passage, on voit les décombres de la ville; et surtout, en longeant le bord de la mer vers l'est, il est facile de voir les traces des maisons et peut-être même des rues, maintenant submergées; ce qui annonce tout d'abord un changement de niveau dans le sol de cette localité et un empiétement de la mer sur ses anciennes limites. C'est ce que fait savoir un document très-important, récemment découvert, qui parle d'un tremblement de terre survenu dans le moyen-âge, lorsqu'on se disposait à rebâtir cette ville, qui depuis lors a été complétement abandonnée.

Théâtre romain.

Le seul vestige un peu remarquable qui existe dans l'aire actuelle de la ville et qui indique son ancienne prospérité, est un monument connu dans le pays sous le nom fort impropre de *Leoniera*, dans la supposition que ce fût un amphithéâtre où l'on aurait donné en spectacle des combats de lions. C'est sans doute d'après cette croyance, et par suite d'une semblable préoccupation, que M. Valery a indiqué (1) ce monument comme un amphithéâtre, lui qui a décrit ceux de Rome, de Capoue, de Pompei et de Vérone. C'est, au contraire, un véritable théâtre semi-circulaire, construit selon toutes les règles de Vitruve. La partie de la scène manque, mais on suit les traces de ses fondements, tandis que la partie où siégeaient les spectateurs est presque toute intacte et assez bien conservée. On peut voir le plan de ce théâtre dans la planche XXXVII, fig. 2 de l'atlas joint à la seconde partie de ce *Voyage* et le texte de cette même partie, page 530. J'ai dit alors que

---

(1) Valery, loc. cit., p. 244.

les dimensions de cet édifice, qui sont très-petites, semblaient être en rapport avec l'aire de la ville, c'est-à-dire avec le nombre des habitants qu'elle pouvait contenir; mais peut-être cette idée n'est-elle plus exacte depuis que nous savons qu'une partie de cette florissante ville a été submergée par les flots à l'époque du tremblement de terre mentionné ci-dessus.

Il me reste maintenant à esquisser l'histoire de cette I
antique cité, que les auteurs anciens ont presque tous considérée comme la première ville bâtie en Sardaigne. Pausanias (1) lui donne pour fondateurs les Hybères venus sous la conduite d'un *Norax*; d'autres écrivains, au contraire, pensent que ce furent des Africains, soit Lybiens, soit Carthaginois, ou des Phéniciens. D'après quelques versions de l'interprétation de l'inscription de Nora, dont il a déjà été question, il s'agirait du fameux législateur de l'île, vénéré sous le nom de *Sardus Pater;* quoiqu'il en soit, sans entrer dans de nouvelles questions sur ce sujet étranger au plan de ce volume, je me bornerai à dire que cette ville était déjà importante sous la domination carthaginoise, et qu'elle l'était encore davantage sous les Romains.

Dans les fragments inédits de Cicéron, publiés en 1817 par feu le cardinal Ange Mai, jadis bibliothécaire de la bibliothèque Ambroisienne, puis de celle du Vatican (2), il est fait mention d'un *Bostar* citoyen de *Nora*, dont le meurtre, au dire du célèbre orateur romain, aurait été imputé à sa propre mère, qui convolait en secondes noces avec un nommé *Ari*, accusé d'être le meurtrier de sa première femme.

---

(1) Pausanias *in Phocis*, lib. X, cap. 17.

(2) *M. Tullii Ciceronis sex orationum partes ante nostram aetatem ineditae, cum antiquo interprete qui videtur Asconius Paedianus.* Milan, 1817. Voyez les mêmes fragments, consultés avec d'autres *palimpsestes*, par mon savant collègue Amédée Peyron. Stuttgart, 1824. Voyez enfin Manno, loc. cit., livre IV, page 83, note 1.

Nouveaux documents.

Après ces précieuses notices, sauvées de l'oubli par le célèbre cardinal, je dois mettre en première ligne celles fournies par un document récemment découvert en Sardaigne, qui renferme des détails curieux sur les anciennes villes de l'île; cet écrit en langue sarde, appartient à un habitant de l'ancienne ville de *Tharros*, dont il sera question en son lieu. L'auteur de ces notices entreprit ce travail par ordre du petit-fils du roi *Gialetus*. Les personnes qui voudront lire ce document pourront recourir à l'opuscule de M. Martini, intitulé *Testo dei due Codici cartacei di Arborea*, dont il a déjà été fait mention ci-dessus, en parlant de la bibliothèque de Cagliari, page 85; on y lit d'abord ces mots:

Hec est relatio diversarum antiquarum civitatum presentis Sardinie Regni que in infelicissimis seculis VIII et VIIII retroactis ab infidelibus qui dictum Regnum invaserunt destructe aut in parte dapnificate fuerunt. Hec relatio vero scripta fuit a quodam Sardo post expulsionem dictorum Maurorum in dicto seculo VIIII sequtam in quodam libro in carta pergamenea redactum quod reconditur in hoc Archivio Fratrum Minorum a quo presens sumpsi ego de mandato mihi facto per reverendum Fratrem Julianum Arrufat (1) *eiusdem ordinis Regieque Cappelle Capellanus.*

Fragments du texte et leur traduction.

Voici les premières lignes de la narration, avec la traduction française en regard:

Depost tantos affannos et tormentos, ki abbo subste-	Après tant de peines et de tourments, que j'ai subis

(1) Dans les archives R. de Cagliari on a trouvé des pièces qui prouvent que ce Julien Arrufat existait réellement et se trouvait en Sardaigne en 1426 avec les qualités mentionnées dans le titre. C'est donc de cette époque que date la copie faite par son ordre.

nutu de ipsos infideles, pro tantos annos, in lokos barbaros inimicos de ipsa nostra sancta fide, exule de ipsa patria mea karissima, plena de sambguen. . . .

de la part des infidèles pendant tant d'années, dans des lieux barbares, ennemis de notre sainte foi, exilé de ma patrie très-chérie, pleine de sang. . . .

L'auteur (1) parle en général des profanations et des destructions opérées par les infidèles et s'adressant ensuite à son souverain, qui lui avait ordonné de lui faire le récit des malheurs de l'île, il se compare à Enée racontant à Didon ceux de la ville de Troie; il indique les sources où il a puisé son récit, savoir ses souvenirs, plusieurs inscriptions et autres mémoires qui restaient de son temps; il parle de sa connaissance dans les langues africaine et grecque, et du secours d'un juif, dit *Canahim*, pour la lecture des inscriptions phéniciennes et autres; car, dit-il, l'écriture phénicienne tient de l'hébraïque

. . . . . . comodo ipsa
Scriptura fenika habet de Ebrea,

et avec l'aide de quelques livres que les Sardes ont sauvé du feu, il entreprendra de décrire ces antiques cités endommagées et détruites, avec d'autres choses principales d'*icelles* (ipsore) et les faits principaux.

---

(1) Au moment où je corrige les épreuves de cette page, je lis dans le journal officiel de Sardaigne, le *Statuto* du 3 février 1859, nº 15, qu'on vient de trouver tout récemment cinq nouveaux codes d'Arborée, qui proviennent des anciennes archives des Juges de ce nom et de celles des marquis d'Oristano qui leur ont succédé. Ils renferment des notices très-précieuses sur l'histoire de l'île du moyen-âge; on y apprend, entre autres choses, que l'anonyme auteur, dont il est fait ici mention, se nommait *Antoine*, et qu'il était réellement natif de *Tharros*. C'est ainsi que je le nommerai dorénavant.

Ville de *Nora*. Son origine d'après l'auteur.

Parmi les villes qui furent en grande renommée, dit-il, se trouvait celle de *Nora*. Il lui donne pour fondateur *Norax*, chef des Phéniciens, qui les premiers vinrent dans l'île; ceux-ci après avoir vu les merveilles de la Sardaigne *abundante de omne gratia de Deo*, s'en retournèrent auprès de Norax qui était puissant chez eux; et Norax ayant ouï tant de choses, *et cum ipsu hat intesidu tantu*, il vint avec ses Phéniciens et prit possession du lieu. D'abord il ne construisit que des cabanes et en attendant le peuple croissait. *Et pro tantu populus crescebat per alteras gentes, ki Fenikos portarunt de Tyria, et Sidonia, et Egipto et Pelasgios:* ces peuples se querellèrent entre eux à l'occasion, dit-il, d'une fête que célébrèrent les Égyptiens selon leurs rites; ceux-ci vainquirent les gens de Norax qui s'enfuirent dans les monts avec leurs biens. Norax fit ensuite la paix, et il fonda la ville de *Nora* qu'il munit de murs et de tours et il régna dans la ville où il fut très-aimé; *regnarat in dicta sua citate cum magno amore*. L'auteur parle ensuite des mariages qui se firent entre tous ces peuples, et il dit que la religion la plus générale chez eux était celle des Égyptiens (1).

Origine des *Noraghes*; leurs destinations.

Le fils de Norax, qui avait le même nom que son père, régna après lui (2); il fut très-puissant dans l'île: c'est de son temps que datent ces *Noraghes* qui existent dans l'île sous son nom; ils furent jadis des lieux d'adoration au soleil, et les tombeaux des pères et des chefs des pasteurs et des prêtres: *Norakes ki sunt in ipsa insula pro suo nomine, ki erant de post lokos de orationes ad sole, et sepulkros de ipsos patres et capos de ipsos pastores et sacer-*

---

(1) On voit que je me borne à citer cet auteur, sans commentaires; car je n'admets pas l'existence de ces Égyptiens, ni l'introduction de leur culte alors; mais j'admets que telle pouvait être la croyance de cet historien, à l'époque où il écrivait.

(2) Il se serait appelé *Nogar* d'après l'inscription lue par M. Bourgade. Il est curieux d'invertir ce nom en celui de *Norag*.

doles, ad more de ipsos Egiptios: ki plus erunt Egiptios in Insula (1). Il décrit ensuite parfaitement ces monuments, puis il ajoute en avoir rencontrés de même forme en Palestine, lorsqu'il suivait (comme esclave) son maître en ce pays: *ki similes abbo bisu in ipsa Palestina cum ipsu donnu meu* (2). Il ajoute que les *Noraghes* de l'île furent tous fouillés par ordre du roi Gialetus, et qu'on y trouva plusieurs signes de la religion égyptienne. *Ki omnes perquisitos fuerunt pro ipsu supradictu rege Ialetu et ipsos fratres suos, ki imbenerunt multos signos de ipsa religione egiptia* (3): ces peuples, dit-il, firent les *Noraghes* pour cette raison et ils étaient pasteurs; car il n'y avait qu'une seule ville, qui était celle de *Nora*.

Anciens édifices de *Nora*.

La ville de *Nora* avait, selon lui, plusieurs édifices remarquables *multos edificios de magna gloria*, des tours, des murailles, des temples, un amphithéâtre, qui est un souvenir des temps des Romains, ainsi qu'un grand temple de

(1) Sans admettre l'origine égyptienne de ces *Noraghes*, il est curieux de confronter ce passage avec ce qui a été dit sur ces monuments dans la deuxième partie de ce *Voyage* (livre I, chapitres III et IV), et surtout les conclusions que j'ai cru devoir tirer alors, p. 159.

(2) L'auteur paraît être dans le vrai, lorsqu'il compare les *Noraghes* avec des monuments semblables qu'il a vus en Palestine, car ceci concorde avec ce qu'on peut lire dans la deuxième partie de ce *Voyage* sur un monument observé par M. le baron Tecco sur le mont *Liban*, que feu mon confrère l'abbé Arri a comparé aux *Bamots* de l'Écriture. Ibidem, p. 144.

(3) Ceci concorde aussi avec le contenu du fameux *Rithme*, publié par M. Martini dans le tome XV des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin*, 1855, page 317.

46 *Ecce quanta sunt inventa — in antiquis molibus*
47 *Ab Aegyptiis fabricatis — ex saxis ingentibus:*
48 *Quae per fratrum omnes fuerunt — perquisite intrinsice*
49 *Intus insulam et medium — atque per circuitum.*

Jupiter. *Romanos ki ficirunt ipsu amphiteatrum* (1) *et magnu templu de Iove.* Il parle ensuite du grand concours de peuples que ce temple attirait et il dit qu'il a été changé par Constantin en une église dédiée à *S. Efisius.*

Hommes marquants qu'elle a fournis.

Cet Antoine passe ensuite à l'énumération des hommes marquants de la ville de Nora, et parmi ceux-ci il mentionne un *Borate* qui s'enfuit de la ville par suite des oppressions du préteur Albutius; il se réfugia dans les monts de l'intérieur de l'île chez les *Iliens*, et avec eux il fit une guerre acharnée aux Romains. Cette guerre fut continuée par *Theti* son gendre; celui-ci finit ensuite par faire la paix avec le préteur Atius Balbus, qu'il vint trouver à Cagliari et avec lequel il vécut ensuite en bonne amitié (2). Parmi les autres citoyens de Nora, il nomme un *Norsenus*, maître de grammaire, un *Phocenus*, poète et disciple d'Ennius, et le célèbre *Tigelius*, poète, chanteur et musicien qui vivait du temps de César et d'Octavien: à ce propos il raconte sa lutte avec Horace, et il fait mention, soit des thèmes de ses chants, puisés dans les guerres des Sardes avec les Romains, soit des invectives de Cicéron contre lui: *Et multa scripsit contra ipsu Cicerone de lingua acuta et falsa, contra ipsu* (Tigelius) *et ipsos Sardos.*

Saint Ignace et autres natifs de *Nora*.

Venant ensuite à des époques plus rapprochées, il dit qu'aux temps de N.S. Jésus Christ il y avait à *Nora* un saint homme nommé *Ignace* qui, pour son savoir et sa piété, fut évêque d'Antioche (3): il passe ensuite à *S. Efisius*, vé-

---

(1) Si l'auteur fait allusion au théâtre actuel, il se trompe; il pourrait cependant se faire qu'il y eût aussi à *Nora* un amphithéâtre dans la partie de la ville maintenant submergée par la mer.

(2) C'est probablement à l'occasion de cette paix que fut battue en Sardaigne la médaille qui, d'un côté, porte l'effigie de ce préteur Atius Balbus, et de l'autre, celle de *Sardus-pater*. Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, chap. II, p. 502.

(3) D'autres documents, qu'il est inutile de reproduire ici, confirment que la véritable patrie de ce saint évêque fut *Nora* (Voyez Martini, *Bollettino archeologico sardo. Anno II, maggio* 1856, p. 68).

néré par les habitants de *Nora*. Cette même ville, selon lui, donna le jour au fameux *Timène*, qui par sa prudence et sa perspicacité, empêcha ses concitoyens de se jeter dans le parti du préteur Quintus Antonius, et les engagea à suivre la fortune de *Sylla*, ce qui les sauva d'une catastrophe. Il mentionne le fils de ce même *Timène*, nommé *Maronius Sextus* (1), grand ami de Quintus Tullius Cicéron, qui résida longtemps à *Olbia* en Sardaigne; il ajoute que *Timène* sauva également sa patrie lorsque Marcus Aemilius Lepidus vint dans l'île pour soulever les Sardes contre Pompée (2); le peuple de *Nora* d'après ses conseils se déclara alors contre le légat *Perpenna*, qui fut vaincu et qui faillit être tué de la main de *Timène*. « Maintenant, « dit-il, cette noble cité est devenue un monceau de pierres, « un tombeau de martyrs, une pâture du feu, un misé- « rable reste de la cruauté des Sarrasins, à cause des- « quels les Sardes des villes voisines s'enfuirent dans celle « de *Nora* pour y trouver refuge et sûreté. Plus grande, « ajoute-t-il, fut la crainte, plus grande fut la constance « dans la résistance, ce qui fit que les Sarrasins devinrent « plus féroces, et qu'ils brûlèrent la ville, tant de monu- « ments et les murailles de défense. *Pro ki Saracenos plus* « *feros insendiarunt ipsa citate et tantos bonos monumentos* « *et presidiu.* »

Les copistes du XV siècle qui transcrivirent ces notices leur ajoutèrent deux notes importantes, dont je vais traduire le contenu.

Note première. « George de Lacon et Antoine évêque I
« de Ploaghe (3) rapportent quelques chants dudit *Tigelius:*

---

(1) J'aurai occasion de parler de ce *Maronius*, lorsqu'il sera question de *Torres*.

(2) C'est à ce propos que l'auteur dit erronément que c'est Pompée qui bâtit l'amphithéâtre de Cagliari. Voyez ci-dessus, chap. I, p. 130.

(3) Ces deux auteurs de l'histoire de leur pays sont cités par

« mais dans diverses archives des couvents, des abbayes, « et des cathédrales de ce royaume de Sardaigne on ren- « contre plusieurs livres, où se trouvent divers chants de « ce poète, avec plusieurs écrits, histoires, relations, do- « nations, testaments et des chroniques précieuses, jour- « nellement rédigées par plusieurs auteurs, par des juges, « par des moines, et extraites de ces documents: c'est « ce qu'entreprit de rédiger le très-docte et très-ingénieux « notaire *Jean Amoros* de Sassari; mais la guerre contre « Nicolas d'Oria étant survenue et ayant eu d'autres oc- « cupations, il cessa de se dédier à cette grande œuvre: « et personne depuis n'entreprit cette tâche, par avarice, « par crainte de dépenses, et même par ignorance des « anciennes écritures: car ces écritures, au dire de plu- « sieurs personnes que j'ai entendues moi-même, sont « crues turques et difficiles à déchiffrer. On rapporte « qu'avant le susdit *Amoros* un autre écrivain recueillit de « semblables écrits; mais à l'heure qu'il est (1426?) on « ne connaît pas cet ouvrage à cause de l'avarice et de « l'ignorance des héritiers de son auteur. »

Deuxième note. Tremblement de terre.

Note deuxième. Après le récit de la destruction de *Nora* par les Sarrasins, il est dit: « On lit chez les susdits » George de Lacon, et Antoine évêque de Ploaghe, ainsi « que dans quelques anciennes chroniques, que le très- « puissant roi de Sardaigne Parason *(Barison)*, fils d'Orland, « juge de Cagliari, voulut entreprendre la restauration de « la ville de *Nora*, en l'honneur de sa fille *Norine*, et que déjà « il avait envoyé en ce lieu ses architectes, et tous ses » hommes experts dans l'art de bâtir; mais il survint un « tremblement de terre qui ébranla cette ville, et l'en-

presque tous les écrivains anciens, postérieurs au XIII siècle. La bibliothèque de Cagliari possède le fragment d'un travail historique de Georges de Lacon écrit sur parchemin, publié il y à quelques années par M. Martini avec le titre de *Pergamena III d'Arborea*.

« gloutit. Elle fut alors en grande partie recouverte par « les flots de la mer, et l'on cessa les travaux. *Sed certus « terremotus supervenutus conquassavit illam civitatem, de- « glutit eam, et sepulta est in magna parte ab undis ipsius « maris: per quod pius ille rex cessavit ab illo opere bono « cum magno cordis dolore.* » Cette note est très-importante, car d'abord, elle explique pourquoi une grande partie de la ville se trouve maintenant sous les eaux de la mer et comment il soit maintenant difficile de juger de l'ancienne splendeur et de la circonférence de cette cité, en voulant se baser sur l'aire actuelle du sol où se trouvent ses ruines; en second lieu, elle nous fait connaître une catastrophe physique que cette partie de l'île a éprouvée dans le moyen-âge, et dont nous n'avions eu jusqu'ici aucune connaissance (1).

D'après un autre document, tiré assez récemment d'un A *palimpseste*, où l'on rend compte du rachat du corps de saint Augustin (2), il est fait mention de la destruction de l'église de Saint-Efisius de *Nora*, et de celle de Saint-Ignace martyr opérée par les Sarrasins; mais si cette destruction est, comme il paraît, celle dont parle l'auteur de l'histoire des villes de l'île, elle aura certainement eu lieu avant le tremblement de terre indiqué ci-dessus.

Ce qui m'a toujours frappé toutes les nombreuses fois que j'ai visité les ruines de l'ancienne *Nora*, c'est de n'y avoir jamais rencontré de traces d'hypogées et qu'on ne connaisse pas l'ancienne nécropole qui, indubitablement, devait se trouver hors des portes de la ville. Il est bien

---

(1) Parason II, fils d'Orland, régnait à Cagliari et même sur toute l'île, entre les années 998 et 1022, époque à laquelle les autres judicats furent occupés par des seigneurs pisans; il ne serait pas improbable que ce tremblement de terre fût le même qui eut lieu le 29 mars de l'an 1000, car il se fit sentir dans toute l'Europe et il y causa de grands désastres.

(2) Voyez ci-dessus p. 117.

difficile de s'expliquer comment dans les ruines d'une cité aussi florissante, on ne trouve pas de traces de culte envers les morts. Il faut penser que le sol qui environnait cette ville n'a pas encore été bien fouillé, ou, ce qui est plus probable, que l'espace occupé par les tombeaux ait été submergé par suite du tremblement de terre dont il a déjà été question.

Région de *Perda-e-sale* Vallée de *sa Stidiosa*.

Les environs de *Pula* offrent des sites très-pittoresques parmi lesquels je citerai la région dite *Perda-e-sale* (la pierre du sel), dont il a été question dans la troisième partie de ce *Voyage* page 552, pour ses roches trachytiques avec amphibole et stylbite. Mais la vallée la plus curieuse pour le géologue, est celle dite *Sa Stidiosa*, qui se trouve entre les territoires de *Pula* et de *Sarroch;* on peut voir en ce lieu des rapports remarquables entre les roches siluriennes, le granite et d'autres roches éruptives, qui les ont traversées, soulevées et modifiées (1).

Monte Santo.

Le voyageur qui aime les monts boisés pourra faire une course de *Pula* au *Monte Santo*, dont il atteindra le sommet en moins de trois heures de montée, sur un terrain tantôt granitique et tantôt silurien, presque tout couvert de bois de haute futaie, composés principalement de robustes chênes-verts et de liéges. Cette cime, sur laquelle je plaçai mon signal trigonométrique, a une altitude de 877 mètres au-dessus du niveau de la mer; on y voit les ruines d'une ancienne chapelle dédiée à saint Michel. Il est bon de dire ici qu'une grande quantité d'églises de ce nom se trouvent de préférence sur beaucoup de cimes élevées de l'île; cette chapelle était encore officiée vers la fin du XV siècle, c'est-à-dire du temps de Fara. Ce qui m'a surpris, ce fut de voir entrer dans sa construction des pierres de taille tirées du grès quaternaire que l'on ne trouve que sur le bord de la mer, près des ruines

---

(1) Voyez la troisième partie, vol. I, chap. II, p. 19.

de *Nora;* il paraît que la facilité de tailler ces moëllons en a fait préférer l'emploi, malgré la difficulté de leur transport de si loin à une pareille élévation, et malgré l'abondance des autres pierres dont cette localité est fournie.

Au bas de cette cime on a pratiqué dans le calcaire de transition des fouilles pour l'extraction d'un minerai de plomb; mais elles sont, je crois, maintenant abandonnées. Du *Monte Santo* on peut se rendre sur la cime la plus élevée de tout ce groupe de monts, dite *Punta Severa* ou *Sebera,* en parcourant presque continuellement des lieux boisés; mais je vais y conduire le lecteur par un autre chemin; il me suffira de noter que tous ces monts sont très-giboyeux, surtout en sangliers et en cerfs; on y trouve plus rarement le mouflon et presque jamais le *daim,* qui abonde dans d'autres parties de l'île.

Lorsqu'on sort de *Pula* pour aller vers le cap de *Spartivento,* après avoir quitté la belle propriété de *Santa Margarita,* qui appartient à M. le comte Nieddu, on longe une espèce de plaine qui court entre la mer et la base des monts granitiques qui la dominent vers l'ouest; après avoir dépassé la tour de *Cala-d'Ostia,* qu'on laisse à gauche, on voit également de ce côté, et à quelques pas du chemin, une ou deux maisonnettes rurales connues sous le nom de *Nuracheddus* (qui veut dire des petits *Noraghes*): c'est près de ces maisons que l'on a découvert, il y a quelques années, deux colonnes milliaires du temps des empereurs Philippe, père et fils; elles indiquaient la route de *Nora* à *Bitia:* ces pierres, faites d'un grès pris sur le lieu même, se trouvent maintenant déposées au musée de Cagliari: les chiffres des milles ont été effacés exprès, mais d'après mes mesures, ils devaient marquer une distance de sept milles romains à partir des ruines de *Nora.* Elles furent érigées lorsqu'un préteur nommé *Vulpius Victor* entreprit, par ordre des empereurs nommés ci-dessus, la restauration

de toutes les voies romaines et même celle d'autres monuments de l'île (1).

Cap *Spartivento*. Câble télégraphique sous-marin.

Après avoir laissé à gauche du chemin les maisons de *Nuracheddus*, on voit également de loin la tour de *Chia*, qui se trouve près du bord de la mer; mais si de ce point on veut se diriger vers le village de *Domus de Maria*, on entre bientôt dans les monts granitiques et on laisse la mer de côté; si, au contraire, on veut se rendre au cap *Spartivento*, il faudra aller à *Chia* et de là au Cap en question. Celui-ci n'est remarquable que par sa position géographique, la plus méridionale de toute l'île après le cap de *Teulada*, et parce que c'est le point de la Sardaigne d'où part le câble sous-marin de la télégraphie électrique qui lie l'Afrique française au Continent européen. L'auteur de cet ouvrage a assisté comme amateur à la pose de ce câble, qui eut lieu en septembre 1857; mais alors la longueur du fil manqua à peu de milles de la côte de Sardaigne; on dut laisser le bout de ce fil dans la mer, mais un mois après ce bout fut repêché et le câble fut définitivement fixé au cap *Spartivento;* l'autre bout avait déjà été placé près du fort *Génois*, qui se trouve à quelques milles de Bone vers le nord.

Port de *Malfatano*.

Au-delà du cap *Spartivento*, en un lieu dit *Malfatano* ou *Malfetano*, on voit une tour, maintenant abandonnée; elle servait à défendre un petit port du même nom qui peut donner refuge à de petits navires et même à des *bricks*.

(1) C'est ce que prouvent les inscriptions contenues dans la deuxième partie de ce *Voyage*, num. 24 et 25, p. 475-6, qui sont celles de *Nuracheddus*, et celle num. 21, p. 473, pour la route de *Karales* à *Olbia;* celle num. 27 pour la route de *Tharros* à *Olbia;* celle entre *Nora* et *Karales* trouvée à *Orri*, rapportée ci-dessus, ainsi que l'inscription num. 34, p. 479, qui regarde la restauration du temple de la Fortune dans l'ancienne *Torres*, dont il sera question en son lieu.

Ce nom de *Malfatano* fut donné à un bateau à vapeur de guerre de la marine royale à cause d'un fait d'armes très-remarquable, qui eut lieu dans les eaux de cette localité, le 28 juillet 1811, entre une demi-galère et quelques petits bâtiments sardes et des navires tunisiens, supérieurs en nombre et en forces; ceux-ci, à l'exception d'un seul, furent tous pris et conduits en triomphe dans le port de Cagliari (1). Le port de *Malfatano* paraît devoir être l'ancien *Herculis portus* de Ptolémée (2).

Do

Si du point où j'ai fait abandonner au voyageur la voie de terre, pour visiter le cap *Spartivento* et le port de *Malfatano*, il veut continuer le chemin direct de *Pula* à *Teulada*, il arrivera au bout de deux heures de route au misérable village de *Domus de Maria;* de là il peut se diriger, soit sur *Teulada*, soit sur le *Monte Severa*, dont il a déjà été question en parlant du *Monte Santo* de *Pula*. S'il se résout à faire cette course, il pourra d'abord visiter les deux curieux Noraghes de *Monte Maria* et de *sa Perdaja*, qui sont figurés dans la planche V, fig. 1 et 3 de l'atlas du volume des antiquités (seconde partie du *Voyage*) et qui sont décrits, pages 53 et 54 du texte. De là il arrivera, toujours en montant, en un lieu dit *Perdasterri*, dont il a également été fait mention dans la troisième partie de cet ouvrage consacré à la géologie (pages 22 et 465), à propos d'une roche calcaire cristalline, et d'un grand amas de fer éruptif qui se trouve près de là.

De *Perdasterri*, où l'on ne rencontre que quelques cabanes de bergers, il pourra, en moins d'une heure, parvenir sur la cime de *Monte Severa* ou *Sebera*, où j'ai établi dans le temps mon signal trigonométrique de premier ordre,

---

(1) Voyez Martini, *Storia di Sardegna dall'anno* 1799 *al* 1816; Cagliari, 1852, p. 211.

(2) Voyez ma carte de la Sardaigne ancienne, pl. I de l'atlas de la seconde partie de ce *Voyage*, et le texte du livre II, chap. III,

à une altitude de 983 mètres au-dessus du niveau de la mer. De ce point se déroule, comme si l'on avait devant soi une carte topographique, une magnifique vue; ce sont, d'abord, les ruines de *Nora*, avec les tours du *Coltellazzo* et de *S. Macario;* puis toute la côte de *Cala d'Ostia*, le cap *Spartivento*, la tour et le port de *Malfatano*, la presqu'île de *Teulada* et son cap; plus loin dans la mer, l'écueil isolé du *Toro* et ceux de *la Vacca* et *del Vitello;* plus à l'ouest, la presqu'île, ou si l'on veut, l'île de *S. Antioco*; l'île de *Saint-Pierre* avec l'*Isola piana;* presque toute la belle région du *Sulcis;* les monts boisés voisins dits *M. Nieddu* (noir) et celui de *sa Mira* (de la vue); et derrière eux, au loin, le pittoresque mont *Arcuentu;* puis la plus grande partie du *Campidano* d'Oristano et celui de Cagliari, le cap de *S. Elia*, et enfin le cap de *Carbonara* et l'îlot des *Cavoli*, où est maintenant placé un phare de premier ordre. C'est en vain que de ce point, dans les heures les plus propices, j'ai braqué mes bonnes lunettes sur les terres d'Afrique, qui n'en sont distantes que de 120 milles marins; je n'ai pas même pu apercevoir l'île de *Galita*, qui en est plus rapprochée de 25 milles. Près de cette cime se trouve une fontaine d'eau excellente, au milieu d'une belle forêt de chênes-verts et de liéges, qui continue au loin et qui se confond avec les bois, dont sont recouverts tous les monts voisins. De *Perdasterri*, et même de la cime de *Severa*, on peut se rendre directement au village de *Teulada* par une descente continue.

Teulada. De *Domus de Maria* à *Teulada* par la voie ordinaire on peut faire ce trajet en deux heures et demi de chemin; j'ai signalé cette route au géologue qui voudra étudier les rapports et les pénétrations réciproques du granite et des roches siluriennes (1). Le voyageur qui ne parcourra pas

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. II, p. 25, et chap. X, p. 418.

ce chemin dans ce but, n'éprouvera que l'ennui de suivre un sentier à peine praticable aux chevaux du pays; après avoir passé le *col*, il descendra dans la vallée de *Teulada*, où les roches schisteuses rendent les pentes plus douces que celles de l'autre versant, qui sont granitiques.

Teulada est un assez beau village, placé au bord d'un gros ruisseau, coulant sur un sol fertile; il n'a été bâti qu'à une époque postérieure à celle où vivait l'historien *Fara* qui n'en fait pas mention. On ne commence à voir figurer ce village que dans le recensement de la population de l'île, fait en 1651, lorsqu'il comptait 15 familles (1); voyez sa population actuelle dans le tableau général placé à la fin de cet itinéraire, second volume. Son peu d'antiquité.

A une heure de chemin de *Teulada* vers le SE, se trouvent Port de *Teulada*. la tour *del Bodello* et le petit port de *Teulada*, qui fait partie du golfe de l'*Isola rossa*; c'est un assez bon mouillage, hormis pour certains vents du sud. Je crois reconnaître en ce lieu l'ancien *Bitiae Portus* de Ptolémée, car il devait être plus oriental que le *Kersonnesus* du même géographe, dans lequel on ne peut voir que le cap et le promontoire de *Teulada*. Ce port devait aussi se trouver plus à l'ouest du *Portus Herculis*, qui ne saurait être que celui de *Malfatano;* ainsi, le *Portus Bitiae* de Ptolémée est indubitablement celui de l'*Isola rossa*, ou plutôt celui de *Teulada*, près de la tour *del Bodello*.

Il reste maintenant à chercher quel pouvait être l'em- Ancienne *Bitia*. placement de la ville, ou de la station de *Bitia*, indiquée par les deux colonnes milliaires de *Nuracheddus*, ainsi que par le texte de Ptolémée, qui la place à la même latitude que le port de *Bitia*, mais à une longitude un peu plus orientale. Je n'insiste pas sur l'opinion que j'ai émise à ce sujet dans la seconde partie de ce *Voyage* (liv. II, chap. III, p. 394),

---

(1) Voyez *Dizionario geografico-storico*, article *Teulada*, vol. XX, p. 874.

en la plaçant à *S. Isidoro* près de *Teulada*, où on rencontre des ruines romaines, puisque ce point se trouverait au contraire à la même longitude que le port, et à une latitude plus septentrionale; mais à coup sûr, je ne saurais retrouver son emplacement dans le lieu dit *s'antigori* (l'antiquaille) qui est beaucoup plus à l'ouest, tout près de l'isthme qui joint le cap de *Teulada* à la Sardaigne. Si cela eût été, Ptolémée n'aurait pas manqué d'indiquer d'abord cette ville sitôt après le *Kersonnesus*, en venant, comme il le fait, de l'ouest vers l'est, et il ne lui aurait pas donné une longitude plus orientale que le port de *Bitia*. Je persiste donc à être en désaccord avec le révérend Victor Angius, qui voudrait, sans des raisons suffisantes, placer *Tegula* à *S. Isidoro* et *Bitia* à s'*antigori*, précisément en sens contraire de l'opinion dans laquelle je crois pouvoir persister, jusqu'à ce que l'on découvre en ces lieux quelques inscriptions. Je m'en rapporte sur cette controverse, à ce que j'ai dit dans la seconde partie de ce *Voyage* (livre II, chap. VII, pages 454, 455).

Cap *Teulada*. Le Cap *Teulada* est un promontoire s'avançant de plus d'un mille dans la mer, lié à l'île mère par un isthme étroit formé de sable, qui n'a qu'une centaine de mètres de largeur; tout annonce qu'anciennement (mais à une date plus éloignée que celle où vivait le célèbre géographe ancien qui lui donne déjà le nom de *Kersonnesus)* cet isthme n'existait pas et que le promontoire actuel était une véritable île. Ce Cap est inaccessible des trois côtés où il est baigné par la mer, car il est coupé à pic en ces points; on ne peut se rendre sur son sommet qu'en partant de l'isthme et en parcourant ensuite des crêtes rocailleuses et pleines d'arbustes. C'est avec beaucoup de peine que je pus parvenir avec mes instruments géodésiques sur son point culminant où j'ai fait ma station, ce qui m'a donné 38° 51′ 53″ de latitude, et 6° 18′ 54″ de longitude E de l'observatoire de Paris. C'est la latitude la plus méridionale de l'île de Sardaigne proprement dite. Quant à la composition minéra-

logique et géologique de ce promontoire, on peut consulter la troisième partie de cet ouvrage (vol. I, chapitre II, page 26).

Au point de jonction du Cap de *Teulada* avec le continent sarde, se trouvent, de chaque côté de l'isthme, des anses connues sous le nom de *Cala-Piombo* et de *Cala-Argentina* et un peu plus loin vers l'est de cette dernière est celle dite *Porto-Scuso*, au-dessus de laquelle s'élève la tour de ce nom; au-dessus de *Cala-Piombo* on en voit une autre également placée sur le sommet du mont qui domine cette anse: ces deux tours sont abandonnées depuis l'an 1851, mais elles serviront encore pendant longtemps de point de mire aux navigateurs qui fréquentent ces parages. Le Cap *Teulada* est une reconnaissance obligée de tous les bâtiments qui de l'ouest se dirigent vers l'est, avant de reconnaître l'îlot du *Maritimo* au NO de la Sicile.

Lorsqu'on aura dépassé le groupe de monticules où sont les deux tours mentionnées ci-dessus, ou bien lorsqu'en venant de *Teulada* on aura dépassé l'église de *S. Lucia*, on se trouve dans le *Sulcis* proprement dit, qui consiste dans une région en grande partie plane, comprise entre la mer et les monts dont la *Punta Severa* est le point culminant.

Cette région du *Sulcis* passe pour être une des plus fertiles de la Sardaigne; elle était presque entièrement dépeuplée et inculte il y a moins d'un siècle, surtout à cause des fréquentes invasions des Barbaresques et à cause de son insalubrité, qui était une conséquence naturelle de l'abandon des terres. Celles-ci sont maintenant rendues en grande partie à l'agriculture et leur défrichement augmente tous les jours, dans la même proportion que les maisons rurales augmentent en nombre. Ce qui distingue le *Sulcis* des autres contrées de l'île, telles que la *Nurra* et la *Gallura*, qui ont aussi des maisons rurales éparses sur leur sol, c'est que dans ces dernières régions, les maisons sont principalement habitées par des familles qui tirent leur

principale existence de la vie pastorale, tandis que les habitants du *Sulcis* ont généralement et spécialement un caractère agricole.

Origine des habitations de cette contrée.

Les habitations de cette contrée furent dans l'origine bâties par des propriétaires d'Iglesias, ou par ceux des villages voisins de cette ville, à cause de la grande distance qui les séparait de leurs fonds; ce qui les obligea à faire, sur le lieu même, un abri, une maisonnette, pour y vaquer sans perte de temps aux opérations agricoles, et pour y enfermer les produits de leurs champs, sans être forcés de les transporter en ville à de grandes distances et à dos de cheval, et enfin, pour être à portée de surveiller leurs semailles contre les dévastations des bergers errants. Ces maisons prirent dans le pays le nom de *Furiadorgius;* bientôt d'autres besoins, c'est-à-dire les besoins sociaux, se firent sentir, et petit-à-petit, ces habitations, sans se réunir au point de former des villages avec des rues, se rapprochèrent assez entre elles pour constituer des hameaux. Près de ceux-ci on trouve des églises rurales, bâties tout exprès pour les besoins spirituels de ces groupes d'agriculteurs et de leurs familles. Ces groupes se nomment *Boddeus* ou *Oddeus;* depuis la loi du 11 juillet 1853, plusieurs de ces hameaux ont été réunis en communes. C'est ainsi qu'en moins d'un siècle, cette région importante de l'île passa de l'état de barbarie à celui d'une agronomie assez bien entendue; car c'est moins dans les villages que dans les maisons rurales isolées que l'on doit chercher les vrais agriculteurs. C'est pourquoi, si le *Sulcis* ne compte pas pour le moment sur son sol de véritables villages, il voit compenser ce défaut par plusieurs avantages dont ne jouissent pas les autres populations de l'île.

Maureddos.

Les habitants du *Sulcis*, et en général ceux de toute la province d'Iglesias, sont désignés par le nom de *Maureddos* qui voudrait dire, en quelque sorte, *Mauritaniens*, ou plus simplement *Maures*. Sans entrer dans la question insoluble de l'origine de ces peuples, que quelques auteurs voudraient

faire dériver de ces Maures d'Afrique qui, selon Procope, auraient été transportés dans l'île du temps de Bélisaire; je pense qu'on peut dire sans se tromper que ceux qu'on nomme ainsi, sont les descendants de peuplades africaines établies dans l'île. Le langage des *Maureddos* actuels paraît avoir conservé quelque trace de l'idiome africain; d'ailleurs, dans la ville même d'*Iglesias*, se trouve une fontaine qui porte encore aujourd'hui le nom de *fontaine de Coradin*, ce qui serait, non une preuve, mais un argument de plus en faveur de l'opinion qui rattache les *Maureddos* aux Sarrasins.

Le Sulcis proprement dit est bordé à l'ouest par la mer, depuis la tour de *Cala-piombo* jusqu'au *Capo Altano*, ayant ainsi une côte de près de 35 milles marins de développement; la mer y forme d'abord le magnifique golfe de *Palmas* où se trouvent, vers l'est, les deux ports de *Porto Pino*, et de *Porto Botte;* près de *Porto Pino* sont les étangs et une pêcherie dite également de *Porto Pino ; Porto Botte* est plus au nord, près de l'embouchure du rio de Palmas; c'est le point où l'on embarque le plus fréquemment les produits du *Sulcis*, et c'est là que doit aboutir l'extrémité méridionale de la route nationale, maintenant en construction dans cette partie occidentale de l'île. Au-delà de l'isthme qui joint la presqu'île de *S. Antioco* à la Sardaigne commence la rade de *S. Pietro* dont il sera question ci-après; les principaux points de cette côte où l'on puisse opérer le chargement des produits du sol, sont *Porto Scuso*, et *Porto Paglia*. **Golfes et ports du *Sulcis*.**

Je ne décrirai pas la région terrestre du *Sulcis* dans ses détails; il me suffira de dire qu'elle est très-intéressante sous le point de vue géologique, comme on peut le voir dans la troisième partie de ce *Voyage*. Je me bornerai seulement à signaler d'une manière spéciale au géologue qui me suivra dans mes recherches dans l'île, la lisière de petits monts qui se trouve au pied des grandes masses siluriennes et granitiques de l'est, depuis la petite église de *S. Anna d'Aresi*, jusqu'au mont de *s'Acqua calenti* de **Géologie. Terrains secondaires.**

Pixinas; je lui recommanderais surtout de visiter le point intermédiaire de cette ligne, près de S. *Giovanni Masainas;* près de l'église de ce nom j'ai vu une roche calcaire que je n'èus pas le loisir de bien étudier, mais qui probablement doit être reconnue un jour comme appartenant au terrain jurassique, si, comme je le pense, on parviendra à y trouver des fossiles. Quant au *Monte Zari,* qui forme une petite chaîne isolée, courant également dans la direction du méridien, je fus plus heureux, car je suis parvenu, après plusieurs courses successives faites en ce lieu, à y trouver quelques fossiles, qui m'ont permis de placer ces terrains ou dans l'étage supérieur du *Lias*, ou bien dans l'étage inférieur de la formation oolitique (1):

Mont *Narcao.* Les autres monts de cette contrée, qui pourraient intéresser le géologue, sont ceux du groupe du *Monte Narcao,* qui s'élève au-dessus de tous les autres et qui s'en distingue par sa forme de cône tronqué et par sa cime aplatie; son altitude est de 485 mètres au-dessus du niveau de la mer; son sommet est recouvert d'une nappe horizontale de trachyte porphyrique qui repose sur des bancs de conglomérats de roches également ignées; mais celles-ci recouvrent à leur tour des bancs de grès et de puddingues du terrain tertiaire dit éocène. On peut étudier en ce lieu les différents aspects sous lesquels se présentent les produits plutoniques, qui à plusieurs reprises ont traversé et recouvert les dépôts neptuniens préexistants (2).

Mont *S. Michele d'Arenas.* Un autre groupe important de cette même région est celui nommé d'*Arenas*, au centre duquel s'élève le mont aigu et cônique, où se trouvent les ruines d'une église dédiée à saint Michel, qui lui a donné son nom. C'est là que je plaçai dans le temps mon signal trigonométrique

---

(1) Voyez la troisième partie, vol. I, chap. IV, p. 118.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IX, p. 491.

à une altitude de 609 mètres; on y voit un curieux filon presque vertical d'une espèce de dolérite, dite *Peperi*, qui a traversé les conglomérats volcaniques dont se compose tout ce groupe et les a portés à une plus grande élévation que les assises de ces mêmes roches qui forment les monticules voisins.

Sous le rapport d'antiquités, le *Sulcis* compte plusieurs *Noraghes*, entre autres celui dit *N. Arriu* qui se trouve dans le territoire d'*Aresi;* je ne le décrirai pas, car je l'ai déjà figuré dans la planche V, fig. 4 de l'atlas de la seconde partie de ce *Voyage*, et j'en ai donné une courte description dans le texte relatif (livre I, chap. III, p. 56). Je dois cependant ajouter que depuis que j'ai pris le dessin de ce monument, en 1821, il a été très-détérioré, car on s'est servi d'une partie de ses matériaux pour bâtir, tout contre ce *Noraghe*, une nouvelle église, dédiée à sainte Anne. Parmi les autres édifices anciens de ce genre on peut visiter, dans la même région, le *Noraghe Giara-Giara*, placé au sommet du mont qui domine le *Noraghe Arriu*, et dans la plaine, celui d'*Aresi*, qui donne ou prend son nom, du territoire ainsi nommé; il se trouve tout près d'un *Furiadorgiu* appartenant à M. le baron de Teulada.

En fait de monuments romains, je n'en ai rencontré aucun dans cette partie du *Sulcis*, qui soit digne d'être signalé; on trouve des restes d'antiquité dans un lieu dit *Montixeddu* (le petit mont), non loin des salines de *Porto Pino*; c'est probablement près de là que passait l'ancienne voie romaine, qui unissait la ville de *Sulcis* à celle de *Nora*, en passant par *Bitia*. Quant à l'emplacement de cette station intermédiaire, je ne saurais adopter l'opinion du révérend Victor Angius, qui dans le *Dizionario Geogr. Storico* (vol. VIII, page 383, article *Iglesias*), voudrait la placer près de l'actuel *Porto Botte*.

Pour ce qui regarde les constructions du moyen-âge, il ne reste à ma connaissance, dans le *Sulcis* proprement dit, que les traces à peine visibles de deux châteaux;

celui de *Tului* qui est près de *Tratalias* sur une éminence, et celui de *Palmas*, dont les ruines se voient sur le sommet d'un monticule isolé, qui domine le hameau de ce nom, formé de conglomérat trachytique.

Église de *Tratalias*.

Mais ce qui mérite d'être signalé, c'est l'ancienne église épiscopale du hameau de *Tratalias*. Cette église, bâtie dans le genre du moyen-âge, avec des pierres rouges et vertes, tirées des monts trachytiques voisins, est encore dans un bon état de conservation. Elle se compose intérieurement, de trois nefs avec un double ordre de cinq piliers, sans compter ceux qui appuient la façade et ceux du fond; derrière le maître-autel, dans une espèce de chœur, on trouve l'inscription suivante, qui semble devoir se rapporter à l'époque à laquelle ce chœur, ou probablement l'église, furent construits.

Inscription du chœur.

✠FVNTVM EST HOC ANNO
DNI MCCXIII·MENSE IVNIO
SVB PRESVLE MARIANO SARDO
HVIVS FABRICE COADIVTORE ATQVE
CONSVMATORE : SM·R:S :I::K:SSI·C::B::

Inscription de la chaire.

Contre un pilier, au-dessous de la chaire, il y a une autre inscription qui est de 69 années postérieure à la précédente; je pense qu'elle se rapporte simplement à la confection de cette chaire, et non à celle de l'église, comme ont voulu le dire quelques personnes: elle est gravée sur une plaque de marbre blanc; je l'ai calquée avec soin et je la reproduis ci-après telle qu'elle est, afin qu'on puisse la confronter avec d'autres versions qu'on en a données et qui ne sont pas toutes exactes.

ANNO DÑI · M · CCL
XXXII : DÑS · MŪDAS
CVS · EPS · SULCIENSIS · D
DOMO SISMUNDORUM · D'
PISIS · ME FECIT FABRIC
ARI · P MAGISTRVM GVAN
TINUM CAVALLINVM · D
STAN PACE : ·

Cette inscription indiquerait que l'évêque qui fit faire la chaire (et non l'église), en 1282 de l'ère pisane, était bien de la famille des *Sismondi* de Pise, comme l'ont dit les auteurs des histoires ecclésiastiques, Mattei et Martini (1), et non des *Sigismondi*, comme l'indique, probablement par erreur de copie, le révérend V. Angius (2). J'ajouterai que la petite virgule qui se trouve au-dessus du mot *Mùdascus*, est placée sur l'original, dans l'intervalle qui se trouve supérieurement entre l'*m* et l'*u*; ce qui semblerait indiquer que la lettre dont elle fait l'office, devait remplir ce vide; alors on ne pourrait pas lire *Mundascus* ni *Mordascius*, comme l'ont proposé les auteurs ci-dessus; peut-être ce signe abréviatif aura-t-il été mal mis par le lapidaire et il devait être placé entre l'*u* et le *d:* dans ce cas seul, on pourrait lire *Mundascus;* mais jamais *Mordascus.* Ce nom est rapporté infidèlement par Aleo, qui en reproduisant cette inscription mit *Dominus Murdasius* au lieu de *Mùdascus*, comme il résulte clairement de mon

(1) Martini, *Stor. eccl.*, vol. III, p. 322.
(2) *Dizion. geogr. stor.*, vol. III, pag. 346, art. *Iglesias.*

calque. Le nom du marbrier qui fit la chaire et celui de sa patrie, sont également mal reproduits par cet auteur; car il faut lire *Guantinum* et non *Quantinum* et *Stanpace* au lieu de *Stampace;* ce qui pourrait indiquer, non le quartier de Cagliari ainsi nommé, mais celui que portait jadis un quartier, ou peut-être une rue de Pise.

Inscription extérieure.

Sur la façade de la même église on voit encore l'inscription suivante, que j'ai dû lire et étudier au moyen d'un porte-vue, à cause de la hauteur où elle se trouve placée; la voici:

✠HIC IACENT HVIUS AV
LE PRESVLES DUOBONE
MEMORIE: AIMVS UIDE HIC
E TALBERTVS SANCTISSIMI

Ces deux prélats sont rapportés par M. Martini; *Albert*, religieux de l'ordre du M. Cassin, à l'an 1122; *Aimon* (1) à l'an 1163: leurs corps reposaient sans doute dans l'ancienne église, et l'on a conservé leur mémoire lors de la construction de la nouvelle en 1213 de l'ère pisane, qui commençait *ab Incarnatione*; ce qui rapporterait cette époque à l'an 1212, selon notre manière de compter *a nativitate* (2).

Durée du siége épiscopal à *Tratalias*.

La circonstance de ne voir mentionnés que les corps

---

(1) Cet Aimon paraît être le même qui figure dans une pièce rapportée par Martène, tom. I, col. 657, 658. C'est un écrit où est signé cet évêque, ainsi que Villano, archevêque de Pise, qui se trouvait dans l'île en 1147 (Martini, *Stor. eccl.*, vol. I, lib. V, p. 265, note 1).

(2) Voyez la première partie de ce *Voyage*, édition de 1839, liv. I, chap. IV, p. 69.

de ces deux évêques, dont le plus ancien remonte à l'an 1122, me fait penser que c'est à peu près à cette époque que l'on pourrait rapporter l'abandon du siége épiscopal de l'ancienne *Sulcis*, abandon, sur lequel on n'a que des données incertaines; car si les prédécesseurs d'*Albert* fussent morts dans l'évêché de *Tratalias*, on en aurait probablement aussi fait mention dans l'inscription reproduite ci-dessus; il est donc probable que les évêques de *Sulcis* indiqués par M. Martini depuis l'an 484 jusqu'en 1122 aient encore habité l'ancienne ville. Quoi qu'il en soit, dans la première moitié du XV siècle, l'évêché de *Sulcis* fut transporté de *Tratalias* à Iglesias ; et cette translation fut définitivement établie par le pape Jules II le 8 décembre 1503; quant aux autres changements qui eurent lieu dans le siége épiscopal de *Sulcis*, il en sera fait mention ci-après, à propos d'Iglesias; il me suffit de noter pour le moment que l'église de *Tratalias* a été abandonnée par son pasteur dans le XV siècle.

Santadi.

La principale population de cette contrée habite le hameau, ou plus proprement le village de *Santadi*, qui vient tout récemment d'être érigé en chef-lieu de canton (Mandamento), avec siége d'un juge et une station de carabiniers: ce village se trouve presque au bord de la plaine, au pied de la chaîne de monts siluriens qui en ce point s'abaissent entre le *M. Nieddu* et celui de *sa mira;* on y rencontre une vallée dans laquelle on pourrait facilement tracer une route directe de Cagliari dans le *Sulcis* proprement dit, et à *S. Antioco;* car cette vallée correspond avec celle de *Capoterra*, qui se trouve sur l'autre versant, et elle n'est séparée de celle-ci que par un col fort peu élevé; c'est ce que j'ai été à même de vérifier moi-même en 1847. Me trouvant alors à *Santadi*, en compagnie de mon collaborateur en géologie, M. le capitaine de Vecchi, nous laissâmes nos chevaux dans ce village et nous prîmes à pied le chemin direct de Cagliari, jadis battu et maintenant tout à fait abandonné aux ronces et aux broussailles.

Pendant ce trajet nous dûmes passer près de 100 fois les deux ruisseaux, à pieds nus, et nous frayer le chemin au milieu des épines, au grand détriment de nos habits; mais ces difficultés ne nous empêchèrent pas d'arriver à Cagliari vers la nuit tombante du même jour, après avoir parcouru un terrain presque toujours plat, et un sol granitique; car à peine nous sortîmes de *Santadi*, les roches siluriennes disparurent pour faire place au granite qui constitue la base et le noyau de ces monts.

Pixinas. Près de *Santadi* se trouve le hameau de *Pixinas*, qui probablement tire son nom d'une source thermale très-abondante, dite *s'Acqua calenti* (l'eau chaude); il en a été question dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. IV, page 117). Cette source, dont je n'ai pu prendre la température, faute de thermomètre, lorsque je l'ai visitée dernièrement en 1852, sort d'un monticule de roche calcaire secondaire, tout près du point de jonction entre les roches siluriennes du *M. Mureci* et les trachytes de la plaine.

Pesus et Perdagius. Le hameau de *Pesus*, qui se trouve au pied septentrional du *M. Narcao*, est signalé pour la fertilité de son sol; c'est près de là que l'on voit la belle propriété de *Mitzajusta*, dont il a été question dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. II, page 31, et chap. VI, page 238). Près de *Perdagius*, on rencontre des marbres fort remarquables, dont il a également été fait mention dans la troisième partie (chap. I, page 30). En général, les monts de roches de transition qui bordent ce bassin sont riches en plomb, en fer et en baryte sulfatée.

Aventure d'un botaniste. Je ne saurais mettre fin à la description de cette partie du *Sulcis* sans faire mention d'une aventure qui prouve l'inconvénient qu'il y a de faire de la botanique à cheval, comme l'exigeaient, surtout jadis en Sardaigne, le défaut de routes et de ponts, les grandes distances entre les pays et la nécessité de porter avec soi son paquet et ses provisions de bouche; c'est à ces conditions seules que je pus

faire de la géologie et que mon illustre ami, M. le professeur Moris, a pu exécuter dans l'île les patientes et laborieuses recherches, qui ont doté le monde savant de sa précieuse *Flora Sardoa*, dont le troisième volume est près de paraître. Ayant eu le plaisir de faire avec lui une course d'exploration dans le *Sulcis* en 1825, je dus assister à une des conséquences du mode de botaniser qu'il avait été forcé d'adopter. Après qu'il eut fait dans cette région une ample provision de belles *Malvacées* qu'il avait disposées avec soin entre des feuillets d'un gros porte-feuille qu'il portait sur son dos, le docte professeur ayant vu une plante qui l'intéressait, n'eut rien de plus pressé que de descendre de cheval et de passer son bras dans la bride, pour empêcher l'animal de s'éloigner; puis il se mit à genoux pour mieux enlever la plante qu'il convoitait; pendant ce temps, par l'effort qu'il fit en se courbant, son porte-feuille s'ouvrit et se trouva précisément à portée du museau du cheval que, *la faim*, *l'occasion*, *l'herbe tendre* (comme dit le bon La Fontaine), poussèrent à s'en donner à belles dents, comme s'il eût été devant un râtelier à foin. Je dois avouer humblement qu'à cette vue je ne pus me défendre de partir d'un grand éclat de rire, qui m'empêcha de troubler de suite le succulent repas de l'innocent animal; d'ailleurs le mal principal était déjà fait à la première bouchée du cheval, et M. Moris n'eut d'autre peine que celle de remplacer par de nouveaux exemplaires, dont le lieu abondait, les plantes que la dent de son fidèle coursier avait innocemment détournées d'une destination plus honorable. Je me permets de citer cette ancienne anecdote, avec la permission de mon savant ami, que je m'honore d'avoir également pour collègue au Sénat du royaume sarde.

Quittons pour quelque temps la plaine de *Sulcis*, pour aller à la recherche de la ville qui lui a imposé son nom et sur l'emplacement de laquelle on n'est d'accord que depuis un petit nombre d'années. Il est curieux de voir que tous les auteurs anciens qui ont parlé de la ville de *Sulcis*

n'aient jamais décrit avec précision sa véritable position. Ptolémée n'en fait qu'une légère mention; il rapporte que ses habitants étaient, avec ceux de *Nora*, les plus méridionaux de l'île: Pline ajoute à la confusion, en disant que *Sulcis* se trouvait en face d'*Enosis*, qui est un des noms de l'île de *S. Antioco*, où nous allons retrouver ses véritables ruines. Dans l'itinéraire d'Antonin, on ne fait qu'indiquer cette ville entre *Metalla* et *Tegula* (1), sans dire si elle était dans la Sardaigne proprement dite, ou dans une île ou presqu'île voisine. Cluvier, qui a commencé à débrouiller avec beaucoup de sagacité, les positions géographiques des villes anciennes, n'a pas été plus heureux, car il plaça cette ville de *Sulcis* sur le continent sarde, non loin de *Palmas*. Moi-même j'eus en 1820 une lettre de deux illustres membres de l'Institut de France, MM. Walkenaër et Petit-Radel, qui pensaient que j'aurais pu trouver les ruines de cette ville près de *S. Giovanni di Suergiu* (2), non loin de *Tratalias*. Le visiteur *Martin Carillo*, et l'évêque d'*Esquivel*, qui ont découvert de véritables ruines dans le lieu où est aujourd'hui le village de *S. Antioco*, furent les premiers qui, dans leurs relations, l'un au roi Philippe III, en 1612, et l'autre au pape Paul V, en 1616, aient commencé à placer l'ancienne *Sulcis* à sa véritable position. Le savant archéologue sarde D. L. Baille, qui a illustré une inscription de *Sulcis*, dont il sera question ci-après, ébranlé sans doute par les passages des anciens et n'ayant pas visité les localités, penchait à croire qu'après la destruction de l'ancienne *Sulcis* qui aurait pu exister sur le continent sarde, on eût rebâti la ville dans la presqu'île de *S. Antioco;* mais cette opinion n'est plus soutenable aujourd'hui, puisque l'on trouve

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, chap. VII, p. 439.

(2) Voyez cette localité indiquée dans ma grande carte en deux feuilles.

dans les ruines sur lesquelles est maintenant bâti le village en question, des objets de toutes les époques, depuis celle de la domination carthaginoise, et peut-être même d'une date antérieure, jusqu'au temps de l'invasion des Sarrasins.

Le premier auteur moderne qui ait mis l'ancienne *Sulcis* à sa véritable place, est M. Mimaut, qui dans sa *Sardaigne ancienne et moderne*, vol. II, p. 353, s'exprime en ces termes: « Il est peut-être peu d'exemples plus frap-« pants de la fragilité des choses humaines. On sait qu'il « exista dans cette région très-circonscrite, une ville jadis « célèbre, fondée ou rétablie par Carthage, peut-être un « de ses plus grands établissements maritimes, assez opu-« lente pour payer des contributions de guerre énormes « au vainqueur (César), assise sur les bords d'un des plus « beaux et des plus vastes golfes du monde; et on ignore « où fut précisément sa place, et quelles pierres ont fait « partie de ses édifices. Ses ruines n'ont plus de nom. » Plus loin, page 355, après avoir rapporté les deux opinions, de *Martin Carillo* et de l'évêque d'*Esquivel*, il ajoute: « Nous croyons donc pouvoir affirmer que l'ancienne ville « de *Sulcis* était située dans l'île qu'on nomme aujourd'hui « de *Saint-Antioche*, au nord du pont et de l'isthme, qui « la joignent à la grande île. »

En se rendant de cette dernière dans l'île adjacente, dont il est question, on voit bientôt, en venant de *Tratalias* le long de la plage, les restes d'une longue chaussée bâtie sur des arches, ou si l'on veut, une espèce de pont à plusieurs arches; cette chaussée est maintenant impraticable, car elle est coupée en plusieurs points, ce qui fait qu'il faut passer dans l'eau de la mer; mais on y reconnaît encore les traces du passage que faisaient jadis les chariots, qui sans aucun doute parcouraient l'ancienne voie romaine, dirigée vers la ville; sur ce point je suis tout à fait de l'opinion de mon érudit confrère, M. le chanoine Spano, en reconnaissant pour le *Sulcitanus portus* de Pto-

lémée, non seulement le golfe dit de *Palmas*, que l'on voit à gauche en se rendant à *S. Antioco*, mais encore cette importante partie de la mer que l'on voit à droite, dont les eaux mouillaient la ville de *Sulcis* proprement dite, et qui continue encore aujourd'hui jusqu'à l'île de *S. Pietro*. Il est fort probable que ces deux golfes communiquaient alors entre eux par le moyen des arches de ces ponts, comme cela a lieu encore de nos jours par le canal sur lequel est le pont moderne, que l'on passe avant d'arriver à *S. Antioco*, presque à l'extrémité de l'isthme. Le passage de ce canal sous le pont est maintenant à peine praticable avec de petites barques plates et d'un petit tirant d'eau, car cette eau est en ce lieu à peu près stagnante, et le fond des deux golfes, qui se joignent par le moyen de ce canal, est rempli de vase, et ce n'est plus à l'heure qu'il est qu'une espèce de lagune.

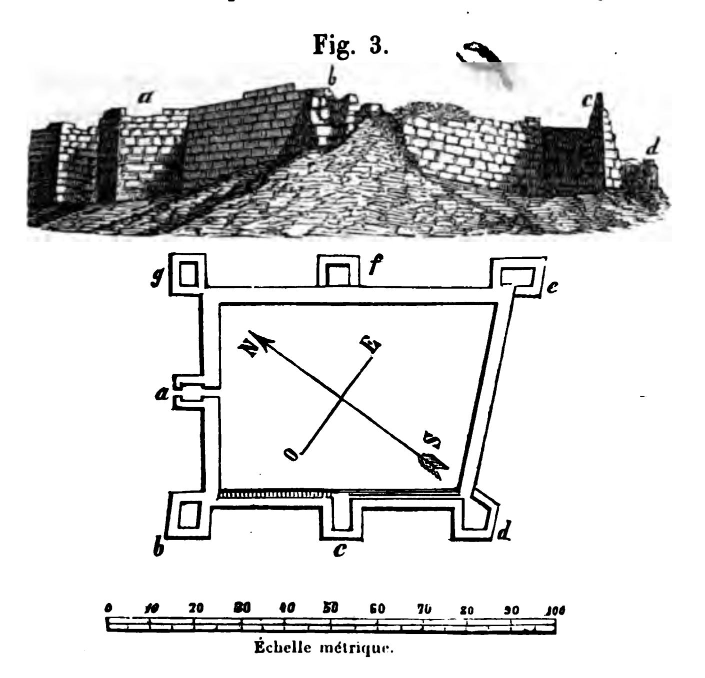
Cordon littoral. Ces deux golfes sont séparés entre eux par une langue de terre, ou plutôt par un cordon littoral qui n'a pas moins de quatre kilomètres de longueur. D'abord ce cordon est flanqué vers le SE par de grandes pêcheries, puis il fait un coude et alors il partage le fond des deux golfes proprement dits, et il continue ainsi jusqu'au lieu où se trouve *S. Antioco*, après avoir dépassé le fort et le pont voisin. On ne peut donc arriver dans cette île, qu'en passant d'abord à gué un petit bras de mer, à la sortie de l'île mère, près de l'ancien pont romain; puis on doit passer sur le pont qui est près de l'extrémité de l'isthme; cela fait que dans le fond, *S. Antioco* est une véritable île. C'est ainsi que la considéraient les anciens, qui lui donnaient les noms d'*insula Enosis* et *Plumbea*, probablement à cause de quelques mines de plomb que l'on y cultivait, et dont il ne reste plus aujourd'hui que de bien faibles traces.

Géologie de *S. Antioco*. Dans la troisième partie de ce *Voyage*, qui traite de la géologie de la Sardaigne, l'île de *S. Antioco* joue un rôle important, surtout pour ses roches trachytiques, que l'on ne doit pas confondre, comme on l'a fait, avec des roches

volcaniques, dans le vrai sens du mot. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet, car tout ce que je pourrais dire se trouve déjà consigné dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. XII, pag. 480 et suivantes); je me bornerai à signaler comme les roches les plus curieuses de cette région les perlites du lieu dit la *Grotta dei Colombi*, qui se trouve précisément en face de l'extrémité de l'isthme, lorsqu'on met les pieds dans cette péninsule.

Immédiatement après avoir franchi l'isthme, en venant de l'île mère, et après s'être dirigé vers le village de *S. Antioco*, on voit à droite, entre le chemin et la mer, les ruines d'une espèce de forteresse, dite *Castello Castro*, qui méritent de fixer pour un instant l'attention du voyageur.

Fig. 3.



Échelle métrique.

La vue de cet ancien château est telle que je l'ai prise en 1821 à la chambre claire; j'en ai alors levé le plan,

mais, ayant eu depuis des doutes sur son exactitude, je me suis dernièrement adressé à un officier distingué de la Marine Royale sarde (1), qui à ma prière est retourné sur les lieux et a bien voulu me remettre le fruit de son excursion audit château.

Ses dimensions. Comme on le voit, ce n'est pas un château proprement dit, mais une enceinte entourée de bastions, flanquée de sept tours. C'est une espèce de *camp retranché*, ayant plutôt la forme d'un trapèze que d'un parallélogramme. Sa surface est d'environ 280 mètres carrés; il se compose de quatre murs en ligne droite, qui ne sont pas tous parallèles entre eux, et forment une enceinte dont chaque angle est muni d'une tour carrée. Trois autres tours semblables sortent du centre de trois des faces, mais la face qui regarde le SE n'a pas de tour intermédiaire. Cette enceinte n'a qu'une seule porte, pratiquée au bas de la tour *a;* elle regarde vers le village actuel, c'est-à-dire vers l'emplacement de l'ancienne ville de *Sulcis*. Cette porte d'entrée est remarquable par sa pierre d'architrave qui compte 3m. 90c. de longueur sur 0m. 65c. de hauteur et 0m. 66c. d'épaisseur. Sitôt que l'on a dépassé cette pierre, en entrant du dehors, on voit, sur les parois du mur intérieur, les rainures verticales qui fixaient la sarrasine ou herse montante et descendante, avec laquelle on fermait cette porte; plus loin, au fond du même passage, j'ai cru reconnaître les traces d'une seconde porte, par laquelle on devait également passer pour arriver dans l'intérieur de l'enceinte. Les murs ont environ trois mètres d'épaisseur et c'est dans cette épaisseur que sont ménagés des escaliers destinés à monter sur le plan supérieur, garni d'un parapet; au bas de ces murs on voit les traces d'un grand fossé de 10 à

(1) M. le chevalier de Clavesana, que je m'honore d'avoir eu comme élève pendant que j'avais le commandement de l'école de marine de Gênes et qui commande en ce moment un bateau à vapeur en station en Sardaigne.

15 mètres de large, où probablement entraît l'eau de la mer, qui se trouve tout près de là.

Les murs de ce remarquable édifice sont tous construits avec des pierres en porphyre trachytique, de la localité voisine, c'est-à-dire de l'emplacement même de l'ancienne *Sulcis;* elles sont toutes bien taillées et liées ensemble avec de la chaux, mais pour peu que l'on veuille examiner avec soin cette construction, on reconnaîtra facilement que les pièces dont elle se compose ne furent pas taillées pour cet usage, et que ce sont des matériaux différents, qui proviennent d'anciens édifices romains, employés là pêle-mêle: par exemple, on voit placées indistinctement à côté les unes des autres, de grosses pièces taillées en bossage, qui devaient former jadis les assises inférieures de quelque construction importante, probablement la base du mur d'enceinte de la ville, et d'autres pierres de plus petites dimensions, qui avaient été employées à des constructions moins solides; j'en ai reconnu plusieurs qui, sans aucun doute, furent enlevées à un temple que je crois être celui d'*Isis* et *Serapis*, et qui se trouve tout près de là, comme devait se trouver encore plus près, l'enceinte de la ville. Ainsi je n'ai aucun doute sur la provenance de ces pierres, que je regarde comme tirées des murs d'enceinte et des principaux édifices de l'ancienne *Sulcis* au moment de sa destruction, ou peu de temps après.

Quelques auteurs attribuent cette construction à *Torgotor II*, juge de Cagliari qui, pendant qu'il fut dépossédé de son règne par *Turpin* son oncle, vers l'an 1108, aurait séjourné dans la presqu'île en question, avant de remonter sur son trône à l'aide des Pisans et des Génois (1). J'ai cependant bien de la peine à croire qu'un prince dépos-

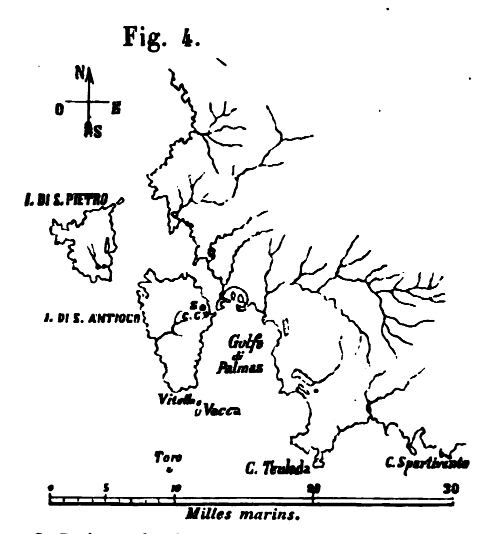
---

(1) Voyez à la fin de cet *Itinéraire*, second vol. de cette quatrième partie, le nouveau tableau des Juges de Cagliari. Voyez Manno, loc. cit., livre VII, vol. I, p. 297.

sédé et réfugié dans un coin écarté de ses états, déjà dévasté et ruiné par les Sarrasins, se soit amusé à bâtir une véritable forteresse, lorsque son unique but était de régner de nouveau à Cagliari, comme cela arriva bientôt; et qu'il eût voulu protéger une ville détruite, ou bien défendre une île, devenue à peu près déserte depuis l'invasion des Barbares.

Position du château. Disons d'abord que le château *Castro* n'a, par sa position, aucun des caractères que présentent les châteaux du moyen-âge, dont plusieurs existent encore dans l'île de Sardaigne; ceux-ci étaient tous, presque sans exception, placés sur des monts aigus et isolés, tandis que celui de *S. Antioco* est posé dans une plaine parfaite, au débouché de l'isthme qui joint la presqu'île de ce nom à la Sardaigne, et sur le bord de la mer, comme on peut le voir dans la petite carte ci-dessous.

Fig. 4.



S. Ruines de *Sulcis*. *C. C.* Château *Castro*.

But de cette forteresse. Il est facile de juger par cette petite carte que la forteresse, dont il s'agit, a été érigée pour se préserver des

ennemis qui pouvaient arriver dans la péninsule en question par la voie de terre, c'est-à-dire le long de l'isthme, et non contre ceux qui l'auraient attaquée par mer. Il est bon de noter que la mer est en ce lieu fort basse, que la côte en ce point est à peu près inabordable, et qu'elle y forme des lagunes pleines de limon; ce n'est donc pas contre un ennemi maître de la mer que le château *Castro* doit avoir été bâti, mais plutôt contre ceux qui pouvaient venir par terre de l'île mère, le long de l'isthme.

Avant de développer mon opinion sur l'origine de cette forteresse, je dirai qu'ayant vainement cherché dans l'île une autre construction semblable (1), je me suis adressé au savant M. Berbrugger, conservateur de la bibliothèque et du musée central d'Alger, pour savoir si dans les pays de l'Afrique septentrionale qu'il a si bien explorés, pour leurs monuments anciens, il y avait quelque forteresse qui eût quelque rapport avec le château *Castro*. Ce savant archéologue voulut bien me répondre qu'effectivement ce dernier a une ressemblance singulière avec la citadelle de *Thignica* (le *Tonga* des Tunisiens); sauf que le mien est plus grand et qu'il a sept tours, tandis que le sien n'en a que cinq; il y a, dit-il, un rapport frappant entre les deux, et il ajoute que, si celui de *Castro* est formé de pierres tirées d'autres constructions, et si ses murailles sont aussi semées d'épitaphes et de dédicaces, placées dans tous les sens, la ressemblance sera parfaite (2).

Je me réserve de reproduire en son lieu (3) d'autres arguments pour convalider mon opinion sur l'occupation

(1) Je dois dire cependant que, dans son extérieur, le château *Castro* de *S. Antioco* a quelque ressemblance avec celui de Sassari, érigé en 1330 par Raymond de Montepavone. Il en sera question en son lieu.

(2) Lettre du 31 décembre 1858.

(3) Voyez à la fin de cet *Itinéraire* (vol. II de cette quatrième partie) une courte appendice à la partie historique de cet ouvrage.

de la presqu'île de *Sulcis* par les Sarrasins, lors de leurs premières invasions en Sardaigne. Je me bornerai à citer ici un passage d'un auteur sarde contemporain, M. le chevalier *Pasquale Tola*, qui dans son *Codice Diplomatico di Sardegna* publié en 1845 et inséré depuis dans les volumes de *Storia Patria* (Turin 1858, pag. 114), s'exprime en ces termes:

Le chev. P. Tola. « Dalle aduste spiaggie dell'Africa istessa, che nei tempi « della umanità eroica le aveva mandato con *Sardo Padre* « (Sardipater) una colonia di libici popolatori, mossero « primamente le incursioni saraceniche nella Sardegna. « *Tarek*, spedito da *Muza* sotto il califato di *Al-Walid* (1), « ne invase con molti Arabi venturieri le coste meridio- « nali, e *fortificatosi colle sue genti* (P. C. N. 707) *nella* « *antica Molibode* (2), occupò nell'anno novantesimo del- « l'Egira (P. C. N. 709) le terre finitime all'ampio golfo « Sulcitano. Sopraggiunse poi lo stesso *Muza* dalle sabbie « ardenti dell'infeconda Cirene (3), e spingendo audace- « mente nei luoghi interni dell'isola le orde feroci che lo « seguivano, lasciò dappertutto i segni miserevoli delle sue « rapine e della sua crudeltà. »

Temple d'Isis et Serapis. A peine on a dépassé les ruines du château *Castro*, en se dirigeant vers le village actuel de *S. Antioco*, on voit dans les champs, non loin de la mer, une quantité de blocs de porphyre trachytique rougeâtre, taillés en grands

---

(1) *Al-Walid* était fils d'*Abdimelech* et petit-fils de *Marwan*; il fut le premier calife des *Omiamides* et il descendait directement de *Moawia*, chef de cette puissante famille, élevé au califat des Arabes après la mort d'*Othman*, dans l'année 32 de l'hégire (656 après J.-C.). *Musa*, son lieutenant en Afrique, et *Tarek* dépendant de ce dernier, furent les auteurs et les chefs de la première incursion des Sarrasins en Sardaigne, effectuée l'an 709 de notre ère.

(2) La même que *Enosis e Plumbea*, c'est-à-dire l'actuelle presqu'île de *S. Antioco*.

(3) L'actuel *Kairiwan* ou *Kairoan*.

parallélogrammes, encore en place et fixés plus ou moins solidement au sol: ce sont les restes d'anciens édifices dont cette localité était abondamment fournie: parmi ces débris on peut spécialement remarquer ceux qui formaient un grand temple, dont la porte était tournée vers l'est, avec des gradins qui arrivent encore aujourd'hui tout près du bord de la mer. Si l'on en juge par les pièces que l'on voit encore sur place, on peut conjecturer que c'était un temple très-important; c'est apparemment à ses dépens qu'on a construit, plus tard, le château *Castro* voisin, en se servant des immenses blocs bien taillés dont il était formé et dont quelques-uns sont encore superposés les uns aux autres, de façon qu'il est facile de relever le plan de ce temple. Je serais tenté de croire que cet édifice était celui dont parle une inscription romaine qui fut trouvée non loin de là en 1819, dans laquelle il est question de la restauration d'un temple dédié à *Isis* et *Serapis*, dont le culte fut introduit assez tard parmi les Romains; on peut voir cette inscription dans la seconde partie de ce *Voyage*.

Avant d'entrer définitivement dans le village, on voit, sur le chemin même, une fontaine publique assez abondante, qui fournit l'eau aux habitants; cette eau arrive presque au niveau du sol; c'était évidemment une ancienne fontaine, car on y trouve des constructions romaines bien reconnaissables. Toutes les maisons de S. *Antioco* sont construites avec les débris des anciennes habitations, ramassés sur le lieu, employés pêle-mêle dans les murailles actuelles; ce sont des pierres en porphyre, bien taillées, de toutes les formes, des débris de colonnes et d'inscriptions en marbre, des restes de statues etc. Le sol même du village offre les traces des anciennes rues; dans le centre actuel de population on voit un massif en maçonnerie romaine; il paraît être la carcasse d'un monument assez remarquable, qui probablement supportait une statue équestre. On a tiré de ces ruines plusieurs mosaïques,

dont quelques-unes ont été apportées à Cagliari et s'y trouvent, soit dans le musée, soit dans l'église de *Santa Croce* de la même ville.

Inscriptions.

Je n'en finirais pas si je devais énumérer ici tous les objets d'antiquité que l'on a recueilli en ces lieux et tout ce que l'on y découvre journellement. Dans la seconde partie de ce *Voyage* j'ai déjà rapporté (livre III, chap. I, page 482) l'inscription d'un piédestal, qui devait supporter la statue d'un *Lucius Cornelius Marcellus* (1) et celle où il est fait mention de la restauration d'un temple dédié à *Isis et Serapis* (2). On voit dans le mur d'une maison qui donne sur la place, près de l'église, une plaque en marbre avec une inscription, que j'ai également reproduite dans la seconde partie de cet ouvrage (p. 482, n° 42), par laquelle on apprend qu'un proconsul nommé *Casinius Tucuilianus*, fit paver la place, qui ne l'était pas auparavant. *Plateam quae strata non erat stravit.* Outre ces inscriptions on en a recueilli plusieurs autres, parmi lesquelles quelques-unes en caractères phéniciens ou carthaginois.

Extension de la ville.

M. le chanoine Spano, qui a visité encore tout récemment les ruines de *Sulcis*, en a donné une description détaillée dans son *Bollettino Archeologico* de l'an 1857; p. 23, 41-42, 48-55, 77-81). D'après cet archéologue, la ville ancienne aurait eu une forme circulaire continue; son

---

(1) Cette inscription fut d'abord publiée en 1820 par feu le chev. D. Louis Baille avec de savants commentaires; elle fut reproduite par l'abbé Gazzera en 1831 dans le volume XXXV des *Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin*, et dernièrement par M. Martini dans le *Bollettino archeologico sardo* de 1857, année III, p. 41.

(2) L'original de cette inscription fut acheté sur le lieu en ma présence, en 1819, par M. le professeur Keiser de Christiania, qui me permit d'en faire tirer un moule en plâtre. Elle fut publiée par l'abbé Gazzera dans son mémoire cité ci-dessus, et elle figure dans la deuxième partie de cet ouvrage imprimée en 1840 (livre III, chap. I, inscription n° 33).

périmètre aurait eu environ six milles de développement. Il a cru reconnaître que la principale direction des rues était celle NS. Je ne le suivrai pas dans l'énumération des différents objets d'art et des ustensiles de ménage qui furent successivement tirés de cette localité; je me bornerai à dire qu'ils annoncent tous une civilisation très-avancée; aussi les pierres gravées, qu'on y rencontre journellement en très-grand nombre, sont en général d'un goût plus exquis et d'un travail plus parfait que ne le sont celles que l'on déterre dans les autres ruines anciennes de l'île, si l'on en excepte celles d'*Olbia*, dont il sera fait mention en son lieu.

Passant ensuite à parler des nécropoles de cette ville, M. le chanoine Spano les divise en trois classes, qu'il attribue à des peuples de trois origines différentes, savoir, aux Égyptiens, aux Carthaginois et aux Romains. Les tombeaux des Égyptiens se distinguent, dit-il, des autres, en ce qu'ils consistent en une simple fosse creusée dans la terre. On y plaçait le cadavre avec quelques vases, et au-dessus on posait une petite *aedicula*, ou cippe sculpté en pierre grossière locale ou en marbre, qui représentait un sujet du culte égyptien; par exemple la figure d'*Isis* ou d'*Osiris*, une vache ou un mouton, surmontés d'un globe avec le croissant de la lune, un obélisque, des personnages dans un temple orné du *serpent uræus* etc. Il pense que ces tombes appartenaient aux premières populations orientales qui abordèrent dans l'île, ou bien qu'on pourrait les rapporter aux Égyptiens, mêlés aux Juifs qui, au nombre de quatre mille, furent exilés par Tibère en Sardaigne (1); c'est ce qui me paraît le plus probable; dans ce cas, on ne doit pas ranger ces monuments funéraires parmi les plus anciens de la ville de *Sulcis*.

(1) Voyez la première partie de ce *Voyage*, *Aperçu historique*, livre I, chap. II, p. 22, et la note 2 de la même page.

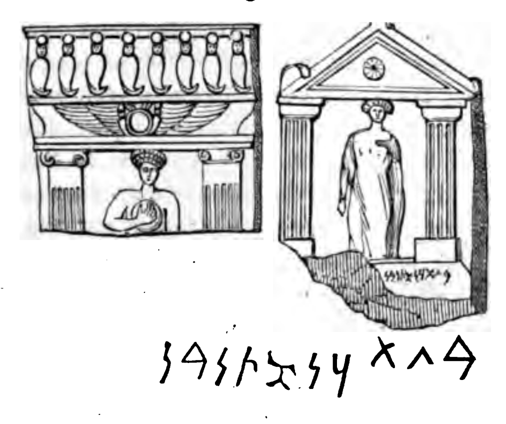
Pierres funéraires.

Comme ces *aediculae* ont été trouvées postérieurement à la publication de la seconde partie de ce *Voyage*, qui eut lieu en 1840, et que par conséquent je n'ai pu en donner les figures dans mon atlas des antiquités de l'île, je pense faire une chose agréable au lecteur en reproduisant ci-après les dessins de quelques-uns de ces monuments, que j'ai insérés dans un mémoire sur quelques objets d'antiquité trouvés dans l'île, publié en 1854 (1); ils figurent dans la planche B de ce mémoire, sans cependant qu'il en ait été fait une mention particulière dans le texte. On reconnaîtra facilement que les sujets représentés sur ces pierres sont égyptiens, mais que leur exécution est indigène, et qu'ils n'ont pas le véritable caractère des monuments égyptiens proprement dits. Ce qui m'engage à croire que les ouvriers qui les ont sculptés étaient sardes et qu'ils ne connaissaient pas le vrai style égyptien; ils se seront bornés à reproduire, à leur manière, des thèmes donnés par ceux qui leur commandèrent ces ouvrages. Voici les figures de quatre de ces cippes.

Fig. 5.

(1) *Sopra alcune antichità sarde*, etc., vol. XIV, seconde série des mémoires de l'Académie des Sciences de Turin, 1854, p. 157, note 1, pl. B; figures e, f, g, h.

Fig. 6.



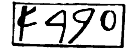
Les trois premiers sont en pierre trachytique tendre, prise sur le lieu, et ils sont grossièrement travaillés; le quatrième est en marbre blanc; il est sculpté avec plus de soin, mais ce qui le rend remarquable c'est une légende en caractères phéniciens, ou plus probablement carthaginois, que l'on voit tracée à sa base; j'ai reproduit au bas un *fac-simile* de cette même inscription, de grandeur naturelle. Ces pierres, ainsi que plusieurs autres semblables, tirées toutes de la même localité, se trouvent maintenant déposées dans le musée royal de Cagliari; quatre autres pareilles, ayant la même origine, sont murées dans le vestibule de l'Université R. de Turin.

Je profite de cette occasion pour reproduire avec plus d'exactitude le dessin d'un cachet avec des caractères également phéniciens ou carthaginois, surmonté d'un lion; il est fait en pierre dure blanche et il fut trouvé aussi, il y a une trentaine d'années, dans les ruines de *Sulcis*. Cet objet a déjà été figuré dans la planche XXXII, fig. 4 de mon atlas des *Antiquités* de l'île (deuxième partie de ce *Voyage*), mais comme à l'époque où j'ai fait cette publication (1840) il avait été égaré, je dus alors me borner

à en donner une figure assez imparfaite, tirée d'un mémoire de mon illustre collègue M. l'abbé Gazzera (1). Depuis cette époque ayant recouvré l'original, j'en ai fait moi-même ici sur bois un dessin plus exact pour conserver à cette pièce le caractère oriental que n'avait pas le dessin précédent. Ce cachet est maintenant déposé dans le cabinet privé des médailles de S. M. le roi de Sardaigne à Turin, auquel j'en ai fait hommage. Je ne reproduis le nouveau dessin que pour bien indiquer son origine asiatique ou africaine. Quant à l'inscription du même cachet, je renvoie le lecteur à ce que j'ai dit à cet égard dans le texte de la deuxième partie de ce *Voyage* (livre I, ch. VII, p. 349).

Fig. 7.





Nécropoles. D'après M. le chanoine Spano, les tombeaux carthaginois de *Sulcis* seraient faits comme ceux de *Tharros* et ceux qu'il a cru reconnaître pour tels dans les environs de Cagliari; tandis que ceux de l'époque romaine, qui sont les plus nombreux, seraient, selon lui, les tombeaux que l'on voit en grand nombre creusés dans le tufà trachytique, derrière l'église et au-dessous du fort vers l'ouest, et qui sont maintenant habités par la classe la plus pauvre de la population. Je ne saurais trop dire si ces tombeaux ainsi

(1) *Di un Decreto di patronato e clientela. Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin*, tom. XXXV, première série, année 1831, p. 3, planche II, fig. 3.

creusés dans la pierre tendre du lieu, ayant des escaliers à l'entrée, et qui sont absolument semblables à ceux que l'on voit dans la nécropole de *Tharros*, soient vraiment de l'époque romaine ; mais je puis affirmer que c'est dans une de ces grottes souterraines qu'on trouva en 1820, presque en ma présence, plusieurs armures qui consistaient surtout en casques de bronze et en cneméides (*ocreae*) très-élastiques du même métal: elles firent le sujet d'un mémoire que je publiais, conjointement avec M. Grassi, en 1822 (1); j'en ai reproduit la figure dans l'atlas des antiquités de l'île (deuxième partie de ce *Voyage* (2)). Ces armures, évidemment de beau style grec, me semblent devoir dater d'une antiquité plus reculée que d'autres objets vraiment romains que j'ai aussi découverts alors dans les tombeaux d'une autre localité, situés, non pas comme les précédents, au sommet de la colline vers l'ouest, mais au pied de cette même colline vers l'est et même dans la plaine (3).

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit par rapport à ces derniers tombeaux, évidemment romains; je me bornerai à répéter qu'ils se trouvent plutôt du côté oriental et dans la plaine, et que ceux de l'ouest, maintenant habités par les pauvres gens de *S. Antioco*, me semblent devoir être rapportés à une époque antérieure à celle de la domination romaine. Tombeaux romains.

L'origine de *Sulcis* remonte à des temps si reculés, qu'on n'a pas de données positives pour dire à quel point Origine de la ville.

---

(1) *Illustrazione di alcune armature antiche. Mémoires de l'Acad. R. des Sciences de Turin*, première série, vol. XXV, p. 107.

(2) Livre III, chap. II, p. 504. Voyez l'atlas de cette même deuxième partie, planche XXXIV, fig. 3, 4. Ces armures se trouvent déposées, soit dans le musée R. de Cagliari, soit dans la galerie royale des Armes à Turin.

(3) J'ai donné une coupe de ces tombes dans l'atlas des *Antiquités* cité ci-dessus, pl. XXXV, fig. 2. Voyez le texte, livre III, chap. III, p. 513.

commence sa véritable histoire; c'est pourquoi je partirai du temps de la domination carthaginoise, qui est certain. Cette ville, placée en face et non loin de Carthage, était déjà alors remarquable, et fut visitée plusieurs fois par les amiraux de cette nation. Elle fut ensuite très-prospère sous les Romains et quoique César l'ait frappée d'une amende exorbitante et l'ait fortement imposée (1), elle ne cessa pas d'être encore une ville prospère et des plus importantes de l'île. Car sous les empereurs elle avait le titre de Municipe romain, comme le prouve l'inscription de *Marcellus* mentionnée ci-dessus ; elle restaurait avec magnificence un temple dédié à *Isis et Serapis*, restauration qui doit appartenir à une époque comparativement récente, puisque le culte des divinités en question ne fut introduit que fort tard parmi les Romains, et que ce temple avait déjà besoin d'être réparé. Si, comme je le crois, l'introduction du culte dont il s'agit, eut lieu du temps de Tibère, la restauration du temple dont parle l'inscription doit appartenir au règne de quelque empereur beaucoup plus rapproché de nous. Plusieurs autres raisons, qu'il est inutile de reproduire, me font croire que cette ville était encore bien peuplée plus tard, et qu'elle conserva encore son ancienne splendeur jusqu'à l'époque où elle fut ruinée par les Arabes.

Sulcis sous les Sarrasins.

La ville de *Sulcis* existait certainement sous le Bas-Empire; elle eut probablement à souffrir de grands dommages de la part des Vandales, mais c'est sous le fer et le feu des Sarrasins qu'elle succomba, lorsque ceux-ci, maîtres du golfe de *Palmas* et des pays environnants, s'emparèrent également de la presqu'île en question. C'est fort probablement alors qu'ils se servirent des matériaux du mur d'enceinte de la ville et de ceux de ses principaux édi-

---

(1) Voyez la première partie de ce même *Voyage*, livre I, chap. II, p. 21.

fices, pour se maintenir pendant quelque temps maîtres de ces lieux, en élevant le château *Castro,* dont il a été fait mention ci-dessus.

Il paraît cependant que si cette ville fut ruinée alors, une partie de la population y revint après la fuite des Maures d'Afrique, ou, peut-être, elle n'avait pas encore totalement abandonné ce lieu, comme cela arriva plus tard; car une église dédiée à *S. Antioco* existait dans la moitié du XI siècle à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui, comme le prouve une pierre funéraire en marbre, placée derrière l'autel de l'église actuelle en guise d'ornement. Cette plaque fort étroite mais longue de plus de deux mètres, a été endommagée dans son milieu pour y placer un bénitier; il en reste cependant assez aux deux extrémités pour indiquer que c'était une pierre funéraire écrite en caractères grecs un peu barbares: elle était fort probablement placée dans l'origine contre le mur, au-dessus du tombeau d'un grand personnage.

Il est inutile de vouloir rétablir le texte entier de cette inscription, car les caractères du milieu de la pierre sont, les uns effacés, les autres recouverts de chaux: mais ce qu'il importe de connaître, c'est à quel prince elle a été dédiée; et il résulte clairement qu'il s'agit ici de *Torgotor I,* juge de Cagliari, dont l'histoire fait mention en plusieurs circonstances.

Quoique la première lettre du nom de ce prince manque dans cette inscription, on ne peut révoquer en doute que cette lettre ne fût un T, puisqu'on lit bien clairement au commencement . . ΩΡΚΟΤΟΡΙΟΥ ΠΡΟΤΟΥΣΠΑΤΡΙΟΥ-ΚΑΛΟΥΣΑΟΥ . . . et à la fin ΙΝΗΣΠΕΛΛΑ ♡

Cette inscription est évidemment funéraire, car le nom de ΤΩΡΚΟΤΟΡΙΟΥ *Torkotor* est au génitif; d'ailleurs, le cœur qui se trouve à l'extrémité de la ligne ne peut signifier autre chose qu'une inscription mortuaire. Je ne chercherai pas à raisonner sur ce titre de ΠΡΟΤΟΥΣΠΑΤΡΙΟΥ, donné à ce personnage, titre qui fort probablement doit

être un équivalent de celui de juge, de premier magistrat de son pays; mais ce qui est important c'est le nom de ΙΝΗΣΠΕΛΛΑ qui se trouve à la fin; car il faut immanquablement lire ΣΙΝΗΣΠΕΛΛΑ, qui est le nom de la seconde femme de Torgotor I.

Époque de cette inscription. J'aurai occasion de parler ailleurs de ces deux personnages, à propos du village de *Suelli* et de la *Villa* voisine de *Simieri*, que les deux époux donnaient au fameux évêque sarde, Saint-Georges. *Torgotor I* avait, en premières noces, épousé une *Donna Vera*, qui souscrivait une donation en 1066; plus tard il figure comme mari de *Sinispella* dans la donation faite à saint Georges; Torgotor mourut en 1073 (1). Nous avons donc une date certaine de cette inscription, qui nous prouve qu'à cette époque l'église existait; et fort probablement, une partie de la population et peut-être même l'évêque de *Sulcis* habitaient encore cette localité au milieu du XI siècle; ou bien ils y étaient retournés lorsque les Sarrasins furent chassés de cette presqu'île. Plus tard, à l'occasion de la réparation de cette église, on aura vraisemblablement enlevé de sa place la longue pierre funéraire, et peut-être elle n'aura été mise au lieu où elle se trouve aujourd'hui qu'à une époque comparativement beaucoup plus récente; c'est-à-dire après l'année 1615, pendant laquelle on enleva les reliques de *S. Antioco*, comme il sera dit ci-après.

Autre inscription. C'est à cette dernière époque qu'on transporta aussi de cette église à la cathédrale d'Iglesias une inscription qui parle de restauration, ou plutôt de certains embellissements faits à l'église de *S. Antioco* par un évêque Pierre. Comme cette inscription existe encore au lieu où on l'a placée alors, je vais en donner une version exacte que je dois à la

(1) Voyez surtout Martini, *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiastica*. Cagliari, 1858, p. 71-72.

complaisance de mon ami et collègue M. le chanoine Spano.

✠ Aula micat ubi corpus beati sci
Anthioci quiebit in gloria ♡
Virtutis opus reparante ministro
Pontificis Xri sic decet esse domum
Quam Petrus antistes cultus splendo
re nobabit marmoribus titulis ♡
nobilitate fidei ddicatum D xiii K' Febru (1)

Cette inscription fut rapportée par *Mattei*, dans sa *Sardinia Sacra* (2), et à ce propos il cite *Papebroeck;* mais on y trouve des différences, sur lesquelles cependant je n'entends pas disserter; ce qu'il m'importe spécialement d'établir ici, c'est sa date approximative; car elle nous fait connaître que l'église de S. *Antioco* fut embellie par son évêque au commencement du XII siècle. Ce prélat n'était pas, comme on l'a cru, un archevêque de Cagliari, mais un évêque de *Sulcis* et il se nommait *Pierre Pintor;* il en est parlé dans une donation faite à une église de Sainte-Christine de son diocèse, par *Torgotor II*, juge de Cagliari, et par sa femme *Précieuse de Zori*. Ce Torgotor commença à régner en 1108 et il mourut en septembre L'évêque Pierre.

(1) Tous les vers n'ont pu rester dans une seule ligne; car la pierre est étroite. Elle n'a que deux *palmes sardes* environ, c'est-à-dire, à peu près 43 centimètres de largeur.

(2) *Ecclesia Calaritana*, n° 16.

1129 (1); c'est donc entre ces deux époques que l'évêque Pierre Pintor faisait placer l'inscription précédente.

Son siége probable.

Il pourrait au reste se faire que cet évêque ne fût plus établi en ce lieu et qu'il eût déjà son siége à *Tratalias;* car nous avons déjà vu (2) que deux évêques, *Albert* et *Aimon*, ont été enterrés dans cette église; or M. Martini, dans la série des évêques de *Sulcis* place les trois prélats en question dans l'ordre suivant:

Albert, moine du Mont Cassin, année 1122
Pierre ....
Aimon .... 1163 (3).

Pierre Pintor gouvernait par conséquent l'église de *Sulcis* entre les deux périodes indiquées ci-dessus, savoir, entre les années 1122 et 1163; mais, le juge Torgotor II étant mort en 1129, il s'en suit que ce Pierre était déjà évêque de ce diocèse entre l'an 1122 et l'an 1129, puisqu'il assistait à la donation de Torgotor et de Précieuse. Comme cependant il n'est pas fait mention de ce prélat dans l'inscription funéraire de *Tratalias*, qui parle d'*Albert* et d'*Aimon*, on pourrait en conclure qu'il ne mourut pas dans cette résidence épiscopale, et que, s'il ne fut pas transféré dans un autre diocèse, il aura probablement encore habité l'ancienne ville de *Sulcis*, alors presque détruite.

Translation des reliques de *S. Antioco*.

Telles sont les faibles traces qui nous restent sur l'existence de la population de *Sulcis* jusqu'au commencement du XII siècle; depuis lors, ce pays paraît avoir été totalement abandonné, et ce ne fut qu'en 1615, lorsque la fureur de trouver partout des reliques de saints s'empara des Sardes, que l'on fit la découverte de celles de S. *An-*

---

(1) Voyez Martini, *Stor. eccles.*, vol. I, p. 298, note 1; vol. III, p. 323; — *Pergamena III d'Arborea (illustrazione)*, p. 222; — *Pergamena d'Arborea illustrata*, 1846, p. 148.

(2) Voyez p. 256.

(3) Martini, *Stor. eccl.*, tom. III, p. 323.

tioco; mais comme le lieu était sans habitants, dans la crainte des insultes des Musulmans, on résolut de transporter ces reliques dans la ville d'Iglesias, où siégeait déjà l'évêque de *Sulcis*, et on y porta en même temps l'inscription reproduite ci-dessus. Lorsqu'on opéra la translation de ces reliques, il y eut une grande fête, dont le P. Aleo nous a transmis de curieux détails dans un ouvrage manuscrit intitulé: *Successos generales de la isla y regno de Sardeña*, en deux vol. in-folio. On y lit, p. 31: « A cette fête prirent part 1125 chevaux, plusieurs che-« valiers et gens de condition et d'instruction, ecclésias-« tiques et séculiers; 3000 chariots couverts (tracche), « 1000 chariots découverts; 4000 conducteurs de ces « chariots; 350 barques de pêcheurs; et conjointement avec « tous ceux qui vinrent à pied, le nombre des individus « accourus à cette cérémonie monta à 32000 personnes. « On y tint alors une foire très-abondante; les vivres et « les dons y furent apportés en grande quantité; le jour « de la fête on célébra 800 messes et on aurait pu en « dire 2383, car les prêtres montaient à ce nombre. Pour « les besoins de l'église (opera), on recueillit 5200 réaux (1) « à titre d'aumônes. »

Depuis lors, on célèbre quatre fois dans l'année la fête de ce saint; mais les fêtes les plus importantes sont celles qui tombent le lundi après Pâques et dans l'été; car alors le chapitre d'Iglesias accompagne le simulacre du saint et son reliquaire de la ville jusqu'à l'église actuelle de la population; ce qui fait un voyage de près de 35 kilomètres, que l'on effectue en deux journées de marche. Ces fêtes sont à peu près analogues à celle que j'ai décrite pour le voyage de l'image de S. *Efisio* de Cagliari à *Pula*, avec cette différence, qu'outre la statue du saint en bois, que l'on traîne également en chariot, ici on transporte sur le

(1) Le *réal* sarde vaut maintenant 48 centimes.

dos d'un cheval l'urne d'argent qui renferme le crâne du saint personnage. Le chapitre était aussi jadis accompagné d'un *alter nos* délégué par le vice-roi, comme cela se faisait à Cagliari; ce sera maintenant, sans doute, un délégué du Municipe d'Iglesias.

Rébellion. Ses conséquences. En 1851, lorsque j'étais encore revêtu du commandement militaire de l'île, il y eut une insurrection de la part des habitants de S. *Antioco*, qui voulurent s'opposer de vive force au retour des reliques de leur saint patron à Iglesias, au point que je dus y expédier en toute hâte un bateau à vapeur avec des troupes et un juge instructeur. Si dans la forme ces villageois eurent tort, en troublant l'ordre public, dans le fond ils avaient raison, car ils appuyaient leur prétention sur la déclaration formelle dont il a été parlé ci-dessus, par laquelle on spécifiait en 1615, que la translation de ces reliques à Iglesias n'était faite que dans la seule intention de les soustraire aux profanations des Musulmans, et qu'elles ne devaient rester en cette ville, qu'autant que l'île de S. *Antioco* serait deshabitée. Comme la population actuelle de ce village suffit maintenant pour garantir les reliques de toute insulte de la part des étrangers, et que d'autre part, grâce à la conquête de l'Algérie, on n'a plus à craindre en Sardaigne les invasions des Barbaresques, je crois que cette prétention a été maintenant prise en considération, et si je suis bien informé, au moment où je trace ces lignes, l'évêque et le chapitre d'Iglesias ont perdu leur procès et les reliques du saint ne voyagent plus et restent à S. *Antioco*.

Historique. En 1621 cette presqu'île fut envahie par le corsaire et renégat *Estamouth*, amiral tunisien. — En 1793 elle fut prise et occupée par les Français lors de l'attaque de Cagliari par l'amiral Truguet, mais elle fut bientôt reprise par les Espagnols commandés par l'amiral Borgia. — En 1812 les Tunisiens, dont il a été question ci-dessus p. 196, après s'être emparés de l'île *dei Cavoli*, passèrent d'abord

de la côte orientale vers l'ouest et attaquèrent S. *Antioco;* mais ils durent bientôt lâcher prise, car toute la population du *Sulcis* se mit en armes. C'est alors que, retournant sur la côte orientale, ils attaquèrent la tour de *Saint-Jean-de-Saralà* dont il a eté fait mention à la p. 199. — Le 15 octobre 1815, à la chute du jour, les mêmes Tunisiens se présentèrent en vue de la population, qui d'abord s'en alarma, et qui fut momentanément rassurée, en voyant flotter sur ces navires le pavillon anglais, mais au point du jour du lendemain, les barbares parurent tout à coup en vue du village et à peine eut-on le temps de mettre en sûreté les vieillards, les femmes et les enfants; les hommes faits se préparèrent à la défense, guidés par le commandant du fort, *Efisio Melis Alagna*, lieutenant d'artillerie. On voulut d'abord aller à la rencontre des assaillants, en les attaquant en rase campagne, mais on crut plus prudent, vu le petit nombre des défenseurs, de les attendre dans le fort qui domine le village, sans cependant faire attention à une petite maison qui était tout contre ce fort.

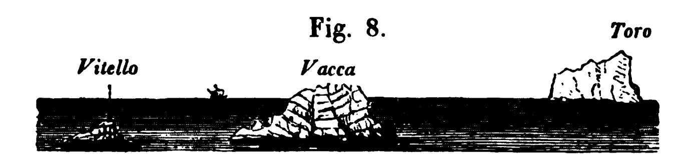
Les Tunisiens, en nombre de plus de mille, attaquèrent cette position, courageusement défendue par des canonniers et des paysans, sous les ordres de Melis, pendant sept heures de suite, au bout desquelles les ennemis montèrent sur la maisonnette qui se trouvait du côté opposé à celui où l'on combattait avec le plus d'énergie, et ils purent sauter dans le fort. Alors la résistance devint impossible. Melis, le commandant, tomba mort avec douze des siens, et tous ceux qui survécurent parmi les défenseurs enfermés dans cet endroit, furent faits captifs, y compris la sœur de Melis, dite Angeline, dont on raconte qu'elle faisait passer les munitions aux combattants. Le village fut pillé, mais plusieurs Tunisiens furent tués en s'embarquant, ce qu'ils firent en toute hâte, emmenant avec eux en captivité cent cinquante-huit personnes, avec quatre femmes, à peu près nues, qu'ils conduisirent en triomphe dans leur patrie.

Ces esclaves furent rendus six mois après. Melis fut enterré dans l'église du pays avec une inscription (1).

Perdas de Fogu. Il a déjà été question de la *Grotta dei Colombi* qui est remarquable pour ses perlites: en poursuivant vers le sud de cette même presqu'île, le géologue pourra aussi s'arrêter en un lieu dit *Perdas de fogu* (*Pierre à feu*) où se trouve une espèce de téphrine, pierre volcanique, revêtue de magnifiques concrétions ou plutôt d'incrustations de quartz hyalin concrétionné, dit hyalite; cette substance y est plus belle que celle que l'on rencontre à *Santa Fiora* en Toscane (2). Dans la région de *Cannai* se trouve aussi la pierre calcaire crétacée, mais le *M. Arbu* voisin est formé d'un conglomérat de roche ignée ainsi que toute la partie sud de cette presqu'île, où est la tour de *Cannai*.

La Vacca et le Vitello. Cette même roche forme au loin les deux îlots dits la *Vacca* et le *Vitello* que l'on voit vers le sud de cette tour, tels que les représente la figure suivante.

Fig. 8.



Le Falco Eleonorae. Ces îlots singuliers sont inhabités et difficilement accessibles; ils ne sont fréquentés que par le phoque, et par une quantité d'oiseaux aquatiques qui couvrent le sol de leurs nids. C'est là, et surtout au *Toro*, dont il sera question ci-après, que demeure une espèce particulière de faucon pour laquelle j'ai proposé le nom de *Falco*

(1) Martini, *Storia di Sardegna dall'anno* 1799 *al* 1816. Cagliari, 1852, p. 266 et suiv.

(2) Voyez ce que j'en ai dit dans la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XIV, p. 573.

Eleonorae qui a été adopté par les ornithologistes; et cela en honneur de la princesse Éléonore d'Arborée qui dans son fameux code, dit *Carta de Logu*, a imposé une amende à qui dénicherait cet oiseau, dont on se servait sans doute alors pour la chasse réservée aux princes. J'en ai pris plusieurs dont j'ai pourvu la plus grande partie des cabinets d'Europe; j'en ai même gardé quelques-uns en vie et j'ai reconnu qu'ils sont très-dociles et faciles à dresser pour la chasse aux cailles et même à la perdrix, malgré que ce soit un oiseau de proie assez petit.

A sept milles marins de distance de la tour de *Cannai* et à cinq milles de la *Vacca* se trouve l'îlot du *Toro* (le Taureau) qui est plus considérable et plus élevé; il se compose d'une roche trachytique grisâtre, et il est également inhabité; c'est le séjour favori du phoque et du *Faucon Éléonore*. Sa cime, qui peut avoir de 150 à 200 mètres de haut, m'a servi de point trigonométrique de premier ordre, dont la position géographique, d'après mes calculs, se trouve ainsi déterminée. Latitude 38° 51, 33, 97; Longitude 6° 04, 57, 51 à l'est de l'observatoire de Paris. C'est le point le plus méridional de l'île de Sardaigne et des îlots adjacents; on y monte d'un seul côté et même avec assez de difficulté en temps de calme; quand la mer est agitée, ce qui arrive presque toujours, cet îlot est inabordable; j'ai tenté d'y monter plusieurs fois, mais je n'ai pu y faire que trois ascensions dans les 40 années que j'ai parcouru l'île (1). Le *Toro*.

D'après un fragment de la très-ancienne histoire de l'île par George de *Lacon*, qui a été récemment découvert (2), ce serait près du *Toro* qu'aurait eu lieu une bataille na- Bataille navale.

(1) Voyez sur cet îlot ce que j'en ai dit dans la troisième partie de ce *Voyage*, chap. XII, p. 537.

(2) *Testo di due codici cartacei d'Arborea pubblicato da* P. Martini. Cagliari, 1856, p. 31.

vale, dans laquelle Sulpicius Paterculus vainquit l'amiral Carthaginois, Annibal l'ancien, qui, après sa défaite s'étant réfugié à *Sulcis*, aurait été crucifié par les siens. Voici d'abord le texte de ce passage, tel que le raconte George de Lacon: *Deinde venit C. Sulpicius per duas vices, et fecit guerras cum Annibale: sed in prima hic fugit in mari, in secunda vero in loco Tori compulsus et circumvallatus fugit secundo ad Sulcitanam civitatem, ubi a suis crucifixus fuit quod secundo fugit.* Sans entrer en discussion sur la véracité de ce récit et sur la localité où cette bataille a pu avoir lieu, je renvoie pour le reste à ce qu'en dit l'illustre auteur de l'histoire moderne de Sardaigne et surtout à la note très-judicieuse qu'il fait à ce propos (1).

Sources thermales. Revenant maintenant à la presqu'île de *S. Antioco*, j'ajouterai que le meilleur mouillage du magnifique golfe de *Palmas*, qui la sépare de la Sardaigne, se trouve près d'un lieu dit *Maladroxa*: c'est aussi tout près de là que, non loin de la côte, on voit une source d'eau douce et un peu thermale, jaillir de la mer, comme cela a lieu dans le golfe de la Spezia. Plus loin sur la même côte, surgit, presque au niveau des ondes, une autre source thermale qu'à cause de sa position je n'ai pu étudier, car ses eaux sont presque toujours, comme celles de la précédente, mêlées à celles de la mer.

Cala Sapone. Sur la côte opposée de la presqu'île, c'est-à-dire vers l'ouest, sont les ruines d'une *Tonnara*, dite de *Cala-Sapone*, qui n'est abandonnée que depuis peu de temps; il y avait là une espèce de petit fort, à l'usage des pêcheurs de thon, pour se préserver d'une attaque soudaine des pirates barbaresques, pendant leur séjour en ce lieu; on y voyait encore, il y a peu d'années, une ou deux pièces de canon en fer; j'ignore si on les a enlevées.

Calasetta. A l'extrémité septentrionale de cette même presqu'île,

(1) Manno, loc. cit., édit. de Milan de 1835, liv. II, p. 40, note 4.

on rencontre le village de *Calasetta*, formé jadis de colons Piémontais et de gens de *Carlo-Forte*, d'origine Génoise; mais cette population n'est pas prospère. L'île de S. *Antioco* compte 37 milles marins de circonférence.

En face de *Calasetta*, à une distance de trois milles marins, se trouve vers le NO, l'île de *S. Pietro*, qui a 28 milles de tour; on peut faire ce trajet en une demi-heure en barque. Cette île est entièrement formée d'une roche trachytique qui présente beaucoup d'intérêt au géologue; mais je me dispenserai d'entrer en matière sur ce sujet, puisque cette tâche a été abondamment remplie dans la troisième partie de ce *Voyage* (1). Elle portait anciennement le nom de *Hiæracum* ou *Accipitrum insula*, à cause, sans doute, du grand nombre de faucons dont elle était remplie. Depuis que les deux îles de *S. Pietro* et de S. *Antioco* furent de nouveau repeuplées, ces oiseaux se sont de préférence réfugiés dans les îlots du *Toro* et de la *Vacca*, dont il a été question ci-dessus; ce qui ne les empêche pas de se laisser voir sur les points les moins fréquentés de la côte de l'île de *S. Pietro*. Il est assez probable que cette dernière fût habitée aussi par des hommes du temps des Romains, mais on n'y trouve que de bien faibles traces de leurs monuments; d'ailleurs, elle resta déserte pendant bien des siècles, et elle l'était encore au commencement du dernier. Ile de *Saint-Pierre*.

Son histoire dans les temps plus modernes ne commence qu'en 1737, époque à laquelle cette île abandonnée fut accordée, avec titre de duché, au marquis de la *Guardia*, de la famille *Genovès*, à condition qu'il y accueillerait les habitants de l'île de *Tabarca*, sur la côte africaine, non loin de Tunis, qui voudraient s'y transporter; effective- Colonie de *Tabarca*.

---

(1) Voyez le chapitre XII, pages 472-480. Le géologue qui désirerait étudier la formation des trachytes de la Sardaigne ferait bino de commencer par l'île de *S. Pietro*.

ment, un nombre assez considérable de ces *Tabarquins*, d'origine Génoise, vinrent habiter cette île sous la conduite d'un *Jean Tagliafico*, et au bout d'une année cette population montait déjà à 700 personnes; alors, avec l'aide du Gouvernement et du duc titulaire de l'île, on bâtit les maisons, ainsi que la paroisse, qu'on substitua aux tentes et aux baraques, et on garnit d'une muraille la nouvelle population, qui en 1741 s'accrut encore de nouveaux fugitifs de Tabarca.

Rachat successif. En 1750 le roi Charles-Emmanuel III racheta ceux des habitants de *Tabarca* qui étaient tombés en esclavage; et à cet effet il envoya à Tunis un officier de marine distingué, le capitaine *Porcile*, qui parvint à en amener 121 à *Saint-Pierre*, où ils rejoignirent leurs anciens compatriotes, auxquels s'étaient déjà réunis cinquante des leurs, qui habitaient Tunis. C'est ainsi qu'en peu d'années cette nouvelle colonie d'hommes laborieux put se suffire à elle-même, en se livrant à la fois aux travaux de la culti-vation de la vigne, et à la pêche ou au petit cabotage, et en fondant le bourg actuel de *Carloforte* qui est la seule population de cette petite île. Ce bourg est assez bien bâti, avec des rues droites, régulières, et il présente, en le voyant de la mer, un aspect tout particulier et un air de propreté qui le font bientôt reconnaître pour une colonie Génoise; en effet, les habitants ont conservé leur ancien langage qui est celui de *Sainte-Marguerite* des environs de Gênes.

Statue du roi. Carloforte tire son nom du souverain qui l'a fait bâtir; c'est le seul lieu de l'île de Sardaigne où l'on rencontre une statue érigée en l'honneur d'un de ses souverains (1). En effet, à peine on débarque dans le pays, on se trouve en face d'une statue en marbre représentant le roi, en

(1) On en a fondu, il y a quelques années, à Cagliari une en bronze, représentant le roi Charles-Félix; elle n'a pas encore eu de destination.

question; mais cette même statue a dû subir quelques vicissitudes, car lors de l'occupation momentanée que les Français firent de l'île de Saint-Pierre en 1793, quand ils attaquèrent Cagliari, les habitants la cachèrent pour la sauver du marteau des républicains (1). A leur départ elle fut rétablie à sa place, mais avec un bras de moins, qui pendant plusieurs années fut remplacé par un bras en bois peint, auquel on en a substitué depuis un autre en marbre. Cette statue représente le roi en costume romain, ayant à ses côtés un homme et une femme enchaînés. C'est un monument médiocre en fait d'art, *qui cependant*, comme dit Valery, *touche bien plus que tant de pompeuses statues de rois ou d'empereurs avec le lien commun de leurs esclaves enchaînés, puisqu'il rappelle l'action vertueuse de ce bon prince* (2).

Le 2 septembre 1798 *Carloforte* fut tout à coup surpris, au point du jour, par une bande considérable de corsaires de Tunis qui avaient débarqué la veille à deux milles de distance du pays; toute résistance fut inutile et les barbares regagnèrent leurs embarcations en poussant devant eux, comme un troupeau de moutons, près de mille esclaves des deux sexes, parmi lesquels se trouvaient aussi les premières personnes de l'endroit. Par une bulle du pape Pie VII du 19 octobre de la même année, on appliqua au rachat de ces captifs différents détournements de sommes qui provenaient des bénéfices ecclésiastiques vacants, et on prit d'autres dispositions analogues. On envoya à Tunis, pour traiter de la rançon, le capitaine chev. Invasion des Tunisiens

(1) Je crois devoir rétablir ici l'honneur de ces *Carolini*, que quelques écrivains ont taxé d'ingratitude pour la mémoire de leur bienfaiteur; car en cachant sous terre la statue de ce prince, ils prirent le seul parti raisonnable qui leur restait alors pour la préserver d'être mise en pièces par les *sans-culottes* dont se composait presque toute la troupe française envahissante.

(2) Valery, loc. cit., chap. LXXII, p. 261.

Porcile, mais il ne put rien conclure; en 1800 on y expédia un capitaine grec au service de la Russie, dont on avait obtenu la médiation; mais cette mission n'eut d'autre résultat que celui d'empêcher la vente des malheureux *Carolini* (1). Les bons offices de la Russie et de la Porte ayant échoué auprès du Bey, on résolut en 1803 de se rendre favorable le Commissaire général de France à Tunis, M. Devoine, en sollicitant l'intervention du premier Consul; ce qui réussit, car Bonaparte exigea d'abord la restitution de ceux des esclaves qui étaient allés chercher vainement protection sous le pavillon français dans la maison du viee-consul français de *Carloforte*, dont le nombre montait à une centaine; les autres furent, ou échangés contre des esclaves tunisiens prisonniers des Sardes, ou rachetés à prix d'argent; de façon qu'après cinq années de captivité, ces malheureux furent enfin rendus à leur patrie.

Retour des captifs.

Le jour que ces pauvres gens mirent le pied sur le sol de Cagliari (2) fut une journée de joie et d'allégresse pour cette ville, que partagea toute l'île; on fit alors, comme de raison, de grandes acclamations au roi, au prince vice-roi, aux *Stamenti;* on s'embrassait, on pleurait de joie, mais on remarqua qu'il n'y eut pas un mot de prononcé

(1) Martini, *Storia di Sardegna dall'anno* 1799 *al* 1816. Cagliari, 1852, p. 60.

(2) Dans les journées du 4 au 6 juin il en arriva 486; 269 autres arrivèrent le 30 juin et le 4 juillet. Sur le nombre total de ces esclaves, treize furent vendus à Alger, six se firent musulmans, vingt-trois avaient été délivrés l'année précédente par l'amiral français Leissinge. Les dépenses du rachat et du transport de Tunis à Cagliari de ces esclaves libérés montèrent à 340,979 livres sardes, c'est-à-dire à environ 600,000 francs, somme énorme pour l'état des finances et du pays d'alors (Martini, loc. cit., p. 119, note 1). Je dois encore dire que plusieurs individus, et surtout des femmes, restèrent libres à Tunis, et que la mère du Bey défunt et probablement du Bey actuel était une *Caroline* faite esclave.

en l'honneur du grand homme à qui ce rachat était spécialement dû. Il y eut aussi dans la cathédrale de Cagliari une grande cérémonie, en action de grâces envers Dieu, à laquelle assistèrent tous les rachetés, avec l'intervention du prince vice-roi et du corps de la magistrature, du municipe, de l'université, des autorités civiles et militaires, et de tout le clergé. Un orateur monta en chaire, et même dans son discours le nom de Bonaparte fut laissé de côté; ce qui irrita, comme de raison, le consul de France M. *Ornano*, ayant titre de Commissaire général des relations de la France avec la Sardaigne; une pareille inconvenance eut dans la suite de facheuses conséquences. Il fallait, au reste, être bien stupide pour en agir ainsi envers le premier Consul, lorsqu'on n'était pas en guerre avec lui, et qu'à la cérémonie en question se trouvait son représentant.

Cette grave faute, que dans mon impartialité j'ai dû signaler, n'empêche pas que le mérite du rachat des esclaves *Carolini*, ne doive en grande partie être attribué au prince qui régnait alors sur l'île; il démontra, par sa sollicitude envers ces malheureux captifs, qu'il suivait en cela les traces de son grand-père. Son recours au premier Consul prouve d'ailleurs que, franc et loyal comme il était, il avait mis de côté toute aversion politique en faveur de ces esclaves; ce n'est donc pas à lui, alors absent de l'île, que l'on doit imputer ce grossier manque d'égards et de reconnaissance, mais à l'esprit étroit et ridicule de ceux qui avaient sa confiance et qui firent ensuite tant de mal à son règne à la rentrée de ce bon prince en Piémont en 1814. La France depuis lors a couronné l'œuvre du premier Consul par la conquête de l'Algérie; elle a détruit pour jamais la piraterie dans la Méditerranée, bienfait inestimable pour toutes les nations, mais surtout pour les petits états riverains, et particulièrement pour la Sardaigne, dont les conditions de sécurité commerciale et personnelle ont changé totalement depuis lors.

Aspect de *Carloforte*.

En revenant maintenant à *Carloforte*, je dirai que le bourg présente un aspect de propreté qui fait un singulier contraste avec certains villages de l'île; on reconnaît au premier abord l'origine génoise de ses habitants, qui ont conservé leur langage, comme il a déjà été dit ci-dessus, de façon que lorsqu'on aborde en ce lieu, on se croirait transporté dans une des belles populations qui sont disposées le long de la rivière de Gênes, surtout vers *Rapallo* et *Sainte-Marguerite* d'où ses habitants sont originaires. Comme leurs anciens compatriotes, ils sont à la fois agriculteurs et pêcheurs; ils cultivent avec succès la vigne, et en même temps ils travaillent en mer. Ce sont spécialement, et je dirai presque uniquement, les *Carolini* qui fournissent les bateliers et presque toute la *ciurma* pour les *tonnare* du sud; c'est ce qui fait vivre la population pendant presque toute l'année.

Son intérieur.

Les fortifications qui entourent le pays sont maintenant désarmées, ainsi que le petit fort voisin, dit *forte Vittorio;* ce qui est une conséquence de la cessation de la piraterie produite par l'occupation de l'Algérie par les Français. Les *Carolini* ont conservé avec Tunis des relations de parenté et d'amitié qu'ils entretiennent maintenant sans aucune espèce de danger. Les habitations, en général, n'ont pas de serrures, ou du moins on ne les ferme pas de nuit, car il n'y a pas d'exemple de vol; les femmes blanchissent la maison au moins deux fois dans l'année, à la Noël et à Pâques; tout respire la propreté, mais à peine l'aisance. L'église principale est dédiée à saint Charles Borromée, patron du royal fondateur de la colonie; il y a un oratoire dit *Notre-Dame de la Conception*, bâti aux frais d'un prêtre du pays, conduit jadis en captivité. A une courte distance du bourg se trouve une petite chapelle sous l'invocation de saint Pierre, où est enterré le brave *Capitan Porcile*, mort major-général, intrépide marin qui fut pendant sa longue carrière maritime la terreur des Barbaresques. Une longue et belle inscription funéraire fut tracée en son

honneur, mais les moyens de sa famille ne permirent pas à celle-ci de la faire graver sur marbre.

Au sud de l'île de Saint-Pierre se trouve un lieu dit *Punta delle Colonne*, où la roche trachytique prend des formes singulières; j'en ai donné une vue dans la troisième partie de ce *Voyage*, que je reproduis ci-dessous.

Fig. 9.



C'est principalement de cet endroit que l'on tire les dalles de cette roche, dont on fait un assez grand commerce, sous le nom de pierres de *S. Pietro;* elles servent à paver les vestibules et les magasins. J'en ai vu un chargement à *Stora* près de *Philippeville*, ce qui prouve qu'on les exporte aussi à l'étranger. Cette pierre a beaucoup de rapport avec la *masegna* des monts *Euganéens*. Voyez ce qui a été dit dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, ch. XII, p. 478). A l'ouest de ce Cap se trouve le *Capo Sandalo*, où l'on doit bientôt ériger un phare de premier ordre, qui depuis longtemps est fort désiré des navigateurs.

Le mouillage de *Carloforte* est très-bon et très-sûr, mais il est difficile de passer entre l'île de *S. Pietro* et la côte de Sardaigne à cause des hauts-fonds et des rochers qui y sont nombreux. Au nord-ouest de l'île se trouve l'an-

cienne *tonnara*, dite de *Cala-vinagra*, maintenant abandonnée; au nord, l'île finit par un lieu nommé la *Punta*, où à l'époque des *tonnare* on établit les baraques pour y travailler le thon pris dans les pêcheries voisines de *Porto Scuso*, et de l'*Isola Piana*.

Isola Piana. L'*Isola Piana*, qui ne s'élève que fort peu au-dessus du niveau de la mer, peut avoir un mille et demi de circonférence; elle est séparée de la *Punta* par un canal de moins d'un demi-mille de largeur. Cet îlot, qui appartient à M. le Marquis de Villamarina, actuel ministre de Sardaigne à Paris, est remarquable par sa *tonnara* ou pêcherie de thons qui est une des plus considérables de toute la Sardaigne. Comme il m'arrivera plus d'une fois de parler de ces établissements, je vais donner sur cette pêche quelques détails qui serviront pour toutes les autres pêcheries analogues dont il sera fait mention ci-après.

Pêche du thon. Le premier auteur qui ait donné une description satisfaisante de cette pêche, est le révérend père Cetti, auteur de plusieurs ouvrages remarquables sur l'histoire naturelle de Sardaigne. Dans son volume intitulé *Anfibi e pesci di Sardegna*, imprimé à Sassari en 1777, ce naturaliste consacre plusieurs pages (158-188) à la description complète de cette pêche. Dominique Azuni, dans son histoire de *Sardaigne*, imprimée à Paris en 1802, a copié presque textuellement Cetti pour ce qui regarde les animaux de l'île; il a également traduit mot à mot le passage de cet auteur sur la pêche du thon, et il a reproduit les mêmes planches que celles du livre où il a puisé sa notice. Depuis lors, tous les écrivains qui se sont occupés de la même matière, MM. Mimaut, Valery, Tyndale, Angius, n'ont fait que puiser à la même source; c'est pourquoi j'ai pensé que le plus court parti qu'il me restait à prendre sur ce sujet, était celui de reproduire en extrait la traduction française du P. Cetti, donnée par Azuni, *Histoire de Sardaigne*, tome I, page 313 et suivantes.

Description de M. Azuni. « Au commencement d'avril de chaque année, toutes

« les côtes de la Sardaigne où l'on a établi des mandragues « deviennent des endroits de bruits, d'affaires et d'arts, « ainsi qu'un marché de négociations. De toute part y « arrivent des bâtiments avec des sommes considérables « d'argent, pour se pourvoir de thon salé. Les Sardes, « curieux de jouir du plaisir inexprimable de la pêche, y « arrivent en foule de l'intérieur du royaume, et ils y sont « reçus avec générosité par les propriétaires de la pêche « qui donnent à tous les étrangers, non-seulement la table « très-splendidement servie, mais en outre ils font à cha- « cun, au moment du départ, le cadeau d'un thon pro- « portionné à la qualité de la personne, ne fût-ce qu'un « paysan ou un domestique (1).

« La personne qui jouit de plus de considération dans « nos mandragues, c'est celle du *rais*. Ce nom est donné « au chef des pêcheurs, qui a la suprême direction de la « pêche, et une autorité absolue sur tous les pêcheurs, « appelé, dans les mandragues de Provence, *rey*. Il dispose, « il ordonne, il juge, il châtie, sans que personne ose se « plaindre, ni murmurer de son pouvoir sans bornes; aussi « cherche-t-on toujours pour ce poste important l'homme « le plus habile et le plus intègre, puisque c'est de lui « que dépend entièrement l'heureuse issue de la pêche.

« Tout le mois d'avril est employé en préparatifs pour « la formation et le rassemblement des filets qu'on doit « jeter à la mer. Le troisième jour de mai, les affaires « deviennent plus pressantes : c'est dans ce jour qu'on « doit tracer la mandrague, que les Sardes appellent *in-* « *crocciare la tonnara*. Cette cérémonie appartient au *rais* « qui l'exécute avec le plus grand appareil. Elle consiste « à tracer sur la mer l'endroit où il doit placer le filet: « de la même manière qu'un architecte, par le moyen » de pieux et de cordes, trace sur la terre le plan sur

---

(1) Cet usage a cessé depuis longtemps.

« lequel il doit élever son édifice, le *rais* trace aussi sur « l'eau, par le moyen de deux cordes qu'on appelle *in-* « *titole*, qu'il arrête en parallèle, et qui représentent les « deux côtés du grand parallélépipède du filet.

Mise des filets.

« Le lendemain de cette opération, si le temps le permet, « on plonge le filet, ce qui est dit chez nous, *mettere la* « *rete a bagno*, et s'exécute aussi par le moyen de plu- « sieurs bâtiments destinés à cet objet, et avec beaucoup « de solennité. En examinant le plan et le profil que je « donne ci-contre, on verra la forme et la grandeur de « ce filet, qu'on peut regarder avec raison comme un édifice « très-hardi planté au milieu de la mer, en comparaison « duquel les pêches du hareng et de la merluche ne pa- « raissent que des jeux d'enfants.

Division en *chambres*.

« L'endroit de la mer où l'on jette le filet, doit avoir « au moins dix-huit *cannes* de notre mesure de profon- « deur, c'est-à-dire cent-huit pieds de France (1), et alors « le filet doit avoir vingt-sept *cannes* ou cent soixante-deux « pieds de hauteur, afin qu'il se replie sur lui-même au « fond de la mer pour empêcher le thon d'en sortir lors- « qu'il y est entré. Toute l'enceinte, ou l'ensemble de ce « grand filet que nous appelons *isola* (île), est divisée en « différents compartiments nommés *camère* (chambres) (2), « formés par des filets faits d'une herbe, ou sorte de jonc « appelé herbe d'Alicante ou *Spart*, excepté la chambre « de *mort* que les Français appellent *corpou*, qui est formée « d'un filet de chanvre dont le cordon est très-fort et les « mailles plus étroites; car en la tirant du fond de la mer, « elle doit soutenir tout le poids des poissons qui s'y « trouvent renfermés; elle est bordée à la tête et aux

(1) La *canne* est de six pieds de Paris, c'est-à-dire 1m. 94c. de mesure métrique.

(2) Ces chambres ont des noms différents que l'on trouve désignés dans le plan.

PLAN DE LA MANDRAGUE.

Fig. 10.

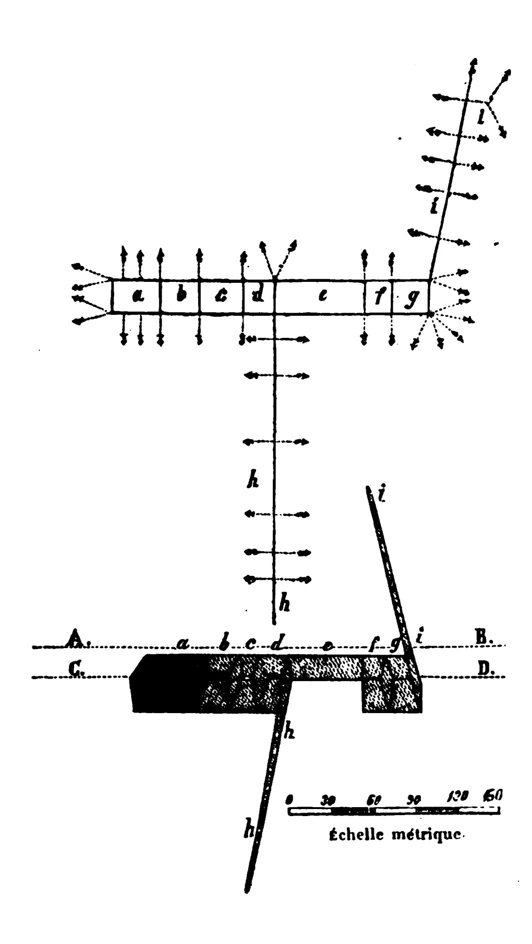


Fig. 1 : *a* chambre de la *mort; b* chambre de *ponent; c basta d bardonale* de *ponent; e* la grande chambre ou *forat f bardonale* de *levant; g* chambre de *levant; h* queue ; *i code* — Fig. 2: AB niveau supérieur de la mer; CD fond sup de la mer.

« pieds par de grosses cordes de même matière. Il y a « en outre une chasse appelée *pedale* ou *coda* (la queue), « formée des mêmes filets qui, s'étendant de la mandrague « jusqu'à terre, a depuis mille jusqu'à douze cents brasses « de longueur. Cette chasse sert à conduire les thons qui, « passant entre la côte et la mandrague, la suivent, et « sont par là déterminés à entrer dans les chambres. Il « y a une autre chasse appelée *codardo* ou petite queue, « qui est tendue contre le poisson qui, évitant la côte, « passe au large.

Amarrages. « Tous les filets qui forment la mandrague, sont assu- « jettis sur le fond par un poids énorme de lest de pierres, « et tenus verticalement par beaucoup de nattes de liège « qui ont un pied en carré. Les parois sont affermies par un « grand nombre de cordes frappées d'un bout sur la corde « qui borde la tête des filets, et de l'autre amarrées à « une ancre mouillée au fond de la mer.

Solidité de la mandrague. « Tout ce grand établissement, affermi seulement par « des câbles qui répondent à des ancres, est assez solide « pour résister à l'impétuosité des vents, aux courants de « la mer et aux efforts de ces gros poissons; et il est en « outre assez exactement clos dans toute son étendue, pour « empêcher qu'aucun poisson, une fois entré dans les « chambres, n'en puisse plus sortir; car autrement il serait « bientôt suivi de tous, selon leur habitude de se suivre « les uns les autres.

Nombre des compartiments. « Nos mandragues ont sept compartiments, ou chambres « pour chacune: celles décrites par Duhamel et d'autres « que j'ai vues en Provence et à l'île de l'Elbe, n'en ont « que cinq. La première entrée des thons se fait dans « celle qui est appelée *gran camera*, dont la porte, ou « *foratico*, reste toujours ouverte. De là les thons entrent « dans les autres chambres, qu'ils trouvent pareillement « ouvertes, et que l'on ferme lorsque leur nombre y est « suffisant. Le *rais*, toujours attentif sur la quantité de « poissons qui se trouve dans la mandrague, quand il juge

« en avoir assez pour son opération, ouvre l'avant-der-
« nière chambre qu'on appelle *di ponente* ou du couchant,
« dans laquelle il fait passer le nombre de thons destinés
« pour la chambre de *mort*, qui est la seule dans laquelle
« on doit exécuter la pêche sous le nom sarde de *mat-*
« *tanza*, c'est-à-dire tuerie.

« Le lendemain de cette opération, si le temps est fa-
« vorable et la mer calme, le *rais* se porte sur la man-
« drague avant l'aube du jour, et là, pour déterminer les
« poissons à entrer dans la chambre de mort, dont la
« porte s'ouvre à sa voix, il jette parmi eux une pierre
« enveloppée d'une peau de mouton, qui en les effrayant,
« comme une tête de Méduse, les oblige à chercher une
« issue et à entrer ainsi dans leur tombeau. Mais si, malgré
« ce moyen, ils résistent à cette première sommation, ce
« qui arrive très-souvent, alors le *rais* se sert d'un filet
« qu'on appelle *lingiarro*, ou *lugarre* en français, qui, en
« rétrécissant la chambre de *ponente*, oblige les thons,
« pressés les uns contre les autres, de chercher la seule
« issue qu'ils trouvent, pour entrer dans la place de leur
« exécution prochaine.

« Cette opération, assez délicate et très-difficile, étant
« finie, le *rais* met sur le champ pavillon blanc à son
» bateau: c'est le signal qu'il donne aux propriétaires qui
« attendent sur la côte, avec impatience, que la pêche soit
« faite, et qui les avertit d'envoyer les barques et les
« ouvriers nécessaires pour l'exécuter. Dans un instant tout
« est prêt. Des barques remplies d'hommes nécessaires
« à la manœuvre, d'autres qui conduisent les marchands
« pour acheter, et les curieux pour jouir du spectacle
« frappant d'une pêche aussi fameuse, voguent rapide-
« ment, poussent des cris de joie, et font accélérer la
« course. Arrivé bientôt à la mandrague, chacun prend
« sa place autour de la chambre de mort. Le *capo-rais*,
« bâtiment très-long, sans mâts et sans rames, se poste
« au couchant de la chambre; un autre bâtiment de la

« même espèce et grandeur, appelé *palischelmo*, est fixé « du côté de l'est; plusieurs autres plus petits occupent « les deux autres côtés du carré, et les spectateurs restent « en arrière, placés sur des bâtiments assez grands pour « qu'ils puissent tout voir. Au milieu de cette enceinte se « tient le *rais* dans un petit bateau très-léger, qu'il conduit « lui-même pour veiller à tout, et régler les opérations « de la *ciurma* (1).

Hissage du filet.

« Tout étant ainsi préparé, le *rais* donne le signal par « le mot d'ordre *sarpa*, pour commencer à tirer la chambre « de mort du fond de la mer, qui par son poids énorme « s'élève lentement et avec un mouvement constant et « mesuré, pendant lequel chacun de ces ouvriers prononce « en cadence mesurée les mots *issa* - *issa*.

Les thons à fleur d'eau.

« En tirant toujours de cette manière, la *ciurma* reçoit « dans ses bateaux les filets qu'elle a amenés. Le *capo-* « *rais* s'approche toujours du *palischelmo*, à mesure que « le filet de la chambre, en montant, se rétrécit dans « ses dimensions, et par cette manœuvre constante, tout « le poisson, conduit dans le *corpou*, se trouve à la fin « presque à la surface de l'eau.

Mattanza.

« C'est alors que les hommes embarqués sur les deux « grands bateaux *capo-rais* et *palischelmo*, appelés *Foratici*, « armés de bâtons qui ont au bout un croc de fer, et « d'après l'ordre que le *rais* leur donne par le mot *am-* « *mazza*, c'est-à-dire *tue*, commencent à tuer les thons « en les harponnant pour les assommer et les faire mourir, « puis les tirent avec la plus grande avidité dans leurs « bateaux (2).

---

(1) C'est le nom que l'on donne aux ouvriers destinés à tirer du fond de la mer le filet de la chambre de *mort*.

(2) L'avidité des *Foratici* provient du gain qu'ils ont en retirant dans leur bateau les plus gros thons et le plus grand nombre qu'ils peuvent; car les œufs et toutes les parties intérieures de tous les poissons qu'ils prennent dans leur barque sont pour eux.

« L'agitation de la mer, excitée par la violence des thons « qui se trouvent renfermés et pressés dans un espace « fort resserré, assaillis de toute part et blessés à mort; « les combats que les ouvriers sont obligés de livrer à « ces gros poissons pour vaincre leur résistance; la sur- « face de la mer élevée en écume teinte de sang que les « thons versent à flots de leurs blessures, tout cela pré- « sente une multitude de scènes singulières qui excitent « l'admiration, les acclamations et les cris de joie des « spectateurs, ravis jusqu'à l'enthousiasme par un des plus « magnifiques tableaux que l'on puisse voir (sic). Agitation de la mer. Sa couleur.

« La pêche ainsi terminée, plusieurs bateaux remor- « quent les deux grandes barques remplies de son résultat, « et qu'on accompagne avec des chants et des cris d'al- « légresse jusqu'à la côte, où les témoins de la fête s'em- « pressent d'arriver pour jouir d'un nouveau spectacle qui « s'y prépare. C'est la *mattanza di terra*, c'est-à-dire la « boucherie, qui se fait sur le bord de la mer dans de « grandes halles couvertes appelées *marfaragi*. Arrivée du poisson à terre.

« La première opération que l'on fait au thon en l'in- « troduisant dans cette halle, est de lui couper la tête « avec une espèce de hache qu'on nomme *mannaia*. De « là chaque poisson, quelque énorme que soit son poids, « est chargé sur les épaules d'un seul porte-faix appelé « *bastagio* (1), qui le porte ainsi au *tancato*, grand magasin *Mattanza di terra.*

(1) Il est curieux de voir que le P. Cetti, qui a donné le dessin d'un de ces *porte-faix* chargé du thon, figure cet animal entier avec sa tête et ses nageoires dorsales, que l'on coupe sitôt que le poisson est posé sur la plage. M. Tyndale, dans son premier volume sur la Sardaigne, n'a pas été plus exact dans sa vignette de la page 174, qui représente assez fidèlement une halle, dite *marfaragio;* mais il y place deux *bastagi* qui, loin d'imiter la merveille de *Milon de Crotone*, comme le dit le père Cetti, en portant sur leur dos un énorme thon, ont chacun sous le bras un de ces poissons, qu'ils portent avec autant d'aisance qu'un curé porterait son bréviaire sous l'aisselle.

« à demi découvert et entouré de murailles, où l'on suspend « tous les poissons en ligne par la queue, à un lacet de « grosse corde qu'on appelle *dogali*. C'est dans cet endroit, « vraie boucherie, où il se donne un autre spectacle très-« curieux, quoiqu'un peu dégoûtant. »

Scènes dégoûtantes.

Ici je m'arrête dans ma citation, car je craindrais de faire partager à mon lecteur le dégoût dont il s'agit, et celui peut-être bien plus fort, dont j'ai été saisi chaque fois que j'ai assisté aux opérations de la *mattanza di terra*, qui sont toujours plus nauséabondes, à mesure que la pêche touche à sa fin; car, par la chaleur qu'il fait en ce pays en juin et en juillet, et par le sang du thon dont s'abreuve le sol, ainsi que par toutes les parties inutiles du poisson que l'on jette à la voirie, l'air finit par être infecté et l'odeur devient insupportable à toute personne étrangère à la *tonnara;* aussi, j'engage ceux qui voudront se donner le spectacle de cette pêche, à tâcher d'assister aux premières *mattanze di terra* plutôt qu'aux dernières.

Emploi du thon.

Le thon décollé et pendu au *tancato* est bientôt dépecé de toute manière et, selon ses différentes parties, il est salé et mis en barriques, les unes remplies de thon simplement salé, les autres de thon cuit d'abord dans l'eau de mer, et mis à l'huile. Les œufs et le foie sont préparés et salés à part.

Terme de ces pêches.

En général, on ne vide jamais entièrement les filets, à moins que ce ne soit la dernière pêche; on y laisse toujours quelques thons (même une centaine) pour attirer les autres. La saison dure en Sardaigne jusqu'au solstice d'été, époque à laquelle les thons disparaissent de ces eaux: alors on retire le filet de la chambre de mort et tout ce qui est en chanvre; on enlève également les ancres et les flotteurs en liége; puis on coupe les filets et tout ce qui est en *spart*, qu'on laisse à la merci des ondes.

Décadence de cette pêche.

Je ne saurais achever ce qui regarde la pêche en

question sans reproduire ce que dit à ce propos M. Valery, page 264. « Cette mandrague (de l'*Isola Piana*) donna « autre fois par année jusqu'à trente mille thons, dont « plusieurs pesaient mille ou douze cents livres; elle rap« portait au-dela de cent mille francs. Ce produit a pro« digieusement baissé, car il ne se prend guère qu'un « millier de thons. La même diminution s'étend à toute la « Sardaigne, où il fut autrefois pêché jusqu'à cinquante « mille thons, nombre réduit depuis au tiers et qui n'est « plus aujourd'hui que de huit mille. . . . La pêche du « thon, gaie, pittoresque et lucrative solennité, termine « et couronne très-bien cet amusant mois de mai de Sar« daigne; fête perpétuelle, commencée à Saint-Efisio, et « l'une des plus agréables parties que l'on puisse con« seiller aux gens amis d'un plaisir neuf, actif et vrai. »

Porto-scuso.

Le point de la côte de Sardaigne le plus rapproché de *Carloforte* et le plus propre pour débarquer, en venant de l'île de Saint-Pierre, est le lieu dit *Porto-scuso* (port caché) qui n'est guère habité que dans la saison de la pêche du thon, car en ce lieu il y a une *tonnara*, qui rivalise en produits avec celle de l'*Isola Piana*. Elle appartient aux héritiers du duc Pasqua. A part les maisons de l'établissement et celles qui en dépendent, il n'y a guère à *Porto-scuso* d'autres habitations qui soient occupées pendant toute l'année, si l'on en excepte celles de quelques familles pauvres, et une tour qui, depuis la suppression de ce service en 1850, aura probablement été donnée à la douane.

Ses roches et ses sablons. Flumentepida.

Porto-scuso est bâti sur un sol rocailleux trachytique, semblable à celui de l'île de Saint-Pierre; mais ce sol est entouré de dunes d'un sable très-fin, qui rendent assez pénible l'approche de ce lieu lorsqu'on y arrive de l'intérieur de l'île. En sortant de cet endroit on peut se diriger vers *S. Maria di Flumentepida*, hameau de maisons éparpillées par lequel passe la nouvelle route nationale, qui de Cagliari doit conduire au golfe de *Palmas*, en prolongement

de celle d'*Iglesias* et de *Gonnesa*, déjà achevée et livrée au public. Ce qu'il y a de remarquable c'est qu'à *Flumentepida* se trouvent les traces bien visibles de l'ancienne voie romaine; c'est probablement celle qui conduisait de *Karales*, ou bien de *Metalla*, à la ville de *Sulcis*. J'ai rencontré en ce lieu, il y a quelques années, deux colonnes milliaires encore debout et en place, dans une desquelles j'ai lu bien visiblement le nom de Vespasien (1). Non loin de *Flumentepida* se trouve le *Monte Sirai*, petit mont formé de terrain tertiaire *éocène*, surmonté d'une nappe de trachyte; il en a été question dans la troisième partie de ce *Voyage* (chap. XII, pag. 497).

Noraghe de sa Saracca. Le chemin direct de *Porto-scuso* au chef-lieu de la province, et par lequel passe (ou du moins passait) le courrier de la poste pour *Carloforte*, conduit d'abord à *Gonnesa* en deux heures et demi de trajet à cheval; à moitié route, on trouve, au point culminant, le Noraghe dit de *Sa Saracca* (de la servante) (2), dont il a été fait mention dans la troisième partie (chap. VI, pag. 245, fig. 48, et chap. XV, p. 498). C'est au pied de ce Noraghe, construit en pierres trachytiques du lieu, que commence, sur le versant oriental, le bassin à lignite de *Gonnesa*, où l'on a découvert, il y a peu d'années, des couches de ce combustible, que la spéculation et l'agiotage ont voulu à toute force faire passer pour de la véritable houille. Ce n'est pas ici le lieu de revenir sur une question que je crois avoir suffisamment traitée dans mon travail géologique; je rappellerai seulement au géologue qui visitera ces lieux, un dépôt assez singulier de grès quaternaire à la *Fontana Morimentu*, qui se trouve entre le Noraghe et

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage* (*Antiquités*), liv. III, p. 476, n° 26.

(2) Le rév. Victor Angius lui donne le nom de *Norache dessa Teraccu*. *Diz. geogr. stor.*, 1839, article *Conesa*, p. 370.

le pays de *Gonnesa:* ces bancs de grès sont figurés dans la planche III, fig. 12, et ils sont indiqués dans le premier volume de cette troisième partie (chap. IX, page 355).

La nature géologique du terrain à lignite de *Gonnesa* Bassins à lignite. reparaît dans un bassin voisin, mais séparé, dit *Terra segada* (terre rompue, labourée), que l'on trouvera mentionné aussi dans le volume en question (chapitre VI, page 242, coupe n° 47).

Gonnesa ou *Connesa*, dit encore par les uns *Conesa* et *Gonesa*, est un petit village de date assez récente; il n'est pas mentionné par Fara parmi les pays qui étaient déjà déshabités de son temps. Ce même historien, dans son histoire du Judicat de Cagliari, en parle comme d'une population qui existait en 1258 (1); il en est aussi fait mention dans le testament du comte de Donoratico (1338-41). Le village actuel a été fondé en 1774 par le vicomte de *Flumini*, qui y établit une colonie; c'est ce qui explique ses rues larges et tirées au cordeau, dont quelques-unes ont 12 mètres de largeur. Malgré cela, c'est encore une chétive population, qui pourra cependant prendre plus de vie lorsque la nouvelle route nationale qui la traverse sera achevée et qu'elle pourra communiquer avec le golfe de *Palmas*, comme elle communique déjà avec Cagliari et avec Iglesias. Peut-être aussi tirera-t-elle un jour quelque avantage de l'application de son lignite à une industrie quelconque. *Gonnesa.*

On trouve dans le village même, c'est-à-dire dans les Fossiles siluriens. schistes siluriens de cette localité, quelques fossiles caractéristiques de ces terrains; on en recueille surtout dans les murs à sec des cours et des jardins, ce qui donne à ce lieu une importance géologique; mais ce qu'il y a de bien plus remarquable c'est la montagne, également silurienne, qui domine le pays, dite *Monte di S. Giovanni.*

---

(1) Fara, loc. cit., *De Reb. sard.*, lib. II, p. 236.

Mont *S. Giovanni.* Cette montagne est schisteuse à sa base et principalement calcaire au sommet; elle compte 393 mètres d'élévation au-dessus du niveau de la mer, élévation obtenue par le moyen du baromètre, à une vieille tour ruinée qui se trouve encore sur sa cime et qui m'a servi de station trigonométrique. Fara dans sa chorographie s'exprime ainsi sur ce mont: « *Montis Sancti Joannis omnium excelsior atque argento, plumbo, sulphure, et gemmis dives* (1). » Ceci pourrait être vrai, hormis pour les *gemmis*, à moins que cet auteur n'ait entendu parler de quelques cristaux de carbonate de plomb, de chaux, ou de sulfate de baryte qu'on y trouve réellement. Cette montagne est toute percée de puits ou d'anciennes excavations qui portent les caractères de travaux de tous les âges, à partir de l'époque des Carthaginois, jusqu'au temps des Espagnols. On a récemment concédé cette montagne à une compagnie qui se propose de l'exploiter pour l'extraction du plomb et qui pense, malgré les grands travaux faits jadis en ce lieu, trouver dans ses entrailles et dans les décharges anciennes, une quantité de minerai, en faisant l'exploitation et le traitement du plomb d'après les méthodes employées aujourd'hui.

Porto Paglia. En partant de *Gonnesa* par la nouvelle route, pour se rendre à Iglesias, on longe toujours le bas du *Monte S. Giovanni* et on laisse à gauche un lieu dit *Porto Paglia*, où il y a une *Tonnara*. Celle-ci appartient au domaine royal, qui l'afferme à des particuliers. Non loin de là est un lieu nommé *Fontana-mare*, où l'on embarque maintenant pour *Carloforte* le minerai de plomb extrait de la mine de *Monte Poni*.

Monte Poni. Cette mine, dont il a été fait mention dans la troisième partie de ce *Voyage* (chap. II, page 35), se trouve non loin de la grande route, un peu sur la gauche et en face

---

(1) Fara, *Chorograph.*, lib. II, p. 85.

du versant septentrional du *Monte San Giovanni*. Elle fut pendant longtemps exploitée pour le compte du Gouvernement, qui en retirait fort peu. Mais depuis quelques années, elle a été concédée à une compagnie qui en recueille un profit considérable, en occupant maintenant environ neuf cents ouvriers. Son produit annuel, d'après une dernière déclaration, serait porté aujourd'hui à plus de 22000 quintaux métriques de plomb; ce minerai est un peu argentifère (1).

De *Monte Poni* à Iglesias, il y a à peine une heure de chemin à pied. On entre dans la ville par la *Porta Nova;* mais celle-ci pourrait bien maintenant changer de nom, car à peine on y voit encore une portion de la partie supérieure du portail; les portes et même les gonds, ont disparu. On voit cependant encore près de là les restes de l'ancienne enceinte, qui même n'est plus complète en plusieurs points, surtout du côté de la porte de Cagliari; de façon qu'Iglosias n'est plus une ville murée. Elle n'offre rien de remarquable si ce n'est une quantité de puits et de fontaines publiques très-abondantes: *qui pourraient bien*, dit Valery, *rendre Iglesias moins sale*. Il faut dire cependant que cette horrible malpropreté, dont parle l'illustre voyageur, est à l'heure qu'il est moins grande, depuis que le Municipe a fait exécuter des travaux d'assainissement, en creusant des égouts, en faisant enlever les fumiers séculaires, dont l'intérieur de la ville était obstrué, et en ordonnant des mesures de propreté et d'hygiène, conformes aux progrès que toute l'île a faits en ce genre depuis quelques années. Parmi ces fontaines, il y en a une qui porte le nom de *Coradin*, probablement en l'honneur d'un prince maure. Ce nom se lierait d'ailleurs assez bien avec

---

(1) L'analyse a donné: plomb, 59 à 78 p. %; argent, 0.00339. Despine, *Notices statistiques de l'industrie minérale des États sardes*. Turin, 1858, p. 31.

celui de *Maureddos* (Maures) qui est donné, en général, à tous les habitants de cette province.

Cathédrale. On compte, dans la ville seule, 10 églises, ce qui est tout à fait en harmonie avec son nom et avec le grand nombre de prêtres qui l'habitent. La cathédrale est une église au-dessous du médiocre, dont le seul mérite est historique; on lit sur sa façade deux inscriptions par lesquelles on apprend qu'elle a été bâtie en 1285, et qu'elle appartenait (ainsi que la ville et son territoire) à l'infortuné comte Ugolino de la *Gherardesca*.

Inscriptions. La première de ces inscriptions est sculptée sur une des pierres de tufà trachytique rougeâtre, dont se compose la façade, mais elle est placée sur la petite porte latérale de gauche; elle est ainsi conçue:

✠ Ano : Dni : miliso : cc : lxxxv : ind : xiii
hoc : opv : fecit : fieri : Petr : operariv : re
gnante : Gvidone : de : Sentate : potest
at : Argentariae : Villae : ecclesiae : Dom : no
vae : et : sexte : partis : regni : Kalere
tani : p : magnifico : et : potente : viro : Dno
comite : Ugolino : de : Doneratico.

L'autre inscription, gravée sur une plaque de marbre, se trouve au-dessus de la grande porte d'entrée; on y lit:

Jo magnifico signor M. Pietro Canino potestate
per lo signore re et domino conte Ugolino de Do-
neratico de la sexta parte del regno di Ca-
glieri ed ora per grazia di Dio potestate di Pisa
existente Pietro operario . . . .

On apprend par la première de ces inscriptions qu'il y avait un lieu dit *Argentaria* à cause des nombreuses mines que l'on exploitait jadis dans ce territoire; nom qui rappelle celui de *Metalla* que portait du temps des Romains une colonie voisine, dont il sera question ci-après. On apprend également que le comte Ugolino prenait le titre de roi de la sixième partie du royaume de Cagliari; c'est précisément celle qui comprend presque toute la province actuelle d'Iglesias.

Cette possession ne date que de l'an 1258; elle eut lieu après la fin tragique de l'infortuné Chiano, dernier juge de Cagliari, et après la prise et la destruction de *Santa Gilla*. Selon l'historien Fara, le comte Ugolino *Donoratico della Gherardesca*, commandant des forces Pisanes, arriva en 1257 dans l'île avec des troupes et une quantité de galères pour mettre le siége devant *Santa Gilla* (1), dont une partie des habitants alla chercher un refuge à *Villa Ecclesia;* mais Ugolino assiégea aussi cette dernière place, la prit et la fortifia. Bientôt après, c'est-à-dire l'an 1238, eut lieu le partage du judicat de Cagliari; alors un tiers de cette province tomba au pouvoir du juge d'Arborée, un autre tiers échut à celui de Gallura, et le troisième tiers resta aux Donoratico, ou si l'on veut aux frères *della Gherardesca*, Ugolino et Gérard. Le premier eut en partage la ville d'*Iglesias*, *Domusnovas*, sa forteresse, les villages voisins, ainsi que la partie maritime de cette contrée; c'est ce qui constituait la sixième partie du royaume de Cagliari, ou la moitié du tiers; l'autre moitié de celle-ci, qui comprenait le château de *Giojosa-guardia, Villamassargia, Gonnesa* et toute la région du *Sixerro,* fut possédée par Gérard et plus tard par ses héritiers (2).

---

(1) Ceci prouve qu'à cette époque les galères pouvaient pénétrer dans le grand étang.

(2) Fara, loc. cit., *De Reb. sard.*, livre II, nomme parmi ces

Le comte Ugolino.

En lisant les deux inscriptions rapportées plus haut, il est impossible que l'on ne soit saisi d'horreur et de compassion, en pensant à la triste fin du comte Ugolino, et à celle de ses enfants et de ses neveux, morts de faim avec lui dans la tour de Pise en 1288, et que l'on ne se souvienne des immortelles paroles du grand poète, qui le dépeint dévorant la nuque de son bourreau, l'archevêque Ruggieri.

« Tu dei saper ch'io fui'l conte Ugolino
« E questi l'arcivescovo Ruggieri.
« Or ti dirò perchè son tal vicino. »

(DANTE, *Inferno*, cant. XXXIII, 13-15.)

Ces vers sont trop connus pour que j'en cite davantage; mais ce que je ne puis me dispenser de raconter, c'est la seconde et dernière partie de ce drame sanglant, qui est certainement moins connue et qui eut pour témoin la vallée du *Sixerro*.

Récit de *Roncioni*.

Les historiens, tout en se trouvant d'accord sur le fond de cet épisode, diffèrent cependant entre eux sur des points essentiels; voici d'abord ce que raconte *Roncioni*, historien pisan, cité à ce propos par le chevalier Tola (1). « *Alors*, dit Roncioni, *il y eut un grand tumulte en Sardaigne pour la mort de Vanni Gubetta qui, lorsque le comte Ugolino fut misérablement mis en prison, se trouvait vicaire de Ruggier, l'archevêque de Pise; on prétend qu'il fut complice* (consenziente) *de cette mort. Sur ces entrefaites, le comte Guelfe, fils d'Ugolino, après être parti du château Castro* (Cagliari), *et avoir occupé la* Villa Ecclesia *et la forteresse de Giojosa* (guardia), *ayant eu dans ses mains ce Vanni, et*

---

héritiers Boniface, Novellus, Rugier, Mainfroy, Thomas, Gérard et Barnabas.

(1) Tola, *Dizionario biografico degli uomini illustri sardi.* Torino, 1837, tom. II, article MARIAN, p. 225, note 1.

voulant en partie venger sur lui la mort terrible et épouvantable de son père, le fit mettre sur une charrette et le fit tenailler avec des tourments inouis; puis il le fit écarteler par quatre vigoureux chevaux. Cette action déplut fortement aux Pisans, qui délibérèrent d'en tirer à leur tour une cruelle vengeance. Ils apprirent alors de bonne source que les Génois avaient mis en liberté Lotto, frère de Guelfe, qu'ils tenaient en prison pour dettes, moyennant la somme de vingt mille livres (genovines)*, et qu'il était passé en Sardaigne avec plusieurs de ses amis et de ses partisans, et que s'étant réuni à son frère (non contents de leur position et de ce qu'ils possédaient), ils menaçaient de s'emparer de toute l'île, et avec l'aide des Génois, d'enlever la domination de la Sardaigne aux Pisans, qui mus par les motifs indiqués ci-dessus leur déclarèrent la guerre...... En* 1295 *les Pisans envoyèrent Lupo Villani avec beaucoup de monde pour dompter les comtes de la Gherardesca, qui avec l'aide des Génois faisaient des progrès dans l'île. Villani y étant arrivé, menant la guerre avec le conseil (et le bras) du juge d'Arborée (Marian II), mit le siége devant Iglesias qui se rendit aux Pisans. Les comtes en sortirent par une porte pour aller au château d'Acqua fredda, pendant que les Pisans entraient de l'autre côté de la place assiégée. Il arriva alors que le cheval de Guelfe glissa et s'abattit sous lui, et celui-ci ayant été reconnu par Jean Squilla, il en fut grièvement blessé; il fut conduit à Terranova et de là à Sassari où il mourut; c'est pourquoi les Pisans recouvrèrent Terranova, Acquafredda, Villa di Verro, Urisa, Posata, Villa di Pedreso, Gemello et plusieurs autres lieux qui étaient sortis de l'obéissance envers la république de Pise.*

D'après une autre version, selon moi plus probable (1), Guelfe après avoir été fait prisonnier par les Pisans dans

(1) Fara, *De Reb. sard.*, loc. cit., lib. II, p. 209. Manno, loc. cit., vol. I, livre VIII, p. 377.

une des premières rencontres, sans préciser si c'est à Iglesias, aurait été racheté par son frère Lotto, moyennant la cession de *Villa Ecclesia* et des autres lieux qu'il possédait dans l'île, et il serait allé mourir de maladie dans un coin obscur de la Sardaigne (1). Son frère n'aurait pas survécu longtemps à tant de douleurs et à tant d'infortunes; ils étaient tous les deux morts dans les années 1295 et 1296. Ainsi finirent les vains efforts de deux âmes ulcérées par la triste mort du seigneur de ces contrées et par celle d'une partie de ses fils; ainsi eut lieu la fin de ce drame émouvant et terrible, dont les premières scènes se passèrent sur les bords de l'*Arno*, et dont il faut chercher le dénouement dans la vallée du *Sixerro* en Sardaigne. Étrange destinée d'une famille nombreuse, riche et puissante qui, précipitée du pouvoir et du faîte des grandeurs humaines par la guerre civile, disparut presque entièrement en peu de temps, en passant par toutes les angoisses de l'adversité, et qui est spécialement devenue célèbre par les immortelles pages du grand poète italien.

Institution d'une *secca*.

Les Pisans redevenus ainsi maîtres du pays, démantelèrent les forteresses d'*Iglesias* et *Domusnovas*, et ils fortifièrent les châteaux de la même vallée, c'est-à-dire ceux

(1) Selon Fara, ce lieu est dit *Siete fuentes*, ce qu'admet également le chev. Tola dans son Dictionnaire (loc. cit.); mais ce dernier croit devoir fixer ce lieu près de Sassari en un point dit *Sietti funtani*: tandis que l'emplacement indiqué par Fara semblerait devoir être celui de *Siete fuentes* bien plus connu, qui se trouve sur le versant oriental du *Monte Verru* (*Monte Ferru*) près de l'église de Saint-Léonard. Si, comme je suis tenté de le croire, le lieu où Guelfe, blessé ou du moins prisonnier, fut conduit, est *Domusnovas* et non pas *Terranova*, qui est bien loin d'*Iglesias*, il serait plus naturel de penser que le *Siete fuentes*, où mourut Guelfe, est précisément celui dont il sera question ci-après dans le VI chapitre de cet *Itinéraire*.

de *Gioiosaguardia* et *d'Acquafredda*, y compris celui de *Baratuli* plus éloigné, dont il a été fait mention à la fin du chapitre précédent. C'est alors que l'excavation des mines de cette contrée prit un plus grand essor; et c'est à peu près à cette époque que l'on peut placer l'institution d'un hôtel des monnaies *(zecca)* à Iglesias pour le compte de la Commune de Pise, d'où seraient sorties ces pièces en argent, devenues très-rares aujourd'hui, qui portent, d'un côté, un aigle avec les mots *Federicus Imperator*, et au revers *Facta in Villa Ecclesiae pro Communi Pisano*. Il est inutile de démontrer pourquoi au temps dont il s'agit on continuait à frapper des monnaies à l'effigie des empereurs d'Allemagne, même longtemps après leur décès; mais comme celle en question a été battue par la Commune de Pise, on peut croire qu'elle a été frappée après la chute des comtes de la Gherardesca, lorsque la ville d'Iglesias fut définitivement assujettie à la république en question. Nous avons une autre donnée pour croire que plusieurs années après, c'est-à-dire avant l'année 1364, on battait monnaie à Iglesias pour compte du roi d'Aragon; car dans un document récemment découvert, il est parlé d'un *recours* de l'évêque de ce diocèse contre les officiers du roi, qui enlevèrent sans permission (*et valde scandalose*) six vieilles cloches à diverses églises de sa dépendance; elles furent transportées à Iglesias et fondues dans la *Zecca* de cette ville (1).

L'infant D. Alphonse.

C'est en 1323 que l'infant D. Alphonse, après avoir débarqué, le 15 juin, dans les eaux du *Sulcis*, vint mettre, 15 jours après, le siége devant Iglesias; il fut rejoint le 3 juillet par les troupes d'Hugues, juge d'Arborée. Les premiers assauts n'ayant pas été heureux, les Aragonais se bornèrent à empêcher les vivres d'entrer dans la ville

---

(1) Martini, *Pergamena d'Arborea*, vol. in-4°. Cagliari, 1846, p. 31.

et à la priver des eaux qui y arrivaient du dehors; ils furent eux-mêmes, pendant la saison des chaleurs, décimés par la fièvre, dont furent également atteints l'Infant et sa femme, tandis que la famine et la soif désolaient les habitants et les soldats assiégés. Ceux-ci se rendirent enfin par défaut de vivres et d'eau, dans les premiers jours de 1324, aux troupes royales, qui perdirent par le fer et par les maladies plus de 12 mille hommes, parmi lesquels la fleur de la chevalerie aragonaise.

Château de *Salvaterra*.

Pendant l'époque des Pisans, le château d'Iglesias qui domine la ville, fut appelé par eux château de *Salvaterra;* mais les ruines qui existent encore de cette forteresse semblent devoir être en grande partie l'ouvrage des Aragonais. On voit encore aujourd'hui une inscription sur la porte d'entrée, d'après laquelle ce château, dit *Mons Regalis* (Mont Réal), aurait été bâti en 1325 par Béranger Carros; mais il continua encore pendant longtemps à être connu sous le nom de *Salvaterra*, plutôt que sous celui de *Monreale*.

Notices historiques postérieures.

En 1354 les habitants d'Iglesias suivirent le parti de Marian d'Arborée qui réussit à occuper la ville avec ses troupes, mais le château de *Salvaterra* resta au pouvoir des Aragonais, sous l'autorité desquels la ville rentra un an après. — En 1356 le roi, en partant de l'île, ordonna que l'on fortifiât plusieurs places, parmi lesquelles se trouvait Iglesias. — Mais Marian ayant fait une nouvelle levée de boucliers, il réduisit bientôt sous son obéissance et occupa plusieurs points de l'île, y compris *Villa Ecclesia* et le château de *Salvaterra*, qui ne furent cédés qu'à la nouvelle paix, conclue en 1388 par Éléonore, fille de Marian. — En 1390 Brancaléon Doria, mari d'Éléonore, vint mettre le siége au château en s'emparant d'abord de la ville; il paraît même qu'il occupa l'un et l'autre et qu'il les garda jusqu'à sa défaite à *Sanluri*, en 1409; alors Iglesias et son château furent repris par Jean *Dessena* qui les rétablit sous l'autorité du roi.

D'après le révérend Victor Angius (1), Raimond Zabrillas III aurait assiégé Iglesias en 1422 avec des troupes levées à ses dépens (peut-être pour réprimer quelque rébellion). — En 1450 la ville, qui aurait été vendue en fief à la comtesse de Chirra, se serait rachetée, en rendant à cette dernière le prix de 7750 livres sardes qu'elle avait déboursé au roi. — En 1479 après la bataille d'*Uras*, funeste aux Aragonais, le pays aurait été travaillé par les partisans du marquis d'Oristano, et en 1475 la ville serait tombée une autre fois dans les mains des gens d'Arborée; mais elle rentra de nouveau sous l'obéissance du roi après la bataille de *Macomer*, qui fut fatale au marquis Léonard d'Alagon.

C'est le pape Jules II qui, par sa bulle du 8 décembre 1503, ordonna la translation de l'évêque de Sulcis, de *Tratalias* à Iglesias; mais dix ans après, c'est-à-dire en 1513, la ville cessa d'avoir un évêque, et le diocèse fut uni à celui de Cagliari. Cet état de choses dura jusqu'en 1769, époque à laquelle, d'après les instances du roi Charles Emmanuel III, le pape Clément XIII, par sa bulle du 13 mars de la même année, rétablit l'ancien évêché de *Sulcis*, siégeant à Iglesias, qui eut depuis lors huit prélats successifs.

On compte plusieurs églises hors de l'enceinte d'Iglesias, entre autres celle de *N. S. di Buon Cammino*, placée sur une colline de 324 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer et de laquelle on jouit d'une vue magnifique. De ce point on voit la ville à ses pieds comme sur un plan géométrique, et le regard s'étend au loin dans la large et belle vallée du *Sixerro*, au bout de laquelle s'élèvent les collines de Cagliari, dont on voit toute la partie supérieure, même la promenade de *Santa Catterina*. C'est le long d'un chemin qui conduit en serpentant à cette

(1) *Diz. geogr. stor.*, vol. VIII, article *Iglesias*, p. 399.

chapelle que j'observais, dans la terre végétale, des coquilles d'espèces qui vivent actuellement dans la mer, éparses avec une certaine profusion; j'ai appelé sur ces coquilles l'attention du géologue dans la troisième partie de ce *Voyage* (Tome I, chap. IX, page 384). Les Capucins d'Iglesias sont placés de l'autre côté de la ville, vers la route de Cagliari; c'est près de là que l'on avait ouvert une carrière dans un grès très-propre à être employé comme pierre de taille, et dont on s'est effectivement servi avec avantage dans les ouvrages d'art de la nouvelle route nationale. De l'autre côté de cette même route, on voit aussi, hors de la ville, une petite église dite *Basilica di S. Salvatore;* elle mérite l'attention du voyageur par sa structure bizarre, et surtout par celle de sa partie supérieure; on la croit bâtie par Constantin et elle porte un titre canonical.

Condition géologique.

Iglesias est assise sur un sol calcaire et schisteux, appartenant au terrain silurien; mais on y trouve des traces du même dépôt tertiaire à lignite, qui se développe ensuite sur une plus large échelle à *Terrasegada* et à *Gonnesa*. A l'entrée d'Iglesias, en venant de Cagliari, on a fait des fouilles pour y chercher la prétendue houille, et l'on a trouvé un schiste carburé bitumineux qui, ainsi que le grès des Capucins, appartient au terrain tertiaire éocène, comme on peut le voir dans la troisième partie de ce *Voyage* (Tome I, chap. VI, page 241).

Position de la ville.

Quant à la position de la ville et à ses environs, je ne saurais mieux faire que de rapporter fidèlement ce qu'a dit sur ce sujet mon spirituel devancier, M. Valery. « Iglesias, au pied de la montagne, est environnée de « fraîches, de jolies et de verdoyantes vallées. Le contraste « entre les gîtes noirs, enfumés, décrépits de l'homme et « la riante, l'éternelle jeunesse de la nature, ramène par « une sensation physique à une pieuse admiration pour son « auteur. On voudrait échapper aux immondices, à l'im- « perfection du village ou de la cité; le dégoût vous re- « porte au sein de cette propre et brillante création, et

« fait regretter presque ees temps de fabuleuses transfor-« mations, où l'on avait pour expédient de devenir chêne, « fleuve ou rocher. Les vallées d'Iglesias sont animées et « peuplées de rossignols, que de durs laboureurs arra-« chent de leurs nids *implumes*, et dont ils trafiquent à « Cagliari.

« La plus agréable de ces vallées, la Tempé de la Sar-« daigne, est celle de la *Canonica*, au nord d'Iglesias. La « *Canonica*, ornée de plantations d'oliviers et d'orangers, « est partagée par le fleuve-torrent de *Cana*, dont le cours « encaissé de verts buissons ne s'aperçoit guère, mais « avertit en grondant de son passage.

« Le productif jardin d'orangers du chevalier D. Antonio « Corias (maintenant défunt), me parut offrir bien moins « d'intérêt que celui des Dominicains avec sa longue table « à manger de marbre dans un beau bosquet, auprès d'un « limpide canal d'eau de montagne, et d'une haute et « épaisse allée de lauriers. Cette poétique allée était tra-« versée, rafraîchie par le conduit de l'eau de la fontaine « qui la termine et vient alimenter le canal. La Sar-« daigne m'offrait ainsi une de ces voluptés du luxe an-« tique de Rome conservé encore aujourd'hui dans les « villas italiennes.

« J'ai consacré une journée à parcourir cette belle vallée « de la *Canonica;* c'était au mois de mai; les merles, les « fauvettes, les renommés rossignols d'Iglesias étaient dans « leur triomphe, et cette soirée musicale reste un des mes « premiers et plus doux souvenirs de concerts (1). »

Qu'il me soit permis d'ajouter que c'est précisément [1]
dans cette vallée que je découvris en 1819 une nouvelle espèce de rossignol, qui habite de préférence les bords de l'eau; le P. *Cetti*, dans ses *Uccelli di Sardegna*, page 216, distinguait déjà cet oiseau du rossignol ordinaire,

dont les habitudes et le chant sont bien différents. Depuis la nouvelle édition du Manuel d'Ornithologie de *Temminck*, publié en 1820, cet oiseau est connu sous le nom de *Sylvia Cetti*, que je lui ai imposé, en l'honneur du célèbre naturaliste de la Sardaigne qui en a parlé le premier.

Villa Massargia. Mais il est temps de sortir des jardins et de quitter Iglesias, pour se rapprocher de la capitale de l'île. A peine on sort de la ville, on voit s'ouvrir devant soi la belle et grande vallée du *Sixerro*. On remarque de l'autre côté de cette vallée le village de *Villamassargia*, jadis fortifié et où l'on voit encore les restes des anciens murs d'enceinte; il appartint, avec Iglesias et le château de *Giojosa guardia* (1), à la famille Donoratico, qui le perdit par la catastrophe de Guelfe, dont il a été question ci-dessus.

Mont *Exi.* Tout près de ce village s'élève une butte conique, dite *Monte Exi* (peut-être le *Iosi* de Fara), et plus loin on voit un mont tout à fait semblable, sur lequel sont les ruines du château de *Giojosaguardia*. Ces deux monts en forme de cônes aigus sont intéressants sous l'aspect géologique, surtout à cause d'un grand filon d'une espèce de *dolérite*, appelée dans le pays *peperi*, qui dans ces deux localités a traversé les grès et les puddingues du terrain tertiaire éocène, et les a portés à une grande hauteur, en imprimant à ces deux monts des formes absolument semblables. On peut voir les coupes de ces deux montagnes dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. XIV, pages 567, 569, fig. 103, 104).

Château de *Giojosaguardia.* Le château de *Giojosaguardia* était placé sur le plus élevé de ces deux cônes; ses ruines sont encore bien visibles, mais elles sont cachées par des arbres et de fortes

(1) Fara, de *Reb. sardois*, loc. cit., lib. III, page 302, dit que parmi les fiefs royaux il y avait le château de *Giojosaguardia* avec son village dit *Iosi*, et près de là un autre, dit *Jolae*.

broussailles, à travers lesquelles j'eus de la peine à me frayer un chemin toutes les fois que mes travaux trigonométriques et mes recherches géologiques m'ont appelé sur cette cime. Son altitude est de 418 mètres au-dessus du niveau de la mer, et de 296 au-dessus du niveau de *Villamassargia*. Ce château appartint, comme ce dernier village, aux Donoratico et il passa en 1289 dans les mains des Pisans. — En 1324 ceux-ci, renfermés dans ce château, tinrent tête aux Aragonais, mais ils durent le céder en 1325, après la chute d'Iglesias. — En 1355, le roi D. Pierre le fit de nouveau fortifier et munir de troupes à son départ de Sardaigne. — En 1431, ce même château fut concédé par le roi d'Aragon à Louis Aragal, gouverneur de Cagliari, et depuis lors il n'en est plus fait mention dans l'histoire de l'île.

Le premier pays que l'on rencontre en venant d'Iglesias, est celui de *Domusnovas*, village bâti dans la plaine, au pied de la grande montagne de *Marganai;* il est remarquable par les deux gros ruisseaux qui l'arrosent et qui ont été employés jadis aux laveries de plomb. Les immenses tas de scories que l'on observe hors du village, du côté d'Iglesias, attestent la grande activité que devaient avoir jadis les fonderies établies sans aucun doute en ces lieux. Les eaux de ces ruisseaux ne sont maintenant utilisées que pour arroser des jardins d'orangers, dont les fruits passent pour être des meilleurs de l'île.

Domusnovas figure dans l'histoire de l'île avec Iglesias et le château de *Giojosaguardia*, comme ayant également appartenu au comte Ugolino et à ses fils. A l'époque de la révolte de ces derniers contre les Pisans, le juge d'Arborée y fit entrer cent archers qui furent tous massacrés par les habitants du pays, déclarés en faveur du comte Guelfe; mais ce dernier ayant été vaincu et fait prisonnier, le village rentra au pouvoir des Pisans et des princes d'Arborée, qui firent raser ses murs, dont on retrouve quelques traces encore aujourd'hui.

Noraghe Ortu

Au dehors de *Domusnovas*, vers l'ouest, on voit les ruines d'un immense Noraghe, très-compliqué, dit *Noraghe Ortu;* on en trouvera un plan dans la figure 1 de la planche XIV de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage;* il est décrit à la page 91 du texte de cette même partie. Ce monument dans son intégrité devait être un des plus considérables de son espèce dans l'île.

Carchera et Cartiera.

Si, après avoir visité cette antiquité, on remonte la rive droite du *Rio di Domusnovas*, on trouve d'abord sur l'autre rive la *Carchera* des Capucins, c'est-à-dire le foulon où ces religieux donnent la dernière main aux étoffes dont ils sont revêtus, et qu'ils fabriquent eux-mêmes. En avançant toujours vers la montagne on voit les restes d'une papeterie (*cartiera*) établie, il y a peu d'années, mais qui a été bientôt abandonnée pour plusieurs causes, dont une paraît être le mauvais air dans l'été et dans l'automne.

Chapelle de *S. Giovanni d'Acquarutta.*

En suivant encore le ruisseau jusqu'au pied du mont, qui se présente comme un grand mur coupé à pic, on voit à gauche de ce même torrent la chapelle dite de *S. Giovanni di Acquarutta* et à droite l'entrée de la fameuse grotte naturelle qui porte le même nom (1), tandis que le ruisseau cesse de se montrer tout près de là, en se cachant sous le rocher, duquel il sort en murmurant.

Grotte de ce nom.

Je n'entreprendrai pas de décrire de nouveau cette grotte, car j'en ai déjà amplement fait mention dans une autre partie de ce *Voyage* (2); il me suffira de reproduire ci-après la vue que j'en ai donnée, qui représente son entrée, vue du côté de *Domusnovas.*

---

(1) Dans le rocher, tout à fait au-dessus de l'ouverture de cette grotte, j'ai vu bien souvent le nid d'un petit aigle de Sardaigne, dit *Falco Bonelli.*

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, Tome I, chap. II, p. 38.

Fig. 11.



Je me bornerai aussi à rappeler que cette grotte a été formée jadis par un mur construit par les mêmes peuples qui bâtirent les *Noraghes*, dans l'épaisseur duquel on a ménagé un escalier qui finit par une fenêtre. La grotte est assez difficile à parcourir, à cause des grands bancs de la roche, qui y forment des gradins naturels assez élevés, tandis que le fond est rempli d'une quantité de blocs, souvent volumineux, et de cailloux roulés. Les stalactites et les stalagmites n'y font pas défaut; elles représentent, comme dans toutes les grottes calcaires, des groupes singuliers, que l'imagination du voyageur compare à des objets connus; mais les formes les plus singulières que prennent dans cette grotte ces concrétions calcaires, sont celles d'une infinité de bénitiers, en guise de nids d'hirondelle, placés les uns sur les autres en pyramides; ils sont tous remplis d'eau. On peut voir ce qui a été dit à ce sujet à la page 43 du tome cité ci-dessus.

On parcourt ordinairement cette grotte avec des torches improvisées, faites avec des faisceaux de joncs; le trajet dure presque une demi-heure; j'eus l'honneur d'y accompagner en 1829 S. A. le prince de Carignan, devenu roi Charles-Albert. A l'extrémité opposée, qui regarde vers

le NO, on voit les restes d'une chapelle dédiée à Saint-Jean et un mur brut, très-ancien, comme à l'autre entrée. A peine on sort de cette grotte par cet endroit, on se trouve, comme par enchantement, transporté en un riant vallon très-boisé, arrosé par un ruisseau qui coule en murmurant au milieu de grandes touffes de lauriers-roses souvent en fleur, et dont les eaux vont se perdre sous le rocher à côté de l'entrée de la grotte, pour sortir ensuite près de l'autre ouverture.

Vallée d'*Oridda*. Ce vallon, ombragé de chênes-verts et de liéges séculaires, tout garni de robustes lentisques et d'arbousiers, conduit dans celui d'*Oridda*, placé au pied méridional du groupe de monts, dont le *M. Linas* est le point culminant. Magnifique vallée, incomparable solitude, dont les scènes varient à chaque pas; contrée renommée dans le pays pour ses bois, pour ses richesses en fer et pour la chasse au gros gibier, qui y abonde; car outre les cerfs et les sangliers que ces monts nourrissent en grand nombre, on y trouve même quelques mouflons. Mais cette riante contrée va bientôt changer d'aspect et devenir aride; car elle est maintenant affermée, en grande partie, à un spéculateur étranger, véritable *Attila* des forêts de la Sardaigne, qui depuis un an ou deux, a porté sa hache dévastatrice dans les bois de la vallée d'*Oridda* et dans ceux d'un lieu voisin dit *Salto di Gessa*, sans que l'administration supérieure se préoccupe trop des graves dommages qu'une telle entreprise va causer à tout le pays. La première conséquence de la dévastation des bois en question sera le tarissement des sources, qui faisaient précisément jusqu'ici le prix du vallon d'*Oridda*.

Souvenir de 39 années. Je ne saurais mettre fin à ce que j'avais à dire sur *Domusnovas* sans rappeler une aventure bien singulière qui m'est arrivée dans ce village, il y a bien des années, et dont le récit pourrait figurer dans les romans de *W. Scott*.

Aventure singulière. C'était vers la moitié de février 1821, époque de mes premières courses dans l'intérieur de l'île; j'étais parti de

Cagliari sans guide, suivi seulement d'un domestique qui connaissait le pays moins que moi. Les journées étaient naturellement très-courtes à cette saison et la route que je parcourus, tracée dans des espèces de marais, était très-boueuse; je m'égarai et la nuit me surprit entre le village de *Musei* et celui de *Domusnovas*, vers lequel je me dirigeais plutôt par instinct que par la vue, à peine guidé par les lumières lointaines des maisons. Il ventait, il faisait de temps en temps des éclairs, ce qui n'est pas rare en Sardaigne à cette saison. Dans cette île il y a l'usage de placer une espèce de barrière ou herse aux abords des villages (1), du côté où sont les semailles (vidazzoni): on nomme cette porte ou barrière *Aidu* (*Aditus*) (2); on l'assujettit à deux montants en bois, plantés verticalement dans le sol, surmontés d'une troisième pièce horizontale, qui sert d'architrave. Ces barrières s'ouvrent d'un côté et se ferment de l'autre pour empêcher le bétail d'entrer dans le terrain ensemencé; on les change de place et on les met du côté du pays où l'on a semé dans l'année. Quelquefois ces herses restent ouvertes, ou bien elles n'y sont pas, mais il y a toujours en place les montants et l'architrave.

Au moment d'entrer à *Domusnovas* j'aperçus dans l'obscurité trois pièces semblables, ce qui me parut un de ces *Aidus* sans herse; je poussai mon cheval de ce côté, en pensant que c'était réellement la porte d'entrée du village, quand arrivé sous l'architrave, que je touchais avec mon chapeau, je sentis sur mon visage une chose d'inconnu qui enveloppa en quelque sorte toute ma figure; je me retournai soudainement en levant les yeux, et quelle ne

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. II, p. 47, et chap. IX, p. 468.

(2) Voyez le mot *Aidu* dans la première partie de ce *Voyage*, édition de 1839, livre V, chap. I, p. 386.

fut pas ma stupeur en voyant plantée sur cette poutre une tête humaine, dont la longue et ample chevelure de femme tombait et s'agitait au gré des vents. C'était précisément cette chevelure qui était venue battre contre ma face. En ce moment un éclair vint projeter une vive lumière sur cette hideuse tête, qui se trouvait à un demi-pied de distance de la mienne; aussi je pus distinguer pour une demi-seconde ces joues défaites et tombantes, ces yeux enfoncés, et cette bouche ouverte, qui me faisaient une épouvantable grimace. Tout cela fut l'affaire d'un instant, d'un véritable éclair, après lequel tout devint de nouveau confus. Je donnai alors un bon coup d'éperon à ma monture pour fuir un pareil spectacle et un pareil contact, tandis que le fidèle compagnon qui me suivait, ne s'aperçut de rien, en passant comme moi sous cette fourche caudine de nouvelle espèce.

Femme exécutée. J'avais donc pris pour le chassis d'un *Aidu* un instrument de mort que l'on plantait ordinairement, au besoin, aux entrées les plus fréquentées des villages. La tête qui était clouée sur l'architrave de la potence était réellement celle d'une femme qu'on avait exécutée un mois à peu près avant cette aventure (1); et selon un usage maintenant abandonné, cette tête avait été coupée et clouée ainsi pour servir de spectacle aux passants. Le fait est que cette rencontre, qui date déjà de près d'une quarantaine d'années, s'est toujours présentée à ma mémoire chaque fois qu'en parcourant le pays, je mettais le pied dans le village de *Domusnovas*.

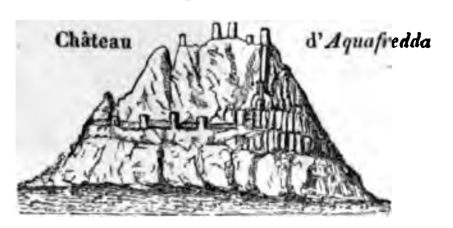
Course à *Villacidro*. De *Domusnovas* on peut se rendre en moins de trois

(1) Cette femme se nommait *Cenca Carrubba*; elle était du village de *Flumini* et mariée à *Domusnovas*; elle avait tué la femme de son galant pour épouser ensuite ce dernier. La sentence qui la condamna, portait la date du 10 janvier 1821; elle disait expressément qu'après que la patiente eût été réduite à l'état de cadavre, sa tête serait séparée du corps et plantée sur l'instrument du supplice.

heures de route, faites à cheval, à *Villacidro*, grand village dont il sera question ci-après. On traverse pour y arriver un col dit *Guttur-e-seu* (Gorge de *seu*) qui se trouve au bas d'une cime dite *Sù Cuccurone;* le terrain que l'on parcourt est presque tout composé de schistes et de granwaches, de la formation silurienne, mais dans la vallée et près de *Villacidro*, on trouve le granite; cette roche constitue la base et le noyau de tous ces monts.

La grande route qui conduit de *Domusnovas* à Cagliàri, passe par un gros village dit *Siliqua*, ainsi nommé probablement à cause de ses caroubiers (1). Ce lieu est l'étape, ou plutôt la halte des voitures qui font maintenant le trajet de Cagliari à Iglesias, comme cela se pratiquait lorsqu'on parcourait cette même route à cheval; avec cette différence, qu'on employait alors au moins 10 ou 12 heures à franchir cette distance, qui maintenant se parcourt en voiture en moins de 6 heures. *Siliqua* n'offre par lui-même rien de remarquable, mais en face de ce village s'élève, dans la plaine vers le sud et à une distance de près de 5 kilomètres, une butte conique sur laquelle sont encore debout des murs et des tours d'un ancien château du moyen-âge, dont voici une esquisse:

Fig. 12.



Ce château porte depuis cinq siècles précis, le nom

(1) *Ceratonia Siliqua* L.

d'*Acquafredda;* il est assez difficile maintenant de parvenir sur son sommet, qui ne compte cependant que 278 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; mais lorsqu'on y arrive, après avoir franchi, non sans quelque danger, un ou deux fort mauvais pas, on y jouit d'une vue fort pittoresque. M'y étant rendu plus d'une fois pour mes travaux de la carte et pour bien étudier la composition géologique de cette butte, qui est formée d'un porphyre trachitique amphibolique très-remarquable (1), il m'est arrivé de suspendre pour quelques instants mes opérations trigonométriques, et de déposer mon marteau de géologue, pour me rapporter par la pensée aux temps historiques, pendant lesquels ce château avait acquis dans l'île une certaine importance.

Le comte Ugolino.

La première figure qui se présentait à mon imagination était l'ombre pâle et défigurée du malheureux comte *Ugolino*, jadis possesseur de toute la vallée qui se déroulait sous mes yeux; je me le figurais, d'après le grand poète, rongeant avec rage la nuque de son bourreau, l'archevêque Rugier; je voyais aussi à mes pieds le lieu où *Vanni Gubetta*, présumé complice de l'archevêque, mourait dans des tourments affreux et était écartelé par ordre du maître de ce même château, qui voulut ainsi venger la triste mort de son père et de ses frères; je croyais enfin assister à la lutte désespérée de ce même comte *Guelfe* contre ses propres concitoyens; lutte qui finit par sa captivité et la cession de ce même château.

Stratégie du moyen-âge.

C'est encore du haut de ce *nid d'aigle*, qui fut témoin de tant d'émotions et de tant d'infortunes, que, promenant mes regards sur cette longue et grande vallée du *Sixerro*, dont les eaux coulent au pied du château, je tâchais de me rendre raison du mode de guerroyer qu'on avait dans le moyen-âge, pendant lequel les principes stratégiques

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. XIV, p. 566.

consistaient spécialement dans l'occupation de ces *nids d'aigle* placés sur les bords ou au milieu des vallées. Alors leurs garnisons se correspondaient entre elles par des signaux; alors on désolait le plat pays sans pitié, et la principale guerre se faisait en assiégeant et en réduisant par la faim et par la soif ces forteresses isolées. C'est en me reportant par la pensée à l'art de la guerre de cette époque que je pus apprécier l'importance que pouvaient avoir alors les bicoques comprises dans cette vallée et possédées par les comtes de *Donoratico*, telles que *Iglesias*, *Domusnovas*, *Villamassargia*, le château de *Giojosaguardia* et celui d'*Acquafredda* sur lequel je me trouvais en ce moment. Ces forteresses tombèrent les unes après les autres comme des soldats de carte.

Avec les lieux mentionnés ci-dessus, l'histoire fait presque toujours mention du château de *Baratuli* (1). J'ai eu occasion de parler de ce château à la fin du chapitre précédent, page 212 ci-dessus. J'en ai vainement cherché les traces dans la vallée du *Sixerro*, et c'est en face du débouché de celle-ci que s'élève, dans le *Campidano* de Cagliari, une butte conique fort remarquable, sur le sommet de laquelle sont les restes d'un château d'origine pisane. C'est donc sur ce mont, nommé *Oladiri* ou *Boladiri*, et même *Baladiri*, que devait exister le château de *Baratuli*: il est distant de 24 kilomètres de celui d'*Acquafredda*, mais la position respective des monts sur lesquels ces deux châteaux furent construits est telle qu'il était facile de se correspondre de l'un à l'autre par des signaux à feu, et de transmettre ensuite ces signaux aux autres châteaux et aux villes de la même vallée, dont le château de *Baratuli* était la principale vigie vers l'est.

---

(1) *Comite Golfo... a Pisanis deficiens, rebelle et munitum reddidit oppidum Villae-Ecclesiarum, ac etiam Domus-Novas, Baratuli, Ioiosae-Guardiae et Aquae-Fridae castra cum aliis vicinis oppidulis.* Fara loc. cit. *De Reb. Sard.* lib. II, pag. 209.

Retour au château d'*Acquafredda*.

C'est en 1295 que le château d'*Acquafredda* passa des mains des Donoratico dans celles du Gouvernement de Pise et du juge d'Arborée. — En 1324, pendant que l'Infant D. Alphonse assiégeait Iglesias, les Pisans, renfermés dans ce château, résistèrent encore longtemps aux efforts des Aragonais, auxquels il fut cédé après la chute de cette ville. — Ce fut encore un de ceux, qu'en 1355 le roi D. Pierre ordonna de bien munir et de fortifier, à l'époque de son départ de l'île. — En 1369 ce même château fut vaillamment défendu par les Aragonais contre les attaques de Marian, juge d'Arborée, qui lui donna un assaut infructueux. — En 1392 il fut de nouveau renforcé par les Aragonais, ainsi que le château de *Longonsardo*, lors de la rupture avec Éléonore d'Arborée.—En 1397, le roi D. Martin y envoya des secours en hommes et en argent. — Enfin, en 1412 ce château fut donné en fief à Pierre Augier, par Ferdinand I, de Castille, à son avénement au trône.

Source thermale.

Non loin du château en question, dans un beau jardin d'orangers, se trouve une source thermale que j'ai visitée dans le temps, mais sur la température de laquelle je n'ai pas pris de renseignements exacts, faute de thermomètre et d'autres instruments; c'est pourquoi je n'en ai pas fait mention dans mes précédents volumes sur l'île. M. Bornemann, savant chimiste, géologue et physicien Prussien, auquel on doit d'intéressantes observations sur les émanations de plusieurs bouches ignées, et sur quelques eaux thermales d'Italie, s'étant rendu en Sardaigne en 1856, put, entre autres sources, visiter celle dont il s'agit, et qu'il nomme *Is-Zinnigas;* voici ce qu'il en dit dans une lettre adressée à M. Élie de Beaumont, insérée dans le *Bulletin de la Société Géologique de France*, tom XIV, mai 1857, page 635.

Observations de M. Bornemann.

« 1° La source de *Is-Zinnigas*, sur laquelle je ne trouve « aucune notice dans la bibliographie géologique, est située « à une heure au SO de *Siliqua* (Province d'Iglesias), « dans un beau jardin d'orangers, auquel elle fournit les

car depuis cette époque, au lieu d'un simple personnage, même un préteur, on a toujours fait figurer dans les monnaies la tête d'un empereur. La légende de ce côté de la monnaie est celle-ci: L. P. C. P. M.; en supposant que les deux dernières lettres P. M. soient, comme il est très-probable, les initiales de *Patronus Metallae*, il s'ensuivrait que les trois lettres qui précèdent, doivent indiquer les noms et prénoms du personnage en question. Or, en cherchant dans l'histoire romaine les hommes de quelque importance, qui avant l'empire portaient des noms correspondants aux trois initiales L. P. C., on ne trouve que *Lucius Papius Celsus*, qui vivait du temps de César; et c'est lui qui probablement est représenté dans cette monnaie. Nous aurions donc une colonie romaine de plus en Sardaigne, qui serait celle de *Metalla*, antérieure à l'établissement de l'empire; nous aurions un *Duumvir* de cette colonie, dit *Quintus Antonius*, probablement du pays, et un *Patronus* dans la personne d'un illustre habitant de Rome.

Quant au temple d'*Antas*, pour les raisons exposées ci-dessus, je crois qu'il appartenait à la station de *Metalla* et que fort probablement il date, ainsi que la monnaie, d'une époque antérieure à l'établissement de l'empire. Le mot *Restituerunt*, qu'on lit dans la seconde ligne de l'inscription de l'architrave, annonce clairement une restauration. Celle-ci cependant pourrait probablement se rapporter à une époque postérieure à celle de Marc-Aurèle, que j'ai cru devoir établir dans le volume cité ci-dessus; je crois y reconnaître plutôt l'indication de l'empereur Caracalla, mais comme je n'ai pu lire moi-même avec fruit les lettres qui restent sur les débris de cet architrave, je me borne à émettre mon opinion sur ce sujet, sans vouloir insister davantage.

D'*Antas* à *Flumini Maggiore* le terrain descend presque toujours, et l'on arrive dans le village de ce nom par une pente assez rude; mais le géologue qui fera ce chemin,

Gaz.

M. Bornemann trouva à la source un dégagement assez vif de bulles de gaz; voici l'analyse moyenne qu'il en a obtenue:

Acide carbonique	31. 1. p. c.
Oxigène	1. 5. p. c.
Azote	67. 4. p. c.

Réactifs.

Une analyse de l'air, faite en même temps, donna 21.2. p.c. d'oxygène; les réactifs de l'acétate de plomb et de l'amidon n'ont montré aucune trace de coloration, d'où M. Bornemann conclut que l'eau ne contient ni hydrogène sulfuré, ni iode libre. Pour ce qui est de l'analyse quantitative, il s'en rapporte à celle que j'ai publiée dans la première partie de cet ouvrage (1).

Retour à *Iglesias*.

De l'*Acquacotta* on peut se rendre à *Villaeidro* en longeant toujours la base de la montagne, mais il sera question de ce village ci-après, car je me propose de revenir pour quelques instants sur mes pas, afin de pouvoir achever la description de tout le groupe des monts de ce côté de l'île jusqu'au cap de la *Frasca;* c'est pourquoi je prie le lecteur de se transporter de nouveau par la pensée dans la ville d'*Iglesias*, pour se diriger vers *Flumini Maggiore.*

Course vers *Flumini Maggiore.*

Deux chemins exclusivement propres aux chevaux (et j'ajouterai, aux chevaux sardes seuls), conduisent d'*Iglesias* à *Flumini Maggiore*, ou plutôt à *S. Angelo*, où ces deux chemins aboutissent, chacun de leur côté. Le moins fréquenté, le plus long, mais le moins fatiguant, s'approche de la mine de *M. Poni;* de là on passe près de l'église de *S. Pietro*, où l'on voit des restes d'anciennes fonderies; puis on laisse de côté une autre église, dédiée à Sainte-Hélène, avant d'arriver à *S. Angelo*. L'autre chemin, qui est plus fréquenté parce qu'il est plus direct, passe par la belle vallée de *Canonica;* je crois qu'il a été un peu

(1) Édition de 1839, livre II, chap. II, p. 110.

amélioré depuis que je l'ai parcouru pour la dernière fois, avec feu le général H. de Collegno mon ami; il était encore alors tel que je l'avais toujours parcouru par le passé; il suffira de dire que depuis l'entrée de la vallée de *Canonica* jusqu'à *S. Angelo*, on devait passer plus de 80 fois le même torrent qui coule sur un sol couvert de pierres, de ronces et de broussailles presque impénétrables. Ce qu'il y a à noter dans tout ce trajet, ce sont des groupes naturels de magnifiques plantes de laurier, qui croissent spontanément et qui se sont développées d'une manière fort remarquable (1).

Sant'Angelo est une espèce d'hermitage consistant en une petite église avec une ou deux maisonnettes voisines; elles appartiennent toutes à l'ancien feudataire de l'endroit, le vicomte de *Flumini*. A peine on a fait une forte descente vers le nord, on entre dans une forêt de chênes-verts de la plus grande beauté. C'est dans cette même forêt, qu'en s'écartant légèrement du chemin de Flumini, vers la droite, on parvient à trouver, en peu de minutes, dans une région dite *Antas*, les ruines bien visibles d'un ancien temple romain.

Je ne reviendrai pas sur la description que j'ai faite de cette antiquité dans la deuxième partie de ce *Voyage* (2); il me suffira de rappeler que c'était un temple *tétrastyle;* la largeur de sa face extérieure est de $9^{m.}$ $30^{c.}$; on monte au *pronaos* par deux escaliers latéraux, avec des *paliers*. Le pavé intérieur est fait en mosaïque grossière, mais c'est un ouvrage romain, comme le prouve l'inscription qu'on voit sur les différentes pierres qui ont fait partie de l'architrave et qui jonchent le sol; sur ces pierres on lit, en caractères romains, les noms de M. AVRELIVS et

---

(1) Moris, *Flora Sardoa*.

(2) Voyez livre III, chap. IV, p. 522 et la planche XXXVI de l'atlas de cette même seconde partie.

indiqué le flanc méridional, en parlant de la belle vallée d'*Oridda*. Le village d'*Arbus*, posé sur un sol granitique, n'offre rien d'intéressant ; c'est pourquoi nous allons le franchir à la hâte pour arriver à la mine de ***Montevecchio***.

Montevecchio. La mine dont il s'agit se trouve à une demi-heure de distance du village ci-dessus, vers le nord; elle est ouverte dans une petite chaîne schisteuse appartenant au terrain de transition ou silurien, dirigée à peu près de l'est à l'ouest. Les travaux que l'on y a exécutés ne se trouvent pas tout à fait sur son sommet, mais plutôt sur son versant septentrional. En 1825 j'ai mesuré l'altitude des deux anciennes ouvertures qui existaient alors, en un lieu dit *sa fraiga;* cette altitude est résultée de 434 mètres pour l'ouverture supérieure et de 347 pour l'inférieure. Depuis lors on a fait en ces lieux de grands travaux, surtout depuis l'an 1848, époque à laquelle cette mine a été concédée à des particuliers.

Renvoi à la troisième partie du *Voyage*. Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit sommairement sur cette mine dans la troisième partie de cet ouvrage (1); j'ajouterai seulement que son exploitation a augmenté chaque année, et que son produit en 1856 montait à 1,080,200 quintaux métriques de plomb argentifère (2).

Longueur du filon. Le filon paraît avoir près de six milles de longueur et une grande puissance en plusieurs points. Sous l'aspect géologique ***Montevecchio*** est aussi très-intéressant à cause de certains filons de quartz qui se croisent en ce lieu et qui appartiennent probablement à deux époques différentes. On pourra voir plus de détails sur cette mine, soit dans la troisième partie de ce *Voyage*, soit dans l'ouvrage de M. le chevalier Baldracco, intitulé: ***Cenni sulla costituzione metallifera della Sardegna*** (Torino 1854, p. 459-499), soit

(1) Tom. I, chap. II, p. 58.

(2) Plomb 67,50: Argent 0,0038. Despines, *Notice statistique sur l'industrie minérale des États sardes;* Turin, 1858, p. 31.

enfin dans une lettre de ce même M. Bornemann, cité plus haut, qui en a fait le sujet d'une notice insérée dans le *Bulletin de la Société Géologique de France*, année 1857 (tom. XIV, page 642) (1). Une autre portion de ce même filon a été récemment concédée à une compagnie différente; elle prend le nom de concession de *Gennamare* (porte de la mer).

Au pied de la mine en question se trouve une vallée où l'on voit des lambeaux d'un terrain tertiaire éocène, analogue à celui des bassins de *Gonnesa* et de *Terrasegada;* mais ici il n'y a pas de lignite; ces lambeaux consistent spécialement en puddingues à éléments calcaires de toute couleur, en grès violacé et en une roche calcaire d'un blanc jaunâtre que nous retrouverons au *Monte Cepera* de *Guspini*. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans cette région, ce sont les formes bizarres que prennent, non loin de là, les monts qui constituent le groupe de l'*Arcuentu;* ceux-ci, vus de la mine, présentent les contours les plus singuliers.

En partant de la mine on arrive en une heure de chemin au pied occidental de la montagne principale de ce groupe, dont la masse est un conglomérat composé de fragments angulaires et arrondis d'une roche d'origine ignée, liés

entre eux par un ciment cinériforme de même nature, avec des indices de stratification. C'est ce qui fait croire que ces matières ont été tassées dans un fluide aqueux après être sorties incandescentes du sein de la terre; elles ont été réunies par un ciment de matière plus tendre et plus facile à se décomposer sous l'action des agents destructeurs atmosphériques; c'est ce qui a fait prendre à ces monts les formes les plus bizarres (1), et ce qui a rendu leur surface très-raboteuse et difficile à parcourir. Aussi ce n'est qu'avec beaucoup de peine et de fatigue, et en franchissant des passages même dangereux, que l'on parvient sur cette cime, élevée de 827 mètres au-dessus du niveau de la mer. Les navigateurs lui donnent le nom de *Pouce d'Oristano*, à cause de sa forme qui, vue de loin en mer d'un certain côté, ressemble un peu à un pouce humain. Les gens du pays l'appellent plus spécialement *Arcuentu* ou *Arcuenti;* d'autres lui donnent le nom d'*Erculenti*. En effet on appelait ainsi, dans le moyen-âge, le château qui se trouvait sur sa sommité.

Aventure. Parmi les nombreuses fois que mes travaux géodésiques et mes observations géologiques m'ont conduit sur cette cime, je ne puis oublier l'ascension que j'y fis en 1827 avec mon excellent ami et collègue M. le professeur Moris, qui fut attiré en ce lieu par ses recherches botaniques. Nous avions déjà parcouru ensemble une grande partie du sentier de chèvre qui mène à la partie supérieure du mont, lorsque je m'aperçus que le cheval qui portait mes instruments géodésiques et particulièrement mon théodolite n'était pas fort; je m'empressai de faire retirer cet instrument qui était fixé dans une espèce de selle à cassette que j'avais été obligé d'adopter pour le porter, car je n'ai presque jamais pu trouver de paysans qui

(1) Voyez la planche V, fig. 1, de l'atlas de la troisième partie de ce *Voyage*.

consentissent à mettre cette cassette sur leur dos. Bien m'en prit, car à peine avais-je fait délivrer le cheval de ce fardeau, qu'il fit un faux pas, broncha, se mit à reculer et bientôt les pieds de derrière lui ayant manqué, il finit par rouler, en bondissant comme une pierre, de près de 600 mètres de hauteur, pour arriver tout fracassé presque au fond du vallon, où son cadavre fut retenu par un arbre, qui l'empêcha de descendre à quelques mètres plus bas. Sans la précaution que j'avais prise, en voyant broncher l'animal, mon théodolite aurait été fait en mille pièces, et ma campagne trigonométrique aurait été perdue pour cette année. J'en fus quitte pour l'émotion bien naturelle d'un pareil spectacle, et la peine de payer *dix-sept écus sardes* au propriétaire de la rossinante, qui dut faire un détour immense et franchir plus d'un précipice pour aller contempler sa pauvre bête qui gisait inanimée; il put retirer le bât et les besaces, qu'il dut naturellement porter sur son dos avec le théodolite, jusqu'au lieu de l'étape, c'est-à-dire jusqu'à la *Tonnara de Flumentorgiu.*

Mon signal trigonométrique fut placé sur le point le plus élevé des restes de l'ancien château, dont on voit encore quelques pans de murs et trois citernes. Ce château portait, comme il a été dit ci-dessus, le nom d'*Erculentu.* Ce qui a fait naître à quelques personnes l'idée qu'il y eût en ce lieu un temple dédié à Hercule. Les ruines que j'ai vues en cet endroit ne m'ont pas paru devoir remonter à des temps aussi reculés; je crois bien plutôt qu'elles appartiennent à un de ces châteaux du moyen-âge que l'on plaçait dans ces *nids d'aigle.* La notice la plus ancienne que l'on ait sur ce château, se rapporte à l'an 1164; il est mentionné dans la fameuse donation que Baruson d'Arborée fit à la république de Gênes. Ce fantôme de roi, qui fut couronné à Pavie par l'empereur *Barberousse*, puis retenu en fourrière pour dettes par les Génois, fit à ces derniers, le 16 septembre 1164, un acte par lequel il se déclarait débiteur de la république de Gênes, et il lui

cédait, entre autres forteresses, celle d'Arcolento (1). Depuis lors l'histoire ne fait plus mention de ce château qui, à l'époque à laquelle vivait l'historien Fara, était déjà détruit depuis longtemps (2).

Filons de basalte. Si le château de l'*Arcuentu* n'offre pas de grands souvenirs historiques, la montagne de ce nom et ses environs sont, sans contredit, un des points de l'île les plus intéressants pour le géologue. On y voit de grands filons de roche basaltique, qui s'élèvent de plusieurs mètres au-dessus du sol, en véritables *dikes*; ils traversent la montagne de l'est à l'ouest en paraissant toujours à découvert sur les deux versants. Ces dikes sont formés de prismes à plusieurs pans, ayant environ 0m., 30c. de diamètre sur à peu près 0m., 70c. de longueur, empilés horizontalement les uns sur les autres de manière à former des murs verticaux, qui ont pour épaisseur la longueur des prismes. A la vérité ces prismes ne sont pas aussi réguliers que ceux qui forment le mur du *Cirque d'Ashna-orogs* de l'île de *Mull* en Irlande, figuré dans l'atlas de Breislack, mais ce que ces murs ont de particulier, c'est qu'ils parcourent sans interruption les deux flancs de la montagne et qu'ils sont presque toujours *binaires*, c'est-à-dire disposés deux à deux comme des murs de fortification ou de chemin de ronde; c'est ce qui les a fait prendre par quelques personnes pour des restes de constructions militaires. En renvoyant le lecteur sur ce sujet à la troisième partie de ce *Voyage* (3), je reproduis ci-après une esquisse de cette montagne singulière, dans laquelle on voit quelques-uns de ces filons.

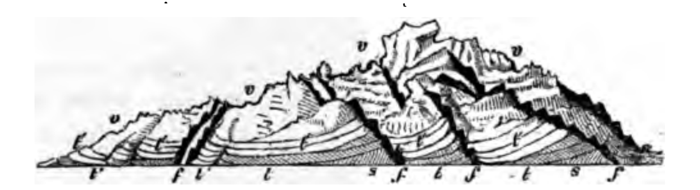
---

(1) Manno, loc. cit., cap. VII, p. 316.

(2) *Et insigne castrum Herculense destructum, desertumque jacet. Corograph.*, loc. cit., p. 78.

(3) Vol. I, chap. XV, p. 596 et suiv., vignette n° 108.

Fig. 14.



s terrain silurien; *t* tufà ponceux; *t'* terrain tertiaire; *v* conglomérat volcanique; *f* filons basaltiques.

D'autres filons analogues se retrouvent au pied occidental de cette montagne; ils vont jusqu'à la mer et ils traversent indistinctement le conglomérat volcanique, le terrain tertiaire subapennin, le tufà ponceux, et enfin le schiste silurien qui forme le fond de tout ce bassin.

On donne le nom de *Fontanaccio* à cette localité; c'est un des points où l'on peut le mieux étudier la théorie des filons basaltiques, qui sont en contact avec toutes les autres espèces de roches. Je ne crois pas avoir vu, ni en Italie, ni en Sicile, un endroit plus instructif sous ce rapport; mais je ne prétends pas entrer de nouveau sur cette matière, qui a été développée dans la troisième partie de ce *Voyage* (1).

De *Fontanaccio*, où il n'y a que quelques maisonnettes rurales, habitées seulement pendant une partie de l'année, on arrive en une heure de chemin à *Flumentorgiu*, où il n'y a également que la *Tonnara* de ce nom, seulement fréquentée pendant la saison de la pêche. Je ne décrirai pas cet établissement, puisque toutes ces pêcheries se ressemblent à peu près; je ferai dépasser à mon lecteur

(1) Tome I, chap. XV, p. 599. Voyez la planche V, fig. première de l'atlas joint à cette troisième partie.

la tour de *Flumentorgiu*, puis en longeant la côte où il trouvera un endroit dit *lo Schiavone*, remarquable pour le géologue (1), il arrivera sur le plateau du *Capo della Frasca*; c'est une plaine formée par une immense coulée horizontale de roche basaltique, comme on peut le voir, soit dans la carte géologique de la troisième partie de ce *Voyage*, soit dans la planche V, fig. 2, de l'atlas de cette même partie.

Temple de *Sardus-Pater*.

Relativement au cap en question, je dois humblement faire amende honorable sur ce que j'ai dit dans la deuxième partie de ce *Voyage*, destinée aux antiquités de l'île (liv. II, chap. III, p. 309), en parlant de l'ancien temple de *Sardus-Pater*. Alors j'ai placé ce temple près d'un lieu de la côte, dit *Acquabella*, d'après des notions que m'avait fournies le révérend Victor Angius; je dirai maintenant que l'honneur d'avoir indiqué la véritable place de ce temple, dédié au héros et à l'ancien législateur de l'île, appartient d'abord à Cluverius et ensuite à mon collègue et ami le chev. Pierre Martini.

Opinion de Cluverius.

Cluverius, dans sa *Sardinia antiqua*, s'exprime ainsi: *XVI apud Ptolemaeum, inter Osaeam et Neapolin legitur Sardopatoris Fanum: fuit Fanum istud in promontorio capo di Frasca; vel scripsit Ptolemaeus Sardopatoris promontorium.*

M. Martini.

M. Martini, auquel on doit tant de nouvelles données sur l'histoire de son pays, a publié dans le *Bollettino Archeologico Sardo* (première année, novembre 1853, p. 166) un article remarquable sur ce sujet, dont je dois me borner à donner une courte analyse. Il cherche d'abord à combattre l'opinion que j'avais émise, que le temple fût à *Acquabella*, et je suis maintenant tout à fait de son avis, comme je ne comprends pas l'obstination du rév. V. Angius qui, malgré tous les nouveaux documents, persiste

(1) Voyez troisième partie, tome premier, chapitre XV, page 605, fig. 109.

à placer ce temple sur la cime du mont *Arcuentu* (1). Voici en premier lieu les vers du fameux rhythme sarde, qui se rapportent à la localité de ce temple.

Rhythme sarde.

66. *Gaude quoque Sarde pater — qui venisti ex Lybia?*
67. *Qui ampliasti civitates — et legum tutamina;*
. . . .
74. *Templum tamen tibi erectum — contra Tarrhos proximam.*
75. *Super omnes mirum eminens — aeque supplet omnibus;*
76. *Atque saxa quae inveniuntur — et aenea lamina*
77. *Multae lapides, et statuae — et signa marmorea,*
78. *Et paterae storiatae — de tuo magno nomine* (2).

Promontoire de la *Frasca*.

Il est prouvé par ces vers, qui appartiennent à la fin du VIIe siècle, ou au commencement du VIIIe, que le temple dédié à *Sardus-Pater* se trouvait sur l'extrémité du promontoire de la *Frasca*, en face et à proximité de *Tharros*, dont on connaît avec certitude la position dans le promontoire opposé, dit de *S. Giovanni di Sinis*, ou plutôt de *S. Marco*.

Autres preuves.

Ces faits sont ensuite corroborés par la citation que ce même M. Martini fait de nouvelles pièces, dans une desquelles se trouve un fragment de l'ancienne histoire de George de Lacon, dont il a déjà été question. On y lit que *Sardus-Pater* avait un temple et une statue en un lieu dit aujourd'hui *Frasca: et decoratur de magna statua et templo ei dicato, in loco ubi hodie dicitur Fraxum*. Il ajoute qu'à une certaine époque de l'année, les Sardes célébraient une fête avec un grand concours de peuple et d'étrangers; qu'il y avait une foire où l'on achetait des animaux, des

(1) *Dizionario geografico-storico*, vol. XVIII *bis*, cahier 102, 1852, p. 464.

(2) *Nuove pergamene d'Arborea illustrate da Pietro Martini*, vol. I; Cagliari, 1849, p. 17. — *Studii storici sulla Sardegna*, par le même; *Mémoires de l'Académie R. des Sciences de Turin*, tom. XV, seconde série, 1855, p. 319.

peaux, de la laine, du fromage, et surtout de la *pourpre*, c'est-à-dire le coquillage d'où on la tirait, qui abondait dans les rochers de la côte de l'île: *purpuram, quae magna quantitate abundabat in insulae scholiis* (1).

Autres documents.

M. Martini rapporte encore deux autres passages de cet *Antoine de Tharros*, auteur de l'histoire des anciennes villes de l'île, dont j'ai déjà cité quelques fragments à propos de la ville de *Nora*, p. 235 ci-dessus. Après avoir fait mention de la destruction de *Torres*, dont il sera parlé en son lieu, opérée par les Sarrasins, et de la fuite de ces derniers, celui-ci ajoute:

. . . . *quando furunt respintos sos Saracenos usque ad mare, et solu restat pro memoria de ipsu magnu patre Sardu ipsa statua sua, ki ipsa pietate de ipsos pastores de Fraxa, de tempus de ipsos Bandalos, hant portatu de ipsu templu suu ad ipsa citate de Turres: ki lu venerabant etiam ipsos antiquos Turrenses pro amore de Hercule filiu suu: ki pro ipsos Bandalos ipsos pastores non poterunt benire in ipsa citate de Tarrhos patria mea karissima* (2).

. . . . quand les Sarrasins furent repoussés jusqu'à la mer, et il ne reste plus pour souvenir de ce grand père Sardus que sa statue, que par la piété des pasteurs de la Frasca, ceux-ci ont, du temps des Vandales, apportée de ce temple dans la ville de Torres, car elle était aussi vénérée par les anciens habitants de Torres par amour de son fils Hercule, et (parce que) à cause des Vandales, ces pasteurs ne purent venir dans la ville de *Tharros* ma chère patrie.

Tour près de *Tharros*.

Plus loin le même auteur, à propos de sa ville natale,

(1) Martini, *Testo di due Codici cartacei d'Arborea*; Cagliari, 1856, p. 30.

(2) Ibid. p. 22.

raconte les dommages causés à cette époque par les Vandales (*Bandalos*); il parle de nouveau du palais de la *Frasca*, d'où l'on correspondait avec une tour placée sur le cap opposé, c'est-à-dire au promontoire de *S. Marco;* il en sera fait mention ci-après, en parlant des ruines de *Tharros*. Les soins que met l'auteur à distinguer les dévastations opérées par les Vandales de celles des Sarrasins, nous fait connaître que le temple de *Sardus-Pater* fut ravagé et détruit par les premiers, et qu'à cette époque les bergers de la *Frasca*, qui enlevèrent la statue de leur héros, ne purent se rendre dans la ville voisine de *Tarrhos*, qui était probablement déjà cernée ou occupée par les Vandales; mais nous verrons ci-après, en parlant de cette ville, qu'elle devait s'être remise et se trouver encore debout lorsque les Sarrasins la détruisirent plus tard, en emmenant en captivité l'auteur même de cette narration.

Il résulte également de ces pièces, que lors des invasions des Vandales et de leur occupation, qui eurent lieu en Sardaigne à peu près entre l'an 427 et l'an 552, une partie des habitants de l'île, sans compter les *Barbaricini* convertis sous le pontificat de saint Grégoire, étaient encore plongés dans l'idolâtrie.

Quant à la statue de *Sardus-Pater*, qui fut apportée par les bergers de la *Frasca* à *Torres*, où elle existait encore après la retraite des Sarrasins, on peut penser avec quelque fondement que l'image que j'ai trouvée dans un feuillet du manuscrit *Gilj*, et que j'ai rapportée dans la pl. III, fig. 13 de mon mémoire sur ce manuscrit (1), devait représenter cette statue. Il est également fort probable que ce dessin, fait, à ce qu'il paraît, d'après une statue trouvée dans les ruines d'*Olbia*, représentât également la fameuse statue en bronze du même personnage, que Pausanias a

---

(1) *Sopra alcune antichità sarde*, ecc. *Mémoires de l'Académie R. des Sciences de Turin*, seconde série, tom. XIV, p. 101, pl. III, fig. 13.

vue lui-même dans le temple d'Apollon à Delphes, où elle avait été envoyée par les habitants de l'île; c'est à propos de cette statue que ce voyageur grec a consacré un chapitre à l'histoire de la Sardaigne (1).

Son image probable.

Quoi qu'il en soit, je vais reproduire ici, un peu réduite, la figure qui se trouve dans le manuscrit en question, et que j'ai cru pouvoir rapporter à ce grand héros et législateur de la Sardaigne.

Fig. 15.



Légende.

L'inscription qui est au bas de cette statue présente un

(1) *Les barbares qui sont au couchant, et qui habitent l'île de Sardaigne, ont aussi voulu honorer le Dieu par un hommage public, en lui consacrant une statue en bronze, qui représente leur fondateur* (Sardus). Pausanias, *in Phocide*, livre X, chap. XVII. Traduction française de *Gedoyn;* Paris, an II de la Républ., tom. IV, p. 205.

de lettres phéniciennes et hébraïques; ce
qu'elle a pu être restaurée par quelque
savant et moins habile certainement
... Canahïm, ses corréligionnaires, qui
... à déchiffrer les inscriptions phéniciennes
Celui qui a voulu restaurer la légende du
... représenté ci-contre, aura suppléé de son mieux
premières lettres de cette inscription, probablement
effacées sur l'original, ou enlevées, en les remplaçant par
deux lettres hébraïques, savoir, une *lamed* et une *beth*.
Quant aux quatre suivantes, réellement phéniciennes et qui semblent vouloir indiquer le nom de ***Sardon***, elles sont absolument pareilles à celles que l'on trouve dans la fameuse pierre de *Nora*, citée page 225 ci-dessus. Toutes les lectures un peu admissibles qui furent proposées de cette dernière inscription, s'accordent à lire de même les quatre lettres du milieu de la troisième ligne qui, avec les deux précédentes, formeraient le mot 𐤄𐤁𐤔𐤓𐤃𐤍 *Hab-Sardon*

---

(1) On lit dans le Rhythme sarde:

27. *Nam multa excripta fuerunt — similia vetera*
28. *Per Abrajmum de Kalleri — hebreum peritissimum.*

Dans Antoine de Tharros on lit ce qui suit:

.... *cum adjutorio de ipsu ebreu Canahim, pro ipsa letione dessas iscripciones dessos Fenikos et alias memorias ipsoro, comodo fecit ipsu rege Ialetu bisavu bestru* (*) *cum Abrahim bisavu de su supradictu, comodo ipsa scriptura fenika habet de ebrèa* (**).

.... avec l'aide du juif Canahim, pour la lecture des inscriptions phéniciennes et autres souvenirs des mêmes (peuples), comme le fit le roi Gialetus votre bisaïeul, avec l'aide d'Abraham bisaïeul du susdit; car cette écriture phénicienne tient (beaucoup) de l'hébraïque.

(*) L'auteur adresse sa relation au roi, arrière-petit-fils de *Gialetus*.
(**) Martini, *Testo di due Codici cartacei d'Arborea*, loc. cit., p. 13.

vue lui-même dans le temple d'Apollon à Delphes, où elle avait été envoyée par les habitants de l'île; c'est à propos de cette statue que ce voyageur grec a consacré un chapitre à l'histoire de la Sardaigne (1).

Son image probable.

Quoi qu'il en soit, je vais reproduire ici, un peu réduite, la figure qui se trouve dans le manuscrit en question, et que j'ai cru pouvoir rapporter à ce grand héros et législateur de la Sardaigne.

Fig. 15.



Légende.

L'inscription qui est au bas de cette statue présente un

(1) *Les barbares qui sont au couchant, et qui habitent l'île de Sardaigne, ont aussi voulu honorer le Dieu par un hommage public, en lui consacrant une statue en bronze, qui représente leur fondateur* (Sardus). Pausanias, *in Phocide*, livre X, chap. XVII. Traduction française de *Gedoyn;* Paris, an II de la Répub., tom. IV, p. 205.

(le *Père Sardus* ou *Père des Sardes*). Dans la légende dont il est maintenant question, les deux premières lettres qui manquaient, auront probablement été remplacées par un juif, qui peut y avoir introduit deux caractères de son propre alphabet, c'est-à-dire une *lamed* et une *beth*. Quant à cette dernière, il n'aurait fait que changer la *beth* phénicienne en une *beth* hébraïque. Le plus grand changement roule sur la première lettre qui, en phénicien, devait fort probablement être une *aleph*, tandis qu'ici ce serait une *lamed*. Tout cela dénote, à mon avis, que la légende qui se trouvait au bas de cette statue était pareille aux premières lettres de la troisième ligne de l'inscription de *Nora*, où il est parlé de *Sardus Pater*, et qu'elle a été mal rétablie par un juif maladroit.

Chanoine Spano.

Je ne m'étendrai pas davantage sur cet argument que j'ai déjà traité ailleurs (1) et sur lequel s'est également étendu M. le chanoine Spano, qui a adopté ma version et qui a reproduit cette figure en tête du titre et de la couverture de son *Bulletin Archéologique Sarde*, en écrivant au bas le nom de SARDIPATER.

Monnaie de *Sardus-Pater*.

Il est impossible de révoquer en doute qu'un grand personnage de ce nom ait été vénéré dans l'île de Sardaigne du temps même des Romains; il suffit pour s'en convaincre de penser aux nombreuses médailles que l'on rencontre de nos jours mêmes dans l'île, ayant d'un côté l'effigie du préteur ATIVS BALBVS, grand-père maternel d'Auguste (2),

(1) *Sopra alcune antichità sarde*, ecc. *Mémoires de l'Académie R. des Sciences de Turin*, vol. XIV, deuxième série, 1853, p. 157.

(2) *Atius Balbus* fut préteur en Sardaigne. Il avait épousé Julie, sœur de César; leur fille Atia donna plus tard le jour à Octavien Auguste; ce qui a fait croire à quelques personnes que la monnaie en question aurait été battue pendant le règne d'Auguste, par courtisannerie, à la mémoire de son grand-père. Je pencherais plutôt à croire qu'elle fut frappée avant cette époque, car si elle eût été faite du temps d'Auguste, on y aurait représenté, comme

et de l'autre un personnage coiffé singulièrement avec la légende SARD. PATER. Quoique j'aie déjà inséré un dessin de cette médaille dans la planche XXXIV, fig. 1 de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, j'ai cru pouvoir reproduire ci-dessous quatre autres types différents de la même pièce, car je dois entrer sur ce sujet dans quelques nouveaux détails.

Fig. 16.



Coiffure singulière.

La monnaie dont il s'agit représente, comme on le voit, d'un côté, la face de *Sardus Pater*, coiffé d'une manière qui paraît étrange, avec une lance ou un javelot, ou peut-être un épi, derrière le cou. Cette coiffure a été figurée à plusieurs reprises par les numismates, qui ont reproduit cette pièce, mais toujours avec peu d'exactitude; c'est ce qui m'a décidé à donner ci-dessus trois figures de cette face, tirées de trois pièces diverses, pour bien faire apprécier les

---

on le fit depuis à toutes, la tête de cet empereur et non celle d'un simple préteur. Je la crois par conséquent contemporaine de César.

différences que l'on y remarque. On verra que ces objets singuliers, qui dans leur ensemble composent la coiffure du héros et grand législateur de l'île, varient en nombre; la plus grande partie des monnaies de cette nature en a six, mais on en trouve qui en ont sept, et d'autres seulement cinq. Après avoir consulté plusieurs types différents de cette monnaie, qui est assez commune dans l'île, j'ai cru devoir me ranger de préférence à l'opinion de mon docte collègue, le chanoine Spano, qui en la comparant avec une autre pièce également du pays, dont il sera question ci-après à propos de la colonie d'*Usellus*, croit reconnaître dans la coiffure de *Sardus Pater* un assemblage de plusieurs épis de blé, puisqu'on les trouve bien caractérisés dans la monnaie d'*Usellus*. Je crois même voir dans la forme que prennent, dans leur ensemble, ces lignes (que je regarde comme des épis de blé mal exécutés), celle d'un *modius;* on sait que le *modius* a été placé bien souvent comme symbole, sur la tête de plusieurs divinités, telles que *Cérès*, *Astarté*, *Serapis* et autres, pour indiquer qu'elles présidaient à l'agriculture et aux moissons, ou comme exprimant l'abondance des grains. Or, ce dernier attribut serait tout à fait convenable à un personnage qui était généralement regardé comme ayant mis en bonne voie une île qui fut longtemps regardée comme le grenier de Rome. Il est bon de remarquer encore que *Sardus Pater* est représenté ci-dessus, non pas en costume de guerrier, mais revêtu de la toge et tenant d'une main le *calamus*, dans l'attitude de dicter à son peuple les lois qui étaient le fruit de sa paternelle sollicitude pour lui.

Chan. Spano — On peut consulter sur cette monnaie ce qu'en dit le chanoine Spano cité plus haut, dans un article qu'il lui a consacré dans son *Bollettino Archeologico* (anno 1° gennaio 1855, pag. 9). On y apprend que ces pièces sont assez abondantes encore aujourd'hui dans l'île, surtout dans la Sardaigne méridionale, du côté du *Sulcis*, et qu'elles sont beaucoup plus rares vers le nord. Il ajoute dans une note

qu'il lui est arrivé d'en recevoir des paysans avec des pièces courantes de 5 centimes. Parmi les nombreuses variétés, que ces pièces offrent entre elles, il y en a de celles dont la tête du préteur *Atius Balbus* est tournée de gauche à droite, c'est-à-dire à rebours; et outre la différence qui existe entre le nombre des objets dont se compose l'attribut de *Sardus Pater*, indiqué ci-dessus, on voit encore d'autres différences dans l'emplacement des lettres et dans celui de la lance ou du javelot qui se trouve derrière le cou du même personnage; comme aussi il y a des variétés de modules. Tout cela prouve que ces monnaies furent battues avec des coins différents, et qu'elles furent toutes frappées dans l'île.

La principale région de la *Frasca* porte le nom de *Santadi*, et le fleuve qui coule non loin de là prenait anciennement celui de *Fleuve sacré;* son embouchure était nommée par Ptolémée *Sacri fluvii ostia.* J'en conclus que tout ce territoire devait être jadis sacré, et que probablement il était dédié à *Sardus Pater*, comme le temple qu'il avait sur le promontoire. Il serait intéressant que des fouilles bien conduites (1) fussent faites en ce lieu où le temple existait encore du temps des invasions des Vandales, c'est-à-dire entre les années 427-552.

L'embouchure du fleuve sacré me conduit naturellement à faire mention des ruines de l'ancienne *Neapolis*, qui sont encore bien visibles en un lieu où se trouve de nos jours l'église de Sainte-Marie de *Nabui*. Cet édifice avait probablement jadis une destination profane; il m'a semblé un ouvrage des Romains; il y a aussi autour de cette petite

---

(1) En 1850, pendant ma position officielle dans l'île, je fis avec un bateau à vapeur l'inspection et l'inventaire des 90 tours du littoral, qui à cette époque étaient encore armées et gardées par des soldats. Je débarquai alors au cap de la *Frasca* et je fis quelques recherches, mais elles n'eurent aucun résultat, n'ayant pu m'arrêter que quelques instants en cet endroit.

église des restes de constructions anciennes. On remarque non loin de là les débris d'un aqueduc qui devait conduire à la ville les eaux de la montagne voisine. Dans celles de l'étang, qui est près de ces ruines, on peut encore suivre les restes d'une chaussée romaine, dirigée du nord au sud. On a trouvé dernièrement dans ces mêmes lieux une très-belle statuette en bronze qui représente Hercule (1). Le sol de cette ancienne ville semble avoir beaucoup changé, à cause des continuelles alluvions que le fleuve sacré et un autre torrent qui est son affluent y ont apporté depuis des siècles. La mer de cet endroit où les vaisseaux arrivaient probablement jadis, n'est plus qu'une espèce de lagune, connue sous le nom d'étang de *Marceddi*.

Terralba. Maintenant, sans traverser ni cet étang (2), ni le fleuve sacré, dit *Rio di Pabillonis*, je ferai remarquer de loin à mon lecteur les trois villages voisins nommés *Arcidano*, *Terralba* et *Marrubiu*, qui n'offrent rien d'intéressant. *Terralba* (*Terre blanche*) fut cependant jadis le siége d'un évêque: l'ancienne cathédrale, que j'ai encore vue sur pied, fut démolie en 1821 et remplacée par une nouvelle église d'un dessin et d'une exécution assez médiocres; on n'eut pas même alors le soin de conserver la pierre de l'inscription de la vieille église, ainsi conçue: *Cum anni Domini MCXXXIV currerent Maji die X Eps. Marianus haec posuit limina.* Ce Marian est le premier évêque de *Terralba* dont il soit fait mention; le dernier fut un nommé Jean Orient. En 1503 l'évêché en question fut réuni à celui d'*Usellus* (Ales) (3).

Noraghes remarquables. Des ruines de *Neapolis* le voyageur, en se rendant à *Guspini*, passera au pied oriental de la pittoresque mon-

(1) Spano, *Bollet. Arch. Sard.* anno III, agosto 1857, pag. 127. — Anno IV, ottobre 1858, p. 154.

(2) Cet étang est renommé par les coquillages dont on fait dans le pays une grande consommation, surtout en carême.

(3) Voyez Martini, *Storia eccles.*, vol. III, p. 362.

tagne de l'*Arcuentu*, dont je lui ai déjà fait parcourir la base occidentale; il pourra visiter quelques *Noraghes* remarquables, entre autres celui dit *Sarecci* ou *Saurecci* qui se trouvera sur son chemin et qui est placé sur un monticule isolé; j'en ai donné une vue et une coupe dans l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage* (1). Les autres principaux *Noraghes* de cette région sont le *N. Bruncu de s'Orcu* (*butte du Géant*), le *N. Fumiu* et celui qui est tout proche du village de *Pabillonis;* on trouvera l'indication des trois premiers *Noraghes* sur ma grande carte en deux feuilles.

Le village de *Guspini* est un des plus considérables de la contrée; il acquiert tous les jours plus d'importance à cause du développement que prend l'exploitation des mines de son territoire, à partir de *Montevecchio* jusqu'auprès du *Capo Pecora;* il a été parlé (page 338 ci-dessus) du filon de plomb argentifère qu'on y exploite, c'est pourquoi il est inutile d'y revenir.

Quoique les habitations du pays soient posées sur un sol granitique, pareil à celui du village voisin d'*Arbus*, on trouve tout contre *Guspini* des roches de différente nature, soit tertiaires éocènes, soit basaltiques, qui peuvent intéresser le géologue. Ce qu'il y a de plus curieux à signaler parmi ces derniers c'est une petite butte conique qui domine le village et que l'on nomme le *M. Cepera;* sa base est calcaire, mais sa partie supérieure se compose d'une roche basaltique qui y prend une structure prismatique verticale; ces prismes se distinguent de ceux dont sont formés les dikes qui traversent de part en part le mont voisin *Arcuentu*, dont les prismes sont horizontaux. Voici une esquisse de cette colline sur laquelle je me suis étendu davantage dans la troisième partie de ce *Voyage* (2).

(1) Voyez livre I, chap. III, p. 57, et la figure I, pl. IV, de l'atlas joint à ce volume.

(2) Vol. I, chap. XV, p. 591, fig. 107.

Fig. 17.



b prismes basaltiques; *cc* roche calcaire.

Mont *Linas*.

De *Guspini* on peut se rendre en moins d'une heure de chemin à *Gonnos-Fanadiga*, village considérable, bâti comme *Guspini* sur le sol granitique; il se trouve au pied du *M. Linas*, dont il a déjà été fait mention ci-dessus p. 232. C'est de *Gonnos-Fanadiga* que l'ascension sur cette montagne est plus facile à entreprendre; en sortant du village on foule encore pendant quelque temps le granite, qui près de l'église de *Santa Sede* se décompose en une espèce de sablon, mais bientôt on trouve le schiste silurien qui le recouvre et qui en certains points devient très-carburé et maclifère au contact d'une grande masse de fer oxidulé: le schiste passe ensuite vers le haut de la montagne à une espèce de *Leptynolite*. Pour arriver sur la plus haute cime on parcourt pendant quelque temps un chemin ombragé par de très-beaux et nombreux chênes-verts, qui cessent ensuite de paraître avant que l'on arrive au point culminant du mont.

Son point culminant.

Ce point culminant du *M. Linas* prend le nom de *Perda de sa mensa* (*Pierre de la table*); c'est là que je plaçai un signal trigonométrique de premier ordre, à une altitude de 1240 mètres. La vue dont on jouit de ce point en temps propice, est très-étendue; l'on a à ses pieds, d'un côté toute la plaine du *Campidano*, et de l'autre toute la partie occidentale de l'île qui a été décrite ci-dessus, y compris les îles de *S. Pietro*, *S. Antioco*, *la Vacca* et le *Toro*. Je me

rappelle que parmi les sept ou huit ascensions que j'ai faites sur cette sommité, je pus, par une journée très-claire, distinguer en même temps un bâtiment dans le *Porto Conte* d'Alghero, à une distance de plus de 70 milles marins vers le NO, et un autre navire qui passait entre le cap de *Carbonara* et l'îlot *dei Cavoli*, éloignés de 45 milles vers le SE; ce qui fait une étendue de 110 milles marins; et certainement cela n'aurait pu avoir lieu, à cause de la convexité de la terre, si je n'eusse pas vu ces points extrêmes d'une hauteur aussi considérable. De la cime du *M. Linas* on peut se rendre, soit à *Flumini Maggiore* à l'ouest, soit dans la vallée d'*Oridda* vers le sud, ou bien retourner à *Gonnos-Fanadiga*.

De ce dernier village on arrive en une heure de chemin à l'établissement rural dit *Victor Emmanuel*, situé dans la plaine du *Campidano;* mais je me réserve de parler de cette localité dans le chapitre suivant, à propos de l'étang de *Sanluri;* c'est pourquoi de *Gonnos-Fanadiga* je vais passer immédiatement à *Villacidro* par la nouvelle route provinciale.

Avant d'arriver au village en question, on peut, selon la saison, voir en passant au pied du *M. Margiani* (*du renard*), une cascade dite *sa-spendula;* elle est regardée comme une merveille par les habitants du pays et même par ceux de Cagliari, où malheureusement on n'a pu jusqu'ici voir couler un peu d'eau à la surface du sol qu'en temps d'orage; mais cette cascade cesse d'exister pendant une partie de l'année, faute d'aliment; elle n'a rien de commun avec celles qui abondent dans nos alpes.

Villacidro est un des plus grands villages de l'île; on le voit de très-loin, même de Cagliari, parce qu'il se trouve au point le plus élevé du bord occidental du *Campidano*; on y compte quelques maisons bien bâties, entre autre le palais de l'évêque d'*Ales*, qui va toutes les années y passer les mois, pendant lesquels le lieu de sa résidence épiscopale est frappé de la *malaria* dite *intemperie*. *Villacidro* appartenait jadis à l'évêché de Cagliari, mais il passa à celui d'Ales

par le moyen d'un échange avec le village de *Villamar*, afin de procurer à l'évêque d'*Ales* un lieu salubre où il pût passer la saison critique. Ce pays est riche en fruits; ses cerises sont les premières qui arrivent sur le marché de Cagliari; on y trouve beaucoup de distilleries.

Ancienne fonderie.

Tout près de *Villacidro* vers le sud, à peine on traverse le *rio Leni*, on voit les restes de l'ancienne fonderie, où l'on apportait, il y a encore une cinquantaine d'années, les minerais de *Monte Poni* d'Iglesias, et de *Montevecchio* de Guspini; mais elle a été abandonnée; cependant, au moment où je trace ces lignes, le Gouvernement vient de permettre à une compagnie de profiter de cet établissement en ruine, pour traiter avec une nouvelle méthode les nombreuses scories qui se trouvent en ce lieu et qui proviennent des anciennes fontes: ces personnes pensent en tirer encore un assez bon parti.

Villasor. Decimomanno.

La route provinciale qui, au moment où j'écris, doit être entièrement ouverte entre *Villacidro* et *Decimomanno*, passe d'abord par le gros village de *Villasor* et de là elle va rejoindre à *Decimomanno* la grande route qui unit Iglesias à Cagliari. Ce village est ainsi nommé, soit pour le distinguer par la parole *Manno* (*Magnus*) d'un village voisin dit *Decimoputzu*, soit à cause d'une pierre milliaire qui devait se trouver en ce lieu, indiquant le dixième mille romain, à partir de *Karales*, pour aller vers *Sulcis*. J'ai reconnu dans la vallée du *Sixerro*, qui commence en ce lieu, des traces de cette ancienne route romaine, ainsi que d'autres pierres milliaires; mais elles étaient trop mutilées pour qu'on pût lire leurs inscriptions; la seule de celles-ci que j'ai rencontrée encore un peu lisible, est celle qui se trouvait, il y a quelques années, près de l'église de *Flumentepida*, et sur laquelle j'ai lu le nom de l'empereur Vespasien (1).

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 304.

A *Decimomanno* on fabrique de la terraille en assez grande quantité; elle est transportée à dos de cheval dans tous les pays du *Campidano* méridional: ce village fournit également Cagliari d'une grande partie d'objets d'art céramique, qui figurent pendant trois jours sur la place *del Carmine* à l'époque de la fête de l'église de ce nom (1). On fait aussi un pareil étalage dans le village même de *Decimomanno*, le jour de la fête de Sainte Grecque, patronne de la paroisse, que l'on y célèbre toutes les années au commencement de mai et qui attire beaucoup de monde.

Nous voilà sortis de la route provinciale et entrés à *Decimomanno* sur la route nationale (jadis royale), qui doit nous reconduire à Cagliari, où je suppose que mon voyageur aura hâte d'arriver; aussi je n'abuserai pas de sa patience pour lui parler des inscriptions grecques, du moyen-âge, qu'il pourra voir dans le village d'*Assemini* placé sur son chemin; j'irai droit à celui d'*Elmas* ou *del Maso*, qu'il traversera après, et qui se trouve sur le bord du grand étang de Cagliari à sept kilomètres de distance de cette ville. D'après Antoine de Tharros, dont il a été plusieurs fois question, ce serait en ce lieu qu'une ancienne princesse Sarde, nommée *Sardara*, antérieure au temps des Carthaginois, et son époux *Lesita*, descendant d'*Iolaus*, auraient établi une maison de plaisance: *eciam fundarunt ipsu MANSU pro delicias ipsorum, ad probe de Kalari.*

Je me réserve de parler dans le chapitre suivant, à propos du village de *Sardara*, des établissements ruraux que la princesse de ce nom fonda dans le *Campidano* méridional, mais je ne puis m'empêcher de reproduire ci-dessous un curieux passage de ce même auteur sur les inscriptions que l'on voyait jadis dans le palais du *Maso*.

.... *et cum beniret unu annu de sicitate et de*	..... et comme il survint une année de sécheresse et

(1) Voyez chap. I, p. 118, ci-dessus.

famen, pro privacione de fructos de ipsa terra, hat illis ministratu ipsu triticu et bestias pro reparacione ipsorum, et pro arare: pro ki Sardos illis fecirunt, pro ipsa memoria ipsorum, altares et iscripciones, ki sunt in ipsos diversos lokos et melius in ipsu palatiu de ipsu Masu, ki furit strumatu de ipsos barbaros: ki sunt de literas mediu fenikas et legitsi in lingua greca pro ipsa mextione de gentes, ki benirunt una post altera et confusione de linguas et literas. Et eciam alteras de ipsa forma abbo bisu, ki multu furit ipsu adiutoriu de ipsu ebreu Canahim pro acustu, ki simile fecit ipsu supradictu Abrahim de supra ipsas iscripciones et alteros monumentos de Egiptios et Fenikos, ki recollesit ipsu bonu rege Ialetu cum ipsos fratres suos, ki, ohi dolore! multos depost barbaros disperserunt, et hoe imbenimus paukos per bias diversas: ki totu erat in ipsu palatiu de rege Ialetu, comodo id si legit in ipsu libru suu, ki furit salvatu pro ipsos monakos de Sanctu Floro in ipsas speluncas de Kalari cum quantu poterunt de bonos libros, et omne al-

de famine, par suite de la privation des fruits de la terre, ils fournirent du froment et des animaux (à ces gens) pour se nourrir et pour ensemencer. C'est pourquoi les Sardes érigèrent en leur mémoire des autels et des inscriptions, que l'on trouvait en divers lieux et surtout dans leur palais du Maso qui fut détruit par les barbares : ces inscriptions étaient moitié en lettres phéniciennes, et vous les avez lues en langue grecque, à cause du mélange de peuples qui vinrent les uns après les autres, et à cause de la confusion des langues et des écritures. Et même j'en ai vu d'autres semblables, qui furent très-utiles au juif Canahim, comme avait fait Abrahim nommé ci-dessus, par rapport aux inscriptions et autres monuments des Égyptiens et des Phéniciens, qui furent recueillis par le bon roi Gialetus et ses frères ; mais quoi ! ô douleur ! ces monuments furent longtemps après dispersés par les barbares, et aujourd'hui nous en eûmes quelques-uns par

teru bonu, cum alteros bonos homines et pios monakos de Sanctu Luxoriu, depost morte de ipsu rege Ialetu (1)....

différentes voies de ceux qui étaient dans le palais du roi Gialetus, comme on le lit dans une histoire qui fut sauvée par les religieux de Saint-Flour, qui les apportèrent dans les cavernes de Cagliari avec tout ce qu'ils purent sauver de bons livres, et toute autre chose de bon, et par le moyen d'autres bons hommes et pieux moines de St-Luxor, après la mort du roi Gialetus ....

Ce passage est fort curieux, car, en premier lieu, il concorde avec le rhythme sarde, qui fait mention des antiquités recueillies dans l'île par les soins du roi *Gialetus* et de ses trois frères, ainsi que des inscriptions phéniciennes lues par le juif Abraham. Rhythme sarde.

19 *Per fratres nunc quatuor — clare pandent publice,*
20 *Etsi tandem nondum fuerunt — in cartis reposita*
21 *Vestra quaedam magna facta — a vestris nepotibus.*
22 *Dictu illustris Ihaleti, — sunt publice tradita*
23 *Multa saxa literata — sive plumbi lamina;*
24 *Multa quoque pretiosa — duplicata in silice;*
25 *Quoque alia perplùra — collecta undique;*
26 *Aut antiquae traditiones — quae sunt ore hominum.*
27 *Nunc multa exscripta fuerunt — similia vetera*
28 *Per Abrajmum de Kalleri — hebraeum peritissimum,*
29 *Et per fratres supradictos, — in his quoque conscios*
30 *In aegyptiis atque graecis — rebus et literis* (2).

---

(1) Martini, *Testo di due Codici cartacei d'Arborea*, p. 26.

(2) Martini, tom. XV, seconde série, *Mém. de l'Ac. des S. de Turin*, p. 117.

Rapport entre ces deux passages.

Il est bon de noter, à propos de ces deux passages, que l'histoire d'Antoine de Tharros fut écrite sous le règne du petit-fils du roi Gialetus, et que c'est seulement à cette époque que vivait le juif Canahim, petit-fils d'Abraham, cité dans le rhythme. Le silence gardé dans ce rhythme sur ce *Canahim* est à mon avis une des preuves de l'antiquité de ces vers, car si ce rhythme eût été composé plus tard, on y aurait aussi mentionné ce *Canahim* comme on a parlé de son aïeul.

Destruction du palais du *Maso.*

Il est donc raisonnable d'ajouter foi au récit que nous fait Antoine de Tharros, soit sur l'existence du palais du *Maso* et des inscriptions anciennes qu'il renfermait, soit sur sa destruction opérée par les Sarrasins. Il paraît que plusieurs de ces inscriptions étaient *bilingues*, ou qu'elles furent plus tard traduites en grec: *ki sunt de literas mediu fenikas et legitsi in lingua greca pro ipsa mextione de gentes, ki benirunt una post altera, et confusione de linguas et literas*. Il paraît également que leur destruction datait de peu d'années, probablement de l'époque à laquelle cet auteur fut fait captif et conduit en Palestine, comme on peut en juger par le mot *legitsi* (legisti), qui s'adresse au petit-fils de *Gialetus*, alors roi de l'île.

Monastère de *Saint-Flour.*

Le passage où il est fait mention des religieux de *Saint-Flour*, qui sauvèrent l'histoire du roi Gialetus, est encore un argument en faveur de la véracité de cet écrivain; car réellement, non loin du *Maso*, il existait un monastère sous l'invocation de ce saint personnage; il en est fait mention dans une chronique relative à l'archevêque de Cagliari *Valens*. Celui-ci gouvernait cette église en 685, sous l'empire de Justinien II, précisément à l'époque de la grande révolution qui amena Gialetus sur le trône de Sardaigne (1).

---

(1) « *Et bonas operas demonstravit selum* (*zèle*) *qui fuit valde maxe-* « *mum quum Milites de Preside qui sospecabat quod Monahos de Sancto* « *Floro coniorassent de ipso missi fuerunt de nocte contra Monahos qui*

A peu de distance du village d'*Elmas* on rencontre le pont du *Fangario*, auprès duquel, entre la route et le bord de l'étang, on peut, non sans peine, chercher dans les champs et dans les vignes, les traces des anciennes *Villae* de *Santa Gilla* et de *Santa Cecilia*, où habitaient les autorités de Cagliari avant que les Pisans élevassent le château *Castro* (1). Mais nous voilà arrivés à l'entrée du faubourg de *S. Avvendrace* dont il a été plus d'une fois question; c'est par conséquent à ce point que je m'arrête. *Santa Gilla et Santa Cecilia.*

« *clausi sunt et fogerunt aliqui et aliqui romoet* (*remanent*) *cum multo* « *tremore sicudi est de agnos innocentes querendo salvamentum atque* « *adjotorium quod ipse Episcopus de homines de proxemo Manso audivit et solus venit ad monasteryum* ...... » Martini, *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia eccl.;* Cagliari, 1858, p. 101.

(1) Voyez ce qui a été dit sur *Santa Gilla* pages 18, 19.

CHAPITRE IV.

Excursion dans la province de Lanusei, le *Gennargentu* et *Monte Arci*.

Mode de voyager.

Je suppose que le voyageur, pour lequel je trace l'itinéraire contenu dans ce chapitre, entendra profiter de la voiture, avec laquelle il pourra parcourir les routes nouvelles, livrées en ce moment à la circulation, lorsque les points par lesquels il devra passer ne lui offriront rien de remarquable; quelquefois seulement je lui ferai quitter la voiture, pour faire quelques courses, en adoptant l'ancienne méthode de voyager dans l'île, à laquelle il devra se conformer.

Mont *Olladiri* de *Monastir*.

Il devra d'abord refaire la partie de la route centrale qui doit le conduire à *Monastir*, et avec laquelle j'ai mis fin à la course du deuxième chapitre. Il verra de nouveau, d'abord le *M. Olladiri* sur le sommet duquel sont les traces d'un ancien château, que je regarde comme les ruines de celui de *Baratuli* (1). Du côté opposé, c'est-à-dire à gauche de la grande route, il verra dans la plaine du *Campidano*, les villages de *San Sperate*, de *Serramanna*, de *Decimoputzu*, de *Villa Speciosa* et de *Decimomanno*, indiqués à la fin du chapitre précédent.

Route de l'*Ogliastra*.

Après avoir traversé *Monastir* et avoir dépassé le second pont, à moins d'un kilomètre de distance du village, notre voyageur devra quitter la route centrale, pour prendre à droite celle dite *route de l'Ogliastra* ou plus communément la route de *Mandas:* il verra bientôt, sur la droite, le grand village d'*Ussana*; puis il laissera du même côté, d'abord celui de *Donori*, et ensuite celui de *Barrali*, tandis que

---

(1) Voyez ci-dessus, chap. II, p 212 et suiv.

sur la gauche se présenteront à sa vue, au loin, ceux de *Pimentel* et de *Samassai*.

Bangius. Saint-Andrea.

Le terrain parcouru jusqu'au pont de *Bangius* est un peu accidenté, surtout vers l'est, où s'avance un contrefort du mont granitique de *Donori*, qui se prolonge jusqu'au-dessus de *Bangius;* on l'appelle *Monte Udda*. Derrière ce contrefort se trouve le village de *S. Andrea Frius*, aux environs duquel on a pratiqué quelques recherches de minerai de plomb; mais elles ne donnèrent aucun résultat satisfaisant. Le géologue pourra cependant visiter ce lieu avec fruit, à cause de la variété des différents terrains qu'on y rencontre, et entre autres, des dépôts tertiaires coquilliers (1).

Trexenta.

Au pont de *Bangius* la scène change, on ne voit plus qu'une espèce de plaine, ou plutôt un bassin légèrement ondulé dit la *Trexenta;* il est tout peuplé de villages: les uns, tels que ceux d'*Arixi*, de *S. Basilio* et de *Sisini*, sont placés au pied ou sur le versant des collines tertiaires qui bordent ce bassin vers l'est; du côté opposé on remarque spécialement ceux d'*Ortacesus*, de *Guasila*, de *Guamaggiore*, de *Selegas* et de *Seuni*, tandis que dans le centre de la plaine, la grande route traverse les gros villages de *Senorbi* et de *Suelli*.

Suelli.

Suelli était jadis un siége épiscopal, à dater de saint George, évêque de la *Barbargia*, auquel Torgotor I, juge de Cagliari, donna ce village afin d'avoir ce saint prélat près de lui. La seconde femme de ce juge, nommée *Sinispella* ou *Nispella*, lui donnait aussi la *Villa* voisine, dite *Simieri* (2); ces deux époux sont les mêmes que ceux dont il a été question dans le chapitre précédent, page 277, à propos de l'église de *S. Antioco*, où paraît avoir été enterré Torgotor I.

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. VIII, p. 279.

(2) Martini, *Storia ecclesiastica*, loc. cit., vol. I, p. 236, not. 1. *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia eccles.*: Cagliari, 1858, p. 71-72.

Saint George. Sous le pontificat du pape Martin V, en 1425, cet évêché fut réuni à l'église archiépiscopale de Cagliari, à laquelle sont maintenant annexés tous les villages de la *Trexenta;* ce qui n'empêche pas que l'ancien titre d'évêque de *Barbargia* ne soit passé en 1824 au nouvel évêché de *Tortoli*, dont il sera question ci-après. Le nom de saint George de *Suelli* est resté très-populaire dans toute l'île, surtout dans la partie montueuse, dite encore aujourd'hui la *Barbargia*. L'église paroissiale de *Suelli*, dédiée à saint Pierre, est très-ancienne; on prétend faire remonter sa construction au temps où vivait le saint George en question, c'est-à-dire avant l'an 1113, époque à laquelle il mourut (1). Près de l'église se trouve le sanctuaire dédié à ce saint personnage; il est très-fréquenté par les dévots du pays.

Aridité de ce bassin. Le bassin de la *Trexenta*, malgré sa grande renommée de fertilité en céréales, frappe le voyageur par sa complète nudité, qui est principalement produite par le défaut d'eau: même l'eau potable y manque; celle que l'on boit est saumâtre et très-rare; les personnes aisées des villages l'envoient chercher fort loin.

Puits artésiens. J'ai cependant des données géologiques et stratigraphiques suffisantes pour croire que des essais de forage artésien en ces lieux seraient couronnés d'un heureux succès. Tout ce bassin, formé de dépôts tertiaires assez récents et stratifiés régulièrement, s'appuie sur les monts de formation plus ancienne, qui s'élèvent vers l'est; de ces points doivent infailliblement venir des nappes d'eaux souterraines, pour couler dans les parties inférieures du bassin en question, et très-probablement quelques coups de sonde heureux et bien dirigés feraient jaillir ces eaux à la surface de la plaine: c'est un des essais de sondage que je recommande spécialement en Sardaigne.

Plateau de *Mandas*. Après avoir dépassé le village de *Seuni* on trouve une

(1) Ibid. p. 72.

montée qui conduit sur un plateau composé également de terrains tertiaires; on voit à droite, un peu au loin, les beaux villages de *Seurgus* et de *Donigalla*, placés convenablement sur le point de jonction du bassin tertiaire et des monts de transition, tandis que vers l'ouest on voit surgir les cimes marneuses de *Punta acuzza* (*pointe aigue*) et le *M. Corona*, au bas duquel se cache le bourbeux village de *Gesico;* puis l'on arrive, toujours en plaine, à celui de *Mandas*.

Mandas n'est remarquable que par son extension et sa nombreuse population; son église n'offre pas un grand intérêt, mais elle est digne d'être mentionnée, pour les décors en marbre indigène, dont elle a été ornée aux frais et par les soins d'un de ses anciens recteurs, feu le docteur Frédéric *Gessa*. Ce digne ecclésiastique fit entreprendre, à lui seul, l'exploitation et le travail d'un marbre gris, dit *Bardiglio*, qui se trouve dans le terrain de transition, à quelques minutes de distance du village; mais cette industrie tomba à la mort de ce recteur, et elle ne se releva plus, malgré les soins de son frère, le docteur François Gessa, également défunt, qui fut pendant plusieurs années Intendant de la province d'*Isili*, à laquelle appartient le village. Le souvenir de ces deux frères restera longtemps gravé dans la mémoire des personnes qui, ainsi que moi, ont toujours trouvé chez eux une hospitalité cordiale et en même temps la moins gênante, conditions difficilement réunies.

De *Mandas* la route nationale, achevée depuis plus de 20 années, n'arrivait à cette époque que tout près du village de *Serri*, mais elle a été reprise depuis, et c'est précisément en ce point qu'elle se partage en deux embranchements; celui par lequel commence la route de l'*Ogliastra*, que je me propose de faire parcourir maintenant à mon lecteur, et l'autre, qui est le prolongement de la route de *Mandas*, arrêtée pendant longtemps près de *Serri* et qui passe par *Isili*, *Nurallao* et *Laconi*, où elle s'arrête maintenant pour être un jour prolongée jusqu'à *Nuoro*.

Route d'*Ogliastra*. *Nurri*.

La route d'*Ogliastra* commence au lieu indiqué ci-dessus, ou plutôt tout près de l'église rurale de *Santa Lucia;* puis, en rasant de remarquables monticules dits *M. Cucussi* et *M. Gussini*, elle va passer au pied du gros village de *Nurri;* c'est là où je vais faire une première halte. Le village en question est placé au pied d'un mont formé en grande partie par une éruption de matières basaltiques, avec lesquelles nous allons renouveler connaissance et dont certaines parties de l'île sont toutes couvertes. Près de *Nurri* le basalte a surgi à travers le terrain tertiaire qu'il a boursoufflé et qu'il a ensuite enveloppé d'un manteau noir. Mais ces phénomènes plutoniques ne sont pas les seuls qui puissent attirer dans cette région l'attention du géologue, car ce dernier trouvera réunies en ce lieu plusieurs formations distinctes, à partir des terrains siluriens, jusqu'aux derniers dépôts tertiaires. C'est pourquoi je l'engage à consulter ce qui a été exposé sur ces différents terrains dans la troisième partie de ce *Voyage*, et à jeter un coup d'œil sur la coupe géologique de cette montagne (vol. I, chap. IV, p. 141, fig. 24).

Mont basaltique.

La cime du mont basaltique de *Nurri* se nomme *Punta Ortura* ou *Corturas;* elle compte 776 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, c'est-à-dire 166 mètres au-dessus du sol de la paroisse qui se trouve à une altitude de 610 mètres. Cette église est assez belle et bien bâtie, comme l'étaient en général toutes celles construites par les PP. jésuites, qui avaient en ce lieu une maison de récréation. Le mont dont il s'agit est presque coupé perpendiculairement du côté du village voisin dit d'*Orolli*, ce qui permet d'étudier dans tous ses détails l'intérieur de cette espèce de *cheminée* basaltique, que je ne pourrais pas nommer cependant un *cratère volcanique*. La lave qui en est sortie s'est répandue fort loin; mais elle a été ensuite fracturée en plusieurs points, de manière qu'il ne reste plus maintenant de cette grande nappe que des plateaux isolés horizontaux, détachés les uns des autres. Parmi

les lambeaux de cette coulée basaltique se trouve de l'autre côté du *Flumendosa*, non loin du village de *Goni*, celui dont il a été question dans le chapitre précédent, p. 205. C'est un des motifs qui m'ont porté à croire qu'après l'époque des éruptions des laves basaltiques de la Sardaigne, il doit y avoir eu un effroyable bouleversement du sol, qui a produit des crevassements considérables, dont une des conséquences fut un grand changement dans le cours des torrents et des fleuves (1).

Cette opinion m'empêche de me ranger à celle des personnes qui voudraient faire dériver le nom de *Nurri* du feu sorti du mont qui domine le village en question (2). D'abord il n'est pas dit que les laves basaltiques, d'origine certainement ignée, aient été accompagnées de flammes; en second lieu, j'ai tout lieu de croire que l'émission de ces matières a eu lieu bien avant l'apparition de l'homme sur la terre. Quant à la dérivation du nom de *Nurri* de la parole *Nur* (*feu*), je l'admets parfaitement, comme j'admets la même origine pour les noms des pays de l'île dits *Nureci*, *Nuragus*, *Nurallao*, *Nuraminis*, *Nurachi*, la *Nurra*, la ville de *Nora* et probablement les fameux monuments dits *Noraghes* ou *Norachi* (3). Mais je ne pense pas que ces dénominations puissent provenir du feu sortant naturellement du sein de la terre; car nous n'avons aucune donnée pour croire que les volcans éteints de la Sardaigne soient contemporains de la présence de l'homme en cette île. Je ferais plutôt dériver ces noms du culte du feu, fort probablement pratiqué par les anciens habitants de cette contrée, qui paraissent s'être principalement servis, pour

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XVI, p. 611, et vol. II, chap. XVII, p. 55.

(2) Spano, *Bollettino archeologico sardo*, *anno IV*, gennaio, 1858, p. 82.

(3) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livr. I, chap. IV, p. 139.

cette cérémonie, de la partie supérieure des *Noraghes*, tous terminés en terrasses plates (1). Les bouches vraiment volcaniques de la Sardaigne, que j'ai décrites sous le nom de cratères éteints (2), appartiennent à une époque géologique certainement postérieure à l'apparition du basalte de *Nurri*, et cependant elles ont précédé la construction des plus anciens monuments de l'île, comme je crois l'avoir démontré en son lieu (3).

Noraghes.

Ceci me conduit naturellement à parler des *Noraghes*, qui se trouvent dans les environs de *Nurri*; je ne les décrirai pas certainement ici; je me bornerai à signaler les principaux d'entre eux: ce sont ceux nommés, *NN. de Bruncu-è-muru*, *Corroli*, *Fontana Spina* et surtout le *N. Scangiali*, remarquable par sa position (4). On peut encore comprendre dans ce nombre les *Noraghes* qui entourent le *M. Gussini* où j'en ai compté plus de 15; ils sont presque tous placés aux angles saillants de ce plateau basaltique, comme ceux de la *Giara*, de *Gesturi*, localité voisine, dont il sera fait mention en son lieu.

Meules à aiguiser et à moudre le blé.

A *Nurri* on exploite, comme meules à aiguiser, les grès du terrain secondaire jurassique, qui se trouvent au bas du village vers le fleuve; on travaille aussi la lave basaltique poreuse de cette région dont on tire des meules à moudre le blé, soit en petites meules à âne, soit en meules hydrauliques; celles-ci du reste sont assez rares dans l'île.

Monts *Cucussi* et *Gussini.*

Les monts *Cucussi* et *Gussini*, nommés ci-dessus, se trouvent de l'autre côté de la nouvelle route, qui rase leur pied oriental; ils sont formés en grande partie de roche basaltique, et ils méritent une mention spéciale. Le *M. Gus-*

---

(1) Voyez la seconde partie de ce *Voyage*, liv. I, chap. III, p. 38-39.

(2) Voyez la troisième partie, vol. I, chap. XVI, p. 671 et suivantes.

(3) Ibid., vol. II, chap. XVII, p. 60-61.

(4) On le voit noté dans ma grande carte en deux feuilles.

sini est surtout remarquable à cause d'un singulier enfoncement qu'il présente à son extrémité septentrionale; c'est de là que paraît être sortie la matière ignée, dont est couvert en ce lieu tout le terrain tertiaire. Dans cette cavité on voit un piton basaltique fort curieux, probablement plus récent encore que le basalte du plateau. On trouve ces détails indiqués dans ma grande carte en deux feuilles; on peut aussi consulter la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. XV, p. 611-612).

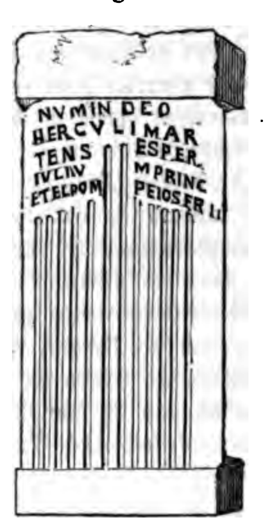
Non loin de ces deux collines, sur le chemin direct de *Nurri* à *Isili*, on peut s'arrêter pour visiter des ruines romaines, fort probablement celles de *Biora*, station mentionnée par l'itinéraire d'Antonin et rapportée dans la deuxième partie de ce *Voyage* (livre II, chap. VII, p. 445). En développant le tableau de cet itinéraire, je me suis borné à signaler l'emplacement de l'ancienne *Biora* comme devant se trouver dans les environs d'*Isili* ou de *Serri;* depuis lors de nouvelles découvertes que l'on a faites dans cette région, en un lieu dit *Baraxi*, vinrent confirmer en partie cette supposition. On donne en cet endroit le nom de *porte de Baraxi* à un pan de mur formant jadis un arc, qui paraît réellement avoir fait partie d'une ancienne grande porte; on y voit les fondements des maisons avec des pavés de chambres revêtus de stuc (*smalto*); on croit avoir reconnu dans le sol, les traces du passage des chariots et d'une voie publique, d'anciens bains avec leurs réservoirs où l'on descendait par des degrés, les restes d'un temple de forme arrondie; enfin, il existe encore par là une source d'eau avec des constructions antiques où les gens des environs vont abreuver leur bétail.

Parmi les objets tout récemment recueillis en ce lieu, je me bornerai à noter des ustensiles de ménage, des vases et surtout une certaine quantité de monnaies romaines, dont plusieurs sont à l'effigie de Caligula. On n'a découvert jusqu'ici, ni des tombeaux, ni des inscriptions, qui puissent confirmer l'identité de ces ruines avec celles de

Biora; il faut espérer cependant que quelque personne intelligente se livrera avec soin en ces lieux à des recherches qui décideront la question (1).

Colonne votive. En attendant, je reproduirai ci-dessous le dessin d'une colonne votive, dédiée à Hercule, que l'on a trouvée non loin de ces ruines, dans le village de *Serri;* la voici:

Fig. 18.



Ce monument fut l'objet d'une savante dissertation de la part de M. G. Henzen, secrétaire de l'Institut archéologique de Rome, publiée d'abord dans le recueil de cette société (2), puis reproduite dans le *Bollettino Archeologico Sardo* (anno IV, giugno 1858, p. 81 et suivantes).

---

(1) Spano, *Bollet. archeol. sardo;* settembre, 1855, pag. 131, et marzo, 1856, p. 43.

(2) *Bollettino di corrispondenza archeologica; Roma, anno* 1858, n° III, p. 42.

Le principal mérite de cette inscription est qu'elle fait mention des *Martenses*, qui formaient un collége ou simplement des corps militaires, probablement de vétérans placés sous la protection du dieu *Mars;* leur chef semble avoir porté le titre de *Princeps*.

La grande route, que l'on reprendra au bas de *Nurri* au point où on l'a laissée pour aller dans ce village, conduit par une descente fort bien développée au nouveau pont sur le *Flumendosa*. Cette route parcourt un sol généralement schisteux, appartenant au terrain de transition, sur lequel ont été successivement déposés d'autres terrains plus ou moins anciens. Dans le lit même du fleuve on voit surgir des rochers formés d'un porphyre rouge quartzifère; cette roche est indiquée dans la coupe géologique des terrains de *Nurri* que j'ai donnée dans la troisième partie de ce *Voyage* (chap. IV, page 141, fig. 22, lettre p).

Après avoir franchi le pont en question, le seul qui existe jusqu'à présent sur le *Flumendosa*, fleuve souvent bien redoutable (1), on trouve une montée assez rapide qui passe près de l'église de *Sainte-Marie;* elle conduit de là au village de *Sadali* seulement remarquable par ses grottes naturelles, creusées dans la dolomie jurassique, par l'abondance de ses eaux et par ses cerisiers; la route continue ensuite jusqu'à *Seui* sur un terrain montueux.

C'est à *Seui* que je conseillerais à mon voyageur de faire une pause; d'autant plus qu'à l'heure où je trace ces lignes (décembre 1858), la route nouvelle qui doit le conduire à *Lanusei* ne dépasse pas encore le village en question; et puisqu'il devra en ce point (du moins pour le moment) se pourvoir d'un cheval, je vais lui proposer quelques

---

(1) La moyenne des gens qui se noient dans l'année pour traverser ce fleuve et les autres torrents de la *Barbargia* a été jusqu'à ce jour de 20 personnes; il faut espérer que ce nombre diminuera depuis la construction de ce pont.

courses dans les environs de *Seui*. La première aura pour but de visiter le singulier rocher dit *Perdaliana*, qu'il aura occasion de voir souvent de loin et avec lequel il est bon de faire connaissance tout d'abord. C'est une promenade que l'on peut exécuter dans une seule journée, en partant de *Seui* le matin pour y revenir le soir. J'y suis allé en 1853, en compagnie de mon regrettable ami et collègue, le général Hyacinthe de Collegno, et ce fut aussi la dernière excursion géologique que j'eus occasion de faire avec lui; depuis lors mon ami a cessé d'exister et, de mon côté, j'ai dû, à cause de mes infirmités, accrocher, comme on dit, au mur, mon cher marteau de géologue, qui fut pendant près de quarante années le fidèle compagnon de mes courses en Sardaigne, et sur le manche duquel j'avais écrit ces paroles d'*Esdras:*

Quomodo autem interrogabis terram
Et dicet tibi (1).

Bassin carbonifère.

A un quart d'heure de chemin de *Seui*, pour aller vers la *Perdaliana*, après une assez forte montée, on arrive à l'église rurale de Saint-Sébastien; c'est au bas de cette église que, me trouvant en 1826 avec mon savant ami et collègue, l'illustre auteur de la *Flora Sardoa*, je fus le premier à découvrir le dépôt carbonifère le plus important de toute la Sardaigne; et tandis que mon aimable compagnon de voyage se livrait avec ardeur à la recherche des plantes vivantes de cette localité intéressante, moi, avec le marteau indiqué ci-dessus, j'interrogeais les débris de siècles ultra-antédiluviens, en fendant les schistes noirs qui accompagnent en ce lieu l'anthracite. J'eus alors la satisfaction de faire ressortir de leurs minces feuillets une assez grande quantité d'empreintes de plantes fossiles, restes palpables

(1) *Esdras*, lib. (apocryphe) IV, cap. VIII, v. 2.

d'une flore qui n'existe plus depuis peut-être des milliers de siècles.

Je ne reviendrai pas sur ce que j'ai dit à l'égard de ce bassin carbonifère dans la troisième partie de ce *Voyage* (chap. II, p. 105 et suivantes), mais je persiste à croire que le combustible qu'il renferme, quoique à l'état d'anthracite, pourra acquérir quelque valeur industrielle, lorsque la route nouvelle qui doit conduire de *Seui* à *Tortoli*, ou plutôt à la mer, sera entièrement ouverte. Quant à la valeur scientifique de ce même dépôt, elle est déjà acquise au monde savant, qui vient d'enregistrer le bassin en question parmi les localités où l'on rencontre les débris de la flore houillère. Cette classification est entièrement due au savoir et à la patience de mon illustre ami et collaborateur, M. le professeur Meneghini, de Pise, auquel je me suis adressé pour la détermination et la description de 35 espèces de plantes recueillies presque toutes dans les schistes du bassin de Saint-Sébastien (1).

Une demi-heure après avoir laissé cette localité, on se trouve en plein pays de montagne et l'on respire de suite un certain air alpin, qui rappelle un peu celui de nos chalets de la Savoie et de la Suisse; bientôt après on arrive au *Toneri* de *Seui*.

La parole *Toneri* conjointement à celle de *Tacco*, est employée dans cette contrée pour désigner des masses rocheuses stratifiées, presque toujours dolomitiques, mais isolées et qui prennent souvent les formes de forteresses, de châteaux, de tours, d'obélisques, etc.; ou bien elles constituent des lambeaux d'un terrain unique, qui faisaient jadis partie d'un grand plateau, et qui maintenant sont séparés entre eux par de profondes vallées, ou par

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom I, chap. III, p. 108; tom. II, p. 223-262; et la planche D de l'atlas de cette même troisième partie.

d'affreuses crevasses. Ces formes sont d'ailleurs propres à cette espèce de roche; aussi les personnes qui ont parcouru les monts dolomitiques du Tyrol italien, et ceux de cette nature qui se trouvent dans plusieurs autres contrées de l'Europe, pourront facilement se faire une idée de ces *Toneri* et de ces *Tacchi* de la Sardaigne. Mais ceux-ci sont placés tout autour de la grande masse du *M. Gennargentu*, de manière qu'on peut les regarder comme les témoins d'un immense dépôt qui dans l'origine devait ceindre presque entièrement l'emplacement où surgit aujourd'hui le géant de l'île: ce dépôt fut ensuite fracturé, disloqué et porté à des hauteurs bien différentes. Ce sont d'ailleurs les mêmes terrains jurassiques qui ont déjà été signalés à *Nurri* et à *Sadali*, et que nous allons retrouver bientôt à la *Perdaliana*, ainsi qu'en plusieurs autres localités de la Sardaigne montueuse et centrale.

Nature du chemin.

On parcourt pendant plus d'une heure un chemin frayé par le cheval, au milieu d'un terrain de cette nature, qui par les formes souvent bizarres que prennent les rochers dont il se compose, fait un contraste remarquable avec les contours arrondis du sol schisteux, sur lequel la dolomie s'appuie. Ce sol schisteux constitue une pente douce qui s'étend au loin, et au bas de cette pente coule le *Flumendosa*, dont la berge opposée sert de piédestal au groupe du *Gennargentu*. Les cimes de ce colosse sarde, naturellement les premières à être dorées par les rayons du soleil naissant, et les dernières à se dépouiller de leur manteau de neige, sont facilement reconnaissables; on peut les voir dans ce trajet toutes les fois que la forêt que l'on traverse présente quelque claire-voie de ce côté; tandis que, vers la droite du voyageur, la masse calcaréo-dolomitique du *Toneri* s'élève graduellement à une grande hauteur; elle présente alors des escarpements verticaux de plusieurs centaines de mètres, coupés en guise de murs, souvent contigus, et quelquefois taillés en festons par des crevasses. C'est de ces entailles naturelles, que tombent

en cascades, ou s'échappent avec fracas de nombreux filets d'une eau limpide, qui bouillonne d'abord au milieu des masses de rochers entassés en désordre aux pieds de ces murs, et qui coule ensuite paisiblement ou se cache en serpentant sous la riche végétation dont elle alimente la puissance.

Rien n'égale, à mon avis, le grandiose de la scène que présente cette forêt presque vierge, échappée jusqu'à ce jour au vandalisme du spéculateur; et malgré les dégâts que le berger insouciant lui fait subir souvent par le fer et par le feu, elle n'en a pas moins conservé tout le caractère de sa nature sauvage et originale.

L'arbre le plus abondant dans ces bois, est sans con- 1
tredit le chêne-vert (*Quercus Ilex* L.); celui-ci y règne de deux manières assez différentes, c'est-à-dire tantôt en souverain absolu et exclusif, et tantôt entouré d'autres plantes. Le premier de ces cas se vérifie dans les espaces de la forêt où plusieurs de ces arbres sont très-rapprochés les uns des autres; alors ils sont les maîtres du sol et ils ne permettent à aucune autre espèce de plantes de croître à leurs côtés; forcés d'aller chercher eux-mêmes en haut la lumière et l'air vital qui leur sont nécessaires, ils se développent de préférence dans le sens vertical, et ils poussent leurs troncs en ligne droite à une élévation remarquable. L'ombre dont ils couvrent le sol produit alors un effet que l'on pourrait presque comparer à celui d'un soleil tropical, avec cette différence cependant, que toute végétation étrangère à ces arbres n'y fait pas défaut pour être brûlée, mais elle n'existe pas en ce lieu, parce qu'elle manque des éléments indispensables pour qu'elle puisse naître et prospérer, c'est-à-dire d'air et de lumière; aussi, au pied de ces troncs séculaires, droits et élevés comme les sapins de nos alpes, et sous l'ombre de leurs branches, tout est aride, et à peine quelque humble fleur de pivoine (*Paeonia corallina* Retz.) ose-t-elle s'épanouir soli-

tairement, ou quelque fougère rabougrie peut-elle se dérouler en crosse, et couvrir humblement le sol.

Caractère principal.

Mais ce n'est pas ce caractère qui domine dans cette forêt, bien s'en faut; car partout où l'air, la lumière et le soleil peuvent pénétrer, elle prend un aspect bien différent. Alors le chêne-vert, sans cesser d'être l'arbre principal, cesse pourtant d'être le maître absolu du terrain; à ses côtés végètent également avec vigueur d'autres arbres, parmi lesquels on remarque spécialement le Houx (*Ilex Aquifolium* L.) qui, dans les forêts de la Sardaigne montueuse acquiert les proportions d'un gros arbre; près de lui croissent le Lentisque (*Pistacia Lentiscus* L.), le Fraisier en arbre, ou Arbousier (*Arbutus Unedo* L.), et plusieurs autres espèces de plantes, parmi lesquelles je citerai la belle Bruyère de Corse (*Erica Corsica* DC.): celle-ci prend dans toute cette région un développement considérable, surtout le long des ruisseaux.

Sortie de la forêt.

C'est au milieu de cette brillante végétation que l'on suit un sentier quelquefois difficile à reconnaître, aussi on le perd bien souvent lorsque quelque gros arbre terrassé par le vent, ou par l'homme, ou bien tombé de vétusté, couvre de ses rameaux un grand espace de terrain; ce qui oblige le voyageur à faire un détour hors du chemin battu, avant de se remettre de nouveau sur la voie. Au sortir de cette forêt, le sol n'en est pas moins couvert de broussailles touffues, qui ne cessent de se montrer même au bas de la butte qu'il s'agit d'atteindre. Cette butte se présente en forme d'un cône assez élancé, sur lequel est implanté un petit *Toneri*, qui prend le nom de *Perdaliana*.

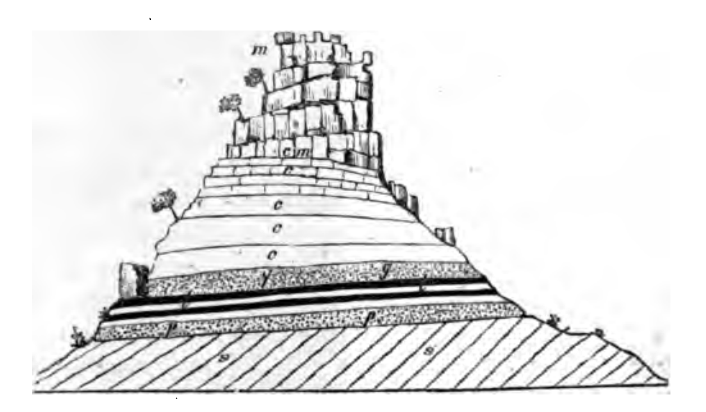
Perdaliana.

Quoique ce rocher singulier ait déjà été décrit et figuré géologiquement (1), je vais néanmoins en reproduire ci-

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. I, p. 157, fig. 29.

après une vue qui le fera mieux connaître qu'une description minutieuse.

Fig. 19.



Pour la valeur des lettres qui se rapportent aux différents terrains dont se compose cette butte, on peut consulter ce qui se trouve indiqué au bas de cette même figure, à la page 157, citée ci-contre; je reproduirai seulement ici en substance ce que j'ai déjà dit par rapport aux fossiles que je suis parvenu à recueillir en cet endroit.

C'est dans les bancs supérieurs du calcaire marneux blanc grisâtre *ccc*, que j'ai toujours fait la meilleure moisson de ces coquilles fossiles, au nombre de plus de 36 espèces différentes; elles appartiennent toutes à l'*étage Oxfordien* du terrain secondaire jurassique des géologues. C'est ce qui a permis à mon savant collègue et collaborateur en géologie, M. le professeur Meneghini, de Pise, et à moi, de reconnaître l'âge géologique de tout le système, dont la *Perdaliana* est un témoin plus complet. Il est curieux de voir que ce très-petit lambeau d'un terrain fort répandu dans ces régions, et aussi très-uniforme, soit en même

temps le plus caractéristique pour la science, et celui qui a été porté à une élévation plus considérable (1).

Hauteur de la *Perdaliana*.

La mesure barométrique que j'ai prise au point le plus élevé de ce rocher où il me fut possible d'arriver (point indiqué dans la figure ci-dessus par l'arbre du milieu), m'a donné pour son altitude totale 1340 mètres au-dessus du niveau de la mer; il va sans dire que de ce lieu on jouit d'une vue admirable.

Animaux qui la fréquentent.

La *Perdaliana* est le séjour favori des mouflons; parmi les dix ou douze fois que je l'ai visitée, il m'est arrivé bien rarement de ne pas y surprendre quelques couples, ou même des troupeaux entiers de ces animaux propres à la Corse et à la Sardaigne, paissant paisiblement sur les versants du cône qui supporte le piton. La prédilection qu'a le mouflon pour cette butte, est partagée par deux espèces bien distinctes d'oiseaux, que nous rencontrons exclusivement sur les plus hautes montagnes de notre Continent. Jamais je ne suis allé à la *Perdaliana* sans voir planer au-dessus de moi le plus grand des oiseaux de proie de l'île, le *Gypaëte barbu*, qui fait en toute sécurité son nid sur le haut de ce rocher, sans trop s'inquiéter de partager cette demeure avec une bande nombreuse et criarde d'une jolie espèce de corneille noire, aux pieds et aux pattes de couleur de corail; c'est le *Pyrrhocorax Coracias* (2); mais cet oiseau n'habite ce lieu que pendant la belle saison, c'est-à-dire, pendant le temps de la nichée.

Médailles puniques.

On ne voit pas sur cette butte de trace de *Noraghe*, mais feu l'Intendant François Gessa, mentionné ci-dessus à la page 367, qui avait été pendant longtemps administrateur de la province de *Lanusei*, dont cette région fait partie, m'a assuré que dans le temps, un berger qui a

(1) Voyez loc. cit., p. 158.

(2) *Pyrrhocorax graculus*, Temminck; Man. d'Ornith. T. I, p. 122. *Cornacchia di montagna*, Storia degli uccelli; Firenze, 1767.

voulu fouiller ce rocher, y a trouvé dans une crevasse, ou dans une cachette, une certaine quantité de monnaies en cuivre, qu'il lui a remises et qui ont été reconnues pour être des pièces Carthaginoises.

Au bas de la *Perdaliana* passe un chemin qui conduit de *Seui* dans l'*Ogliastra;* mais je crois que pour pénétrer dans cette province, il conviendra davantage de suivre le tracé de la grande route, maintenant en voie de construction; c'est pourquoi, je pense que le meilleur parti à prendre est celui de refaire le soir le chemin que l'on a parcouru le matin, c'est-à-dire de retourner à *Seui*.

Non loin du dépôt carbonifère de Saint-Sébastien il en existe un autre dans le bassin de *Seulo*, séparé du premier par la petite chaîne du *M. Orrù*, qui est le prolongement du *M. Perdedu* au-dessus de *Seulo*, formé de schistes et de porphyre rouge quartzifère. Le point où l'on rencontre le dépôt carbonifère de *Seulo* se trouve à la distance de trois quarts d'heure de ce village vers le SSE, en un lieu dit *Ingurti-pani*, appartenant au révérend François Carta, vicaire de l'endroit. Cet ecclésiastique intelligent a fait pratiquer dans son domaine différentes fouilles, mais elles n'ont mis au jour que des bancs peu puissants d'un anthracite de médiocre qualité; les empreintes de plantes et surtout de fougères, dans le schiste noir, y sont moins fréquentes que dans le même terrain du bassin de Saint-Sébastien; mais en revanche il n'est pas rare de recueillir, sur le sol de la localité en question, des rognons d'une roche ferrugineuse, fort lourde, avec un enduit extérieur rougeâtre, offrant sur leur surface les empreintes d'une plante du terrain houiller, connue sous le nom de *Calamite* (1); ces empreintes appartiennent aux trois espèces, *Calamites cannaeformis*, *C. Suckowi*, *C. Cisti:* les rognons

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. III, p. 113 et tom. II, p. 253.

dont il s'agit semblent avoir été dans l'origine les fragments de cette plante noueuse compris entre deux articulations.

Tacco-Ticci. Écailles d'obsidienne.

Tout à fait au-dessus de ce lambeau carbonifère, se trouve un *Tacco*, dit *Tacco-Ticci*, formé, comme tous ses semblables, de grès, de calcaire et de dolomie secondaires; ce qu'il a de remarquable c'est que sur sa surface supérieure, et dans la terre végétale qui le recouvre, on trouve, à une altitude de 886 mètres, éparses en quantité sur le sol, des écailles d'une obsidienne noire, ou verre naturel, qui certainement proviennent d'une localité différente; soit que ces écailles aient été lancées de loin par des espèces d'explosions volcaniques, soit qu'elles y aient été apportées par la main de l'homme. Il y aurait eu dans ce dernier cas en ce lieu, une espèce de manufacture de petits couteaux ou de pointes de lance, comme on en trouve des traces au Mexique. Parmi les pièces de ces obsidiennes du *Tacco-Ticci* que j'ai recueillies, il y en a quelques-unes qui ressemblent parfaitement aux couteaux mexicains, d'autres portent également les indices d'avoir été cassées régulièrement par une main habile. J'ai rencontré de ces écailles ainsi travaillées en plusieurs autres localités de l'île et surtout sur de hautes montagnes où elles ne peuvent avoir été apportées que par l'homme; ce qui annoncerait que les anciens habitants de la Sardaigne, à l'égal des Mexicains, ont employé ce verre volcanique pour en faire des bouts de lances et de flèches, des couteaux de sacrifice, et même des instruments de chirurgie. Mais cette pierre ne se trouve en place que sur le *M. Arri*, dont il sera fait mention à la fin de ce chapitre. Quelques-unes de ces écailles travaillées sont déposées au Musée R. de Turin avec ma collection géologique des roches de l'île (1).

Tacco-Rt.

Sur le chemin de *Seulo* à *Villanova Tulo*, à trois quarts

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IV, p. 153; chap. IX, p. 407.

d'heure de distance du premier de ces deux villages, on passe au pied du *Tacco-Ri*, séparé en ce point du *Tacco-Ticci* par une profonde vallée. Lorsqu'on est près d'atteindre cette localité, on sent d'abord une forte odeur de soufre, puis on se trouve à côté d'un petit volcan boueux en miniature, dans le genre de la fameuse *Macaluba* de Sicile. Tantôt le sol de cet endroit se gonfle en vessie, tantôt cette vessie se crève, et alors il en sort un torrent d'une boue noire et visqueuse qui coule tout le long de la pente du vallon. Ce phénomène, sur lequel je me suis étendu dans la troisième partie de ce *Voyage* (1), semble dû à l'action de l'eau des pluies d'automne sur les pyrites, dont abonde la couche de lignite qui se trouve sous le grès faisant partie des terrains calcareo-dolomitiques de tous ces *Tacchi*.

Avant d'arriver à cette curieuse localité, en venant de *Seulo*, on voit à un quart d'heure de ce village, et tout près de l'église de *S. Cosimo*, deux *Noraghes* un peu distants l'un de l'autre. Ce sont les seuls de ces environs qui soient encore passablement conservés; mais au lieu d'être formés avec de gros blocs de roches posées irrégulièrement les uns sur les autres, comme sont faits presque tous ces monuments, ceux dont il s'agit sont construits avec des pierres assez régulières et placées horizontalement par assises; cela est dû à la qualité de la pierre calcaire dont ils sont formés; car ce calcaire se trouve en bancs parallèles de peu d'épaisseur. Cette roche, quelque peu fossilifère, appartient au terrain silurien, dit aussi de transition. *Noraghes.*

On rencontre encore dans les environs de *Seulo* une grotte remplie de concrétions calcaires, dont quelques pièces ont été employées à Cagliari comme albâtre pour en orner des églises: il va sans dire que cette grotte, Grotte naturelle.

(1) Tom. I, chap. IV, p. 153.

creusée par la nature, passe dans le pays pour une merveille, à cause de ses stalactites et de ses stalagmites; on la nomme la grotte des *Fées* (*Grutta de is Gianas*).

Barbargia.

Le village de *Seulo* se trouve placé à une élévation de 779m. 79c. au-dessus du niveau de la mer, mesurée sur le sol de l'église paroissiale; il fait partie de la région dite *Barbargia* ou *Barbagia*. Celle-ci se divise principalement en trois parties: 1° la Barbargia supérieure, qui comprend les villages de *Fonni*, de *Mamoyada*, de *Gavoi*, d'*Ollolai*, d'*Ovodda* et de *Lodine*. 2° La Barbargia centrale, qui se subdivise en deux sections; la *B. Mandrolisai* (1), qui compte les villages de *Tonara*, *Desulo*, *Sorgono*, *Atzara* et *Ortueri*, et la *B. Belvi* dont font partie le village de ce nom, et ceux d'*Aritzo*, de *Meana* et de *Gadoni*. 3° La Barbargia inférieure qui comprend *Seui*, *Seulo*, *Esterzili* et *Ussassai*.

Inscription romaine.

Je ne m'étendrai pas sur l'histoire des premiers peuples qui ont habité cette partie montueuse de l'île; je ne remonterai qu'aux documents les plus anciens qui donnent à cette région le nom qu'elle porte encore de nos jours; et à ce propos je reproduirai ici une inscription romaine déjà insérée dans la troisième partie de ce *Voyage* (2), ainsi conçue:

SEX · IVLIVS · SEX · F · POL · RVFVS
EVOCATVS · DIVI · AVGVSTI · PRAE
FECTVS · I · COHORTIS · CORSORVM
ET · CIVITATVM · BARBARIAE · IN
SARDINIA (3).

Anciennes villes de cette région.

Il paraîtrait résulter de cette inscription qu'à l'époque

---

(1) Le rév. V. Angius l'appelle *Mandra-è-lisai*.
(2) Livre III, chap. I, p. 485, n° 50.
(3) Muratori, Inscript. DCCCXXV, 4.

de l'empire romain à laquelle elle doit être rapportée, il existait des villes dans cette région de l'île. Cette époque est peut-être postérieure à celle des invasions des Vandales (1), car nous avons dans l'histoire de Procope un autre document qui ferait dériver les *Barbaricini* de Sardaigne de plusieurs familles Maures exilées en ce lieu par les Vandales; il ajoute que ces gens s'étant réfugiés dans les monts au-dessus de Cagliari, c'est-à-dire ceux de la partie centrale de l'île (2), ils commencèrent par infester en cachette les lieux voisins, mais que leur nombre s'étant dans la suite accru au-delà de trois mille, ils renoncèrent à leurs repaires et infestèrent ouvertement tous les pays environnants.

On lit dans le code de Justinien (3) que cet empereur Ordre de Justinien.

---

(1) *Eodem tempore duces alios, copiasque et classem adversus Mauros Sardiniae incolas accinxit. Magna haec est insula atque opulenta in primis. Siciliae partes fere duas adaequat: nam ejus ambitus habili viatori dierum iter XX praebet. Romam Carthaginemque interiacet, Maurorum incolarum grassationibus infesta. His quondam irati Barbaris Vandali, exiguam eorum manum cum uxoribus ablegaverant in Sardiniam, ibique clausos continebant. Progrediente tempore elapsi illi, vicinos Carali montes occuparunt: unde viciniam occultis latrociniis infestarunt initio. Deinde cum ad tria millia excrevissent, renuntiarunt latebris, ita ut aperte circumiectis in locis omnibus grassarentur, dicti ab indigenis* Barbaricini. *Hos contra Mauros Salomon hac hyeme classem paravit.* Procop. *De Bello Vand.*, lib. II, cap. 13, p. 268, edit. in-fol.; Paris, 1662.

(2) Je ne puis être de l'avis du révérend V. Angius qui, dans son article sur l'origine des *Maureddos* de la province de *Sulcis* (*), s'efforce de faire croire que ces peuples sont les descendants des Maures dont parle Procope. Il suffit de lire ce passage sans préoccupation pour se convaincre du contraire.

(3) *In Sardinia autem jubemus ducem ordinari: et cum juxta montes ubi Barbaricinae gentes videntur sedere, habeant milites pro custodia locorum quantos et tibi tua magnitudine providerit* (De offic. Praef. Praet. Africae, tit. XXVII).

(*) *Dizion. stor. geogr.* tom. XVIII *bis*, 1852, p. 598.

ordonna de placer des troupes au pied des montagnes de ces *Barbaricini*, pour les tenir en respect. C'est alors, fort probablement, que fut bâti le château de *Medusa*, dont il sera question dans ce même chapitre, et que fut établie une force armée dans la ville de *Forum Traiani*, où probablement siégeait le chef militaire de l'île, qui à cette époque prenait le titre de *Dux*.

Conversion au christianisme.

En 594 Hospiton, chef de ces montagnards, déjà converti lui-même au christianisme, obtint la paix de la part de *Zabarda* chef, ou plutôt *Dux* de l'île sous les empereurs d'Orient, qui les tenait étroitement bloqués dans leurs repaires, à la seule condition que tout son peuple se fît baptiser et renonçât à l'idolâtrie. Cela donna lieu à une quantité de lettres du pape Saint Grégoire, qu'il est inutile de citer ici (1). Mais il s'en faut de beaucoup que ces *Barbaricini* aient entièrement abandonné leurs usages payens, car cinq années après cette conversion, le même pontife s'adressait à *Janvier*, archevêque de Cagliari, pour l'engager à prêcher contre le culte que les montagnards continuaient à rendre à leurs idoles et contre leur ténacité à vouloir consulter les aruspices et à pratiquer leurs sortiléges.

Persévérance dans l'idolâtrie.

Dans une autre lettre de Saint Grégoire à Spesindeus, Duc de Sardaigne, ce pontife l'engage à protéger Victor, évêque de *Fausania* (Olbia), qui travaillait avec zèle à la conversion des *Barbares* et des *Provinciaux;* à ce propos M. Martini, dans son *Histoire Ecclésiastique* (2), fait observer cette distinction entre les barbares et les provinciaux; et il pense que la première de ces deux dénominations devait probablement s'appliquer aux habitants de la *Barbargia*,

(1) On peut voir l'entière collection de ces lettres de Saint Grégoire, qui regardent la Sardaigne, dans un recueil imprimé à Turin, en 1825, par le R. Emmanuel Marongio-Nurra, actuellement archevêque de Cagliari sous le titre de: *Selectae S. Gregorii P. I. Epistolae* etc.

(2) Martini, loc. cit., tom. I, liv. III, p. 136, note 2.

et que par les provinciaux le pape Saint Grégoire entendait désigner les autres idolâtres de l'île.

Les femmes des *Barbaricini* mentionnées par *Dante* n'ont pas été trop bien traitées par les commentateurs de ce grand poète, qui bien souvent lui ont fait dire tant de choses auxquelles il n'a jamais pensé de son vivant. Dans son immortel poème de la *Divine Comédie*, à propos des femmes de Florence, qui se montraient en public un peu décolletées, il dit (*Purgat. canto XXIII*):

v. 94. Che la Barbagia di Sardinia assai
Nelle femmine sue è più pudica
Che la Barbagia dov' io la lasciai.
97. O dolce frate, che vuoi tu ch'io dica?
Tempo futuro m'è già nel cospetto,
Cui non sarà quest'ora molto antica,
100. Nel qual sarà in pergamo interdetto
Alle sfacciate donne fiorentine
L'andar mostrando colle poppe il petto.
103. Quai barbare fur mai, quai saracine,
Cui bisognasse, per farle ir coverte,
O spiritali o altre discipline?

On a conclu de ce passage que les femmes de la *Barbargia* de Sardaigne (province que son nom désigne comme habitée par des *barbares*) étaient très-lascives; on est même arrivé jusqu'à dire qu'elles n'allaient couvertes que d'un voile transparent, dit *pirgolato;* ce qui faisait qu'elles montraient toutes les parties de leur corps, et *parce que* (ajoute le commentateur) *il fait très-chaud dans leur pays* (1).

---

(1) Voici cette note curieuse, qui prouve clairement la plus profonde ignorance des lieux et des choses de Sardaigne. *In Insula Sardinia est montana alta quae dicitur* LA BARBAGIA, *et quando Januenses retraxerunt dictam insulam de manibus infidelium, nunquam potuerunt retrahere dictam montanam, in qua habitat gens barbara et sine civilitate, et faeminae suae vadunt indutae subtili PIRGOLATO ita quod omnia membra ostendunt inoneste; nam est ibi magnus ca-*

Confutation. Pour peu qu'on veuille lire avec attention le passage du grand poète cité ci-dessus, on pourra se convaincre qu'en parlant des dames florentines, il dit expressément que les femmes de la *Barbagia* étaient plus pudiques qu'elles; ce qui est bien différent de ce qu'ont voulu lui faire dire ses commentateurs. Lorsqu'il met dans la bouche de *Forese* que le temps n'est pas éloigné où il sera défendu en chaire

L'andar mostrando colle poppe il petto;

et lorsque *Forese* demande quelles seraient ces femmes *Barbares* et *Sarrasines* qu'il faudrait forcer à se couvrir en vertu de disciplines spirituelles et autres, le poète fait voir bien clairement que toute sa pensée ne roule que sur l'usage des femmes de son pays de porter le sein à découvert. Or il n'y a qu'une manière logique d'interpréter le parallèle qu'il établit entre l'usage de ces femmes et celui des habitantes de la *Barbargia* (1); en disant que *cette région est plus pudique dans ses femmes*, il a voulu faire entendre que si les femmes d'un pays civilisé, comme était Florence, allaient décolletées, celles d'un pays, réputé barbare par son nom, n'allaient pas ainsi.

Autre explication. Mais peut-être me dira-t-on, le poète aura voulu faire allusion à la manière dont les paysannes de la Sardaigne couvraient leur sein, mode encore en vigueur aujourd'hui en plusieurs contrées de l'île, surtout dans les plaines dites *Campidani* de Cagliari et d'Oristano. Parmi ces femmes je citerai celles de *Sardara*, de *Sanluri* et surtout celles de *Cabras* qui passent pour les plus belles et les mieux pourvues en gorge; mais cette partie de leur corps, qui généralement chez ces femmes est très-développée, et libre

---

lor; et notat Florentiam barbagiam similitudinarie quia vadunt illae dominae scollatae, et ostendunt etc. etc. (Note aux vers 94, 95, 96 de l'édition du P. B. Lombardi; Rome, 1821, tom. II; *Purgatoire*, p. 334).

(1) Je nomme *Barbargia* ce que Dante appelle *Barbagia*.

de toute entreinte, loin d'être découverte, est au contraire voilée par la chemise qu'elles attachent à leur cou par un double bouton presque toujours en or. Ce qui fait qu'aux yeux des étrangers, qui les voient pour la première fois, ces formes et ces contours fort saillants sont un objet de surprise et même,. en quelque sorte, de dégoût; mais on ne saurait taxer ces femmes d'indécence, car leur sein est toujours entièrement couvert. Il serait possible qu'à cause de cet usage, *Dante* eût voulu faire intervenir les femmes de Sardaigne, parce que peut-être de son temps, elles portaient, comme aujourd'hui, leur gorge très-développée, en disant que les Florentines qui montraient à nu leurs *poppe* étaient sous ce rapport plus impudiques que les femmes de la *Barbagia* qui les étalaient couvertes.

Mais pour revenir à ces dernières, il faut, en premier lieu, réfléchir que la *Barbargia* est un pays montueux, le plus élevé de toute l'île, et celui où l'hiver est le plus rigoureux, et par conséquent c'est un lieu où il fait froid pendant une grande partie de l'année.

Retour aux *Barbaricinae.*

Il est peu de pays en Europe où les usages anciens se soient conservés jusqu'à ce jour comme en Sardaigne, par une raison toute simple qu'il est inutile d'expliquer ici; et il est peu de contrées dans cette île où ces usages soient encore plus enracinés que dans sa partie centrale et la plus montueuse, car la conservation des anciennes coutumes est toujours en rapport direct avec l'isolement de ceux qui les gardent; d'ailleurs cet isolement est le fruit du manque de routes, de ponts et de communications faciles entre les pays. Aussi sous ce rapport la province de la *Barbargia* est une de celles qui s'est trouvée jusqu'à présent dans ces conditions. Or il est assez naturel de croire que, puisque les hommes de cette contrée portent encore la *Mastruca* et le *Collubium*, dont se servaient les anciens Sardes du temps de Cicéron, le costume de leurs femmes ne doit pas avoir beaucoup changé depuis l'époque où vivait le poète florentin; et c'est précisément dans cette

Ténacité des anciens usages.

province élevée et froide que, pour une raison facile à concevoir, les femmes vont plus couvertes que dans toutes les autres parties de l'île.

Costume d'*Aritzo*.

Pour mieux prouver ce que j'avance, je vais reproduire ci-dessous un croquis représentant deux femmes du village d'*Aritzo*, tiré de l'atlas des costumes de la Sardaigne, appartenant à la première partie de ce *Voyage* (1). On verra qu'elles ne sont pas le moins du monde découvertes, comme le voudraient les commentateurs de la *Divina Commedia*, mentionnés ci-dessus. L'habillement des autres villageoises de la *Barbargia* diffère un peu dans les formes de celui-ci, mais il s'en approche dans la substance.

Fig. 20.



Saint-Grégoire.

Une autre raison qui est toute en faveur de la pudicité des femmes de la *Barbargia*, c'est que, si à l'époque du moyen-âge elles eussent été dissolues, et leur costume

(1) Planche III, fig. 2 (des femmes).

eût été si indécent, il en aurait été fait mention, soit dans les nombreuses lettres de Saint Grégoire à propos de ces peuples, soit plus tard, dans le fameux code sarde d'Éléonore d'Arborée. Saint Grégoire dans ses lettres à Hospiton, chef des *Barbaricini*, et à Janvier, archevêque de Cagliari, ainsi que dans celles qu'il écrivait au *Dux* de l'empereur dans l'île et surtout dans les épîtres qu'il adressait à Constance Auguste (1), femme de l'empereur Maurice, en faveur des chrétiens de la Sardaigne, n'aurait pas manqué de parler de l'indécence des femmes de ces peuples nouvellement convertis, lorsqu'il reproche à ceux-ci de persister dans des pratiques idolâtres, de croire aux sortiléges, et d'adorer encore des pièces de bois et des blocs de pierre.

Quant au code d'Éléonore, dit la *Carta de Logu*, il est bon de faire remarquer que cette princesse l'a promulgué en 1395, à une époque où une grande partie de la province de *Barbargia* appartenait au judicat d'Arborée qu'elle gouvernait alors si bien; et peut-on croire qu'il ne fût point fait mention dans ce code des déréglements et de la mode indécente de s'habiller des femmes de cette importante portion de ses états, si ces désordres eussent réellement existé? Or dans sa fameuse *Carta de Logu*, cette souveraine s'est occupée des mœurs de ses sujets, en prononçant des peines très-sévères contre ceux qui auraient attenté à la pudeur des vierges et des femmes mariées, et en tolérant tacitement le concubinage, elle prononce néanmoins de fortes peines contre les concubines qui auraient dérobé quelque chose dans la maison de leurs amants (2). Je conclus de ces réflexions que tout ce que les commentateurs de *Dante* ont écrit à propos des femmes de la *Barbargia*, n'est qu'un tissu d'inventions et de niaiseries. *Carta de Logu.*

---

(1) Martini, *Stor. eccl.*, vol. I, p. 163, Ep. II, lib. 7, ind. 13, année 595.

(2) Manno, loc. cit., vol. II, lib. IX, pag. 77. *Carta de Logu*, chap. 21-23.

Évêques de *Barbargia*.

On a vu ci-dessus que saint George et plusieurs de ses successeurs s'intitulèrent *Évêques de la Barbargia*, tout en fixant leur siége à *Suelli:* ce dernier pays et la *villa* de *Simieri* avaient été donnés au saint prélat par *Torgotor I* et sa femme *Sinispella*, afin que sa résidence épiscopale fût proche de Cagliari, où ces princes habitaient. L'évêque actuel d'*Ogliastra* qui siége, soit à *Tortoli*, soit à *Lanusei*, a fait revivre l'ancien titre d'évêque des *Barbaricini*. Voilà tout ce que j'avais à dire sur ces peuples, dont il est fait souvent mention dans l'histoire de Sardaigne. Il est temps de laisser cet argument et de reprendre la course que nous avons interrompue.

Esterzili. Mont *Santa Vittoria*.

Le territoire de *Seulo* se lie intimement avec celui de *Sadali* que nous avons déjà traversé pour aller à *Seui;* c'est toujours le même sol, dont la masse est une roche schisteuse (de transition) stratifiée, sur laquelle ont été déposés le calcaire et la dolomie (jurassiques), qui y forment plusieurs autres *Tacchi;* il en existe même autour du village d'*Esterzili*, auprès duquel il y a deux de ces lambeaux secondaires. *Esterzili* se trouve au pied d'un mont presque isolé, mais très-élevé, dit *Monte di Santa Vittoria;* son altitude au point de mon signal trigonométrique, a été trouvée de 1234 mètres, c'est-à-dire 517 mètres au-dessus d'*Esterzili*, qui en compte 717, ce qui fait une assez rude montée pour arriver de ce village sur cette cime; mais lorsqu'on y est parvenu on jouit d'une vue très-étendue, et l'on voit même parfaitement les villes de Cagliari et d'Oristano. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ma station trigonométrique en ce lieu se trouva par hasard tomber précisément sur une ligne que l'on tirerait du signal du *M.* de *Serpeddi* près de *Sinia*, dont il a été question ci-dessus, page 186, au grand signal du *Bruncu de Spina* du *M. Gennargentu* (1).

---

(1) Voyez la carte de la triangulation de premier ordre, qui fait partie de l'atlas de la première partie de ce *Voyage*, édit. de 1839.

La direction exacte du nord au sud que prend cette ligne, paraît se rattacher à un grand mouvement du sol, qui aurait eu lieu en ce sens et dont j'ai cru reconnaître des traces évidentes dans l'île: on pourra voir ce que j'ai dit sur ce sujet dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. II, chapitre XVII, p. 35 et suivantes).

Le sol de cette montagne est formé de schistes et de bancs calcaires (siluriens), dans lesquels on trouve quelques rares indices de fossiles, les mêmes que ceux que l'on rencontre entre *Pauli-Gerrei* et *Silius* (1); il y a, comme en ces lieux, quelques veines d'une roche carburée, tenant plutôt du graphite que de l'anthracite; elle est quelquefois accompagnée de pyrites et de sulfures, qui se décomposent à l'humidité; ce qui fait que les paysannes du lieu s'en servent en guise de vitriol, ou de sulfate de fer, pour la teinture de leurs draps noirs.

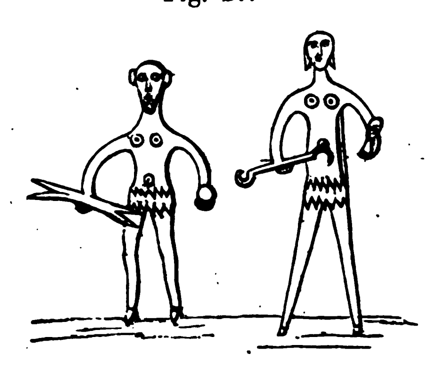
Dans les environs d'*Esterzili* on trouve plusieurs *Noraghes*, en grande partie détruits; dans un lieu dit *Cucureddu* on remarque une construction en pierres taillées, qui ont presque toutes $1^{m.}$ $10^{c.}$ de long sur 0, $25^{c.}$ d'épaisseur; elles forment un édifice en forme de parallèlogramme allongé de $10^{m.}$ $5^{c.}$ de long sur $7^{m.}$ $40^{c.}$ de large, divisé en trois compartiments; les murs ont encore environ deux mètres d'élévation. A six mètres de distance de là on voit un mur d'enceinte à peu près parallèle aux murs de l'édifice en question; il peut avoir $2^{m.}$ $31^{c.}$ d'épaisseur et il prend à une de ses extrémités une forme semi-circulaire comme l'extérieur d'une absyde d'église. On donne à ce monument le nom de *Domus de Giorgia*, et même on ajoute à ce dernier mot celui de *ragosa* ou *rabbiosa*, ce qui voudrait dire *Maison de la fée enragée*, dite *Giorgia*.

Lorsque je visitai ces ruines pour la première fois on

(1) Voyez ci-dessus, p. 210, et la troisième partie de cet ouvrage, vol. I, chap. II, p. 66 et p. 75.

me fit voir deux idoles en bronze qu'on avait tout récemment trouvées en démolissant un *Noraghe* tout près de là. Ces deux idoles font maintenant partie de la collection du Musée R. de Cagliari; elles sont représentées réduites d'un quart dans l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage* (planche XVII, fig. 2, 3); je reproduis ces figures ci-dessous, réduites de moitié, c'est-à-dire au huitième de leur grandeur naturelle.

Fig. 21.



Leur explication. Je n'entreprendrai pas de décrire de nouveau ces idoles, comme je l'ai fait dans le texte de la deuxième partie citée ci-dessus (pages 184-187); je me bornerai à répéter ici que je les regarde comme représentant dans leur ensemble les principes générateurs, *actif* et *passif;* elles portent dans leurs mains des attributs que l'on trouve également dans d'autres idoles sardes. Le personnage qui doit, à mon avis, représenter le principe *actif*, figure un homme avec la barbe et une petite queue par derrière; ses yeux sont sphériques et ses oreilles, mal exécutées, sont saillantes; son corps, pourvu de fortes mamelles, prend un caractère de divinité *androgyne;* il tient d'une main un globe qui, probablement, signifie un œuf et de l'autre un double bâton fourchu. La femme se distingue par ses oreilles pendantes, qui rap-

pellent les oreilles de vache d'*Astarté* et d'*Isis;* elle a, comme cette dernière déesse, un bâton à crochet, dit *Pedum*, que l'on regarde comme l'emblême des qualités *régulatrices* et *modératrices* de la déesse de la production; mais, dans la statuette en question, ce symbole est double, comme le bâton fourchu porté par l'homme (attribut fort commun aux idoles sardes) est également double; dans l'autre main, cette femme tient une tête humaine coiffée d'une espèce de bonnet phrygien; cette tête rapprochée de l'œuf placé dans la main du personnage mâle, semble vouloir indiquer le produit de l'union de ce couple, dans lequel je serais tenté de reconnaître la personnification du premier homme et de la première femme, ou le *Genos* et la *Généa* des Phéniciens mentionnés par Eusèbe. Telle fut l'explication que je proposai de ces deux idoles dans mon travail cité ci-dessus. Je dois ajouter maintenant, qu'en voyant ces deux personnages recouverts d'un tablier à festons, je suis tenté de croire que leurs tabliers donnent à ces idoles un caractère assez moderne, c'est pourquoi je regarde maintenant ces figures, non pas comme des bronzes très-anciens, mais comme les restes des objets d'adoration des peuples de ces contrées, qui persistèrent encore dans l'idolâtrie lorsque la plus grande partie des Sardes des autres régions étaient déjà convertis au christianisme: j'aurai occasion de revenir ci-après sur un pareil sujet.

D'*Esterzili*, en rasant le pied septentrional du *Monte di Santa Vittoria*, on peut voir dans un lieu dit *Genna-fusti* (1), des traces du même terrain carbonifère de *Saint-Sébastien*, de *Seui* et d'*Ingurti-pani* de *Seulo;* de là on peut retourner à *Seui*, en passant près de l'église de *Santa Lucia*; ou bien on peut poursuivre son chemin vers une montagne, formée de calcaire dolomitique, dite *M. Arqueri*, qui a l'air d'une

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. III, p. 104.

espèce de forteresse naturelle, coupée à pic de toute part(1). De ses flancs surgissent des sources abondantes et le sol qu'elles parcourent est très-fertile, mais non cultivé; j'y ai vu des prairies naturelles où l'herbe s'élevait presque à la hauteur de mes chevaux, toutes les fois que j'ai eu occasion de bivouaquer en ce lieu fort pittoresque, ce que je préférais au séjour d'un village.

S. Girolamo. Ussassai.

En tournant le mont d'*Arqueri*, au pied de sa falaise septentrionale, on trouve bientôt l'église de S. *Girolamo*, près de laquelle j'ai rencontré quelques indices de terrain carbonifère (2); un peu plus loin, vers le sud, se trouve le village d'*Ussassai*.

Rio di S. Girolamo. Flumineddu.

L'église de S. *Girolamo*, indiquée sur ma grande carte en deux feuilles, est placée sur un torrent qui est connu en ce lieu sous le nom de *Rio di S. Girolamo*; mais plus loin, ce même cours d'eau prend celui de *Flumineddu* (le petit fleuve), ainsi nommé par son rapport avec le *Flumendosa*, dans lequel il se jette auprès de *Ballao*, comme il a été dit ci-dessus, page 205.

Gorge de Taquisara.

A peine on traverse le *Rio di S. Girolamo*, après avoir dépassé l'église dédiée à ce saint, on entre dans la magnifique gorge de *Taquisara* (corruption de *Taccu Isara*), par laquelle doit passer la nouvelle route de *Seui* à *Lanusei*, ou plutôt à la côte; cette gorge est un des points pittoresques de l'île qui m'aient laissé le souvenir le plus agréable, par le grandiose de sa magnifique forêt de chênes-verts, par l'abondance excessive des ruisseaux qui sortent des flancs de la roche, dans laquelle cette gorge est ouverte naturellement, et enfin, par la grande étendue et l'épaisseur d'un dépôt calcaire, espèce de *travertin* que, depuis bien des siècles, ces eaux ne cessent de déposer, en va-

---

(1) Voyez ma grande carte.

(2) Voyez ce qui a été dit dans la troisième partie de ce *Voyage*, chap. III, p. 111 et la coupe 18 de cette même page.

Cuadazzone (1). Ce nom de Vierge de *Buon Cammino* est donné à plusieurs autres églises de l'île. J'ai des motifs pour croire que ces édifices, maintenant isolés, peuvent nous mettre sur la voie pour retrouver les traces d'anciennes routes de communication, soit de l'époque romaine, soit de celle du moyen-âge.

La route nationale, qui doit être achevée de *Seui* à *Lanusei*, n'est pas encore commencée, que je sache, au moment où j'écris ces lignes (décembre 1858); mais son développement est à peu près arrêté ; elle doit aboutir au village de *Gairo*, et de là, en se dirigeant vers le nord, elle longera le pied septentrional du Mont *Tricoli* pour descendre immédiatement à *Lanusei* par un plan incliné.

Quoique *Lanusei* soit le siége de l'Intendant et du Commandant militaire de la province, celui du Tribunal provincial, et même de l'Évêque d'*Ogliastra* et de *Barbargia*, qui y réside pendant une partie de l'année, on n'y peut signaler rien de remarquable, si ce n'est sa position sur le penchant d'une montagne, en partie boisée et en partie cultivée à vignobles, et l'abondance de ses eaux. C'est cependant un lieu réputé des plus salubres de l'île, et c'est déjà une compensation à ce qui peut lui manquer encore comme chef-lieu de province; il faut espérer que, lorsque ses communications seront entièrement ouvertes avec les autres pays de l'intérieur par l'achèvement de la route en voie de construction, *Lanusei* perdra sa physionomie de simple village. On peut juger de ses progrès futurs par ceux qui ont déjà été opérés depuis quelques années par l'ouverture de la partie de cette même route qui joint ce pays avec *Tortoli*, et qui de là conduit à la mer. Quand la jonction de tous ces troncs de la route nationale d'*Ogliastra* sera opérée, les barrières, qui faisaient de cette province une île dans une île, tomberont tout à

(1) Voyez ma grande carte en deux feuilles.

le nom de *Scala* et de *Gola di S. Giorgio*, par lequel on communique plus directement avec ceux plus éloignés d'*Ussassai*, de *Seui* et d'*Esterzili* (1). Ce passage n'est qu'une fente naturelle si étroite qu'en certains points on peut à peine y passer à cheval. Elle a en élévation toute l'épaisseur considérable de la masse calcaire, ce qui donne à ce passage un caractère sombre et produit ce sentiment d'effroi qu'on éprouve lorsqu'on s'y introduit; car il s'agit de passer en quelques points par une crevasse qui a moins d'un mètre de largeur sur plus de 100 de hauteur verticale, par laquelle pénètrent à peine quelques faibles rayons de lumière. On se trouve alors comme au bas d'un puits très-profond; mais cela n'a lieu que dans deux ou trois endroits; dans la totalité du passage on est beaucoup plus à son aise. C'est à peu près une répétition de l'*Arco di S. Stefano*, dont il a été fait mention ci-dessus, p. 205, avec cette différence que ce dernier s'est ouvert dans un terrain d'une autre nature. Quant au passage qui traverse le *Tacco d'Osini* (car c'est ainsi que l'on nomme la montagne), il est plus particulièrement connu sous le nom d'*Arco* ou de *Gola di S. Giorgio*, soit parce qu'il y a une église dédiée à ce saint près de son entrée orientale, c'est-à-dire du côté du village, soit parce que la tradition attribue la formation de ce passage à un miracle du fameux saint George, évêque de *Barbargia* et de *Suelli*. On raconte à ce sujet que se trouvant un jour en visite pastorale dans cette partie montueuse de son diocèse, ce saint prélat se sentit très-fatigué, et que, forcé de parcourir encore des chemins affreux et longs pour arriver à *Osini*, il commanda à la montagne de s'ouvrir pour lui faciliter un moyen plus prompt d'arriver à ce village, ce qui fut fait à l'instant. Je pense que ce n'est pas seulement dans la

(1) Voyez cette gorge dans ma grande carte en deux feuilles. Voyez également la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, ch. VII, p. 164.

Barbargia de Sardaigne que l'on rencontre de semblables croyances populaires.

In medio Tibure Sardinia est (1).

Sur la même ligne des deux villages mentionnés ci-dessus, et dans une position tout à fait semblable, se trouve celui de *Jersu*, qui est plus considérable; la roche dolomitique, qui le domine, se prolonge encore fort au loin en formant des falaises taillées à pic. Un peu avant d'arriver à l'église de *Sant'Antonio* cette même roche offre une forte dépression par laquelle passe le chemin de *Jersu* à *Foghesu;* on laisse alors à droite un massif dolomitique, sur lequel s'élève, un peu plus loin, un rocher remarquable, dans le genre de la *Perdaliana*, qui porte dans le pays le nom de *Corongiu*. Ce rocher se présente en forme de château naturel; mais il est assez difficile d'arriver sur son sommet, qui m'a servi de point trigonométrique et qui compte 1004 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

L'église de S. *Antonio*, mentionnée ci-dessus, se trouve à un quart d'heure de chemin du *Corongiu;* on y célèbre toutes les années une fête, avec une foire, qui attire beaucoup de monde en ce lieu, rendu très-pittoresque par les formes singulières qu'y prennent les rochers de dolomie, par l'abondance des eaux qui en sortent, et par la puissante végétation qui s'y développe.

Au delà de S. *Antonio*, les mêmes terrains et les mêmes accidents du sol se prolongent encore pendant plusieurs milles, jusqu'aux environs du village de *Terténia*, où se trouvent les deux plateaux de roche dolomitique, qui constituent le *Tacco manno* (le grand Tacco) et le *Tachixeddu*, c'est-à-dire le petit Tacco. Celui-ci domine la vallée de *Tertenia*, dont il a été question dans le chapitre III, p. 201. C'est le dernier lambeau d'une longue

(1) Mart. *Epigr.*, lib. IV, 60.

comme à cause de l'étang voisin l'air y est insalubre pendant plusieurs mois de l'année, ce prélat va passer la saison dangereuse à *Lanusei*, c'est-à-dire au chef-lieu de la province.

Églises de *Bari* et de *Tortoli*.

La cathédrale de *Tortoli* n'offre rien de remarquable, mais en revanche on voit une fort belle église dans un village voisin, dit *Bari*. Cette église, commencée en 1717 et achevée en 1753, est dédiée à la Vierge de *Monserrat*. Elle ne manque pas d'élégance; elle est très-vaste et toute ornée et pavée en marbre: ce qui fait que le voyageur s'étonne d'abord de trouver dans un aussi petit et aussi chétif village, une église qui figurerait fort bien dans une grande ville; mais il aura bientôt la clef du mystère lorsqu'il apprendra qu'en la bâtissant on a eu pour un moment l'espoir d'attirer dans *Bari*, plutôt que dans *Tortoli*, le siége épiscopal de l'*Ogliastra*, institué seulement par une bulle du 8 novembre 1824. Il n'en fut cependant pas ainsi; l'église de *Bari* ne fut officiée jusqu'à ce jour que par un simple curé, tandis que celle de *Tortoli*, devenue cathédrale, n'en sera pas moins fort peu décente pour un évêque et pour un chapitre.

Mont de *Bari*.

Entre *Bari* et la mer s'élève un monticule volcanique, dont les formes sont fort singulières, et malgré que je l'aie déjà figuré dans la troisième partie de ce *Voyage* (1), j'ai pensé reproduire ci-dessous la même vue.

Fig. 22.

Mont de *sa Ibba manna*

g granite; *b* basalte.

(1) Chap. XV, p. 668, fig. 122.

Ce monticule porte dans le pays des noms différents: celui de *Teccu* et d'*Ibba manna*, pour *Gibba manna* (*la grande gibbosité*); de son centre est sorti un grand courant de lave basaltique, qui a formé un plateau incliné, maintenant fracturé, mais jadis contigu. Cette grande coulée se prolonge jusqu'à la mer, en formant un promontoire connu des marins sous le nom de *Punta nera di Bari*. C'est l'ancien *Promontorium nigrum sabillonis* de Fara. En ce lieu la roche basaltique présente, plus spécialement que dans les autres points de cette coulée, la division prismatique, et c'est de là surtout que l'on a tiré quelques-uns des prismes qu'on trouve implantés dans le village en guise de bornes; ces prismes sont presque tous à sept pans et assez réguliers: ce sont les colonnes basaltiques les plus parfaites que j'aie pu rencontrer dans l'île. Cette division prismatique du basalte semble dûe au refroidissement subit qu'aurait éprouvé la lave incandescente en entrant dans la mer voisine.

Le basalte poreux ne manque pas non plus sur ce mont; on le travaille pour en faire des meules que l'on débite dans l'île. Ce serait peut-être une industrie à proposer pour fournir de bonnes meules les provinces sardes du Continent, où l'on se sert presque partout de meules étrangères, moins propres que celles qui sont faites avec le basalte un peu cellulaire. Celui de *Bari* est absolument le même basalte que l'on rencontre dans quelques monts volcaniques des bords du Rhin, et dont on fait également des meules à blé, qui sont vendues dans toute l'Allemagne. On aurait à *Bari* l'avantage de la proximité de la mer pour transporter ces pierres.

Le village de *Bari*, pour ainsi dire caché par la *Ibba manna*, est bâti sur le granite, qui est la roche dominante de l'*Ogliastra* maritime; mais ce granite est traversé par une infinité de filons de porphyre rouge quartzifère, qui souvent font saillie en forme de *dikes* et se prolongent fort loin, même pendant des milles entiers. J'ai signalé

dans mon travail géologique plusieurs de ces filons, et entre autres, celui qui traverse un monticule granitique voisin de *Bari*, et qui se prolonge vers la mer, où il va former près du rivage, une traînée de petits îlots, dits *gli scogli rossi* (1).

Capo di Bellavista. Mais le lieu par excellence, où les filons de porphyre rouge et ceux de diorite noirâtre sortent du granite, en s'entre-croisant et en se pénétrant mutuellement, c'est le promontoire dit de *Bellavista* par les marins, qui domine avec ses tours le port de *Tortoli*. Je ne pense pas que l'on trouve ailleurs une localité plus intéressante pour le géologue qui voudrait étudier la théorie de ces filons non métallifères, sur lesquels on trouvera des détails dans la troisième partie de ce *Voyage* (chap. XI, p. 477).

Isolotto d'Ogliastra. Le filon de porphyre rouge du cap de *Bellavista* se prolonge vers le nord en disparaissant sous la mer, puis il se montre au jour dans l'îlot, dit *Isolotto*, ensuite il disparaît de nouveau sous les ondes, pour reparaître dans la même direction sur la plage de *Santa Maria Navarresa*, où il traverse la roche granitique, qui est modifiée à son contact.

Mouillage. Le mouillage dit de l'*Ogliastra* se trouve près de l'*Isolotto* en question; mais si la mer est un peu grosse, les bâtiments doivent lever l'ancre dans l'état de cargaison où ils se trouvent, et il leur faut gagner le large; alors ils n'ont d'autre ressource que celle de se réfugier, s'ils le peuvent, dans le golfe *degli Aranci*, ou dans la rade de Cagliari, ou bien de courir le canal. On avait projeté de faire un vrai port, en creusant l'étang voisin de la côte, entre la mer et *Tortoli*. C'est ce même étang que le rév. Victor Angius regarde comme l'ancien *Sipicius portus* de

---

(1) Voyez la troisième partie, vol. I, chap. XI, p. 446. Voyez également ma grande carte en deux feuilles, sur laquelle sont bien indiqués les *scogli rossi*.

Ptolémée; ce qui me paraît très-contestable; je pense, au contraire, que la formation de cet étang est antérieure à l'époque où vivait ce géographe, et que le prétendu *Sipicius portus* est tout bonnement le mouillage actuel de l'*Isolotto*, qui pouvait alors suffire aux bâtiments de cette époque. Quant au projet de creusement de l'étang, proposé par des personnes peu compétentes en travaux hydrauliques, je ne pense pas qu'il puisse être mis sérieusement en exécution; et si cela était, ce port ne tarderait pas à être de nouveau comblé par le sable. Tout ce qu'on pourrait faire sur cette plage ce serait d'établir une jetée dans la mer, parallèlement à la plage, à partir du pied de la tour d'*Arbatax*, en mettant à profit les immenses blocs granitiques que peut fournir la roche du promontoire. Cette jetée servirait peut-être pour abriter les petits navires; elle donnerait aux bateaux à vapeur, que l'on force d'aborder quelquefois en ce lieu, les moyens de se défaire plus promptement des passagers et des marchandises qu'ils pourraient avoir à cette destination, et de pouvoir s'y arrêter le moins de temps possible, car ces parages ne sont pas sûrs. Aussi il est déjà arrivé plus d'une fois que des passagers et des marchandises, embarqués à Cagliari pour *Tortoli* sur le bateau postal, durent suivre le bateau jusqu'à Gênes, pour retourner de là à leur première destination, et y débarquer lorsque le temps le leur eut enfin permis.

L'église de *Santa Maria Navarresa* se trouve près de la côte, à trois milles et demi du cap de *Bellavista*; je ne l'ai pas visitée intérieurement, mais elle doit être bien ancienne, puisqu'on la dit bâtie en 1052; elle aurait été élevée par la fille d'un roi de Navarre, en action de grâces envers la Sainte Vierge, pour avoir abordé en ce lieu, après une violente tempête. Voici ce que rapporte à ce sujet l'historien Fara: « Altero deinde anno, nempe 1052, regis « Navarrae filia, e paterna domo rapta et tempestate in « Sardiniam acta, sedes suas cum sociis collocavit in re- « gione Ogugliastri, ubi sanctae Mariae, *Navarresae* inde

Église de *S. M. Navarresa.*

« dictae, templum ab ea conditum adhuc cernitur. Has « sedes postea, ob malignitatem loci, mutare coacta, in « Arboreensem regionem maritimam encontratae, *Sancti « Marci de Sinis* dictae, secessit, et oppidum a Saracenis « desertum incoluit (1). » Cet historien ne dit pas par qui cette princesse fut enlevée du toit paternel; il est cependant fort probable que l'on doive attribuer ce rapt aux Sarrasins, qui infestaient les côtes d'Espagne, quoique à cette époque ils y fussent déjà moins puissants: il ne dit pas non plus le nom de son père, mais par la date de sa venue en Sardaigne, on peut conjecturer que cette princesse était fille de D. Garcias IV, puisque le successeur de ce dernier, *D. Sanche IV*, ne commença à régner qu'en 1054.

Château d'*Ogliastra*.

Non loin de l'église de *S. M. Navarresa*, se trouve le village de *Lozzorai*, ou *Lotzorai*, dont il est fait mention dans des documents très-anciens, qu'il est superflu de citer; mais ce qui mérite d'être indiqué c'est un vieux château de ce nom, dit ensuite d'*Ogugliastra*, dont on voit encore quelques ruines sur un monticule qui s'élève près de ce village (2). Selon Fara, ce château aurait été bâti, ou du moins, il aurait été possédé par la princesse de Navarre nommée ci-dessus (3); au reste il n'est, à ma connaissance, mentionné qu'une seule fois dans l'histoire de Sardaigne, lorsqu'il s'agit de l'arrivée des Aragonais en ce pays. Ce fut pendant le siége d'Iglesias, en 1323, que l'Infant D. Alphonse envoya sur la côte orientale de l'île son amiral François Carros avec vingt galères et une force compétente; cet amiral débarqua dans le port de

(1) Fara, *De Rebus Sardois*, loc. cit., p. 194.

(2) Voyez ma grande carte en deux feuilles, où ce château a été également indiqué.

(3) « *et anno . . . . . filia regis Navarrae condidit templum sanctae « Mariae Navarresae dictum, et cum suis incoluit oppidum ibi, cum « castro Ogugliastri et aliis excisum.* » Fara, *Corograph.*, loc. cit., p. 88.

l'*Ogugliastra* et s'empara d'un château de ce nom (1), qui ne peut être que celui connu encore aujourd'hui sous le nom d'ancien château de *Lotzorai*.

Le nom d'*Ogugliastra*, changé aujourd'hui en celui d'*Ogliastra*, ne provient pas, comme on pourrait le croire, de l'olivier sauvage (*Olivastro*), qui abonde dans l'île, ni des oliviers que l'on cultive aussi dans cette région, ni enfin de l'huile que l'on en tire; mais il fut donné à cette province à cause d'un obélisque en pierre dit par les marins *Aguglia* ou simplement *Guglia*, qui se trouve sur le bord de la mer, un peu au nord de l'église de *Santa Maria Navarresa*, sous le *Monte Santo*, avant d'arriver au Cap de ce nom. Cette espèce d'obélisque est formée naturellement par un grand bloc de la même roche calcaire qui constitue la masse principale du *Monte Santo;* plus loin, au-delà du Cap, on voit sortir un autre rocher tout à fait semblable au précédent, et également baigné par la mer; ces deux rochers sont indiqués, chacun sous le nom de *Guglia*, dans ma grande carte en deux feuilles.

La grande montagne, qui s'élève entre ces deux obélisques informes, porte le nom de *Monte Santo di Baonei*, pour la distinguer du *Monte Santo di Pula* et du *Monte Santo di Terralba*, dont il sera question en son lieu. Ce Cap est fort connu des marins; il est coupé à pic à une hauteur considérable au-dessus du niveau de la mer, qui baigne ses falaises; celles-ci sont élevées de plusieurs centaines de mètres, mais on peut aller les toucher avec la main en temps de calme, car elles continuent verticalement dans la mer à une grande profondeur.

Je n'ai pas mesuré la cime de ce *Monte Santo*, car la

---

(1) « *et Franciscum Carros admiratum classis, ac Raymundum* « *Peralta, Bernardinum Cabrera, multosque alios nobiles, optima vi-* « *ginti triremium classe in portum Ogugliastri orientem versus, in* « *Sardinia, situm misit, qui ejus castrum expugnaverunt: ac postea* . . « Fara, *De Reb. Sard.*, loc. cit., lib. III, p. 264.

veille d'y monter, mon baromètre fut cassé par la maladresse d'un matelot. Le capitaine Smyth lui donne seulement 731 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais je crois que cet illustre hydrographe n'a pas mesuré le point où j'ai établi mon signal trigonométrique, dit *Genna-in-Ircu*, qui est le plus élevé de tous; je pense qu'il se sera contenté de prendre la hauteur du sommet du rocher au-dessus de la grande falaise du Cap, tandis que le point de mon signal est bien plus haut et plus dans l'intérieur de la montagne.

Difficulté d'y parvenir. Quoi qu'il en soit, l'ascension de celle-ci est une des plus rudes que j'aie jamais faites pendant mes courses dans l'île, soit à cause de l'élévation de son point culminant, à partir du village de *Baonei*, soit à cause de l'état dans lequel se trouve la roche, qui est toute décomposée à sa surface, par l'action de l'*aura maritima* (1); celle-ci a produit dans le sol une multitude de cavités larges et profondes qu'on pourrait en quelque sorte comparer à celles d'une éponge considérée sur une très-grande échelle et qui aurait été pétrifiée; ce qui m'obligeait à mettre constamment les pieds sur les tranchants, souvent très-aigus, des cloisons qui séparent et bordent ces cavités, dont quelques-unes dépassent 0m. 60c. de diamètre et de profondeur. Rien n'est plus pénible que cette manière de gravir une montagne pendant trois ou quatre heures de montée continuelle; aussi, y étant allé avec plusieurs individus, venus de *Tortoli* pour m'accompagner sur cette cime, nous dûmes littéralement nous employer tous, les uns après les autres, pour transporter, sur une espèce de brancard improvisé, un de nos compagnons de cette course, qui ne se trouvait plus en état de marcher, et

---

(1) Voyez ce que j'ai dit sur l'*aura maritima* et ses effets, dans la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. V, pag. 190, et chap. IX, p. 406.

que nous n'avons pas voulu abandonner en cet endroit sauvage.

Terrain crétacé.

M. Ezio de' Vecchi, capitaine d'État-Major, qui parcourut après moi cette montagne, y rencontra les mêmes difficultés, mais il fut bien plus heureux, car sur cette même cime, et tout près de mon signal il rencontra quelques fossiles; ceux-ci m'ont mis à même de reconnaître que toute cette grande masse calcaire du *Monte Santo*, posée sur le granite ou sur les schistes, appartient au terrain dit crétacé à *Hippurites* (1). Ce même calcaire, blanc, un peu jaunâtre, se prolonge fort avant dans le nord, surtout le long de cette même côte; il forme ce que l'on nomme le *Golfe de Dorgali*, tout bordé, comme le *Monte Santo*, de falaises verticales très-élevées qui plongent dans la mer. Cela fait que toute cette côte est presque partout inabordable, même pour les petits bateaux; à peine ceux-ci peuvent-ils, en temps de calme, entrer dans quelques criques sans avoir cependant aucune communication avec l'intérieur; la seule entre ces criques qui ne soit pas dans ces conditions est celle que l'on nomme *Cala-gonone*, dite également le port de *Dorgali*; il en sera fait mention en son lieu.

Baonei. Pain de glands. Idoles.

Le village de *Baonei* se trouve sur le versant méridional de ce massif, au point où commence le dépôt calcaire; il est habité par une population industrielle et livrée au travail, mais au reste très-pauvre; aussi c'est spécialement dans ce village, et dans quelques-uns de ceux des environs, que l'on fait le fameux pain de glands dont il a été parlé dans la première partie de ce *Voyage* (2). Un ancien vicaire de *Baonei*, nommé le docteur Marcello, a été le premier à rassembler une certaine quantité d'idoles sardes

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. V, p. 190.

(2) Voyez l'édition de 1839, livre III, chap. V, p. 242.

en bronze qu'il a recueillies dans le territoire de sa paroisse; cette collection fut ensuite placée dans le Musée particulier du vice-roi, duc de Genevois. Elle a servi de commencement à la belle et nombreuse série de ces idoles sardes, qui fait maintenant un des plus beaux ornements du Musée d'antiquités de Cagliari (1).

Chemin de *Dorgali*. De *Baonei* on peut se rendre à *Ursulei*, pour aller rejoindre le seul chemin qui conduise de la province d'*Ogliastra* dans la baronie d'*Orosei*, c'est-à-dire à *Dorgali*. Ce chemin suit à peu près le tracé de l'ancienne voie romaine, qui devait s'approcher de la côte orientale. Cette opinion est fondée sur plusieurs raisons, 1° sur l'impossibilité qu'il y aurait eu de faire passer une route, et même un simple sentier continu, le long de la côte qui forme le golfe de *Dorgali*, depuis les environs de ce village jusqu'à *Santa Maria Navarresa*; car ce n'est qu'un massif de roche calcaire, tout plein de falaises abruptes vers la mer, et de précipices ou de grandes crevasses dans l'intérieur; 2° parce que si cette route, qui avait déjà parcouru tout le littoral oriental, depuis *Olbia* jusqu'à *Orosei*, et qui continuait ensuite le long de la mer, depuis *Lotzorai* (ou *Gira-sol*, l'ancienne *Sulsis?*) jusqu'au-delà du *Sarrabus*, eût dû aller passer par le col de *Corr-è-boi*, elle se serait trop écartée de sa direction principale; 3° enfin à cause de l'existence, le long de la direction dont il s'agit, d'une église, dite de *Bon Cammino*, ce qui indiquerait à mon avis, qu'une ancienne route passait par là, et qu'elle était fréquentée (2).

Ursulei. S'il y a quelque chose à remarquer dans *Ursulei*, ce ne peut être que l'extrême malpropreté de ses habitants, quoique l'eau y soit très-abondante. Au-dessus du village s'élève un mont calcaire, du sommet duquel on voit les maisons à vol d'oiseau; on donne à cette cime le nom de

(1) Voyez ce qui a été dit ci-dessus, p. 78.

(2) Voyez page 401.

Punta de su Piscopu (cime de l'évêque), par une allusion fort probable à *Saint George*, le pourfendeur du passage d'*Osini*; il aurait, de la cime d'*Ursulei*, béni toutes les ouailles de ce village, en opérant je ne sais quel miracle. Le chemin qui conduit à *Dorgali* passe au pied oriental de cette cime de l'évêque, formée de roche calcaire; celle-ci constitue presque sans interruption une masse abrupte, dont on parcourt la base, et qui prend le nom de *Costiera di Silana*. On trouve le long de ce chemin deux passages, que l'on nomme *Genna Cruxi* (porte de la croix) et *Genna Silana* (porte de *Silana*); après avoir passé cette dernière gorge, on rencontre une descente un peu rapide, et avant d'arriver à l'église de *Sainte-Anne*, on voit à gauche une crevasse profonde qui s'est opérée naturellement dans la masse de la montagne, et au fond de laquelle coule un grand torrent; on donne à cette fente le nom de *Goroppu;* c'est au reste, un des accidents que présentent souvent les monts calcaires. A partir de l'église de *Sainte-Anne* le chemin commence par devenir moins rude; mais on continue à parcourir un vallon encaissé au milieu de deux immenses murailles naturelles, coupées à pic dans la roche calcaire. On arrive ensuite au sanctuaire de *Nostra Signora di Buon Cammino*, dépendant du village de *Dorgali;* c'est là que je m'arrête pour revenir en ce lieu dans un autre chapitre.

Le chemin que je viens de faire parcourir à mon lecteur offre au voyageur, blasé sur les véritables routes, des sites très-pittoresques et très-variés, au sein d'une nature sauvage et rocailleuse; mais il est temps de quitter ces lieux solitaires pour retourner au village d'*Ursulei*. Aspect du pays.

Non loin de ce dernier se trouve une région dite *Fennau*, au-delà de laquelle s'élève la pittoresque cime de *Monte Novo*, qui est dans le genre de la *Perdaliana;* mais le chemin que j'ai parcouru pour y aller, en venant de *Fennau*, est trop détestable pour que j'engage qui que se soit à le prendre; c'est pourquoi je me réserve de faire arriver mon lecteur sur la cime du *Monte Novo* par un autre côté. *Monte Novo.*

Talana et Villagrande. En attendant je lui propose de se rendre d'*Ursulei* à *Talana*, village connu par ses mines de plomb argentifère, dont les travaux ont été, je crois, entièrement abandonnés. C'est dans la vallée, placée au bas de *Talana*, en venant d'*Ursulei*, que semble avoir passé l'ancienne voie romaine; celle-ci, en débouchant de la côte d'*Orosei*, devait rejoindre celle de l'*Ogliastra*, en parcourant la gorge de *Silana*. Mais il n'est plus question de refaire de nouveau ce chemin, aussi nous allons nous diriger immédiatement de *Talana* sur *Villagrande-Strizaille*. Ce village est un des plus considérables de cette contrée; il communique directement avec *Lanusei* par ceux d'*Arzana*, *Elini* et *Ilbono;* on laisse alors à droite une église rurale dépendante de *Lanusei*, dite de S. *Cosimo;* c'est tout près de là que se trouve une des principales sources du *Flumendosa*, au pied d'une montagne schisteuse, dite *Monte Armidda*. On peut voir tous ces détails dans ma grande carte de l'île en deux feuilles.

Forêt détruite. Les environs de *Villagrande* étaient remarquables, il y a une trentaine d'années, à cause de ses belles forêts d'arbres de construction (*Quercus Robur*); mais on y a fait main basse, et ces magnifiques arbres ont été coupés sans intelligence, sans discrétion et sans aucun profit pour le Gouvernement; les pièces que l'on en a tirées furent charriées sur un ancien chemin, dit *il Cammino dei Maltesi*, qui conduisait à la mer en passant par *Tortoli*.

Villanova Strizaille. Le sol de *Villagrande* est presque partout granitique, comme celui sur lequel se trouvait une population voisine, dite *Villanova Strizaille*. La première fois que je fus en ce dernier endroit, en 1825, il y avait encore une soixantaine d'habitants; mais lorsque j'y fus pour la dernière fois, en 1838, je n'y trouvai plus qu'une vieille femme vendant de l'eau de vie et du pain, installée dans une masure. Toutes les autres maisons, en grande partie sans toit, et tombées en ruine, étaient abandonnées. Dans ce même lieu, qui n'est plus en harmonie avec son nom, l'on a trouvé jadis une quantité d'idoles sardes en bronze; elles furent malheu-

reusement fondues pour en faire une cloche; et cette même cloche n'existe plus, que je sache. Je n'ai pas vu ces idoles, mais je sais positivement qu'elles furent déterrées en ce lieu, car je tiens cette notice de feu l'Intendant François Gessa, dont il a été fait mention ci-dessus pages 367 et 380.

Au SO des ruines de *Villanova Strizaille* on rencontre un grand amas de fer oxidulé magnétique, accompagné d'épidote et de grenats, dans le genre de celui qui a été signalé à *Perdasterri*, au-dessus de *Domus de Maria*, p. 245 ci-dessus. Le lieu dont il est maintenant question porte le nom de *sos Frailes* (les travailleurs en fer, forgerons). On peut consulter sur ce gîte métallifère, et sur un autre amas considérable de fer qui se trouve près du village d'Arzana, l'ouvrage de M. le chevalier Baldracco, intitulé *Cenni sulla constituzione metallifera della Sardegna;* Turin 1854 (pages 187 et 303). Mines de fer.

Mais il est temps de poursuivre notre excursion d'un pas plus ferme, et par conséquent, nous voilà dans la vallée parcourue par le *rio de perda e cuaddu* (ruisseau de la pierre du cheval), autre affluent du *Flumendosa*, qui arrose le pied oriental du *Gennargentu;* et nous allons le remonter jusqu'à sa source, au col de *Corr-è-boi;* mais avant d'arriver à ce dernier point, qu'il me soit permis de m'écarter pour un instant de mon chemin, et d'aller chercher sur la rive gauche du *Flumendosa*, un lieu dit *Bau-eccresia* (gué de l'église), où existait réellement une vieille église (1). Rio de *Perda e Cuaddu.*

Lorsque celle-ci fut démolie, on trouva sous son pavé un grand nombre d'idoles sardes en bronze, dont quelques-unes échappèrent au creuset du fondeur de cloches; elles font, je crois, partie de la collection du Musée de Cagliari. Cette circonstance positive, d'avoir rencontré Autres idoles de bronze.

(1) Voyez ma grande carte en deux feuilles.

ces idoles enfouies sous le pavé d'une église, d'origine très-ancienne, remontant probablement au temps de la conversion des *Barbaricini* au christianisme, m'a fait penser que ces bronzes payens furent enfouis en ce lieu sacré par quelque prêtre zélé, ou par ordre des anciens évêques; peut-être il en aura été de même de ceux que l'on a trouvés à *Villanova* et dont il a été fait mention ci-dessus.

Opinion de l'auteur sur ces idoles.

Dans un travail que j'ai publié, il y a quelques années (1), j'ai eu occasion de décrire quelques idoles de ce genre, que je n'avais pu insérer dans les planches de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, car elles furent trouvées postérieurement à cette publication, faite en 1840; et je suis arrivé à cette conclusion: 1° que les idoles en bronze déterrées dans toutes les régions qui entourent le *Gennargentu*, c'est-à-dire dans la *Barbargia* montueuse, et que l'on a trouvées, non pas isolées comme celles que l'on rencontre quelquefois dans le reste de l'île, mais réunies en grand nombre et quelquefois enfouies sous les églises, doivent être distinguées des autres. En effet elles s'écartent de celles-ci, soit par la matière dont elles sont formées, composée presque entièrement de cuivre pur sans alliage, soit par leurs formes et leur exécution qui annoncent l'art le plus imparfait; car la plupart de ces prétendues figures humaines n'ont que la tête, les bras et les jambes, et presque pas de corps, comme les exécuteraient des enfans; mais elles ont des attributs, évidemment phalliques et symboliques: 2° que ces objets d'un culte grossier, d'origine certainement étrangère, comme je l'ai prouvé dans la deuxième partie de ce *Voyage* (2),

(1) *Sopra alcune antichità sarde*, dans les Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin, 1854, vol. XIV, seconde série, p. 181.

(2) Cette importation de symboles étrangers est spécialement indiquée par les animaux étrangers à l'île, figurés parmi ces idoles,

doivent être considérés comme les restes d'un art en décadence; et que, par conséquent, plus ces figures s'éloignent des formes humaines, plus elles sont récentes: 3° enfin que la circonstance de les rencontrer spécialement dans les régions habitées par les descendants des *Barbaricini*, confirme ce que l'histoire de l'île nous apprend sur leur conversion assez récente et faite en masse; car c'est en masse que les prêtres ont recueilli et enterré sous leurs églises ces objets du culte payen, lorsqu'ils voulurent les arracher d'un seul coup à l'adoration et aux scrupules des nouveaux convertis.

Le passage de *Corr-è-boi* (cornes de bœuf), prend son nom de la forme qu'il présente de loin, qu'on a voulu assimiler à la silhouette du crâne de cet animal; il est ouvert par la nature dans les schistes et dans le calcaire de transition, devenus cristallins après l'apparition du granite et par son contact. Les deux éminences qui figurent les cornes, se nomment *Gibinari* et *Armaria;* la plus grande dépression comprise entre elles et qui forme le passage du col, compte 1274 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Près de là on trouve une mine de plomb exploitée depuis quelques années; mais j'ai lieu de croire que la difficulté du transport du minerai à la mer, par un charroi long et pénible, doit rendre très-chanceux le profit de cette exploitation.

Fonni, le premier village que l'on rencontre après avoir passé le col, est le plus élevé de toute l'île, car son altitude est de 998$^{m.}$ 82$^{c.}$ au-dessus du niveau de la mer; c'est le chef-lieu du canton (mandamento), et par conséquent le village le plus considérable de toute la contrée. On y voit un couvent de Franciscains avec une église bâtie au commencement du siècle dernier, qui n'offre rien de

---

tels que le singe, le *Draco volans*, l'antilope, etc. Voyez livre I, chap. VI, p. 173.

remarquable, à moins que l'on ne veuille s'arrêter à lire une longue inscription du *Père Pacifico*, fondateur de cette église. Cette légende, placée sur le mur d'un temple catholique, commence par l'histoire d'*Hercule*, fils d'Alcmène et d'Amphytrion ; elle parle de ses cinquante fils, nommés *Thespiens*, du tombeau et du temple de *Jolaus*, des neuf héros sardes, qui après leur mort rendaient les oracles; elle passe ensuite à *Énée*, fils de *Vénus* et d'*Anchise*, chef des *Iliens* venus dans l'île, qui habitèrent ces régions; elle donne les étymologies des noms des villages environnants, les unes plus ridicules que les autres; par exemple, elle fait dériver le nom de celui de *Gadoni* de *Gaudium Adonis*, celui d'*Aritzo* proviendrait d'*Aricinum*, et celui de *Tonara*, de *Jupiter tonnant!!!* On y raconte ensuite la défaite d'*Efisius*, général romain, puis saint martyr, opérée par les *Iliens* et les *Jolaens*, son invocation à Dieu, et sa grande victoire contre ces mêmes peuples, en vertu de la croix apparue sur ses étendards; on arrive ensuite à la conversion des *Barbaricini* sous *Hospiton*, et l'on transcrit textuellement la lettre de Saint Grégoire à ce dernier; enfin le *Père Pacifico*, parlant lui-même, raconte que c'est lui qui a érigé cette église, dédiée à la *Vierge des Martyrs*, à *Saint Efisius* et à *Saint George*, et qu'elle fut achevée dans l'espace de trente-sept mois. Cette inscription que je n'oserais pas nommer curieuse et que je regarde plutôt comme l'œuvre d'un moine ignorant et *timbré*, porte la date du 13 mai 1708 (1).

Sorovile. Non loin de *Fonni* se trouve un lieu dit *Sòrovile*, ou bien *Sorobile*, où l'on voit des restes de constructions romaines; c'est fort probablement en ce point que se trouvait la station de *Sorabile*, indiquée dans l'itinéraire d'*Antonin*,

---

(1) On peut lire plus de détails sur cette inscription dans le *Dizion. geogr. stor.*; Torino, 1840, article *Fonni*, p. 716.

comprise entre celle de *Caput Tirsi*, et celle de *Biora*, sur la véritable route centrale de l'île (1).

De *Fonni* on pourra en quelques heures se rendre sur le *Monte Novo*, dont il a été question ci-dessus, p. 413; ce chemin est plus facile à parcourir que celui qui y conduit d'*Ursulei* et de *Fennau*. Le mont dont il s'agit est une répétition de la *Perdaliana*, car il est également surmonté d'un *Toneri* calcareo-magnésien ou, pour mieux dire, presque entièrement dolomitique, qui repose sur une base conique schisteuse, isolée; mais ce *Toneri* offre moins d'intérêt pour le géologue que la *Perdaliana*, car on n'y rencontre pas de fossiles. On peut voir deux coupes de cette montagne dans la troisième partie de ce *Voyage* (tom. I, chap. IV, page 160, figures 30 *a*, 30 *b*).

Sur le *Monte Novo* se trouve la chapelle de *Saint-Jean*, et non loin de son pied est une région dite *Fontanabona*, où sont quelques cabanes de bergers, presque tous bandits du village d'*Orgosolo*: aussi, pour y parvenir il faut prendre certaines précautions et surtout avoir des guides qui connaissent ces hommes. C'est ce que je fis; et malgré cela je fus reçu chez eux par plus de 12 fusils mis en joue sur ma personne, avec injonction de ne plus faire un pas vers ces hommes, placés dans cette attitude fort peu hospitalière et moins encore bienveillante; enfin, après bien des pourparlers et une infinité de questions sur le véritable but de mon arrivée chez eux, qui était celui de me rendre sur la cime du *Monte Novo*, avec mes instruments géodésiques, je fus reçu d'une manière un peu plus courtoise, c'est-à-dire que les bouts de fusils dirigés sur moi s'abaissèrent; mais cette courtoisie n'était pas exempte d'un certain sentiment de méfiance sur le véritable objet de ma

(1) Voyez la seconde partie de ce *Voyage*, livre II, chap. VII, p. 438 et 445. Voyez également la carte de la *Sardinia antiqua*, en tête de l'atlas de cette même partie.

visite. Il faut dire que les bandits d'*Orgosolo* sont, en général, de la plus mauvaise espèce; ils sont continuellement sur leurs gardes contre la force armée qui voudrait les surprendre dans ces repaires à peu près inaccessibles, où ils se réfugient après avoir fait leurs rapines; ces rapines consistent presque toujours en vols de bétail, quelquefois ils enlèvent aux propriétaires des villages voisins, dont ils sont la terreur, des troupeaux entiers de moutons et même les bœufs de labour.

Mamojada. Perda longa. De *Fonni* on peut se rendre à *Nuoro*, en passant par *Mamojada*, autre gros village de cette région; c'est après l'avoir dépassé et non loin de l'église rurale de *Nostra Signora di Loreto*, que j'ai observé jadis le monolithe dit *Perda longa (pierre longue)*, figuré dans la planche II, fig. 2 de l'atlas des antiquités de l'île, seconde partie de ce *Voyage*, et dont il a été rendu compte dans le texte de cette même partie (livre I, chap. I, page 2). Ce monolithe en granit, maintenant abattu, cassé en trois morceaux et gisant sur le sol, avait dans son intégrité plus de six mètres de longueur et il était flanqué de deux autres pierres beaucoup moins élevées, mais celles-ci, encore debout, ne sont pas travaillées. Ces trois espèces de *Men-hirs*, se trouvent placées au milieu d'une aire circulaire, pavée en grosses dalles et circonscrite par d'autres pierres plus petites, fichées en terre, qui forment ainsi, autour des trois pierres du milieu, une espèce de *Téménos:* non loin de là on voit un *Noraghe*, en grande partie détruit (1).

Perdas-fittas. De l'autre côté de *Fonni*, sur le chemin qui conduit vers *Tonara*, et par lequel passait probablement l'ancienne voie romaine centrale, se trouve un lieu dit *Perdas-fittas (Pierres-fittes)*, où l'on voit trois autres *pierres levées*, qui ont

(1) Le rév. Victor Angius, dans son article *Barbagia*, *Diz. geogr. storico*; Torino, 1834, tom. II, p. 114, dit d'avoir rencontré plusieurs monuments semblables dans cette région.

également été figurées dans la planche II de l'atlas des antiquités de l'île (fig. 3) et qui furent décrites dans le texte (pages 6 et 7). Une remarque que j'ai déjà faite à propos de ces trois pierres, et que je me permets de reproduire ici, c'est qu'elles ne portent aucune trace de ciseau, tandis que celles dont est formé un monument qui se trouve près de là, tout à fait dans le genre de ceux nommés *Tombeaux de Géants*, sont toutes travaillées par la main de l'homme. J'ai cru pouvoir en conclure que, pareillement aux pierres dont parle l'Écriture (1), qu'il était défendu de profaner par le fer, *quae ferrum non tetegit;* celles de *Perdas-fittas*, plantées verticalement dans le sol, pouvaient fort bien avoir été regardées jadis comme des objets sacrés et dignes d'adoration.

En rapprochant les trois pierres de *Perda longa* des environs de *Mamojada*, et les trois autres de *Perdas-fittas* près de *Fonni*, avec les trois cônes en pierre basaltique, trouvés près de *Lanusei*, mentionnés ci-dessus, page 402, on ne peut s'empêcher de penser au passage de la lettre de Saint Grégoire à *Hospiton*, dans laquelle ce Pontife reproche aux habitants de toutes ces régions, c'est-à-dire aux *Barbaricini*, d'adorer des pierres. Mais ce qu'il y a de plus curieux à observer, c'est que toutes les *Pierres-levées* de ces trois localités, étaient encore à leur place, il y a quelques années (2), et qu'une partie d'entre elles le sont encore maintenant, malgré les exhortations de S. Grégoire, et malgré le zèle des anciens évêques et de leurs prêtres, qui enfouissaient en masse sous leurs églises les idoles des nouveaux convertis. Ces pierres restèrent encore debout depuis l'année 594 jusqu'à nos jours, c'est-à-dire pendant plus de 12 siècles, après l'introduction du Christianisme en ces lieux. Rapprochements.

(1) *Deutéronome*, 27, 5 (*de lapidibus*).

(2) Le monolithe du milieu de la *Perda longa* n'a été abattu que de mon temps, par les chercheurs de trésors.

Antiquités romaines d'*Austis*.

Je pense que l'ancienne voie romaine, qui communiquait de *Sorabile* près de *Fonni*, avec Cagliari, par *Valentia* et *Biora*, passait près de *Perdas-Fittas*, et que de là, elle devait se rendre à *Austis;* ce village pourrait être une ancienne *colonia Augusta* dont on a perdu le nom, car on a trouvé dans ses environs plusieurs restes d'antiquités romaines et surtout des inscriptions latines, en un lieu dit *Perda litterada (Pierre écrite)*. M. le chanoine Spano, dans son *Bollettino Archeologico*, *anno IV*, *febbraio* 1858, pag. 26, a consacré un article aux antiquités d'*Austis;* il a publié en même temps des inscriptions romaines de cette localité, jusqu'ici inconnues aux antiquaires du pays.

Ascension au *Gennargentu*.

Il est tout à fait naturel, qu'après avoir fait le tour du mont *Gennargentu*, depuis le *Toneri* de *Seui*, jusqu'à *Fonni*, je choisisse ce dernier village, qui en est le plus rapproché, pour faire arriver plus directement mon lecteur sur la cime de ce géant de la Sardaigne. Le sentier qui, au sortir de *Fonni*, conduit vers ce mont, passe d'abord sous un monticule distant de deux kilomètres de ce village et sur lequel se trouve l'église de *Nostra Signora del Monte;* on y célèbre toutes les années une fête, avec un grand concours de monde: de là on passe au pied occidental d'une montagne presque isolée, dite le *Monte-Spada*, qui est à peu près conique et dont la cime compte 1626 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer. Le sol parcouru pendant tout ce trajet, couvert par-ci par-là de quelques arbres, est exclusivement granitique, ainsi que la presque totalité du *M. Spada*, dont la cime seule est schisteuse; à partir de ce point, le granite se cache sous le schiste qui est la roche dominante de tout le groupe, vers lequel on se dirige. On commence, bientôt après, une montée rapide, au milieu d'un terrain encore un peu boisé, mais non recouvert d'une véritable forêt; à mesure que l'on monte, les arbres deviennent plus rares, et près du sommet, ils finissent par manquer tout à fait; ils sont d'abord remplacés par des broussailles d'arbousiers, de cistes et de myrthes;

puis on ne trouve plus guère que de petits arbustes tels que le *Daphne glandulosa*, le *Ribes petraeum*, qui sort de quelques fissures du rocher, et le *Prunus prostrata*, qui y végète péniblement.

C'est fort probablement cette dernière plante, rabougrie, qui a fait donner le nom de *Bruncu de spina*, à la cime à laquelle on arrive enfin de ce côté, et sur laquelle j'ai placé mon signal trigonométrique. Cette cime compte 1918 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; c'est par conséquent le point le plus élevé de toute l'île; mais si ce point est le plus élevé, c'est aussi le plus central en latitude pour la Sardaigne, car c'est à peu près par mon signal que passe le quarantième degré de latitude qui la partage en deux parties presque égales; c'est pourquoi la ligne qui sépare les deux feuilles de ma grande carte de l'île, passe presque par cet endroit. La latitude précise de mon signal est de 40° 00′ 56″ 99 et sa longitude de 6° 58′ 24″ 16 à l'est de l'observatoire de Paris (1). *Bruncu de Spina.*

De ce point on jouit d'une vue sans bornes, que j'oserais presque comparer à celle que je suis allé chercher sur la cime de l'*Etna;* on voit toute l'*Ogliastra* et la mer Tyrrhénienne qui la baigne, la tour de *Saint-Pancrace* et le château de Cagliari, avec tout son golfe, y compris la presqu'île de *Saint-Elia* et le *Cap Pula;* à l'ouest se présentent tous les monts qui s'élèvent au-delà du *Campidano*, le golfe d'Oristano, le *Monte Ferru*, le *M. Minerva* près de *Bosa*, la cime du *M. Santo* de *Torralba*, et toute la chaîne du Mont *Limbara*, derrière laquelle se dressent le *M. Oro* et le *M. Rotondo* de Corse, qui de ce point paraissent faire partie de la Sardaigne. Vue très-étendue.

Le *Bruncu de Spina*, se relie aux autres cimes du même *Su Sciusciu. Punta Florisa.*

(1) Voyez la première partie de ce *Voyage*, p. 481. Notice sur les opérations géodésiques faites en Sardaigne pour la construction de la carte de cette île pendant les années 1835-1838.

mont, par une espèce de crête, dirigée à peu près NO SE, au bout de laquelle il y a une dépression, mais en ce point commence un cône, aux formes arrondies, couvert d'une infinité de fragments anguleux et mouvants de porphyre syénitique, détachés d'un filon de cette nature qui a traversé, soulevé et modifié en ce point la roche schisteuse (1). Cet amas de fragments de roche rouge donne à cette butte conique l'air d'un monceau de débris d'un château, et c'est de là que lui est venu le nom de *su-Sciusciu*, qui en langage du pays veut dire *la ruine* (une chose ruinée). La cime du mont en question est assez difficile à atteindre, à cause de la mobilité de ces pierres anguleuses; elle compte 1865 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer; tandis qu'une autre cime voisine, dite *Punta Florisa*, ou *Orisa*, est plus élevée de quatre mètres. C'est au pied septentrional du cône arrondi de *su Sciusciu*, que coule, au milieu de ses pierres mouvantes, la fontaine la plus fraîche de toute la Sardaigne: en juillet à neuf heures du matin, elle marquait à peine + 2° de Réaumur, l'atmosphère étant à + 9°.

Première excursion sur le *Gennargentu*.

J'ai fait plus de dix excursions sur le *Gennargentu:* et chaque fois que je m'y suis rendu, j'y suis demeuré deux ou trois journées de suite; de façon, que je n'y ai pas passé moins de vingt-quatre ou de vingt-cinq nuits en total, toujours, bien entendu, à la belle étoile. La première fois que je m'y rendis, ce fut en juillet 1822, avant même d'avoir eu l'idée de dresser la carte de l'île; mais dans le seul but de mesurer barométriquement la hauteur de cette montagne, que l'on disait, avec raison, être la plus élevée de la Sardaigne. J'y fus alors tout seul avec un guide que j'avais pris au village d'*Aritzo:* pendant la nuit la lueur de mon bivouac attira en ce lieu un vieux berger

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. I, pag. 3, et chap. XI, p. 452.

barbu, armé de son fusil et de son coutelas, qui vint, sans façon, partager mon souper et dormir à mes côtés; le lendemain matin, lorsque je pris mon baromètre pour aller mesurer cette cime, cet homme m'interrogea sur l'usage que je voulais faire de cet instrument, et lui ayant répondu que c'était pour connaître la hauteur de sa montagne, il me demanda si cette cime où nous étions était plus élevée que la *montagne qui fume près de Naples*. Surpris de cette question, qui annonçait dans mon interlocuteur la connaissance du *Vésuve*, je l'interrogeai à mon tour là-dessus, et j'appris qu'il avait vu de loin ce volcan, lorsqu'il se trouvait au *service du roi*, c'est-à-dire lorsqu'il fut embarqué, comme rameur forcé, sur une galère sarde qui avait fait le voyage de Naples. Je fus très-amusé d'avoir eu pour compagnon de nuit un ex-galérien.

Par une curieuse compensation, je me suis trouvé en juillet 1829, de passage à *Fonni*, pendant que l'archevêque d'*Oristano*, feu monseigneur Bua, visitait épiscopalement ce village, appartenant au diocèse de *Nuoro*, dont il était également administrateur. Ce respectable prélat, qui m'honorait de son amitié, ayant appris que je me disposais à aller de *Fonni* à mon signal de *Gennargentu*, organisa une grande partie de campagne sur ce même mont, qu'il était désireux de connaître: en effet, le lendemain, je gravissais à cheval, ce géant de la Sardaigne, avec une compagnie bien différente de celle que j'avais eue lors de ma première visite en ces lieux: il n'y avait pas moins de quinze prêtres, entre les chanoines de *Nuoro* et les curés des pays voisins, avec accompagnement de leurs domestiques et d'un grand nombre de chasseurs; ces derniers nous donnèrent, le lendemain matin, le spectacle de plusieurs chasses aux mouflons, qui abondent sur cette montagne; tandis que Monseigneur, peu accoutumé à passer une nuit au *bivouac*, par une température de 5 à 6 degrés + 0, grelottait de froid et tombait de sommeil, en disant son bréviaire: il était alors entouré de tout son cortége, Monseigneur *Bua*.

devant un grand feu pétillant, autour duquel rôtissaient déjà plusieurs gigots de mouflons, pris sur ce même mont.

Le mouflon. Le mouflon, qui a son séjour habituel sur cette montagne et sur les cimes les plus élevées de la Corse, de la Sardaigne et de l'île de Chypre, ne se trouve pas, que je sache, dans le reste de l'Europe, mais seulement dans les monts de l'*Atlas*. C'est une espèce de mouton sauvage, privé de queue et de laine; il vit en troupes, quelquefois très-nombreuses. Depuis l'hiver de 1830, qui a été très-rigoureux, le nombre de ces animaux a beaucoup diminué en Sardaigne; ce qui contribua aussi à leur diminution, ce fut l'introduction dans l'île des fusils doubles et à percussion. Le mouflon se prive assez bien, et en captivité il se croise avec la brebis, dont il a le bêlement. Voici le dessin d'un individu mâle.

Fig. 23.



Autres courses sur ce mont. J'allai également, en 1822, en 1825 et 1826, sur le *Gennargentu* en compagnie de mon excellent ami et collègue, l'illustre auteur de la *Flora Sardoa;* mais dans une course que j'y fis en 1830, je courus peut-être quelque danger. J'étais alors parti tout seul d'*Aritzo* avec un simple guide, pour me rendre droit à mon signal de *Bruncu de*

Spina, au pied duquel j'avais passé la nuit à la belle étoile et sans feu, pour ne pas attirer de monde en ce lieu; mais, le lendemain matin de bonne heure, lorsque je travaillais à relever plusieurs séries d'angles avec mon théodolithe, j'eus la visite d'un jeune berger, que le métal de mon instrument intriguait beaucoup, au point que je dus l'assurer à plusieurs reprises que ce métal n'était pas de l'or, comme il le croyait; mais il ne se montra pas persuadé, et je le laissai partir dans sa croyance, sans m'en inquiéter. J'avais à peu près fini mon opération, lorsque par hasard mes yeux, en se baissant sur mon instrument, se portèrent également au bas de la montagne vers le nord, où il me parut de voir reluire quelque chose au soleil; et au moyen de mon porte-vue, je pus distinguer bien clairement une dixaine d'individus, qu'à leur costume je reconnus pour des habitants de *Fonni*. Ils étaient tous bien armés et plusieurs d'entre eux avaient en laisse leurs terribles chiens. Enfin je m'aperçus qu'ils venaient directement à moi; mais il leur fallait encore une demi-heure de montée pour arriver au point où j'étais. Je pensai alors que peut-être ces *braves gens* (probablement bandits, car cette montagne est leur refuge) venaient dans cet attirail, et de cette allure, pour *admirer* mon instrument *d'or*, et que, puisque ma besogne principale était finie, autant valait ne pas les attendre de pied ferme; aussi, sans rien dire à mon guide de ma découverte, je mis mon instrument dans sa cassette et je pris immédiatement le chemin d'*Aritzo*, vers l'ouest, tandis que les autres montaient du côté de *Fonni*. Quand je fus à une certaine distance, je m'amusai à observer avec ma lunette l'endroit de mon signal que je venais de quitter, et je ne tardai pas à y voir arriver ces *Fonnais*, qui regardèrent de toutes parts, comme pour chercher quelqu'un, et qui me parurent désappointés de n'y trouver personne. Parmi eux je crus reconnaître le jeune berger qui, quelques heures auparavant, voulait absolument voir de l'or dans le métal de mon

instrument. Peut-être ces gens venaient-ils par simple curiosité, mais il est certain que c'est moi qu'ils cherchaient. L'avance que j'avais sur eux me mettait à l'abri de toute poursuite, dans le cas qu'ils m'eussent vu de loin et qu'ils eussent voulu courir après moi. Depuis lors, toutes les fois que je retournai sur cette cime solitaire, je tâchai de m'y rendre en plus nombreuse compagnie.

Lieu le plus propre au bivouac.

Quoique dans toutes les visites que j'ai dû faire au *Gennargentu*, il me soit souvent arrivé d'établir mon bivouac en des lieux différents de cette montagne, je dois dire que l'endroit le plus près de la cime et en même temps le plus propre pour y passer la nuit, et où l'on puisse arriver passablement avec les chevaux et les provisions, se trouve à près de 300 mètres au-dessous du point culminant et à près de 200 ou de 150 du col qui existe au pied septentrional de la pointe de *su Sciusciu*, le long du versant qui regarde l'ouest. C'est le lieu d'où sortent les principales sources et où commencent à végéter les arbres et surtout les aulnes. Ces plantes forment une bordure remarquable des deux côtés des ruisseaux qui descendent dans le fond de la vallée; celle-ci se revêt ensuite progressivement d'arbres de différentes espèces.

Toneri de Irgini.

Au bas de ce vallon se trouve un petit *Tacco*, nommé *Toneri de Irgini*: nom qui pourrait vouloir signifier *Toneri de la sainte Vierge* ou de la Vierge; peut-être son vrai nom est-il *Toneri Girgini*. Ce petit rocher, formé d'une roche différente de celle qui constitue le massif du *Gennargentu*, a spécialement fixé l'attention de mon compagnon de course en ce lieu, l'auteur de la *Flora Sardoa*. Ce savant botaniste y a recueilli plusieurs plantes (1) qui ne se trouvent pas

(1) Je reproduis ici la note de quelques-unes de ces plantes que j'ai indiquées dans la troisième partie, vol. I, chap. IV, p. 151, note 2; ce sont: *Stellaria saxifraga* Bertol. — *Lonicera etrusca* Sav. — *Rhamnus alpina* Linn. — *Thesium italicum* A. DC. — *Scabiosa holosericea* Bertol. — *Iberis integerrima* Moris. — *Linaria rubrifolia* DC.

dans tout le reste de la grande montagne; mais qu'il a rencontrées dans d'autres monts calcaires; ce qui paraît devoir être attribué à l'existence en ce lieu de ce rocher calcareo-dolomitique. Ce même rocher intéresse aussi fortement le géologue, qui y reconnaît un petit lambeau du dépôt jurassique dont il n'a cessé de rencontrer les débris plus ou moins étendus, et portés à des hauteurs différentes, tout autour du groupe du *Gennargentu* (1).

Ce groupe n'est pas nommé de la même manière par tout le monde. Le rév. Victor Angius l'appelle *Monte Argento*, et il pense que l'appellation de *Gennargentu* est inexacte (2). Je crois, au contraire, que c'est la sienne de *M. Argento* qui est fautive; car il n'y a pas de trace de filons de plomb ni d'argent dans tout ce massif. Comme la crête de la montagne offre deux passages bien connus à ceux qui veulent se rendre directement de la *Barbargia Belvi* dans la région métallifère de l'*Ogliastra* et surtout à *Talana*, où l'on a cultivé des mines d'argent, il est plus que probable qu'un de ces passages, et surtout le plus battu, qui passe au pied de mon signal de *Bruncu de Spina*, ait reçu le nom de *Genn-argentu* (*Ianua argenti*), *porte de l'argent*. Ce nom aurait ensuite été appliqué complessivement à toute la montagne. Je crois donc pouvoir conserver à cette dernière le nom de *Gennargentu*, d'autant plus que c'est celui sous lequel elle est plus généralement connue, non-seulement en Sardaigne, mais à l'étranger.

La neige séjourne pendant plus de six mois de l'année sur les trois cimes indiquées ci-dessus et sur les crêtes voisines, jusqu'à l'altitude approximative de 1800 mètres. Mais il arrive quelquefois que ces cimes n'en sont pas

---

(1) On peut voir ce qui a été exposé à ce propos dans la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IV, p. 163, et tom. II, chap. XVII, p. 18.

(2) *Diz. geogr. stor.*; Torino, 1834, tom. II, article *Barbagia*, p. 60.

dépouillées entièrement et qu'il en reste quelque peu jusqu'à la nouvelle neige, dans les crevasses profondes et dans les revers septentrionaux où, par son orientation, ce dépôt de neige se trouve moins exposé à l'influence des rayons du soleil.

Végétation du *Gennargentu*.

On sait que la végétation des grandes montagnes des régions tempérées de l'Europe méridionale et de ses îles présente toujours une division en zones à peu près horizontales et parallèles entre elles, et que chacune d'elles, prise dans son ensemble, offre un caractère particulier. Je vais tâcher d'esquisser de mon mieux les différentes zones du Géant de la Sardaigne, d'après mes propres observations et spécialement d'après des notes qu'a bien voulu me fournir mon illustre collègue dont il a été question.

Zone à peu près nue.

A partir des cimes les plus élevées de cette montagne, c'est-à-dire d'une élévation de 1912 mètres au-dessus du niveau de la mer, jusqu'à celle de 1850 plus bas, à peu près, qui est l'espace occupé par la neige pendant une grande partie de l'année, le sol est presque privé d'arbustes, si l'on en excepte quelques rares plantes, parmi lesquelles le *Ribes petraeum* (1). Celle-ci se trouve en plus grande abondance dans la zone inférieure comme il sera dit ci-après; je l'ai cependant rencontrée sur la cime tout près de mon signal. L'herbe qui couvre quelques plaques du sol sur ce sommet est l'odorant *Thymus herba barona*, et au milieu de ces plaques on voit surgir en juin la fleur qui annonce l'hiver, le brillant *Crocus minimus*.

Zone des arbustes.

Les arbustes commencent à devenir plus nombreux à 1800 mètres; ce sont le *Prunus prostrata* et le *Ribes petraeum* mentionnés ci-dessus, et avec eux plusieurs autres plantes, parmi lesquelles je citerai le *Daphne glandulosa*, le

(1) Je me dispense ici de citer le nom des auteurs, que l'on pourra chercher dans la *Flora Sardoa* mentionnée ci-dessus, riche en synonymie.

Chenopodium bonus Henricus, le *Juniperus nana*, le *Potentilla rupestris* (*minor*), le *Gentiana lutea*, le *Saponaria ocymoides*. Un peu plus bas croissent le *Berberis aetnensis*, le *Thlaspi rivale*, l'*Avena gracilis* et le *Carlina macrocephala*. Un peu au-dessous des plantes et des arbustes précédents on voit paraître l'*Astragalus sirinicus* et le *Pyrus Aria*.

Au niveau de 1650 mètres environ, commencent les véritables arbres, et surtout les *Aulnes* (*Alnus glutinosa*); ils se montrent spécialement aux endroits où naissent les principales sources, dont les eaux vont alimenter les torrents qui coulent au bas du vallon. Ces aulnes, comme il a été dit ci-dessus, bordent ces ruisseaux de manière qu'en voyant de loin les files longitudinales de ces arbres, on est certain d'y trouver de l'eau fraîche et abondante. Zone des aulnes.

Après la zone des *Aulnes* vient celle de l'*If* (*Taxus baccata*), de l'*Astragalus sirinicus*, de l'*Ilex Aquifolium*, du *Vicia glauca*, du *Tanacetum Audiberti* et du *Cirsium microcephalum;* mais bientôt commence la zone du chêne-vert (*Quercus Ilex*) et celle des autres arbres et arbustes déjà signalés, entre *Seui* et la *Perdaliana*, p. 378. Cette zone du chêne-vert continue jusqu'auprès d'*Aritzo*. Zone des gros arbres.

C'est aussi dans cette zone, comprise entre 1600 et 900 mètres d'altitude, que j'ai fait, dans les mois de juin et de juillet, mes plus belles chasses aux papillons de ces localités, qui appartiennent presque tous à des espèces décrites comme nouvelles, il y a quelques années, par feu mon regrettable ami l'illustre professeur Bonelli, de Turin (1). Je dois cependant dire à ce propos que, si la *Vanessa Ichnusa*, l'*Arginis Cyrene*, le *Satyrus Aristaeus* et le *Satyrus Jolaus* Bonelli, habitent de préférence la zone dont il s'agit, et surtout les lieux où croissent les fougères, le premier de ces papillons, c'est-à-dire la *Vanessa Ichnusa*, se ren- Zone des papillons.

---

(1) *Descrizione di sei specie d'insetti*; Bonelli, *Mémoires de l'Académie des Sciences de Turin*, première série, 1824, tom. XXX, p. 171.

contre aussi en très-grande abondance, soit sur le sommet du *Gennargentu*, soit dans les régions beaucoup plus basses que celles où se tiennent les autres espèces indiquées ci-dessus.

Village de *Desulo*.

A la hauteur de ces bois touffus se trouve, vers le nord, le village de *Desulo*, qui compte 888 mètres d'altitude; son territoire comprend presque tous les lieux de la montagne dont il a été question.

Zone des châtaigners.

La forêt ne cesse que lorsqu'on est près d'*Aritzo*, à la hauteur approximative de 850 mètres au-dessus du niveau de la mer. Bientôt on entre dans la zone des châtaigners, où est enclavé le village en question, dont l'altitude est de 817 mètres. Ces châtaigniers sont accompagnés de nombreux noisetiers, ce qui donne aux environs de ce village un aspect tout particulier.

Zone des noyers.

Mais plus bas, et surtout près du village de *Belvi*, placé au-dessous et tout près d'*Aritzo*, on voit dans la vallée de nombreux et robustes noyers, qui constituent en quelque sorte une nouvelle zone, en s'étendant jusqu'au bas du village de *Tonara*.

Zone du chêne.

Enfin, au pied de tout le groupe, se trouve le grand plateau du *Sarcidano* ou de l'*Arcidano*, dont l'altitude moyenne est de 630 mètres, zone que je suis tenté d'appeler la zone du chêne ordinaire (*Quercus Robur*); elle appartient déjà de préférence à la Sardaigne centrale et peu montueuse.

Femmes d'*Aritzo*.

Le lecteur se rappellera que pour confuter certains passages des commentaires sur Dante, à propos des femmes de la *Barbargia*, j'ai reproduit, à la page 390 ci-dessus, le costume de deux femmes du village d'*Aritzo*, en émettant l'opinion que ce costume était, à mon avis, déjà porté par les femmes de ce pays au temps où vivait le grand poète. Je dois ajouter maintenant que, si des villageoises ainsi fagotées sont loin de réveiller chez les étrangers, qui visitent ces pays, la moindre idée de galanterie par leur habillement, leur physique et en général

la physionomie de plusieurs d'entre elles sont tout à fait en harmonie avec leur costume. C'est précisément chez les femmes des trois villages voisins, d'*Aritzo*, de *Belvi* et de *Desulo*, auxquelles j'ajouterai celles de *Tonara*, habillées un peu différemment, que l'on rencontre un type particulier dans leur physionomie et dans l'ensemble de leur personne. Ce type s'approche beaucoup de celui des habitants des hautes vallées des Alpes, par exemple, de celles d'Aoste, de la Maurienne et de la Tarentaise. Pour compléter ce rapprochement, je dois ajouter que dans les villages sardes, dont il s'agit, on trouve quelquefois plus d'un goître, surtout parmi les femmes. J'ai même vu en 1822, me trouvant à *Aritzo*, en compagnie de M. le professeur Moris et de M. le comte Greyffié, Intendant-général de l'île, un véritable type de crétinisme. Je laisse aux personnes compétentes le soin de décider si le goître, l'idiotisme et le crétinisme sont véritablement les effets du voisinage des grandes montagnes, et surtout s'ils proviennent de l'usage que l'on fait de l'eau produite directement par la neige; mais ce qu'il y a de positif c'est que les seuls êtres humains, qui se rapprochent des goîtreux, des idiots et des crétins de nos Alpes et des plaines du Piémont les plus voisines de ces monts, on ne peut les chercher en Sardaigne que dans les pays indiqués ci-dessus, ceux où la neige reste plus longtemps et où l'on fait la spéculation de la vendre et de la transporter dans le reste de l'île (1).

J'ai remarqué aussi que le goître et le type approchant de l'idiotisme et du crétinisme est plus commun dans ces villages parmi les femmes que parmi les hommes; ce que je serais porté à attribuer à la vie que mènent ces hom-

(1) Le rév. V. Angius, loc. cit., tom. II, art. *Barbagia*, p. 91, parle de goitres assez fréquents dans le quartier du village de *Tonara*, dit *Toncri*, qui est le plus élevé.

mes, et qui les oblige à rester longtemps hors du toit paternel, tandis que les femmes, au contraire, ne le quittent pas. La culture de la terre est très-négligée dans ces lieux, surtout par les hommes; le principal métier de ceux-ci consiste a faire les *cavallanti*, ou plutôt les marchands ambulants. Ils vendent dans toute l'île des couvertures, du drap du pays (*furese*), des noix, des noisettes, des châtaignes, des cerises, des poutres, des planches, des bois pour futailles et même de gros coffres en noyer tout faits; ils transportent tous ces objets avec leurs petits chevaux, et ils passent ainsi une partie de leur vie loin de leurs villages, en buvant le vin le plus généreux qu'ils peuvent rencontrer, et en laissant à leurs femmes et à leurs filles l'eau glacée, les soins du ménage, le travail de la terre et la culture de leurs cerisiers.

Fourniture de la neige.

Il faut ajouter à l'industrie de ces montagnards une autre qui est toute particulière à ceux d'*Aritzo* et de *Belvi*, c'est-à-dire le fermage et le transport de la neige dans presque toutes les parties de l'île. Cette industrie, réservée aux habitants de ces deux villages, occupe à elle seule presque toute la population virile, soit à recueillir cette neige pendant l'hiver, soit à la transporter en ballots pendant l'été. Ce transport s'est fait jusqu'à présent à dos de cheval; je pense qu'il n'en sera plus ainsi pour fournir de neige les régions qui ont maintenant de véritables routes et un charroi organisé et régulier; mais pour arriver à ces routes le *cavallante* d'*Aritzo* devra encore faire avec son cheval un assez long trajet, jusqu'à ce que son village puisse communiquer directement avec les grandes routes de l'île par une voie propre aux grands transports.

Fontana congiada.

La neige dont les habitants d'*Aritzo* et de *Belvi* font le commerce, est principalement recueillie par eux dans un mont voisin, dit *Fontana congiada*, ce qui veut dire fontaine ceinte, fermée; mais cette fontaine, qui se trouve à 1428 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, ne surgit pas au sommet de la montagne de ce nom;

celle-ci finit presque en un plateau horizontal, dont l'altitude est de 1508 mètres, et c'est là que l'on rassemble la neige. Ce mont est formé d'un schiste très-feuilleté et très-talqueux, passant en quelques points au schiste phyllade.

Au pied méridional de cette montagne, dans l'endroit par où passe le chemin qui d'*Aritzo* conduit à *Seui*, on trouve sur la rive du *Flumendosa* quelques arbres d'un magnifique genêt, dit *Genista aetnensis*, qui vers la fin de juin, lorsque je suis passé en ce lieu avec mon savant collègue, l'auteur de la *Flora Sardoa*, était en pleine floraison; rien n'égale l'élégance de cette belle plante, relevée par le beau jaune doré de ses fleurs et par ses branches pendantes en saule pleureur. J'avais déjà eu occasion de voir ce *Genista* dans l'*Ogliastra*, non loin de la mer, où il était en fleur dans les premiers jours de mai; tandis qu'au pied du *Gennargentu* il n'était fleuri que deux mois après. *Genista aetnensis.*

D'*Aritzo* on peut faire une petite course au village voisin de *Tonara*, où l'on arrive presque toujours en plaine depuis *Belvi*, ou parcourant une longue vallée dite *Isca di Belvi*, surtout remarquable par ses beaux et nombreux noyers; elle est traversée par un torrent dont les eaux sont employées à l'irrigation de cette petite plaine. *Isca di Belvi.*

Le village de *Tonara* prend son nom d'un *Toneri* qui le domine et qui est formé, comme les autres masses de ce nom, d'un dépôt calcaire dolomitique. Ayant déjà donné une description géologique et une coupe de ce *Toneri*, dans la troisième partie de ce *Voyage*, je me dispense d'entrer de nouveau en matière sur sa composition minéralogique. Je me bornerai à dire ici, qu'au bas de la roche secondaire on trouve en ce lieu, comme au bas des autres *Toneri* et des *Tacchi*, une couche de lignite; celle-ci est la plus puissante que l'on puisse rencontrer en ces lieux; mais le lignite, qui a passé à l'état de jayet, est d'autant moins propre à être employé comme combustible, *Tonara.*

qu'il est rempli de pyrites. Dans les bancs d'une espèce de grès qui accompagne ce combustible secondaire, on trouve quelques empreintes de plantes fossiles, propres à la flore jurassique, telles que le *Calamites Lehmanianus* Goep. et le *Brachyphyllum majus* Brong. (1).

Ses quartiers. Le village de *Tonara* est formé par quatre hameaux séparés, ou, si l'on veut, il se divise en quatre quartiers (*rioni*), qui se nomment *Toneri*, *Arasulè*, *Taleseri* et *Ilalà;* dans le nom de ce dernier quelques étymologistes ont voulu reconnaître une origine Turque ou Arabe; on a été jusqu'à chercher les pères des habitants de ces villages parmi les Maures envoyés en Sardaigne par les Vandales, dont parle Procope, et dont il a déjà été fait mention ci-dessus. Le quartier de *Toneri* est le plus élevé des quatre; c'est celui où l'on rencontre quelques goîtres; celui d'*Arasulè*, qui est le plus considérable, se trouve placé à 956 mètres au-dessus du niveau de la mer. Le *Toneri* domine tous ces quartiers, il compte 974 mètres, mesurés au *Noraghe* dit *de sù Planu*.

Mont de *Genna-flores*. De l'autre côté du pays s'élève une haute montagne dite *M. di Gennaflores* (la porte des fleurs); elle forme une petite chaîne dirigée à peu près NO-SE; sa cime la plus élevée, nommée *Mugianedda*, compte 1498 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer.

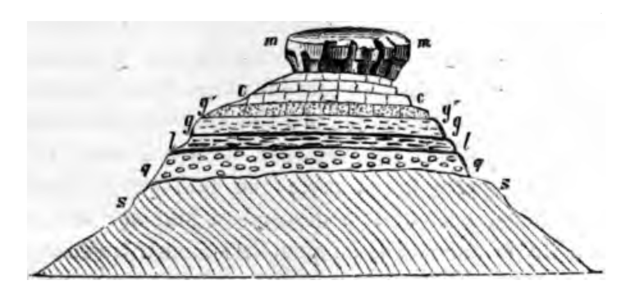
Le *Tessili*. En face d'*Aritzo* on remarque un rocher singulier, qui n'est autre chose qu'un *Toneri* en miniature; on le nomme *Tessili* ou *Texili*, ce qui fort probablement est une corruption du mot *Setzili* qui voudrait dire en langue sarde un *tabouret* (*sedile* en italien). Ce nom aurait été donné à ce rocher à cause de la forme qu'il présente, lorsqu'il est vu du village d'*Aritzo*, d'où a été pris le croquis que

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IV, p. 144-150, et tom. II, p. 358-59.

j'en ai donné dans la troisième partie de ce *Voyage* (1) et que je reproduis ci-dessous.

Fig. 24.



Pour l'explication des lettres qui indiquent les différents terrains dont se compose cette butte on peut consulter la page 145 du volume cité ci-dessous, note 1.

Après être sorti d'*Aritzo*, pour descendre vers le *Sarcidano*, on laisse à gauche, un peu au loin, le village de *Gadoni*; c'est dans son territoire que se trouve la grotte de *Nurentulu* (2) où l'on a prétendu avoir rencontré de la véritable houille. Je dus y faire tout exprès en 1847 une course avec M. de'Vecchi, et je priai ensuite ce dernier d'y retourner quelque temps après, ce qu'il a fait; il s'agissait de mieux éclaircir la question; mais nous finîmes par nous convaincre que le vice-roi, à la prière duquel nous nous étions rendus en ce lieu pour chercher cette fameuse houille, avait été victime d'une vraie mystification. Tout me porte à croire que l'excellent combustible que l'on disait avoir été extrait de la *Grotta di Nurentulu* de *Gadoni*, provenait tout bonnement des mines de Newcastle, en

(1) Tome I, chap. IV, p. 145, fig. 25.
(2) Ibid., chap. II, p. 76, fig. 9.

Écosse, et qu'il avait, fort probablement, été pris dans le magasin de la houille destinée à l'usage du bateau à vapeur qui fait le service postal de l'île avec le Continent.

Genna-entu et Genna-cruxi. Avant de quitter tout à fait la montagne, et après avoir laissé *Aritzo*, on arrive au pied d'un mont dit *Genna-entu* (la porte du vent), ainsi nommé a cause d'une espèce de vallon qui se trouve à son pied méridional, dans lequel l'influence du vent est très-sensible; c'est par ce point que passait l'ancienne route qui allait de Cagliari vers le nord de l'île. En quittant les passages de *Genna-entu*, et de *Genna-cruxi* (porte de la croix) on finit par se trouver hors des montagnes et l'on descend bientôt sur le grand plateau dit le *Sarcidano*, ou peut-être mieux *Arcidano* (1).

Sarcidano. Ce plateau est en grande partie formé de la même roche calcareo-dolomitique, dont se composent les *Tacchi* et les *Toneri;* il est à peu près horizontal, et il n'a pas moins de 9 kilomètres de longueur, sur cinq de largeur. Comme il a déjà été décrit géologiquement dans la troisième partie de cet ouvrage (chap. IV, p. 142), je m'abstiendrai de revenir sur ce sujet; je dirai seulement que ce plateau était jadis remarquable par sa richesse en bois de construction, consistant spécialement en *chênes* proprement dits, mêlés cependant à des chênes-verts et des liéges, mais presque tout ce qui était propre à la construction, a été coupé, emporté et gaspillé, sans qu'on ait jamais songé à remplacer ce qui manque; de façon que le sol est presque nu en plusieurs points; et au lieu d'une magnifique végétation d'arbres qu'on voyait en quelques-uns de ces lieux, il y a peu d'années, on n'y trouve plus aujourd'hui qu'un terrain aride et rempli de cailloux.

Chasses. Le *Sarcidano* est encore, malgré toutes ces dévastations

---

(1) Comme il existe un village dit *Arcidano*, avec lequel on pourrait confondre ce plateau, je lui conserve le nom de *Sarcidano*, sous lequel il est également connu.

déplorables, un lieu boisé et très-propre aux parties de grande chasse; c'est spécialement le rendez-vous des chasseurs des villages voisins, y compris le marquis de *Laconi* qui ne manque jamais de s'y rendre à cet effet de *Laconi* en nombreuse compagnie, plusieurs fois dans la belle saison. Les principaux animaux que l'on y chasse sont le cerf, le daim (dit *Capriolo*), le sanglier qui est très-abondant, et quelques mouflons, selon la saison; ces chasses sont ordinairement très-productives.

Presque au bout du grand plateau en question, un peu plus vers *Villanova-Tulo*, se trouvent, sur une espèce d'éminence, les ruines d'un grand *Noraghe*, dont le nom de *N. Adoni*, dérive peut-être de l'*Adon* des Phéniciens: j'en ai donné une vue, un plan et une coupe dans l'atlas de la deuxième partie de cet ouvrage (planche IV, fig. 2), et une description dans le texte de cette même partie (liv. I, chap. III, page 60).

Non loin de là, vers l'église de *S. Antonio di Sarcidano*, du côté d'*Isili*, on a fait des excavations dans les bancs inférieurs du terrain calcareo-dolomitique, pour exploiter une couche de lignite que renferme presque partout ce terrain à un même niveau géologique (1). Mais ce combustible n'y est pas abondant, d'ailleurs, il est presque toujours à l'état de jajet et plein de pyrites; ce qui a fait que l'on a cessé de s'occuper de cette exploitation. Ce lieu ne peut intéresser que le géologue qui pourra y trouver des débris carbonisés de l'ancienne flore de l'époque jurassique (2).

Dans un des points les plus élevés du *Sarcidano* se trouvent aussi les ruines de l'église de *Sainte-Sophie*, dont l'altitude

---

(1) C'est la même couche de lignite qui a déjà été signalée au *Toneri de Seui*, à la *Perdaliana*, au *Toneri de Tonara*, et dont on trouve des indices au *Tessili d'Aritzo*.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tom. I, chap. IV, p. 142, et tom. II *Paléontologie*, p. 358-361.

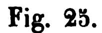
est de 648 mètres; ce qui prouve que ce plateau correspond aux *Tacchi* de *Seulo*, de *Sadali* et d'*Esterzili*, absolument formés des mêmes terrains calcareo-magnésiens; ils ne sont séparés entre eux que par une profonde crevasse, par laquelle passe le *Flumendosa*. Du côté de ce fleuve les rochers du *Sarcidano* sont coupés à pic dans toute l'épaisseur du dépôt secondaire, qui atteint en quelques lieux jusqu'à 200 mètres de hauteur verticale, en présentant d'effroyables précipices; cela a également lieu sur l'autre rive du fleuve, au bas des *Tacchi* de *Seulo* et de *Sadali;* de façon que ces plateaux, qui ont jadis fait partie d'un même tout, sont séparés maintenant entre eux par le fleuve et par des précipices; cela fait que les communications directes sont très-difficiles et quelquefois impossibles, entre les habitants de ces contrées voisines.

Laconi. Le village de *Laconi* est placé au pied occidental du *Sarcidano*, où ce plateau présente une coupure verticale qui doit avoir plus de cent mètres de hauteur; car les ruines du palais de l'ancien évêque, que l'on voit au-dessus de *Laconi*, avant d'atteindre la cime du plateau, comptent 634 mètres au-dessus du niveau de la mer, tandis que le village se trouve à 524 mètres. C'est pourquoi les eaux, dont abonde le *Sarcidano* de ce côté, tombent en plusieurs endroits en guise de cascades, et elles forment des ruisseaux qui coulent avec fracas; tout cela donne à ce paysage un aspect tout particulier.

Maison de plaisance. M. le marquis de *Laconi*, mon collègue au Sénat du royaume sarde et ancien seigneur du lieu, y possède une belle maison de plaisance et surtout un jardin que l'on peut appeler princier, entièrement de sa création. Les arbres de toute espèce qui l'ornent, plantés avec goût, y ont pris un développement prodigieux, grâce à la bonne qualité du sol, à l'exposition favorable, mais surtout grâce à l'abondance des eaux qui arrosent cette localité; car ces eaux courent de tous côtés, même le long du mur naturel et presque vertical, formé par le rocher coupé à pic qui

domine cette position. La nature a fait presque à elle seule tous les frais de ce beau parc; elle s'est chargée de fournir ce lieu de grottes avec stalactites, de cascades, et de produire divers accidents du sol qui dans d'autres jardins d'agrément sont l'œuvre de la main de l'homme.

Au milieu de ce même jardin, on trouve les ruines très-pittoresques d'un ancien palais du moyen-âge, ruines réelles et grandioses, que l'art ne saurait pas imiter: en voici un dessin assez exact.


Fig. 25.



Sur la paroi intérieure de la porte d'entrée de cet ancien manoir, dans le lieu indiqué dans le dessin ci-dessus par une teinte plus noire que le reste, on lit, en caractères tout à fait barbares, une inscription gravée sur la pierre de taille (*cantone*), qui fait partie de la porte d'entrée. Cette inscription est, sans aucun doute, l'œuvre de quelque

maçon ou d'un sculpteur ignorant; je l'ai réduite avec beaucoup de soin d'un calque exact.

Fig. 26.

Date indiquée. Ce serait peine perdue que de vouloir lire en entier et débrouiller cette inscription; mais ce qui est important, c'est la date qu'on y trouve, car elle fixe la reconstruction de cette porte (*retnovatã*) au 14 juillet 1053. Cet édifice compte donc plus de 8 siècles.

Age de ce palais. Les arcs intérieurs et certains ornements des fenêtres qui subsistent encore, paraissent remonter au VIII ou au IX siècle; ce manoir servait probablement de maison de plaisance aux anciens juges d'Arborée. A leur chute, il passa au roi d'Aragon; Ferdinand-le-Catholique le donna, avec d'autres fiefs de cette contrée, dite *Parte Valenza*, à son oncle D. Enrique; celui-ci le vendit aux seigneurs de *Castelvi;* il passa ensuite en héritage aux Aymérichs vicomtes de *Sanluri*, comtes de *Villamar* et marquis de *Laconi;* et le représentant actuel de cette famille en est le possesseur. Cette magnifique ruine et la luxurieuse végétation qui l'entoure, font de ce jardin un objet qui, à lui seul, mérite une course tout exprès. La famille de M. le marquis de Laconi y passe une grande partie de l'année et surtout les mois pendant lesquels les autres seigneurs sardes rentrent en ville pour la *malaria* (intemperie); à *Laconi* cette maladie est inconnue.

J'ai déjà dit ailleurs (1) que la route abandonnée par nous près de *Serri*, en venant de *Mandas*, pour prendre l'embranchement de l'*Ogliastra*, passe par *Isili*, *Nurallao* et *Laconi*, où elle s'arrête actuellement. En reprenant maintenant cette route au point où nous l'avons quittée, nous laisserons à gauche la *Giara* de *Serri*, recouverte d'une coulée basaltique, sur laquelle est bâti le village de ce nom. On voit sur le bord de ce plateau, précisément au-dessus du village d'*Escolca*, une gibbosité échancrée, qui paraît être le point d'où la lave basaltique est sortie du sein de la terre pour se répandre horizontalement sur le sol tertiaire; mais cet ancien orifice est fracturé, ainsi que la plus grande partie de la nappe volcanique qui en est sortie jadis; ce qui annonce qu'après l'épanchement de cette matière en fusion, il y eut dans l'île un grand dérangement, et même une grande dénudation du sol.

En traversant une espèce de plaine, on passe près du lieu où sont les ruines de l'ancienne *Biora* (2); cela fait que la route nationale actuelle, que l'on parcourt dans cette région, suit à peu près le tracé de la voie centrale Romaine. Dans cette plaine on rencontre plusieurs *Noraghes*, en grande partie détruits, et au loin on voit ceux qui sont placés sur les bords des monts *Cucussi* et *Gussini*, dont nous avons fait parcourir au lecteur le pied oriental au commencement de cette excursion (3) et qu'il voit maintenant du côté opposé.

Le village d'*Isili*, où l'on arrive bientôt, n'a absolument rien qui puisse intéresser le voyageur, quoique ce soit le chef-lieu de la province de ce nom; tout ce que je puis y signaler d'un peu remarquable, c'est un *Noraghe* qui,

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 367.
(2) Voyez ci-dessus, même chapitre, p. 371.
(3) Ibid., p. 370.

lorsque je l'ai visité, il y a plusieurs années, était fort bien conservé et presque entier. Il se trouve tout près du pays; j'en ai donné une vue et une coupe dans la planche VII, fig. 1, de l'atlas des antiquités, deuxième partie de ce *Voyage*, et une description dans le texte (liv. I, chap. III, p. 62 et suivantes).

Planu è Olla. En face d'*Isili* vers le NE; dans la direction du *Noraghe Adoni*, on voit une espèce de colline étroite et allongée, dont la cime est plate et horizontale; c'est encore là un lambeau d'une ancienne nappe basaltique qui repose sur le sol tertiaire, et c'est aussi un témoin de la grande commotion et de la dénudation éprouvées par cette contrée après l'expansion de la matière basaltique, qui a joué un si grand rôle dans l'histoire physique de la Sardaigne (1). On donne à ce plateau singulier le nom de *Planu è Olla*, dans lequel on croit reconnaître une corruption du nom de *Jolaus*, ancien héros sarde, comme on rapporte à une divinité des Phéniciens le nom du *Noraghe* voisin, dit *N. Adoni*. Quoi qu'il en soit, il est certain que sur l'étroit et long plateau du *Planu è Olla* se trouvent les restes de trois grands *Noraghes*, que j'ai visités dans le temps.

Nurallao et Nuragus. On traverse ensuite sur la grande route le village de *Nurallao*, dit autrement *Nuradda*, et l'on voit à quelque distance de celui-ci, sur la gauche, celui de *Nuragus;* les noms de ces deux pays semblent dériver de la parole *Nur* (feu), comme il a été dit ci-dessus. Cette région porte cependant le nom de *Parte Valenza*, qui provient sans aucun doute, de la ville de *Valentia* mentionnée par Ptolémée: ce géographe parle des peuples de l'intérieur de la Sardaigne, dits *Valentini:* effectivement, près de ces deux pays, on a trouvé des ruines Romaines que la tradition attribue à cette ancienne ville. On signale près de

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. XV, p. 595-670.

là un endroit dit *Porta Coni*, où l'on prétend avoir vu des pierres travaillées et écrites avec des caractères inconnus. Je n'ai pas eu occasion de visiter récemment ces localités, et je laisse cette notice sur le compte du révérend Victor Angius (1).

Valentia. S. Daniele.

Il peut se faire au reste, que la ville de *Valentia* n'existât plus lors de la confection de l'itinéraire d'Antonin; car elle devait se trouver sur la route Romaine qui allait du *Caput Tirsi* à *Biora*, et il n'en est pas fait mention dans cet itinéraire (2). De *Nurallao*, la grande route actuelle conduit à *Laconi*, où je suppose maintenant que le lecteur arrive droit de Cagliari. Quoique l'on ne trouve pas de vestige de la route Romaine près de ce dernier village, on pense cependant qu'elle ne passait pas loin de là, en un lieu dit *Bangiu*, où l'on a trouvé des antiquités et des traces de bains romains, vers l'église de *S. Daniele*.

Château de *Médusa*.

A partir de cette église, et en suivant le cours du torrent, on arrive au point où ses eaux sont rejointes par celles du *rio Mascari* (3), qui vient s'y jeter à peu près perpendiculairement, de manière à former une espèce de presqu'île, entourée de trois côtés par les eaux de ces deux torrents (4). En ce lieu sont les ruines d'une forteresse, qui se distingue au premier coup-d'œil, par sa position et par sa construction, des châteaux du moyen-âge, qu'on implantait toujours alors sur les monts aigus

(1) *Dizion. geogr. stor.*, 1845, vol. XII, articles *Nuragus*, p. 739, et *Nurallao*, p. 742.

(2) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre II, chap. V, p. 415; et chap. VII, p. 445.

(3) Je donne, d'après l'historien Fara, le nom de *rio Mascari* à cette première partie de l'*Araxisi*, indiquée avec cette dénomination dans ma grande carte. Ce torrent ne prendrait ce nom qu'après son confluent au pied du château avec le torrent qui vient des environs de *Laconi*.

(4) Ce lieu est bien indiqué dans ma grande carte en deux feuilles.

et élevés; celle-ci au contraire est bâtie dans la vallée, sur un contrefórt en guise de promontoire placé au confluent des deux torrents qui prennent alors le nom de *rio Araxisi*. Ces eaux rendent l'accès du château difficile, hormis lorsqu'elles sont fort basses; tandis que du seul côté où cet édifice tient à la montagne qui le domine, il y a un précipice impossible à franchir; c'est pourquoi on ne peut se rendre dans ces ruines que lorsque les torrents peuvent être passés à gué, chose assez rare.

Ses ruines. Peu de personnes ont, pour cette raison, pu visiter ce château, ce que j'ai cependant exécuté en juin, après d'autres tentatives infructueuses. On y voit encore plusieurs murs d'enceinte, construits avec un ciment extrêmement tenace, que tout d'abord, et sans aucune préoccupation historique, j'ai considéré comme une construction du temps du Bas-Empire. On ne voit pas dans ces murs de créneaux; d'ailleurs ce château est dominé de plusieurs côtés, et il ne pouvait servir qu'avant l'indroduction de l'artillerie. Dans la pièce principale on remarque encore une citerne qui est presque intacte, ayant 5m. 50c. de long sur 2m. 25c. de large; le mur de ce réservoir a 1m. 70c. d'épaisseur; son intérieur est revêtu de ciment ordinaire, fait avec de la bonne chaux et des fragments de poterie fine pilée, comme le sont tous les anciens réservoirs romains; enfin tout annonce que cette partie interne et souterraine du château était une citerne et non une église, comme on le prétend dans le pays. On voit près de là des restes d'anciennes habitations, construites avec le même ciment et de la même manière: on m'a fait voir plusieurs monnaies trouvées dans ces ruines; elles appartenaient toutes à des empereurs d'Orient, à partir de Justinien.

Son âge probable. Toutes ces circonstances semblent nous mettre sur la voie pour nous faire regarder le château de *Medusa* comme une des forteresses élevées par les généraux des empereurs Grecs, pour tenir en respect les peuplades des *Barbaricini*; et elles rappellent à la mémoire le passage de Justinien,

rapporté ci-dessus page 386, à propos de ces peuples, par lequel cet empereur ordonnait à ses lieutenants de placer des troupes aux points d'où ces pillards pouvaient descendre de leurs repaires. En jetant un coup d'œil sur ma grande carte il est facile de se convaincre que la position de cet ancien château se trouve précisément au débouché du torrent *rio Mascari* qui vient de la *Barbargia*, et qu'on ne pouvait choisir un meilleur emplacement pour barrer le chemin à ces montagnards, lorsqu'ils auraient voulu descendre dans le plat pays.

On peut également observer sur ma grande carte, qu'en suivant le cours du *rio Araxisi* jusqu'au point où ce torrent se jette dans le *Tirse*, on arrive facilement à *Fordungianus*, l'ancien *Forum Traiani*, dont il va être question ci-après. Du temps de l'empire grec, ce lieu devait être la station militaire principale, et peut-être la résidence du *Dux*. Ses communications.

Le château dont il s'agit, peut donc être regardé, avec une espèce de certitude, comme un *poste avancé* du camp militaire que les empereurs d'Orient entretenaient au *Forum Traiani*, dans le principal but d'opposer une barrière aux invasions des *Barbaricini* dans les plaines de l'île et à leurs déprédations. On peut d'autant plus lui attribuer cette destination et cette date, que l'histoire de la Sardaigne n'a jamais fait mention de ce château dans les guerres d'un âge plus récent; ce qui prouve qu'à l'époque des Juges et à celle des Pisans, ou, pour mieux dire, depuis la conversion des *Barbaricini* sous le pontificat de Saint Grégoire, il ne fut plus occupé. Depuis lors on dut en perdre tout-à-fait le souvenir. Sa destination.

Quant à son nom actuel, c'est-à-dire celui qu'on lui donne de *Castello di Medusa* (1), il ne se trouve écrit nulle Origine de son nom.

(1) Il porte également le nom de château de *Samugheo*, tiré du village le plus voisin.

part dans les historiens nationaux, et il ne peut dater que d'une époque assez moderne, c'est-à-dire après l'an 1480, temps où écrivait Fara. Celui-ci, dans son livre *De Rebus Sardois* commence l'histoire de son pays par *Phorcus*, père de *Medusa;* puis il fait régner cette princesse en Sardaigne après son père. Il raconte ensuite son règne, et certainement cet écrivain consciencieux, ce chorographe de l'île, eût saisi l'occasion de parler de ce château, si de son temps il eût été connu sous le nom de cette femme fabuleuse (1).

Nature du rocher. Grottes.

Il me resterait encore à parler de la qualité de la pierre dont se compose le rocher sur lequel est bâti le château de *Médusa*, et sur les prétendus souterrains que les habitants du pays disent exister en ce lieu, mais que personne n'a jamais décrits. Comme j'ai déjà fait mention de cette localité dans la troisième partie de ce *Voyage* (2), je me bornerai à dire que tout le terrain, dans lequel est creusée la vallée où s'élevait ce château, appartient aux roches de transition, et que le rocher, sur lequel il est fondé, est formé d'un calcaire cristallin gris, dit *bardiglio*, rubané parallèlement de teintes plus foncées. Quant aux grottes, il est très-probable que dans cette roche calcaire, comme dans presque toutes celles de cette nature, il existe des cavités souterraines naturelles plus ou moins amples et plus ou moins tapissées de concrétions et de stalactites; mais je n'en ai pas observé en ce lieu, et je ne puis rien dire à cet égard.

M. Stunu. Meana Azara.

Sur la rive gauche du *rio Mascari*, et celle du *rio di S. Daniele*, avant leur confluent au pied de ce château, on voit le mont *Stunu* ou *Estuno*, qui est renommé dans le pays pour les grandes chasses que vont y faire les

(1) Fara, *De Rebus Sardois*, *edente A. Cibrario;* Turin, 1835, lib. I, p. 104.

(2) Tome I, chap. II, p. 80.

habitants de *Laconi*. Un peu plus loin se trouvent les deux pays de *Meana* et d'*Azzara*, par lesquels passera probablement la route centrale qui de *Laconi* doit aller du côté de *Nuoro*.

Sur la gauche du chemin de *Laconi* on voit les villages d'*Azuni* et de *Ruinas*, bâtis sur un sol trachytique; ce même terrain est très-développé à *Samugheo*, grand village où il n'y a cependant rien de remarquable, si ce n'est un *Noraghe* qui se trouve à près d'une heure de distance du pays, vers le nord, et que l'on nomme *Noraghe Longu*. Il est figuré dans la planche VII, fig. 2 de l'atlas des antiquités de l'île, et décrit dans le texte de la deuxième partie de ce *Voyage* (livre I, chap. III, p. 65). *Azuni. Ruinas. Samugheo. Noraghe Longu.*

De *Samugheo* on peut descendre par *Alai* à *Fordungianus*, placé sur la rive droite du *Tirse*. C'est maintenant un assez misérable village, triste reste d'une cité Romaine jadis de grande importance. Il paraît que cette ville portait d'abord le nom de *Aquae Hipsitanae*, mentionné par Ptolémée (1). Ce nom fut dans la suite changé en celui de *Forum Traiani*, dont celui de *Fordungianus* n'est qu'une corruption. La grande route Romaine, dirigée de Torres à Cagliari, passait par cette station, comme le prouve la pierre milliaire que l'on y a trouvée, dont l'inscription est rapportée dans la partie de ce *Voyage* destinée aux antiquités (2). On voit partout, dans ce lieu, des traces d'anciennes constructions Romaines, notamment celles d'un aqueduc dont on rencontre les restes à plus de deux milles de distance du village, en venant d'*Alai*. Il est encore entier en plusieurs points; son mur est formé de couches alternantes de tuiles plates disposées horizontalement et *Fordungianus.*

---

(1) Voyez la seconde partie de ce *Voyage*, livre II, chap. IV, p. 404, et la *Sardinia antiqua* de l'atlas de cette même partie.

(2) Cette inscription se rapporte au règne de l'empereur Émile Émilien. Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, livre III, ch. I, *Inscriptions*, n° 7, p. 468.

d'un rang de briques épaisses, jusqu'à la hauteur d'environ 1m. 50c. ; le reste est en *opus incertum*, avec des pierres liées entre elles par un fort ciment de chaux. La direction de cet aqueduc est d'abord celle EO; mais près du chemin qui conduit à *Busachi*, il fait un coude où est un grand réservoir d'environ quatre mètres carrés, revêtu de *smalto* c'est-à-dire de stuc fait avec des fragments de poterie; ce bassin était probablement un récipient destiné à la purification des eaux. Il est curieux de voir quel soin l'on a pris de procurer de la bonne eau à une population placée sur la rive du plus grand fleuve de l'île; ce qui semble prouver l'importance de cette antique cité. Dernièrement encore, on a déterré de ce lieu plus de 700 belles monnaies romaines (1).

S. Luxor évêque de F. Traiani. Le martyrologe de *Saint Luxor* rapporte qu'il fut décollé à *Forum Traiani*, sous le gouvernement d'un préteur nommé *Delphinus* (2). La mémoire de ce Personnage est très-vénérée dans toute cette partie de l'île; à une heure de distance du village en question, se trouve effectivement une très-ancienne église de *San Lusorio*, où existe un sanctuaire et où, selon la tradition du pays, on a toujours conservé les reliques du Saint patron. Un *Martinien*, évêque de *Forum Traiani*, intervenait en 484 au concile de Carthage sous le roi Goth *Unerich*, avec l'archevêque de Cagliari et les évêques de *Sulcis* et de *Torres* (3). — Un *Pierre* était également évêque de ce diocèse dans le VII siècle, quand l'île fut envahie par les Sarrasins. — En 740 un autre évêque, nommé *Isidore*, probablement successeur immédiat du précédent, à l'occasion de l'occupation de son diocèse par ces barbares et des horreurs qu'ils y commettaient, écrivait à ses ouailles une fort curieuse lettre

---

(1) *Bollettino archeologico sardo*, *anno II*, Aprile, 1856, p. 62.
(2) Martini, *Stor. eccles.*, vol. 1, lib. I, p. 21.
(3) Ibid., lib. II, p. 91.

pastorale en langue Sarde, dont on a retrouvé, assez récemment, un fragment qui fait partie d'un ancien recueil de pièces anciennes fait par ordre de Saltaro, juge de *Gallura*, et publié, il y a peu de temps, par M. Martini dans sa *Pergamena d'Arborea Illustrata*, page 40 (1). Enfin on a

---

(1) Voici ce curieux document, avec les principales lacunes restaurées par M. Martini, que j'accompagnerai d'une traduction littérale. Il paraît que le prélat commence par répéter le sens d'un passage bien connu : *Cum autem persequentur vos in civitate ista, fugite in aliam* (Matth., cap. 10, v. 23).

..... fugite in aliam pro icussu frades et figios in jhesu Xpo non po... (a) non abbo... (b) de acatarmi semper cum vos ki multu est pobulu et issas berbegues ki debbo pasquiri et pro tantu conserbadillos issos mandamentos meos et tenidevos in ipso amore meu ....abbo per vos observados ipsos mandatos de su padre nostru Ihesu Xpo pro cunserbarisi in ipsa fide in ipsos periculos istade constantes in ipsa fide pro ki magnu est ipsu premiu ki hat ad dari in issu chelu Ihesu Xpu unde ipsu naredi et qui (c) metit mercedem accipit in vitam eternam et pro icussu frades .... impare pro ipsos figios meos et vestros .. .. et infirmos et poberos ....gracias ad deu.... ....et ad vos narro o figios .... recordarillos ipsos martirios dae tantos patres tios et

.... *fuyez dans une autre ;* c'est pourquoi mes frères et fils en J.-C., je ne puis et je n'ai pas les moyens de me trouver toujours avec vous : car le peuple est nombreux et ainsi que les brebis que je dois paître ; et en attendant observez mes commandements et conservez-vous dans mon amour .... j'ai pour vous observé ces commandements de notre père Jésus-Christ, pour vous maintenir dans la foi pendant les dangers ; soyez constants dans la foi, parce qu'est grand le prix que Jésus-Christ doit donner dans le ciel ; car il dit : *mercedem accipit in vitam aeternam* .... et c'est pourquoi mes frères .... avec mes fils et vos .... et les infirmes et les pauvres ... . grâces à Dieu .... et à vous je le dis,

(a) *Poto* (je puis).

(b) *Medios* (moyens).

(c) *Et qui metit mercedem accipit, et congregat fructum in vitam aeternam.* (Johan. cap. 4, v. 36).

également connaissance d'un *Martin*, évêque de *Forum Traiani*, qui, dans l'année 778, assistait avec les autres évêques de l'île à la grande fête, célébrée à *Torres* en grande pompe, pour l'expulsion des Sarrasins, et dont il sera fait mention en son lieu.

---

tias mugeres et figios et figias in ipsas passadas persecutiones per de usque ad ipsas presentes et semper ipsos Perlados fughiant dae una parti ad satera .... presones .... ab ipsu pobulu et oraciones ipsoro et ipsu Xpanu hat semper triumphadu de issos maumetanos nen hat timore nen ad ipsas ispadas dessos Saracenos nen ad .. .. nen ad ipsu fogu nen ischimus ki perunu pastore abbiat .... (*a*) *sas berbegues in ipsos periculos dae intro de XXVIII annos dae ipsa intrada dessos moros nen Sardu ki non collesit assos martirios et abrenunciesit ad ipsa fide ki hamus accollidu in custa Sardinja dae ipsos gloriosos beatos Apostolos Pe.*[u] *Paulu et Iac. como ischides et hamus iscriptu* .... *ipsos periculos nen persecutiones pro ki est necessariu kissi patiscat in custa vida per obteniri issa gloria eterna ki naresint ipsos apostolos et quoniam* (*b*) *per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei adcollirillos ipsos martirios pro amore de deu et pro triumpho de ipsa nostra*

ô mes fils ! .... rappelez les martyres de tant de pères, d'oncles, de tantes et de fils et de filles, durant les dernières persécutions, jusqu'aux actuelles, et toujours les prélats fuyaient d'une part à l'autre ... . prisons .... au peuple et leurs prières et le chrétien a toujours triomphé des mahométans, et il ne craint ni les épées des Sarrasins, ni le feu, et nous ne savons pas qu'aucun pasteur ait (abandonné) ses brebis dans les dangers depuis les 28 ans de l'entrée des Maures, ni de Sarde qui ne soit passé aux martyres (plutôt que) d'avoir renoncé à la foi que nous avons embrassée dans cette Sardaigne (par les œuvres) des bienheureux apôtres Pierre, Paul et Jacques, comme vous le savez et comme nous avons par écrit .... (ni) les dangers, ni les persécutions, car il est nécessaire que l'on souffre en cette vie pour obtenir la gloire éternelle, comme le dirent les apôtres. *Quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in*

(*a*) *Abbandonadu* (abandonné).
(*b*) *Act. Apost.*, cap. 14, v. 21.

Vers l'an 534, l'empereur Justinien ordonnait de munir de murs la ville de *Forum Traiani*, où l'on rassemblait alors une force armée capable de tenir en respect les peuplades pillardes des *Barbaricini*. Le château de *Medusa*, dont il a été fait mention ci-dessus, était un *avant-poste* de cette station militaire, la principale de toute l'île à cette époque.

---

santa religione confundirilbos sos barbaros kissu chelu non hat a dari auxilium. Si no ha .... (*a*) *sias unde adorari assu santu duessos sanctos ipsu coro vestru hat essiri altari jaki ipsu Saracenu sacrilegu omne istrumesit in ipsa tercia domenica de icustu mense abbo ad beniri pro consolarivos cum ipsa presentia de ateros duos piscobos Gunna. fausan. et Mariana torrit. pro ordinari a philippesu callarit. frade meu pro issa gloriosa morte de felix pro issos Saracenos in ipsa guerra dessos Sardos inhue moresint MD Saracenos et LXXX Sardos in una nocte* .... *ad ipsas secretas* .... (*b*) *ncas* .. .. *judice ipsoro in cussa die pro tantu preparade* .... *dae nocte pro qui perunu Saracenu* .... *du* .... *omne amore et chari*... (*c*)..

regnum Dei. Accueillez les (palmes du) martyre pour amour de Dieu et pour le triomphe de notre sainte religion; confondez les barbares, auxquels le ciel ne vient pas en aide. Si vous n'avez pas d'églises où adorer le Saint des Saints, votre cœur doit être un autel, puisque le Sarrasin sacrilége a tout détruit dans le troisième dimanche de ce mois. Je dois venir pour vous consoler par la présence de deux autres évêques, Gunnarius de *Fausania* et Marian de *Torres*, pour ordonner Philippe de Cagliari, mon frère, à cause de la mort glorieuse de Félix (*d*), tué par les Sarrasins dans la guerre des Sardes, où moururent 1500 Sarrasins et 80 Sardes en une nuit .... aux grottes secrètes .... leur juge en ce jour. En attendant préparez .... de nuit pour qu'aucun Sarrasin ...... du ...

(*a*) *Si no hazis ecclesias* (si vous n'avez pas des églises).

(*b*) *Speluncas* (grottes).

(*c*) *Charitate* (charité).

(*d*) D'autres documents confirment la mort de l'évêque Félix à cette époque, tué en combattant contre les Sarrasins, ainsi que le refuge que les Chrétiens allèrent chercher dans les grottes des environs de Cagliari.

Pont romain. Dans le fameux rythme sarde il est question d'un nommé *Syphon*, restaurateur du pont de cette ville.

> v. 118. *De Syphone, hypsitani — atque Tirsi proximi*
> 119. *Magni pontis restaurator — ut ex inscriptionibus* (1).

Selon Mimaut le pont Romain aurait été démoli par ordre d'un marquis d'Oristano, pour forcer le voyageur à passer le *Tirse* sur le pont près de sa capitale (2). Dans le siècle dernier on en commença un nouveau et l'on abattit alors une belle arche du pont Romain, mais cette œuvre fut laissée inachevée, et lorsque je me rendis en ce lieu pour la dernière fois, on n'y passait pas; les piles étaient construites depuis plus de 60 années, mais il n'y avait pas de tablier. On vient de rendre ce pont pratiquable, et au moment où j'écris ces lignes, il doit être livré à la circulation.

Sources thermales. Les sources thermales qui ont survécu aux vicissitudes

---

....	.... tout amour et charité
....	....
(*a*) ... *missione dae ipsos peccados*	.... rémission des pêchés ...
.... *set* (*b*)	...... septembre .... (de
.... *Domini DCCXXXX*	l'an) du Seigneur 740.

On lit ensuite: *Ad pedem istius litere extat certificatio notarii dicti judicis, de statu et corrosione ejusdem fragmenti, quod dicitur inventum a quodam servo episcopi Galtell. et ab hoc dicto judici* (*Saltaro* de Gallura) *communicatum, qui mandavit inseri in suis actis. Supersunt quoque in hoc libro alie scripture que pertinent ad dictum judicem Saltarum set quasi illegibiles* (Martini, loc. cit., p. 42).

(1) Martini, *Nuova Pergamena d'Arborea;* Cagliari, 1849, v. 118 et pag. 54.

(2) Mimaut, loc. cit., vol. II, p. 372.

(*a*) *Remissione* (pardon).
(*b*) *Settembris.*

de la ville en question, s'appelaient *Aquae Hypsitanae* (1), comme le confirme le vers cité ci-dessus. J'y ai fait dans le temps et à différentes reprises, des observations, dont les résultats furent consignés dans la première partie de ce *Voyage* (livre II, chap. II, page 119); mais comme ces thermes furent depuis lors visitées par deux personnes plus compétentes que moi en pareille matière, je vais reproduire ici leurs observations.

La première de ces deux personnes est M. l'ingénieur des mines, chevalier Baldracco, qui a décrit ces eaux dans son travail intitulé *Cenni sulla costituzione metallifera della Sardegna* (Torino, 1854, page 318); il s'exprime en ces termes: « simili acque scaturiscono in due differenti luoghi « della predetta sponda del Tirso, cioè presso le vestigia « dell'antico ponte romano sopra quel principal fiume, ed « ha forse metri 300 inferiormente. M. Baldracco.

« Nella prima di queste due situazioni si distinguono « tre sorgenti pochi metri distanti l'una dall'altra e dalle « acque a un tempo del fiume. La più ricca può dare 150 « litri d'acqua cadun minuto primo; la sua temperatura « segnava centigradi 54 mentre era quella dell'aria al- « l'ombra di centigradi 12. Ma io non la poteva osservare « nel punto stesso in cui sgorga l'acqua, emergendo essa « da un piccolo canale coperto, che però mi si asseriva « avere qualche piede soltanto di estensione.

« Altra fonte, poco meno abbondante, indicavami nel « punto in cui sorge, la medesima temperatura di centi- « gradi 50 prementovata; e l'altra fonte infine, della ca- « pacità soltanto di circa venti litri cadun minuto primo, « segnava gradi 45.

« L'acqua è limpida, senza colore, ed ha un sapore « salino. Tramanda essa molto vapore visibile qual nube

(1) De Ptolémée; voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, liv. II, chap. IV, p. 404.

« a notevole distanza. La seconda delle dette fonti, na-
« scendo in una specie di vaschetta, manifesta molte bolle
« d'aria.

« Il saggio toltosi dalla fonte principale diede:

Selce	0,0030
Solfato di calce	0,0042
Cloruro di sodio	0,0540
Acqua	99,9388

« Egli è infine rimarchevole l'esistenza presso quelle acque
« termali di altra fonte di abbondante ed insieme fre-
« schissima acqua comune.

« Nel secondo luogo poscia sopraindicato, trovansi pure
« tre sorgenti nel solo circuito di quattro a cinque metri
« ed alla distanza di cinque a sei metri dalle acque del
« Tirso. Una di esse è alquanto abbondante, un'altra
« corrisponde a un dipresso alla sua metà e l'altra infine
« ad un decimo circa, ed in complesso possono dare 30
« a 40 litri d'acqua cadun minuto primo. La temperatura
« dell'aria segnando come sopra gradi 12, quella delle
« sorgenti ascendeva a gradi 44. Le acque sono qui pure
« limpide, senza colore, svolgono molto vapore ed hanno
« eziandio un sapore salino. L'analisi loro diede:

Selce	0,0064
Cloruro di sodio	0,0440
Solfato di calce	0,0050
Acqua	99,9446

« Le sei fonti indicate, il giorno 18 aprile in cui le esa-
« minava, e mentre era il Tirso alquanto gonfio per le
« avvenute pioggie, trovavansi un metro circa più alte di
« quelle del medesimo fiume. Nella state questa differenza
« di livello cresce fino a metri 2. 50 circa, ma nelle
« grandi piene le fonti stesse sono soverchiate dal Tirso

« di ben tre a quattro metri, giungendo esse presso il ciglio « di quella sinistra sua sponda. Il terreno alluviale non « mi permetteva di chiaramente scoprire la roccia da cui « scaturivano. »

L'autre physicien qui a traité de ces eaux, est ce même docteur *Bornemann*, qui a également visité les eaux de *Siliqua* et de l'*Acquacotta*, comme il a été dit ci-dessus pages 328 et 329; sa notice sur les eaux de *Fordungianus* est consignée dans une lettre que ce savant Allemand a adressée à M. Élie de Beaumont, et qui fut insérée dans le *Bulletin de la Société Géologique de France* (tome XIV, deuxième série, séance du 18 mai 1857, page 640). Il confirme que la température de la plus grande source, est telle que l'a indiquée M. Baldracco, c'est-à-dire de 54° 2 c. « La température de l'air était durant ces observations à « deux heures de l'après midi (du 18 mai 1856) de 24° « et celle de l'eau de la rivière de 22°: un petit cours « d'eau artificiel et souterrain, tout près des thermes, donna « la température de 18° 5. — Dans cette source thermale « *a*, on ne voit point de développement de gaz; mais c'est « seulement parce qu'on ne la peut pas observer dans le « point même de sa naissance, qui est caché par un petit « canal. — Une autre source *b*, presque aussi forte que « la première, donna à peu près la même température, « c'est-à-dire celle de 54,0 et de même les sources plus « faibles *c* et *d*. Dans l'endroit *b*, on voit un dégagement « assez vif de bulles de gaz, interrompu de temps en « temps. L'analyse, faite à plusieurs reprises, démontra « que ce gaz n'est que de l'*azote* avec des traces négli- « géables d'acide carbonique et d'oxigène. — Outre ces « sources réunies dans les débris du pont romain (1), il « y a sur le même côté de la rivière et à la distance M. Bornemann.

(1) Peut-être il y a erreur d'impression: il aura voulu dire *près* des débris du pont romain.

« d'environ 300 mètres vers l'ouest, un bassin antique carré
« *e*, fait en grosses pierres, qui contient plusieurs autres
« sources produisant ensemble 30 à 40 litres d'eau par
« minute. La température se trouva, conformément à l'ob-
« servation de M. Baldracco, de 44°,0. Dans plusieurs points
« de ce bassin, on voit un dégagement intermittent, mais
« quelquefois très-fort, de gaz, qui selon les analyses de
« l'auteur, est de l'*azote pur*, sans la moindre trace d'autre
« gaz. — Une analyse de l'air athmosphérique faite en
« même temps, donna:

Oxigène	21,2
Azote	78,8
	100,0

« L'eau de ces thermes n'exerça aucune action sur les
« papiers chimiques réactifs, savoir: le tournesol bleu et
« rouge, le papier d'acétate de plomb et l'amidon; elle est
« au contraire, très-pure, et quand elle est refroidie, très-
« potable et sans le moindre goût. — Dans les petits ca-
« naux des sources on trouve quelque petite végétation
« d'algues oscillaires, mais on ne voit, ni dans les bassins,
« ni dans les canaux, des sédiments produits par l'eau.
« Il n'y a qu'un peu de sable fin mouvant sous l'action
« mécanique des gaz naissants. — Le terrain dans lequel
« se trouvent ces thermes est le terrain volcanique et com-
« posé principalement de trachytes de différentes époques,
« de laves basaltiques, de brèches et de tufs basalti-
« ques (1). Pour les dégagements d'azote, on est natu-
« rellement conduit à penser que c'est un résidu d'air
« atmosphérique, dont l'oxigène aurait été employé pour

(1) Je crois que M. Bornemann est dans l'erreur. Le terrain d'où sortent ces eaux est uniquement formé d'un trachyte d'une seule époque, avec ses tufs; le basalte et ses brèches se trouvent de l'autre côté du fleuve. Voyez ma carte géologique.

« une oxidation quelconque dans les roches éruptives et « encore chaudes que l'on doit supposer à une faible pro- « fondeur. »

Il résulte de ces deux écrits, 1° que la température de ces sources est de 54° et de 54° 2 centigrades et non de 55° de Réaumur, comme je l'ai indiqué dans mon premier volume; 2° qu'il n'y a pas de magnésie; 3° que le gaz qui se dégage de ces sources n'est que de l'*azote* pur, ou presque pur. Ce qu'il y a de malheureux, c'est que ces sources se trouvent à un niveau inférieur à celui des grandes eaux du fleuve, ce qui empêchera toujours d'y faire un établissement thermal fixe et convenable. **Conclusions.**

Il paraît qu'après avoir traversé le *Tirse* au pont de *Forum Traiani*, l'ancienne voie Romaine se bifurquait; une de ses branches se dirigeait, en se divisant de nouveau, vers les villes d'*Othoca*, de *Tharros* et de *Neapolis*, pour rejoindre *Karales* en traversant le *Campidano;* l'autre arrivait dans cette ville en passant d'abord par la colonie d'*Usellus*, dont il sera question bientôt. **Route Romaine.**

Près du village de *Sia Piccia*, que l'on rencontre en venant de *Fordungianus*, on a découvert les traces de cette ancienne route Romaine, et même on a suivi, il y a une cinquantaine d'années, ces traces dans l'intention d'ouvrir de nouveau cette communication; dans le même temps on avait réparé le pont Romain de *Fordungianus*, ainsi que l'autre tronc de la même voie ancienne qui de ce pont conduit à *Abbasanta*, mais ces travaux ont été abandonnés. ***Sia Piccia.***

Le nom de *Sia Piccia* et de *Sia Manna* indiquent en effet la présence d'une route, et sur ce point je suis depuis longtemps de l'avis du révérend Victor Angius qui, dans son article *Sia Maggiore*, nom d'un autre village des environs d'*Oristano*, exprime la même pensée (1). Outre les trois pays actuels de *Sia Piccia*, *Sia Manna* et *Sia Maggiore*, **Origine de ce nom.**

---

(1) *Dizion. stor. geogr.*, vol. XIX, p. 106, art. *Sia Majore.*

cet écrivain cite encore d'autres villages mentionnés dans les anciens écrits et détruits depuis longtemps, tels que *Sia de S. Luca*, *Sia de S. Nicola*, qui appartenaient, comme *Sia Manna*, au *Campidano* supérieur d'*Oristano*. Dans le langage du peuple de ces régions la parole *sa bia*, en italien *la via* (la route), est prononcée *sa-ia*, ou *s'-ia*. On peut donc supposer que les noms du village dont il s'agit, et celui du village voisin, proviennent de l'existence en ces lieux de l'ancienne voie Romaine qui les traversait, ou qui passait près de leur emplacement actuel. Quant aux adjectifs *piccia* (petite) et *manna* (grande), ils leur ont été donnés d'après leurs grandeurs respectives.

Obsidienne de *Muros*.

Près de *Sia Piccia* se trouve, vers l'ouest, une région dite *Muros*, dont il a été fait mention dans la troisième partie de cet ouvrage (tom. I, chap. XIV, page 582) lorsque j'ai parlé d'une roche phonolithique fort intéressante qui passe à l'obsidienne poreuse; celle-ci se présente en ce lieu en guise de coulée, et paraît être sortie jadis du flanc septentrional de la grande masse volcanique du *Monte Arci*.

M. Ghirghini.

Au-dessus de *Sia Piccia* s'élève un mont presque isolé et considérable, dit *Monte Ghirghini* et même *Brighini;* il se compose en grande partie de roches schisteuses de transition et de porphyre rouge; mais il est granitique à sa base orientale vers *Alai*. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'il est traversé par deux lignes différentes de filons quartzeux blancs, se croisant en deux directions opposées; ceux qui coupent la montagne perpendiculairement à son grand axe, dirigé à peu près du NO au SE, sont les plus voyants; ils sortent du sol en guise de grands dikes élevés comme des murs, et on peut les suivre, en passant par la crête, à partir de la base du mont d'un côté, jusqu'au pied de l'autre versant. C'est au sommet du principal, et du plus élevé de ces filons quartzeux, dit *Perda muraggi* (pierre muraille), ou *Cuccuru manno* (la grande cime), que j'ai établi mon signal trigonométrique, à une

altitude de 693 mètres (1). Le *Monte Ghirghini* est un grand lieu de chasse au gros gibier.

De *Sia Piccia* on arrive bientôt à *Sia Manna*, et de là à *Villa Urbana*, en suivant toujours une espèce de plaine, ayant constamment à gauche la base du *Ghirghini* et à droite des collines calcaires surmontées de lave basaltique, venue probablement du flanc du *Monte Arci*. Au delà de *Villa Urbana* on trouve deux chemins, l'un qui rase le pied oriental du *Monte Arci* et qui conduit directement à *Usellus*, l'autre qui se dirige vers *Laconi*, en passant par *Mogorella* et *S. Antonio*. *Sia-Manna. Villa Urbana.*

En prenant le premier de ces chemins, tous les deux pratiquables aux chariots sardes, on arrive au village d'*Usellus*, qui n'est pas précisément assis sur l'emplacement de l'ancienne *Colonia Julia Augusta Usellis;* on trouve à peine quelques traces de celle-ci un peu loin du pays, en un lieu où est l'église de *Santa Reparata*, indiquée dans ma grande carte en deux feuilles. *Usellus.*

Pendant mes différentes courses dans ces pays, j'ai visité deux fois cette localité, mais n'ayant eu ni le temps, ni les moyens de faire pratiquer des fouilles, je n'ai découvert autre chose qu'une inscription mortuaire Romaine insignifiante, placée dans un mur; je l'ai copiée et je l'ai insérée sous le n° 62 dans la collection des inscriptions de Sardaigne de la deuxième partie de ce *Voyage* (2). Cette pierre écrite et quelques monnaies Romaines trouvées en ce lieu, conjointement à des débris de constructions anciennes, m'ont dès lors persuadé qu'il fallait chercher l'ancienne *Usellis*, non sur le littoral de l'île où la place par erreur Ptolémée (3), mais dans le lieu en question; d'ailleurs il *Restes antiques.*

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. II, p. 81, 83, et chap. X, p. 426.

(2) Livre III, chap. I, p. 492.

(3) Voyez le même volume, livre II, chap. II, p. 374.

paraît que sous le gouvernement Espagnol ces ruines étaient encore bien visibles puisque l'on tira de là plusieurs objets d'antiquité (1).

Tablette hospitale.

Une très-précieuse tablette en bronze contenant un décret d'hospitalité et de clientèle, regardant l'ancienne *Usellis*, fut trouvée près de Cagliari, il y a une trentaine d'années. Je fus le premier à prendre un calque exact de cette curieuse pièce qui se trouve maintenant déposée dans le Musée R. de Cagliari. La copie que j'en ai prise avec le plus grand soin, a servi à mon illustre collègue, M. l'abbé Gazzera, pour en faire le sujet d'une dissertation insérée dans les volumes de l'Académie des Sciences de Turin (2). Je l'ai donnée réduite de moitié dans la deuxième partie de ce *Voyage* (livre III, chap. I, page 465); c'est pourquoi je me dispense de la répéter ici. En voici la substance: La colonie *Julia Augusta Usellis* fait par ce décret acte d'hospitalité avec *Marcus Aristius Albinus Atinianus* (citoyen romain), et elle le choisit pour son *patronus*, ainsi que son fils et ses descendants. De son côté le même personnage déclare recevoir comme ses clients tous les habitants de la colonie en question, ainsi que leurs fils et leurs descendants. La parole *hospitium fecit* indique qu'il s'agit également du droit réciproque d'hospitalité, comme c'était l'usage dans ces sortes de conventions.

Donnée historique.

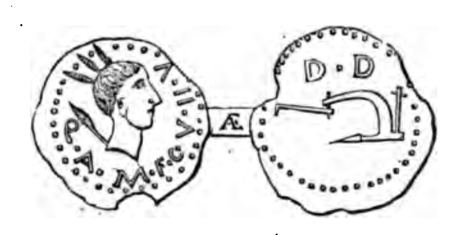
La principale donnée historique que l'on puisse tirer de ce document, c'est sa date, qui se rapporte au Consulat de *Sextus Sulpicius Tertullus* et de *Quintus Teneius Sacerdos*, qui exerçaient cette charge l'an 158 de notre ère. Cette date est celle à laquelle on doit rapporter la tablette hospitale en question; mais j'ai lieu de penser que le titre *Julia Augusta*

(1) V. Angius, *Dizionario geogr. stor.*, tom. XXIII, art. *Usellus*, p. 425.

(2) Costanzo Gazzera, *Di un decreto di Patronato e clientela della colonia Giulia Augusta Usellis*; 1831, tom. XXXV des volumes de l'Académie R. des Sciences de Turin (première série), p. 1.

qu'on y lit, n'a pas été donné à la colonie d'*Usellis* dès l'époque de sa fondation; et si l'on en juge par une monnaie que je suis tenté de rapporter à cette colonie, cette fondation remonterait au temps de la République Romaine. Voici d'abord la représentation de cette monnaie:

Fig. 27.



Si l'on compare cette pièce avec celle d'*Atius Balbus* et de *Sardus Pater* dont il a été question ci-dessus, p. 351, il est impossible de méconnaître entre elles le plus grand rapport. La figure humaine que représente celle-ci, rappelle, surtout par sa coiffure et par la lance ou épi, qui se trouve derrière la tête, celle de *Sardus Pater*, avec cette différence, que les trois épis de blé qui ornent sa tête sont bien clairs, tandis que les six ou sept objets un peu semblables, qui dans l'autre monnaie forment une espèce de *Modius* sur la tête du législateur Sarde, le sont beaucoup moins. **Comparaison.**

La légende de cette pièce est composée des initiales Q. A. M. F. C. V. IIV. Au revers on voit comme dans celle que j'attribue à *Metalla* (page 333 ci-dessus), une charrue sarde, et au-dessus de celle-ci sont les deux initiales D. D. qui veulent immanquablement signifier *Decurionum Decreto*. Il est inutile de répéter que l'emblème de la charrue indique une colonie; c'est donc les décurions d'une colonie qui décernèrent cette médaille au personnage représenté de l'autre côté. **Légende.**

M. le chanoine Spano, auquel je dois la communication des originaux qui m'ont servi à dessiner sur bois la figure **Communication du chan. Spano.**

représentée ci-dessus, a publié une intéressante dissertation sur une semblable monnaie trouvée près de ***Ploaghe***, sa patrie, l'ancienne ***Publium*** (1). Il proposa alors pour ces initiales la lecture suivante: ***Quintus Antonius Marci filius clarissimo viro, Duumvir.***

Version probable.

Je ne crois pas pouvoir adopter tout à fait cette version; d'abord parce que le titre de ***Clarissimus Vir*** était inconnu à l'époque à laquelle doit, à mon avis, se rapporter cette monnaie; en second lieu parce que la présence de la charrue indique clairement que cette pièce appartient à une colonie; or on ne connait dans l'île qu'une seule colonie Romaine dont le nom commençat par un V, ce qui fait pencher fortement la balance pour la colonie d'*Usellis*, et par conséquent, je crois pouvoir lire ainsi la légende qui entoure le personnage aux trois épis: ***Quintus Antonius Marci filius Coloniae Usellis Duumvir.*** Je propose cette lecture avec l'avis de mon collègue M. le chevalier Promis, Conservateur du Cabinet particulier des médailles de S. M. à Turin; elle a de même été adoptée par mon autre confrère et ami, le chanoine Spano.

Age de cette pièce.

Mais quel pouvait être ce ***Quintus Antonius Duumvir***, qui figure ainsi dans cette pièce? C'est ce que je trouve assez difficile à expliquer. M. le chanoine Spano rappelle un ***Quintus Antonius*** mentionné par Fara, qui fut préteur en Sardaigne l'an de Rome 670, et qui aurait été tué par L. Philippe, légat de Sylla (2). Si d'un côté j'ai de la peine à croire qu'un préteur de l'île fût en même temps ***Duumvir*** d'une humble colonie Romaine, de l'autre, je trouve assez étrange qu'on eût accordé à un simple ***Duumvir*** de colonie un honneur que l'on décerna au ***Préteur Atius Balbus***, aïeul

---

(1) *Memoria sull'antica Travixe;* Cagliari, 1852, p. 17.

(2) .... *atque (Sylla) L. Philippum legatum ad Sardos misit, qui pulso occisoque Antonio Praetore Marianae factionis, insulam occupavit.* Fara, *De Reb. Sard.*, loc. cit., lib. I, p. 130. Manno, loc. cit., vol. I, cap. IV, p. 78.

d'Auguste en l'associant au plus fameux chef de l'île; c'est pourquoi je suis tenté de croire que la pièce représente réellement la figure de *Quintus Antonius* qui, à sa qualité de Préteur de l'île, joignait le titre de *Duumvir* honoraire de la colonie d'*Usellis;* mais comme cette pièce ne parle pas du titre de *Julia Augusta* que portait cette même colonie, il paraît s'en suivre que la monnaie dont il s'agit appartient réellement à une époque antérieure à l'empire; car, si elle eût été frappée après César, on n'aurait pas manqué d'y faire figurer la tête de l'Empereur régnant; j'en conclus, pour toutes ces raisons, qu'elle doit être attribuée à la colonie d'*Usellis* et qu'elle date d'un temps antérieur à celui de la chute de la république Romaine.

Cette colonie prit donc bien plus tard le titre de *Julia Augusta* que lui donne la tablette de bronze de l'an 158 de l'ère chrétienne; depuis cette époque il n'est plus question d'*Usellis*, mais fort probablement cette ville ne tomba en décadence qu'à la fin de l'empire. D'après le révérend V. Angius (1) sa destruction pourrait être attribuée à deux causes; d'abord à l'irruption des peuples *Barbaricini* qui l'auraient non-seulement saccagée, mais qui auraient massacré une grande partie de ses habitants; et en second lieu, à deux calamités physiques, savoir, un tremblement de terre et une grêle affreuse, qui aurait défoncé les toits des maisons et détruit ou ruiné toute végétation; ce qui aurait déterminé le peu d'habitants qui restaient encore en ce lieu, à aller s'installer ailleurs.

Quant à ce que l'on raconte d'un *Maurus*, évêque d'*Usellus*, qui aurait gouverné le diocèse de ce nom, entre les années 1147-1182 (2), il n'est pas dit qu'à cause du titre porté par le prélat en question, la ville d'*Usellus* dût exister encore à cette époque, puisque nous voyons les évêques

d'*Ales* porter souvent ce titre, même de nos jours. Le révérend Victor Angius parle d'une ancienne cathédrale dédiée à saint Pierre (1), dont on indiquerait la place dans les ruines de la ville Romaine; selon lui cette église aurait été abandonnée par l'évêque *Maurus*, qui serait allé en bâtir une autre, sous l'invocation du même saint, dans un lieu où se transporta avec le temps la population d'*Ales*. Je n'ai rien pu recueillir sur ce sujet; je pense au contraire, que, lorsque l'évêque en question vivait, c'est-à-dire, entre l'an 1147 et l'an 1182, son siége était déjà fixé près de l'autre église. Celle de Saint-Pierre, dont parle Fara (2), doit être cette dernière. Par une bulle du pape Jules II, du 8 décembre 1503, l'évêché d'*Usellus* (dit *Usellis*) fut réuni à celui de *Terralba*, comme il a été dit ailleurs (3).

Mogorella. S. Antonio.

Si après avoir dépassé de plus d'un mille le village de *Villa Urbana*, on suit l'autre route qui conduit à l'est, vers *Laconi*, on rencontre successivement les villages de *Mogorella* et de *S. Antonio*. Lorsque je passai par le premier de ces deux pays, on m'apprit qu'on avait trouvé, il y a une trentaine d'années, dans son territoire, des statues entières de saints, et d'après la description que l'on m'en a faite, je crois que c'étaient des statues Romaines; je n'eus pas le temps de m'arrêter dans ce village, ni alors, ni quand j'y retournai en d'autres occasions. Je ne pense cependant pas qu'il dût y avoir en ce lieu une ville Romaine, car elle aurait été trop voisine d'*Usellis*; peut-être y aura-t-il eu une maison de campagne, une *villa* de quelque

---

(1) *Dizion. Geogr. Stor.*, vol. XXIII, p. 430, art. *Usellus*.

(2) Fara, *De Rebus sardois*, edente A. Cibrario; Turin, 1835. *Chorographia*, p. 78.

(3) Il m'a été impossible de trouver les traces du château de *Margunulis*, cité par M. le baron Manno, comme appartenant à la *Curadoria d'Usellus* et détruit à une époque incertaine. Peut-être se trouvait-il sur la partie orientale du *Monte Arci*, qui domine le village d'*Usellus* et qui s'avance beaucoup de ce côté.

riche propriétaire de la Colonie *Julia Augusta*. Je me borne à signaler ces faits aux personnes qui auront le temps et le loisir de faire des recherches sur la découverte de ces statues et sur le lieu d'où on les a tirées.

A trois quarts d'heure de chemin de S. *Antonio*, on passe au pied occidental d'une butte conique, sur laquelle se trouvent les ruines d'un château antique, connu sous le nom de château de *Senis* ou *Senes*, qui est celui du village voisin ; près de là est le village d'*Assolo*. Sur le château de *Senis* je n'ai pu recueillir aucune notice historique, mais sa position seule, sur une butte isolée, comme celle des châteaux de *Baratuli*, d'*Acquafredda*, de *Giojosa-guardia*, de *Monreale*, de *Las Plassas*, de *Baramela* et d'une infinité d'autres châteaux de la partie méridionale de l'île, et même de la septentrionale, indique clairement que ce n'est pas au XI siècle, comme le voudrait le révérend Victor Angius (1), mais plutôt au XII ou au XIII qu'il faudrait rapporter cette construction. Château de *Senis*.

Du château de *Senis* on peut d'abord se rendre à *Nureci*; ce lieu peut intéresser le géologue, soit par le lambeau de roche granitique qui paraît isolément au-dessous du terrain calcaire, soit par la nature de ce calcaire, qu'il ne faut pas confondre avec la grande masse de calcaire et de marne tertiaires, qui forment la plus grande partie de toutes les collines voisines. Le calcaire de *Nureci* appartient au terrain secondaire; il est tantôt compacte et tantôt un peu marneux, mais il donne une chaux excellente, réputée pour telle dans toute cette région; elle a même des qualités hydrauliques. *Nureci*. Sa chaux.

Ce lambeau de calcaire secondaire continue à paraître au Noraghe *Biriu* de *Genone*, où il contient quelques restes d'un fossile qui ressemble à un spongiaire, et que M. le professeur Meneghini proposerait de nommer *Hippalimus* Noraghe *Biriu*.

---

(1) *Diz. geogr. stor.*, 1850, vol. XIX, art. *Senes*, p. 854.

coralloideus; l'ensemble de ce dépôt m'a semblé devoir figurer dans le terrain dit *Coral-rag* par les géologues anglais (1). Le *Noraghe Biriu* repose sur ce terrain; il est tout formé de pierres de cette roche, et quoiqu'il ne soit pas figuré dans mon atlas des antiquités de l'île, il mérite cependant d'être visité par les amateurs.

Trachyte. Dépôt vert coquillier.

Entre ce *Noraghe* et le village de *Laconi*, qui n'en est distant que d'une heure et demi de chemin, tout au plus, le géologue pourra observer deux terrains intéressants pour ses études. Dans la vallée qui sépare *Laconi* de *Genone*, il verra paraître une bande de terrain trachytique; c'est le point où commence la longue suite des roches de cette nature, qui courent presque sans interruption du sud au nord, au pied de la grande chaîne centrale, jusqu'à *Castel Sardo*, c'est-à-dire jusqu'à la mer (2). En approchant de *Genone*, il pourra observer, à la base du sol tertiaire, un banc d'une roche d'un beau vert, toute pétrie de coquilles et surtout de *Turritelles;* elle a été décrite dans la troisième partie de ce *Voyage* (Tome I, chap. VIII, page 285).

Genone. Mont de Saint-Constantin.

Le gros village de *Genone* n'offre rien de particulier qui soit digne d'attention; cependant je signalerai un monticule placé au-dessus du pays et sur lequel existait une église dédiée à Saint-Constantin, maintenant détruite, qui passait pour avoir été bâtie du temps de l'empereur de ce nom; elle ne se trouvait pas tout à fait sur le sommet de cette colline, terminée par un plateau horizontal, ayant environ 153 mètres de long et fort étroit; mais sur ce sommet sont les restes de deux *Noraghes* placés à ses deux extrémités.

Édifice très-ancien.

La chapelle de Saint-Constantin qui donna son nom à

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. IV, p. 166.

(2) Voyez ibid., chap. XII, p. 503, et surtout la carte géologique ainsi que la figure 6 de la planche II *b* de l'atlas de cette même troisième partie.

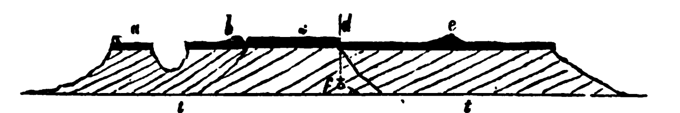
ce monticule a été bâtie un peu plus bas, sur le versant du mont; elle fut posée sur un ancien mur fait dans le genre des constructions dites cyclopéennes. Ce mur ressemble d'une manière frappante à certaines terrasses artificielles dites *Hierons*, que l'on rencontre dans l'Italie centrale et surtout dans la *Sabine;* parmi lesquelles je me bornerai à citer celle qui se trouve à deux milles de *Fiammignano*, région des *Aequicoles*, et une autre analogue, dédiée jadis au dieu Mars, qui se trouve près des ruines de *Tiora*. Je n'entends pas faire ici une étymologie d'occasion, mais je dois noter que le village auprès duquel se trouve cette construction est celui de *Genone*, nommé par les gens du pays *Jeroni* et *Geroni;* ce qui s'approche beaucoup du mot *Hieron*. L'aire de cette terrasse artificielle, faite en gros blocs de pierre, sans ciment, a 50 mètres de longueur sur 6m. 50c. de largeur, sur 4m. 60c. d'élévation. Les angles sont vifs comme ceux d'une construction semblable que j'ai observée à *Padria*, jadis *Gurulis vetus*. Ces deux monuments ont été figurés dans la deuxième partie de ce *Voyage* (figures 1 et 4 de la planche XV de l'atlas joint à ce volume). On peut consulter le texte à la page 162, livre I, chap. V. J'ai fait observer alors qu'à l'époque de l'introduction du christianisme, les premières églises furent souvent bâties sur l'emplacement d'un édifice destiné au culte payen, et que l'église de Saint-Constantin *(Santu Antine)*, de *Genone*, peut fort bien avoir été substituée à un *Hieron*, lieu sacré où l'on rendait jadis les oracles. J'expose cette opinion, sans cependant vouloir lui donner aucune importance.

Si l'antiquaire pourra donner carrière à son imagination sur le monument cyclopéen du *M. Santu Antine* de *Genone*, le géologue ne manquera pas d'observer que la forme plane de la partie supérieure de cette butte est due à la qualité de la pierre qui la recouvre; c'est une nappe de lave basaltique horizontale, ou un véritable reste de coulée. Cette coulée, qui s'est répandue jadis sur un ter-

rain tertiaire marneux, peut avoir de 4 à 5 mètres d'épaisseur; mais ce qu'il y a d'important à signaler c'est que ce plateau basaltique correspond parfaitement, par sa composition, par son épaisseur et par la hauteur où il se trouve, à une coulée semblable qui, à un mille plus loin vers le SO, couvre l'immense plateau de la *Giara*. Comme j'ai donné une description détaillée de ce plateau dans la troisième partie de ce *Voyage* (1), je me bornerai à reproduire ici la coupe géologique qui se trouve à la page 617, fig. 111.

Giara de Gestori.

Fig. 28.



a monticule de Saint-Constantin de *Genone; b* la *Zeparedda; c* partie de la *Giara* vers *Assolo; d* centre de la *Giara; e* la *Zepara Manna; f* village d'*Assolo; tt* terrain tertiaire recouvert par la lave basaltique.

Rapport entre les deux plateaux.

La *Zepara manna* (la grande Zepara (2)), qui est le point le plus élevé de cette *Giara*, compte 599 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, tandis que le plateau *a* du monticule de *Genone* se trouve à 587 mètres; ce qui établirait une différence de six mètres. Mais cette différence étant celle qui existe entre le plan des bords de la *Giara* et la cime de la *Zepara manna*, il en résulte que le lambeau basaltique du mont de *Genone* est absolument au même niveau que le plan de la *Giara* à son bord. Ce plateau de *Genone* nous présente un fait analogue à ceux

(1) Tom. I, chap. XV, p. 615.

(2) Cette *Zepara* semble être une ancienne ouverture par laquelle a passé la lave liquide en sortant du sol.

dont il a été question en parlant du lambeau également basaltique des environs de *Goni*, sur la rive droite du Flumendosa, qui correspondait jadis avec le grand plateau de *Nurri* (1); j'ai indiqué un plateau isolé semblable près d'*Isili*, dit *Planu-è-Olla* (2); enfin je n'en finirais pas si je voulais énumérer d'autres accidents pareils que j'ai observés en d'autres parties de l'île; ils prouvent qu'un grand bouleversement du sol a eu lieu postérieurement à l'expansion du basalte en Sardaigne.

Le grand plateau dont il s'agit prend son nom du village de *Gestori* placé à ses pieds vers le SE; il a près de six lieues de circonférence, mais ce qui le rend digne d'attention ce sont les nombreux *Noraghes* qui se trouvent sur ses bords, presque tous posés sur tous les angles saillants du plateau, en guise de tours de défense. Ces monuments sont plus ou moins détruits, mais on en reconnait facilement les traces. Le plateau de cette *Giara*, avec ses *Noraghes*, a été figuré dans la planche VIII, fig. 6 de l'atlas des antiquités de l'île; il en est fait mention dans le texte de cette deuxième partie (livre I, chap. III, page 49) et j'y renvoie l'archéologue désireux de connaître l'ensemble de ces monuments, encore fort mystérieux pour bien des personnes. *Noraghes de la Giara.*

Le voyageur qui, ne voulant pas monter sur la *Giara*, m'en croira sur parole, passera au pied oriental de ce singulier plateau, depuis *Genone* jusqu'à *Gestori;* de là il pourra se rendre à *Barumini* et observer de loin le château de *Las Plassas* autrement dit *is Prassas* (3) qui *Château de Las Plassas.*

---

(1) Voyez ci-dessus, p. 205.

(2) Ibid., p. 444.

(3) Fara, dans sa Chorographie, le nomme *Castrum platearum*. Le baron Manno (lib. 8) le place parmi les châteaux détruits et abandonnés, à une époque incertaine, du temps des Espagnols. Le rév. V. Angius, dans le *Diz. geogr. stor.*, l'appelle *Is Prassas*. Je préfère cependant, malgré l'idiotisme, lui conserver le nom de *Las Plassas*, sous lequel est connu le village qui se trouve à ses pieds.

domine le village de ce nom. Il reste encore de ce château une grande tour et des murs d'enceinte, mais il n'y a rien qui puisse engager le touriste à se rendre sur cette butte conique isolée; d'autant plus qu'il me serait impossible de lui fournir quelque donnée historique relativement à cette forteresse, dont la construction ne me paraît pas remonter jusqu'à l'époque Pisane.

Marmilla. La région que ce château était probablement destiné à défendre, porte le nom de ***Marmilla;*** elle peut sous plusieurs rapports être comparée avec celle de la ***Trexenta***, dont il a été fait mention ci-dessus, page 366. Comme la ***Trexenta***, la ***Marmilla*** est remplie de villages, et elle est d'une grande fertilité en céréales; mais elle partage avec cette autre région l'absence presque totale d'arbres, et ce qui est pire, la pénurie et la mauvaise qualité de l'eau potable. Tout cela provient d'une même cause, savoir, que le sol de la ***Marmilla***, comme celui de la ***Trexenta***, se compose uniquement de calcaire marneux tertiaire, qui est très-propre à la cultivation du blé, et par conséquent très-capable de nourrir une foule de villages, serrés les uns contre les autres; mais, comme les habitants de l'autre bassin, ceux de la ***Marmilla*** sont condamnés jusqu'à présent à ne boire que de l'eau de pluie recueillie sur les toits, ou bien infiltrée à travers ces dépôts salifères, d'origine marine, qui la rendent saumâtre. Il faudrait tâcher de procurer aux habitants de cette contrée, qui mangent un aussi beau pain et qui boivent de si mauvaise eau, le bénéfice des puits artésiens; car fort probablement au bas des couches du terrain tertiaire, appuyées nécessairement sur des monts éloignés de nature différente, il se trouve des nappes de bonne eau; un heureux coup de sonde pourrait les faire jaillir à la surface du sol; je dois dire toutefois, qu'à mon avis, il n'y aurait pas dans la ***Marmilla*** les mêmes chances de succès signalées dans la ***Trexenta***, pour un forage de puits artésiens.

Boues et routes. Les boues de la ***Marmilla*** pendant l'hiver sont fabu-

leuses; ce qui a rendu, jusqu'à ces derniers temps, les communications très-difficiles, soit entre cette contrée et les autres voisines, soit entre les villages qui la composent et qui sont au nombre de 17 (1). Mais depuis peu, ces peuples se sont émus, grâce surtout à l'impulsion donnée par le syndic de *Tuili*, le marquis de *S. Vittorio*, qui vient de mourir tout récemment; une route propre aux voitures unit maintenant ce village à celui de *Barumini*, et on a déjà commencé, en plusieurs points, des chemins communaux, et même des tronçs d'une double route provinciale qui doit parcourir cette région jusqu'ici délaissée. Cette route provinciale partira de la grande route centrale, passera par la vallée du *rio di Barumini* et elle remontera ce torrent, jusqu'à *Mara-Arbarei*; de là elle se divisera en deux branches. Celle de l'est passera par *Las Plassas* et *Barumini*, puis elle s'approchera de *Gesturi* et se dirigera par *Nuragus* vers *Nurallao*, où se trouve la route nationale de *Mandas* à *Laconi*. L'autre embranchement, dont une partie est déjà achevée jusqu'à *Ussuramanna*, passera par les villages de *Gonnosnò*, *Ollastra* et *Usellus* avec embranchement sur *Ales*; elle suivra jusqu'à *Sia Manna*, où se trouve déjà une route récemment ouverte, qui conduit à Oristano par *Simaxis* et *Sili*. Moyennant ces deux routes et leurs diramations sur les villages voisins, cette contrée va recevoir une nouvelle vie.

Je dois ajouter au reste, que malgré l'aridité de la *Marmilla* et l'absence d'arbres en cette contrée, dont il a été fait mention ci-dessus, il y a aussi des exceptions, car à *Tuili*, par exemple, on cultive l'olivier avec quelque succès; mais cela ne change pas la physionomie de toute

Oliviers. Tableau d'église.

---

(1) Ces villages sont les suivants: *Baradili*, *Baressa*, *Barumini*, *Genuri*, *Gesturi*, *Las Plassas*, *Lunamatrona*, *Pauli Arbarè* (ou *Arbarei*), *Setsu*, *Siddi*, *Sini*, *Tuili*, *Turri*, *Ussara-manna*, *Villanova-Forru*, *Villamar* (ou *Mara Arbarè*), *Villanova-Franca*.

cette région dont le principal produit est le blé. A *Barumini* il y a une église paroissiale richement ornée en marbres; on y voit un tableau sur bois, très-ancien, qui mérite d'être signalé aux connaisseurs.

Ales.

Pour aller vers le *M. Arci*, en sortant de la région de *Marmilla*, on entre dans celle dite *Parte Usellus*, qui tire son nom de l'ancienne colonie dont il a déjà été question. Cette contrée compte neuf villages, tous voisins les uns des autres (1). Le principal d'entre eux est celui d'*Ales*, siége du successeur des anciens évêques d'*Usellis*. Il paraît que lorsque *Maurus*, le dernier de ceux-là, quitta son ancienne résidence, l'église de Saint-Pierre de cette époque se trouvait déjà non loin du village actuel d'*Ales*, qui peu à peu s'accrut tout autour de cette ancienne cathédrale. Cette église était très-belle d'après l'historien Fara (2); mais elle tomba vers la fin du XVI siècle; elle fut ensuite rebâtie en 1686, sous l'épiscopat de Monseigneur Didacus Cugia, au moyen des oblations de tout le diocèse; sa construction est due à un architecte Génois dit *Spotorno*.

Cathédrale actuelle.

La nouvelle cathédrale, qui est passablement belle, le serait certainement trop pour une église de simple village, si celui-ci n'était pas un siége épiscopal; elle a été successivement embellie et ornée de marbres. J'avoue que ce qui me frappa le plus en entrant dans cette église, ce fut une petite statue en marbre de saint Pierre (le titulaire), posé debout, dans une espèce d'îlot, qui se trouve au milieu du bassin du bénitier placé près de la

---

(1) Voici leurs noms : *Usellus, Ales, Cepera, Gonnos-nò, Scovedu, Curcuris, Figus, Pau, Banari.*

(2) *Et Usellensis ecclesia cathedralis, quae Alensis etiam est dicta, postquam illius sedes episcopalis prope oppidum Ales ejusdem regionis, in ecclesia sancti Petri, prisca structura insigni fuit collocata, quae sola, cum Episcopi domo, absque populo et aliis aedificiis, in solo campestri, raro a laicis, moleste a canonicis et aliis clericis longe commorantibus frequentatur.* Fara, loc. cit., *Chorograph.*, lib. II, p. 78.

porte. Le sculpteur qui a exécuté cette statue avec assez d'habileté, n'ayant pas oublié le premier état du saint qu'il voulut représenter, en a fait une espèce de dieu *Neptune;* il lui a mis dans les mains un trident ou harpon à pêcher (*fuscina*), tel que le portent nos pêcheurs d'étang; mais le saint tient cet instrument placé avec le manche en l'air et le fer en bas, dans l'attitude de frapper et de prendre pour un poisson la main de la personne qui se dispose à tremper ses doigts dans l'eau bénite.

Palais de l'évêque.

Près de l'église se trouve l'ancien *Épiscope,* vieille maison à un seul étage et à la fois incommode et malsaine par sa position dans une espèce de bas-fond. J'ignore si elle est encore habitée en ce moment, ou si elle n'a pas eu une autre destination. Lorsque j'allai à *Ales* pour la dernière fois, en 1846, l'évêque me donna une cordiale hospitalité dans une maison (un palais, s'il vous plait), d'assez bonne apparence, à deux étages avec un jardin ; il avait fait bâtir tout récemment cette demeure sur une éminence, comprise dans le pourtour du village, en un lieu plus salubre que celui de l'ancien palais; je dis plus salubre, autant que l'on peut appliquer cette parole à quelque partie du pays en question.

Évêché de *Terralba.*

Nous avons déjà vu que l'évêché d'*Usellus,* dont le siége est établi à *Ales* depuis l'an 1182 pour le moins, fut réuni en 1503 à celui de *Terralba;* c'est pour cette raison que le pasteur actuel de ce double diocèse possède une maison de plaisance à *Villacidro,* où il va presque toutes les années passer une partie de la saison, pendant laquelle le séjour d'*Ales* n'est pas favorable à la santé des personnes qui n'y sont pas nées.

Aspect du village.

L'ensemble de ce dernier village a un aspect assez triste; la rue principale se trouve presque toute tracée le long d'un ruisseau, qui pendant plusieurs mois est à sec, mais dans le reste de l'année cette rue est un véritable bourbier, ainsi que les autres, qui n'étaient pas pavées à l'époque citée ci-dessus. En général, on ne voit dans ces rues

que des chanoines, des prêtres ou des séminaristes, quelques femmes, dont plusieurs sont les servantes de ces messieurs, et fort peu d'hommes, qui ne rentrent que le soir du travail des champs. Ce qui m'a toujours frappé, c'est la quantité d'ânes qui paissent dans le pré commun, réunis sous la conduite d'un ânier, qui les rassemble au son de son cornet.

Observation géologique.

J'ai fait à *Ales*, dans le village même, des observations géologiques de quelque intérêt, surtout pour l'étude de ce que l'on nomme le *métamorphisme des roches;* savoir sur les changements assez notables qu'éprouvèrent certains terrains par le contact de roches ignées, qui paraissent les avoir traversés à l'état d'incandescence, ou qui étaient douées d'une certain degré de chaleur. Le métamorphisme que j'ai signalé en ce lieu, se remarque principalement dans certains bancs d'un calcaire marneux tertiaire, dont quelques-uns sont devenus noirs et ont été presque vitrifiés, par l'apparition et l'influence des filons de roche basaltiques (1).

M. Arci.

Mais le vrai point intéressant de cette contrée pour le géologue, c'est le *M. Arci*, qui domine toute cette région; il est presque uniquement composé de roches d'origine ignée, sorties de différentes manières et à différentes époques géologiques du sein de la terre, et qui dans leur ensemble n'en forment pas moins une vraie montagne. Celle-ci compte plus de 35 milles de circonférence à sa partie supérieure; sa hauteur commune est de 500 à 600 mètres d'altitude au-dessus du niveau de la mer, mais le point le plus élevé dépasse les 830 mètres.

Sa nature.

Cette montagne, d'une nature toute différente de celles que nous avons parcourues jusqu'ici, porte l'empreinte du mode dont elle a été successivement formée. Prise dans son ensemble, elle se compose de différents étages qui semblent correspondre aux successives émissions de ma-

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, tome I, ch. VII, p. 283.

tières en fusion, venues au jour les unes après les autres, sans se ressembler entre elles.

Le noyau fondamental de cette suite de roches, les unes neptuniennes, les autres d'origine ignée, est le trachyte que je nommerai *ancien*, pour le distinguer d'un autre trachyte plus récent. Ce trachyte ancien, avec ses perlites, avec ses porphyres feldspathiques, dépourvus d'amphibole, n'en est pas moins assez moderne, puisqu'il est postérieur au terrain tertiaire inférieur, dit *éocène* ou parisien. Il est du même âge géologique que le trachyte des îles de *S. Pietro* et de *S. Antioco* et de celui dont j'ai signalé la présence entre *Laconi* et *Genone*, où commence à paraître cette roche qu'on ne cesse de rencontrer, et qui se montre sans interruption jusqu'à la mer de Corse, au pied oriental de la grande chaîne centrale de l'île, dans la direction NS. La matière du trachyte en question semble être sortie au *M. Arci* par une crevasse du sol ayant également la même direction. Trachyte ancien.

Au-dessus de ce trachyte ancien se déposèrent en quelques points les mêmes bancs de terrain tertiaire marin qui forment le sol du village d'*Ales*, ainsi que le noyau et la base de la *Giara* de *Gesturi*, et tout le territoire de la *Marmilla;* mais à *Morgongiori*, sur le versant oriental du *M. Arci*, ces dépôts marins furent portés à la hauteur de 353 mètres au-dessus du niveau actuel de la mer. Terrain tertiaire.

Après la déposition de ces marnes calcaires survint l'émission d'une roche trachytique différente de la première, contenant de l'amphibole et passant au phonolithe; elle paraît s'être répandue par coulées, et non plus en masses pâteuses, comme le trachyte plus ancien; elle a formé des plateaux à divers étages. Roche phonolithique.

Sur ces roches coulèrent ensuite les laves basaltiques, qui sont de même nature que celles qui ont été signalées à *Nurri* et dans plusieurs autres localités, et que nous retrouverons encore ailleurs, en grande abondance. Lave basaltique.

Mais toute bouche ignivome a disparu, depuis la grande Reste de cratère.

révolution qui a fracturé et isolé les coulées basaltiques de l'île; on peut croire à peine d'en reconnaître les traces au *M. Arci* sur son versant oriental, au pied de la *Trebina*, dont il sera bientôt question. C'est en ce point qu'une immense et profonde crevasse semi-circulaire peut permettre au géologue d'étudier les entrailles de cette masse de roches, venues au jour à des époques bien distinctes; il pourra, pour cette étude, consulter ce qui a été exposé dans les chapitres XII, XIII et XIV de la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I.

Ascension sur le mont.

D'*Alés*, pour gravir cette curieuse montagne, on peut passer par le lieu dit *Conca margine* (tête du bord), où cesse de paraître le terrain tertiaire et où commence la roche volcanique. Le pays est assez boisé et bien fourni de sources fraîches, qui durent toute l'année. En faisant un petit détour à droite et en passant près de deux lieux dits *Conca-è-Cervu* et *Sonnixieddu*, on peut prendre un petit chemin encaissé, qui conduit à la cime du mont vers la *Trebina*. Dans ce chemin, le voyageur peut croire quelquefois de marcher sur les débris d'une ancienne fabrique de bouteilles noires, tant sont nombreuses les écailles d'un verre noir volcanique, que l'on nomme *Obsidienne*. C'est dans ce chemin creux qu'avec beaucoup de peine et de patience j'ai pu réussir à trouver cette pierre en place, c'est-à-dire en espèce de filon qui traverse ce chemin.

Écailles d'obsidienne.

Il est bon de rappeler ce qui a été dit ci-dessus, page 382, relativement aux écailles de ce verre naturel, trouvées en grande quantité sur le *Tacco-Ticci*, et à celles que probablement les anciens Sardes, ainsi que les Mexicains, travaillaient pour en faire des couteaux et des bouts de flèches (1). Le fait est que c'est seulement au *Monte Arci*

(1) On a trouvé dans les tombeaux de *Tharros* de petites boules faites avec ce verre naturel. Voyez mon illustration du manuscrit Gilj, *Mémoires de l'Acad. des Sciences de Turin*, 1853, tom. XIV, seconde série, p. 238, note 2.

que j'ai réussi à rencontrer cette pierre en place et ses débris en plus grand nombre qu'ailleurs. Le sol de cette montagne, sans être couvert de forêts de ce côté, est cependant presque tout boisé et inculte.

Les pitons dits *Trebina lada* (large) et *Trebina longa,* sont les deux points les plus élevés de cette montagne; ils sont formés de deux grands blocs d'une espèce de lave grisâtre passant à la *dolérite;* ces deux rochers se trouvent sur le bord d'un affreux précipice et ils semblent être les restes du bord d'un grand cratère affaissé et en partie détruit par les eaux ou par d'autres causes. Sur la *Trebina longa* il est impossible de monter; j'ai été plus heureux sur la *Trebina lada*, où j'ai établi mon signal trigonométrique, qui comptait une altitude de 838$^{m.}$ 50$^{c.}$. Au bas de cette espèce de tour naturelle se trouvent de petites grottes où j'ai bien souvent dû passer la nuit, à cause des vicissitudes atmosphériques qui empêchaient mes opérations et me forçaient de séjourner sur cette montagne.

Le nom de *Trebina*, qui veut dire *trépied*, a été donné à ces deux rochers parce que, vus de loin et surtout de la plaine du *Campidano*, ils forment, avec un autre rocher plus bas, une espèce de triangle; de là est venu le nom de *Trebina.*

De cette cime, il reste à mon voyageur, qui veut rentrer à Cagliari, deux partis à prendre, savoir, celui de descendre la montagne pour rejoindre la grande route centrale que l'on voit à ses pieds, ou bien celui de s'en retourner à *Ales* et de partir de ce village pour aller rencontrer la même route à *Sardara* ou à *Sanluri*, s'il le juge à propos.

la montagne, il se trouvera en plein *Campidano;* il pourra alors se diriger vers la *Cantonniera*, dite *di Marrubiu*, et se trouvant sur la grande route centrale, celle-ci le conduira en ligne droite jusqu'à *Uras*.

Uras *Uras* est un gros village, placé au centre du *Campidano*, et traversé par la grande route en question; la diligence, qui fait tous les jours le trajet de Cagliari à Sassari et *viceversa*, change ordinairement les chevaux à cette station. Les maisons d'*Uras* sont bâties, comme celles de plusieurs villages de cette plaine, non en vrai piset, mais en grosses briques non cuites, faites avec de la terre et de la paille hachée; on les nomme *ladiri* et on les place par couches, les unes sur les autres. On baigne pour cela la surface de la couche inférieure chaque fois que l'on en ajoute une, ce qui tient lieu de ciment; cela fait que ces briques s'unissent en quelque sorte les unes aux autres, et c'est ce qui donne à ces murs une grande solidité; mais on fait préalablement, jusqu'à la hauteur d'un mètre, les soubassements des habitations avec de gros cailloux liés par de l'argile détrempée. Cela n'a pas empêché plusieurs catastrophes, parmi lesquelles je citerai celle qui eut lieu en 1827, à la suite d'un fort orage qui inonda toute cette région. Je vis alors la plus grande partie de ces maisons se délayer comme du sucre dans de l'eau. C'était un triste spectacle que celui de voir ce gros village réduit en peu de minutes à l'état d'un amas informe de terre glaise mêlée de meubles, de bois et de tuiles, au milieu duquel s'agitaient les malheureux habitants, occupés à reconnaître leurs demeures défaites, et à sauver de cette pâte boueuse leur linge et leurs effets les plus précieux.

Château d'*Uras*. L'historien Fara parle du château et du faubourg d'*Uras*(1); on en voit encore les traces en un lieu dit *sa*

(1) *Extat... castrum et suburbium Uras.*, Fara, loc. cit., *Choregr.*, lib. II, p. 77.

Turre (la tour). Ses fondements et ses assises inférieures sont formés en gros cailloux liés avec de l'argile; mais le reste des murs est fait en grosses briques non cuites, ou en vrai piset.

Uras est célèbre dans l'histoire de l'île à cause de la grande victoire, que Léonard d'Alagon, dernier marquis d'Oristano, y remporta le 14 avril 1470 sur les Aragonais commandés par le vice-roi Nicolas Carros; celui-ci fut mis en déroute, malgré la confiance qu'il avait dans ses canons, qui parurent pour la première fois dans l'île. Ces canons et un grand nombre de seigneurs Aragonais furent pris dans cette rencontre et conduits en triomphe à Oristano. **Bataille.**

A peine on sort du village d'*Uras* pour aller vers Cagliari, on voit à gauche de la route un immense *Noraghe* détruit, dont les restes attestent qu'il devait être un des plus considérables de la Sardaigne. Il se composait d'immenses blocs de pierres basaltiques; son enceinte avait la forme d'un polygone dont chaque angle était pourvu d'un petit *Noraghe*. J'aurais figuré ce monument, s'il n'avait été presque entièrement détruit lors de la confection de la grande route voisine; les entrepreneurs de celle-ci se sont servis de ces pierres pour son empierrement, car dans cette localité les grosses pierres sont rares. Je dois encore ajouter que dans les premières années de la construction de cette même route on employait souvent pour son gravelage des écailles d'obsidienne noire, que l'on se procurait en cassant de gros cailloux de ce verre volcanique, qui couvraient le sol en cet endroit. Ces boules d'obsidienne provenaient immanquablement du *Monte Arci* voisin; on n'en voit plus maintenant. **Grand *Noraghe*.**

Après avoir passé le pont de *Mogoro*, en allant vers Cagliari, on rencontre la *Cantoniera*, dite également *di Mogoro*, à cause d'un village de ce nom, qui se trouve non loin de là; puis on fait une montée, et en arrivant sur le plateau de *Sardara*, on traverse une coulée de roche basaltique noire. ***Cantoniera di Mogoro.***

Sardara. *Sardara* est un des villages les plus considérables de cette région; il n'offre par lui-même rien qui puisse être mentionné, mais il n'en est pas ainsi du château voisin et des bains qui se trouvent près de là.

Monreale. Géologie. Le château de *Monreale* est placé sur une petite montagne isolée, formée d'une roche schisteuse de transition, qui se présente comme une île au milieu des marnes tertiaires. Ce mont est traversé en deux sens divers par des filons (dikes) de quartz blanc, qui ressortent du sol en guise de murs. C'est absolument ce que l'on observe au *M. Ghinghini* dont il a été fait mention à la page 460 ci-dessus. Au bas du château, vers le SE, dans la plaine, j'ai découvert un grand filon de fer oxidulé, accompagné de schistes noirs maclifères, qui dans l'île accompagnent souvent les filons de ce genre (1).

Ancien château. Le château se trouve sur la cime de cette montagne isolée, et ses murs courent le long de la crête principale; c'est une des anciennes forteresses de l'île, dont les ruines soient le moins détruites. La vue, que j'en donne ci-dessous, est prise du côté des bains.

Fig. 29.



(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, Tome I, chap. II, p. 63 et 64.

On ignore l'époque de la construction de ce château, et le nom qu'il portait avant celle de la domination des Aragonais, qui l'appelèrent *Monreale*. Il est même probable qu'il fût bâti par les Juges d'Arborée, maîtres de ce territoire, lorsque ces princes faisaient la guerre à ceux de Cagliari, qui à leur tour possédaient le château de *Sanluri*, non loin de là. Le rév. Victor Angius donne à ce château plus de 600 mètres de circonférence; il entre à ce sujet dans des détails qu'il est superflu de répéter ici, puisqu'il s'agit d'une ruine; je me bornerai à dire que cet écrivain a cru avoir reconnu en ce lieu l'existence de deux portes, tandis que Fara dit expressément qu'il n'y en avait qu'une seule: *Et vicinum castrum Montis-Regalis, in excelso et arduo monte conditum, natura loci, moeniis et turribus satis munitum; unicum habens aditum, qua ad occidentem respicit* (1). Cet historien ne parle pas de l'existence d'un bourg, qu'il a toujours soin d'indiquer près des autres châteaux lorsqu'il y en avait; ceci ne serait pas d'accord avec ce que le rév. Victor Angius croit avoir observé; car, outre les deux portes, ce dernier dit d'avoir vu les traces d'une grande rue, qui aurait été nommée *Ruga manna*. La tour qui se trouve sur la cime la plus élevée est encore la mieux conservée de toutes les autres parties de cette forteresse, mais il n'y a pas d'escalier pour arriver à son sommet, de façon que j'ai dû faire mon opération trigonométrique au pied de cette tour, dont la base est élevée de 281$^{m.}$ 30$^{c.}$ au-dessus du niveau de la mer.

Le château de *Monreale* ne commence à être connu dans l'histoire de l'île que depuis l'époque de la conquête des Aragonais. Dans le mois de mai 1324, après la prise d'*Iglesias*, l'Infant D. Alphonse ayant investi la ville de Cagliari, et voyant que sa femme souffrait du climat, l'en-

(1) Fara, *Chorographia*, loc. cit., lib. II, p. 78.

voya, avec 150 hommes choisis, dans ce château qui appartenait au juge d'Arborée, alors son allié. — En 1328 le même D. Alphonse, à son avénement au trône, confirma au juge d'Arborée la possession de plusieurs places fortes, et entre autres celle du château de *Monreale*. — En 1409 le comte de Narbonne et Brancaléon Doria, ayant été défaits à la bataille de *Sanluri*, réussirent à se réfugier avec leurs gens dans cette forteresse. — Un an après, c'est-à-dire en 1410, au mois de septembre, celle-ci était occupée par le vice-roi Pierre Torella avec ses troupes. — En 1470 Léonard d'Alagon marquis d'Oristano, révolté contre le roi, s'empara de ce château, qui était confié à Bernard Montoby; il fut rendu à la première paix. — Mais en 1475, le marquis d'Oristano, ayant de nouveau pris les armes, vint mettre le siége devant cette forteresse, en interceptant toutes les communications et surtout la grande route entre Cagliari et Sassari, qui passait, non pas au pied oriental de ce château, comme cela a lieu aujourd'hui, mais à son pied occidental. Voilà pourquoi la seule porte qui existât dans cette forteresse, selon Fara, était ouverte de ce côté. Ce n'est qu'après la défaite du marquis d'Oristano, survenue à Macomer en 1478, que le château de *Monreale* fut définitivement occupé par les troupes du roi; depuis lors la guerre intérieure ayant cessé, on abandonna cette forteresse qui tomba en ruine.

Sources thermales.

Au bas du château, vers le sud, et à l'ouest de *Sardara*, à la distance de trois kilomètres de ce village, se trouve une église dite *Santa Maria-is-Aquas*, tout près de laquelle sont les anciennes *Aquae Neapolitanae* de Ptolémée. Il paraît que dans le temps il existait en ce lieu une population dite *Villa d'Abbas* (des eaux). Son syndic figurait dans une réunion convoquée par Éléonore d'Arborée en 1387. Quoi qu'il en soit, ce lieu est maintenant deshabité; on y trouve encore cependant les restes des thermes Romaines et une espèce de salle de bain contenant trois bassins carrés, d'où sort l'eau chaude qui forme ensuite

un petit ruisseau. J'ai déjà eu occasion de parler de ces eaux dans la première partie de ce *Voyage* (1), mais comme MM. Baldracco et Bornemann s'en sont occupés après moi, je préfère reproduire sur ces sources les renseignements donnés plus récemment par ces deux personnes compétentes.

M. l'ingénieur des mines, chevalier Baldracco (2), n'a pas fait une nouvelle analyse de ces eaux; il s'en rapporte à cet égard à celle que j'ai publiée dans le volume indiqué ci-dessus, et qui fut faite par M. le professeur Cantù, de Turin, sur des bouteilles de cette eau que j'y avais prises, il n'y a pas moins de 35 à 38 ans; M. Baldracco a fait cependant des observations thermométriques sur ces sources, mais il est inutile de les reproduire, puisqu'elles sont citées dans le travail de M. Bornemann. **M. Baldracco.**

Ce savant prussien a visité ces thermes dans le courant de 1856, et il a consigné sur ce sujet une notice en forme de lettre, adressée à M. Élie de Beaumont, dans le *Bulletin de la Société Géologique de France* (tom. XIV, mai 1857, page 639). Je vais reproduire ses mêmes paroles: **M. Bornemann.**

« 3° Les thermes de *Santa Maria-is-Aquas*, qui sont, « selon quelques auteurs Sardes, l'antique *Aquae Lesi*-« *tanae* (3) de Ptolémée, sont situées à une demi-heure « au sud-ouest de *Sardara*, dans une petite vallée, à la « limite entre le terrain de transition et le terrain basal-« tique. On trouve aussi à la source de grands blocs d'une « lave poreuse. **Ses observations sur ces eaux.**

« Les trois sources principales de Sardara se trouvent « réunies dans la grande chambre de la therme antique

(1) Édition de 1839, liv. II, chap. II, p. 109.

(2) *Cenni sulla costituzione metallifera della Sardegna;* Torino, 1854, p. 357.

(3) Ici M. Bornemann et M. Baldracco se trompent; ces eaux sont les *Aquae Neapolitanae* de Ptolémée.

« qui est assez bien conservée, et consiste en quatre « compartiments.

« Ces sources qui donnent, selon Baldracco, environ 12 « litres d'eau par minute, avaient, d'après La Marmora, « la température de 48° de Reaumur; Baldracco donne pour « la température des trois sources, 52°, 54° et 58° cent. « Le 7 avril (1856) à quatre heures du soir, j'ai trouvé « dans le bassin *c*, qui était le plus chaud, la tempéra- « ture de 61° 6 et dans le bassin *a* de 57°5.

« La température de l'air était dans la chambre des « thermes de 21° c. et hors de la maison 17° c.

« Dans le bassin *a*, j'ai trouvé un dégagement assez « considérable, mais intermittent, de bulles de gaz dont « l'analyse m'a donné la composition suivante:

Acide carbonique	84.9
Oxigène	0.8
Azote	14.3
	100.0

« Dans l'analyse qualitative donnée par La Marmora « dans son premier volume, on trouve aussi signalé de « l'hydrogène sulfuré, mais je n'en ai trouvé aucune trace, « et le papier d'acétate de plomb, qui a flotté longtemps « à la surface et qui a été plongé dans le fond du bassin, « ne s'est nullement noirci; le papier d'amidon ne s'est « pas non plus coloré; mais le papier de tournesol rouge « est devenu bleu en montrant une forte réaction alcaline.

« Les substances solides contenues dans l'eau de Sar- « dara sont, selon l'analyse qualitative citée par La Mar- « mora, le carbonate de soude, les sulfates de soude et « de magnésie, le chlorure de sodium.

« Dans le fond du bassin on voit une très-petite quan- « tité d'un sédiment ferrugineux, sur une terre noirâtre « qui donne une effervescence avec l'acide hydrochlorique.

« Hors des thermes, à une distance de 40 mètres, il y « a, près de l'église de *Santa Maria*, deux autres petites « sources thermales d'une température moindre et encore « une autre à la différence d'un quart d'heure à l'est des « premières. »

Conclusion.

Ces sources, quoique les plus fréquentées de celles dont l'île est fournie, manquent absolument de ce qui est indispensable à un établissement thermal.

État actuel de ces thermes.

La voûte de la salle de ces bains est de construction Romaine, mais elle est fendue et menace de s'écrouler; c'est cependant le seul endroit où puissent se mettre à l'abri des ardeurs du soleil, de la pluie et de l'humidité des nuits, les nombreux malades qui accourent en ce lieu. J'ai compté jusqu'à cinquante de ces malheureux, entassés pêle-mêle, couchant sur des nattes et même sur la dure, sans distinction d'âge ni de sexe, au grand détriment de leur santé et de la morale publique. Il serait bon que le Gouvernement s'occupât de ces eaux, car elles ont beaucoup de rapport avec celles d'*Acqui* en Piémont, où il envoie souvent les militaires de la garnison de l'île, auxquels on éviterait ce voyage.

Origine de *Sardara*.

Le village de *Sardara* ne se trouve compris, dans l'histoire de Fara, ni dans la note de ceux qui existaient du temps de cet historien, ni parmi les populations détruites à cette époque; il en est cependant fait mention dans le récit d'Antoine de Tharros, cité plusieurs fois. Cet auteur lui donne pour fondateurs une princesse nommée *Sardara* et son époux *Lesite*, descendant de *Jolaus;* ils auraient remplacé en ce lieu les cabanes par des maisons bien bâties, et c'est à ces deux époux qu'on devrait principalement l'introduction de la culture de la vigne. Ils auraient fourni aux cultivateurs tout ce qui leur était nécessaire pour le travail de leurs champs et pour l'entretien de leurs animaux de labour. En même temps ils auraient établi des bergeries où l'on confectionnait de bons fromages. Et comme il survint une année de sécheresse et de disette,

ces deux personnages subvinrent à tous les besoins des agriculteurs et des bergers; et ceux-ci, à leur tour, témoignèrent leur reconnaissance en élevant à ces époux des autels, et en leur dédiant des inscriptions que l'on voyait en plusieurs lieux, et principalement dans leur palais du *Masu*, dont il a déjà été fait mention, à la fin du chapitre précédent, page 359.

Rhythme sarde. Le culte rendu par les Sardes à ces deux bienfaiteurs se trouve aussi mentionné dans le fameux rhythme par ces vers:

79. *Vos Lesites et Sardara — conjuges piissimi*
80. *Fondatores jam massarum — ....*

M. Cavedoni. Ce dernier vers est le seul de tout le rhythme qui n'ait pu être lu entièrement. Cependant un savant Modenais, M. *C. Cavedoni*, ayant entrepris sur cette singulière poésie sarde une dissertation fort remarquable, intitulée *Congetture intorno al ritmo d'Ialeto, re sardo, verso la fine del secolo VII* (1), proposa de suppléer à ce qui manque à ce vers par ces mots:

.... — *ut ex plumbi laminis.*

Ce qui concorderait avec le 83e vers, qui vient bientôt après, ainsi conçu:

83. *De te scimus evidenter — laminis similibus* (2).

---

(1) *Bollettino archeologico sardo*, *anno IV*, nov. 1858, p. 170.

(2) Dans ce beau travail, le savant bibliothécaire de Modène admet l'authenticité de ce rhythme, reconnue par l'Académie des Sciences de Turin. Il démontre, en confrontant plusieurs de ces vers avec des passages sacrés, que leur auteur devait être fort versé dans la lecture de la Bible et dans celle des anciens écrivains profanes; il prouve qu'un grand nombre de locutions que celui-ci a employées sont évidemment tirées des Saintes Écritures, d'après la version latine de saint Jérôme, qui dès la fin du VI siècle avait été adoptée presque universellement par les églises d'Occident.

La parole *Massarum*, semble être un équivalent de l'italien *Masseria* (maison de paysan, ferme); elle est tout à fait en rapport avec les établissements ruraux dont il a été question ci-dessus.

Le premier village que l'on rencontre après *Sardara*, en suivant la grande route de Cagliari, est celui de *Sanluri*, dit aussi *Sellori* ou *Seddori;* il est grand et assez bien bâti; son territoire est renommé pour sa fertilité en grains. C'était jadis un lieu de frontière entre les états d'Arborée et ceux de Cagliari; aussi il était fortifié: il ne reste plus que quelques traces de son enceinte, mais on voit encore debout un vieux château, qui est devenu dans la suite la maison baronale, ou manoir féodal; il appartient au marquis Aymerich de Laconi, comte de Villamar. Ce château est de forme carrée avec quatre tourelles aux angles; on pénètre dans ces tourelles par une espèce de chemin de ronde ou de terrasse interne.

M. Cavedoni pense qu'on ne saurait attribuer à un laïque cette poésie, et il croit que c'est l'ouvrage d'un clerc ou ecclésiastique. Mais dans le même article du *Bollettino archeol. sardo*, le Chev. Pierre Martini, en s'appuyant sur le passage d'une chronique récemment découverte, combat cette opinion et il ajoute que l'on connaît maintenant le nom de l'auteur de ce rhythme, dit *chanson latine*, et qu'il se nommait *Deletone* de Cagliari, comme il résulte du passage suivant: *Secomo eciam videri poteri in di la* Canzone latina *de lo Savi Deletone de Calleri .... che notoria dita Chanzone* (sic) *secondo che fue transportata in di la lengua gentile d etalia e eciam specialimente in dil romancio pertalche essere intesa de li daragona* (*). Il est aussi fait mention de ce même *Deletone* dans le fragment suivant de l'histoire de George de Lacon (**): *Ello dae su tempus de su dictu Deletone ultimu de sos supradictos Scriptores et Poetas, pro ipsas guerras de sos Moros, hant cessadu sas poesias e sas scientias in s' Insula, exceptu sas Cansones de sos Pastores.* Si ce *Deletone* eût été un Clerc, il n'aurait pas été nommé simplement *Saviu* et on aurait indiqué sa qualité dans la hiérarchie ecclésiastique.

Historique. Ce fut dans le château de *Sanluri* qu'en juillet 1345 on traita de la paix entre les Aragonais et le juge d'Arborée. — En 1358, il fut cédé à titre de fief à Hugues de Santa Pace par le roi D. Alphonse (1). — Il fut ensuite occupé par les gens d'Arborée, puis il fut rendu par la princesse Éléonore. Cette héroïne rompit de nouveau avec le roi; elle battit les Aragonais à leur grande perte, dans *Sanluri*, le 28 octobre 1385; mais ayant dû s'absenter du combat, ses troupes éprouvèrent un grand revers, qu'elle vint bientôt réparer elle-même par une éclatante victoire. Ces faits, inconnus jusqu'ici, forment le sujet d'un curieux poëme en langue sarde, trouvé assez récemment, et dont il sera question en son lieu; malheureusement la mort de l'auteur empêcha qu'il ne fût achevé (2). — Le 30 juin 1409, eut lieu à *Sanluri* une autre sanglante bataille, dans laquelle le vicomte de Narbonne, neveu d'Éléonore, et Brancaléon Doria, veuf de cette princesse, furent défaits par Martin (le jeune), roi de Sicile: les Aragonais souillèrent cette victoire en passant au fil de l'épée la garnison et même les habitants du lieu. D. Martin, le héros de cette journée, paya assez cher son triomphe, car, subjugué à son tour par la beauté des filles de ce pays, il mourut quelques jours après par suite de ses excès en amour. C'est à ce prince qu'on érigea le grotesque mausolée dont il a été fait mention en parlant de la cathédrale de Cagliari, page 61 de ce volume. — En 1470, Léonard d'Alagon, vainqueur des Aragonais à *Uras*, s'empara du château en question; mais en 1478 il fut vaincu à *Macomer* avec le vicomte de Sanluri qui avait embrassé sa cause; le fief de ce nom fut donné à la famille patricienne qui le posséda jusqu'à l'abolition du régime féodal en Sardaigne, faite en 1838.

---

(1) Fara, *De Reb. Sard.*, loc. cit., lib. III, p. 298.

(2) Martini, *Pergamena d'Arborea illustrata;* 1846, p. 62-84.

Étang de *Sanluri*.

Au sud-ouest de *Sanluri*, à une distance de près de cinq kilomètres de ce village, on trouve l'étang de ce nom, qui jadis n'avait pas moins de cinq kilomètres de circonférence pendant l'hiver; mais il fut depuis quelques années presque entièrement mis à sec par des spéculateurs. Avant cette époque j'ai encore vu maintes fois les paysans des villages voisins contraints par l'autorité fiscale d'aller à tour de corvée faire fouler avec les pieds de leurs bœufs et de leurs chevaux la croute de sel, que chaque année, dans le fort de l'été, l'évaporation laissait sur la surface gercée de la vase endurcie de ce grand réservoir d'eau de pluie. Cette eau y devenait salée par la quantité de sel que, depuis bien de siècles, la mer, dont était jadis couverte toute la vallée du *Campidano*, semble y avoir déposé: ce sel n'était jamais enlevé par l'évaporation, et il restait là pour saler l'eau de pluie rassemblée dans ce bassin durant l'hiver; cela faisait que pendant une partie de l'année il y avait en ce lieu un étang salé, et que dans l'été ce n'était qu'une surface blanche, recouverte d'une couche de sel cristallisé. J'ai déjà rendu compte de cet étang méditerranéen dans la partie géologique de cet ouvrage (1), où je l'ai comparé aux lacs amers de l'isthme de Suez.

Établissement Vict.-Emmanuel.

Une compagnie Française a entrepris depuis une vingtaine d'années de dessécher ce réservoir et de le cultiver, en fondant sur le lieu un établissement rural sous le patronage du roi actuel, Victor-Emmanuel; mais cette société ayant fait de mauvaises affaires, le local et les terrains dépendants passèrent dans les mains de M. le marquis Étienne Pallavicini, de Gênes, créancier de cette compagnie pour une forte somme. Il paraît que ce nouveau propriétaire entend s'écarter, pour le dessèchement complet de l'ancien étang, des moyens pratiqués par les anciens

(1) Troisième partie, vol. I, chap. IX, p. 385.

concessionnaires, qui avaient dépensé beaucoup d'argent à creuser un grand canal de circonvallation autour de cet étang, pour l'écoulement de ses eaux dans le ruisseau qui coule au centre du *Campidano*; mais ce moyen ne paraît pas avoir réussi, parce que le lit de ce ruisseau était trop petit et trop tortueux, ce qui faisait encombrement et empêchait l'écoulement facile de ces eaux. On se propose maintenant d'élargir et de rectilinéer le lit de cet émissaire et de laisser couler naturellement par leur pente naturelle les eaux de l'étang, qui à la longue doivent finir par emporter avec elles toutes les parties salines dont la surface du sol est imbibée en cet endroit depuis bien des siècles.

Grottes de l'alun. En se dirigeant de *Sanluri* par la grande route, sur le village de *Serrenti*, on voit à gauche, avant d'y arriver, un groupe de monts rougeâtres présentant des formes coniques toutes particulières; ces monts sont composés d'un trachyte amphibolique, analogue à celui des collines de *Monastir* dont il a été fait mention, page 212 de ce volume. Dans ces mêmes monts se trouve un lieu dit *sa roya de s'alume* (le vallon de l'alun), où sont des grottes naturelles qui se tapissent d'elles-mêmes d'une croûte de sulfate d'alun (1). C'est à peu près la même roche et ce sont à peu près les mêmes accidents que l'on rencontre à la montagne de la *Tolfa* près de *Civitavecchia*; mais cet alun naturel n'a plus aujourd'hui aucune importance industrielle et commerciale, car on se procure cette substance à moindres frais et plus pure, par la voie chimique. Cette partie de la montagne en question dépend du village de *Segariu*, qui se trouve non loin de la route, vers l'est.

Perdalonga. Avant d'arriver à *Serrenti*, lorsque commence la montée, on voit à gauche de la route un gros rocher isolé qui s'élève au milieu d'une espèce de plaine; il est surmonté

---

(1) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, chap. XIV, p. 560.

d'une croix et il porte le nom de *Perdalonga* (la longue pierre). Mais il ne faut pas confondre ce rocher avec les *Men-hirs* ou monolithes, faits par la main de l'homme, auxquels on donne le même nom, et dont il a été question dans la deuxième partie de ce *Voyage* (1); la *Perdalonga* des environs de *Serrenti* est un rocher naturel, formé d'une roche ignée, qui probablement est sortie, à l'état pâteux et incandescent, de quelque crevasse du sol; on ne peut admettre qu'il fît jadis partie d'une grande masse, dont les matériaux qui la composaient auraient été emportés par une puissante cause de dénudation, en laissant debout et intact ce petit rocher.

Le village de *Serrenti* n'offre rien de particulier; le géologue pourra cependant y faire quelques observations sur un lambeau de terrain calcaire secondaire (2), enclavé dans la roche trachytique, qui forme les principaux monts des alentours. Non loin de *Serrenti* se trouvait un petit étang salé, comme celui de *Sanluri;* une compagnie agricole en entreprit aussi le desséchement et la culture.

Le premier village que l'on rencontre sur la route, ou plutôt tout près et à gauche de la route, en allant de *Serrenti* vers Cagliari, se nomme *Villagreca*, à cause, dit-on, d'une colonie de Grecs qui l'ont fondé. Mais on n'entre pas dans ce village, et la route continue jusqu'à celui de *Nuraminis*, où le géologue pourra observer le mélange des roches tertiaires et ignées; celles-ci ont passé à travers les autres, les ont modifiées et portées en quelques points, hors du pays, à des hauteurs différentes; par contre, la roche ignée s'est fortement pénétrée de carbonate de chaux (3).

---

(1) Voyez les figures 1, 2, 3, 4, 5 de la planche II de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*; et le texte, livre I, chap. I, p. 1-9.

(2) Voyez troisième partie, tome I, chap. IV, p. 167.

(3) Ibid. chap. XIV, p. 558.

Arrivée au point de départ.

De *Nuraminis* la route va en droite ligne jusqu'à *Monastir*, mais avant d'arriver au premier pont, à quelques minutes de ce village, on retrouve l'embranchement de la route de *Mandas* et d'*Ogliastra*, par lequel a commencé l'itinéraire, qui a formé l'objet de ce chapitre; et c'est là que je m'arrête.

Retour au *M. Arci*.

Le lecteur se rappellera que lorsqu'il a été question de quitter la cime du *M. Arci* (page 479 ci-dessus), j'ai laissé au touriste ou au géologue qui voudront suivre mon itinéraire, le choix de se diriger vers Cagliari par *Uras* et par conséquent par la grande route centrale, qui traverse ce village; ou bien de s'en retourner à *Ales*, pour aller ensuite rejoindre cette même route, soit à *Sardara*, soit à *Sanluri;* c'est de ces itinéraires que je vais m'occuper.

Chemin par *Mogoro*.

Outre les deux chemins indiqués ci-dessus, on peut encore en choisir un troisième, c'est-à-dire celui qui court tout le long du *rio di Mogoro*, en passant d'abord par les villages de *Pompu*, de *Siris*, de *Masulas* et de *Mogoro*, et en parcourant un sol tantôt marneux, tantôt volcanique. Près de ce dernier village, on trouve de belles agates onyx, très-propres à la confection des camées; on y rencontre également des pierres dures dans le genre de celles d'*Oberstein* en Allemagne, qui sont tirées d'un terrain à peu près analogue. De *Mogoro*, le chemin du chariot (*del carro*), continue à parcourir le côté du ruisseau, que l'on passe sur le pont de la route centrale, dit pont de *Mogoro*, et de là on arrive par cette route à *Sardara*.

Chemin de *Forru*.

Le second chemin à prendre, à partir d'*Ales*, parcourt la vallée du torrent qui prend sa naissance près d'*Usellus* et qui arrive jusqu'à *Gonnostramaza*, avant de se jeter dans le *rio di Mogoro*.

Château de *Barumela*.

En sortant d'*Ales*, par ce chemin, on passe au pied d'un ancien château dit de *Barumela*, qui existait encore, c'est-à-dire qui était encore habité en 1504 (1); mais il n'en

(1) Manno, loc. cit., cap. VIII, p. 417.

reste plus qu'une tour. Il est bon de faire observer la grande ressemblance qui existe entre cette ancienne forteresse et celles de *Las Plassas* et de *Senis*, dont il a été question ci-dessus, pages 467 et 471. Ces trois châteaux, faits à peu près sur un même modèle, doivent avoir une origine commune, et ils ne doivent pas remonter à une époque antérieure à celle de la domination Aragonaise dans l'île; peut-être sont-ils de l'époque dite Espagnole? En regardant sur la carte (1) la position géographique de ces trois châteaux, il est aisé de voir qu'ils furent placés où ils se trouvent, d'après un plan, qui était fort probablement celui de protéger, ou de tenir en respect les nombreux villages existants autour de la grande *Giara* et compris au milieu du triangle formé par ces trois châteaux.

Du château de *Barumela*, on passe par les villages de *Curcuris*, *Simala*, *Gonnòscodina* et *Gonnostramatza*, en suivant le cours du torrent, jusqu'à ce dernier village; là on le quitte pour se rendre à *Sardara*, en passant par *Forru*. Le long de cette route, on ne traverse que des collines tertiaires, dénudées d'arbres et toutes cultivées à froment; elle n'offre par conséquent aucune autre sensation que le désir de la parcourir le plutôt possible, soit pendant l'été, à cause de la chaleur du soleil, réverbérée par ces champs blanchâtres tout nus, sans végétation, soit pendant l'hiver, pour les boues effroyables que l'on y rencontre; aussi, au débouché de ce chemin, on arrive à *Sardara* sur la route centrale, avec un sentiment de satisfaction.

Les deux chemins mentionnés ci-dessus n'offrent d'ailleurs rien qui soit digne d'être remarqué; le moyen le plus convenable pour rejoindre la grande route, à partir d'*Ales*, c'est de parcourir la route occidentale provinciale

---

(1) L'échelle de ma carte au 500|1000 ne m'a pas permis de marquer ces châteaux, qui se trouvent tous les trois indiqués sur ma grande carte en deux feuilles.

de la *Marmilla*, maintenant en partie exécutée et en partie projétée, qui passe par les villages d'*Ussaramanna* et de *Mara Arbarè* et qui, après avoir laissé à gauche le village de *Furtei*, va rejoindre la grande route centrale au-dessous de *Sanluri*. Le pays que cette nouvelle route traverse offre une topographie légèrement ondulée; le sol se compose de marne tertiaire propre aux grains, mais on n'y voit guère d'arbres. Le village de *Lunamatrona*, près duquel on passe, n'offre aucun indice du culte, que fort probablement on pratiquait jadis à *Diane*, révérée comme divinité lunaire. Quant aux adjectifs d'*Arbarei* ou *Arbarè*, donnés aux deux villages voisins, de *Mara* et de *Pauli*; je dirai qu'on les distingue ainsi des autres villages, qui tirent également leur dénomination de quelque étang ou marais, parce qu'ils on fait partie de l'ancien domaine d'Arborée: j'ajouterai que le village de *Mara Arbarè* est plus connu dans le pays sous le nom de *Villamar*. Ici je m'arrête, pour mettre fin à ce chapitre.

CHAPITRE V.

Oristano. Ruines de Tharros.

Dans le chapitre précédent il a déjà été fait mention de la partie de la grande route, dite centrale, comprise entre la *Cantoniera* (ou maison de refuge) *di Marrubiu* et la ville de Cagliari (1); je pense donc qu'il est inutile de revenir sur tout ce qui a été exposé relativement aux localités comprises dans ce trajet; c'est pourquoi je commencerai la partie de l'itinéraire que je vais décrire dans ce chapitre par cette même *Cantoniera*, en allant dans le sens opposé, c'est-à-dire du sud au nord. Nouveau point de départ.

Depuis cette maison de refuge, placée contre la grande route, et qui tire son nom du village voisin de *Marrubiu*, la route en question continue à se développer sans interruption en une ligne parfaitement droite, depuis *Uras* jusqu'auprès du village de *Santa Giusta*, pour l'espace de 21 kilomètres; de cet endroit elle fait un coude avant d'arriver à Oristano, qui en est distant de 4 kilomètres; cela fait que la distance réelle entre le clocher d'*Uras* et celui d'Oristano, les deux points extrêmes de cette longue ligne, se trouve être de 25 kilomètres. La route traverse une plaine alluviale presque parfaite, bordée à l'est par le pied du *M. Arci* et à l'ouest par la mer, ou par des étangs qui communiquent avec elle; on lui donne le nom de *Campo di S. Anna*. Route en ligne droite.

Cette plaine est en grande partie inculte; dans quelques points seulement elle est boisée, ou plutôt couverte de broussailles. C'est en ce lieu que l'on chasse, presque toujours à cheval, le daim et le sanglier. J'ai vu faire cette *Campo di Sant'Anna.*

(1) Voyez le chap. précédent, p. 480.

chasse en 1829 à l'occasion du voyage dans l'île de S. A. R. le prince de Carignan, devenu ensuite le roi Charles-Albert, qui voulut bien y prendre part, pendant son trajet de *Sardara* à Oristano; l'agilité des chevaux sardes et l'habileté des cavaliers, s'y prêtaient parfaitement. Le reste du *Campo di Sant'Anna* est tout à fait nu ou inculte, mais sur la gauche de la route, surtout lorsqu'on s'approche de la chaussée de *Pauli-figus*, le sol devient plein de broussailles, et ensuite il est très-marécageux et extrêmement propre à un autre genre de chasse, celle des bécasses, des bécassines, des canards et des poules d'eau, qui y abondent depuis l'automne jusqu'à la fin de l'hiver.

Étang de *Pauli-figus*.

La chaussée de *Pauli-figus* prend son nom de l'étang que la grande route traverse, en suivant sa ligne droite; c'est un travail remarquable par la pensée qui l'a suggéré et il a parfaitement réussi. Sans cela il aurait fallu faire un assez grand détour pour éviter cet étang et les marais qui en dépendent; les ingénieurs ont préféré attaquer de front la plus grande difficulté, ou du moins celle qui paraissait être la plus grande, en faisant une chaussée toute de remblais, dans l'eau vive de cet étang, pour une longueur de près d'un kilomètre. Le fond a très-bien supporté cette épreuve; et ainsi, l'on a, d'un seul coup, évité les inconvénients du marais et l'on a conservé la direction à la route; mais un peu plus loin, à moins d'un kilomètre de cette chaussée, on a dû sortir de ce tracé en ligne droite, et faire un petit détour vers l'est, afin de faire passer la grande route par *Santa Giusta*, comme il a été dit ci-dessus.

Santa Giusta.

Le village de *Santa Giusta* est assez misérable; il n'est habité que par les familles des pêcheurs des étangs voisins et principalement de celui de ce nom, dont les eaux envahissent souvent les maisons; il se compose essentiellement de deux seules rues; la principale est traversée par la grande route, l'autre, qui lui est parallèle, porte le nom singulier de *sa ruga de is ballus* (la rue des danses). Effectivement dans

les jours de fête, après les fonctions d'église, la jeunesse du village se met à danser en ce lieu pendant des heures entières; et à ces danses prennent bien souvent part des hommes et des femmes au-dessus de la cinquantaine. Il faut dire que la danse publique, si elle n'exprime pas toujours l'aisance et l'absence de soucis dans les personnes qui s'y livrent, n'en est pas moins un témoignage de leurs mœurs simples et douces, surtout lorsqu'on l'exécute, comme dans presque toute l'île, avec cet aplomb imperturbable et cette décence, qui étonnent les étrangers et qui caractérisent à leurs yeux cet exercice des habitants de la Sardaigne. Ce passe-temps me paraît bien préférable à la vie de cabaret, que mène presque partout, dans les jours de fête, la jeunesse de nos contrées.

Parmi les deux églises que renferme ce village, la plus considérable est naturellement la paroisse, dédiée à la Sainte qui a donné son nom au pays; c'est une église fort ancienne, et d'une architecture du moyen-âge, comme le démontre d'ailleurs la figure suivante.

Fig. 30.



On voit deux fragments de colonnes en marbre, placés un de chaque côté de la porte d'entrée; on dit qu'elles

proviennent de l'ancienne *Tharros*, avec les colonnes semblables qui se trouvent dans l'intérieur de l'église; ces dernières sont disposées en deux rangs, de façon qu'elles partagent l'église en trois nefs. Le maître-autel, que j'ai vu il n'y a pas longtemps, était en bois doré et le sanctuaire était en harmonie avec la structure ancienne de l'église; on les a assez maladroitement remplacés par une balustrade et par un petit autel en marbre, d'un goût fort médiocre, ce qui a fait perdre à cette antique cathédrale sa simplicité primitive. Cette simplicité se trouvait aussi en parfait accord avec la crosse en bois, la chasuble et les mitres des anciens évêques que l'on conserve encore en ce lieu. Sous l'église il y a un souterrain où l'on prétend que *Sainte Juste* a subi le martyre. On raconte à ce sujet plusieurs choses qu'il est superflu de répéter; mais ce que je ne dois pas passer sous silence, c'est la position de cette paroisse, qui domine le village et presque toute la plaine d'alentour; cette position a été mise à profit pour un stratagème militaire, ou espèce de coup de théâtre, dont il sera fait mention ci-après.

Oristano. La ville d'Oristano se trouve à deux kilomètres de distance de *Santa Giusta*, en parfaite plaine; le *Tirse* coule à moins d'un kilomètre de ses murs et son embouchure en est éloignée de cinq kilomètres. Quoique cette ville ait été pendant plusieurs siècles la capitale des états d'*Arborée*, et la résidence ordinaire de princes puissants et éclairés, elle ne présente maintenant aucun caractère d'une ville remarquable; j'oserais même dire que, considérée en bloc avec ses faubourgs, elle donne plutôt l'idée d'un très-grand village que celle d'une ville de nos jours. Il est cependant juste de dire que depuis quelques années il y a aussi eu à Oristano des progrès réels; les rues de la ville et celles du faubourg principal, qui est traversé par la grande route, sont maintenant éclairées; les fumiers séculaires qui obstruaient les places et les carrefours, il n'y a pas longtemps, ont disparu; mais la ville proprement

dite, est assez restreinte et quoique ses portes ne se ferment plus de nuit, par une raison d'ailleurs assez simple, elle n'en est pas moins ceinte presque partout par des murailles, qui à la vérité tombent presque toutes de vétusté. Par contre, les faubourgs sont ouverts et leurs rues très-spacieuses ne sont pas toutes pavées; plusieurs des maisons de ces faubourgs et même quelques-unes de la ville proprement dite, sont bâties en grosses briques formées d'argile et de paille, séchées au soleil, et que l'on nomme *ladiri*, comme celles du village d'*Uras*, dont il a déjà été question ci-dessus, page 480. L'ancien palais des juges et leur château-fort, qui étaient déjà en ruine du temps de Fara (1), sont maintenant à peine reconnaissables. On voit à peine dans l'ancien palais quelques fenêtres en ogive, qui indiquent une vieille construction; il est aujourd'hui réduit à caserne; le château ou forteresse, est un peu mieux conservé; il a été converti en une affreuse prison.

La cathédrale, bâtie en 1228 par l'archevêque Torgotor et par le juge Marian, fut presque entièrement démolie dans le siècle dernier (1733), et on y en a substitué une autre, qui certainement n'a pas le même prix aux yeux de l'étranger. Celle qui fut défaite était loin de se trouver en mauvais état, mais elle avait le tort d'être d'un vieux style; et ce qui est pire, c'est qu'en la détruisant on a entièrement fait disparaître, soit un monument religieux, qui dans son ensemble était digne d'un meilleur sort, soit les tombeaux des anciens juges, qui certainement ont dû y être enterrés. Nous ne connaissons l'ancienne église que par ce qu'en dit l'historien Fara qui, dans sa *Chorographie*, lib. II, pag. 72, Ancienne cathédrale.

(1) *Habet arcem insignem, domumque amplissimam Marchionis, quae licet aliquantulum ruinosa sit, maior tamen pars integra et affabre elaborata cernitur.* Fara, *Chorogr.*, lib. II, p. 72 (Fara écrivait en 1579).

s'exprime ainsi: *Templum maximum, Beatae Mariae sacrum, quadrato lapide insignique structura, a Torchitorio Archiepiscopo et Mariano Judice Arborensi, anno 1228, fuit constructum* (1). On sait que cette église était formée de cinq nefs, avec des angles aigus en ogive, soutenus par des colonnes: et l'on a tout lieu de croire que celles-ci, en marbre et en granit, furent toutes tirées des ruines de *Tharros*, comme celles de l'église de *Santa Giusta*. Il paraît que ces mêmes colonnes sont celles qui, depuis la construction de la nouvelle cathédrale, gisent au nombre de 20 sur la place même de l'église, sans en compter deux autres qui se trouvent dans la cour du chapitre. De cette ancienne basilique il n'existe plus que le chœur ou abside que l'on voit derrière le chœur moderne, ainsi que les chapelles de l'*Annonciade* et *del Rimedio* (2).

Cathédrale actuelle.

L'église nouvelle n'en est pas moins aujourd'hui, comme dit Valery, le seul édifice remarquable d'Oristano: elle a presque la forme d'une croix, en comptant les deux grandes chapelles latérales comme les branches de cette croix. Le chœur, qui formerait la partie supérieure de la grande branche, est vaste et bien éclairé; il est ménagé derrière le maître-autel, tout revêtu de marbre. Il en est ainsi des autres chapelles, qui consistent, de chaque côté des nefs latérales, en une grande chapelle, *Cappellone*, et en trois chapelles successives, ce qui fait en tout sept autels de chaque côté, tous en marbre. Les deux *Cappelloni* sont ornés chacun d'une statue en marbre; elles représentent, une saint Louis de Gonzague, l'autre saint Jean Népomucène, et sont l'œuvre du sculpteur Galassi, de Cagliari,

---

(1) On voit dans la sacristie des chanoines deux immenses chandeliers en bronze, jadis placés des deux côtés de la grande porte, sur lesquels on lit aussi cette date et les noms du juge Marian et de l'évêque Torgotor.

(2) Spano, *Notizie sull'antica città di Tarros;* Cagliari, 1851, pag. 16.

et non de l'artiste Mocci comme le dit par erreur le révérend Victor Angius (1). Dans le chœur il y a un grand tableau de l'*Assomption;* il n'est pas sans quelque mérite, ainsi que d'autres toiles, qui se trouvent dans la sacristie des chanoines.

Le clocher, œuvre d'un goût un peu baroque, est une tour hexagone, n'ayant pas moins de 30 mètres d'élévation au-dessus du sol; il est remarquable par sa solidité et par le mode dont sont jointes les pierres qui le composent; celles-ci sont taillées à la hache et tirées d'une carrière de *grès quaternaire*, ouverte en un lieu dit *S. Salvatore di Sinis*. Cette pierre de taille, dont il a été amplement fait mention dans la troisième partie de ce *Voyage* (2), donne à ce clocher, encore assez neuf, une teinte d'un jaune isabelle qui est d'un très-bel effet. Clocher.

Du haut de ce clocher, sur lequel j'ai dû monter bien souvent pour mes travaux géodésiques et trigonométriques, la vue s'étend tout autour et fort loin sur tout le *Campidano d'Oristano;* elle est bornée à l'est par le *M. Ghirghini* et le *M. Arci;* au sud elle s'étend tout le long du *Campidano* de Cagliari, puis sur les groupes du *M. Linas* et de l'*Arcuentu;* à l'ouest, vers la mer, on voit le grand plateau de la *Frasca*, puis la mer à l'entrée du golfe d'Oristano, et ensuite le *cap S. Marco* et tout le *Sinis;* enfin, au nord s'élève le colosse volcanique, dit *Monte Ferru*. Mais ce qui frappe la personne montée sur ce clocher, c'est la vue de la grande route; celle-ci, vers le sud, forme une ligne droite depuis *Uras* jusqu'à *Santa Giusta*, et comme elle est tirée dans la direction des clochers d'*Uras* et d'Oristano, elle présente, vue de ce dernier point, un ruban en raccourci, de 21 kilomètres de long, dirigé précisément sur l'observateur, comme un canon braqué sur lui. Voici la vue du Vue dont on jouit de ce clocher.

---

(1) *Diz. stor. geogr.*, 1845, vol. XIII, art. *Oristano*, p. 296.
(2) Vol. I, chap. IX, p. 357.

clocher en question, avec une portion de la cathédrale et du palais archiépiscopal.

Fig. 31.



Palais épiscopal. Le palais de l'archevêque se trouve, comme on le voit, à côté de l'église, avec laquelle il communique intérieurement, soit par un escalier privé, soit par une grande tribune. Sans être d'une architecture remarquable, il n'en est pas moins un beau et solide édifice, mais il n'est pas achevé, et fort probablement il ne le sera jamais puisque l'archevêque d'Oristano n'a plus le traitement dont il jouissait par le passé. J'ai bien souvent habité ce palais, même pendant des semaines entières, lorsque mes travaux de la carte et surtout ceux de la mesure d'une base trigonométrique m'appelèrent dans cette partie de l'île. Je n'oublierai jamais

l'hospitalité cordiale que m'y a toujours accordée feu Monseigneur *Bua*, qui m'honorait de son amitié, et qui honora pendant sa trop courte vie le clergé et l'épiscopat de Sardaigne. C'est à lui que l'on doit plusieurs fondations utiles, et entre autres l'ampliation du séminaire d'Oristano.

Séminaire. Hôpital de la charité.

Cet édifice, placé tout contre la cathédrale, fut construit par l'archevêque *Masones*, mais les travaux exécutés par ordre et aux frais de Monseigneur *Bua* peuvent passer pour une espèce de reconstruction. Il y a aussi à Oristano un hôpital de charité, qui d'abord était compris dans l'enceinte de la ville, mais Monseigneur *Bua* le transporta hors des murs, dans l'ancien monastère de *Saint-Martin*, en un lieu beaucoup plus aéré. Cet hôpital est assez bien fourni en fonds, mais il y a peu de lits, et il est assez mal tenu, n'en déplaise aux révérends *Frati fate-ben-fratelli*, aux soins desquels il est confié.

Autres églises.

On pense bien que dans une ville archiépiscopale de cette espèce, les églises ne font pas défaut; aussi, il y a d'abord deux paroisses, une urbaine (*intra muros*), l'autre *extra muros* pour les faubourgs, qui sont très-étendus. Parmi les autres églises, je nommerai d'abord celle de *Saint-Vincent*, ouvrage fort médiocre d'un religieux mort il y a peu d'années en tombant de l'échafaudage de la nouvelle cathédrale de *Nuoro*, dont il sera question en son lieu. Ce moine, dit *Fra Antonio Cano*, après avoir vécu pendant quelques années à Rome, s'imagina en rentrant dans sa patrie, d'être devenu un grand architecte, et en réalité il n'a été que le destructeur d'un nombre considérable d'anciennes basiliques que de trop crédules évêques ou des municipes ignorants lui permirent d'abattre, pour les remplacer par des églises de sa façon, bâties toutes sur un seul patron et de style assez médiocre (1). La nouvelle

---

(1) *F. Antonio Cano* fut chargé aussi par la reine Marie-Thérèse de faire exécuter à ses frais des fouilles dans l'ancienne *Torres*,

église de *Saint-Vincent* d'Oristano n'est pas tombée, comme la plupart des œuvres de ce moine, mais on ne peut pas dire que ce soit une merveille. Les autres églises de la ville sont: celle des *Carmes*; celle de *Saint-François*, bâtie récemment par l'architecte chevalier Cima, de Cagliari, en remplacement de l'ancienne église des Bénédictins que le *Fra Antonio* avait démolie pour lui en substituer une autre de sa façon, mais qui s'écroula toute entière avant que sa coupole fût achevée; (pour cette fois l'architecte en fut quitte à bon marché). — L'église de *Saint-Dominique*. — Celle de *Saint-Antoine-Abbé*. — Celle des religieuses de *Sainte-Claire*. — Celle des *Capucines*. — *Sainte-Catherine*. — *Saint-Saturnin*. — *La Trinité*. — *La Madeleine* (oratoire), et enfin *Saint-Esprit*.

Églises extérieures. Les églises *extra muros* sont: *Saint-Efisio*. — *Saint-Lazare* et l'église des *Capucins*. — Les églises rurales: *La Madeleine* (autre église de ce nom). — *Saint-Nicolas* (1). — *Saint-Jean-Baptiste*. — *Saint-Martin*, église d'abord des Bénédictins, puis des Dominicains; c'est là que fut transféré l'hôpital, comme il a été dit ci-dessus.

Campo santo. Au delà de cette même église de Saint-Martin se trouve

---

mais il ne fit que bouleverser le terrain, et il prouva qu'il était aussi ignorant antiquaire que malhabile architecte. On aurait pu lui appliquer les derniers vers que *Boileau* adressait à l'architecte *Perrault* (épigramme VII):

> Mais de parler de vous je n'eus jamais dessein;
> Perrault, ma Muse est trop correcte;
> Vous êtes, je l'avoue, ignorant médecin,
> Mais non pas habile architecte.

(1) C'est sur le dôme de cette petite église, ou plutôt sur sa terrasse supérieure que j'ai placé un signal et que j'ai fait une station pour prolonger ma base, mesurée non loin de là; comme on peut le voir dans la planche démonstrative de ma triangulation faisant partie de l'atlas de la troisième partie de ce *Voyage*.

le nouveau cimetière, dit *Campo Santo*, dont l'aire n'est pas moindre de trois mille mètres carrés; cet asile des morts a une entrée décente, une bonne enceinte, des avenues plantées d'arbres; mais pour accomplir le tout, il ne manque qu'une chapelle; ce qui est assez curieux, car dans un pays où les vivants ont tant d'églises, il devrait au moins y en avoir une pour les trépassés.

Nombreux ecclésiastiques et nombre infini de mendiants.

Il est facile de voir que, proportion gardée, la population d'Oristano qui, en comptant les faubourgs, n'arrive pas à 6,500 âmes (1), est peut-être la plus pourvue en églises de toutes celles des États Sardes; c'est pourquoi dans les élections des députés au Parlement, c'est presque toujours sur un ecclésiastique que tombe le choix des électeurs de cette ville. Cela explique surtout, pourquoi tous les étrangers qui passent de jour à travers Oristano, ou qui s'y arrêtent quelques instants, sont frappés de ne voir dans les rues que des prêtres, des séminaristes, des moines et des sacristains avec leur tunique rouge. Je dois également ajouter que le spectacle qui frappait encore davantage le voyageur, c'était le nombre énorme de mendiants pullulant jadis dans cette ville archiépiscopale. C'était une véritable collection, faite sur grande échelle, des figures les plus caractéristiques de la *gueuserie*, dignes du burin d'un *Callot*, qui arrivaient des villages voisins par bandes. C'était un mélange hideux de vrais mendiants, d'estropiés de toute manière, de gens couverts de toute espèce de plaies, mais aussi, de paresseux bien portants, tous à demi, ou aux trois quarts nus, noircis par le soleil, par la fumée et par la crasse; ils se poussaient et se querellaient pour arriver les premiers à recevoir une aumône que l'on faisait ostensiblement, surtout à la porte de l'archevêque; il m'est

(1) Voyez le tableau général de la population, à la fin de cet *itinéraire*.

est pleine, mais toujours avec beaucoup de grâce, avec ou sans *coussinet*, en ont une seconde, appuyée sur la hanche; mais en général elles n'en portent qu'une seule. Cela fait que la provision est bientôt épuisée dans le ménage; alors il faut retourner à la rivière. Il est bon de noter que cela arrive, au moins, deux fois dans la journée; or, en calculant le temps que ces femmes et ces filles perdent pour faire dans chaque voyage, deux kilomètres, un pour aller et l'autre pour revenir, et cela répété deux fois par jour, on peut dire que ces femmes battent la grande route et demeurent éloignées du toit domestique pendant un bon tiers de la journée. A l'inconvénient de la perte d'un temps que ces ménagères pourraient employer plus utilement dans l'intérieur de leurs maisons, il faut en ajouter un autre qu'il est assez facile à deviner: c'est probablement pour cela que les femmes et les filles d'Oristano passent pour être moins austères sur certains points, que celles des autres parties de l'île. *Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle......se casse!!*

Défaut de l'eau du *Tirse*.

Un autre grave inconvénient résulte de l'usage comme boisson, de l'eau du Tirse, soit parce que cette eau manque quelquefois pendant l'été, soit parce qu'elle devient fort insalubre, lorsque dans la vallée supérieure du fleuve, où l'on cultive le chanvre, on met cette plante à pourrir dans son propre lit; ce qui donne à l'eau des qualités délétères; enfin, il arrive que les pêcheurs d'anguilles et d'autres poissons, empoisonnent parfois ces eaux, malgré la défense et la pénalité qu'ils encourent...

Projet de Monseigneur *Bua*.

Pour toutes ces raisons, feu l'archevêque *Bua*, dont le nom se rattache à Oristano à tout ce qui est bienfaisant et utile, avait formé le projet d'une conduite d'eau potable que l'on tirerait de différentes fontaines du *M. Arci*, capables de fournir à la ville une eau continuelle, saine et abondante. Il s'agissait, à la vérité, d'un canal de plus de 15 kilomètres, ce qui aurait occasionné une dépense très-forte pour une ville de 6 à 7 mille âmes, mais le prélat

était riche et généreux et la chose aurait peut-être pu se faire, si la mort n'eût frappé son principal promoteur.

Je dois ajouter maintenant, en homme qui aime le pays, que dans mes études géologiques, entreprises avec soin dans l'intérêt de la science, comme dans celui des populations, les données recueillies sur la probabilité de réussite à Oristano d'un forage artésien, sont toutes favorables à un essai de ce genre. Quoique le sol apparent de toute cette contrée ne se compose que d'un terrain d'alluvion et que la première eau que l'on rencontre à travers ce terrain, soit saumâtre, je crois fort probable que sous son épaisse couche alluviale on doit rencontrer des terrains tertiaires stratifiés, puisqu'ils existent à *Ales* et à *Morgongiori* de l'autre côté du *M. Arci*, et que du côté opposé, c'est-à-dire vers l'ouest de la ville, les mêmes terrains stratifiés percent au Cap de la *Frasca* et dans toute la région du *Sinis*. J'ai d'autant plus l'espoir d'un heureux succès de forage artésien à Oristano, que j'ai observé près de *Santa Giusta*, au pied septentrional de l'église, et au milieu des marécages, un puits d'eau excellente qui doit y arriver de fort loin par une voie naturelle souterraine. J'aurai occasion de signaler près des ruines de *Tharros* une source semblable, qui se trouve dans un isthme, et qui peut-être vient également d'un lieu éloigné, en passant sous la mer et sous les étangs salés. Puits artésiens.

La ville d'Oristano occupe à peu près l'emplacement de l'ancienne *Othoca* de l'itinéraire d'Antonin (1). Dans les environs du couvent et de l'église de Saint-Martin on a en effet trouvé plusieurs sépultures Romaines, des monnaies et des objets qui annoncent l'existence d'une ancienne population en ce lieu (2). Ces découvertes se com- Ancienne *Othoca*.

---

(1) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, tom. II, chap. VII, p. 439 et 452.

(2) Spano, *Bollet. arch. sardo; anno II*, 1856, p. 18.

binent parfaitement avec les mesures transmises par l'itinéraire en question, prises à partir des points dont la position est certaine, tels que *Forum Traiani*, *Tharros*, *Neapolis* et *Aquae Neapolitanae* (bains de *Sardara*). Toutes les distances indiquées par l'itinéraire Romain, rapportées sur ma grande carte, viennent se réunir sur l'emplacement occupé aujourd'hui par la ville d'Oristano, pour y placer l'ancienne *Othoca*. Nous savons que cette ville existait encore lorsque l'anonyme de Ravenne écrivait sa géographie (1): elle a probablement été détruite dans le IX ou X siècle par les Sarrasins.

Origine d'Oristano.

L'origine de la ville d'Oristano, qui jusqu'à ces derniers temps était restée très-obscure, vient d'être éclaircie par plusieurs documents nouvellement découverts, et qui proviennent des archives des anciens princes d'Arborée. Je commencerai par rapporter en entier un curieux passage, publié en 1858 par mon érudit collègue, M. le chevalier Martini (2): il est écrit en langue italienne très-ancienne; c'est pourquoi j'en donne aussi la traduction.

Aresta over Arista e eciam Arestana era filola de lo dito Hoperto femena che fue molto gyoiosa de belore e de tute scienze erano intro Tarro secondo cherano molti Maestri de scienze era molto de danari e la dita Citate avea ab antico de grandi libri chessere romasi

Aresta ou *Arista* et même *Arestana* était fille du dit *Opert*, femme qui fut très-agréable en beauté, et très-savante (car) à Tharros il y avait plusieurs maîtres en science, beaucoup d'argent, et cette ville possédait depuis longtemps beaucoup d'ouvrages qui étaient restés des

---

(1) Ce géographe nomme entre autres villes, dont les noms sont mal écrits, celles de *Caralis*, *Sulci*, *Neapolis*, *Ottoca*, *Tarri* (Tharros), *Bosa* et *Corni* (*Cornus*).

(2) *Illustraz. ed aggiunte alla Storia eccles.*; 1858, p. 107 et suiv.

deli antichi romani e Sardi secomo si studiava de molti forti cun premio legato de Atilona filolo de lo antico Judice Hugone che fue deli primi Judici darborea pertalche e romaso chello legato per observari tuti scritti e sciencie intro Arestany privileyato forte de la quondam Magnifica Madona Elienora et cum multi dinari per adcuistari aitri scriti e observari in di li Archivj (1).

anciens Romains et des Sardes, car on y faisait de fortes études, grâce au legs fait par Atilone fils de l'ancien Juge Hugues qui fut des premiers Juges d'Arborée. C'est pourquoi ce legs est resté pour la conservation de toutes les écritures et des sciences à Arestany par disposition de la défunte Magnifique Dame Éléonore, qui a fourni de fortes sommes pour l'acquisition d'autres écrits et leur conservation dans les Archives. Et la-

(1) Ici, dans le manuscrit, on trouve un renvoi à une note faite par la personne qui a transmis ces pièces; elle est ainsi conçue: *Multe carte pergamenee et alias scripturas sunt recondite in dicto archivio ad bonum historie incrementum.* Cela prouve que ces archives existaient encore lorsque cette note fut apposée; comme il est bien reconnu aujourd'hui qu'elles existèrent jusqu'à la chute du dernier marquis d'Oristano, qui eut lieu en 1478 (*). Alors un *Cubello d'Oristano*, parent de celui-ci, acheta des agents du Gouvernement Aragonais les papiers et les documents qui pouvaient encore se trouver dans ces archives; et c'est précisément quelques-unes de ces pièces, enfouies depuis lors dans un des couvents de cette même ville, qui viennent petit à petit de revoir le jour depuis quelques années. Je n'entends pas cependant dire que toutes ces pièces puissent être exemptes de critique; mais après les avoir bien étudiées une à une et dans leur ensemble, je les considère en général comme des récits fidèles pour ce qui regarde les temps rapprochés de ceux où vivaient les auteurs de ces chroniques; ceux-ci paraissent seulement s'écarter du vrai à mesure qu'ils parlent de temps plus éloignés d'eux, n'ayant fait peut-être que rapporter des traditions, ou ayant puisé à des sources douteuses, ou bien

(*) La note est donc antérieure à cette époque.

E la dita Aresta hae fato cominciari li muri de dita Citate d Arestany cun lo nome bocativo proprio pertalche cageva tuta Tarro secondo chessere molto forata e vejla sera firmata hue lo grande ponte cun le cuase de la guayata de lo dito ponti per la conservacione e custodia facino liredi Ponti darestany pertalche facino conservari lo lieto de lo fiume per lo Privilegio de lo Judice Mariano miranti li buy cun lo arao che passa onneanno intro chello a talche no munti a dannagio della Ciutate Pertalche mirante chello loco bono e gyoioso abia dito essere la Citate poco lunge secondo che a fato cominciari la dita Citate cun forti dinari de la cuasa sua eciam de grandi nobili e

dite Aresta a fait commencer les murs de cette ville d'Arestany, en lui imposant son propre nom, parce que Tharros tombait en ruine pour être une ville *percée* et vieille. Elle s'arrêta où est le grand pont avec les maisons de la garde dudit pont pour la conservation et la garde qu'y feraient les héritiers *Ponti* d'Oristano, afin de faire conserver le lit du fleuve par disposition du juge Marian à l'objet des bœufs avec la charrue qui chaque année passent par là, afin que les eaux du fleuve ne débordent pas et ne causent du dommage à la ville. C'est pourquoi (Aresta) voyant cette localité belle et agréable, elle fit non loin de là commencer à bâtir ladite ville moyennant beaucoup d'argent de sa caisse et fourni par les nobles et les hommes puissants des

---

ayant écrit alors avec les idées de leur temps; par exemple, je crois que dans le passage rapporté ci-dessus on ne doit pas prendre à la lettre que *la dita Citate aveva ab antico de grandi libri chessere romasi deli antichi romani*, car je crois peu aux *livres* que les Romains peuvent avoir laissés à *Tharros;* mais en revanche, je crois fort bien que la *quondam Magnifica Madona Elienora* ait fourni *multi dinari per adcuistari aitri scriti e observari in di li Archivj.* Ce qui est confirmé d'ailleurs par d'autres documents dont il sera question ci-après.

potenti de antiche familie de Tarro Pertalche chello jorno primiero de la firmata fue de grande festa de plus de IIII mila Burgensi de Tarro de onne etate e eciam condicione esisteno acompanyari la dita Monna Aresta cun grandi amore una cun li maestri de la sciencia E cun cio sia cosa che la dita Citate no essere finida ni fue in di la sua vita ny de lo fratre e eciam de li aitri Judici secomo fue primero a intrari Honrocio Judice cun tuto popolo de Tarro pilanti camino e si misino in Arestany cun lo Episcopo Theoto homo qui fui de bonitate et de onne fama e tuta sciencia a talche fue amato de lo Senyore Papa de Aroma e eciam lo dito Horroccio secomo che fue de sua obediencia de lo dito Senyore Papa Como ancho tuti Episcopi darborea abiano beneyto chella Citate e pilato lo Judice e eciam la Potestate homo chera de la cuasa d'Aresta che fue dito Arnoso de Tacula ha intrato lo Judice in dil Palasio parato como fue intrato cun lo baculo a dato lo Episcopo tuta Citate e tuti anno salutato

anciennes familles de Tharros. C'est pourquoi le premier jour que l'on s'y établit, il y eut une grande fête: plus de 4 mille Bourgeois de Tharros de tout âge et de toute condition vinrent accompagner ladite Dame Aresta qu'ils aimaient, et avec eux les savants du pays. Mais cette ville ne put être achevée par elle; elle ne le fut pas même durant la vie de son frère ni celle des autres juges; c'est pourquoi le premier à y entrer fut le juge *Onroccus* avec tout le peuple de Tharros; ils partirent et vinrent à Arestany avec l'Évêque *Theotus* qui fut homme de bonté et renommé en toutes sciences, ce qui le fit aimer du Seigneur Pape de Rome, comme ledit *Onroccus* fut aussi obéissant audit Seigneur Pape; lorsque tous les Évêques d'Arborée eurent béni la ville, ils prirent le Juge avec le Podestat, homme qui appartenait à la famille d'Aresta, qui fut un certain *Arnosius* de *Tacula;* ils accompagnèrent le Juge dans son Palais préparé pour lui et quand il fut entré l'Évêque lui présenta le bâton de commandement et toute la ville

chello Judice e jetato de li fiori. Eciam pany (1) *erano in di la Citate e eciam sony* (2) *e trovatori valenti e li foci e bali isolý* (3) *e cuanto essere festa e la Qesia* (4) *era ancho parata secondo che fue la primera cosa de tuta religione de laude ad Deo.....*

et tous saluèrent le Juge en jetant des fleurs; les rues étaient couvertes de tapis, il y avait des musiciens, d'habiles trouvères, des danseurs et des histrions, et tout ce qui constitue une fête. Et l'Église était aussi parée, comme quoi, c'est la première chose à faire dans toute religion que de louer Dieu...

Troisième document.

Dans une autre pièce provenant également des anciennes archives d'Oristano et qui est un extrait de l'histoire de George de Lacon (5), on lit sur le même sujet le passage suivant:

.... *Infratantu Hopertu hat renunciadu ipsu Iuygadu a su figiu sou Gunale s'annu DCCCCL: ma custu non furit sanu et furit pagu forte in su Rennu, et pro custu rennarit cum issa sorre Aristana de grandi sapientia et coro; de sa cale de posca apu a ragionari pro sas bonas operas chat facto.*

.. Sur ces entrefaites *Opert* a renoncé au Judicat en faveur de son fils *Gunale* l'an 950. Mais celui-ci ne fut pas en bonne santé, ni fort dans son Règne; c'est pourquoi il régna avec sa sœur Aristana, femme de grand savoir et de grand cœur dont je parlerai ci-après, à cause des bonnes œuvres qu'elle a faites.

---

(1) *Panni* (draps).
(2) *Suoni* (sons, musique).
(3) *Balli, istrioni* (danses, histrions).
(4) *Chiesa* (église).
(5) Martini; *Testo di due Codici cartacei d'Arborea*, Cagliari, 1856, p. 33-34.

Poëme sarde

Enfin pour compléter les citations sur l'origine de la ville en question, je vais reproduire quelques strophes d'un poëme sarde trouvé également dans les mêmes papiers, et que l'on attribue à un certain Torbeno Falliti, frère naturel de Marian d'Arborée, dont il sera question plusieurs fois. Quelques fragments de ce poëme viennent d'être publiés tout récemment par M. Martini (1). Voici les strophes qui se rapportent à notre sujet:

III.

Ad socidente de su sardu mare	A l'occident de la côte de Sardaigne
Sehit famosa et nobile citade	git la fameuse et noble ville
Chi daristana hat nomen singulare	qui se nomme *Aristana*, remarquable
Pro forca et potestade	par sa force et sa puissance,
Chinta dae fortes muros	ceinte de fortes murailles,
De su gunfiadu Tirsu a pee bayniada	baignée par le Tirse lorsqu'il déborde,
De fideles et puros	gouvernée par les fidèles et
Iuygues sos plus famosos governada	purs Juges, les plus fameux;
Cabu de custu reynu darbarea	chef de ce royaume d'Arborée
Vastu pro multas terras	vaste par les nombreuses terres
Adquisidas cum sambre et pelea	acquises par le sang et par....
Et repetidas guerras	et par les guerres renouvelées
Dae Marianu su juygue plus famosu	de Marian, le plus fameux Juge,
Subra sos reales bictoriosu.	vainqueur des troupes royales.

IV.

Aristana issa nobile eroina	Aristana, cette noble héroïne,
Egregia figia da su juygue Opertu	insigne fille du juge *Opert*,
De judiciu profundo et de doctrina	femme d'un profond jugement, docte
De intendimentu espertu	et intelligente,

(1) *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiastica;* Cagliari, 1858, p. 138.

Custa citade forte	a fondé cette ville
Cum ipsu istessu nomen hiat fundadu	qui porte son nom;
Ma simatura morte	mais la mort prématurée
Chi tanto bellu flore hiat truncadu	qui a coupé cette belle fleur,
Sas repetidas guerras cum sos moros	les soudaines attaques des Maures
Chi su regnu invadesint	qui envahirent ce royaume,
Sas fradernas discordias chi sos coros	les discordes fraternelles qui
Ad sa guerra acendesint	allumèrent les cœurs à la guerre (civile)
Pro su dirictu de sa sucessione	pour le droit de succession (1),
Ahi suspendesit sa fabricatione.	ont fait suspendre son édification.

V.

Ma scazados sos moros et tornada	Mais les Maures chassés, et la paix
Sa paghe in su juygadu darbarea	étant retournée dans le judicat d'Arborée,
In Tarros due sos moros desolada	à Tharros désolée par les Maures,
Si rabivat sidea	on fit revivre l'idée
De sa nova citadé	de (bâtir) la nouvelle ville.
Et pro tanto su jugue Mariano	A cet effet, le juge Marian
Cum samo bilcade (2)	avec les nobles du pays donna
Cum patriu amore a sopera dat mano	la main à l'œuvre par amour pour la patrie
Et poscha safanadu (3) *Barasone*	et après lui le *troublé* Barison;
Ma su nebode amadu	mais son neveu chéri
Onrociu a suglendo nacioe	Onroccus, auquel il fit donation
Custure nu hat la sadu (4)	de son royaume,
Cum diligentia sopera finesit	termina l'œuvre avec diligence
Et pro su primu in Arestani intresit.	et celui-ci entra le premier dans Arestani.

---

(1) Par allusion aux trois frères d'*Aristana*, *Boson*, *Artemius et Marian*, dont il sera parlé ci-après.

(2) *Cum sa nobiltade* (avec les nobles de Tharros).

(3) *Safanadu* (troublé, chagriné).

(4) *A su quale in donatione custu rennu at lassadu* (auquel celui-ci a légué le royaume par donation). Ces erreurs proviennent de l'ignorance des copistes qui nous ont transmis ces pièces.

L'historien Fara, en parlant de l'abandon de *Tharros* et de l'installation à *Oristano* du juge d'Arborée et de l'évêque, s'exprime en ces termes: *Metropolitana vero sedes Archiepiscopi Tirrhensis et Arborensis in urbem Oristani translata fuit anno circiter* 1070, *quo Orrocus de Zori Arborensis Judex cum toto fere populo et omnibus bonis ex Tirrha in eam commigravit* (1).

Il existe un proverbe traditionnel sur cette émigration, d'après lequel les anciens habitants de *Tharros* auraient, non-seulement transporté dans leur nouvelle demeure leurs effets les plus précieux et leurs meubles, mais encore les matériaux en pierre de leurs anciennes maisons; ce qui a fait dire:

De sa citadi de Tarrus
Portant sa perda a carrus (2).

L'histoire d'Oristano se rattache, comme on le voit, à celle de la ville de *Tharros* dont il sera fait mention ci-après; et surtout à celle des anciens juges d'Arborée qui régnaient sur ce pays avant de venir habiter Oristano; mais un tel sujet m'entraînerait hors du cadre que je me suis proposé dans cet ouvrage; c'est pourquoi, pour ce qui regarde les anciens juges d'Arborée, je renverrai le lecteur au tableau généalogique des juges de l'île, refait entièrement à neuf et qu'il trouvera à la fin de cet *Itinéraire;* pour les notices sur la ville de *Tharros*, il en aura suffisamment ci-après, lorsque je décrirai les ruines de cette ville. C'est pourquoi je vais me borner ici à exposer le plus brièvement qu'il me sera possible, les faits principaux de la ville d'Oristano, à partir d'une époque plus récente que celle de l'origine de la ville en question.

(1) Fara, *Chorogr*, lib. II, loc. cit., p. 72.

(2) (Traduction). *De la ville de Tharros ils portent les pierres sur* [illegible]

Le roi Barison. En 1164, Pierre, juge de Cagliari, et son frère Barison de Torres, ayant eu à se venger de Barison, juge d'Arborée, vinrent attaquer ses états, en les dévastant par le fer et par le feu (1). Barison d'Arborée dut alors se réfugier dans son château de *Cabras;* à la suite de ces faits il se jeta tout à fait dans les bras de la république de Gênes. C'est le même prince qui se fit couronner roi de l'île par Frédéric Barberousse et qui devint à la fois l'objet des hommages et des rigueurs des Génois; ceux-ci, en vrais marchands républicains, après avoir conduit ce fantôme de roi devant le littoral de ses états, ne le laissèrent pas descendre à terre, et ne voyant pas arriver l'argent que les peuples devaient payer pour solder les dettes de leur souverain, ils le reconduisirent à Gênes et le mirent en fourrière, tout en lui témoignant en public beaucoup de déférence. Il ne put payer sa dette qu'en 1171; alors il fut de nouveau conduit dans son judicat par Otton Caffaro, à la fois Consul de Gênes et Commandant d'une escadrille de quatre galères à trois rangs de rames; celui-ci tout en affectant pour Barison les plus grands égards, ne quitta le rivage d'Arborée qu'après avoir imposé une forte taxe à ce peuple, qui la veille avait accueilli son souverain avec des transports de joie (2). — En 1175, ce même Barison fonda à Oristano un hôpital sous le nom, et probablement, sous la dépendance du grand hôpital, dit *dello Stagno di Pisa;* ce qui prouverait qu'il était bien avec les Pisans. — En 1197, la ville fut occupée par Guillaume de Massa, juge de Cagliari; il en chassa le juge Pierre et le jeune Barison son fils, qu'il retint dans son palais de Cagliari; ce dernier épousa dans la suite Benoite fille de Guillaume. L'évêque d'Oristano s'étant enfui, comme appartenant au parti Génois, Guillaume, après avoir

(1) Manno, loc. cit., lib. VII, p. 312.
(2) Manno, loc. cit., chap. VII, p. 324.

dépouillé la cathédrale, ne se fit pas moins proclamer par le clergé et une partie du peuple juge d'Arborée, à la place de ceux qu'il avait détrônés. — En 1273 la république de Pise envoya un Simon Sassi comme son vicaire en Arborée et à Cagliari, avec une grande autorité pour gouverner ces deux provinces.

C'est entre les années 1291 et 1293, que l'on doit CI
rapporter l'arrivée à Oristano des chrétiens de Tyr, qui abandonnèrent leur patrie lorsque la Syrie fut totalement ravagée et possédée par les Musulmans d'Égypte. Cette date coïncide parfaitement avec le récit que fait Michaud dans son Histoire des Croisades lorsqu'il nous parle des chrétiens de Syrie et de la Palestine échappés au fer des barbares, et qui chaque jour débarquaient par bandes nombreuses dans les ports de l'Europe et surtout d'Italie. Il les dépeint parcourant ces contrées en implorant la charité et en racontant, les yeux remplis de larmes, le massacre des chrétiens d'Orient (1). M. Martini, dès l'année 1840 (2) avait déjà indiqué l'union de l'église de Tyr avec celle d'Oristano, faite par Boniface VIII en 1295; il avait dès lors émis l'opinion que la ville de Tyr, dont il est question, ne pouvait être autre chose que celle de la Syrie, qui peu d'années avant cette annexion était tombée au pouvoir des Musulmans. Un précieux document, trouvé assez récemment en Sardaigne, publié par cet illustre écrivain, est venu confirmer ses conjectures; car une lettre de Tòrbeno Falliti, frère naturel de Marian IV, nommé ci-dessus et dont il sera question ci-après, adressée à ce même prince en 1364, commence par ces mots: *Literam tuam nuper accepi ex qua perlexi quod nicoloso mellone ejusdem latori plenariam fidem adhibere debeo sine ulla suspicione utpote*

---

(1) Michaud, *Hist. des Croisades*, édition de Turin, 1830, tom. XVI, pag. 110. - Baronius, an. 1291, nº 14; et Muratori, *Ann. d'It.*, an. 1291.

(2) *Storia ecclesiastica*, loc. cit., tom. II, p. 69-70.

a te missus et satis notus et QUOD ETIAM IPSE DESCENDIT AB ILLIS XPIANIS SIRIACIS QUI SECULO ELAPSO POSTQUAM EXPULSI ESSENT AB EORUM CIVITATE THIRI, VENERUNT IN TUAM CIVITATEM ARESTANNI ET IBI MORAM FECERUNT (1). Ce passage explique parfaitement la raison pour laquelle le pape Boniface VIII, dans le siècle précédent, avait réuni le titre d'évêque de Tyr à celui d'archevêque d'Oristano. — C'est à cette même époque, c'est-à-dire en 1292, que Marian III d'Arborée, qui régnait à Oristano lors de la venue de ces Tyriens, fit construire la porte de la ville, dite *Porta di Ponte*, par laquelle on va vers le Tirse; trois années après (1295), il fit élever celle nommée *Porta di Mare;* ces deux édifices subsistent encore de nos jours.

Hugues III. Hugues III, fils de Marian III, et père de Marian IV, n'est guère connu dans l'histoire de l'île que par la manière barbare avec laquelle il se déclara en 1325 contre les Pisans et en faveur des Aragonais; alors il fit faire main basse sur tous les sujets de la république de Pise qui se trouvaient dans ses États, sans en excepter des marchands inoffensifs et même plusieurs individus de cette nation, qui servaient dans ses troupes (2). Il paraît qu'aux instincts sanguinaires qu'il déploya en cette occasion, et qui lui valurent l'exécration générale et surtout celle des annalistes Pisans (3), ce prince ajoutait une facilité de mœurs assez commune à cette époque. Le document que nous avons reproduit ci-dessus, sous le nom de *Pergamena d'Arborea illustrata*, en faisant mention du poète Torbeno Falliti, sur lequel je reviendrai de nouveau, nous apprend qu'Hugues était parvenu à séduire la nourrice de son fils Marian, native de Cagliari, dont il eut un fils qui fut ce

(1) Martini, *Pergamena d'Arborea illustrata*; Cagliari, 1846, in 4° p. 49.

(2) Manno, loc. cit., cap. IX, vol. II, p. 7.

(3) Gio. Villani, etc. cap. 196. — Tronci, *Annali Pis.*, anno 1324.

même Torbeno Falliti. Celui-ci fut élevé avec le jeune Marian, son frère naturel, et il fut dans la suite son confident et son ami. Ce sont les lettres de ce dernier à ce prince et ses poésies en l'honneur de sa famille et surtout d'Éléonore, qui forment le principal sujet de ce manuscrit sur parchemin. On y trouve également les vers d'un des disciples de Falliti, nommé Carau, natif, comme lui, de Cagliari, écrits en l'honneur de son maître, où en racontant sa naissance, il s'exprime en ces termes:

La Betzabea nutría
Mariano che vagía
E il frutto di fallanza (1).

Marian IV avait déjà succédé à son père Hugues III en 1347 et à son frère Pierre; il continua pendant quelques années à être l'ami des Aragonais, auxquels il prêta même des secours efficaces; mais en 1353, il rompit d'abord avec eux, pour se rapprocher du roi l'année suivante. — En 1355, après une seconde rupture, il fit de nouveau la paix avec ce dernier. — En 1364 il fit la guerre à Brancaléon Doria, seigneur de *Castel-Genovese*, qui épousa ensuite la fameuse Éléonore, sa fille. — En 1365 il rompit pour toujours avec la Couronne d'Aragon; le succès de ses armes fut tel qu'en peu de temps il fut le maître de presque toute l'île. — En 1368, la ville d'Oristano fut investie par Pierre de Luna, gouverneur de l'île; Marian ayant choisi le moment favorable, fondit sur les Aragonais et en fit un grand carnage; parmi les morts se trouvèrent Pierre de Luna et son fils Philippe. Tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier et conduit dans Oristano.

La correspondance de Torbeno Falliti avec ce prince nous le dépeint comme étant devenu l'ennemi acharné des Aragonais, et en même temps comme un prince éclairé,

ami des lettres, faisant recueillir tous les documents historiques qui regardent l'île, dont quelques-uns, grâce à ses soins, sont parvenus jusqu'à nous. Il recevait à sa cour les savants et les hommes distingués de son époque; et tandis que les Aragonais faisaient leur possible pour éteindre tout vestige de la domination Pisane, et surtout pour empêcher l'usage de la langue italienne, qui était déjà cultivée dans l'île à cette époque, Marian accueillait les poètes qui parlaient cette même langue; parmi ces derniers il honorait de son amitié un *Arnosius*, évêque de *Ploaghe*, qui, à l'occasion du mariage de ce prince avec Timborjeta de Roccaberti, lui dédia une poésie parvenue jusqu'à nous. Marian partagea avec sa fille Éléonore l'honneur de la compilation du code dit *Carta de logu*, qu'il fut le premier à concevoir; mais n'ayant plus eu le temps de l'achever, ce fut sa fille qui l'agrandit et le perfectionna. Voici un sonnet sur la mort de ce prince, en langue sarde, de Torbeno Falliti (1), où il est fait allusion aux nouvelles lois en question:

Cullu jujgui possenti triumphatori
Chat vissidu in sa testa sa Corona (2)
Chi sa morte hat attidu e su terrori
A sas superbas armas daragona

Chi a sarbaree figia de Bellona
Palmas l' hat aquiridu et splendori
Et *pro illi faguiri justicia plus bona*
Leges illi hadi dadu cum amori

De sa vida su cursu hat ja finidu
De sos nobiles triumphos et victorias
E su sardu est remasidu afflisidu

(1) Martini, *Pergamena d'Arborea illustrata*, loc. cit. pag. 58.

(2) Par allusion à ses victoires qui le rendirent maître de presque toute l'île, et surtout par l'investiture que la cour de Rome était disposée à lui accorder, au détriment des rois d'Aragon.



Cessa empero Arbaree dae su piantu
Chi Ugoni illi succedit a sa gloria
Forti cantu su Padre et bonu tantu (1).

Marian mourut en 1376; son fils Hugues hérita de sa haine contre les Aragonais. C'est auprès de ce prince qu'eurent lieu deux ambassades du duc d'Anjou; le récit

Hugues IV. Ambassade du duc d'Anjou.

(1) (*Traduction*). Ce Juge puissant, triomphateur, qui vit la couronne (de Sardaigne) suspendue sur sa tête; qui porta la mort et la terreur aux orgueilleuses armes d'Aragon, qui ajouta des palmes et de la splendeur à Arborée, fille de Bellone, et qui lui octroya avec amour des lois pour lui rendre meilleure justice, terminait le cours de sa vie et celui de ses nobles triomphes et de ses victoires. Le Sarde (la Sardaigne) en fut fortement affligé; mais, Arborée, cesse de verser des larmes, car Hugues lui succède dans la gloire et il est aussi vaillant et aussi bon que son père.

Pour prouver que la poésie italienne était cultivée en Sardaigne à cette époque et plus tard, je reproduirai ici les premières strophes d'un François Carau de Cagliari, élève de ce même Torbeno Falliti, écrites en l'honneur de celui-ci, vers la fin du XIV siècle, ou vers le commencement du XV (*).

Di quel passato huom de grande altura
E di mente e di senno smisurato
Che avea de le muse la dolzura
Che lo sardo Petrarca fue clamato
Canto eo che lasciando la figura
Tutta fango lo spirito volato
Lo se tolle il Signore sua fattura
A suo loco menando destinato
Al mondo fue venuto
Con meno di splendore
El li negò l honore
Quel Albero fronzuto (**)
Quel Albero antiquo et immortale
Che l ombra li furò al suo natale (***)

(*) Martini, loc. cit. p. 88.
(**) Par allusion à l'écusson d'Arborée dont il sera parlé ci-après.
(***) Voyez ce qui a été dit sur la naissance de Falliti à la page 522 ci-dessus.

de la dernière desquelles nous a été transmis avec des détails qui sont trop curieux pour que je ne les reproduise pas ici en entier (1). L'original de cette relation, faite par les ambassadeurs mêmes, est écrit en latin; mais plusieurs auteurs, à partir de *Cossu* (2), en ont donné des versions italiennes et françaises plus ou moins complètes. Voulant la reproduire à mon tour en cette der-

---

L altura e lo bellore della Corte
Quella rotante (*) li mostroe non dallo
Magno saria lo suo splendor la sorte
A mancantia di luce partito ballo
Si vul che di *fallito* il nome porte
E l ha fallato del suo padre il fallo
Ma lo amaro le frondi fino a morte
Se frutto suo quell albero non fallo
Che di natura il dritto
Passa o (ove) passa amore
E dil fratel nel core
Si spande e resta fitto
E d amore anco nullo perceputo
Vene indutto ad amar con parlar muto.
Ne con cio sia che l albero non laggia
Fatto suo frutto e non poteo legale
Hajo dire como mare in la spiaggia
Trae l arena di sentore tale
Fusse lo padre che dello no caggia
Cheste no lo perceve ne lo vale
La sua grandezza che lo core raggia
. . . . . .

(1) *Notices et extraits des manuscrits de la Bibliothèque du Roi*, tom. I; Paris, 1787, p. 341-360.

(2) *Descrizione geografica della Sardegna;* Genova, 1799, p. 16-85. C'est le premier auteur sarde qui fasse mention de cette curieuse ambassade. On peut voir également Manno, loc. cit., tom. II, chap. IX, p. 57.

(*) La Fortune.

nière langue, dans ce chapitre, je vais transcrire fidèlement la version que j'emprunte à la *Sardaigne ancienne et moderne* de M. Mimaut, vol. I, page 197.

« Le duc d'Anjou, dont il est ici question, était Louis I,
« second fils du roi de France Jean et frère de Charles V
« dit *le Sage*. C'est lui qui fut régent en France pendant
« la minorité de Charles VI son neveu, et qui ayant été
« adopté et appelé au royaume de Naples par la célèbre
« *Jeanne Ire* veuve du dernier roi de Majorque, ne put
« arriver assez tôt pour le secourir et mourut misérable-
« ment en 1384. L'ambition de ce prince entreprenant fut
« toujours de chercher un établissement hors de la France,
« et de s'élever au rang des rois. Mais la fortune s'était
« déclarée contre lui. Il fut la tige de cette seconde Mai-
« son d'Anjou qui, malgré tant d'efforts, ne put jamais
« s'affermir sur le trône de Naples.

« *Louis d'Anjou*, croyant avoir des droits acquis au
« royaume des îles Baléares (Majorque et Minorque)
« possédé depuis un siècle par la branche cadette de la
« maison d'Aragon, fit tous ses efforts pour les faire valoir.
« Comme il prévoyait avec raison que le roi d'Aragon,
« maître de ces États, ne consentirait pas à s'en dessaisir,
« et ne respecterait pas plus les prétendus droits d'un
« prince étranger, qu'il devait regarder comme un usurpa-
« teur, qu'il n'avait respecté les droits héréditaires et
« légitimes de son beau-frère et de son neveu, dépouillés
« par lui, il voulut avoir recours, pour y parvenir, aux
« négociations et à la force des armes. *Avec l'aide de Dieu,*
« disait-il dans une de ses dépêches, *monsieur d'Anjou a*
« *intention et propos de poursuir son droit par voie gracieuse*
« *et amiable premièrement, et se par icelles ne le povait*
« *avoir, par voie de fait et de guerre le plus tôt et hastivement,*
« *puissamment et efforcément qu'il pourra.*

« C'est dans ce double but et dans l'intention de susciter
« au roi d'Aragon des ennemis qui fussent en mesure, par
« leur position et leur politique, de lui faire une guerre

Suite de l'ambassade.

« active et utile, qu'il envoya en 1377, des ambassadeurs « à *Henri*, roi de Castille, à *Jean*, roi de Portugal, et à « *Hugues*, juge d'Arborée.

« Les envoyés du duc d'Anjou réussirent à conclure « avec le prince sarde, un traité qui est resté sans exé« cution, non par la faute de ce dernier, comme on va le « voir, mais par la mauvaise foi de son allié. La nécessité « des circonstances força le duc d'Anjou à envoyer dans « le mois d'août 1378 au juge d'Arborée une seconde « ambassade, composée de *Mignon de Rochefort*, seigneur « *de la Pomarède*, et de *Guillaume Gayan*, ses conseillers.

« C'est cette relation, écrite en latin, qui faisait partie « des manuscrits de *Baluze*, dont l'extrait se trouve dans « les notices des manuscrits de la bibliothèque du roi. On « doit cet extrait à feu M. *Gaillard*, de l'académie des Ins« criptions et Belles Lettres, l'un des commissaires nommés « pour le choix et pour la rédaction des notices.....

« Cette *ambassade*, puisqu'on la nomme ainsi, dans le « succès de laquelle on avait sans doute une grande con« fiance, et qui finit par une cruelle mystification, est un « des plus singuliers épisodes de l'histoire de Sardaigne. « Un petit prince, ignoré du reste de l'Europe, qu'on « devait supposer très-honoré par une proposition d'al« liance avec de puissants souverains, qui oppose aux fi« nesses de la diplomatie sa fierté sauvage, au manque « de foi de ses brillants amis sa grossière loyauté, au « luxe des cours du Continent sa simplicité insulaire; qui « en appelle à son peuple assemblé, et qui dédaigne les « formes les plus communes de la politesse dans l'expres« sion de sa colère: voilà certes un spectacle aussi nouveau « et aussi piquant, qu'il est intéressant et dramatique.

« Les ambassadeurs partirent le 5 août d'Avignon, le « 23 de Marseille; et après une route qui n'était pas sans « danger, à cause des pirates dont la Méditerranée était « infestée, ils arrivèrent le 28 au port de Bosa en Sar« daigne, d'où ils envoyèrent à Oristano, séjour du juge

« d'Arborée, pour lui annoncer leur arrivée. Il était trop « tard lorsqu'ils se présentèrent pour entrer dans la ville « de Bosa; le podestat et les anciens leur déclarèrent qu'il « était impossible de les y introduire; que les défenses « du juge d'Arborée à cet égard étaient trop expresses « pour être enfreintes sous aucun prétexte; que la crainte « des corsaires Catalans, qui croisaient sans cesse dans « ces parages pour nuire aux habitants de la Sardaigne, « rendait cette précaution nécessaire. Le 30 ils arrivèrent « à Oristano, dont les gardes leur fermèrent la porte, en « leur déclarant qu'ils ne pouvaient entrer sans un ordre « exprès du prince-juge. La porte s'étant ouverte plus « d'une heure après, ils entrèrent, et allèrent dans une « hôtellerie, où sur le soir un officier du palais, nommé « *Don Pal* (1), accompagné de quatre massiers et d'environ « une vingtaine d'hommes armés d'épées, vint les prendre « pour les mener à l'audience du prince ou juge. Ils le « trouvèrent couché sur une espèce de lit de repos, ayant « des bottines de cuir blanc, à la manière des Sardes « (more Sardisco); ni la chambre, ni le lit, qui était d'une « très-petite dimension, n'offraient à la vue aucune espèce « d'ornement. Il avait avec lui un évêque, son chancelier, « qu'il fit sortir. Ce juge d'Arborée était un fier et sauvage « insulaire, qui n'entendait rien à la politique des princes « d'Europe, qui regardait tout traité comme un engagement « sacré, qui ne savait pas qu'il y en a qu'on fait par « précaution et à tout événement, et sur l'exécution des- « quels personne ne compte que d'après les intérêts et les « circonstances; qu'on traite d'un côté avec ses amis pour

(1) M. Mimaut fait une note à propos de ce nom, qu'il est superflu de répéter; mais je puis ajouter à mon tour, avec M. Martini, que ce don *Pal* doit être ce même *D. Paolo*, à qui Éléonore, sœur d'Hugues, confia le commandement de ses troupes dans la journée du 24 octobre 1385 devant *Sanluri* où il laissa la vie. Voyez ci-après, p. 540-41.

Suite de l'ambassade.

« obtenir du secours contre des ennemis, et de l'autre « avec ses ennemis pour se passer du secours de ses amis « et se dispenser de leur en fournir. Le duc d'Anjou, par « des traités précédents, avait fait quelques promesses qu'il « n'avait pas tenues; le juge d'Arborée le reprocha du- « rement aux ambassadeurs: *Je suis très-mécontent de votre « maître*, leur dit-il, *c'est un parjure; il a manqué à sa « parole. N'est-il pas bien indécent que le fils d'un roi n'ob- « serve pas ce qu'il a promis et juré? Il m'a fait tort, il a « tiré de mon île, à la faveur de notre alliance, des arba- « létriers et d'autres guerriers qui m'étaient nécessaires; il « n'en a fait aucun usage pour notre cause commune, et il « m'a empêché de pousser la guerre contre le roi d'Aragon « aussi vigoureusement que je l'aurais fait. Il traitait avec « lui pendant qu'il s'alliait avec moi. Ce roi d'Aragon m'a « aussi envoyé des ambassadeurs pour traiter de la paix; je « ne les ai pas seulement voulu voir. Je ne sais ce que c'est « de traiter avec mes ennemis au préjudice de mes amis.*

« Les ambassadeurs un peu étourdis de ce ton, auquel « ils n'étaient pas accoutumés, répondirent que leurs ins- « tructions contenaient des réponses satisfaisantes à ces « reproches: *Eh bien!* dit-il, *donnez m'en copie, ainsi que de « vos pouvoirs; je vous ferai ma réponse en peu de mots, et « je vous expédierai en peu de temps.*

« Le duc d'Anjou avait envoyé précédemment au juge « d'Arborée une ambassade qui avait conclu avec lui contre « le roi d'Aragon un traité d'alliance, ratifié par le duc « d'Anjou *pour amour et honnor dudit seigneur juge, combien « qu'il y eust articles bien chargeans* (articuli bene one- « rantes), mais resté jusqu'alors sans exécution. Il allé- « guait pour raison et pour excuse de ce délai, dans les « instructions des nouveaux ambassadeurs: 1° des négo- « ciations entamées à Bruges, pour la paix entre la France « et l'Angleterre, négociations dont il attendait l'issue pour « pouvoir se livrer entièrement et uniquement aux affaires « d'Aragon, objet de son alliance avec le juge d'Arborée;

« 2° des négociations que le roi de Castille l'avait forcé de « lui laisser entamer avec le roi d'Aragon, sur les objets « des demandes du duc, négociations que le duc n'eût « jamais poussées jusqu'à traiter avec le roi d'Aragon sans « le juge d'Arborée, mais dont il voulait tirer le fruit, « qu'il en a tiré en effet, d'intéresser à la cause com- « mune, par l'exposition amiable de ses droits, les rois « de Castille et de Portugal. C'est ce qu'il voulait être en « état d'annoncer au juge d'Arborée avant de lui envoyer « cette seconde ambassade.

« S'il n'a pas encore commencé la guerre contre l'A- « ragon, ces négociations du roi de Castille en sont en « partie la cause; mais de plus, le roi de France, son « frère, l'avait prié de ne point s'engager dans cette guerre, « tant que durerait celle qui se faisait alors contre les « Anglais. Obligé d'obéir à son roi et de servir son frère, « le duc d'Anjou avait été occupé, l'année dernière, à la « conquête d'une partie de la Guyenne sur les Anglais, « et le roi de Navarre ayant depuis secondé les ennemis de « l'état par ses crimes et ses trahisons, le duc d'Anjou « avait été occupé, cette année, à lui enlever Montpellier « et ses dépendances. Mais enfin quelque chose qui ar- « rivât, il était résolu de commencer la guerre contre le « roi d'Aragon en 1380. S'il prenait un si long terme, « c'était pour s'y mieux préparer, et même il abrégerait « ce terme et commencerait la guerre dès l'année pro- « chaine 1379, si le juge d'Arborée le désirait. Enfin, il « lui annonçait, comme à son ami et à son allié, que dans « l'intervalle des deux ambassades, il lui était né un fils « (le 7 octobre 1377), et il lui offrait ce fils pour sa fille. « Il ne lui cachait pas que le roi de Castille le lui avait « demandé pour la fille du duc de Girone, fils du roi « d'Aragon, et qu'il avait voulu faire de ce mariage le « gage de la réconciliation du duc d'Anjou avec le roi « d'Aragon. Beaucoup d'autres puissants princes lui avaient « demandé son fils pour leur fille; mais c'était au juge

Suite de l'ambassade.

« d'Arborée qu'il donnait la préférence pour la sienne. En « effet, ces nouveaux ambassadeurs étaient munis de pou« voirs, non-seulement pour confirmer et renouveler les « alliances, mais encore pour contracter ce mariage. Une « telle proposition devait, selon les apparences, flatter sen« siblement un petit prince, qui n'était pas même compté « parmi les princes de l'Europe, et que les rois d'Aragon « regardaient comme un aventurier et comme un rebelle: « elle ne le flatta cependant point du tout; il répondit:

« *Cette proposition n'est dans votre intention qu'une four« berie nouvelle, et elle n'est en elle-même qu'une dérision « et un ridicule; ma fille est nubile, votre fils n'a pas un « an; je prétends marier ma fille de mon vivant, et voir ses « enfants qui feront ma consolation et ma joie, et non attendre « les vents qui doivent souffler un jour* (ET NON EXPECTARE « FUTUROS VENTOS).

« Quant aux autres propositions contenues dans les ins« tructions des nouveaux ambassadeurs, voici quelle fut « la réponse du duc d'Arborée:

« *J'ai donné ordre qu'on fît voir aux nouveaux ambassa« deurs les articles arrêtés et jurés par les premiers, en pré« sence du peuple, dans la cathédrale d'Oristano, afin qu'ils « eussent connaissance des dommages et intérêts et des autres « peines auxquelles le duc d'Anjou s'est soumis en cas d'in« fidélité: je saurais, en temps et lieu, lui redemander ces « dommages et intérêts, et lui faire subir les peines qu'il a « encourues. J'ai vu ses fausses et frivoles excuses, et ses « nouvelles offres d'entrer en guerre avec l'Aragon. En tout « cas, peu m'importe; que chacun fasse ses affaires de son « côté, sans toutes ces frauduleuses alliances. Les Aragonais « et les Catalans sont mes ennemis; je leur fais la guerre, « avec honneur, depuis quatorze ans, soit pour mon père, soit « pour moi-même, sans autre secours que celui de Dieu, de « la bienheureuse Vierge Marie, de mon droit, et de mes sujets « sardes: je la continuerai sans autre secours. Je ne trompe « personne; et on ne me trompe pas deux fois; je n'ai besoin*

« *ni du duc d'Anjou, qui, s'étant montré une fois parjure,* « *est présumé l'être toujours, ni d'aucune autre puissance. Que* « *les princes se trompent les uns les autres, puisque ce jeu* « *les amuse, je ne veux d'alliance avec aucun d'eux; je suffis* « *seul à ma défense et à ma vengeance. Que le duc d'Anjou* « *songe donc, non à donner à ma fille un enfant pour mari,* « *mais à me dédommager convenablement de l'inexécution du* « *traité; sinon j'en porterai mes plaintes, et j'en demanderai* « *justice à tous les princes et à tous les peuples du monde, non* « *pour implorer leurs secours, mais pour faire connaître ce* « *prince tel qu'il est, et pour que toutes les puissances de la* « *terre sachent comme il se joue de la foi des traités.*

« La réponse finit par ces mots: *Et haec est responsio* « *dicti domini judicis.*

« A cette réponse était jointe une lettre que voici, « adressée au duc d'Anjou: « *J'ai vu vos* (ou *tes* selon M. « Manno) *ambassadeurs; ils m'ont fait part de vos (tes) fri-* « *voles excuses; je leur ai fait remettre ma réponse, et j'ai* « *pris la précaution de faire enregistrer le tout dans ma* « *chancellerie.*

« A la dureté des réponses le juge d'Arborée joignit la « dureté des procédés à l'égard des ambassadeurs. Ceux-ci, « ayant remis leurs papiers au juge, attendaient tranquil- « lement sa réponse au palais archiépiscopal, où le juge les « avait fait loger et traiter honorablement. Le mardi, dernier « jour d'août, deux massiers et deux sergents ou domes- « tiques, armés d'épées et portant la livrée du prince, « vinrent leur dire, dans la langue du pays (in eorum « sardesco), que monsieur le juge les mandait. Arrivés « dans la grande cour du palais, ils la trouvèrent remplie « d'un peuple immense, au milieu duquel on distinguait « un évêque, frère mineur, entouré d'autres frères mi- « neurs, une multitude de prêtres et de moines, et quantité « de domestiques à la livrée du prince. Les ambassadeurs « voulurent se tirer de la foule et passer, comme la veille, « de cette grande cour extérieure dans la petite cour in-

Suite de l'ambassade.

« térieure, qui menait à la chambre du juge; on leur « ferma brusquement la porte, et ils furent obligés d'at- « tendre dans la première cour, confondus parmi le peuple. « Au bout d'un certain temps, la porte s'ouvrit, et ils virent « paraître l'évêque chancelier, tenant un papier à la main, « et assisté d'un notaire ou secrétaire, qui portait aussi « divers papiers. Avec eux était aussi *Don Pal*, cet officier « du palais qui, la veille, avait introduit les ambassadeurs « dans la chambre du juge, le podestat, et à leur suite « un grand nombre de massiers, de sergents et de do- « mestiques du juge. L'évêque, élevant la voix pour être « entendu de toute l'assemblée, s'écria dans la langue du « pays (in eorum sardesco): *Bonnes gens* (bonae gentes), « *monsieur le juge vous a fait assembler ici, pour vous faire* « *connaître l'inconstance et l'infidélité du duc d'Anjou, en* « *présence de ses nouveaux ambassadeurs, qui pourront aussi* « *bien que vous faire la comparaison du passé avec le présent.* « *Voici le traité dont vous avez entendu les premiers ambas-* « *sadeurs jurer solennellement l'exécution dans l'église de* « *Sainte-Marie. Il est possible que les nouveaux ambassadeurs* « *n'en aient pas connaissance; c'est pour cela que nous avons* « *voulu le lire en leur présence. Voici ensuite la nouvelle dé-* « *pêche du duc d'Anjou, apportée par ses nouveaux ambas-* « *sadeurs; elle contient l'aveu formel de l'inexécution du traité,* « *avec de nouvelles promesses, qui ne seraient que de nou-* « *veaux mensonges; voici la réponse que M. le juge fait à* « *toutes ces fourberies.*

« En même temps il fit lire ou lut toutes ces pièces, « qu'il accompagnait de commentaires pour aggraver les « torts du duc d'Anjou, et pour rendre plus sensible l'in- « fidélité qu'on lui reprochait; ensuite, se tournant vers « les ambassadeurs, il leur dit de la part du juge d'Ar- « borée, qu'ils eussent à sortir de ses terres dans le jour, « et à se retirer dans leur navire, et que c'était ainsi que « le juge leur donnait leur congé. *Ce n'est pas ainsi qu'il* « *doit être donné à des gens de notre caractère,* répondirent

« les ambassadeurs, et ils demandèrent à l'évêque chan-
« celier la copie de la réponse du juge et la permission
« de le voir pour prendre congé de lui. *Attendez ici un*
« *moment*, leur dit l'évêque; et il alla prendre les ordres
« d'*Hugues*. *Don Pal*, qui était rentré avec lui, revint un
« moment après, et il dit aux ambassadeurs qu'ils ne pou-
« vaient voir le juge; mais qu'ils retournassent dîner au
« palais, et qu'ils attendissent ses ordres. Ils dînèrent tris-
« tement (moesti et dolentes), et après le dîner, que la re-
« lation appelle *prandium pessimum*, un très-mauvais repas,
« n'entendant parler de rien, ils envoyèrent deux fois à
« *Don Pal* des personnages des plus distingués de leur
« suite, pour demander de nouveau la permission de voir
« le juge. La première fois ils ne purent pas même par-
« venir jusqu'à *Don Pal;* la seconde ils le virent; mais ils
« en reçurent pour réponse définitive que le juge ne voulait
« absolument pas revoir les ambassadeurs. On leur fit
« même toute sorte d'avanies, soit par ordre du juge, soit
« en croyant entrer dans ses vues; on retint les provisions
« de vivres que le juge leur avait permis de faire dans
« la ville pour leur voyage, et qu'ils avaient exactement
« payées; on arrêta leurs malles à la porte de la ville,
« et on les fouilla très-rigoureusement, pour voir s'ils
« n'avaient point de papiers secrets ou suspects; mais ils
« avaient pris leurs précautions à cet égard.

« Ce même mardi, 30 août, à l'entrée de la nuit, les
« ambassadeurs étant dans leur navire, *François Pisani* vint
« de la part du juge d'Arborée leur apporter la copie de
« la réponse de ce prince, qui avait été lue dans l'as-
« semblée du peuple, et sa lettre adressée au duc d'Anjou.

« Le retour en France ne fut pas sans danger; on crai-
« gnait surtout la rencontre des navires Catalans. Le vais-
« seau qui portait les ambassadeurs avait été loué à Mar-
« seille; le patron était Marseillais; les Provençaux, alors
« sujets de la reine *Jeanne Ire de Naples*, étaient en paix
« avec les Aragonais et les Catalans; c'était un danger de

Suite de l'ambassade.

« moins. Le vaisseau relacha pour faire eau dans un port « du golfe d'Alghero (*Porto Conte*) à dix milles de distance « de cette place; Alghero et toute cette partie de la Sar- « daigne appartenait aux Aragonais. Une barque survient, « portant pavillon Marseillais; plusieurs hommes en sortent, « entre autres un consul résidant à Alghero pour les Mar- « seillais et les Provençaux; ils entrent dans le vaisseau « des ambassadeurs, et s'adressant au patron, se disent « envoyés par le gouverneur d'Alghero, qui s'étonne qu'at- « tendu l'amitié qui règne entre les Provençaux et les « Catalans, le patron ne se soit pas adressé à lui pour « avoir des refraîchissements; il le prévient donc, et les « envoie pour lui en offrir. *Nous sommes très-bien pourvus « de tout*, répondit le patron, et pour le prouver, il leur « fait servir d'excellent vin dans des vases d'argent, et se « met à boire avec eux. Tout en buvant et en causant, « on lui demande amicalement d'où il vient. *Je viens*, dit-il, « *de faire la chasse à quelques corsaires sarrasins, qui ont « exercé leurs brigandages dans la mer de Marseille. — Oh! « non*, répond un des envoyés d'Alghero, *vous revenez de « Sardaigne; vous portez deux ambassadeurs français*. Il lui « en dit tous les noms, surnoms, titres et qualités. *Le « gouverneur d'Alghero*, ajouta-t-il, *est bien instruit, et n'en « est pas médiocrement inquiet. Comment avez vous l'impru- « dence de vous engager ici, dans un golfe Aragonais? Croyez- « moi, ne vous y arrêtez pas plus longtemps, vous n'y seriez « pas en sûreté*. Le patron, qui était un homme de cœur, « répliqua: *Le voulez-vous ainsi? eh bien! tout ce que vous « dites est vrai; j'ai dans mon vaisseau les ambassadeurs « français; je prétends les remettre sains et saufs à Marseille; « je ne crains pas monsieur le gouverneur d'Alghero. Qu'il « fasse tout ce qu'il voudra; je ne pars d'ici que demain « au matin; je soupe ici, je dors ici; si on me réveille, nous « verrons; et sachez qu'il n'y a pas dans le port de Marseille « un seul vaisseau qui ne soit aux ordres du duc d'Anjou, « sauf l'obéissance due à notre souverain*. Après ce discours

« les envoyés partirent; le patron resta, comme il l'avait « dit, et ne partit que le lendemain matin. Le nom de « cet homme courageux était *Jean Casse*.

Suite de l'ambassade.

« Les ambassadeurs, dans le reste de leur course, es- « suyèrent de violentes tempêtes qui maltraitèrent leur « navire, au point qu'il faisait eau de tous côtés, et que « chacun s'attendait à périr. On prit terre, et on le radouba. « A peine s'était-on remis en mer qu'on aperçut deux « bâtiments corsaires qui donnèrent la chasse à celui des « ambassadeurs; mais celui-ci étant meilleur voilier, leur « échappa.

« Les ambassadeurs n'arrivèrent à Marseille que le 16 « septembre. Par le compte de nolis, ils se trouvèrent de- « voir au patron mille soixante et quinze livres: ils n'avaient « point cette somme; ils offrirent des cautions; le généreux « *Jean Casse* les refusa ne voulant point d'autre sûreté que « leur promesse et la protection du duc d'Anjou. Ils ar- « rivèrent le 18 à Avignon, où ils séjournèrent quelque « temps, et ce ne fut que le 11 d'octobre qu'ils purent « remettre à Toulouse, au duc d'Anjou, les réponses et « les lettres du juge d'Arborée, et rendre compte du mauvais « succès de leur ambassade (1). »

Mort tragique d'Hugues.

La mort d'Hugues, qui eut lieu en 1383, a été jusqu'à ce jour mal connue par tous les historiens qui s'en sont occupés et qui en ont donné des raisons différentes; mais parmi les documents nouvellement découverts, il en est un qui est venu jeter un grand jour sur cette catastrophe; c'est un poëme en vers sardes, écrit en honneur de ce prince, dont quelques strophes viennent d'être publiées par M. Martini, dans un opuscule très-récent, déjà cité plusieurs fois (2). Voici ce que ce savant historien a

---

(1) Mimaut, loc. cit., p. 213.

(2) *Illustrazioni ed aggiunte alla Storia ecclesiast.*; Cagliari, 1858, p. 136.

bien voulu me communiquer sur ce sujet, en le tirant de ce poëme, encore en partie inédit.

« Ce fut un comte de Chirra qui, pour favoriser les Ara-« gonais, aurait ourdi l'assassinat d'Hugues; il parvint à « corrompre plusieurs sujets de ce prince avec de l'ar-« gent, et surtout un certain *Fuliato*, qui jouissait de toute « la confiance d'Hugues, comme il avait joui de celle de « son père Marian, et qui avait été comblé de bienfaits « par ces deux princes. Cet homme, s'étant mis à la tête « des conjurés, pénétra facilement avec eux de nuit, par « le jardin, dans le palais du juge; après avoir égorgé « les gardes, ils arrivèrent dans la chambre où Hugues re-« posait; ils tombèrent à l'improviste sur lui et le bles-« sèrent; le prince furieux s'élança contre *Fuliato*, lui « enleva son arme des mains et lui fit avec cette même « arme une blessure mortelle; alors les conjurés tombèrent « sur le prince, l'accablèrent d'autres blessures et le lais-« sèrent à l'agonie; il mourut le lendemain, à l'heure de « la messe *conventuelle* (sic), célébrée dans l'église majeure.

Ses conséquences. « Pour comble d'atrocité, les conjurés se saisirent de « la jeune Benotte, fille d'Hugues, et l'immolèrent tout à « côté de son père mourant; puis, à la faveur des ténèbres « d'une nuit d'hiver (*nocte gelada*), ils s'enfuirent du palais. « Le lendemain toute la ville d'Oristano s'émut à cette « nouvelle; les conjurés profitèrent de cette émotion pour « exciter le peuple à la liberté, et l'engager à s'ériger en « république, en faisant adroitement entendre que les « Sassarais, les Gallurais et les habitants de Bosa, allaient « se donner un semblable gouvernement; ils voulaient ainsi « faire en sorte qu'Éléonore, sœur d'Hugues, ne lui suc-« cédât pas et qu'en allumant la discorde civile, le judicat « d'Arborée pût plus facilement devenir la proie des Ara-« gonais. »

Éléonore. La trame ourdie par les Aragonais n'eut pas le résultat que ceux-ci s'en promettaient, car Éléonore, sœur d'Hugues et femme de Brancaleon Doria, douée d'une rare

énergie, parvint à ramener les peuples d'Arborée à leur ancienne obéissance envers leurs princes. Selon la plupart des auteurs qui ont traité cette question, elle aurait fait proclamer juge son fils aîné Frédéric, qui aurait régné sous la tutelle de sa mère, et qui même, d'après quelques versions, aurait abdiqué avant sa mort, survenue en 1387. Il paraît cependant plus probable qu'à l'exemple de plusieurs autres princesses de Sardaigne, telles que Benoîte de Massa, de Cagliari, et Adélasie de Torres qui, à défaut de successeurs directs mâles, prirent en leur propre nom le gouvernement des États de leurs pères ou de leurs frères (1), Éléonore s'intitulât *Judicissa ;* ce qui n'empêcha pas que, pour mieux s'asseoir sur le trône de son frère, elle se soit en quelque sorte associé successivement ses jeunes fils, en se déclarant leur tutrice.

M. Martini, en traitant ce sujet fort délicat, après avoir cité les deux cas mentionnés ci-dessus, de Benoîte de Cagliari et d'Adélasie de Torres, se demande avec raison si les droits d'Éléonore à la succession du trône d'Arborée n'étaient pas meilleurs que ceux de ses enfants, fils d'un étranger, portant un autre nom, c'est-à-dire de Brancaléon Doria. Ces jeunes princes n'auraient pu prétendre au judicat d'Arborée que par la transmission des droits de leur mère. D'ailleurs, il fait aussi remarquer qu'Éléonore, dans la lettre qu'elle adresse à la reine d'Aragon, l'an 1384, et dans la promulgation de son immortelle *Carta de Logu*, s'est toujours intitulée *Eleonora judicissa Arboree.* Au reste, on peut dire que si elle s'assit de droit et de fait sur le trône de son frère, elle le dut principalement à sa mâle énergie. A peine Hugues fut-il mort qu'elle fit valoir ses droits et ceux de ses fils. Elle en imposa, non-seulement aux habitants d'Oristano, mais elle parcourut la province en amazone, en se faisant jurer obéissance,

Opinion de M. Martini.

(1) *Pergamena d'Arborea illustrata ;* 1846, p. 144.

tandis qu'elle expédia son mari à la cour d'Aragon pour implorer l'assistance du roi; malgré cela, ce dernier, après avoir reçu Brancaléon avec les honneurs dûs à son rang, ne le retint pas moins en ôtage.

Elle fait la guerre aux Aragonais.

La captivité de son mari et les méfiances des Aragonais envers elle firent qu'elle tourna ses armes contre eux et qu'elle leur fit, à elle seule, une guerre acharnée, qui eut plusieurs succès éclatants. C'est principalement un épisode de cette guerre qui a fourni au poète Torbeno Falliti, ami et frère naturel de Marian IV, le sujet d'un poëme en langue sarde, dont le premier chant a pu être achevé par l'auteur avant sa mort. Ce poëme roule principalement sur un fait d'armes qui eut lieu entre les troupes d'Arborée et celles d'Aragon, auprès de *Sanluri*, le jour de la Saint-Simon, le 28 octobre 1385. L'histoire n'en avait jusqu'ici fait aucune mention.

Torbeno Falliti.

Le poète nous dépeint son héroïne après une forte mêlée, mettant en fuite les troupes du roi, qui cherchèrent un refuge dans le château de *Sanluri*. Ce château allait tomber en son pouvoir, lorsqu'une rumeur se répandit dans son camp et se propagea partout, en annonçant que son fils Frédéric était sur le point de mourir, et qu'il implorait un dernier embrassement de sa mère. Ici le poète représente cette princesse au moment de cueillir la palme de la victoire, luttant entre un dernier effort pour triompher d'un ennemi déjà à demi vaincu, et le devoir et l'amour d'une mère vis-à-vis d'un fils chéri et mourant. Ce dernier sentiment ayant naturellement prévalu, elle part sur le champ pour Oristano avec 400 cavaliers, et vole vers cette ville, en laissant le commandement de ses troupes à un officier dit *D. Paolo* qui avait toute sa confiance (1); mais à peine arrive-t-elle dans son palais, elle trouve son fils bien portant et reconnaît que les

---

(1) Voyez la note 1 de la page 529 ci-dessus.

bruits qu'on avait fait courir sur la maladie de celui-ci, n'étaient qu'un stratagème pour arrêter son bras et l'éloigner du champ de bataille dans un moment critique pour ses ennemis. Pleine de fureur, elle dispose tout ce qu'il faut pour venger cet affront le lendemain même et pour renouveler le combat; mais elle ignore que pendant son absence la fortune lui a été infidèle. Après son départ, ses lieutenants avaient continué la bataille, et avaient même fait 300 prisonniers et forcé les autres ennemis à se réfugier dans le château; mais les Aragonais ayant reçu de nuit un renfort de huit cents hommes, firent une vigoureuse sortie sur les gens d'Arborée qui dormaient, et ceux-ci furent battus à leur tour et perdirent leurs chefs et une quantité des meilleurs officiers. Éléonore, pendant que ceci se passait, vaincue par le sommeil au milieu de ses projets pour la bataille du lendemain, voit en songe l'image tout ensanglantée de son frère *Hugues*, qui lui demande vengeance contre les Aragonais instigateurs de sa triste mort; et en la quittant, cette ombre lui serre fortement le bras et disparaît. La princesse alors se réveille, puis elle retombe anéantie. Le jour paraissait déjà et tous les hommes qui devaient l'accompagner au combat n'attendaient plus que les ordres de la princesse pour monter à cheval, lorsque tout à coup on vit arriver du camp un militaire qui venait à franc étrier apporter la fatale nouvelle. On l'introduit auprès de sa souveraine, qui se trouve abattue et qui enfin peut entendre le récit de tout ce qui était arrivé depuis son départ du champ de bataille. Ici le narrateur entre dans les détails de l'affaire, et énumère toutes les victimes, parmi lesquelles se trouvait *Don Paolo* ou *D. Pal*, nommé ci-dessus. La princesse, furieuse, se lève, prend son épée, et après avoir invoqué l'ombre de son frère, et avoir embrassé son fils, elle monte sur son coursier avec tous ses gens, pour voler à une nouvelle victoire. Cette victoire, dit le poète, sera amplement décrite dans le chant suivant.

Mort du poète. Malheureusement la mort du poète, survenue après la composition du premier chant, nous a privés des détails du second, qui roulaient infailliblement sur la revanche prise par Éléonore sur les Aragonais; mais il n'y a pas de doute que le château de *Sanluri* ne soit tombé dans ses mains, puisqu'une des conditions du premier traité de paix, qui eut lieu entre la princesse et le roi, fut la restitution de ce château aux Aragonais. Le poëme dont il est question, est écrit avec beaucoup de talent, et il fait regretter que le second chant n'ait pu être achevé. Il est inutile de reproduire ces vers ici; je me bornerai à citer un sonnet sarde du même poète, en l'honneur de cette héroïne, où l'on trouve une spirituelle allusion au prénom de son mari, Brancaléon Doria, qui fut retenu en ôtage à Barcelone, tandis que sa femme se battait contre les Aragonais.

O magnifica figia de Marianu
Chi supra su cavallu plus valenti
Et stringendo sa lanza in issa manu
In mesu de sa guerra plus ardenti

Binchidu has su forti capitanu
Atterrandos soldados et sa genti
Cum forza et valore sopra humanu
Abbatida et presida vilimenti

Cum tantu istrage e dannu simigianti
Su minisprexiu has bene vindicadu
Fattu a s'ambaxiatori donnu fanti

Si sa Lionissa tantu hat operadu
Cantu esserit plus forti e triumphanti
Si haverit su Leoni a issu ladu (1).

(1) (*Traduction*). Oh magnifique fille de *Marian*, qui montée sur le cheval le plus gaillard, et la lance serrée au poing, au milieu de la mêlée la plus ardente, as vaincu le vaillant capitaine, as

La gloire d'Éléonore ne consiste pas toute dans sa valeur, dans ses prouesses militaires et sa constance virile contre ses ennemis: « et si (comme le dit Valery), son nom a « passé à la postérité, c'est qu'elle réunissait diverses « gloires de la souveraineté, puisqu'elle termina une ré- « volution, fut législatrice, et victorieuse des Aragonais. « Le XIV siècle semble être celui des héroïnes modernes: « alors brillèrent la première reine Jeanne de Naples, « Marguerite de Danemark, Philippine reine d'Angleterre, « et l'intrépide Marguerite d'Anjou.

Autres qualités de cette princesse.

« Le premier titre d'Éléonore à l'immortalité (ajoute Va- « lery), fut son Code, dit la *Carta de Logu*, promulgué le « jour de Pâques 1395, et qui rendait plus régulier et « vrai le système représentatif établi en Sardaigne depuis « seize ans, tant le moyen-âge est l'époque des institu- « tions. Ce titre de *Carta de Logu* (Charte du lieu) semble « un heureux titre de constitution, qui s'applique à un « pays comme un régime à un individu, et n'a pas la folle « prétention de faire de la propagande et d'être univer- « sel (1). Le code d'Éléonore, divisé en cent quatre-vingt- « dix-huit chapitres, suivi encore en partie (2), était à la « fois civil, criminel et même rural, avantage dont notre « législation si savante a vainement tenté jusqu'ici de nous « doter. La peine de mort y avait été restreinte; elle ne « s'appliqua plus qu'aux crimes de lèse-majesté, aux meur-

Carta de Logu.

---

abattu les soldats, et avec une valeur surhumaine as fait prisonniers les gens consternés et avilis; avec tant de carnage et tant de dommage (porté à l'ennemi) tu tiras une digne vengeance de l'outrage fait à ton messager, *Don Fanti;* si la lionne a fait de tels prodiges, combien elle aurait été plus vaillante et triomphante, si elle eût eu le lion à ses côtés!

(1) M. Valery écrivait ceci en 1837.

(2) Lorsque M. Valery écrivait ceci; la Sardaigne n'était pas, comme à présent, régie par les mêmes lois que les États Sardes du Continent.

« tres prémédités, aux vols de grands chemins ou avec « effraction, à l'incendie des maisons habitées et aux at- « taques avec effusion de sang contre les dépositaires de « l'autorité. Un article contient un singulier détail de mœurs: « le concubinage, ou le commerce libre, comme on dit « aujourd'hui, existait alors aux yeux de la loi, puisque « la peine du vol est appliquée à la concubine qui aura « dérobé quelque objet à l'homme qui vit avec elle. Ce « concubinage était peut-être un de ces débris de mœurs « antiques encore assez communs en Sardaigne. L'insti- « tution des *Barancelli* (1), milice champêtre de la Sar- « daigne, semble une création anticipée des compagnies « d'assurance contre quelques-uns des fléaux qui menacent « les personnes ou la propriété. Le vaste code de la prin- « cesse d'Arborée, chef-d'œuvre de raison, de sagesse, « offre une disposition charmante qui relève la femme, et « qu'une femme seule a pu trouver. Une amende de vingt- « cinq livres est infligée à celui qui donnera à l'homme « marié le titre ridicule employé par Molière et Lafontaine, « alors usuel même à la cour, et que l'usage a proscrit; « mais le croira-t-on? si devant la justice le coupable ne « prouve point le fait, l'amende n'est plus que de quinze « livres: l'honneur des dames est ainsi protégé par l'in- « térêt, et le mensonge devient plus innocent que la vérité. « Les chambres françaises ont montré bien de l'esprit; « mais est-il un amendement plus ingénieux, plus fin, « plus délicat que le statut sarde du XIV siècle? La ci- « vilisation a pu se perfectionner; l'intelligence humaine ne « s'est point étendue.

« Au milieu des prétentions des diverses provinces de

(1) Sur ces *Barancelli*, à peu près abolis depuis peu d'années, (abolition selon moi regrettable), voyez ce qui a été dit dans la première partie de ce *Voyage*, édition de 1839, liv. IV, ch. III, p. 361 et suiv.

« posséder le vrai, le primitif dialecte sarde, la *Carta de* « *Logu*, en dialecte du Logudoro, langue douce, expres- « sive et mélangée d'italien, d'arabe, d'espagnol et de « latin, est restée un monument qui peut décider la question « en faveur de ce dernier dialecte; elle jette ainsi sur la « princesse Éléonore une sorte d'éclat littéraire qui com- « plète ses autres gloires (1). »

Cet éclat littéraire est encore relevé par les soins que cette princesse prenait à faire rassembler dans ses archives les ouvrages historiques et littéraires qui regardaient, non-seulement ses États, mais l'île entière. C'est par son ordre que furent recueillies toutes les productions de Torbeno Falliti mentionné ci-dessus (2). Nous avons également vu que la langue italienne était cultivée et bien accueillie à la cour d'Éléonore. Éclat littéraire.

J'ajouterai maintenant que pendant le règne de cette princesse il y avait à Oristano un hôtel des monnaies (*Zecca*) et qu'un nommé *Michel Gallo*, qui figure dans le poëme de T. Falliti, y est indiqué comme un habile graveur de cachets et de monnaies; il était fort aimé d'Éléonore, et bien rétribué pour son emploi dans l'hôtel des monnaies. Michel Gallo.

Unu Sardu armadu chest Miali gallu
Homine possenti e forti a cavallu.

---

(1) Valery, loc. cit,, tom. second, livre III, chap. XXXVII, p. 125 et suiv.

(2) A la fin de la pièce publiée par M. Martini se trouve une note par laquelle un notaire, *Simon Chelo*, certifie que tous les fragments contenus dans ce recueil furent tirés et copiés fidèlement de leurs originaux par ordre de cette princesse (*). Ceci concorde avec le passage cité ci-dessus, p. 513, où il est dit que la princesse Éléonore a fourni de fortes sommes pour l'acquisition de plusieurs écrits et leur conservation dans ses archives.

(*) Voyez la note 1 de la page 513.

Cantu de ingeniu sublimi incisori,
De varios sigillos grandi faghidori,
De culla Segnora multu aprexiadu,
Et pro *custa secca* bene stipendiadu.

Hôtel des monnaies.

Ce n'est pas ici le lieu d'entamer une question assez difficile à résoudre, celle de savoir, si Éléonore a réellement battu monnaie à son effigie, quand elle faisait la guerre au roi d'Aragon qu'elle avait d'abord reconnu comme souverain de l'île, en lui expédiant son mari Brancaléon. L'absence totale de pièces qui portent son nom et ses traits pourrait faire supposer qu'elle ne s'arrogea pas cette prérogative royale. Mais alors à quoi bon payer grassement un habile graveur (*bene stipendiadu*), attaché à un hôtel des monnaies (*Secca*), dont l'existence à Oristano ne peut être révoquée en doute? Je me réserve de revenir ci-après sur ce sujet.

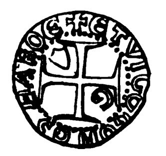
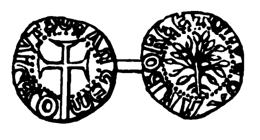
Mort d'Éléonore.

Cette princesse incomparable mourut de la peste en 1403; son second fils Marian, qui régna sous la tutelle de son père Brancaléon Doria, la suivit de près, car il mourut en 1407. A cette occasion Brancaléon voulut faire valoir ses droits à l'héritage de sa femme et de son fils, mais les peuples d'Arborée choisirent pour leur souverain Guillaume, vicomte de Narbonne-Lara, autre parent des princes de cette Maison, et ils lui envoyèrent un message. Comme il est assez curieux de voir un étranger, un Français surtout, s'intituler juge d'Arborée, et à ce titre prendre part aux guerres qui ont ensanglanté l'île par rapport à cette succession, je crois devoir entrer en quelques détails sur ce sujet; d'autant plus que j'ai déjà eu occasion de faire une étude spéciale de ce vicomte, à propos d'une monnaie fort rare, que j'ai décrite et figurée il y a quelques années dans un recueil numismatique (1). Depuis lors la

(1) *Revue numismatique* de MM. Cartier et de La Saussaye; *Blois*, cahier n° 6, novembre et décembre 1844. J'ai de nouveau publié cette dissertation en italien, à Cagliari en 1846.

même personne qui m'avait procuré cette pièce (M. le chanoine Spano) m'en a remis une seconde, de moitié plus petite que la première (1); c'est pourquoi je les reproduis toutes deux ci-dessous, dessinées par moi-même sur bois.

Fig. 32.

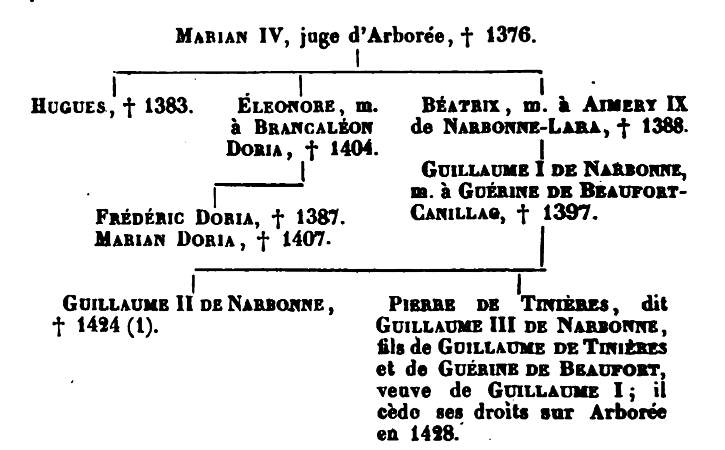

Monnaies du vicomte de Narbonne.

Leur description.

Ces deux monnaies se ressemblent, mais je prendrai pour type la plus grande; elle représente, d'un côté un arbre avec ses feuilles; c'est l'armoirie d'Arborée, car on la trouve sculptée en quelques lieux qui ont fait partie de l'ancien judicat de ce nom. Autour de cet arbre on lit **G' IVDEX ARBOREE** et on voit une espèce de trèfle. Sur le revers est une croix, semblable à celles d'autres monnaies des XIV et XV siècles, dans un des champs de laquelle se trouve un G, et dans l'autre champ en face est un petit écusson trop usé pour que l'on puisse y reconnaître l'armoirie qu'il contenait; mais cette armoirie devait être celle de Narbonne. Autour de cette croix on lit: **ET VICECOMES NA-BO-E** (pour **NARBONAE**). L'histoire de Sardaigne à la main, il est impossible de ne pas reconnaître que ces pièces, trouvées dans l'île, doivent être attribuées à un des vicomtes de Narbonne, devenu juge d'Arborée; mais si la question numismatique est de connaître auquel de ces vicomtes il faudra réellement rap-

(1) Cette pièce fut trouvée en 1857 près du village de *Perfugas*. Elle appartient, comme la précédente, à M. le chan. Spano. Un autre individu de la grande se trouve aussi dans le médailler de S. M. à Turin.

porter cette monnaie, on doit auparavant éclaircir la question historique, c'est-à-dire il importe de connaître la parenté des vicomtes de Narbonne avec les princes d'Arborée; c'est ce que l'on voit par le tableau suivant:



Guillaume II de Narbonne.

Il est facile de voir par le tableau ci-dessus que la mort de Marian Doria, fils de Brancaléon et d'Éléonore, n'étant survenue qu'en 1407, le choix des peuples d'Arborée ne put tomber que sur Guillaume II; car Aimery, mari de Béatrix, était déjà mort en 1388, et Guillaume I de Narbonne, son fils, mourut en 1397. C'est donc incontestablement à Guillaume II, petit-fils de Béatrix, que les gens d'Arborée envoyèrent une députation, en le choisissant pour leur prince: et c'est à lui, plutôt qu'à Pierre de Tinières, son frère utérin, dit Guillaume III de Narbonne, que l'on doit rapporter cette monnaie.

---

(1) M. Mimaut donne à son père le titre de Guillaume II, et celui de Guillaume III à celui-ci et ainsi de suite. Je crois devoir maintenir le chiffre que j'adopte dans mon tableau, d'après des documents authentiques.

Guillaume de Narbonne accepta la souveraineté d'Arborée; il assembla de suite une petite armée et vint dans l'île, en se joignant à son oncle Brancaléon, avec lequel il fit une guerre acharnée aux Aragonais; mais le sort des armes ne leur fut pas propice; le 30 juin 1409 ils furent défaits par Martin (le jeune), roi de Sicile, à la bataille de *Sanluri*, c'est-à-dire dans cette même localité où Éléonore, femme de l'un et tante de l'autre, s'était immortalisée 24 ans auparavant. Son arrivée dans l'île.

Après ce premier échec, Guillaume rentra en France pour quelque temps, et depuis lors il ne mit plus les pieds dans Oristano. C'est donc à l'époque de sa venue dans l'île en 1407, et avant la bataille de *Sanluri*, qui eut lieu en 1409, que l'on doit placer la date de l'apparition de la monnaie frappée au nom de ce prince. En sa qualité d'étranger il ne pouvait pas avoir vis-à-vis des rois d'Aragon les scrupules de suzeraineté, qu'eut peut-être Éléonore, pour le cas peu probable, qu'avec un hôtel des monnaies et un habile graveur à ses gages, elle se fût abstenue de frapper des pièces en son nom. Le vicomte de Narbonne ne pouvait avoir une semblable retenue; bien plus, étranger à l'île, ennemi des Aragonais, et seigneur Français, aimant sans doute l'éclat, il aura tenu à faire pompe de sa nouvelle dignité, en battant monnaie au moment où il arrivait dans ses nouveaux États. Date de la monnaie ci-dessus.

C'est maintenant l'occasion de revenir sur le sieur Michel Gallo, dont parle le poète Falliti, comme d'un habile sculpteur en cachets, bien rétribué par la *Secca* d'Oristano. Il est fort probable, comme le croit M. Martini (1), que ce soit à lui que le nouveau souverain d'Arborée, en s'asseyant sur le trône d'Éléonore, se soit adressé pour la confection de ces pièces qui devaient transmettre son nom et sa nouvelle dignité aux générations à venir. Il est bien Michel Gallo.

(1) *Pergamena d'Arborea illustrata;* loc. cit., p. 122-23.

vrai que dans ma dissertation sur la monnaie en question, imprimée lorsque la *Pergamena d'Arborea illustrata* n'était pas encore publiée, et par conséquent lorsque je n'avais encore connaissance, ni de l'existence d'une *Secca* à Oristano, ni de celle du graveur Michel Gallo, j'avais pensé que cette pièce, à cause de la forme de la croix, aurait pu être frappée à Gênes, ou peut-être mieux à Savone. Maintenant je ne puis plus dire que ce Michel Gallo fût Génois ou Savonais, car le poëte l'indique expressément comme un vrai Sarde;

Unu Sardu armadu ch'est Miali gallu;

mais comme cet homme était très-habile dans son art

. . . . sublimi incisori
de varios sigillos grandi faxidori,

il est probable qu'il ait fait son apprentissage sur le Continent, et surtout en Ligurie, où il aurait pris le genre des pièces de ces pays. Toujours est-il que je me rétracte, en regardant maintenant ces pièces comme ayant été battues, non-seulement dans l'île, mais à la *Secca* d'Oristano, lorsque Guillaume était, pour m'exprimer ainsi, dans *sa lune de miel politique*, c'est-à-dire dans le courant des années 1407-1409.

Guillaume II. Mais il est temps de revenir à notre Guillaume; après la défaite indiquée ci-dessus, ce personnage rentra en France, laissant ses affaires d'Arborée dans les mains de Léonard Cubello, son proche parent (1). Celui-ci, en son absence, se fit proclamer à son tour juge d'Arborée par ces mêmes peuples, qui peu de temps auparavant avaient donné la préférence à Guillaume sur les autres préten-

(1) Voyez le tableau des marquis d'Oristano à la suite de celui des Juges d'Arborée, à la fin de cet *Itinéraire*.

dants, et qui après sa défaite, n'en voulaient plus; mal leur en prit, car ce Cubello, contre lequel se tournèrent les vainqueurs, se voyant bloqué dans Oristano par les Aragonais, se hâta de traiter avec le vice-roi Torella; il céda au roi ses prétendus droits de souveraineté sûr Arborée, en prenant le titre de marquis d'Oristano, au prix de 30,000 florins bien comptés et vérifiés (sic), qu'il déboursa à cette occasion, en les tirant naturellement de la bourse de ses sujets, qu'il venait de vendre comme un troupeau de brebis.

Guillaume revint bientôt dans l'île avec de nouvelles forces, au moyen desquelles il occupa la ville de Sassari et une partie de la province du *Logudoro*, en menaçant même son ancienne capitale, où se trouvait son antagoniste Cubello; mais il n'obtint pas ce qu'il désirait, et il dut rentrer dans les provinces qu'il avait conquises. — En 1411 il remit ses différents avec les rois d'Aragon à l'arbitrage de quelques seigneurs Catalans. — En 1412 il reprit les armes et occupa en Sardaigne plusieurs pays limitrophes de ses anciens États d'Arborée; c'est alors qu'il fit surprendre la ville d'Alghero par un de ses lieutenants, qui fut pris et décapité, comme il sera dit en son lieu. — En 1413 il laissa ses affaires de Sardaigne dans les mains d'un Aimery de Narbonne, seigneur de Talleyrand, son parent; à cette occasion il se présenta au roi d'Aragon, qui le reçut à *Lerida* avec les plus grands honneurs; il stipula alors la cession de ses droits sur Arborée, pour la somme de 153,000 florins; mais l'argent ne fut pas déboursé et les hostilités recommencèrent. Depuis cette époque Guillaume ne figure plus personnellement en Sardaigne.

Nouvelles actions de ce personnage. Son retour en France.

En 1415 ce même vicomte reçut à Narbonne l'empereur Sigismond et il se maria à Marguerite d'Armagnac. — En 1419 il fut un des signataires de la paix de *Pouilly*, et le 10 septembre de la même année il intervint de sa personne à l'assassinat du duc de Bourgogne sur le pont de

Ses aventures. Sa mort.

Montereau. Quelques auteurs l'ont dit mort à cette époque, mais c'est une erreur, puisque le testament par lequel il institua pour héritier de ses États d'Arborée et de Narbonne, Pierre de Tinières, son frère utérin (1), portait la date du 3 mai 1424, et que la bataille de *Verneuil* contre les Anglais, dans laquelle il fut tué, eut lieu le 7 août de la même année.

Pierre de Tinières.

Il règne également une grande confusion dans les historiens Sardes sur l'époque à laquelle Pierre de Tinières, devenu Guillaume III de Narbonne, céda définitivement ses droits sur Arborée au roi d'Aragon; mais l'opinion la plus probable est celle qui fixe cette cession définitive à l'an 1428: elle eut lieu par l'intermédiaire de Guillaume de Tinières, seigneur de Mardoigne, son père, marié à Guérine de Beaufort-Canillac, veuve de Guillaume I de Narbonne et mère de Guillaume II, le principal héros de cet épisode gallo-sarde.

Fin des juges d'Arborée.

C'est ainsi que s'est éteinte la longue série des juges d'Arborée, siégeant à Oristano, qui pendant plusieurs siècles ont figuré dans l'île, presque toujours, comme les soutiens de l'indépendance nationale, contre la domination étrangère. Ce sont ces princes qui, après avoir compté parmi eux un Marian, un Hugues et surtout une Éléonore, furent tellement oubliés par les Oristanais du dernier siècle, qu'aucune voix ne s'est élevée, que je sache, contre la profanation inqualifiable de leurs sépultures; car certainement celles-ci devaient exister encore à l'époque de l'édification de la nouvelle cathédrale: peut-être ces tombeaux sont-ils enfouis sous les fondements de l'église actuelle, à moins que les ossements qu'ils renfermaient n'aient été, comme eux, réduits en poussière et dispersés sur ce même sol que ces princes avaient si vaillamment défendu et illustré. C'est ce qu'il y a de plus probable

(1) Voyez le tableau ci-dessus, p. 548.

et ce qui est en même temps peu honorable pour les Oristanais.

Depuis la cession définitive faite par Pierre de Tinières, la série des juges d'Arborée fut remplacée par celle des marquis d'Oristano, qui eut une courte durée; le titre en question fut d'abord concédé par le roi à ce même Léonard Cubello, proche parent de Guillaume qui, en partant de l'île, lui avait confié la direction de ses affaires. Léonard mourut en 1432, et en 1470 *Salvatore* Cubello, un de ses successeurs, étant mort sans enfants, sa succession échut à son neveu Léonard d'Alagon; mais celui-ci ayant pris possession du marquisat d'Oristano et du comté de Goceano sans la permission du vice-roi Nicolas Carros d'Arborée, qui avait des prétentions sur ces fiefs, il s'en suivit une inimitié entre ces deux personnages, qui ensanglanta de nouveau les campagnes de l'île et qui se termina par la prison perpétuelle du marquis et la réunion du marquisat d'Oristano à la couronne.

Le premier fait d'armes de quelque importance provenant de cette guerre intestine, fut la bataille d'*Uras*, qui eut lieu, comme il a été dit ci-dessus (page 481), en 1470. Elle fut funeste au vice-roi, malgré ses canons employés dans l'île pour la première fois. Après cette victoire, le marquis occupa plusieurs régions et places fortes, entre autres le château de *Monreale*, mal défendu par Bernard Montoby(1). Cette guerre fut encore heureuse pour Léonard au point qu'avec d'autres seigneurs Sardes qui s'étaient joints à lui, Artale d'Alagon, son fils, vint en 1476 mettre le siége devant Cagliari, envahit le port de cette ville et y prit même deux galères royales; enfin, ils dévastèrent par le fer et par le feu les environs de la capitale et les routes qui y conduisent. Cela fit qu'en 1477 le roi, par

(1) Voyez ci-dessus, p. 484. Voyez également le B. Manno, loc. cit. chap. X, p. 112.

acte solennel du 15 octobre, déclara le marquis d'Oristano ennemi et rebelle, en le condamnant à la peine de mort et à la confiscation de tous ses biens et fiefs; ses fils, ses frères, ainsi que le vicomte de Sanluri, qui s'était joint à lui, furent enveloppés dans la même sentence.

Défaite de *Macomer*.

Enfin, après des combats partiels, dont les chances furent variées, le marquis essuya une défaite totale, non loin du village de *Macomer*, dans la journée du 18 mai 1478. Le vaincu forcé de fuir avec ses deux fils, trois de ses frères et le vicomte de Sanluri, s'embarqua avec eux à Bosa pour gagner Gênes; mais ils tombèrent dans les mains des croiseurs Aragonais, et ils furent conduits en Espagne et enfermés dans le château de *Xativa* près de Valence. C'est là que le marquis et le vicomte son ami, victimes de la haine intéressée du vice-roi Carros, terminèrent misérablement leurs jours, ignorés et oubliés de tout le monde et loin de leur patrie. Après le combat de *Macomer* le marquisat d'Oristano et le comté de Goceano furent incorporés à la couronne et la vicomté de Sanluri passa en fief à une autre famille Sarde. Alors les archives d'Arborée, où, comme on l'a vu, les juges de ce nom avaient rassemblé à grands frais des documents précieux pour l'histoire de l'île, furent dispersées. Une partie des pièces qu'elles renfermaient furent vendues à un membre de la famille du dernier marquis, et après avoir été pendant près de quatre siècles ignorées et enfouies dans un réduit obscur et poudreux d'un cloître, viennent de paraître au jour, depuis quelques années, au grand avantage de l'histoire de l'île (1).

(1) Parmi les nouvelles pièces acquises en 1859 par le chevalier Corrias, d'Oristano, et qui proviennent de la même source que les autres *Pergamene* et *Codici* d'Arborée, on trouve une traduction en langue sarde de la vie des trois fils de *Gonnario*, juge d'Arborée, écrite jadis en latin; l'original est perdu, mais le traducteur, un prêtre dit Antoine Deliga, qui du consentement du marquis d'O-



C'est ainsi que finit ce que je me permettrais de nommer la *petite pièce* jouée par les marquis d'Oristano, mise en scène après le grand drame représenté par des acteurs d'un ordre plus élevé, qui portaient le titre de juges d'Arborée. On vit alors s'abaisser pour toujours cette toile sur laquelle était peint un arbre plein de vigueur, étalant avec orgueil ses robustes branches et ses nombreuses feuilles, constituant, comme nous l'avons dit, l'armoirie de cette maison. L'écusson barré qui remplaça cet arbre ne fut pas certainement privé de gloire, mais il était étranger et imposé à l'île par la force des armes. La Sardaigne sous ce rapport, plus favorisée que la Corse, sa jumelle, en fait de nationalité, devait un jour reprendre la sienne, c'est-à-dire elle devait redevenir une île italienne, ce qui est plus conforme à sa position géographique et à l'instinct de ses habitants.

Depuis que les États d'Arborée furent entièrement subjugués par les Aragonais, il ne se passa plus à Oristano aucun fait qui mérite d'être mentionné, si ce n'est l'occupation soudaine et momentanée de cette ville faite en 1637 par le comte d'Harcourt amiral français. Le 21 février de cette année les Oristanais apprirent tout-à-coup l'arrivée de 42 voiles de guerre et de transport dans leur golfe, c'est-à-dire dans le golfe de *S. Marco*, distant de moins de

---

ristano, comte de Goceano, en avait pris copie dans les archives de son palais, déclarait, sous la date de 1480, qu'il avait acheté l'original et une chronique Sarde (également parvenue jusqu'à nous) du Commissaire Royal d'Aragon, après la ruine de Léonard d'Alagon, pour recouvrer les choses et les écritures enlevées du palais du dit marquis. Il ajoute que d'autres pièces et documents furent achetés par Don Jean *Cupello* (Cubello), qui voulut par là conserver les papiers de son infortuné parent. Une partie de ces papiers et de ces parchemins fut possédée par des religieux d'Oristano, auxquels appartenait l'ex-père Manca, l'actuel et principal vendeur de ces écrits. (Extrait du journal officiel de Sardaigne, dit *lo* [illegible]

quatre milles marins de la ville. Cette flotte française, commandée par l'amiral d'un roi qui s'intitulait *Très-Chrétien*, cherchait alors à faire le plus de mal possible aux troupes et aux paisibles sujets de *S. M. Catholique*, avec des soldats presque tous *Huguenots*, commandés par un dignitaire de l'église, l'archevêque de Bordeaux (1).

Moyens de défense. La longue tranquillité politique qui régnait dans l'île depuis 160 années et les guerres que l'Espagne soutenait alors en Europe, sans compter ce qu'elle envoyait de soldats en Amérique, avait fait dégarnir entièrement la Sardaigne de troupes Espagnoles, soldées et régulières; de façon que toute la défense du pays était confiée à ce que l'on nommait alors, et encore assez récemment (2), *les milices*, qui devaient former une force de cinq mille fantassins et de quinze mille cavaliers. Mais ces troupes, composées de gens occupés de leurs affaires et des travaux des champs,

---

(1) Les historiens de Sardaigne, y compris M. le B. Manno (*), donnent à cet archevêque guerrier le nom d'Antoine de Bourbon, ce qui est une grande erreur; car le prélat dont il s'agit, appartenait à la famille *Sourdis d'Escoubleau*, comme on peut le voir dans la *Biographie universelle* (Paris, 1825, tom. 43, p. 193), où il est fait mention de ce personnage en ces termes: *Non moins turbulent que le cardinal son frère, l'archevêque qui lui succéda, remplit de ses querelles Bordeaux, le royaume, l'église et la cour. Le cardinal avait lutté contre le parlement et contre son clergé, l'archevêque ne se commit qu'avec le gouverneur; mais ce gouverneur était le fier d'Épernon.* En effet, il y eut en 1633 et 1634 une grande lutte entre ces deux personnages, voies de fait, excommunication et amende honorable, qui firent alors grand bruit. Ce prélat fut nommé archevêque de Bordeaux en 1628, et il mourut en 1645. Son biographe se trompe à son tour en indiquant l'an 1633 pour l'époque de son expédition en Italie et son apparition en Sardaigne, avec la flotte du comte d'Harcourt, car elle eut lieu au commencement de l'année 1637.

(2) Voyez la première partie de ce *Voyage*, édit. de 1839, liv. IV, chap. IX, p. 366 et suiv.

(*) *Storia di Sardegna*; loc. cit., vol. II, lib. X, p. 163.

ne purent être réunies immédiatement sur le lieu menacé et assez à temps pour faire d'abord une résistance efficace. C'est pourquoi l'amiral Français put facilement s'emparer de la grande tour du port d'Oristano, protéger ensuite le débarquement de ses troupes et les diriger sur la ville; ce qu'il fit sans attendre, comme il avait été d'abord convenu, la réponse à un message que l'on avait en toute hâte expédié au vice-roi. Les habitants d'Oristano ayant abandonné leurs demeures, les soldats de d'Harcourt entrèrent en ville sans résistance et se mirent à piller, surtout les églises, soit parce qu'elles devaient renfermer plus de richesses que les maisons des particuliers, soit par la haine de religion dont étaient animées ces troupes, composées, comme il a été dit, en grande partie de huguenots.

Au dehors, les défenseurs arrivaient lentement, comme il était très-naturel pour ce genre de troupes; les premiers venus se rassemblèrent au village voisin de *Santa Giusta;* et c'est alors qu'eut lieu, ce que j'ai comparé ci-dessus (1) à une scène de théâtre, c'est-à-dire un stratagème militaire très-ingénieux. Il a été déjà dit, en parlant de l'église de *Santa Giusta*, qu'elle se trouve dans une position plus élevée que le village de ce nom et que, quoiqu'en plaine, elle domine tout le pays d'alentour, ce qui fait qu'on la voit de fort loin. Les commandants des premières forces Sardes accourues en ce lieu ne se sentant pas encore assez nombreux pour prendre l'offensive, eurent recours à une manœuvre, que j'ai vue plusieurs fois employée sur la scène; savoir, de faire passer et repasser plusieurs fois les mêmes escadrons et les mêmes bataillons autour de l'église, en simulant ainsi un passage continuel d'une grande force armée, tandis que celle-ci ne se composait d'abord que de quelques centaines d'hommes. Pendant ce temps les autres forces arrivaient de tous les côtés. Alors

---

on se décida à marcher sur la ville et on parvint même à l'investir entièrement, malgré le feu des mousquets que les Français dirigeaient sur les Sardes des meurtrières des remparts.

Retraite précipitée des Français.

Mais bientôt après les Sardes virent de la fumée sur la tour de la ville; ils entendirent en même temps dans l'intérieur de celle-ci, des coups d'arquebuse et le son des tambours; ils ne savaient que penser de ce vacarme, lorsque quelques habitants restés à Oristano, vinrent les avertir que l'ennemi avait évacué la ville après l'avoir mise au pillage et qu'il se dirigeait, presque à la débandade, vers le port, par la route qui conduit au Tirse. Il y eut alors une poursuite furieuse contre eux; on réussit à prendre les devants par d'autres chemins et à arrêter dans les plantations de vignobles, un corps de troupes, qui était précisément celui commandé par l'archevêque de Bordeaux; mais ce dernier, en homme prudent, s'était déjà empressé de regagner son navire, en recommandant le soin de la retraite au comte d'Harcourt.

Relations diverses sur ce fait.

Les relations des deux parties ne sont pas d'accord entre elles sur les détails de cette retraite précipitée, qu'un narrateur Français met sur le compte de la prudence de l'amiral: *car*, dit-il, *il eust fallu qu'il eust eté asseuré de l'avenir par des presages infaillibles pour aller hasarder les troupes du roy dans une entreprise si perilleuse: il ayma mieux suivre l'exemple de tous les bons capitaines, qui lors qu'ils ont veu, que leurs forces n'estoient point esgalles a celles de leurs ennemis, ont creu, que c'estoit un acte de sagesse de se retirer pour ne se pas precipiter temerairement* (1). De l'autre côté, le récit des Sardes vante beaucoup le courage des siens et les pertes de l'ennemi; mais ce qu'il y a de positif, c'est que les

---

(1) *Histoire du roi Louis XIII composée par messire Charles Bernard, historiographe de France;* Paris, 1646, liv. XVIII, art. 5. Voyez Manno, loc. cit., vol. II, livre X, p. 160-165.

troupes de d'Harcourt laissèrent dans les mains des indigènes, deux canons, huit étendards, trente-six prisonniers, la plus grande partie du butin fait dans la ville et onze barques qu'elles ne purent sauver au moment de s'éloigner du rivage (une de ces barques était commandée par un sieur Charles de Roussel), et enfin une quantité de mousquets et de munitions trouvées dans de grosses barques de transport. Il ne faut pas oublier de dire que le jour même de l'invasion, l'archevêque coadjuteur d'Oristano, Monseigneur Vico, écrivit à son collègue l'archevêque de Bordeaux, une lettre que l'histoire de Sardaigne a conservée; je ne la reproduis pas, mais on peut en deviner la substance, puisqu'elle était écrite par un prélat désolé des horreurs commises par les étrangers et surtout du sac de ses églises, s'adressant à un autre ministre de l'autel, qui était à la tête de soldats pillards, huguenots et sacriléges.

Cause principale de la retraite des Français.

La détermination prise par l'amiral Français d'évacuer la place sans être sérieusement attaqué, et les paroles de l'historiographe Bernard sur la prudence de ce chef, font voir que cette résolution fut, en grande partie, prise d'après la croyance de ce dernier que *ses forces ne fussent plus égales;* cela veut dire que ce qui a le plus contribué à maintenir cette opinion du côté des Français ce fut le spirituel stratagème de la promenade non interrompue pendant des heures entières, de faibles forces Sardes autour de l'église de *Santa Giusta*. Le fait est, que le lendemain de l'évacuation de la ville, il n'y avait plus un bâtiment Français dans le golfe d'Oristano et que la flotte avait entièrement disparu.

Sauterelles. Famine. Peste.

En 1647 le pays fut infesté par des nuées de sauterelles, calamité qui fut suivie d'une grande mortalité dans le bétail, de la famine et enfin de la peste: celle-ci décima toutes les populations, au point que depuis le mois de septembre 1654 jusqu'à celui d'avril de l'année suivante, la seule partie murée d'Oristano perdit 800 personnes, et ses fau-

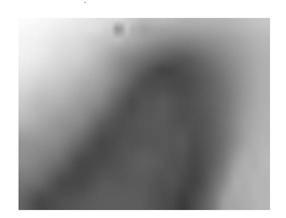
bourgs 1800. C'est le dernier événement un peu marquant que je noterai en parlant de cette ville, dont il est temps de s'éloigner.

Route vers le pont.

Il a déjà été dit ci-dessus, à propos des femmes d'Oristano qui vont journellement puiser l'eau à la rivière, que cette rivière, c'est-à-dire le *Tirse*, coule à près d'un kilomètre de la ville; la route qui conduit au premier pont et qui par conséquent a cette longueur, est tracée en ligne droite, depuis la sortie du faubourg jusqu'au pont: elle est très-large; on a essayé à plusieurs reprises de l'orner d'arbres et surtout de peupliers, qui viennent très-bien dans ce sol humide; il en existe même plusieurs debout, dans toute la force d'une puissante végétation, comme pour démontrer bien clairement que si les bords de cette route ne sont pas complètement ombragés par ces arbres, ce n'est pas par défaut du sol, mais c'est le fruit de l'incurie et du peu de respect que l'on a envers les plantations, qui ont bientôt été détruites en grande partie, chaque fois qu'on a essayé de les renouveler.

Le *Tirse*

Au bout de cette route se trouve, bien entendu, le *Tirse*, que l'on s'obstine à regarder comme le premier fleuve de l'île, quoique, à mon avis, il doive occuper au moins le second rang. Le *Flumendosa* devrait, dans le fond, avoir la prééminence; car si le *Tirse* se développe de quelques huit ou dix kilomètres en longueur de plus que son rival, il ne reçoit guère que des eaux qui viennent des monts où la neige disparaît bien vite et il n'a qu'un seul affluent (l'*Araxisi*), qui tire ses eaux des monts de la *Barbargia*, tandis que le *Flumendosa* s'alimente d'abord des trois quarts des eaux qui proviennent de ces montagnes centrales, où la neige dure pendant une grande partie de l'année; ce qui fait que ce fleuve est presque toujours bien plus fourni d'eau que le *Tirse*. Lorsque ce dernier déborde, ce n'est pas comme l'autre, par suite de la fonte des neiges, mais plutôt à cause des eaux pluviales qui surviennent tout à coup dans les régions qu'elles parcourent et qui sont en



grande partie déboisées; ces eaux s'accumulent tout à coup dans la plaine avant de pouvoir se jeter dans la mer; alors seulement le *Tirse* est un fleuve respectable: mais c'est un état de paroxisme, et il sort dans ce cas de son inertie ordinaire; car même pendant l'hiver et pendant la fonte des neiges, il est bien moins redoutable que son fougueux rival.

Le pont sur lequel on traverse le fleuve est par conséquent le premier que l'on rencontre en venant d'Oristano; il partage avec plusieurs autres de ses pareils, le renom d'être l'œuvre du diable, faite en une nuit; mais il le mérite bien moins que la plus grande partie des ponts auxquels l'opinion populaire attribue une semblable origine; car il n'a rien de hardi, rien de surprenant, aucun précipice affreux à gravir, comme les ponts *du Diable* de nos Alpes. Ses piliers sont très-anciens; il est probable que leur base date de l'époque Romaine, car il devait nécessairement y avoir dans ce temps un pont pour lier *Othoca* avec les villes anciennes qui se trouvaient sur la rive droite du fleuve, et avec celles de *Tharros* et de *Cornus*: il fut réparé dans le moyen-âge et ensuite par les Espagnols. Dans le dernier siècle l'ingénieur Piémontais *Moja* y fit des travaux et y ajouta un arc; son nom se trouve indiqué dans une plaque de marbre placée au milieu du pont et dédiée à la mémoire du roi Victor-Amédée III. Depuis cette époque, on l'a de nouveau réparé, surtout pendant la construction de la nouvelle route centrale de 1824 à 1827; enfin plus tard encore, on a fait disparaître autant qu'il a été possible, la montée et la descente qu'offrait encore ce pont, comme c'était jadis l'usage dans tous les édifices de ce genre, et on a élevé la chaussée, surtout vers le nord.

A peine a-t-on dépassé ce pont, on en trouve deux autres, qui sont placés sur des espèces de canaux destinés à l'écoulement, soit des eaux du *Tirse* pendant l'inondation, soit de celles qui proviennent des régions voisines; et

qu'elle donna, comme prix, un baiser au front de la plus belle.

Reproche de M. Valery.

Cet illustre voyageur et faiseur d'itinéraires, en racontant ce fait et en s'extasiant sur les appâts qu'il put admirer à son aise à *Cabras*, se mit dans une violente colère contre les *affreuses* figures de mon premier atlas, publié à Paris en 1826, en ajoutant que l'auteur de cet atlas *qui n'est ni artiste ni poëte avait eu le tort grave de choisir le côté laid du pays et des habitants.* Qu'il me soit permis de dire à ce propos, que le soin que j'ai mis depuis une quarantaine d'années à faire connaître la Sardaigne sous tous ses rapports et même à la présenter sous un jour favorable, fait justice du singulier reproche que m'adressa cet écrivain, qui n'a fait que visiter l'île en passant, qui a écrit son livre à *travers champs et à dos de mulet* (en supposant qu'il y ait des mulets en Sardaigne), livre qu'il a la modestie de dire destiné à être *lu à peu près de même.* Je crois être beaucoup plus juste à son égard; car il m'arrive bien plus souvent, dans cet ouvrage, de citer des passages de cet auteur que je trouve exacts et bien écrits, que de discuter les nombreuses et grossières erreurs dont ce livre fourmille. Quant à mes affreuses figures, il est bon de savoir que le premier atlas de mon *Voyage en Sardaigne* a été fait aux frais de l'éditeur et qu'à l'époque à laquelle ces planches de costumes furent exécutées à Paris, à la lithographie de mademoiselle Formantin, cet art était encore presque dans l'enfance, et bien loin de la perfection à laquelle il a atteint depuis: malgré cela, je n'ai point voulu recourir de nouveau à la lithographie pour la seconde édition de ce même atlas en 1839, précisément parce que je n'étais pas content de l'exécution de mes premières planches, que j'avais trouvées moi-même très-mauvaises.

Retour aux habitants de *Cabras*.

Revenant maintenant aux habitants de *Cabras*, je dirai que les hommes sont aussi dignes de remarque que les femmes, pour leur air robuste et surtout pour la beauté

de leurs jambes et de leurs mollets; ce qui provient de leur usage d'aller presque toujours sans chaussure, et sans rien qui les embarrasse depuis les genoux jusqu'en bas. Les femmes, comme celles d'Oristano, s'en vont aussi à pieds nus, chercher l'eau du *Tirse*, qui est éloigné de plus de deux kilomètres du village; ce qui produit les inconvénients signalés ci-dessus, à propos des femmes de cette ville.

Au reste *Cabras* est encore une des localités de l'île où le forage d'un puits artésien mériterait d'être tenté. La présence des terrains tertiaires stratifiés dans les collines du *Sinis* est un argument suffisant pour croire que ces mêmes terrains se trouvent sous le sol alluvial et marécageux de ce village. Les eaux saumâtres ne sont guère que superficielles; c'est pourquoi, il est possible qu'en isolant les nappes d'eau douce qui fort probablement existent à une certaine profondeur au-dessous de *Cabras*, et qui, au moyen d'un forage bien exécuté, remonteraient peut-être à la surface du sol, on pourrait obtenir en ce lieu ce que j'ai vu réussir à Venise, où plusieurs eaux douces, mises au jour par la sonde et bien isolées par un tubage, ont été très-utiles pendant le siége et le blocus de 1848-49, qui empêchaient les autres eaux potables d'arriver. L'avantage que l'on retirerait à *Cabras* d'un essai de forage est trop important pour qu'on ne l'essaie pas un jour. Puits artésien.

Sur le bord de l'étang, à la base des ruines de l'ancien château, on trouve un banc de coquilles marines *sub-fossiles*, restes palpables d'une ancienne plage maritime; je ne reviendrai pas sur ce sujet, puis qu'il a été traité dans la troisième partie de ce *Voyage* (1). Ce dépôt coquiller semble correspondre à celui de même nature, mêlé avec des débris de poterie grossière qui se trouve près de Cagliari; il en a été question dans le même volume consacré à la partie géologique de ce *Voyage*. Coquilles marines soulevées.

---

(1) Tom. I, chap. IX, p. 383.

Château dit d'*Éléonore*.

Les ruines du château de *Cabras* ne consistent plus qu'en un pan de mur et une espèce d'arc de voute ou portion de porte, placés tout contre les eaux de l'étang. Ces constructions anciennes ne présentent par elles-mêmes aucun intérêt, si ce n'est le nom qu'elles portent; car la tradition du pays les désigne comme les restes d'une maison de plaisance de la princesse Éléonore.

Notices historiques.

La première notice que nous ayons sur cet ancien édifice, ou sur celui qu'il a remplacé, nous est fournie par M. le baron Manno; cet historien en a trouvé quelques traces dans certains papiers qui appartenaient jadis aux archives de Gênes (1). Le juge d'Arborée *Torpeno*, qui régnait vers l'an 1130, permet dans une de ces pièces, à sa mère *Nibatta*, de disposer à son gré de deux maisons, dites de *Nuraghe-Nigellu* et de *Massone* de *Capras;* elle nomme celle-ci *Casa di regno*, c'est-à-dire *Maison du prince;* c'est elle qui l'avait fait bâtir. — Le juge d'Arborée *Comita*, qui régnait en 1131, c'est-à-dire un an après, souscrivait une donation en faveur de la république de Gênes, de sa résidence de *Capra* (ibidem).—En 1164 Barison d'Arborée, chassé d'Oristano par les frères Barison et Pierre de Torres, se réfugia dans son palais ou château de *Cabras*. — Fara qui écrivait en 1579 (2), en parlant du diocèse d'Arborée, dit: *Caprae, ubi cernitur antiqua arx Maris-Pontis aquis olim cincta;* ce qui voudrait dire qu'avant lui c'était une citadelle entourée de fossés remplis des eaux de l'étang de *Mare-Pontis*, ou de l'étang de *Cabras*. — En 1637, le village en question fut occupé momentanément par les troupes du comte d'Harcourt, lors de son échauffourée sur Oristano; ses soldats y ayant trouvé abondance de vin, s'enivrèrent et commirent de grands désordres.

Pierre milliaire.

C'est en traversant ce village à cheval, en 1830, que

(1) Manno, loc. cit., lib. VII, *anno* 1130, p. 301.
(2) Fara, *Chorogr.*, lib. II, p. 73.

je découvris à l'angle d'une maison une pierre milliaire Romaine, plantée à rebours dans le sol, c'est-à-dire avec les lettres de l'inscription à l'envers; ce qui ne m'empêcha pas de lire sur place une partie de cette inscription et d'en reconnaître l'importance. Elle fut bientôt après enlevée à ma prière et transportée au Musée R. de Cagliari. Cette colonne marquait jadis les milles sur la voie Romaine dirigée de *Tharros* à *Cornus*. VIAM · QVAE · DVCIT · A · THARROS (1) · CORNVS; mais elle n'était pas à sa place; elle fut certainement apportée à *Cabras* de quelque localité voisine. On ne peut faire que des conjectures sur le véritable emplacement où devait se trouver cette colonne, placée jadis au bord de l'ancienne voie en question; à moins qu'on ne découvre un jour dans ces régions, ce qui est fort probable, une seconde pierre milliaire, ou bien les traces certaines de la route Romaine. Je dois ajouter que cette pierre n'est pas exempte de la déplorable mutilation qu'éprouvèrent dans le temps presque toutes les colonnes milliaires semblables dans l'île, sur lesquelles on a effacé expressément les noms des empereurs et ceux de leurs préteurs. En voulant opérer cette mutilation dans la pierre dont il s'agit, on a également effacé le chiffre des milles et on a seulement laissé les mots M. PAS. comme le démontre le texte de cette inscription que j'ai publié dans la deuxième partie de ce *Voyage* (2). On reconnaît par cette inscription que la route Romaine allant de *Tharros* à *Cornus* fut restaurée par ce même Préteur Vulpius Victor qui vivait du temps des Empereurs Philippes; il a été parlé de ce personnage à propos des pierres milliaires d'*Orri* (3), de

---

(1) J'ai adopté, d'après cette pierre, l'orthographe Romaine du nom de *Tharros* au lieu de celle de *Tarrhos*, suivie par quelques écrivains.

(2) Livre III, chap. I, p. 477, inscript. n° 27.

(3) Voyez page 222.

Nuracheddus (1) et d'autres, que nous trouverons mentionnées ailleurs. Ce Vulpius Victor faisait réparer les routes de l'île et la basilique de *Torres*, entre les années 244 et 249 de l'ère chrétienne.

Pêcheries de *Mare-Pontis*. De *Cabras* pour se rendre dans la région du *Sinis* et aux ruines de *Tharros*, on passe à côté d'une pêcherie, dite de *Mare-Pontis*, et même tout simplement *Pontis*, près de laquelle on voit une tour bâtie tout exprès pour garantir la pêcherie des attaques des corsaires, et pour empêcher le vol nocturne des poissons. Non loin de ce lieu se trouve un autre étang nommé *Mistras*, qui dans le fond peut être regardé comme la continuation de celui de *Mare-Pontis*. Entre *Mistras* et la tour on a pratiqué plusieurs canaux pour communiquer d'un côté avec la mer, et de l'autre avec l'étang principal, dit de *Cabras* ou de *Riola*. C'est sur ces canaux, avant d'atteindre l'étang de *Cabras*, que l'on trouve l'étang de *Mare-Pontis* qui est la véritable pêcherie; c'est aussi l'habitation des pêcheurs qui vivent là sur le bord de l'eau, à peu près comme les Chinois. Il y a plusieurs ponts sur les nombreux canaux ou fossés qui sont pratiqués en cet endroit. Ces canaux sont bordés d'estacades faites avec des pieux, dont les interstices sont occupés par une cloison formée de roseaux plantés debout dans la vase et serrés entre eux de manière à donner libre passage à l'eau et à retenir en même temps le poisson. Dans les différents compartiments que présentent tous ces îlots artificiels ainsi cloisonnés, formant une espèce de labyrinthe, viennent s'emprisonner les poissons, en voulant passer de la mer dans l'étang, lorsqu'ils sont poussés par le besoin de déposer leurs œufs dans les eaux moins salées de ce dernier.

Pêche du *Mulet*. Le principal de ces poissons, et on peut dire l'unique que l'on entend pêcher en ce lieu, est le *Mulet;* mais ce

(1) Idem, p. 243.

n'est pas par le moyen des filets qu'on le prend. On le fait ordinairement passer dans un grand réservoir tout bordé de roseaux, et que l'on pourrait aussi nommer, comme dans les *Tonnare*, la *chambre de la mort;* et lorsqu'il y en a une quantité suffisante, on bouche l'entrée et on retient le poisson prisonnier. Alors plusieurs hommes, presque toujours nus, n'ayant d'autre vêtement qu'une ceinture de baigneur (1) et, dans l'été, la tête couverte d'un mauvais chapeau de paille assujetti au menton, plongent dans ce bassin, qui n'a pas moins de deux mètres de profondeur, et bientôt ils reviennent à la surface de l'eau tenant d'une main un poisson et de l'autre un maillet en bois avec lequel ils lui cassent la tête. Cette opération terminée, ils enfilent ce poisson à un jonc ou à une corde qu'ils tiennent en sautoir autour du corps; puis ils plongent de nouveau, et ainsi de suite. Il arrive que ces plongeurs restent plusieurs secondes et même des minutes entières sous l'eau, et c'est toujours avec les mains qu'ils saisissent leur proie.

Cette pêche est très-abondante dans quelques années; elle est surtout très-active pendant le carême. On voit alors en ce lieu une quantité de *Cavallanti*, qui y viennent avec deux gros paniers ronds placés des deux côtés de leur monture, et maintenus par une barre de bois posée en travers de la selle. C'est dans ces paniers que l'on transporte le *Mulet* (*Mugine*) frais, dont il se fait, à cette époque de l'année, une grande consommation dans tous les coins de l'île. **Mulet frais. Son débit immédiat.**

Le poisson qui n'est pas vendu ainsi, c'est-à-dire frais, est enfumé comme le *hareng saur*. Pour cela on le laisse **Mulet séché et fumé.**

---

(1) M. *Tyndale*, dans son troisième volume, *the Island of Sardinia*, p. 5, donne un dessin assez fidèle de cette pêcherie, mais les hommes qui pêchent y sont tout habillés et n'ont de l'eau qu'à la ceinture, ce que je ne crois pas très-exact.

quelque temps dans le sel, puis on le suspend dans des baraques bien fermées, et l'on y fait une grande fumée pendant plusieurs jours. *Alors*, dit le Père Cetti, duquel j'emprunte les principales notices sur cette pêcherie (1), *le Mulet, en se séchant, change, comme le Hareng, sa couleur d'argent en celle de l'or.* Une autre manière de préparer ce poisson est celle que l'on nomme *la merca;* elle consiste principalement à faire bouillir le *Mulet* à l'eau de mer, puis à l'envelopper dans une herbe qui pousse sur le bord de l'étang, dite *zibba;* cette herbe du genre *Salicornia* donne, dit-on, un bon goût au poisson, qui se conserve ainsi pendant plusieurs jours.

Bottarghe. Un objet important de cette pêcherie est aussi la préparation des œufs de ce même *Mulet*, que l'on tire des individus de cette espèce qui sont les plus gros et les plus gras. On laisse ces œufs dans leur propre sac, que l'on saupoudre de sel, puis on les presse fortement entre deux planches sous le poids de grosses pierres, et on les tient ainsi sous presse sans jamais les fumer, jusqu'à ce qu'ils prennent une couleur d'un rouge assez vif; ce qui est le signe de leur condition la plus parfaite. On donne à ces œufs le nom de *bottarga;* c'est un mets fort recherché qui, au dire des connaisseurs, est plus délicat que le *caviale.* La *bottarga* se mange ordinairement comme entremets, coupée à tranches très-fines, avec de la bonne huile. L'époque principale de la récolte de ces œufs est depuis la moitié de juillet jusqu'à la mi-septembre; alors les œufs des *Mulets* sont plus pleins et le poisson est plus gras.

Préférence accordée aux *Mulets* de *Mare-Pontis.* Le Père Cetti dit que les *Mulets* de *Mare-Pontis*, arrivent quelquefois au poids de vingt-cinq livres sardes; ils sont plus recherchés que ceux que l'on pêche ail-

(1) *Anfibi e pesci di Sardegna.* Un vol. in-8°; Sassari, stamperia di G. Piattoli, 1777, p. 80-86.

leurs, parce que dans cette pêcherie, lorsqu'on les prend, ils viennent directement de la mer, et ils n'ont pas encore acquis le mauvais goût que leur donne la pâture et le séjour dans les eaux des étangs.

Cette pêcherie appartint jadis au Gouvernement. Celui d'Espagne se trouvant en détresse en 1652, la vendit, avec celle de *Santa Giusta*, pour 143,090 écus sardes, soit 684,852 francs, à Jérôme Vivaldi. Le duc Pasqua, descendant de ce dernier, tirait 60 mille francs du fermage annuel de cette seule pêcherie ; il la vendit avant sa mort, (si je ne me trompe) à une société de capitalistes d'Oristano. Dans les mêmes étangs des environs de *Cabras*, on pêche beaucoup d'anguilles, et pendant les belles journées d'hiver, lorsque le soleil darde bien ses rayons, on prend une énorme quantité d'un petit poisson argenté, nommé dans le pays *Oixj* (1), dont on charge des barques entières. Il est vendu à fort bas prix, et il sert de nourriture à la classe pauvre des habitants.

De la pêcherie de *Mare-Pontis*, en allant vers l'ouest, on entre dans la région nommée le *Sinis*, moitié en plaine et moitié montueuse. La partie plane est couverte d'un sol alluvial, reposant sur le *grès quaternaire* dont il a été souvent question. Ce grès se rencontre à découvert près de l'église de S. *Salvatore*, où sont les carrières ouvertes dans cette roche. Celle-ci est d'abord tendre et se laisse facilement tailler à la hache, mais exposée à l'air et au soleil, elle se durcit et forme une excellente pierre de taille. J'ai dit ailleurs (2) que c'est la même pierre que celle connue à Livourne sous le nom de *Panchina*, employée avec

---

(1) Cette espèce est connue des naturalistes sous le nom d'*Athemia Mocon* Cuv.; elle est très-commune en Espagne et en Italie; son nom vulgaire est *Latterini;* à Cagliari on l'appelle *Muscione*, et à Oristano *Alixi*.

(2) Voyez la troisième partie de ce *Voyage*, vol. I, chap. IX, p. 357.

avantage dans la construction des fortifications et des palais. Je l'ai trouvée absolument pareille dans les ruines de Carthage, sur tout le bord de la Méditerranée, et même à Cadix, c'est-à-dire au-delà du détroit de Gibraltar (1).

Noraghes et habitations. Non loin de ces carrières on voit des ruines que la tradition du pays attribue à un ancien établissement des Bénédictins. Toute la région dont il s'agit est éparse de *Noraghes* (2); mais il ne faut pas trop s'en rapporter à l'annaliste Père *Vidal*, qui raconte que ce territoire renfermait jadis quarante villages. Le fait est qu'il est aujourd'hui entièrement dépeuplé; à peine y a-t-il quelques maisonnettes rurales, qu'on ne saurait appeler des maisons, et qui servent d'habitation à des bergers, ou bien de demeure momentanée à des agriculteurs pendant la saison des semailles et de la moisson.

Chasse. La plus grande partie du *Sinis* est cependant inculte; aussi c'est un des lieux de l'île les plus propres pour la chasse au vol. Tout le long de la rive occidentale du grand étang de *Cabras* jusqu'auprès de *Riola*, on trouve des marais et des lieux humides qui abondent en gibier, Bécasses, Bécassines, Canards, Poules d'eau, Pluviers, etc. La région montueuse du *Sinis* est peuplée d'une quantité de Perdrix et même de Cailles, qui y restent toute l'année; tandis que la plaine sèche est la principale demeure de la Petite Outarde ou *Canne Pétrière;* c'est pourquoi je signale cette contrée aux amateurs de la chasse au vol.

Géologie du *Sinis*. La partie un peu montueuse du *Sinis* est formée de petites collines tertiaires, recouvertes en quelques points des restes d'une grande coulée de roche basaltique, et au pied de ses versants se trouve le terrain quaternaire,

---

(1) Voyez la planche VIII de l'atlas de la troisième partie de mon *Voyage*.

(2) Voyez la deuxième partie de ce *Voyage*, liv. I, chap. III, p. 49, et la planche VIII, fig. 7 de l'atlas de cette partie.

plus récent que ces coulées basaltiques. On voit en ce lieu une répétition de ce qui existe de l'autre côté du golfe et surtout au plateau de *la Frasca* et à *Fontanaccio*, dont il a déjà été question dans le chapitre III, p. 343. C'est spécialement à partir de la tour de *Saint-Jean-de-Sinis*, pour aller vers le promontoire de *S. Marco*, sur le territoire de l'ancienne *Tharros*, dont il va être bientôt question, que ce terrain est digne de l'attention du géologue. En parcourant la rive occidentale de l'isthme et du promontoire, on peut suivre le terrain tertiaire *subapennin* et faire une ample provision de ses coquilles fossiles les plus caractéristiques; ce qui fait qu'en visitant cette localité, on croirait être dans les collines classiques en géologie, de l'Astésan, du Parmésan et des environs de Sienne. Au-dessus de ce dépôt *tertiaire supérieur* se trouve une grande nappe horizontale de lave basaltique, exactement pareille à celle qui forme le plateau de *la Frasca*, de l'autre côté du golfe, dont l'ouverture est à peine de cinq milles marins; c'est ce qui constitue le promontoire de *S. Marco*, sur le versant oriental duquel se trouve un grand dépôt de grès quaternaire, dans lequel sont creusées les tombes de *Tharros*. Ce même grès renferme dans ses assises inférieures des blocs de roche basaltique, venus du plateau supérieur, de façon qu'il est indubitablement postérieur aux grandes coulées de basalte qui ont eu lieu dans l'île, et même à leur morcellement. Cette postériorité est surtout palpable près de la mer, au pied de la *Torre vecchia*, où l'on voit les couches inférieures de ce grès renfermer les blocs de basalte, puis ce grès devenir plus homogène, et c'est dans cet état qu'il est tout perforé par les tombes des anciens habitants de *Tharros;* de façon que si d'un côté sa position géologique lui fait prendre place après les terrains tertiaires les plus récents et après les coulées de lave basaltique, de l'autre nous avons, dans les tombeaux très-anciens qu'il renferme, une donnée pour faire remonter sa formation à une époque probablement antérieure

à l'établissement des sociétés humaines dans l'île. On peut voir tous ces raisonnements plus développés dans la troisième partie de ce *Voyage* (vol. I, chap. IX, p. 357, et vol. II, *Considérations générales*, chap. XVII).

Ancienne *Tharros*. Son emplacement.

La ville de *Tharros*, comme le dit fort bien M. le chan. Spano (1), pourrait, à cause de sa position, être en quelque sorte comparée à l'ancienne *Corinthe*, qu'Horace appelait *bimarem Corinthum*, parce qu'elle se trouvait à cheval de deux mers. *Tharros* fut bâtie en un point où l'isthme qui sépare l'actuel promontoire de *S. Marco*, de la Sardaigne, est très-étroit; elle était par conséquent baignée à l'ouest par le *Mare Sardoum*, et à l'est par le grand golfe actuel d'Oristano. C'est de ce côté que devait se trouver le véritable port, et quoique en ce point de l'isthme le rivage soit maintenant obstrué par des algues marines et par du sable, on ne remarque pas moins encore de grands murs bâtis à la façon des constructions cyclopéennes, formés de grosses pierres basaltiques taillées au ciseau (2). La plus grande partie de l'ancien quai est couverte de plantes marines, que la mer, poussée par le vent d'est, accumule sans cesse en ce lieu, tandis que les grands flots de la mer d'ouest y apportent continuellement du sable. On y voit cependant encore des restes d'édifices. Du temps du P. Vidal, c'est-à-dire vers l'an 1641, on voyait, d'après cet historien, dans le port, des aqueducs et même des tuyaux en plomb, qui d'après son jugement auraient servi à l'écoulement des immondices

(1) *Notizie sull'antica Città di Tharros;* Cagliari, 1851, opuscule in-8° de 42 pages.

(2) Ici l'auteur de la notice se trompe en voulant faire venir ces pierres basaltiques du cap de la *Frasca;* car le promontoire de *S. Marco*, dont la circonférence est de près de deux milles, est entièrement recouvert de cette lave basaltique, qui se trouve même sur la butte de la tour de *S. Giovanni*, à deux pas des ruines de la ville.

dans la mer. M. le chan. Spano a observé en ce même lieu des bassins aux formes allongées, construits en pierres ou en maçonnerie ordinaire, et même creusés entièrement dans le rocher; il croït que ces bassins ont été destinés jadis à recevoir les navires pour l'opération du radoub et pour faciliter le chargement et le déchargement des marchandises. Il pense que le quai devait s'étendre fort au loin, par une longueur d'un mille marin, en allant du nord au sud; les maisons auraient formé une espèce d'amphithéâtre autour de ce quai.

La ville se développait ensuite dans l'intérieur de l'isthme, Son étendue. depuis l'actuelle tour de *San Giovanni di Sinis* jusqu'au pied du promontoire de *S. Marco*, où était la nécropole. D'après le même archéologue, *Tharros* aurait eu à peu près quatre milles géographiques de circonférence, et c'est par cette circonférence et surtout par la grande étendue et la richesse de sa nécropole que l'on peut juger de l'importance qu'elle devait avoir. Malgré les sables, qui recouvrent maintenant l'espace occupé par les maisons, on reconnaît encore parmi celles-ci des restes d'édifices considérables, construits à la romaine en assises alternantes de briques et d'*opus incertum*, dont le mortier s'est endurci au point de pouvoir être comparé aux pierres les plus dures. On trouve, en fouillant le sol, des débris de corniches de fort bon goût, des restes de pavés en ciment (*calcistruzzo*), des mosaïques et des fragments de marbre provenant soit de statues brisées, soit des ornements qui embellissaient les édifices publics, tels que des fontaines et des temples. Près d'un lieu dit la *Porte du nord*, on reconnaît les traces d'une ancienne voie publique pavée en pierres polygones; on a cru y retrouver les ornières produites par le passage des chariots. Cette route, d'environ trois mètres de largeur, conduisait probablement à la ville de *Cornus*.

Parmi les objets que le sable mouvant des dunes couvre Porte du lion. et découvre alternativement sur le sol de l'ancienne *Tharros*,

je dois noter un lion en marbre ou en pierre quelconque, que je n'ai pu retrouver; mais je sais qu'il a paru pendant quelque temps au jour; de là vient le nom de la *porte du lion* donné à cette localité; le nom est resté, mais le lion a disparu, fort probablement sous le sable. Jusqu'à présent on n'a pas tiré, que je sache, de ces ruines, des inscriptions d'une certaine importance; je crois cependant qu'on pourrait en découvrir, si l'on pratiquait, dans cet amas de décombres, des fouilles conduites avec soin et avec intelligence.

Anciennes fouilles.

D'ailleurs ces ruines ont déjà été bien dépouillées depuis des siècles. Après les grands dommages que la ville a éprouvés par la main des Vandales, et plus tard par les attaques successives des Maures, beaucoup de choses furent enlevées dans le moyen-âge, lorsque les habitants de cette malheureuse cité, conduits par leur juge *Onroccus* et par leur archevêque *Teotus*, se transportèrent dans leur nouvelle résidence d'Oristano, en emportant avec eux jusqu'aux pierres des édifices qu'ils abandonnaient. Et de là est venu le proverbe cité à la page 519 ci-dessus. Il a également été fait mention des colonnes tirées des ruines de *Tharros* pour en orner l'ancienne cathédrale d'Oristano et l'église épiscopale de *Santa Giusta*. Tout cela prouve que dans le moyen-âge la localité dont il s'agit, fut dépouillée de plusieurs de ses meilleurs monuments.

Fouilles du temps des Espagnols.

Du temps de la domination Espagnole, on a aussi pratiqué des fouilles dans ces ruines et dans ces hypogées, comme il résulte d'un document conservé dans les archives de Cagliari (1); c'est le reçu qu'avait fait un *preco publicus* (crieur public), d'une somme quelconque, pour avoir, d'ordre du vice-roi, fait défense de chercher des trésors, de faire des fouilles pour retirer des monnaies d'or, d'ar-

(1) Spano, *Bollettino archeologico sardo*, *anno II*, giugno, 1856, p. 84-87.

gent, de cuivre, et de chercher des *jocalia* (des joujoux, ou probablement des joyaux), dans le district de l'ancienne ville de *Tharros*. Cette défense est principalement adressée au clergé et aux habitants de *Noracis* (l'actuel *Norachi*), qui, dans leur qualité de premiers colons venus de *Tharros* dans ce village, prétendaient avoir le privilége de ces excavations, accordé par les anciens juges d'Arborée; elle s'étendait également aux habitants de *Cabras*, qui étaient les plus proches du lieu. Ces *fouilles*, disait l'Autorité Espagnole, *étaient nuisibles aux intérêts du fisc.* Il paraît, d'après ce mot de *jocalia*, que l'on connaissait déjà alors la richesse des tombeaux de la nécropole de l'ancienne ville, si bien fournis en ornements et en métaux précieux, qu'on ne cesse de trouver depuis une trentaine d'années dans ces hypogées.

Quoique par le passé la défense de faire des fouilles en ce lieu ait été maintenue, plus ou moins strictement, jusqu'à l'époque de la publication du *Statuto*, on peut dire que les tombeaux de *Tharros* n'ont pas été inconnus, soit aux bergers et aux campagnards qui fréquentaient cette localité, soit aux soldats et aux gardiens des tours voisines, et particulièrement à ceux de la grande tour dite de *S. Giovanni di Sinis*, placée tout près de là. Ayant dû me rendre dans cette tour et y séjourner pendant deux ou trois jours, en 1835 et en 1836, pour mes travaux de la carte de l'île, j'ai assisté alors à des excavations, que ces gens désœuvrés faisaient journellement dans la nécropole en question; et j'ai acheté d'eux plusieurs objets, et surtout des pièces en verrerie fort remarquables, dont je fis hommage au Musée R. de Cagliari. **Antérieures à 1838.**

Les premières fouilles un peu régulières qu'on ait pratiquées, à ma connaissance, dans ces tombeaux, furent entreprises en 1838 par un aide de camp du vice-roi d'alors, assisté d'un P. Jésuite, et en 1842, lors de la venue dans l'île du roi Charles-Albert; mais ces fouilles ne tombèrent que sur des hypogées Romains, et en général, **Fouilles de 1838 et de 1842.**

on ne retira de ceux-là que des urnes funéraires remplies d'ossements calcinés, avec la monnaie ordinaire, pour la *barque à Caron;* ces urnes étaient, ou en verre, ou en terre cuite; les terrailles y étaient en si grande abondance que trois chariots ne suffirent pas pour emporter celles qui étaient entières, et qu'on laissa toutes les autres qui étaient cassées; c'était le plus grand nombre. On trouva en même temps quelques scarabées gravés, des colliers, des armes en bronze et en fer, des fragments de boucliers et d'autres objets pareils. Dans la fouille de 1842 pour le roi Charles-Albert, on déterra à peu près les mêmes choses; dans une tombe Carthaginoise, ouverte alors, on trouva une monnaie Punique en or et deux pendants d'oreilles du même métal en forme de glands (1).

Celles du chan. Spano.

En 1850 M. le chanoine Spano, mon ami et collègue, fit faire en sa présence plusieurs fouilles, et malgré le mauvais temps qui accompagna son expédition scientifique dans le lieu en question, elles ne laissèrent pas d'être très-importantes. Elles tombèrent spécialement sur le point de la nécropole de *Tharros* où étaient ensevelis les restes de ceux qu'il appelle Carthaginois et Égyptiens. Le grès quaternaire qui couvre le flanc oriental du grand promontoire de Saint-Marc, est tout percé de tombes; les unes sont en forme de carré oblong, les autres sont cubiques; elles ont de 1m. 50c. à 2m. 60c. de hauteur et de longueur: on y entre par une espèce de corridor, à ciel ouvert, creusé dans la roche en escalier (2); l'ouverture, c'est-à-dire l'entrée du caveau, haute d'un demi-mètre environ, est carrée ou oblongue; cette ouverture se trouve souvent fermée par une pierre, ordinairement lisse et sans autre travail que

---

(1) Presque tous ces objets se trouvent dans le cabinet d'antiquités du Roi à Turin, qui fait partie de la *Galerie des armes de S. M.*

(2) On peut voir une tombe semblable dans la planche XXXV, fig. 2 de l'atlas de la deuxième partie de ce *Voyage*, découverte dans l'ancienne *Sulcis*.

celui qui la rend propre à bien boucher l'entrée; quelques-unes cependant de ces pierres ont des figures et sont travaillées en relief.

Distinction à faire.

Il faut distinguer les hypogées Romains, ou espèces de *columbarii*, où l'on trouve des urnes cinéraires en verre ou en terre cuite, de ceux des habitants de *Tharros* d'origine Carthaginoise et Égyptienne, selon le chanoine Spano; dans ceux-ci les cadavres n'ont pas été brûlés, comme dans les tombeaux précédents; ils sont entiers et disposés dans la chambre funéraire, de façon que la tête du défunt regardât le lever du soleil, ou plutôt la porte, qui est toujours tournée vers l'est. On trouve quelquefois un seul squelette dans une tombe; dans d'autres il y en a trois et même quatre, disposés tous de la même manière, à côté les uns des autres, comme il sera dit ci-après.

Premier hypogée ouvert par le chanoine.

Dans le premier hypogée, ouvert par le chanoine Spano en 1850, à peine eut-on retiré la pierre qui en bouchait l'entrée, qu'il vit un seul cadavre posé à terre, sans trace de cercueil, autour duquel étaient disposés 5 vases en terre cuite, de différentes grandeurs; il y avait en outre trois plats à l'Égyptienne (sic), faits en guise de *patènes;* sur un de ces plats se trouvait une lampe à un seul bec avec les traces de la flamme qui avait brûlé; de plus, un vase ou calice, attaché à deux plats fixés l'un au-dessus de l'autre; dans la chambre mortuaire, on avait ménagé deux niches, qui contenaient des vases et entre autres un de ceux dits *lacrymatoires*, ou plutôt un vase à parfums (unguentarium); il était émaillé, et avait pour ornement une tête de chat, de la bouche duquel sortait une figure de femme: il y avait aussi une espèce de fermoir ou serrure en bronze (1), qui paraît avoir appartenu à une cassette

(1) Parmi les objets mentionnés ci-dessus, que j'achetai en 1836 aux gardiens de la tour et que je déposai au Musée de Cagliari, se trouve une serrure en bronze qui provenait d'une cassette trouvée dans ces tombeaux; son ressort jouait encore parfaitement.

en bois; celle-ci était toute pourrie et carbonisée; enfin on y trouva un grand scarabée gravé, représentant un sujet de culte Égyptien.

Deuxième hypogée fouillé par le même.

Dans la seconde tombe, tout contre la précédente, on découvrit deux cadavres, qui paraissaient avoir été ceux de deux époux; autour d'eux il y avait 16 vases, dont quatre allongés, qui probablement étaient *vinaires*, sept plats de différentes grandeurs, des amphores et d'autres vases en terre cuite. Dans le sable, sur le sol, on trouva, comme dans le tombeau précédent, des objets en bronze et des restes de bois carbonisé, provenant probablement d'une cassette. Sur le cadavre qui paraissait être celui de la femme, on recueillit les grains d'un collier en verre et en émail, au milieu duquel se trouvait un scarabée en jaspe vert, portant la contre-empreinte d'un sanglier; ce même squelette avait à ses pieds 12 petites lames en ivoire, percées et travaillées; elles semblent avoir formé jadis un petit coffret, qui devait être orné de 12 clous également recueillis près de là; de plus on trouva une espèce de flûte en ivoire, terminée en pied de lion, et un plat où était l'épine dorsale d'un poisson, probablement d'un *Mulet*, placé là peut-être jadis entier, comme aliment destiné à la défunte; il y avait encore un amulette en émail blanc, représentant un petit singe, et enfin une coquille de mer, dite *patella*, de grande dimension, étrangère à ces parages, avec du *minium* dedans; cette couleur aurait servi, soit à la toilette de la femme de son vivant, soit peut-être à lui teindre les lèvres et les joues après sa mort.

Troisième tombeau.

Le troisième tombeau était voisin du précédent; il renfermait également deux squelettes, entourés, comme les autres, de vases au nombre de 18, grands et petits; dans un coin de la chambre mortuaire, il y avait deux vases vinaires oblongs, posés debout; deux autres vases pareils s'étaient cassés en tombant et se trouvaient, brisés, sur le sol; près d'un des cadavres, était un cercle ou grand anneau en argent, avec une pierre fine; je pense

qu'il servait à ajuster et à orner la chevelure, plutôt que d'avoir été pendu aux lèvres et aux narines, comme l'ont pensé quelques personnes. L'autre squelette avait un collier formé de globules d'ambre et de bois carbonisé, avec un scarabée en émail, représentant des hiéroglyphes Égyptiens; çà et là on trouva des pièces en bronze, un *verrutum* du même métal, et un objet également de bronze, qui pourrait être un instrument de chirurgie.

Le tombeau contigu au précédent contenait aussi plusieurs squelettes; douze vases, dix-sept plats, deux lampes à deux becs; on y trouva également des objets en bronze, un poignard en fer, un scarabée en émail blanc avec des hiéroglyphes; une valve d'huître avec du cinabre, un grand anneau en argent et d'autres objets, parmi lesquels une écuelle en terre très-fine et une lance de fer. [illegible]

La tombe la plus importante, découverte à cette occasion, fut celle d'une dame qui avait dû être riche; elle contenait une grande quantité de vases de différentes formes (1), un collier en globules d'émail, duquel pendait un scarabée enchassé dans de l'or; on y trouva un autre scarabée de jaspe représentant un taureau, deux magnifiques bracelets en or et deux anneaux pour les jambes, en guise de serpents entortillés, qui finissent par une tête d'oiseau, probablement de cygne. Ces derniers étaient en bronze et élastiques afin qu'on pût les ouvrir et les fermer au besoin, mais ils étaient recouverts, avec une admirable précision, d'une lame d'or, de manière à faire honneur à l'artiste le plus habile de nos jours. Ces [illegible] employées dans la deuxième partie de ce Voyage, vol. III, chap. III, page 517, en parlant des [illegible] et des bagues également [illegible] [illegible]

(1) La famille [illegible] à plus de 20 pièces [illegible] filles, qui ne [illegible]

Tharros. Enfin il y avait aussi dans ce riche hypogée, deux amulettes, dont un représentait un singe accroupi; on y recueillit encore quatre monnaies Puniques, très-oxidées.

Lord *Vernon.*

Je n'en finirais pas si je devais énumérer en détail toutes les fouilles qui ont été faites depuis les travaux dont il vient d'être question; mais je ne puis passer sous silence celles que lord Vernon, amateur d'antiquités, y fit exécuter en avril 1851; elles mirent à découvert quatorze hypogées du genre des précédents, et elles fournirent une grande quantité de scarabées Égyptiens et des bijoux en or, en argent, des objets en bronze et des vases sans fin de toute espèce, ainsi que des armes en fer et en bronze.

Chercheurs de trésors.

Cette trouvaille mit tout le pays en émoi: les habitants furent pris d'une rage de chercher les trésors dans ces tombeaux, à peu près égale à celle qui dans ces dernières années conduisit tant de chercheurs d'or en Californie et en Australie. On vit en 1851 se former des compagnies entières de gens qui, attirés par la soif du gain, se mirent à fouiller cette même localité que lord Vernon venait de quitter un mois auparavant. Ils n'étaient pas moins de 500 individus, divisés par escouades, et pendant plus de trois semaines ils ne firent que bouleverser tout ce terrain sans aucune espèce de règle. « Les sépultures que ces gens « violèrent, dit le chanoine Spano, furent plus de 100; « ils se partagèrent la proie entre eux et vendirent les « objets trouvés aux gens aisés (*Signori*) d'Oristano et des « pays voisins. Une partie de ces pièces furent apportées « à Cagliari et vendues audit chanoine ou au Musée de « cette ville. On peut dire que chaque maison de paysan « de ces environs était devenue une espèce de *Muséum* « d'antiquités, à cause de la quantité d'objets qu'on voyait « étalés dans leurs humbles demeures, urnes, vases en « verre et en terre cuite, lampes sépulcrales, plats, figures, « idoles, amulettes, scarabées en nombre prodigieux, « armes, ustensiles de ménage et de tout genre; il fau-

« drait, dit-il en terminant, faire un livre pour les dé-
« crire tous. »

Ceci fut écrit, comme il a été dit ci-dessus, par le chanoine Spano en 1851; depuis lors les fouilles ont continué et l'on peut dire sans exagération qu'à partir de l'époque à laquelle je commençai, en 1839, à parler des antiquités de *Tharros*, dans la seconde édition de la première partie de ce *Voyage* jusqu'à ce jour, on n'a pas tiré des tombeaux de cette nécropole moins de 2000 scarabées, en grande partie Égyptiens, dont une moitié, montés en or. Quant aux colliers, boucles d'oreilles, et autres bijoux, on ne saurait trop dire en évaluant leur valeur purement intrinsèque, à *trente mille* francs. Parmi les vases fins, on en a trouvé de ceux dits *Étrusques*, au nombre desquels figure à juste titre, celui qui fut découvert par M. Cara fils, en 1856, et qui se trouve au Musée de Cagliari. C'est un véritable vase *Italo-Grec;* les figures qui s'y trouvent sont noires sur un fond roussâtre; il représente *Thésée* aux prises avec le *Minotaure;* et peut-être, en tenant compte de la scène qui se trouve au revers, on peut conclure qu'elle représente le même héros combattant contre le guerrier *Taurus* amant de *Pasiphaé;* ce qui paraît réduire à une seule légende les traditions des deux combats de Thésée (1). Les mêmes fouilles donnèrent des vases avec des inscriptions Puniques ou Phéniciennes; d'autres inscriptions dans ces langues gravées sur pierre, ou bien sur des stèles funéraires; enfin mille autres objets qu'il est impossible de décrire ici. Heureusement, en prélevant les richesses

(1) Ce vase est infailliblement d'origine étrangère; il est peut-être venu de Sicile. M. le chanoine Spano, dans son *Bollettino archeologico sardo* (*anno III*, n° 3, *marzo*, 1857, p. 43-47), en a donné une figure, en reproduisant une dissertation du chev. Minervini sur le sujet représenté dans cette pièce; cette dissertation se trouve dans le *Bollettino Archeologico Napoletano*, *nuova serie*, *anno IV*, *numero* 23, *giugno*, 1856, *tav. XIII.*

pannas de Sinis et de Noraxe bikinu: et depost septem annos ki Iolao erat in dominiu tranquillu fecirunt ipsa citate de Tarrho, et benirunt cum pake cum ipsos populos ki imbenirunt in ipsu dictu loku de Norakes; et sunt factos fortes et sapientes et de magno comercio et de omnes meliores artes perfectas pro ipsas fabricas de omne genere, ki ibi haviant pro omne usu: pro ki furit pro seculos indipendente de ipsa Iolea, ki hoi est Karali, et eciam de Olbia hoja Fausania, et alias civitates de Iolao. Ube est ipsu magnu templu de ipsos Egiptios et ipsu templu de Minerva de ipsos Romanos? Ube est ipsu magnu foru et amphiteatrum? Sunt montes de petra, oh! dolore renovatu. Ube est, patria mea, ipsa gloria tua, quando has accolitu ipsu bonu patre Sardu, ipsu bonu patre, pro ipsu gubernu et

cabanes du Sinis et de Noraxe, près de là; et après sept années, lorsque Iolaus régnait paisiblement, ils bâtirent la ville de *Tharros* et ils firent la paix avec les peuples qu'ils avaient trouvés dans ledit lieu de Norakes; ils devinrent forts et instruits dans le grand commerce et dans tous les meilleurs arts parfaits, pour les fabriques en tout genre, qu'ils y avaient pour tous les usages (1): ce qui fit qu'ils furent pendant des siècles indépendants de Iolea, qui aujourd'hui est Karali, et même d'Olbia, aujourd'hui Fausania, et des autres villes d'Iolaus. Où est le grand temple des Égyptiens et le temple de Minerve des Romains? Où est le grand forum et l'amphithéâtre? Ce sont des monceaux de pierre! O douleur renouvelée! Où est, ma patrie, ton (ancienne) gloire, quand tu as accueilli le bon père Sardus, (dit) bon père, à cause de son gouverne-

(1) Les objets que l'on trouve dans les tombeaux de *Tharros*, surtout ceux en or, en pierres gravées, en verres et en terre cuite, annoncent une grande habileté dans les arts.



amore ad ipsos suos populos, et bonas leges et artes ki dedilli, et magistratos et scientias et disceplinas de more et doctrina? Ube est ipsa gloria tua in bisitare ipsu templu de ipsu patre Sardo, et ipsu magnu Palaciu de Fraxa? Ube est ipsa memoria de ipsa magna turre fabricata de ipsos Tarrhenses patres nostros pro sos signos, ki fakirent in ipsu magnu festu de ipsa memoria de ipsu Patre Sardo, et de ibi pro responsu ad ipsu palatiu de Fraxa cum gaudiu magnu, pro benire ad ipsu festu ipsos duos populos bikinos et amicos de ipsa memoria de ipsu magnu patre, ki non molestarat ipsas civitates indipendentes, ki e contra amarat cum amicitia; et acceptarunt populos suas bonas leges et mores? Oh dolore! Eciam ipsa turre est strumata kale gigante. Reparate fratres Tarrhenses ipsas turres, et ipsas domos bestras, et edi-

ment et de son amour envers ses peuples, et pour les bonnes lois et les arts qu'il leur donna (avec) des magistrats, des sciences et disciplines de (bonnes) mœurs et de doctrine? Où est ta gloire de visiter le temple du même père Sardus et son grand palais de la Fraxa? Où est la mémoire de cette grande tour bâtie par les habitants de *Tharros* nos pères, pour les signaux qu'ils faisaient (à l'occasion) de la grande fête (célébrée) en l'honneur de Sardus Pater, et de là on correspondait avec le palais de la Fraxa avec grande joie, pour appeler à cette fête les deux peuples voisins et amis de la mémoire de ce grand Père: qui n'inquiétait pas les villes indépendantes, et qui au contraire les aimait fortement, et les peuples de celles-ci acceptèrent ses bonnes loix et mœurs! O douleur! Même cette tour est tombée comme un géant (1). Réparez, mes frères de *Tharros*, vos tours et vos maisons, les édifices,

(1) Par allusion au géant de la Bible.

ficios, et picturas et figuras de pictores et artefices ki romanent: conservate ipsas memorias de antiquitate de ipsos fratres, de ipsos pios de sos gloriosos patres bestros, comodo ipsos avos nostros hant reparatu ipsos paukos dapnos de sos Bandalos: et sckimus et kamus scriptu pro libros et petras, ki ipsos plus antiquos Tarrhenses repararunt ipsos dapnos de ipsos Cornenses, quando pro ipsa ferocia et traicione de ipsu rege ipsorum Numila, fuit binkita ipsa Tharro et in magna parte damnificata, et acustos avos bestros bindikarunt ipsos dapnos super de ipsos Cornenses in ipsu loku bekinu de Pechenoriu: quasi incendiarunt ipsa citate depost XL annos. Et reparate ipsa citate nostra et muros et arcos et turres. Reparate fratres ipsa citate pro honore de ipsa patria bestra, ki depost Karali non hat altera

les peintures et les figures des peintres et des artistes qui restent: conservez les souvenirs anciens de ces frères, de vos pieux, de vos glorieux pères, comme vos ancêtres ont réparé le peu de dommages (causés) par les Vandales: et nous savons et nous trouvons écrit dans les livres (1) et sur les pierres que les plus anciens habitants de *Tharros* réparèrent les dommages causés par ceux de Cornus, quand, par la férocité et la trahison de leur roi Numila, la ville de *Tharros* fut vaincue et en grande partie endommagée, et vos aïeux se vengèrent de ces dommages sur ceux de *Cornus* dans le lieu voisin de Pechenoriu (2): ils brulèrent presque toute la ville quarante années après. Et réparez notre ville, ses murs, ses arcs et ses tours. Réparez, mes frères, cette ville pour l'honneur de votre patrie qui après Karalis est la plus

(1) Cette mention de livres m'est un peu suspecte à cette époque, c'est-à-dire vers l'an 807.

(2) Lieu dit *Pitinnuri*, dont il sera fait mention dans le chapitre suivant.

deviciosa: et accollite alteras iscripciones et monumentos, pro memoria de benturos et studio ipsorum.

riche: et recueillez les autres inscriptions et les monuments, pour (servir de) mémoire à vos descendants, et pour leur étude.

On me pardonnera, je l'espère, d'avoir reproduit ce passage tout entier; je n'entends pas cependant le donner comme un vrai document historique, pour ce qui regarde les temps bien anciens, et surtout sur l'origine de la ville de *Tharros;* pour ces temps reculés, l'auteur aura fondé son récit sur des écrits antérieurs, plus ou moins véridiques, et sur des traditions populaires; mais pour ce qui est des événements plus récents, et de l'état où la ville se trouvait lorsqu'il écrivait son histoire, je crois devoir y ajouter une foi entière.

Le second document sur *Tharros* dont il me reste à parler, est un fragment tiré de l'histoire du célèbre George de Lacon (1). Voici le passage qui regarde la ville en question: « Ante hec tempora fundata fuit Civitas Tarrhos « a Feniciis qui non voluerunt obedire Iolao. Et primum « fuit Tarrha ditissima uxor Inhove que venit in illis locis, « et primum fecit capannas in loco de Sinis, inde civi- « tatem Tarros, quam replevit etiam cum habitantibus de « Norachi, cum quibus amicata est post lunga guerra, et « vixit per multa tempora independenter semper ab Iolao « et aliis Civitatibus, nec potuerunt eam vincere. Thar- « renses habuerunt multas guerras cum Cornensibus et « eorum Duce Corno pariter Fenicio, et aliis Regibus suc- « cessoribus. Sed tamen tempore Regis Patenoris Tarrenses

(1) Voici le titre de cet extrait. *Jhesus. Hec est historia desumpta ab historia Sardinie composita a quondam doctissimo Iorgio de Lacono ad domesticum et puerorum usum dicata.* Martini, *Testo di due Codici d' Arborea*, p. 30)

« vixerunt hunc Regem et ejus filium Thaar, atque flamis « fere totam Civitatem Cornu combureruntl. Eorum autem « dissidium proveniebat a matrimoniis vetatis Tarrensibus « cum feminis Cornue, que erant impudiche et nimis prone « ad omnia genera luxurie, et specialiter in vestimentis « et femineis adornamentis multo valde superiores Tar- « rensibus. » On voit, à part ces curieux détails sur les dames de *Cornus*, que tout l'article tiré de l'histoire de George de Lacon pour ce qui regarde *Tharros*, est identique avec le récit d'Antoine de cette ville; c'est pourquoi je ne m'occuperai ici que du premier de ces deux anciens auteurs.

Ruine de *Tharros* par les Sarrasins.

Une chose qui frappe d'abord dans le récit de celui-ci, c'est que les Vandales ne firent pas de grands dommages à sa ville natale, et que ces dommages avaient déjà été réparés par les ancêtres de cet écrivain: *comodo ipsos avos nostros hant reparatu ipsos paukos dapnos de sos Bandalos*. Ensuite sans mentionner les Sarrasins, il dit que tous les monuments de son pays *sunt montes de petra*, des monceaux de pierres. Plus loin il engage ses concitoyens à relever la ville, les murs, les arcs, les tours; il est donc évident que ces ruines furent faites de son temps et fort probablement lorsqu'il fut pris lui-même et conduit comme esclave en Palestine à la suite de son maître. Sa narration est adressée à l'arrière-petit-fils du roi Gialetus; *comodo fecit ipsu rege Ialetu bisavu bestru* (comme le fit le roi Gialetus votre bisaïeul); ce qui ferait remonter cette narration à peu près vers la première moitié du neuvième siècle, car le roi Gialetus mourut indubitablement en 722 (1); de

(1) D'après les versions les plus probables, voici la succession des rois de Sardaigne, à partir de leur première institution en 687. Gialetus, qui mourut en 722. — Teotus, son fils. — Gufrido (Geoffroi) peut-être frère de ce dernier. — Auson, qui régnait en 778, lorsqu'on chassa les Sarrasins de l'île. — Nicolas, son fils, qui en 807 mit de nouveau en fuite les Musulmans. C'est le

façon que son arrière-petit-fils, probablement *Nicolas*, qui régnait dans les années 807-817, serait le prince auquel notre auteur dans sa vieillesse aurait adressé la parole lorsqu'il fit le récit des malheurs de sa chère patrie. En indiquant la destruction de sa ville natale, le narrateur en parle comme d'un événement arrivé dans sa jeunesse. *Depost tantos affannos et tormentos ki abbo substenutu de ipsos infideles pro tantos annos, in lokos barbaros inimicos de ipsa nostra sancta fide, exule de ipsa patria mea karissima plena de sambguen* (de sang).... *Ki non habere bisu omnes dapnos sopradictos ipsa mente non esseret exterrita et recusante; et potere scribere ipsu ki abbo bisu in ipsa mea juventute.* Supposons maintenant qu'Antoine de *Tharros* fût âgé de 60 ans lorsqu'il écrivait son histoire, sous le règne de l'arrière-petit-fils du roi Gialetus. Supposons en outre, qu'il n'eût que 20 ans, lorsqu'enveloppé dans le désastre de sa ville natale, il y fut fait captif par les Sarrasins, il s'en suivrait que ce désastre pourrait être rapporté vers l'an 775; c'est-à-dire à une époque postérieure de 35 années à la grande mêlée qui eut lieu à Cagliari entre les Sardes et les Sarrasins, dans laquelle périt l'archevêque Félix, et antérieure de 3 années à l'expulsion des Maures de l'île, survenue en 778, sous le règne d'Auson père de Nicolas. C'est donc à ce dernier que l'auteur paraît s'être adressé dans son récit, vers l'an 815 environ.

Il paraît cependant que l'invitation faite par l'historien de *Tharros* à ses concitoyens de relever les murs de leur ville natale, ne fut pas vaine, car nous voyons encore cette ville attaquée et fortement endommagée par les Sarrasins à plusieurs reprises; à ce propos voici d'abord

---

même dont il a été parlé à la page 224 de ce volume. Voyez le tableau des Juges de Cagliari à la fin de cet *Itinéraire*.

un autre fragment de l'histoire de George de Lacon (1) sur ce sujet:

Extrait de *George de Lacon.*

Et pro tanto Gunali (2) *moresit s'annu M laxande su Iugadu in grandi confusione et discordia, chi sos tres figios* (3) *suos hant apidu pro su Rennu cum grandi schandalu et chertos, chi furit causa chi sos Episcopos recurresint a su Donnu Papa chat Inygadu a bene de Bosone uno de sos tres figios de Gunale. Ma cessadas acustas guerras de sos frades, tornesint sos Moros et molestesint diversos logos de s'Insula: ma sos Sardos illos hant iscazados. Et custos tornesint cum plus forcia de exercitu s'annu MII:.et pro tanto sos Sardos istragados hant missidu sos ambaxadores dae consentimentu de totus sos Iuygues et Epi-*

Sur ces entrefaites Gunale mourut dans l'année 1000 laissant le judicat en grand désordre et en discorde, car ses trois fils se disputèrent le royaume avec grand scandale, et en guerroyant entre eux; ce qui fut cause que les évêques eurent recours au Seigneur Pape qui se déclara en faveur de Boson, un des trois fils de Gunale. Mais à peine ces guerrès fraternelles eurent-elles cessé que les Maures revinrent et qu'ils inquiétèrent différents lieux de l'île: mais les Sardes les ont chassés. Et ceux-là revinrent avec plus de forces l'an 1002; alors les Sardes inquiets, envoyèrent des messagers du consentement de tous les juges et de tous les

(1) Loc. cit. p. 34.

(2) Ce *Gunale* était le frère d'*Arestana*, qui régna avec lui et qui fonda la ville d'Oristano, comme on l'a vu ci-dessus.

(3) Ces trois frères étaient *Boson*, *Artemius* et *Marian ; Artemius*, qui avait épousé *Nérine*, fille de *Comita*, juge de Torres, fut tué en combattant contre les Sarrasins dans le courant même de l'an mille, comme il résulte d'une inscription de Torres que je rapporterai en son lieu; ce qui prouve que la discorde de ces frères ne dura pas longtemps et que les Sarrasins attaquèrent l'île dans cette même année.

scopos ad su Donnu Papa, et l'hant rechestu su ajudu, et su Donnu Papa recurresit a sos Cumònes de Pisa et de Genua pro dari su ajudu. Et pro tanto enidu su Cumone de Pisa cum sos Sardos destruesint sos Moros et su istessu hant factu cando est benidu ancu isu Cumone de Ge.(Genua). *Tornados sos Moros et hant facto sos dapnos plus mannos, et specialimente in sas partes de Arbare, chi assaltigiesint sa Citade de Tarros, et finiesint dae dapnificari sos muros in diversas partes, morinde in acusta guerra su Iuygue Bosone sensa de figios nen figias, posca dae su grande maxellu chi faguesit de sos Moros. Et in acustu tempus benirunt ambos sos Cumones de' Pisa et de Genua et hant iscasados sos Moros cum su Ree ipsoro Musetu, et cum su forte ajudu de su grande et forte Ree de Sardinia Parasone Callaritanu figiu de su nadu Orlande. Su cale Parasone* (1) *dae s'annu DCCCCLXXXXVIII s'hat leadu issu cumandu de tota s'Insula, et s'antigu dominiu et obe-*

évêques au Seigneur Pape, en lui demandant secours, et le Seigneur Pape eut recours aux Communes de Pise et de Gênes pour venir en leur aide. Et en attendant la Commune de Pise avec les Sardes détruisirent les Maures, et le même fut fait lorsque vint aussi la Commune de Gênes. Les Maures étant revenus firent les plus grands dommages surtout du côté d'Arborée ; ils attaquèrent la ville de Tharros, et achevèrent d'endommager les murs en plusieurs points. Dans cette guerre mourut le juge Boson sans fils ni filles, par suite de la grande boucherie qui fut faite des Maures. Et dans ce même temps vinrent les deux Communes de Pise et de Gênes et elles chassèrent les Maures avec leur roi Muset ; et avec le secours du grand et vaillant Roi de Sardaigne Parason de Cagliari, fils du nommé Orland. Lequel Parason dans l'année 998 prit le commandement de toute l'île et l'ancienne domination en plaçant sous

(1) Nous avons déjà fait mention (p. 240) de ce *Parason*, fils

« par un promontoire de la Sardaigne nommé *Kûsm-r-ka* « (Cosmarca?), où se trouvaient des restes d'une ville, « séjour, dit-on, des Juifs dans des temps anciens. Ils y « firent de l'eau, du bois et des vivres. Un Musulman qui « comprend la langue *Rûm* (l'italien) et quelques *Rûms* « (Génois) descendirent du navire, et allèrent au lieu ha- « bité le plus voisin, et lorsqu'ils revinrent ils racontè- « rent qu'ils avaient vu 80 captifs Musulmans, entre « hommes et femmes, que l'on vendait au marché, et qui « avaient été capturés (il ne dit pas par qui) sur les côtes « des Musulmans. Le vendredi on vit arriver dans ce port « le Sultan de l'île; il eut une entrevue avec les princi- « paux *Rûms* du navire; puis il s'en retourna à sa rési- « dence avec sa suite, qui se composait de plusieurs ca- « valiers. Le bâtiment de Djobaïr abandonna l'autre et il « poursuivit son voyage le mardi 18 *Dou-l'-kâda* (15 mars). « Il parcourut pour plus de 200 milles la côte de Sar- « daigne, qui en compte plus de 500. Tempête, puis on « découvre la Sicile.... »

Inductions. Après avoir bien étudié ce singulier passage, je crois que le port où notre voyageur Musulman jeta l'ancre en venant d'Espagne, ne peut être que celui d'Oristano; que le cap dont il parle sous le nom de *Cosmarca*, n'est autre chose que le *Capo San Marco*, et que la ville en ruines, jadis séjour des Juifs, serait dans ce cas l'ancienne *Tharros*. Cette curieuse notice, d'avoir été le séjour des Hébreux, vient à l'appui de ce que j'ai toujours pensé, savoir, que les Juifs et les Égyptiens envoyés par Tibère en Sardaigne, furent principalement confinés dans les deux villes isolées de *Sulcis* et de *Tharros*. Il est difficile de s'expliquer la vente de Musulmans faits captifs par les Sardes sur les côtes qui appartenaient aux infidèles; ce ne peuvent pas être ceux que les chrétiens auraient pu prendre dans la grande expédition des Pisans contre les Maures des Iles Baléares; car cette expédition, à laquelle prit part *Saltaro*, fils du juge de *Torres*, eut lieu en 1114.

Ce qui paraît plus certain c'est que le prétendu Sultan de l'île n'était autre chose qu'un des juges d'Arborée siégeant à cette époque à *Oristano*. Fort probablement ce juge était Parason, Baruson, ou Barison, le même qui fut couronné roi de l'île en 1164 par l'empereur Frédéric Barberousse dans l'église de *San Siro* de Pavie, avec grande pompe (1).

(1) Le Baron Manno, qui rapporte ce fait dans son Histoire de Sard. (livr. VII, p. 315, édit. de Milan), reproduit, à la note 2 de la même page, le curieux dialogue qui eut lieu entre l'Empereur et Barison, sitôt que ces deux princes se trouvèrent seuls, après la cérémonie du couronnement. « *Frédéric.* La besogne est « accomplie, il te reste maintenant à tenir ta parole et à me payer « les quatre mille marcs d'argent que tu m'as promis. — *Barison.* « Je ne nie pas, ô Seigneur, mes promesses; mais en ce moment « je me trouve dans la gêne et je n'ai pas cet argent; j'irai ce- « pendant en Sardaigne et de là je payerai ma dette sans retard. « — *Fréd.* Je suis au moment de mon départ et j'ai, comme on « dit, un pied dans l'étrier; tant valent tes paroles que si tu me « disais: je ne veux pas payer. Un homme comme toi, qui s'est « acquis un royaume et qui a reçu une couronne sur son chef, « ne devrait pas tarder de payer, mais plutôt surpasser dans le « payement les premières offres; en attendant, trêve de paroles, « venons aux faits. — *Barison.* Mon Seigneur, je trouverai moyen « de me justifier. Fixe-moi un terme dans lequel je puisse être de « retour de mes états, et alors je n'aurai plus aucun obstacle à « te satisfaire, même au-delà de mes promesses. — *Fréd.* Laissons « les moqueries, ô Barison, ne m'embrouille pas davantage par tes « larges promesses, dont je touche avec les mains le peu de valeur. « Tu peux avoir sur le Continent les moyens de te délivrer de ta « dette, et dès l'instant je ne t'accorde autre colloque avec moi « que l'argent comptant dans les mains. — *Barison.* Sur ma foi, « j'en manque tout à fait, mais je ferai de mon mieux. Je re- « courrai à mes hôtes, je prendrai conseil d'eux et des autres « amis que j'ai, pour satisfaire à mon obligation. — *Fréd.* Ainsi « soit (*). » Les dettes, que ce fantôme de roi dut contracter alors, lui valurent toutes les tribulations et toutes les humiliations dont il fut accablé pendant un grand nombre d'années.

Fortement endetté envers les Génois, il fut retenu en gage à Gênes pendant longtemps, et ne fut reconduit dans ses États d'Arborée qu'en 1171, comme il a été dit ci-dessus, page 520. Ainsi le titre de *Sultan de l'île* que Djobaïr donne au prince Sarde qui vint avec plusieurs cavaliers et s'entretint avec les Génois de son navire, s'applique plutôt à ce personnage qu'à tout autre de ceux qui régnaient alors dans l'île. Ce qui est à mon avis une raison de plus pour croire que l'entrevue dont il s'agit eut réellement lieu en 1183 dans le port d'Oristano, et que le nom de *Cosmarca* donné par le voyageur Musulman au cap voisin, n'est qu'une corruption de *Capo San Marco*.

Ancienne cathédrale.

Nous avons vu ci-dessus, que l'archevêque d'Arborée quitta *Tharros*, avec le juge Onroccus et son peuple, et que par conséquent il abandonna son ancienne cathédrale. Cette église, dont parle Fara (1), existe encore non loin des ruines de la ville, en venant vers *Cabras*. Elle semble être l'œuvre des premiers chrétiens, ou bien elle doit appartenir au VIII siècle. Son architecture est massive. M. le chanoine Spano dans sa notice sur *Tharros* entre en quelques détails sur cette basilique de *Saint-Jean* que je n'ai jamais eu occasion de visiter en dedans. Elle se compose de trois nefs, avec trois arcs plats qui posent sur un égal nombre de piliers fort massifs: ces piliers soutiennent une coupole ronde, percée au milieu, dans le genre de celles du Panthéon de Rome et du temple de Vénus à Pouzzoles. Les quatre piliers dont il s'agit présentent à leurs angles

---

(1) « *Haec urbs prostrata nunc iacet, vepribus et sylvis adeo obruta, ut in ea nihil pulchrum, integrumque cerni possit, nisi fons perennis dulces exhibens aquas et priscae structurae templum testudinatum, Divo Ioanni sacrum; metropolitana vero sedes Archiepiscopi Tirrhensis et Arborensis in urbem Oristani translata fuit, anno circiter* 1070, *quo Orrocus Zori Arborensis Iudex cum toto fere populo et omnibus bonis ex Tirrha in eam commigravit.* » Fara, *Chorographia*, loc. cit., lib. II, p. 71.

des cavités qui semblent faire croire qu'il y avait jadis en ce lieu des colonnes. Plusieurs pièces dont cet édifice est composé sont percées ou travaillées, sans que ces cavités ou ces ornements semblent avoir des rapports avec la construction de l'église; c'est là une preuve évidènte que ces pierres ont servi à d'autres usages et qu'elles proviennent d'anciens édifices. Les parois et les voûtes sont formées de grosses pierres carrées, ce qui en a fait un ouvrage très-solide et ce qui explique en même temps, comment cette basilique a pu traverser tant de vicissitudes et se conserver jusqu'à nos jours. Depuis la porte d'entrée jusqu'à l'abside, elle mesure 18 mètres de long; elle en a 12 de largeur interne.

L'église en question, connue encore de nos jours sous le nom de *S. Giovanni di Sinis*, était donc indubitablement l'ancienne cathédrale des prélats d'Arborée avant que le juge Onroccus et l'archevêque Teotus eussent quitté ces lieux pour aller s'établir dans la nouvelle ville d'Oristano. Cette opinion fut adoptée par M. le chanoine Spano auquel je m'associe, contrairement à celle émise par le révérend Victor Angius, qui voudrait faire venir les anciens juges et les anciens prélats d'Oristano d'une ville détruite nommée *Arborée*, dont personne n'a jamais parlé (1), et qu'il pourrait fort bien placer avec sa fameuse *Tibula* du golfe d'*Arzachena*. Opinions diverses.

Ce même écrivain moderne ne me semble pas plus heureux lorsque, contre l'assertion positive de Fara, vérifiée exacte par M. le chanoine Spano, il ne veut pas admettre que la source qui se trouve près de cette église fournisse une eau très-potable: fort probablement le révérend Victor Angius aura visité ce puits qui, à l'entendre, donnait une eau blanchâtre et crasse, dans un moment où il était rempli d'algues marines et de sable, que les vents y apportent continuellement soit de l'est, soit de l'ouest. Source d'eau douce.

(1) *Dizion. geogr. stor.*, vol. III, 1836, article *Cabras*, p. 17.

Qualité de l'eau. Je me rappelle fort bien que dans les quinze ou vingt courses que j'ai faites en ces lieux, pendant lesquelles il m'est arrivé d'y séjourner deux ou trois jours de suite, en logeant dans la tour de *Saint-Jean de Sinis*, ou bien en passant la nuit sur un bâtiment à l'ancre dans ce port, j'ai eu bien souvent occasion de m'arrêter près de ce puits pour y prendre mes repas, ou pour y faire abreuver mes chevaux ; j'ai toujours été frappé de voir sortir de ce véritable désert sablonneux, bordé des deux côtés par la mer, qui n'en est pas bien éloignée, une source dont l'eau était potable, douce et claire, toutes les fois que le réservoir qui la contient était nettoyé et dégagé des algues et du sable qui l'obstruaient. Je ne connaissais point alors le passage de l'historien Fara sur cette source, et je cherchais à m'expliquer la présence en ce lieu d'un puits d'eau de cette qualité; il m'est aussi venu dans la pensée que les anciens habitants de la ville de *Tharros* auraient devancé ceux de l'*Artois* et du *Modénais* dans l'art de forer des puits avec la sonde. J'ajouterai que c'est précisément la présence de cette source qui m'a toujours fait espérer qu'une tentative de forage serait couronnée d'un heureux succès à Oristano et à *Cabras*, comme il a été dit ci-dessus.

Le chan. Spano. L'article de l'opuscule de M. le chanoine Spano où il traite de cette source, intitulé *Pozzi*, *Acquedotto* (1), vient ajouter de nouvelles données à celles que j'avais recueillies moi-même à ce sujet. Voici ce qu'il dit: « Dans la partie « la plus déprimée de l'isthme il y a deux puits, cons- « truits en pierres volcaniques, et de forme ronde, sem- « blables à ceux de *Sulcis*, qui paraissent être plutôt de « construction Carthaginoise que Romaine. Le puits dit *du* « *chariot* fut découvert, il y a quelques années, par un « chariot qui, en passant en ce lieu, s'enfonça dans le sable

(1) *Notizie sull'antica città di Tarros*, loc. cit., p. 18.

« et tomba dans le vide ; on y remarque quatre croix « sculptées, placées sur les quatre pierres qui en forment « le bord; ce qui semble indiquer que les chrétiens vou- « lurent faire une espèce d'exorcisme sur ce puits, qui « avait jadis appartenu à des payens (1); l'eau est po- « table et ce puits surtout contient, à peu de profon- « deur, l'eau la plus limpide et la plus légère, dont font « usage les gens qui abordent près de là avec de petits « navires ou des barques corallines. C'est presque une « absurdité, qu'ayant la mer si proche de chaque côté, « l'eau y soit aussi salubre, et que celle de la mer n'y « soit pas infiltrée; ce qui m'engage à croire que l'eau « y serait conduite de loin par des canaux souterrains. » En ce point de la narration se trouve une note postérieure, dans laquelle M. le chanoine Spano ajoute « qu'a- « près avoir écrit ce qu'il venait de dire sur ce puits, « il apprit de la personne qui en fit la découverte qu'ayant « d'abord enlevé tout le sable dont il était rempli, l'eau « jaillit par un tube en bronze, dirigé vers le nord; ce « qui lui fait penser que cette eau devait provenir du « territoire du *Sinis* ou des montagnes de *Seneghe*.

Profondeur des puits.

« Ces deux puits sont profonds d'environ un mètre et « l'on voit très-bien en dedans le sable, sur lequel il y a « à peine deux ou trois palmes d'eau (2); mais cette eau « conserve toujours son niveau, quelle que soit la quantité « que l'on en puise. Il serait bon qu'on pût débarrasser « et nettoyer le puits principal, parce qu'on pourrait re- « connaître de quel côté viennent les eaux. Celles-ci se-

---

(1) Comme avant que les chrétiens adoptassent la croix pour signe de la rédemption, cette figure était aussi employée par les anciens peuples payens sous une autre signification, il pourrait se faire que ces signes remontassent à une époque antérieure au christianisme.

(2) Le palme sarde est de 0m. 2650. Trois palmes feraient ainsi 0m. 79c. environ.

« raient très-utiles aux bâtiments qui mouillent près de là, « car il arrive quelquefois qu'on vide entièrement le puits et « alors il faut attendre que les eaux remontent de nouveau; « d'ailleurs, c'est la meilleure eau de tout le *Sinis*, ce qui « fait que les campagnards, attirés pendant l'été dans cette « région, par les travaux des champs, s'en servent de pré« férence. » Raisonnant ensuite sur le *fons perennis dulces exhibens aquas* de Fara, et croyant que cet auteur a voulu parler d'une *fontaine*, il suppose que celle-ci ne paraisse plus et soit enterrée dans le sable, parce que cette fontaine aura dû naturellement se trouver dans la ville. « On « ne peut pas entendre, dit-il, que cet auteur ait voulu « parler de puits, puisque Fara aurait dit *fontes perennes*, « et que l'on n'a jamais donné le nom de *fons* à un puits; « de plus, ajoute-t-il, les Romains, outre l'eau publique « apportée par les aqueducs, avaient des puits privés dans « leurs maisons, comme à *Sulcis* et à *Olbia* ». Un autre argument qui lui fait croire que cette ville recevait de l'eau conduite par quelque canal, c'est la découverte faite en ce lieu d'un masque de Faune en marbre, qui est d'un très-bon travail; il tenait encore dans sa bouche le tube en plomb destiné à jeter l'eau dans quelque bassin ou récipient, probablement à l'usage du public. Cette tête de Faune fut trouvée par l'*Alcaide* (le chef) de la tour voisine, dans les décombres de l'enceinte de la ville près de la Tour de Saint-Jean de *Sinis*, où s'étendait également l'ancienne *Tharros;* elle est maintenant déposée dans le Musée de Cagliari. Il ne paraît pas que l'on rassemblât jadis en cette ville les eaux pluviales, car on n'aperçoit aucune grotte ni aucun bassin pour conserver des masses d'eau, comme on en voit dans les environs de Cagliari. On doit donc supposer que l'eau potable arrivait en ce lieu par un canal souterrain, ou par un aqueduc dont on a perdu les traces.

Remarque de l'auteur.

J'ai cru devoir rapporter les paroles ci-dessus pour bien faire connaître l'opinion de mon docte ami et col-

lègue sur les eaux qui devaient jadis être destinées à désaltérer dans ce promontoire isolé et étroit, les habitants de *Tharros*. Il est impossible d'ailleurs, en voyant cette position, de croire que ceux qui allèrent s'établir en ce lieu, entouré et baigné de trois côtés par la mer, s'y soient fixés sans s'être d'abord assurés d'avoir de l'eau potable autre que celle qui tombe du ciel sur une surface aussi restreinte, dans un pays où les pluies manquent pendant quatre ou cinq mois de l'année. Ceci me ferait croire que dès les premiers temps, lorsque la ville n'avait pas acquis le développement qu'elle prit ensuite, on eût rencontré par hasard, ou bien on se fût procuré par le moyen d'un forage artificiel, quelque source d'eau douce, non loin de là; et dans ce cas, aucune localité n'aurait été plus propre à la sortie de cette eau que le point le plus bas du promontoire, presque au niveau de la mer, où se trouvent précisément les deux puits indiqués ci-dessus.

Conduite d'eau.

Rien n'empêche de penser que lorsque la ville devint plus peuplée et plus opulente, on ait songé à se procurer de l'eau potable en plus grande abondance, soit en recueillant les eaux pluviales du territoire du *Sinis*, qui est tout près de là, soit en faisant arriver celles des monts de *Seneghe*, selon l'opinion de mon docte collègue. Il est très-naturel qu'une ville placée comme celle de *Tharros*, et qui passait pour être la plus riche de l'île après Cagliari, ait eu le moyen d'exécuter ce que firent les autres villes de Sardaigne d'un ordre bien inférieur, qui presque toutes avaient des aqueducs; mais ici il n'y a aucune trace d'une semblable construction, ni dans les ruines de la ville, ni dans toute la longue plaine du *Sinis;* il faut donc en conclure que si l'on a conduit l'eau à *Tharros* de lieux un peu éloignés, cela ne s'est point pratiqué par le moyen d'un aqueduc, mais probablement par des tuyaux en cuivre ou en plomb, faciles à enterrer sous le sol alluvial de la longue plaine qui sépare les ruines de la

ville de la base des monts de *Seneghe*. Dans ce cas, le canal souterrain, muré, ou simplement enterré, n'aurait pas eu moins de vingt kilomètres de longueur pour arriver du pied de la montagne en question jusqu'à la ville. Quant à moi, je pencherais plutôt à croire que l'on avait trouvé le moyen de recueillir toutes les eaux pluviales du *Sinis* et de les conduire à la ville; ce qui n'empêche pas de penser que dans l'origine on eût pu rencontrer ou se procurer par le moyen d'un forage, l'eau potable indispensable aux premiers colons et aux navigateurs qui stationnaient, ou abordaient dans le port. Je crois donc que les puits dont il a été question ci-dessus, et qui fournissent encore de nos jours la meilleure eau potable de toute cette région du *Sinis*, sont d'une date très-ancienne. J'ajouterai encore, que dans mon opinion l'eau renfermée dans ces puits surgit du sein de la terre plutôt par un canal naturel ou foré, que par un conduit souterrain.

Égyptiens et Juifs en Sardaigne.

Je ne saurais mettre fin à ce chapitre sans exprimer ma pensée et faire en quelque sorte ma profession de foi historique sur ma manière de voir relativement à la provenance du culte Égyptien en Sardaigne, mise hors de doute par les bas-reliefs des cippes funéraires du *Sulcis* (1) et par les milliers de scarabées gravés qui ont été depuis quelques années retirés des tombes de l'ancienne *Tharros* (2). Je commencerai par déclarer que j'ajoute une foi presque entière au récit d'Antoine de *Tharros* pour ce qui regarde la description qu'il fait de sa ville natale et l'histoire de celle-ci dans les temps rapprochés de ceux où il vivait, c'est-à-dire vers la fin du VIII siècle ou le commencement du IX. Mais je ne saurais lui accorder la même

(1) Voyez ci-dessus, p. 272, 273.

(2) Voyez mon Mémoire *Sopra alcune antichità sarde*, *ecc.*, tome XIV, seconde série, des Mémoires de l'Académie R. des Sciences de Turin, p. 252, pl. A.B.

confiance lorsqu'il s'agit d'époques très-anciennes. Par exemple, dans ce qu'il raconte sur la fondation de sa patrie, qu'il attribue à la *fameuse Tarrha*, je ne vois pas un fait historique, mais un mythe, calqué sur l'origine de *Carthage*, dont la fondation est attribuée à *Didon*. Tout en acceptant pour vrai le fond de l'histoire de *Norax*, je ne saurais admettre ce qu'il dit des seconds colons venus en Sardaigne après les Phéniciens de *Tyr* et de *Sidon*, c'est-à-dire des Égyptiens ainsi que des Pélasges, que je regarde comme fabuleux; je rejette surtout l'opinion que les Égyptiens se seraient trouvés en plus grand nombre dans l'île, et que leur religion aurait été principalement suivie par les Sardes d'alors. Ces notices proviennent, selon moi, de croyances populaires, peut-être enracinées dans le pays au IX siècle, mais non de véritables documents historiques. Il est bien vrai que le fameux Rhythme Sarde, dans lequel Antoine de Tharros paraît avoir puisé son récit (1), s'explique en ces termes:

v. 32. Et vos primum, o Phoenices — qui invenistis insulam, Rhythme Sarde.
33. Atque postea conduxistis — gentes et populos,
34. Et Sidones et Thyrios — et multos Aegyptios:
. . . .
38. Atque more Aegyptiorum — adorabant numina.
39. Sacerdotes jam habebant — aras et caeremonias,
40. Religionem atque curam — maxime dormientium:
41. Nam Aegyptiorum morum — extant testimonia.
42. Ante corpora deposita — in quae splendet pietas
43. Anaglypha sunt reperta — laborata rustice.
44. Quanta in illis sunt signata — corpora animalium!

(1) Il a déjà été dit ci-dessus, p. 489, que le Rhythme Sarde, connu jadis dans l'île sous le nom de *Canzone latina de lo savio Deletone*, fut écrit du temps du roi Gialetus, qui régnait entre les années 687 et 722; tandis que l'histoire d'Antoine de Tharros, dédiée à l'arrière-petit-fils de ce roi, est postérieure de plus d'un siècle.

45. Prope illa arma plura — annulos et stegmata.
46. Ecce quanta sunt inventa — in antiquis molibus
47. Ab Aegyptiis fabricatis — ex saxis ingentibus:
48. Quae per fratres omnes fuerunt — perquisitae intrinsece,
49. Intus insulam et medium — atque per circuitum.
50. Oh! quam bene earum gentium — septa fuerunt corpora.
51. Istae moles non timebunt — consumantia tempora.
52. Altae, latae mire structae — fabricatae firmiter
53. Erunt istae, quamvis rudes — inter caetera mirifica.

Réflexion sur ces vers.

On voit, surtout par ces derniers vers, avec quelle diligence l'auteur de ce Rhythme décrit les nombreux *Noraghes* répandus en Sardaigne, qu'il paraît indiquer comme des monuments funéraires: *Oh quam bene earum gentium - septa fuerunt corpora!* Je ne reviendrai pas ici sur la question tant de fois débattue, relativement à l'usage principal auquel pouvaient avoir été destinés ces nombreux et mystérieux édifices; mais je crois que l'auteur du Rhythme fait une confusion entre les antiquités qu'on peut avoir rencontrées dans les *Noraghes* et celles que l'on a trouvées ailleurs dans l'île. J'admets ce qu'il dit sur les traces du culte Égyptien que renfermait la Sardaigne: *Nam Aegyptiorum morum - extant testimonia;* mais je ne crois pas que ces témoins se trouvassent dans les *Noraghes*, ni sculptés sur les pierres qui les composent, ni dans leur intérieur; car sur, environ, plus de mille de ces monuments que j'ai eu occasion de visiter pendant les nombreuses années que j'ai parcouru l'île dans tous les sens, il ne m'est jamais arrivé de rencontrer, ni au dedans, ni au dehors d'eux, le moindre signe quelconque et encore moins des hiéroglyphes grossiers: *Anaglypha laborata rustice.* Mais ces derniers, que l'auteur des vers cités ci-dessus dit avoir été rencontrés devant des corps enterrés: *ante corpora deposita - in quae splendet pietas*, se rapportent exactement aux petits cippes mentionnés ci-dessus (page 272), trouvés en grand nombre dans l'ancienne *Sulcis*, et que j'ai décrits comme appartenant réellement à des gens qui

suivaient le rite Égyptien; car tous ces cippes représentent des sujets de ce même culte, et surtout des animaux; ce qui se combine avec cet autre vers du même Rhythme: *Quanta in illis sunt signata - corpora animalium.* Malgré toutes ces considérations je pense toujours que le culte Égyptien n'a été introduit en Sardaigne que sous le règne de l'empereur Tibère, et qu'il a été restreint à une partie des habitants des deux villes de *Sulcis* et de *Tharros*.

En parlant des cippes ou *aediculae* de la ville de *Sulcis*, qui représentent des objets du rite Égyptien, j'ai eu occasion de faire remarquer que le travail de ces pierres *laboratae rustice*, décèle des artistes peu exercés dans le vrai style Égytien; dans aucune d'elles on n'a trouvé des hiéroglyphes, ni même de véritables *cartouches* Égyptiennes. Tout se réduit à des simulacres d'*Isis* et d'*Osiris*, au bœuf *Apis*, au bélier de *Jupiter Ammon*, au serpent *Urœus*, au disque du soleil et au croissant de la lune etc. Remarquons encore que ces *aediculae* de *S. Antioco* ne furent rencontrées que dans un local particulier, séparé de celui des autres tombeaux, soit Puniques, soit Romains; ce qui annonce que les personnes enterrées dans le lieu où se trouvaient ces pierres, faisaient une classe à part dans la population de la ville; tout comme de nos jours, dans une ville catholique on rencontre à part le cimetière du culte dominant, tandis que dans un autre emplacement se trouvent les tombeaux des protestants, et ailleurs ceux des juifs. Tout cela me fait croire qu'il y avait jadis dans la ville en question une fraction de la population qui, à une époque indéterminée, pratiquait seule le culte Égyptien. Tombeaux à part.

Ceci me conduit naturellement à parler des quatre mille affranchis d'origine Juive et Égyptienne que l'empereur Tibère, au dire de Tacite, relégua en Sardaigne, précisément parce qu'ils étaient tenaces dans la pratique de leur religion; on peut même penser qu'ils furent envoyés dans les points de l'île les plus insalubres, si l'on en juge par la réflexion que fait Tacite sur le peu de conséquence Passage de Tacite.

de leur perte, s'ils eussent péri par la mauvaise condition sanitaire du lieu où ils furent relégués : *et si ob gravitatem coeli interiissent, vile damnum* (1). Parmi les localités de l'île les plus malsaines aujourd'hui on compte précisément celles où se trouvent les ruines des deux villes en question.

Opinions différentes à ce sujet.

Je n'ignore pas que mon savant ami et confrère, le chevalier Martini, avec lequel je regrette de ne pouvoir pas être tout à fait d'accord sur ce point, oppose au passage de Tacite les textes de Joseph Flavius (2) et de Suétone (3), qui ne parlent que de Juifs et non d'Égyptiens envoyés alors dans l'île; je crois cependant que le témoignage d'un historien comme Tacite mérite quelque considération, d'autant plus qu'il ne s'agirait, à mon avis, que des deux seules localités de la Sardaigne mentionnées ci-dessus, où auraient été relégués les affranchis en question. Comme jusqu'à présent je n'ai fait mention que des traces du culte Égyptien trouvées de nos jours dans les ruines de *Sulcis*, je ferai remarquer que la presqu'île de *S. Antioco* où cette ville était placée, pouvait facilement être isolée du reste de l'île, et qu'en regardant ces Juifs et ces Égyptiens comme des pestiférés (*ea superstitione infecta*), les Romains ne pouvaient les reléguer en un lieu plus convenable à leurs vues.

Retour à *Tharros*.

La même observation peut se faire relativement à la

---

(1) Voici le passage tout entier: *Actum et de sacris aegyptiis judaicisque pellendis; factumque patrum consultum « ut quatuor millia libertini generis, ea superstitione infecta, queis idonea aetas, in insulam Sardiniam veherentur, » coërcendis illic latrociniis, et, si ob gravitatem coeli interiissent, vile damnum: « ceteri cederent Italia, nisi certam ante diem profanos ritus exuissent »* (Tacit. Annal., lib. II, 85).

(2) *Antiquit. Jud.*, lib. 18, cap. 3.

(3) Tiberius, n° 36. On peut aussi consulter Martini, *Studii storici sulla Sardegna*, tom. XV, seconde série des Mémoires de l'Académie R. des Sciences de Turin, p. 332.

position de la ville de *Tharros*, également très-facile à isoler du reste de l'île, dont elle n'était séparée sur la côte occidentale que par un isthme fort étroit; ce lieu fut toujours regardé comme écarté, puisqu'il n'en est pas fait mention dans l'itinéraire d'Antonin. Je me permettrai enfin de rappeler ce qui a été dit ci-dessus, à propos du voyage d'Ebn-Djobaïr, lorsque ce voyageur Mahométan parle *des débris d'une ville jadis habitée par des Juifs*, dans lesquels j'ai cru reconnaître les ruines de *Tharros*. Je persiste donc dans mon opinion sur la date comparativement assez récente de l'introduction du culte Égyptien dans l'île de Sardaigne, et je rejette comme des fables tout ce que l'auteur du Rhythme Sarde raconte au sujet des anciens colons de cette nation dans l'île (1); fable qui fut répétée plus tard par Antoine de *Tharros*.

---

(1) Mon opinion est fondée sur nos connaissances actuelles relativement aux mœurs et à l'histoire des anciens Égyptiens, sur le silence absolu gardé sur ces peuples par tous les auteurs Grecs et Romains qui ont parlé des colonies abordées en Sardaigne antérieurement aux temps de Tibère, et sur l'absence dans l'île de monuments de style Égyptien, ailleurs que dans les deux anciennes villes indiquées ci-dessus.

FIN DU PREMIER VOLUME.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE PREMIER VOLUME.

A

B

C

D

E

F

G

H

I

L

M

N

O

P

Q

R

S

T

U

V

VIGNETTES

INSÉRÉES DANS LE TEXTE DE CE VOLUME.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

Page 39, ligne 9, *Brancu de Spina*, lisez: *Bruncu de Spina*.
» 78, 79, 83, 145, Baille, lisez: Baïlle.
» 309, ligne 11, Chiano, dernier juge de Cagliari, lisez: avant-dernier juge, etc.
» id. ligne 20, 1238, lisez: 1258.
» 341, ligne 28, dans ces *nids d'aigle*, lisez: sur ces *nids d'aigle*.
» 362, note 1, (deux fois) *Monahos*, lisez: *Monachos*.
» 449, ligne 17, *Aquae Hispitanae*, lisez: *Aquae Hypsitanae*.
» 449 et 460, *Alai*, lisez: *Allai*.

